



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

B 438886



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



Publication trimestrielle. Fascicule supplémentaire.

BULLETIN ET MÉMOIRES
de la
SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE

CINQUIÈME SÉRIE
TOME HUITIÈME

MÉMOIRES 1887



PARIS
C. KLINCKSIECK
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ
11, rue de la Harpe, 11

9 DECEMBRE 1887

MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE
—
TOME QUARANTE-HUITIÈME
CINQUIÈME SÉRIE, TOME VII

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE

CINQUIÈME SÉRIE
TOME HUITIÈME



PARIS
C. KLINCKSIECK
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ
11, RUE DE LILLE, 11

M DCCC LXXXVII



Duminy
Nijhoff
7-3-218
16143.

SIGILLOGRAPHIE

DES

GOVERNEURS DU DAUPHINÉ.

Par M. J. ROMAN, associé correspondant national.

Lu dans la séance du 23 février 1887.

Quelques-uns des sceaux des gouverneurs du Dauphiné sont venus jusqu'à nous ; ils peuvent être classés parmi les plus beaux spécimens de l'art de la gravure que nous ait légués le moyen âge. Au surplus, presque tous sont d'une extrême rareté ; six, parmi les dix-sept qui sont décrits dans ce travail, ne sont plus connus qu'à un seul exemplaire ; de deux autres il n'existe que quelques fragments séparés, dont l'examen m'a permis de les reconstituer en entier. Cette rareté provient du mode d'apposition du sceau, généralement plaqué sur l'acte lui-même ; la couche de cire était fort mince et, lorsqu'elle était sèche, le moindre mouvement la faisait tomber en poussière et ne laissait subsister que la silhouette du sceau.

Ce ne fut pas seulement après la réunion du Dauphiné à la France, en 1349, que cette province eut des administrateurs qui la gouvernèrent

sous l'autorité du souverain¹; Humbert II, dernier dauphin de la troisième race, au cours de son aventureuse carrière et pendant les voyages continuels et les expéditions lointaines qui devaient consommer sa ruine, comprit la nécessité de se faire remplacer dans l'administration de ses États. Il choisit pour remplir cet office Henri de Villars-Thoire, d'abord évêque de Viviers (1333), puis de Valence et Die (1336) et enfin archevêque de Lyon (1342). Ce prélat était fils d'Étienne de Villars-Thoire et de Béatrix de Faucigny; avant d'être évêque, il avait débuté par être chanoine, puis sacristain du chapitre de Lyon, et il mourut dans cette ville, probablement au mois de mai 1356.

Humbert II lui conféra les pouvoirs nécessaires par une série de lettres patentes datées de 1333, 1339, 1345 et 1348 et n'eut qu'à s'applaudir du choix qu'il avait fait. Henri de Villars fut confirmé dans ses fonctions par Charles, dauphin, le jour même où ce prince reçut le Dauphiné des mains de Humbert II (16 juillet 1349), mais pour peu de temps, car à la fin de la même année il fut remplacé par Aymar de Poitiers.

Pendant son administration en Dauphiné, il fit

1. On peut consulter sur les gouverneurs du Dauphiné un rare ouvrage de Guy Allard intitulé : *Les Gouverneurs et lieutenants au gouvernement de Dauphiné*. Grenoble, Verdier, 1704, in-12. Les renseignements qu'on y trouve sont souvent inexacts.

usage d'un sceau spécial très différent de celui qu'il employait comme archevêque de Lyon. En voici la description :

N° 1. + S. H. ARCHIEPI. LVGD'. LOC. TEN. DALP[hi]NI. VIEN. Écu de Villars-Thoire (*bandé d'or et de gueules de six pièces*), chargé en cœur d'une croix treflée, aiguisée par le bas, et accompagné de trois dauphins, dans un trilobe cantonné de rosaces rayonnantes et de tiercefeuilles.

Appendu à un acte du 21 janvier 1346, donnant quittance au roi de France de seize mille florins qu'il devait au dauphin pour en avoir acquis la succession du Dauphiné (Arch. nat., J. 286, n° 3); il est donné par Douët d'Arcq, n° 6323, et gravé dans les planches de l'*Histoire de Valbonnais* (t. I, pl. VI, n° VIII), mais sans légende et avec une très grande inexactitude.

Il faut remarquer ici et d'une manière générale que ce sceau et tous les suivants sont uniformément en cire rouge; c'est une tradition qui remonte au règne du dauphin Jean II (1307-1319) et qui se perpétua en Dauphiné jusqu'en 1789. Les rois de France eux-mêmes, lorsqu'ils scellaient un acte comme dauphins de Viennois, se servaient d'un sceau sur lequel ils étaient figurés à cheval et faisaient usage de cire rouge.

Pendant l'espace de temps qui s'écoula entre la réunion du Dauphiné à la France, en 1439, et l'absorption administrative de cette province, consommée à la fin du xv^e siècle, on peut envisa-

ger deux périodes bien distinctes. Durant la première, de 1349 à 1409, les gouverneurs ont été tout-puissants ; ils recevaient 750 florins d'or d'appointements, près de 100,000 francs à la puissance actuelle de l'argent, avaient la haute main dans l'administration, l'armée, les finances et même dans la justice, puisque les jugements étaient rendus en leur nom par le conseil delphinal ; dans la seconde, de 1409 à 1500, le conseil delphinal, érigé en parlement en 1451, attire à lui toute la partie effective du pouvoir administratif et judiciaire, dirige les finances par la Chambre des comptes et laisse seulement au gouverneur l'autorité militaire.

La sigillographie trace nettement une ligne de démarcation entre ces deux époques. Dans la première, les gouverneurs font usage de sceaux sur lesquels sont gravées leurs armes, accompagnées de quelques symboles delphinaux ; dans la deuxième, le gouvernement du Dauphiné adopte un sceau impersonnel sur lequel ne se voient plus ni les noms ni les armes du gouverneur.

Voici la liste des divers gouverneurs qui se sont succédé en Dauphiné de 1349 à 1409 avec la description de ceux de leurs sceaux que j'ai pu retrouver.

AYMAR DE POITIERS, comte de Valentinois et Diois. Ce grand seigneur fut pourvu du gouvernement de la province par le dauphin Charles, en 1349, et ses fonctions cessèrent en 1355. Il était

filz de Louis de Poitiers, comte de Valentinois, et de Marguerite de Vergy ; il épousa Alix Roger de Beaufort, veuve de Guillaume de la Tour d'Auvergne, et mourut sans postérité en 1373.

N° 2. [S.] A. COMITIS. VA[*lentinensis*] LOC. T[*enentis dalph. vien.*]. Écu hexagone de France et de Dauphiné, dans une étoile à six pointes, dans chacune desquelles est un petit écusson aux armes des Poitiers (*d'azur à six besans d'argent au chef d'or*) ; dans les cantonnements, six animaux chimeriques.

Appendu à un *vidimus* d'un acte du roi Jean II, ordonnant de restituer à Jean de Chalon les seigneuries de Châtillon et de Salenches en Faucigny ; 13 juin et 15 juillet 1355 (Arch. de l'Isère, fonds d'Orange).

Décrit par M. E. Pilot de Thorey dans sa *Sigillographie du Dauphiné* (n° 30) et gravé, mais d'une façon peu satisfaisante, dans le même ouvrage (pl. XIV, n° 5).

JEAN DE BOLOGNE, comte de Montfort. Pourvu après le 13 juin 1355 et remplacé à la fin de l'année suivante. Il était fils de Robert VIII, comte d'Auvergne, et de Marie de Flandres, et épousa Jeanne de Clermont, dame de Saint-Just. Je n'ai trouvé aucun exemplaire du sceau dont il fit usage pendant sa courte administration.

GUILLAUME DE VERGY, seigneur de Miribel. Il fut nommé par lettres du 3 octobre 1356 et remplacé en 1364. Il était fils de Jean de Vergy et de

Marguerite de Noyers; il épousa en premières noces Isabeau de Choiseuil, en deuxième Agnès de Dumay et mourut après le 23 novembre 1360. Il existe plusieurs sceaux de ce personnage, mais tous antérieurs à l'époque à laquelle il fut appelé à l'administration du Dauphiné¹.

RAOUL DE LOUPPY. Ce seigneur, originaire du Barrois, fut pourvu par lettres du 7 octobre 1361 et remplacé en 1369. On connaît très exactement les actes de son administration en Dauphiné grâce au compte de sa gestion publié dernièrement par M. l'abbé Chevalier². Il était fils de Ferry de Louppy, hérita de son oncle Raoul de la seigneurie de Boursault, fut le principal conseiller du duc de Bar, épousa Marie de Conflans, mourut en 1388 et fut enseveli dans l'église de Louppy. Son sceau, plaqué ou appendu, se voit à des actes fort nombreux, mais souvent réduit en minimes fragments; je ne suis parvenu à le reconstituer en entier qu'en comparant et en dessinant un grand nombre de ces fragments existants dans divers dépôts d'archives.

N° 3. + LE SCEL DE LA LIOTENANCE DV DALPHINE DE VIENNOIS (quatrefeuille). Trois écussons en triangle contenus dans un trilobe cantonné de rosaces et d'ornements gothiques;

1. Voy. Douët d'Arcq, *Inventaire des sceaux*, n° 3865; Demay, *Sceaux de la collection Clairembault*, n° 9365 à 9367.

2. Dans le *Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence*, etc., 40^e livraison.

l'écusson du haut est écartelé de France et de Dauphiné, sommé d'une tarasque à gauche se retournant; les deux du bas, soutenus des deux mains par un personnage à mi-corps et échevelé, sont aux armes de la famille de Louppy (*de gueules à cinq annelets d'or en sautoir*); ils sont sommés de deux griffons se faisant face et servant de supports à l'écu de France et de Dauphiné.

Appendu à un ordre au trésorier du Dauphiné de payer ses gages à Raymond Raymond, juge des appellations de la province. Grenoble, 3 novembre 1364 (Bibl. nat., Cab. des titres, pièces orig., vol. 4760, 40769, n° 5). Autre exemplaire appendu à un traité conclu avec les consuls d'Embrun relativement à 400 florins qu'ils devaient pour la chevalerie du dauphin. Embrun, 28 octobre 1366 (Arch. munic. d'Embrun).

Il existe du même gouverneur un petit sceau sur lequel son seul écusson est représenté; la légende de l'unique exemplaire que j'en connaisse est détruite. Il est appendu à une quittance des 750 florins que le gouverneur du Dauphiné touchait pour ses appointements annuels; l'acte porte la date du 24 juillet 1364 (Bibl. nat., Cab. des titres, pièces orig., vol. 4760, 40769, n° 3).

Pendant le cours de son administration, Raoul de Louppy se choisit plusieurs lieutenants qui le remplacèrent quand il fut obligé de quitter momentanément la province, entre autres trois prélats nommés Guillaume et évêques de Genève,

Grenoble et Gap. Le sceau du dernier d'entre eux est venu jusqu'à nous et j'en donne ici la description à cause de sa rareté, car non seulement on n'en connaît qu'un unique exemplaire, mais c'est le seul spécimen existant du sceau d'un lieutenant au gouvernement du Dauphiné.

N° 4. [+ S. G.] EPI. VAP. VICES GERET. GV-B[ernat. d] ALPH. [vienn.]. Deux dauphins affrontés soutenant avec leurs têtes une grande fleur de lis, dans un trilobe orné au sommet de tiercefeuilles et cantonné de branches de feuillage.

Appendu à l'ordre donné par Guillaume de Marcossy dit Fournier, évêque de Gap et lieutenant du gouverneur du Dauphiné, au trésorier de cette province de payer 200 florins. Grenoble, 8 octobre 1364 (Bibl. nat., ms. fr. 20883, p. 48)¹.

Ce type, qui me paraît symboliser le Dauphiné soutenant la France, se retrouve au xv^e siècle sur des jetons de la Chambre des comptes et de la Chambre aux deniers de Grenoble.

JACQUES DE VIENNE, seigneur de Longwy. Il fut nommé gouverneur par lettres du 10 décembre 1369 et mourut après le mois de juin 1374. Il était fils de Guillaume de Vienne et d'Huguette, dame de Sainte-Croix et d'Antigny, et épousa Marguerite de la Roche-Nolay, veuve de Guillaume de Villars. La plupart des historiens du Dauphiné

1. Publié dans la *Sigillographie du diocèse d'Embrun*. Grenoble, Allier, 1873, in-4°, dernière planche.

le confondent avec un de ses homonymes qui possédait la seigneurie de Saint-Georges; il appartenait incontestablement à la branche de la famille de Vienne qui possédait la terre de Longwy (*de Lombico*), ainsi qu'il résulte des titres qu'il prend en tête de plusieurs actes émanant de lui.

N° 5. BV..... Dans une série d'hémicycloïdes, dont celle du bas est cantonnée des lettres I et V (*Jacobus de Vienna*) dans deux cercles, écusson aux armes de Vienne (*de gueules à l'aigle à deux têtes d'or*); au-dessus un guidon, la hampe fichée sur l'angle droit de l'écu qu'il surmonte; il était écartelé de France et Dauphiné (*la partie supérieure a disparu*) et supporté par deux aigles.

Appendu à une ordonnance de Jacques de Vienne, seigneur de Longwy, autorisant les consuls de Briançon à lever pendant dix ans la dix-septième partie du vin qui se vendrait dans leur territoire, pour réparer leurs fortifications. Grenoble, 23 juin 1374 (Arch. munic. de Briançon).

Je ne connais pas d'autre exemplaire de ce sceau.

CHARLES DE BOUVILLE. Promu gouverneur après le mois de juin 1374, mort à la Côte-Saint-André le 8 août 1385; il fut enseveli dans l'église Saint-André de Grenoble et une chapelle y fut fondée pour le repos de son âme. Charles de Bouville était fils d'Hugues de Bouville et de Marguerite de Barres; il épousa Isabeau de Metz et mourut sans postérité. Après sa mort, le conseil delphinal

ordonna la destruction de son sceau. Non seulement il fut gouverneur du Dauphiné, mais le dauphin le choisit pour son lieutenant dans le vicariat du royaume d'Arles dont il avait été investi par l'empereur le 16 juillet 1379. Ce titre fut également porté par quelques-uns de ses successeurs, comme nous le verrons plus loin.

N° 6. PHINAT'. Écu aux armes de Bouville (*d'argent à la fasce de gueules chargée de trois annelets d'or*), sur un semis de fleurs de lis, timbré d'un dauphin arqué. Appendu à un accord entre les communautés d'Embrun et de Baratier relativement à une foire, approuvé en 1377 par Charles de Bouville, gouverneur du Dauphiné (Arch. munic. d'Embrun).

Je n'ai trouvé aucun autre exemplaire de ce sceau ; il a été publié par Valbonnais et gravé dans les planches qui accompagnent son ouvrage (t. I, pl. VI, n° XVII), mais avec l'inexactitude que l'on constate dans toutes ces gravures. Voici quelle serait d'après lui la légende complète de ce sceau : S. KAROLI DNI DE BOVLILA (*sic*) GVBERNATORIS DALPHINAT'.

ENGUERRAND D'EUDIN, seigneur de Châteauvillain ; il fut pourvu du gouvernement du Dauphiné par lettres du 17 octobre 1385 et mourut à Grenoble en 1390 ; une chapelle fut fondée pour le repos de son âme dans l'église de Saint-André de Grenoble où il fut enseveli. Enguerrand d'Eudin fut l'un des personnages les plus en vue de son

temps ; conseiller de Charles VI dont il posséda la confiance¹, sénéchal de Beaucaire, il fut également mêlé à la diplomatie pontificale d'Avignon². Il épousa Jeanne de Châteauvilain, veuve d'Arnaud de Cervole dit l'Archiprêtre, le célèbre chef de bandes ; cette dame convolait en quatrièmes noces en sa faveur³.

Je n'ai retrouvé d'Enguerrand d'Eudin aucun sceau portant des symboles delphinaux et où son titre de gouverneur de Dauphiné fût mentionné dans la légende ; il a scellé en cette qualité avec le petit sceau suivant :

N° 7. SEEL ENGVERRAN DE EVDIN. Armoiries de la famille d'Eudin (*un aigle à deux têtes*) contenues dans un C gothique, timbré d'un heaume de profil, cimé d'une tête d'homme barbu, le front ceint d'une corde à nœuds dont les glands retombent par derrière.

Appendu à une quittance d'Enguerrand d'Eudin, seigneur de Châteauvilain et gouverneur du Dauphiné, par laquelle il reconnaît avoir reçu 4,000 francs d'or de la reine de Sicile. Paris, 28 mai 1389 (Bibl. nat., Cab. des titres, pièces orig., vol. 998, 22577, n° 3).

M. Demay, qui a décrit ce sceau dans l'*Inventaire de la Collection Clairembault* (n° 3474), considère le C gothique qui entoure les armoiries

1. Juvénal des Ursins, *Vie de Charles VI*, p. 30.

2. Baluze, *Vita pap. aven.*, t. I, p. 1162.

3. Cherest, *L'Archiprêtre*, p. 361.

d'Enguerrand d'Eudin comme un croissant ; je pense qu'il faut plutôt y voir l'initiale du mot Châteautilain, terre dont Enguerrand d'Eudin était seigneur du chef de sa femme.

JACQUES DE MONTMOR. Ce gouverneur fut nommé par lettres du 1^{er} avril 1391 ; destitué sur les plaintes des états du Dauphiné en 1399, il fut réintégré en 1406 et mourut la même année. La famille de Jacques de Montmor est inconnue ; ses armoiries paraissent indiquer une origine du nord de la France, de même que son nom semble le rattacher à la seigneurie de ce nom en Lorraine. Il est certain, ses armoiries en font foi, qu'il n'appartenait ni à la famille Artaud de Montauban qui possédait la baronnie de Montmaur en Dauphiné, ni à celle de Hangest qui avait le fief de Montmor en Lorraine. Il était probablement fils de Morellet de Montmor qui donne de 1372 à 1387 des quittances scellées d'un sceau portant les mêmes armoiries que celles de Jacques de Montmor¹ ; il fut père de Jacques de Montmor qui paraît dans d'autres quittances munies d'un sceau semblable, de 1410 à 1426, et se fixa en Dauphiné². Avant d'être gouverneur du Dauphiné, Jacques de Montmor était gouverneur de la Rochelle.

N° 8. *Légende détruite.* Angle droit supérieur d'un écu, timbré d'un heaume de profil, cîmé

1. Demay, *Inventaire des sceaux de Clairembault*, n°s 6394 et 6395.

2. *Ibid.*, n°s 6392 et 6393.

d'une tête de Maure coiffée d'un turban; à droite et à gauche, un M gothique; au-dessus un grand dauphin arqué, vêtu de France et de Dauphiné et entouré de rinceaux.

Appendu à des lettres adressées par Jacques de Montmor au châtelain de Montbonod. Grenoble, 24 juillet 1392 (Arch. de l'Isère, B. 246).

Ce sceau a été décrit par M. Pilot de Thorey dans son *Inventaire des sceaux des Archives de l'Isère* (n° 72); il a été décrit et gravé, d'après ce même exemplaire déjà brisé et le seul connu, dans l'*Histoire de Valbonnais* (t. I, pl. VI, n° XVI), mais avec une inexactitude exceptionnelle; le graveur n'a pas même remarqué le vêtement de France et de Dauphiné dont est orné le grand dauphin qui occupe le champ.

Le sceau suivant, qui a été décrit par M. Demay dans son *Inventaire de la collection Clairembault* (n° 6391), nous donne les armoiries et la véritable orthographe du nom de Jacques de Montmor.

N° 9. [S.] IAQUE DE MONMOR. Écu parti de deux plains, à la bordure, penché, timbré d'un heaume de profil, cimé d'une tête d'homme coiffée d'un bonnet, supporté par deux lions; dans le champ, deux M gothiques.

Appendu à une quittance de gages par Jacques de Montmor, gouverneur de la Rochelle, du 6 mars 1383.

GEOFFROY LE MEINGRE DIT BOUCICAUT. Ce seigneur fut pourvu du gouvernement du Dauphiné

par lettres du 1^{er} avril 1399, remplacé par Jacques de Montmor en 1406 et rétabli le 13 septembre de la même année. Le 8 juillet 1404, le roi lui défendit de mander en sa présence le conseil delphinal et lui enjoignit de se transporter dans le lieu de ses séances quand il aurait quelque communication à lui faire. Cela nous fait connaître que l'autorité de ce corps judiciaire contrebalançait déjà celle des gouverneurs. Geoffroy le Meingre était fils du maréchal Jean le Meingre dit Boucicaut, qui se distingua dans les guerres contre les Anglais, et de Florie de Linières ; il épousa en premières noces Constance de Saluces et en secondes Isabelle de Poitiers et mourut vers 1430 ; il avait été remplacé en 1407 dans le gouvernement du Dauphiné. Son sceau est un monument d'une rare beauté ; il en existe plusieurs fragments incomplets à l'aide desquels j'ai pu le reconstituer, sauf la légende.

N° 10. S. GAVFRE..... Geoffroy le Meingre, debout des trois quarts à gauche en costume de guerre complet, le corselet fleurdelisé, placé sur une cotte hardie plissée et lacée tombant sur les cuisses et ornée au bas d'une ceinture, ornée de dandins et soutenant une épée ; il est chaussé de solerets et porte des éperons ; il est coiffé d'un heaume fermé, timbré d'une couronne, cimée d'une tête d'aigle entre deux ailes ; à son cou est suspendu un écu à ses armes (*d'argent à l'aigle éployé de gueules membré et becqué d'azur*) ; il est

revêtu par-dessus ses armes d'une houppelande à longues manches ; sa main gauche repose sur la garde de son épée, la droite tient un pennon sur lequel est représenté un dauphin. Le champ est semé de myosotis, bordé de feuillages et orné d'une banderole sur laquelle on peut lire : ONQUES N'AURA QUI PUIT LE POU.....

Appendu à la réintégration des consuls d'Embrun dans certains droits qu'ils avaient donnés en gage au dauphin. Grenoble, 16 décembre 1402 (Arch. munic. d'Embrun).

GUILLAUME DE LAIRE, seigneur de Cornillon. Nommé gouverneur le 24 avril 1407, il fut remplacé par Reynier Pot le 8 janvier 1409. Il était fils de Robert de Laire, seigneur de Cuisieu, et de Béatrix de Salsac. Son sceau est un remarquable spécimen de l'art de la gravure au xv^e siècle.

N° 11. S. GVILLERMI. DE AREA MILITIS GVBERNATO. DALPH. VIENEN. Guillaume de Laire, debout de face, armé de toutes pièces, l'épée au côté, la tête nue ; vêtu d'un corselet damasquiné, d'une braconnière, de cuissards et de brassards articulés et à recouvrement ; chaussé de solerets et portant des éperons ; à son cou est le collier de l'ordre du Camail. Il soutient des deux mains sur sa hanche droite un écusson de France et de Dauphiné. Dans le champ à droite, un écu à ses armes (*d'argent au lion de gueules à la bordure engrelée*) suspendu à un clou treflé ; à gauche, un casque surmonté d'un bonnet d'Alba-

nais avec un cimier de crin, soutenu par un support coudé. A droite, dans le champ quatre épis.

Appendu à un ordre de payer les gages de Jean Gruel, procureur delphinal à la cour de Gap. Grenoble, 7 décembre 1408 (Bibl. nat., Mss. Claircmbault, n° 5008). Autre exemplaire d'une conservation irréprochable appendu à un acte de 1407 (Arch. munic. de Briançon).

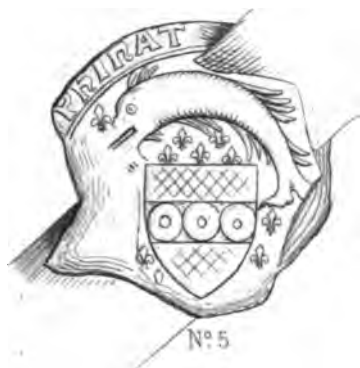
Ce sceau a été publié par M. Demay d'après un exemplaire incomplet dans son mémoire sur l'ordre du Camail (*Bulletin des antiquaires de France*, 1873, p. 72).

N° 12. COTS. GVILLI. DE [Area m]ILITIS LOCVTEN. VICARV. [imprat]ORIS. Écu de France et Dauphiné, cimé de la partie supérieure d'un aigle à deux têtes ; au-dessous, à droite, le collier de l'ordre du Camail, à gauche, un écu aux armes de la famille de Laire, reliés par deux gerbes enlacées et surmontés de quatre épis de blé.

Appendu à un ordre de payer à Antoine Tholosan les sommes dont il a fait l'avance pour le transport des bagages du dauphin, de Briançon à Grenoble. Grenoble, 25 novembre 1409 (Bibl. nat., Mss. Claircmbault, n° 5009). Autres exemplaires à un acte de 1407 (Arch. munic. de Briançon).

Les épis de blé qui paraissent dans ces deux sceaux me semblent renfermer une allusion au nom de Laire, *area*, aire à battre le blé.





J. Roman del.

Imp. Durand Verast

L. Pirelet :

SCEAUX DES GOUVERNEURS DU DAUPHINÉ
XIV^e ET XV^e SIÈCLES





N° 10



N° 4

J. Roman del

Aug. Dumas fecit

Dardel sc

SCEAUX DES GOUVERNEURS DU DAUPHINÉ
XIV^e ET XV^e SIÈCLES





N° 11



N° 12

J. Roman del.

Imp. Dumas Verast.

J. M. Fugère sculp.

SCEAUX DES GOUVERNEURS DU DAUPHINÉ
XIV^e ET XV^e SIÈCLES



La légende du sceau n° 42 offre un intérêt particulier; elle nous prouve que les gouverneurs du Dauphiné portaient également le titre de lieutenants du vicaire de l'empereur dans le royaume d'Arles, en vertu de la concession de ce vicariat qui avait été faite au dauphin le 16 juillet 1379¹. Nous trouvons encore, du même Guillaume de Laire, un très joli petit sceau dont il fit usage avant et pendant sa promotion au gouvernement du Dauphiné et aussi quand il eut quitté ces fonctions; il est évidemment de la même main qui a gravé les précédents.

N° 43. S. GVILLAVME [*de Laire*]RE. Écu de la famille de Laire, penché, timbré d'un casque absolument identique comme forme et ornementation à celui que nous avons vu dans le champ du n° 44; à gauche, le collier de l'ordre du Camail.

Il existe de ce sceau plusieurs exemplaires appendus à des quittances du 20 juillet 1404, 26 juin, 2 et 23 septembre 1406 et 22 juillet 1410 (Bibl. nat., Cab. des titres, pièces orig., T. 1620, 37744, n° 8, 11, 12, 13 et 25).

M. Demay l'a décrit dans l'*Inventaire de la Collection Claiembault* sous le n° 5040.

Guillaume de Laire fut, si je ne me trompe, le dernier gouverneur du Dauphiné qui fit usage d'un sceau particulier à son nom et à ses armes.

1. Voir ci-dessus à l'article de Charles de Bouville.

Depuis lors, on se servit de sceaux généraux ; voici la description de quelques-uns d'entre eux :

N° 14. SIGILLVM PARVVM PATRIÆ DALPHIN. VIENC̄IS. Écu de France et de Dauphiné, penché, suspendu par un anneau à un heaume de profil, cimé d'un dauphin en pal surmonté d'une fleur de lis et d'une rose ; le casque est entouré de lambrequins ; tout autour du champ, une bordure d'hémicycloïdes trefflés.

Il existe plusieurs exemplaires de ce sceau (Arch. de l'Isère et Arch. munic. d'Embrun) de 1412 à 1425.

N° 15. SIGILLVM PARVVM PATRIE DALPHINAL. VIEN̄ESIS. Même écu que dans le sceau précédent, timbré d'un heaume de profil, cimé d'un dauphin en pal, surmonté d'une fleur de lis et d'une croisette ; autour du casque, quelques courts lambrequins ; supports, deux anges ailés et vêtus de longues robes ; le champ est semé de croisettes et entouré d'une bordure d'hémicycloïdes trefflés.

Il existe plusieurs exemplaires de ce sceau de 1433 à 1445 (Arch. de l'Isère et Arch. munic. d'Embrun).

N° 16. SIGILLVM..... DALPH..... Écu de France et de Dauphiné dans un encadrement de six lobes à bordure engrelée, cantonné de tierces-feuilles ; il est accompagné à droite et à gauche de deux fleurs de lis et sommé d'une fleur de lis et d'un dauphin.

Plusieurs exemplaires de 1477 à 1500 (Arch. de l'Isère et Arch. munic. de Briançon).

N° 17. SIGILLVM REGIMINIS DALPHINATVS.
Ange ailé, de face, portant dans son giron un écu de France et Dauphiné.

Appendu à un acte de 1503. Décrit par M. Pilot de Thorey (*Sigillographie du Dauphiné*, n° 307).

CHARTES DE L'ABBAYE CISTERCIENNE

DE

SAINT-SERGE DE GIBLET

EN SYRIE.

Par M. Ernest PETIT, associé correspondant national.

Lu dans la séance du 16 mars 1887.

Les archives de Saône-et-Loire possèdent dans le fonds des titres de la Ferté-sur-Grosne un curieux *vidimus*, de 1279, portant la suscription : *transcripta litterarum de Sancto Sergio ultra mare*.

Ce *vidimus*, rapporté à cette époque par les abbés de Tournus, de Saint-Pierre de Chalon-sur-Saône, et par l'official de cette ville, contient plusieurs chartes antérieures, relatives aux fondations cisterciennes en Syrie ; il énumère des faits jusqu'ici inconnus à ceux qui se sont occupés de la domination française dans cette province.

Ce n'était pas la première fois que les moines cisterciens visitaient la Syrie, car des religieux de Morimond y avaient déjà fondé, en 1157, le monastère de Beaumont. Il appartenait à la Ferté-sur-Grosne, première fille de Cîteaux, d'y créer l'un des plus importants établissements de cet ordre : l'abbaye de Saint-Serge de Giblet, dont le nom latin *Biblum* rappelle l'antique cité de Biblos.

André et Gilles, religieux de la Ferté, étant

venus en 1231 visiter la Syrie, entrèrent en rapport avec Vassal, évêque de Giblet, qui les entretint du projet qu'il avait formé d'y établir un monastère, projet dont il avait été contraint d'ajourner l'exécution par suite du petit nombre de moines destinés à le desservir, *pro paucitate personarum*. Des constructions existaient déjà cependant, et frère Gilles, que ses talents désignaient plus particulièrement, fut chargé de visiter les bâtiments et de donner son avis sur la convenance de leur agencement. L'état des lieux ayant paru satisfaisant, l'évêque Vassal, en septembre 1231, mit les religieux en possession de ce domaine qui comprenait, dans la donation primitive, deux casaux, un jardin, des vignes et des oliviers.

Deux ans après, en juin 1233, la colonie cistercienne ayant pris de l'extension, l'évêque crut devoir augmenter l'importance de ses donations primitives. Il donnait la maison de Saint-Serge avec toutes ses dépendances et le domaine dans l'état où il était lorsqu'il avait été promu à l'évêché de Giblet. Il confirmait les concessions antérieurement indiquées, en réservant toutefois pour lui et les évêques, ses successeurs, la haute main sur la maison.

L'acte fut passé solennellement en présence des principaux dignitaires du chapitre, du chantre Rémond, de l'archidiacre *Salvi*, du sous-diacre Amaury, du prêtre Laurent.

Les seigneurs laïques ne voulurent pas rester en arrière du mouvement et contribuèrent par leurs largesses à la prospérité matérielle du monastère. En septembre 1238, Gui, sire de Giblet, et ses trois fils, Henri, Raimond et Bertrand, ratifièrent ces donations et, dans un acte curieux par l'énumération des casaux, des gastines, etc., investirent Pierre, premier abbé de Saint-Serge, des domaines indiqués.

Ce premier abbé Pierre survécut peu à cette date, car trois ans après il était remplacé par l'abbé Jean, lorsque Gui, sire de Giblet, et ses trois fils, voulant augmenter les dotations affectées à Saint-Serge, y ajoutèrent de nouvelles concessions longuement détaillées. A cette charte de décembre 1241, qui résume tous ces faits, on remarque parmi les témoins Guillaume *Forneas*, alors châtelain de Giblet; *Leo*, chevalier; Thomas, chevalier; Garnier, chevalier; Jean, moine de l'abbaye de Citeaux; Jean Angeliers, chevalier, et un autre Angeliers, qui tous deux appartiennent à cette grande famille dont Ducange a donné la généalogie dans les *Familles d'outremer*, publiées par M. Rey.

La plupart des noms de lieux et de personnes sont cités ici pour la première fois; nous laisserons l'identification des localités aux savants qui ont fait de la géographie et des personnages de la Syrie une étude spéciale et approfondie. Dès à présent, nous devons indiquer quelques noms

de lieux dont M. Rey a eu la complaisance de nous donner l'attribution : *Soram*, Souran ; *Hotaï*, voisin de Souran ; ses ruines sont appelées Houty ; *Zardas* n'a pas changé de nom ; *Besebim* ou *Beselrin*, Bsebrin ; *Effdar*, Fedar ; *Amarseïr*, Amar-Sgir ; *Arsexta*, le village motoualis de Ras-Esta, à l'est de Djebail ; *Dei[r]eminar* ou *Seminar*, Deir-Mar-Semean, à l'est de Djebail ; on y voit les ruines d'un monastère byzantin.

1279, juillet.

*Transcripta litterarum de Sancto Sergio
ultra mare.*

Nos Odo officialis Cabilonensis, et nos humilis abbas Sancti Philiberti Trenorchienensis, et nos abbas Sancti Petri Cabilonensis, notum facimus universis et futuris, quod nos vidimus et diligenter coram nobis legi fecimus, de verbo ad verbum, privilegia fratrum de Firmitate Cisterciensis ordinis, Cabilonensis dyocesis, non cancellata, non abolita, nec in aliqua parte viciata, sigillata sigillum venerabilium virorum, videlicet Vassalli, Bibliensis episcopi, et Guidonis, domini Bibliensis, quorum tenores tales sunt :

1231, septembre.

Vassalus, Dei gratia Bibliensis episcopus, viris religiosi abbati et conventui de Firmitate, salutem et dilectionis affectum. Sanctitati vestre notifica-

mus quod dilecti fratres vestri, nomine Andreas et frater Egidius, visitationis causa in Siriam venientes, nobiscum colloquium amicabile habuerunt super edificatione cujusdam abbacie ordinis vestri, quam nos jamdiu cepimus construere in nostra dyocesi, quia conventum ab aliqua domo ordinis que sita in Siria, pro paucitate personarum, non potuimus obtinere, supradictis fratribus vestris eumdem locum ad vivendum obtulimus, qua de causa etiam unum ex eis, videlicet fratrem Egidium retinuimus, qui ipsum locum et possessiones diligenter inspiceret, et si locus competens ad abbatiam ei videretur, nobis viva voce declararet. Nunc autem que nobiscum satis honeste in eodem loco ad tempus conversatus est, et ad vos redire et supradicta bona narrare desiderat, cum magna devotione remittimus, cum modis omnibus quibus possumus vestram caritatem deprecantes quatinus ipsum locum et possessiones, videlicet Sanctum Sergium, domum de civitate, duo casalia, jardinum unum, vineas et oliveta, cum aliis bonis, que vobis cum magna devotione offerimus, suscipiatis tali modo, ut conventum vobis incontinenti transmittatis que per Dei gratiam in personis habundare et in religione sicut primates ordinis audivimus. Si autem, quod absit, jam dictum locum pro abbacia et conventu ibi tenere in presenti vel in futuro vollentes nos aliis qui hoc supplere possent liberam potestatem sicut hujus modi et habemus dandi, remota omni contradictione heremus. Da-

tum apud Biblium, anno Domini M^o CC^o XXXI^o,
mense septembris.

1233, juin. •

Notum sit omnibus presentibus et futuris, quod ego frater Vassalus, Dei gratia Bibliensis episcopus, dedi deo et domui Firmitatis, primogenite Cisterciensis ordinis, domum Sancti Sergii et omnes possessiones suas, pro abbacia Cisterciensis ordinis facienda, libere et quiete possidendas, in eadem libertate qua ego dictam domum Sancti Sergii, cum suis possessionibus possidebam, ea die qua procreatus in episcopum Bibliensem, videlicet quod fratribus domum Sancti Sergii possidentibus sive possessuris, dedi omnes decimas cum omni libertate omnium possessionum quas eadem domus Sancti Sergii possidebat ea die, qua ego conventum de dicta Firmitate ad domum Sancti Sergii destinatum de dicta domo Sancti Sergii et suis possessionibus investi, salva tamen ratione ecclesie Bibliensis, scilicet quod abbas dicte domus Sancti Sergii debet episcopo Bibliensis promittere obedienciam secundum instituta ordinis Cisterciensis. Quod si per aliqua tempora dicta domus Firmitatis domum Sancti Sergii pro abbacia possidere vellet, vel omnino desereret, non posset in eadem domo vel in possessionibus quicquam de cetero reclamare. Donatio autem ista facta est voluntate et concessu omnium canonicorum nostri capituli, scilicet domni *Raimundi*, cantoris, domni

Salvi archidiaconi, *Amarriaci* subdiaconi, domni *Laurentii* sacerdotis. Et ut hoc ratum habeatur et firmum, presentem cartulam nostro sigillo plumbeo dignum duximus roborandam. Actum est hoc anno ab incarnatione Domini millesimo ducentesimo tricesimo tertio, mense junio.

1238, septembre. — 1241, décembre.

Notum sit omnibus tam presentibus quam futuris presentem curiam inspecturis, quod ego *Guido*, dominus *Bibliensis*, bono animo et bona fide, dedi et concessi et tradidi Deo et beate Marie et domui Firmitatis, Cisterciensis ordinis, domum Sancti Sergii, et fratribus ibidem Deo servientibus, et in perpetuum moraturis, pro remedio anime mee et antecessorum meorum, nec non et pro salute liberorum meorum, videlicet *Henrici*, *Raimundi* et *Bertrandi*, que domus sita est in monte inter Sanctam Anastasiam et Sanctum Blasium supra *Biblum*, cum omnibus pertinentiis suis et possessionibus, videlicet a valle in vallem, et cum omnibus aliis possessionibus suis, que tales sunt; scilicet *casale de Soram*, cum omnibus pertinentiis suis, terris cultis et incultis, vineis, arboribus, et cum suis divisionibus que tales sunt : ab occidente versus mare habet signum crucis in una petra, et dividit inter *Soram* et *Hotai*; a meridiane versus *Caphartavas* habet unum sarcophagum qui tendit usque ad cruces, et de crucibus tendit ad viam publicam; ab oriente versus *Zardas* habet

sex cruces que tendunt usque ad claperium petrarum contra vallem ad profunditatem magne cave que dividit inter *Soram* et *Besebin*¹. Dedi etiam eis et concessi molturam frumenti et ordeï in molendinis meis quantum erit eis opus et necesse, libere et quiete omnino et absque juris alicujus et consuetudinis emolumento, casale quoque quod nominatur *Effdar* superius, et quandam gastinam nomine *Berora*, cum omnibus pertinentiis, terris cultis et incultis, arboribus, vineis, et cum omnibus eorum redditibus et juribus et rusticis, videlicet *Brain* et *Monfarege* et *Seit*, et cum omnibus eorum heredibus, qui de ipsis exerunt, vel in posterum exhibunt. Terminatur autem supra nominatus casale *Effar* superius tali modo. Versus orientem habet claperium petrarum qui descendit versus meridiem usque ad viam publicam, que ducit ad fontem de *Amarseir*, et subtus eandem viam usque ad divisionem de *Amarseir*. Versus septentrionem habet tres cruces factas in lapidibus, que dixerunt ad cavam, et versus mare habet quandam crucem factam in lapide, jardinum quoque juxta mare pertineps, usque ad sabulum maris nomine *Gapsarmelea* cum puteo et tarquilio, et cum sua aqua et cum terra, usque ad sabulum maris, que tunc erat *cimisterium Sarracenorum*. Divisiones predicti jardini et prefate terre ita terminantur; ab oriente tenentur cum via publica, a septen-

1. Ou Beselrin. Voir plus loin. Nous ne savons s'il s'agit de la même localité.

trione cum jardino nomine *Hamdaraca*, a meridie cum predicto sablo maris, ab occidente cum muro qui est finis prenominati jardini. Tres panes quoque succari de calamellis ad fluvium *Biblii*, per singulos annos quando laborabuntur; casale etiam nomine *Arsexta*, cum omnibus pertinentiis suis, terris cultis et incultis, vineis, arboribus, et cum suis divisionibus qui tales sunt : versus orientem inter predictam *casale de Arsexta* et *casale de Quils*, subtus viam publicam, habet crucem unam factam in lapide contra meridiem, et juxta eandem viam publicam habet duas cruces in uno magno lapide, quarum una respicit versus meridiem, altera versus boream, sicut tendit claperium petrarum per vallem usque ad cursum aque; ab occidente versus mare juxta viam publicam; ad manum sinistram habet unam crucem in una petra et dividit inter *Zardas* et predictum casale, et subtus eandem crucem, sicut tendit claperium petrarum per vallem usque ad cursum aque, habet quatuor cruces que tendunt usque ad divisionem *Deiseminar*, versus meridiem habet sex cruces factas in lapidibus que tendunt per vallem usque ad cursum aque, et dividunt inter *Arsexta* et *Beserlin*. Hec autem omnia sicut super scripta sunt et determinata, ego *Guido*, dictus *dominus Biblii*, in puram et perpetuam elemosinam, libere et quiete et sine aliqua retentione, laudantibus et consencientibus filiis meis supradictis, dedi et concessi abbati et conventui Firmitatis, Cisterciensis ordinis, et fra-

tribus in predicto loco Sancti Sergii Deo servientibus, et tradidi in manu fratris *Petri*, tunc abbatis Sancti Sergii, et eundem de his omnibus corporaliter investivi. Actum est hoc anno Domini millesimo ducentesimo tricesimo octavo, mense septembris.

Set tunc nullum factum fuit super hoc instrumentum. Postea vero dedi sepedictis fratribus Sancti Sergii unum campum olivarum in planicie *Biblii*, supra *sanctum Theodorum*, cum suis arboribus, et vineam quandam junctam eidem campo que emeram a Johanne de Maschina, pro sexaginta bisanciis Saracentis. Predictus campus et vinea terminantur sic : ab oriente habent murum, ab occidente viam publicam, a septentrione alium murum, a meridie ecclesiam Sancti Theodori; volens et concedens bono animo et bona fide ut domum Sancti Sergii cum supradictis omnibus habeant et possideant jure perpetuo in ejus libertate, et quiete, et absque omni calumpnia, quandiu morabitur aliquis in domo supradicta de ordine Cisterciensi. Si vero aliquo tempore perdicti fratres Cisterciensis ordinis predictam domum ex toto dimitterunt, quod absit, predictae possessiones ad me vel ad heredes meos sub custodia revertatur, ita plane quod si postea sepedicti fratres Cisterciensis ordinis ad predictam domum redierunt, eandem cum supradictis possessionibus, libere et quiete et pacifice, et sine contradictione aliqua

habebunt. Hanc autem donationem et elemosinam, ego *Guido*, sepedictus *dominus Biblii*, et heredes mei, tenemur defendere, et dictis fratribus Sancti Sergii bona fide contra omnes homines garantire. Testes horum omnium sunt isti : *Guillelmus Forneas*, tunc temporis castellanus ; *Leo*, miles ; *Thomas*, miles ; *Johannes Angelers*, miles ; *Angelus*, miles ; *Garnerius*, miles. In cujus rei confirmationem et testimonium presentem cartam sigilli mei plumbei feci munimine roborari, et eam in manu fratris *Johannis*, abbatis Sancti Sergii, tradidi sigillatam. Datum anno Domini millesimo ducentesimo quadringesimo primo, mense decembris, in presentia fratris *Johannis*, monachi Cistercii.

In quorum omnium visione, nos prefatus Odo, officialis Cabilonensis, sigillum curie Cabilonis, et nos humilis abbas sancti Philiberti Trenorchiensis, et nos abbas sancti Petri Cabilonensis, ad requisitionem abbatis et conventus Firmitatis, presenti transcripto sigilla nostra duximus apponenda, anno Domini millesimo ducentesimo septuagesimo nono, mense julii. Super scriptiones autem que superius continentur, videlicet bona fide approbantur que eam in originali vidimus contineri.

(*Vidimus.* Arch. de Saône-et-Loire. Fonds de l'abbaye de la Ferté-sur-Crosne, copie de J.-L. Bazin.)

CHARTES

■

L'ABBAYE DU MONT-SION¹.

Par M. E.-G. RAY, membre résident.

Lu dans la séance du 6 avril 1887.

L'abbaye de Notre-Dame du Mont-Sion fut fondée par Godefroy de Bouillon peu de temps après l'arrivée des Francs à Jérusalem, où cette maison subsista jusqu'en 1187. Dès que la ville d'Acre fut rentrée au pouvoir des Latins, les religieux du Mont-Sion se réunirent de nouveau au prieuré de Saint-Léonard de cette ville qu'ils possédaient depuis de longues années et, en 1291, le dernier survivant de ces moines se retira en Sicile au casal du Saint-Esprit, près Catalanizetta, qui avait été donné à l'abbaye par le comte Roger et la princesse Adelasie, sa femme.

1. La découverte faite par M. E. Petit, dans les archives départementales de Saône-et-Loire, de chartes de l'abbaye de Saint-Serge, au comté de Tripoli, m'a fait penser que la Société des Antiquaires accueillerait les chartes de l'abbaye du Mont-Sion que j'ai retrouvées aux archives du Loiret. L'ensemble de ces documents intéresse tout particulièrement l'histoire de France dans l'Orient latin.

Nous savons qu'à son retour de la croisade le roi Louis VII ramena avec lui plusieurs religieux de l'abbaye du Mont-Sion; ils furent établis au prieuré de Saint-Samson d'Orléans que ce prince venait de donner à la maison de Jérusalem. Ce fut là qu'au ^{xiv}^e siècle les archives de l'abbaye du Mont-Sion, d'abord transportées en Sicile, à la suite de la prise d'Acre, furent enfin déposées.

Me trouvant, il y a quelques années, aux environs d'Orléans, j'appris, non sans étonnement, qu'une partie des vignes de la commune de Saint-Jean-le-Blanc¹ était désignée, au cadastre, sous le nom de terroir de *Monte Sion*.

J'acquis bientôt la certitude que l'origine de ce nom était due à l'existence d'un petit prieuré, dépendant de celui de Saint-Samson d'Orléans, nommé le Mont-Sion; entre autres traditions locales relatives à la fondation de ce domaine, je recueillis celle d'après laquelle les six ouvrées de vignes formant ses dépendances auraient été plantées avec des cépages apportés des environs de Jérusalem, où l'abbaye du Mont-Sion possédait des vignobles importants, près de Betlehem et de la Grande-Mahomerie (el Bireh). J'appris, en même temps, que les archives du prieuré de Saint-Samson formaient un des fonds de celles du département du Loiret, où elles avaient été déposées pendant la Révolution. Je conçus alors l'espoir

1. Commune suburbaine d'Orléans.

d'y retrouver quelques documents provenant de l'abbaye de terre sainte. Déjà, en 1848, M. de Vassal avait abordé assez superficiellement le sujet dans une étude sur les origines du collège royal d'Orléans, où il reproduit une charte d'Adam, abbé du Mont-Sion, relative à la réformation, par cet abbé, du prieuré de Saint-Samson d'Orléans. Cette pièce est datée d'Acre le 20 août 1281.

Je me mis aussitôt à explorer avec le concours de M. Doinelle, archiviste du Loiret, les diverses layettes formant le fonds dit de Saint-Samson; où bientôt nous trouvions la vidimation d'une bulle du pape Alexandre III, datée du mois de mars 1178, contenant l'énumération de toutes les possessions de l'abbaye du Mont-Sion, tant en Syrie qu'en Arménie, en Sicile, en Italie, en France et en Espagne. Cette vidimation est du 12 juillet 1336, indiction V, et fut faite et dressée au casal du Saint-Esprit, près Catalanizetta, en Sicile, par Cataldus de Modico, tabellion royal de ce casal; Frère Dominique de Civita Castellana était alors abbé titulaire de l'abbaye de Notre-Dame du Mont-Sion.

Je crois intéressant de publier intégralement ici le texte de cette charte que j'ai déjà mentionné dans mes *Colonies franques de Syrie*.

Roccus Pirrus, dans sa *Sicilia Sacra*, t. I, p. 753, cite ce document dont il donne le paragraphe

relatif aux domaines de l'abbaye de Notre-Dame du Mont-Sion en Sicile.

La charte qui vient ensuite se rapporte à Yves, abbé du Mont-Sion, à Saint-Léonard, d'Acre ; elle remonte au mois de décembre 1218. L'original de cette pièce est aux archives de Venise, où elle a été découverte et copiée par un de mes amis.

C'est la vidimation d'une lettre du légat Pelage datée du siège de Damiette, le 24 novembre, adressée à Yves, abbé de Saint-Léonard, et à l'évêque de Mantoue, pour les charger de trancher le différend qui s'était élevé entre Simon, archevêque de Tyr, et les Vénitiens relativement à l'église Saint-Marc de Tyr.

Dans le chartrier de Saint-Samson, j'ai également retrouvé les noms de plusieurs abbés du Mont-Sion encore inconnus ; je puis, ainsi, donner ici une liste de ces dignitaires ecclésiastiques moins incomplète que celles qui ont été publiées jusqu'à ce jour.

LISTE DES ABBÉS DE NOTRE-DAME DU MONT-SION.

Rainald souscrit, vers 1160, comme abbé du Mont-Sion, la renonciation du grand maître Gilbert d'Assaly (*Cod. Dipl.*, t. I, n° 00, p. 232). En 1178 (G. de Tyr, liv. XXI-XXII, ch. 26-ch. 7), ce prélat souscrit encore un acte du roi Beaudouin IV. Il paraît être mort dans le courant de cette même année et avoir été aussitôt remplacé par

Jean que nous trouvons mentionné avec ce

titre dans une bulle du pape Alexandre III datée de mars 1178 (Arch. du Loiret).

N....., peut-être le même, fut en 1190 présent au siège d'Acre.

Yves était en 1218 abbé du Mont-Sion, transféré à Saint-Léonard d'Acre quand Pelage, légat du saint-siège, lui adressa, ainsi qu'à l'évêque de Mantoue, la lettre reproduite plus loin, les chargeant de trancher le différend qui s'était élevé, relativement à l'église Saint-Marc de Tyr, entre les Vénitiens et Symon, archevêque de cette ville (Arch. de Venise).

J..... souscrit en cette qualité avec les autres prélats de terre sainte la lettre adressée par eux, le 1^{er} octobre 1220, au roi de France, Philippe Auguste, pour le supplier de venir en aide aux chrétiens d'Orient (Arch. nat., J. 443, n° 2).

Girard concède, comme abbé du Mont-Sion, en février 1239 aux chevaliers teutoniques une pièce de terre voisine d'Acre.

R....., abbé du Mont-Sion, est cité en 1244 par Mat. Paris.

Hugues paraît avec ce titre le 7 avril 1248 dans un acte de Peregrin, abbé de la Latine (*Cod. Dipl.*, t. I, n° 00, p. 260).

Thomas, qui semble lui avoir succédé, séjourna en France, à Orléans, en 1254 et, avec le consentement du chapitre du monastère de Saint-Samson de cette ville qui dépendait de l'abbaye du Mont-Sion, il accorda l'affranchissement des serfs

de ce monastère (Arch. du Loiret, D. 3. 1. 44. 40).

Terric, son successeur, souscrivit en cette qualité, le 5 mai 1256, la donation de l'abbaye du Mont-Thabor à l'Hôpital (*Cod. Dipl.*, t. I, n° 127, p. 150).

Jacques était pourvu de cette dignité au mois de juin 1268 quand, pendant le séjour qu'il fit alors à Orléans, il nomma Hugues prieur de Saint-Samson (Arch. du Loiret, D. 3. 1. 44. 40).

Adam doit être considéré comme le dernier abbé du Mont-Sion transféré à Saint-Léonard d'Acre. Le 20 août 1281¹, il charge Raoul Godart, alors prieur de Saint-Samson d'Orléans, de la visite des maisons relevant de Notre-Dame du Mont-Sion en France, en Italie, etc. Nous savons que la maison d'Acre ne comptait plus alors que deux religieux de chœur. Adam mourut au commencement de 1291 (Arch. du Loiret, D. 3. 1. 44. 8).

TEXTE A.

AVEC CONFRONTATION AUX TEXTES B. ET C.

A. est le texte du XIV^e siècle, coté D. 3. 1. 44. 4.

B. est le texte du XV^e siècle, coté D. 3. 1. 20. 1.

C. est le texte du XVI^e siècle, coté armoire 1. 2. 4.

1. Parmi les témoins de cet acte figure Thomas de Saint-ville, maître des chevaliers de Saint-Lazare.

BULLE D'ALEXANDRE III EN FAVEUR DE L'ABBÉ
DE MONT-SION DE JÉRUSALEM.

Privilège de faire élection, donné à l'abbaye du mont de Sion, en Hiérusalem, par le pape Alixandre III^e, ouquel le prieuré de Saint Sason est nommé et compris¹.

In nomine Domini, Amen. Anno Incarnacionis Dominice millesimo tricentesimo tricesimo sexto, mense Julii, duodecimo eiusdem quinte Indictionis regnante excellentissimo domino, Domino rege Petro secundo, Dei gratia rege² Sicilie, regni eius anno decimo septimo, feliciter, Amen. Nos Philippus de Virzerio³, Robbertus de Virdiano, Thomas de Mannarino, iudices Casalis Sancti Spiritus prope Calatanixetam; Cataldus de Modico, imperiali auctoritate puplicus⁴ et iudex ordinarius, ac ipsius Casalis Sancti-Spiritus regius tabellio, et testes subscripti ad hoc vocati specialiter et rogati, presenti scripto puplico notum facimus et testamur quod reverendus et venerabilis in Xristo pater, frater Dominicus de Civitate Castellana, humilis abbas sacrosancte et primitive matris Ecclesie Sancte-Marie de Monte Syon in Jheru-

1. Ce titre qui se trouve sur le verso de la pièce paraît avoir été écrit au xvi^e siècle.

2. Le mot *rege* est omis dans la copie du xv^e siècle, B.

3. *De Virzeio* dans la copie B.; *de Virzerio* dans la copie C.

4. *Publicus* dans la copie B.

saalem, faciens Nos ad sui presenciam convocari, ostendit nobis quodam¹ papale privilegium cum bulla plumbea sigillatum, pendente cum seta alba et rubea, in qua bulla erant sculpta² duo capita Sanctorum Apostolorum Petri et Pauli, sanctissimi patris et domini, domini Alexandri pape tercii, sacrosancte romane ac universalis Ecclesie olim summi pontificis, Nos requisivit³ attente, nostrum in hoc officium implorando, ut privilegium ipsum in formam publicam ponere deberemus, ad cautelam sui et prefati sui monasterii Sancti-Spiritus, ne forte privilegium ipsum casu aliquo amitteretur. Nos vero, suis justis petitionibus utpote annuentes, et quia justis petitionibus non est denegandus assensus, predictum privilegium vidimus, legimus atque inspeximus diligenter, nichil⁴ in eo invenimus additum, diminutum vel mutatum, non abrasum, non cancellatum, sed in sua propria et prima figura existens tamquam ab autentico sumptum, presens privilegium in presentem formam publicam transcripsimus diligenter. Cuius privilegii tenor per omnia talis est. Alexander episcopus, servus servorum Dei, dilectis filiis, Johanni, abbati monasterii sancte primitive ecclesie Montis Syon in Jherusalem, quod in honore Dei Genitricis et Spiritus Sancti hedificatum

1. *Quoddam*, copies B. et C.

2. *Sculpta*, copies B. et C.

3. *Nosque*, copies B. et C.

4. *Nichilque* dans les copies B. et C.

est¹, eiusque fratribus tam presentibus quam futuris, regularem vitam professis in perpetuum. Cum omnibus ecclesiasticis personis debitores, ex iniuncto Nobis a Deo, Apostolatus officio, existamus; illis tamen locis atque personis que specialius ad Apostolicam Sedem spectare atque ad Romani Pontificis ordinacionem pertinere noscuntur, propensiori Nos convenit Caritatis studio imminere, et eorum justis votis clementer annuere. Eapropter, dilecti in Domino Filii, vestris justis postulacionibus clementer annuimus, et prefatum monasterium quod ab illustri memoria Godofredo duce a fundamentis constructum, et per manum felicitis recordacionis domini² Urbani, predecessoris nostri, pape secundi, beato Petro³ et sancte Romane Ecclesie, in jus proprium et tutelam esse dignoscitur; ad exemplar predecessorum nostrorum, sancte memorie Pascalii, Innocentii et Eugenii, Romanorum Pontificum, sub beati Petri et nostra protectione suscipimus⁴ et presentis scripti privilegio cemmunimus. Inprimis siquidem statuentes ut ordo canonicus qui secundum Deum et beati Augustini regulam, in eadem ecclesia institutus esse dignoscitur, perpetuis ibidem temporibus et inviolabiliter observetur. Preterea, quascunque possessiones et quecunque bona

1. *Edificatum*, copie B.; *Ædificatum*, copie C.

2. *Dompni*. L'abréviation a été omise. — Dans les copies B. et C. *domni* ou *domini*.

3. *Beati Petri* dans la copie B.

4. *Suscepimus*, copie B.

Ecclesia in presenciarum juste et canonice possidet, aut infuturum concessione Pontificum, largicione Regum vel Principum, oblacione fidelium, seu aliis justis modis, auxiliante Domino, poterit adipisci, firma vobis vestrisque successoribus et illibata permaneant. In quibus hec propriis duximus exprimenda vocabulis : totum silicet Montem Syon, cum omnibus pertinenciis suis, ea¹ integritate qua dux Goffredus eidem Ecclesie dedit ; — Angulum civitatis qui est ad dexteram et ad sinistram intransitibus Jherusalem, ex parte Syon, quem primus rex Balduynus eidem ecclesie contulit ; — tabulas cambii, ortos, balnea et domos universas quas infra muros civitatis et extra ecclesia possidet, cum apercione muri eiusdem civitatis, ad faciendam portam ; — terram burgessie extra Alchedemac², cum vineis eiusdem versus meridiem ; — terram Asquatim³ in Sorbael⁴ ; — vineam quam dedit Anselmus de Parenti ; — terram Machomerie⁵ ; — terram Fontis subtus positi,

1. *Et ea*, copies B. et C.

2. Ascheldamah ; ce mamelon est au sud-ouest de Jérusalem. Les vignes, dont il est ici question comme situées vers le sud, couvraient la pente sur laquelle passe la route de Bethléem.

3. *Asquatin* dans la copie B.

4. Sorbael, casal voisin du monastère grec de Saint-Elie, près du chemin de Bethléem à Jérusalem, aujourd'hui Sour-Bahil.

5. La Mahomerie, casal au nord de Jérusalem, sur la route de Naplouse, aujourd'hui El Bireh. On y voit encore les restes d'une jolie église du xii^e siècle.

cum ipso fonte quem dedit Guido de Milli¹ a Cedo²; — casale Martini, cum pertinenciis suis; — casale quod fuit Hugonis de Gorron Dersophath³ et terram juxta sitam, quam dedit predictus Anselmus; — casalia et guastinas⁴ quas emistis ab Almerico de Francoloco, videlicet Gebea⁵; Ubeth⁶, Dormibedi⁷, Kariateri⁸, Genesim⁹, Casert¹⁰, et Tyberie¹¹, cum pertinenciis suis¹²; — Caphason¹³, cum pertinenciis suis; — Aneth¹⁴ et Amieth¹⁵, cum pertinenciis suis¹⁶; —

1. *Dominus de Milly*, copie B.; *Guido*, copie C.

2. Je lis *a cedo*, peut-être *erdo*, sans bien me rendre compte, car le signe *c* est évidemment un *a* et non un *et*. Il n'y a qu'à le comparer aux *et* pour s'en convaincre. De plus, il est exprimé par *a* en maints endroits de ce vidimus. — *Et oddo*, disent les copies B. et C., lecture fautive qui prouve qu'aux *xv^e* et *xvi^e* siècles on a été arrêté.

3. *Dersophach*, copie C. — C'est, je crois, *Dersoeth*, casal au nord de Jérusalem.

4. *Gastinas*, copie B.

5. Geba, casal situé sur la route de Naplouse entre Jérusalem et El Bireh (la Grande-Mahomerie), aujourd'hui Jeba.

6. Ubeth, casal du territoire de Jérusalem.

7. Dormibedi, casal à retrouver.

8. Kariateri, aujourd'hui Keriath Iearim.

9. Genesim. Casal à retrouver.

10. *Caserc*, copie C. — Ce casal doit se retrouver sous la forme arabe El Kasr.

11. Tyberie. Casal à retrouver.

12. *Thiberie*, copie B.

13. Caphason, aujourd'hui Kafarson.

14. Aneth, aujourd'hui K^{et} Anatah.

15. Amieth, aujourd'hui K^{et} Ahmit, sur la route de Jérusalem à Naplouse.

16. Aneth et Amieth, omis dans copie B

Farafronte¹, cum pertinenciis suis; — in territorio Ascalonutanensi², casale Cartafas³, cum pertinenciis suis, cum medietate decimarum; — casale Romenbre⁴, cum pertinenciis suis et integris decimis; — domos et machomeriam in Ascalone; — in Jopperonen⁵, terram quam dedit Wido⁶ comes Jopperensis, consensu uxoris sue; — viridarium cum terrâ quam dedit Lambertus Galioth; — in Neapoli civitate domos, et in eius territorio casalia Burin⁷, Caphastrum⁸, Gul⁹, Gerable¹⁰, cum pertinenciis suis et integris decimis ab Jherosoli-

1. Farafronte; le nom de ce casal me paraît tellement défiguré que son identification sera bien difficile.

2. *Ascalonitanensi*, copies B. et C.

3. *Carcaf* dans la copie C. — Casal donné en 1111 à l'église de Bethléem et passé antérieurement à 1178 à l'abbaye du Mont-Sion, aujourd'hui Caicapha.

4. *Romembre*, copie B. — Casal dont le site paraît se retrouver dans le village ruiné nommé Kst Om-er-Ribya qui se voit entre Esdoud et Hammameh.

5. *In Joppēn*, copies B. et C. Les deux *pp* du texte étant barrés : *pp* donnent *pper*, pièce A. Même remarque pour *comes Jopperensis*, ut infra.

6. *W^o* donne *Wido*. Dans la copie B. on lit : *Willelmus*. — *W^o* dans la copie C. — C'est *Willelmus* qu'il faut lire, ici, avec la copie B, car c'est évidemment de Guillaume de Montferrat, comte de Japhe et d'Ascalon, durant les années 1176-1177, par suite de son mariage avec la princesse Sybille, qu'il est fait ici mention.

7. Burin, ce village porte encore le même nom.

8. Caphastrum, aujourd'hui Kefer-Istoun.

9. Gul, aujourd'hui Kst Ghoul, au bord de l'ouad du même nom.

10. Gerable, Kst Scherabeh.

morum¹ patriarchis vobis concessis et confirmatis ; — in territorio Sebastienſi, casalia Fame² et Age³, cum pertinenciis ſuis et medietate decimarum ; — in territorio Ceſarienſi, casalia Sida⁴, Caforana⁵, Canet⁶, cum pertinenciis ſuis et medietate decimarum ; — domum in Ceſaria liberam⁷ ; — in Ligionem⁸, duas carrucas terre et unum molendinum, duo jardina, cum medietate decimarum ; domum in Ligionem ; — in territorio Acconitano, caſale Miary⁹, terram, vineam et ortos et eccleſias ſancti Leonardi et ſancti Romani et domos cum pertinenciis ſuis in eadem civitate et integris decimis ; — in territorio Turenſi, caſale Messoria¹⁰, cum pertinenciis ſuis, et duas carrucas terre juxta idem caſale poſitas et duas alias carrucas terre in caſale Sardenas¹¹, cum pertinenciis

1. *Jh* eſt remplacé par *Hie* dans les textes B. et C.

2. Fame, aujourd'hui Fameh.

3. Age, aujourd'hui Adjeh.

4. Sida. Caſal de Céſarée à retrouver.

5. Caforana. Ibid.

6. Canet. Ibid.

7. *Cesarea*, texte B.

8. Ligionem, Le Lyon, aujourd'hui El Leddjoun. Ce lieu occupe le ſite de la Mageddo de l'antiquité égyptienne, aſſyrienne et hébraïque.

9. *Myari*, texte B. — Ce village eſt encore nommé Miar.

10. Messoria, caſal du territoire de Tyr dont le ſite eſt encore à fixer.

11. Sardenas, caſal poſſédé dès l'année 1130 par l'abbaye Notre-Dame de Joſaphat et qui paſſe ensuite à celle du Mont-Sion, antérieurement à 1178, mais dont l'abbaye de Joſaphat conſervait encore les dîmes en 1255, aujourd'hui Zerdena.

suis et medietate decimarum ; — in civitate Tyri¹, ecclesiam sancti Leonardi et domos cum pertinentiis suis ; — in Gibileto, viginti quinque birancios² ; — in Antiochia, unam domum ; — in territorio eius, aliam domum ; — in villa de Amis³, casale Miserach et quandam vineam Miserach, nomine Cafariam, et alia casalia Bussadan⁴, Felix et Cuccava, cum pertinentiis suis et medietate decimarum, et ecclesiam juxta castrum Doninum⁵, sicut in casale quod vocatur Bexa ; — in territorio Turasiacensi⁶, navem in flumine liberam, et casale Eroï⁷, cum pertinentiis suis et medietate decimarum ; — in Sicilia, in dyocesi⁸ Aggrigentine ecclesie, ecclesiam Sancti Spiritus juxta Calatanixettam, cum suo casale et hominibus et ea integritate qua comitisse Adylasia⁹ et comes Rogerius eidem ecclesie contulerunt, videlicet [ut] quod[am] animalia ipsius ecclesie liberat¹⁰ habeant pascua, aquarum potaciones per totum tenimentum Calatanixettum predictum, et cum omni jure

1. *Tiry*, texte B.

2. *Bizantios*, texte B.

3. *In villa Amis*, texte B.

4. *Bussadam*, texte B.

5. Je reproduis le mot et son abréviation peut-être : *Dominianum*, ou *Donnianum*, ou *Donnimum*.

6. Il me paraît être question, ici, de la ville de Tarse et du fleuve Cydnus.

7. *Eroy*, texte B.

8. *Diocesi*, textes B. et C.

9. *Adilasia*, texte C.

10. *Libere*, textes B. et C.

parrochiali, et integris decimis parrochianorum, salva tamen uncia auri quam datis annuatim dicte Agrigentine ecclesie pro omni jure et justicia eius; — in dyocesi Cathanensi, ecclesiam Sancte Marie de Baccaraco [Baratathe?] cum medietate ipsius casalis, sicut est subtus viam, et aliis pertinenciis prout rex Rogerius eidem ecclesie contulit, et cum omni jure parrochiali et integris decimis parrochianorum; dominus tamen eiusdem tenimenti, dare teneatur eidem ecclesie mediam decimam de propriis recollectis; — ecclesiam Sancte Marie de Matina [Mesina?] cum suis terris et aliis pertinenciis quam idem Rex eidem ecclesie dedit, que sunt tenute Salarum¹ quinquaginta quinque, cum decimis et sepulturis; — ecclesiam Sancte Anne Fesime, cum sua terra et cum omni jure parrochiali, sepulturis et decimis et aliis pertinenciis; — in tenimento Girachelli², ecclesiam Sancti Basili, cum terris suis juxta se positis, quas dedit ipsi ecclesie Rogerius Chamuth³, cum aqua desuper posita et aliis pertinenciis; — sunt enim terre ipse salarum duodecius semi nature; — in tenimento Castroyo [Castri Joannis?] terras Petre Prioris, ipsa petra in medio, quos dedit Gayta

1. Je reproduis l'abréviation *Salar*. Les copies B. et C. la reproduisent sans l'expliquer; preuve qu'on n'a pu lire le mot aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles. Ce doit être un terme particulier de mesure agraire italienne. Sans doute : *Salarum*.

2. *Gyrachelli*, copie B.

3. *Chamuch*, copie B.

Maymon de Castroyo¹, et sunt tenute salarum triginta quatuor; — in Calabria, in tenimento Synopoli², ecclesiam Sancti Theodori de Burellis, cum terris suis, nemoribus et silvis et aliis pertinentiis, prout ipsas dedit Robbertus Giscardus³, ecclesie jam dicte; in Lombardia, in episcopatu Albanensi, novellam, cum pertinentiis suis et jure suo; — in episcopatu Paviensi⁴, aliam domum et ecclesiam, cum jure suo et aliis pertinentiis suis; — in Francia, in civitate Aurelianensi, ecclesiam Sancti-Sansonis, cum jure suo et aliis pertinentiis suis; — in dyocesi Bituricensi, Prunersec⁵, cum ecclesia et pertinentiis suis et jure suo; ecclesiam Sancte-Marie de Framer, cum pertinentiis suis et jure suo; — in episcopatu Pictaviensi, ecclesiam Sancti-Savioli⁶, cum pertinentiis suis et jure suo; — in Yspania⁷, in episcopatu Palencie, ecclesiam Beate-Marie de Ferrim, cum omni jure parrochiali et integris decimis suis, et tres partes ecclesie Sancti Xristofori que est in Pozolos⁸ de Ammiranos, et domos, et omni jure suo; — in Castro-monte, domos, cum pertinentiis suis et jure suo;

1. Ne serait-ce pas : *de Castropetroso*?

2. *Cynopoli*, copie B.

3. *Giscard*, copie C.; *Gistard*, copie B.

4. *Pamenst*, copies B. et C.

5. Prunesac (prieuré de Saint-Blaise et Saint-Jacques dans la paroisse de Villegenon).

6. Paroisse de l'archiprêtre de Gençay.

7. *Hyspania*, copie B.; *Hispania*, copie C.

8. *Imposolos*, copie B.

— in Castrel, domos, cum pertinenciis suis et jure suo¹; — in episcopatu Legionensi, in castro Anepza, ecclesiam Sancte Columbe, cum omni jure parrochiali et integris decimis suis et suis pertinenciis et jure suo et villam Unneciam², cum suis pertinenciis et jure suo et aliis libertatibus suis, prout illustrissimus Aldefonsus, rex Castelle, cum aliis ecclesiis et locis predictis ipsius Montis-Syon ecclesie contulit et concessit. — Concordiam preterea de decimis tocius Judee et Jherusalem et omnibus finibus eius, perpetuo vobis concessis, unionemque ecclesiarum Jherosolimarum vobiscum factam, Sancte-Marie videlicet Montis-Olivet, Sancti-Johannis de Sabastia³, Sancti-Helye et Sancti-Abraam⁴, existentium in Sicilia, Apulia et Calabria, cum bone memorie W[illelmus]⁵ quondam Jherosolimorum patriarcha, consilio et assensu capituli Sancti-Sepulcri, sicut absque pravitate facta sunt, et hinc inde suscepta, ratas habemus et eas auctoritate apostolica confirmamus, sepulturam quoque ipsius loci liberam esse decernimus⁶, ut eorum devotioni et extreme

1. Omis dans la copie B.

2. *Venecciam*, copies B. et C.

3. *Sebastia*, copies B. et C.

4. *Habraam*, copie B.

5. Guillaume, d'abord prieur du Saint-Sépulcre, occupa le siège patriarchal de Jérusalem de 1130 à 1145 et mourut le 15 septembre de cette année.

6. *Discernimus*, copie B.

voluntati qui se illic sepeliri deliberaverint, nisi forte excommunicati vel nominatim interdicti sint, nullus obsistat. Missas autem seu staciones publicas in ipsis locis, preter abbatis et fratrum voluntatem, fieri prohibemus, ne in servorum Dei secessibus popularibus occasio prebeat ulla conventibus. Sane novalium vestrorum que propriis manibus aut sumptibus colitis, sive de nutrimenti vestrorum animalium, nullus a vobis decimas exigere presumat. Liceat quoque vobis clericos et laycos a seculo fugientes liberos et absolutos ad conversionem vestram recipere et eos absque contradictione aliqua retinere. Cum autem generale interdictum fuerit liceat vobis, clausis januis, excommunicatis et interdictis exclusis, non pulsatis campanis, suppressa voce, divina officia celebrare. Itemque presencium auctoritate mandamus ut liceat vos¹ in aliis ecclesiis et populo loqui; et predicare et quocunque interdicto teneatur, vobis presentibus, semel in anno, signa pulsare, divina misteria celebrare, expulsis et communicatis, ut per vestram predicationem et doctrinam, a populo, vestre prefate ecclesie beneficia transmittantur. Crisma vere, oleum sanctum, consecrationes ecclesiarum seu altarium, ordinationes canonicorum vel clericorum qui ad sacros ordines fuerint promovendi a quocunque malue-

1. *Vobis*, copies B. et G.

ritis catholico recipiatis episcopo. Adiciamus eciam ut nulli episcoporum facultas sit, absque licencia Romani Pontificis, loca vestra, seu canonicos, seu clericos aut fratres inibi commorantes interdictioni vel excommunicationi subiicere aut aliquam potestatem vel molestiam exercere¹. Obeunte vero te, nunc eiusdem loci abbate, vel tuorum quolibet successorum, nullus ibi qualibet surreptionis astucia seu violencia preponatur, nisi quem fratres communi consensu, vel fratrum pars consilii sanioris, secundum Dei timorem et beati Augustini regulam, providerit eligendum et Apostolice Sedis Pontifice benedicendum. Hoc quoque presenti capitulo subiungimus ut idem monasterium eiusque possessiones, et canonici cum clericis et conversis ab omni secularis servitii sint exempti et infestatione securi, omnique gravamine mundane oppressionis remoti, ut in sancte religionis observancia seduli maneant et quieti, nec ulli alii nisi Romane et Apostolice Sedi, cuius juris sunt proprie, aliqua teneantur occasione subiecti. Ad hec, stationes quas Patriarcha cum processionibus apud prefatam Ecclesiam Montissyon facere consuevit, unam videlicet in Cena Domini ubi sanctum crisma conficitur, eaque Xristus cum suis discipulis cenavit et ibidem pedes lavit rex eorum²; aliam vero in Pentecoste, cum festum Sancti Spiritus celebratur,

1. En marge, il y a ici : *Nota* dans le texte A.

2. *Forum*, textes B. et C.

ideo quia per Apostolos ibidem festum Sancti Spiritus primo fuit celebratum, Spiritu Sancto super eos descendente; atque aliam in Assumpcione Virginis, quando Dei genitrix in celum fuit inde assumpta, ut Sanctorum tradunt ystorie¹, auctoritate vobis apostolica confirmamus; ita tamen ut preter consuetudines quas venerabilis antiquitas introduxit, nullum eidem Ecclesie de novo valeat gravamen imponi. Nam si ipse Patriarcha, preter quod dictum est, ad vestram ecclesiam venerit, cathedra sibi non erigatur; et si ibi comedere voluerit, mensa sibi non paretur. Addentes quoque, indulgemus ut ad procuracionis exhibicionem vel cuiuslibet subsidii, vos, seu priores, aut rectores, vel fratres Prioratuum, ecclesiarum aut membrorum vestrorum, archiepiscopis, episcopis, ordinariis seu legatis, aut quibus vis nunciis Sedis Apostolice, vel aliis quibuscunque personis, minime teneamini, nec ad id compelli possitis, sine speciali mandato Sedis eiusdem, faciente plenam de verbo ad verbum et expressam de indulte huiusmodi mentionem. Ad hanc obedienciam et devotionem vestram quam circa sacrosanctam Romanam Ecclesiam et specialiter ergo personam nostram geritis, attendentes, et quia monasterium vestrum specialiter ad Jurisdictionem beati Petri et provisionem nostram pertineat, nichilominus considerantes Tibi, fili Abba, tuisque successoribus

1. *Hystorie*, texte B.; *Historiae*, texte C.

bus, usum mitre et annuli, auctoritate Apostolica indulgemus. Decernimus ergo ut nulli omnino hominum liceat supradictum monasterium temere perturbare, aut eius possessiones auferre vel ablatas retinere, minuire, seu quibuslibet venationibus fatigare, sed libata¹ omnia et integra conserventur, eorum pro quorum gubernacione seu sustentacione concessa sunt, usibus omnimodis profutura, salva Sedis Apostolice auctoritate. Ad indicium autem percepte huiusmodi a Romana Ecclesia libertatis, unum florenum auri Nobis, nostrisque successoribus, annis singulis, persolvetis.

Si qua igitur infuturum ecclesiastica secularisve persona, hanc nostre institutionis paginam, sciens, contra eam temere venire temptaverit, secundo tercio² commonita, nisi reatum suum digna satisfactione correxerit, potestatis honorisque sui dignitate coreat, reamque se divino iudicio existere de perpetrata iniquitate cognoscat, et a sacratissime corpore ac sanguine Dei et domini redemptoris nostri Jhesu Xristi aliena fuit, atque in extremo examine divine Ultioni subiaceat Cunctis vero eidem loco sua jura servantibus, sit Pax domini nostri Jhesu Xristi, quatinus et hic fructum bone actionis percipiant et apud districtum Judicem premia eterne Pacis invenient.

1. *Illibata*, textes B. et C.

2. *Tertiove*, textes B. et C.

Amen. Datum Laterani, per manum Alberti, Sancte Romane Ecclesie presbiteri cardenalis¹ et cancellarii, vicesimo quarto² kalendas Aprilis, indictione duodecima, Incarnacionis Dominice anno millesimo centesimo septuagesimo octavo, Pontificatus vere domini Alexandri pape tercii anno vicesimo. Synde³. — Ad futuram memoriam et predicti abbatis suorumque successorum atque prefati monasterii Sancti-Spiritus cautelam, presens puplicum instrumentum exinde factum est per manum mei predicti notarii qui supra iudicum et notariorum atque subscriptorum testimonium subscriptionibus et testimonio roboratum. Actum in Sancto-Spiritu prope Calatanixetam, anno, mense, die et indictio ne premissii.

† Ego Robbertus de Virdiano, † ego Philippus de Virgerio⁴, iudices casalis Sancti-Spiritus prope Calatanixetam, scribere nescientes, per manum predicti notarii nos scribi fecimus.

† Ego presbyter Henricus de Chayra testor⁵.

† Ego Johannes de Ricardo, testor⁶.

1. *Cardinalis*, copies B., C.

2. Il y a lieu de penser qu'il y a ici une erreur du copiste qui a transcrit cette vidimation, 1^o parce que la douzième indiction tombe en 1179 qui est bien la vingtième année du pontificat d'Alexandre III; 2^o parce que la date du 24 des Calendes est forcément erronée.

3. *Sende*, copies B. et C.

4. *De Virzerio*, textes B. et C.

5. *Cayera*, texte B.

6. *Richardo*, texte B.

- † Ego Fridericus de Ruso, testor.
- † Ego Franciscus de Note Gorgio, testor.
- † Ego frater Matheus de Calatagirono, testor.
- † Ego presbiter Conssalvus de Herbis, testor¹.
- † Ego Meliori clericus de Pactis, testor.
- † Ego magister Conradus de Ursone, cirurgicus, testor.
- † Ego presbiter Matheus de Placia, testor².
- † Ego frater Anselmus, priori Sancti-Johannis de Calathanixeta, testor.
- † Ego presbiter Andreas Faydon³, testor.
- † Ego presbiter Petrus de Catanzaro, testor⁴.
- † Ego frater Paganus de Lentino de Ondere⁵, testor.

† Cataldus de Modico qui supra imperiali auctoritate puplicus et judex ordinarius, ac Casalis Sancti Spiritus regius tabellio, presens puplicum transsumptum de predicto privilegio scripsi et signum meum apposui, rogatus.

(Archives du Loiret, série D, fonds du collège d'Orléans, subdivision de Saint-Samson (D. 3. 1. 11. 4).)

- 1. *Cansalvus*, texte B.
- 2. *Plana*, texte B.
- 3. *Chaydon*, textes B. et C.
- 4. *Cazaro*, texte B.
- 5. *Dronde*, textes B. et C.

Vidimation d'une lettre de Pélage, légat du saint-siège, à l'évêque de Mantoue, résidant à Acre, et à Yvon, abbé du Mont-Sion. (Archives de Venise, Busta, III, n° 86.)

In nomine Domini Dei eterni.

Anno eiusdem nativitatis millesimo ducentesimo decimo octavo. Indictione sexta die quarta intrante decembri. Presentibus domino Lorenzo plebano ecclesie Sancti Marci de Achone, domino Bartholomeo bailio, Andrea de Vitale et Joanne de Canale et sanso de Venetiis. Dominus Petrus plebanus ecclesie Sancti Marci de Tyro ut ferebatur domino Yvo,.... Abbati sancti Leonardi de Monte Syon litteras, sigillo Domini Pelagii episcopi Albanensis et apostolice sedis legati, impressas pro eadem ecclesia Sancti Marci presentavit quas ipse abbas benigne recepit : quarum tenor talis ibi continebatur.

Venerabili in Christo fratri et amico karissimo Dei gratia episcopo Mantuano apud Acchon comoranti, et religioso viro abbati Montis Syon, Pelagius miseratione divina episcopus Albanensis apostolice sedis legatus salutem et sinceram in domino caritatem. Causam que inter venerabilem in Christo patrem S[imon] Tyriensem archiepiscopum et venetos super ecclesia Sancti Marci Tyriensis noscitur agitari, vestre comittimus experiensie terminandam discretioni vestre legationis quo

fungimur auctoritate mandantes quatenus partibus convocatis et auditis hinc inde propositis quod canonicum fuerit statuatis facientes quod statueritis per censuram ecclesiasticam firmiter observari.

Datum in obsidionem Damiate VIII Kalendas Decembris.

Actum presentacionis in Acchon sub porticali ecclesie Sancti Leonardi hoc fuit.

Ego Manzius sacri palacii notarius interfui et predicti plebani iussu hoc scripsi.

Extrait du livre des statuts du prieuré de Saint-Samson et du procès-verbal de Réformation de 1519. — Fol. 110 v° (série D).

Privilegium datum per Adam, abbatem Montis Sion, quod est sigillatum duobus sigillis, uno coereo et altero plumbeo in quo, et una parte, impressa est figura descensus Sancti Spiritus, cum hac inscriptione circulari : Sigillum Spiritus Sancti de Monte Syon † — et ea altera parte, figura assumptionis Beatae Chariae Christiparae, cum hac circulari inscriptione : Transitus Mei Genitricis †.

Ces sceaux étaient attachés à une charte de 1284.

20 août 1284 (D. 3. 1. 11. 8).

Vidimus par l'official d'Orléans, en août 1434,

d'une charte d'Adam, abbé du Mont-Sion, donnée en l'église de Saint-Léonard d'Acre (Acconensis) le 20 août 1284, par laquelle il enjoint aux moines de Saint-Samson de résider dans leur prieuré.

Juin 1268 (D. 3. 1. 11. 10).

Vidimus du 12 septembre 1334, par l'official d'Orléans, d'une charte de Jacques, abbé du Mont-Sion, donnée à Orléans en juin 1268, par laquelle il nomme Hugues prieur de Saint-Samson d'Orléans.

LES

COURSES DE TAUREAUX

CHEZ LES GRECS ET CHEZ LES ROMAINS.

Par M. l'abbé E. BEURLIER, associé correspondant
national.

Lu dans la séance du 2 février 1887.

Les combats de taureaux, au dire des Grecs et des Romains, furent originaires de Thessalie¹. De là l'expression par laquelle le poète Philippe désigne les habitants de cette contrée dans une épigramme de l'Anthologie :

Θεσσαλῆς εὐίππος ὁ ταυρελάτης χορός².

Un autre poète, cité par Artémidore, nous apprend que l'élite de la jeunesse aimait à se livrer à ce jeu national³. C'est peut-être à cette tradition que se rapporte la légende des *Centaures*.

1. Pline, *Hist. nat.*, VIII, 70, 7 : « Apud Thessalorum gentes inventum est... »

2. *Anthologie Palatine*, IX, 543, v. 1.

3. Artémidore, *Onétrocr.*, I, 8 : Οἱ τῶν κατοικοῦντων εὐγενέστατοι. « Ailleurs, dit-il, ce sont des condamnés à mort qui combattent les taureaux : Ἐν δὲ τῇ ἄλλῃ οἰκουμένη τὰ αὐτὰ τοῖς ἐπὶ θανάτῳ κατακρίθῃσι συμβαίνει. »

Sans vouloir discuter l'origine de cette fable¹, il nous est impossible de ne pas voir, au moins

1. Voir, sur cette légende, Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, 2^e éd., p. 591 et suiv. Je laisse aussi complètement de côté les combats des héros mythologiques contre les taureaux. Jason domptant les taureaux d'Ætès, Héraclès enchaînant le taureau de Crète, Thésée tuant le taureau de Marathon accomplissent des hauts faits qui n'ont de rapport avec notre sujet qu'en un seul point. Le souvenir de leurs exploits est souvent gravé sur les médailles des pays où les combats de taureaux sont en honneur ou sur les médaillons contorniates. Les vainqueurs des taureaux aimaient sans doute, non sans un certain orgueil, à se comparer aux héros légendaires. (Cf. Mionnet, VI, 220-251; Suppl., II, 227, 230; V, 62, 122, etc., et Sabatier, *Description des médaillons contorniates*, planche XIII, 6, 7, 8; XIV, 3, 4.) Le combat contre le taureau joue aussi un rôle dans le culte de Mithra. Le taureau représente, dans le culte mithriaque, le principe humide, le principe de la génération passive ou du sexe féminin. Tout soldat de Mithra doit, pour avancer dans la voie du salut, triompher du taureau. Après sa victoire, il obtient le grade qui porte ce nom et qui précède celui de lion. (Cf. F. Lajard, *Recherches sur le culte de Mithra*, p. 174-199.) Plusieurs des scènes représentées sur un bas-relief mithriaque découvert à Nuenheim, et qui est aujourd'hui à la bibliothèque d'Heidelberg, rappellent les péripéties de la ταυροκατάψις, telles que nous les décrivons plus bas; notamment celle où l'on voit Mithra sautant sur le cou du taureau courant, et l'embrassant (Lajard, pl. XCII). Cf. Creuzer et Guignaut, *Religions de l'antiquité*, III, 2^e part., p. 627-636, et 3^e part., p. 1122 et suiv. — Creuzer, *Das Mithraeum von Neuenheim*, planches LI et suiv. La plus ancienne des représentations figurées qui nous montrent un homme domptant un taureau est la peinture murale retrouvée par M. Schliemann à Tirynthe. Le taureau est emporté par une course folle; au-dessus de l'animal se tient un homme dont le genou droit est appuyé sur le dos de la bête. La jambe gauche est fortement tendue en arrière, la main droite saisit la corne du taureau, tandis que la gauche est placée au-dessous de la poitrine. (Cf. Schliemann, *Tirynthe* (trad. franç.), p. 283-285, et planche XII.) C'est bien là encore la position que nous retrouverons dans la ταυροκατάψις.

dans un certain nombre des détails qu'elle renferme, un souvenir de l'impression profonde qu'avaient dû faire sur les Grecs la vigueur et l'adresse des Thessaliens dompteurs de taureaux. L'anecdote que raconte Servius¹ paraît être un écho de cette admiration naïve. « Un roi de Thessalie, nous dit-il, ordonna à ses serviteurs de faire rentrer ses bœufs rendus furieux par un taon. Ceux-ci ne purent les joindre à la course. Ils montèrent à cheval, atteignirent le troupeau et, le poussant de l'aiguillon, le ramenèrent à l'étable. De là leur fut donné le nom de Centaures, formé des mots *κεντήν* τοὺς βόας. Et comme, soit dans leur course rapide, soit quand leurs chevaux baissaient la tête pour boire l'eau du fleuve, ils paraissaient ne faire qu'un avec l'animal qui les portait, on crut qu'ils étaient des monstres moitié hommes et moitié chevaux². »

Cette étymologie du mot *Centaures* est aussi donnée par le scholiaste de Pindare. « Les Hippocentaures, dit-il, furent ainsi appelés parce que, montés sur des chevaux, il chassaient les taureaux

1. Servius, *Ad Virgilium, Georg.*, III, 115.

2. « Rex quidam Thessalus, bobus oestro agitatiss, satellites suos ad eos revocandos ire jussit : hi, cum cursu pedestri non sufficerent, equos ascendere eorumque velocitate armatum assecuti stimulis ipsum agitando ad stabula reduxere. Inde ἀπὸ τοῦ κεντήν τοὺς βόας, quod est pungere et stimulare boves, κένταυροι dicti, et quoniam vel currendo velociter, vel dum equi eorum in transitu penes fluminis potantes capita inclinata tenerent, unum esse animal videbantur, datus huic opinioni locus, ut semiequi et semihomines essent. »

à coups d'aiguillons¹. » Et c'est dans la ville de Magnésie, en Thessalie, qu'il place l'origine de ce nom².

Cette explication a été adoptée par Ottfried Müller³. Elle vaut bien, somme toute, l'éternelle histoire de la lutte du soleil contre les nuages, dont la fable des Centaures serait, selon certains mythologues, une répétition entre tant d'autres.

Les médailles d'un certain nombre de villes de Thessalie font allusion à ces combats et nous montrent qu'ils furent en honneur dans ce pays, même sous la domination romaine. On trouve en effet les différentes péripéties des courses de taureaux reproduites sur des monnaies de Larisse⁴, de Pélinna⁵, de Pharcadon⁶, de Tricca⁷.

De Thessalie, l'usage des combats de taureaux se répandit dans le reste de la Grèce et en Asie-Mineure. Aux fêtes d'Éleusis, des jeunes gens

1. *Ad Pind.*, Pyth., II, v. 78 : Ἀθλας γάρ φασι πρότερον αὐτοὺς προσαγορευομένους διὰ τὸ ἀποκνεῖσθαι τοὺς ταύρους προσαγορευθῆναι Ἰπποκνεταύρους, οἱ δὲ οὗτοι ἱπποὶς κλέψιν ἐποχῇθέντες πρῶτοι πάντων τοῦτο διεπράξαντο.

2. *Ibid.* : Ὅνομα δὲ φησι Κένταυρον — τοῦτον δὲ ἐν Μαγνησίᾳ τῇ Θεσσαλίᾳ. — Voir la note de Boeck, *Pindare*, II, 1^{re} partie, p. 319.

3. *Handbuch der Arch.* (trad. Pol. Nicard), § 395, n° 1 : « Les Centaures, dit-il, sont principalement les vieux chasseurs de buffles de l'époque pélasgique; les ταυροκαθέψια thessaliennes fournissent l'explication du mythe. »

4. Mionnet, II, 14. Cf. Artémidore, *Onirocrit.*, I, 8.

5. *Ibid.*, II, 19.

6. *Ibid.*, II, 21.

7. *Ibid.*, II, 24.

luttaient contre des taureaux¹. A Éphèse, des combats semblables firent partie des jeux. Une inscription de Caryanda, rapportée au musée du Louvre par Ph. Lebas², nous donne des détails curieux sur certaines particularités de ces courses. Voici le texte de la partie de ce monument qui nous intéresse :

ΜΕΤΑΔΕΤΑΥΤΑΙΓΕΝΟΜΕΝΟΣΑΠΟΤΗΣΦΥΛΗΣΤΑΥΡΑΦΕΤΗΣΟΥΜΟ///
ΓΑΛΟΜΕΡΩΣΚΑΙΦΙΛΑΓΑΘΟΣΕΥΝΕΤΕΛΕΣΕΝΑΛΛΑΚΑΠΡΟΣΤΟΙΣ///
ΣΙΝΑΦΕΘΗΝΑΙΥΠΑΥΤΟΥΚΑΙΑΛΛΟΤΣΕΚΤΗΣΙΔΙΑΣΟΥΣΙΑΣΑΦΗΚΕΝ///
ΠΡΟΣΔΕΤΟΥΤΟΙΣΠΑΝΤΕΛΩΣΒΟΥΛΟΜΕΝΟΣΦΙΛΑΓΑΘΕΙΝΑΦΗΚΕΝ///
ΚΥΝΗΓΙΟΝΤΑΤΕΚΡΕΑΤΑΑΠΟΤΟΥΕΡΕΘΙΖΟΜΕΝΟΥΤΑΥΤΟΥΑΙΕΝΕΙΜΕΝΤ³///
ΝΟΝΓΕΡΩΝΤΟΙΑΠΟΤΗΣΦΥΛΗΣΙΕΡΕΙΔΙΚΗΝΔΕΦΥΓΩΝΥΠΕΡΤΗΣ///
ΝΟΝΕΙΣΤΗΝΑΝΤΙΑΚΙΑΝΕΚΤΩΝΙΑΙΩΝΥΠΑΡΧΟΝΤΩΝΚΑΙΕΞΗΓ³///
ΕΝΤΟΥΤΟΙΣΠΑΝΤΑΣΩΦΕΛΕΣΕΝ

x. τ. λ.

La pierre a été brisée sur la droite. M. Waddington et M. Frœhner ont essayé tous deux de restituer la partie disparue, mais leurs restitutions ne sont pas d'accord sur tous les points. Voici la restitution de M. Waddington ; j'indique ensuite celle de M. Frœhner :

Μετὰ δὲ ταῦτα γενόμενος ἀπὸ τῆς φυλῆς ταυραφέ-
της οὐ μόνον τὴν τοῦ θεοῦ ἑορτὴν με] || γαλομέρως
καὶ φιλαγάθως συνετέλεσεν ἀλλὰ καὶ πρὸς τοῖς [ἐκ

1. Artémidore, *Onetocr.*, I, 8 : Ταύροις δ' ἔτι κατὰ προαίρεσιν ἐν Ἰωνίᾳ παῖδες Ἑφρασίων ἀγωνίζονται καὶ ἐν Ἀττικῇ, x. τ. λ.

2. Lebas et Waddington, *Inscriptions d'Asie-Mineure*, n° 490 ; Frœhner, *Catal. des inscriptions grecques du Louvre*, n° 45. Cette inscription paraît à M. Waddington dater du 1^{er} ou du n° siècle avant l'ère chrétienne.

3. Le T n'est pas visible sur la pierre.

τῶν τῆς φυλῆς μέλλου] || σιν ἀφεθῆναι ὑπ' αὐτοῦ καὶ ἄλλους ἐκ τῆς ἰδίας οὐσίας ἀφῆκεν τ[αύρους πλειόνας] || πρὸς δὲ τούτοις παντελῶς βουλόμενος φιλαγαθεῖν ἀφῆκεν τ[αῦρον κάλλιστον εἰς] || κυνήγιον τὰ τε κρέατα ἀπὸ τοῦ ἐρεθιζομένου ταύρου διένειμεν τ[οῖς φυλέταις, δεδομέ] || νων γέρων τῷ ἀπὸ τῆς φυλῆς ἱερεῖ. Δικὴν τε φυγὼν ὑπὲρ τῆς [φυλῆς, καὶ πολλῶν ἀνηλομέ] || νων εἰς τὴν ἀντιδικίαν ἐκ τῶν ἰδίων ὑπαρχόντων καὶ ἐξηγ[γεῖλατο πάντα ἀποδοῦναι, καὶ] || ἐν τούτοις πάντας ὠφέλεσεν, κ. τ. λ.

Variantes de M. Frœhner. L. 1, οὐ μόνον πάντα τὰ τοῦ κυνηγίου δαπανήματα.

L. 2, τοῖς ὀλίγοις¹ ταύροις νόμῳ καὶ ἔθει ταχθεῖ]σιν.

L. 3, [... ἄλλο τι] κυνήγιον.

L. 4, τ[οῖς ἱεροῖς μέρος τι δίδους τῶν νεμομέ]νων.

L. 5, τ[ῶν κρεῶν διανομῆς, μισθὸν ἀπέτισε μαρτύρων τῶν κεκλημέ]νων.

On arrive à donner du texte les deux traductions suivantes² :

D'après M. Waddington.

Ensuite, devenu *tauraphète*, au nom de sa tribu, non seulement il supporta avec générosité et bienveillance *les frais de la fête du Dieu*, mais encore, en plus des taureaux qu'il devait fournir *aux frais de la tribu*, il fit paraître *d'autres taureaux* en plus grand nombre à ses propres frais;

D'après M. Frœhner.

Ensuite, étant nommé par la tribu à la présidence des chasses aux taureaux, non seulement il agénéreusement et bienveillamment supporté *tous les frais de la chasse*, mais encore, sans se contenter de donner le *petit nombre de taureaux prescrit* par la loi et l'usage, il a donné à chasser

1. Il m'a été impossible de voir sur la pierre la trace de l'ὃ que suppose M. Frœhner.

2. Les variantes sont indiquées en italique.

de plus, voulant montrer une bienveillance extraordinaire, il fit poursuivre un *magnifique taureau*, distribua la chair de l'animal chassé *aux membres de la tribu* et fit un présent au prêtre de la tribu. Ayant à soutenir un procès au nom de sa tribu et ayant fait des dépenses considérables sur sa propre fortune pour ce procès, il refusa d'être indemnisé et ainsi rendit à tous de grands services, etc.

d'autres taureaux achetés de ses propres deniers. De plus, voulant montrer une bienveillance extraordinaire, il a organisé une *seconde* chasse au taureau et distribué *aux temples* la viande de l'animal chassé, donnant au prêtre de la tribu une *portion des cadeaux* à répartir. Accusé, à cause de cette distribution de viande, il *paya de ses deniers* les témoins cités en justice, et il *expliqua la loi au tribunal*. En cela il devenait utile à tout le monde, etc.

Il est facile de constater que la différence des variantes a pour principale cause une différence d'opinion des deux commentateurs sur la longueur de la lacune. M. Frœhner la suppose plus considérable que ne le pense M. Waddington. Comme il n'y a sur la pierre aucun point de repère qui puisse fixer l'étendue de la partie disparue et que nous ne possédons aucun texte où se trouvent des formules analogues, les deux commentateurs en sont réduits aux conjectures. Il me semble toutefois que la restitution de M. Frœhner donne lieu à de plus graves objections que celle de M. Waddington. Je ne puis comprendre en effet pourquoi le premier a supposé que l'accusation intentée contre le *tauraphète* inconnu de Caryanda a pu avoir pour cause la distribution de viande qu'il avait faite. M. Frœhner a négligé aussi dans son commentaire de donner une explication quelconque au sujet de la loi que l'accusé aurait expliquée au tri-

bunal. M. Waddington pense au contraire que le procès est indépendant des jeux, et la restitution qu'il propose paraît beaucoup plus satisfaisante. En tout cas, nous sommes en présence de pures hypothèses dont il n'y a rien à tirer pour le sujet qui nous occupe.

Ce qui est certain, d'après la partie du texte qui est restée intacte, c'est que la ville de Caryanda célébrait des courses de taureaux. Une liturgie avait été instituée en vertu de laquelle un riche citoyen fournissait au nom de sa tribu un nombre réglementaire de taureaux pour la course. Celui à qui incombait cette liturgie portait le nom de ταυραπέτης¹. Il pouvait, et c'est le cas de l'inconnu en l'honneur de qui est gravée l'inscription, augmenter ce nombre et faire ainsi acte de générosité. Ce personnage fit, du reste, plus encore; il organisa, semble-t-il, une seconde course et fit distribuer la chair de l'animal tué aux membres de sa tribu, selon M. Waddington, aux temples, selon M. Frœhner. Il donna même une part spéciale au prêtre de sa tribu². Cette mention du prêtre montre que la course avait un

1. Ce mot n'est pas dans le *Thesaurus*. M. Frœhner traduit : *président de la course*. Rien ne prouve que le *tauraphète* présidât les jeux.

2. Dans une inscription de Mycon (Dittenberger, *Sylloge inscript. graec.*, 373, l. 30), nous lisons la ligne suivante : *νῶτον τοῦ ταύρου κόνιται · τῷ ἱερεὶ τοῦ ταύρου δίδεται γλώσσα καὶ βραχίον*. — C'est peut-être d'un don semblable qu'il est question ici. Selon M. Frœhner, le prêtre aurait simplement été chargé d'une partie de la distribution. Cela est moins probable.

caractère religieux, et M. Waddington voit dans l'importance qui est attribuée ici à la distribution de la chair du taureau la preuve que d'ordinaire on ne tuait pas l'animal, mais qu'on se contentait de le poursuivre. La conclusion n'est pas absolument rigoureuse.

II.

De Grèce, les combats de taureaux passèrent à Rome. César le premier, pendant sa dictature, introduisit dans cette ville ce genre de spectacle¹.

Son exemple fut suivi par ses successeurs. Nous trouvons en effet les combats ou les courses de taureaux mentionnés dans les auteurs de l'époque impériale, parmi les divertissements offerts par les Césars au peuple romain. Claude offrit des courses²; Néron en fit autant³, et les magistrats imitèrent les empereurs. C'est ainsi que Gordien I^{er}, quand il n'était encore que questeur, fit paraître

1. Pline, *Hist. natur.*, VIII, 70, 7 : « Primus id spectaculum Romae dedit Caesar dictator. » On a cru voir une allusion à ces combats de taureaux sur une monnaie de L. *Livineius Regulus*, qui fut préteur sous la dictature de César. Le revers représente en effet une *venatio*, mais l'animal que Cohen avait pris pour un taureau est un ours. Sa position assise le démontre suffisamment. (Cf. Cohen, *Description générale des monnaies de la République romaine. Gens Livineia*, n° 1; et les rectifications de M. Babelon dans la seconde édition.)

2. Suétone, *Claud.*, 21.

3. Dion Cass., LXI, 9. Un médaillon contorniate, dont nous parlerons plus loin et qui représente une *tauropexia*, porte au droit l'effigie de Néron. Sabatier, *Description des médaillons contorniates*, pl. IX, 6.

cent taureaux de Chypre, au sixième jour des jeux qu'il donna¹.

Dans les jeux donnés par les provinces à l'occasion des fêtes du culte impérial, les combats et courses de taureaux figuraient souvent. A Ancyre par exemple, dans l'inscription qui est gravée sur l'un des murs du temple élevé par le Κοινὸν Γαλατίας à Rome et à Auguste², et qui mentionne les jeux célébrés sous les différents prêtres de la province³ et les dons faits par les personnages riches du pays à l'occasion de ces fêtes, on trouve les mentions suivantes que nous détachons du contexte :

.....ΚΑΙ ΚΥΝΗΓΙΟΝ ΕΛΘΚ[sv]
 ΤΑΥΡΩΝ ΚΑΙ ΘΗΡΙΩΝ.....
 ΕΠΙ ΜΕΤΕΛ[Α]ΟΥ
 [τω]ΔΑΙΜΕΝΗΣ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΜΥ[ν]
 ΤΟΥ ΥΙΟΣ.....
ΤΑΥΡΟ[μα]
 ΧΙΑΝ ΚΑΙ ΚΥΝΗΓΙΟΝ [ιδωκε]Ν ΔΙΣ.....
 ΕΠΙ ΦΓΟΝΤΩΝΟΣ
 ΠΥΛΑΙΜΕΝΗΣ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΜΥΝΤΟΥ ΥΙΟΣ
ΤΑΥΡΟΜΑΧΙΑΝ
 ΚΑΙ [ταυρο]ΚΑΘΑΠΤΑΣ.

Une inscription de Sinope⁴ nomme aussi les courses de taureaux parmi les jeux que fit célébrer un pontarque :

1. Capitolin, *Gordiani tres* : 3. *Tauri Cypriani centum... haec omnia rapienda concessit die muneris, quod sextum edidit.*

2. *C. I. Gr.*, 4039.

3. Perrot, *De Galatia prov. Rom.*, p. 77 et suiv.

4. *C. I. Gr.*, 4157.

(ἐστὶν) ἈΞΕΑΝΤΑ ΤΑΥΡΟΚΑΘ[άψα]
 ΚΑΙ ΚΥΝΗΓΕΣΙΟΝ ΚΑΙ
 ...[μᾶ]ΧΙΑΝ

Ælius Aristide nous dit que la foule se pressait pour voir ce genre de spectacle qui la charmait beaucoup. Il signale en particulier l'affluence du peuple à l'amphithéâtre de Pergame, l'une des villes où se célébraient les jeux provinciaux de l'Asie en l'honneur des empereurs¹.

Les magistrats municipaux qui voulaient se montrer généreux à l'égard de leurs concitoyens donnaient des jeux à la ville qui les avait nommés. Parmi ces jeux nous trouvons encore les combats de taureaux. Un certain Clodius offrit entre autres ce divertissement à la ville de Pompéi à l'occasion de ses deux premiers duumvirats. C'est ce que nous apprend une inscription gravée par lui, l'an de Rome 751 ou 752 (3 ou 2 avant J.-C.)² ;

A · CLODIVS · A · F

MEN · FLACCVS · II VIR · I · D · TER · QVINQ
 TRIB · MIL · A · POPVLO

PRIMO · DVOMVIRATV · APOLLINARIB · IN · FORO · POMPAM
 TAVROS · TAVROCENTAS · SVCCVRSORES · PONTARIOS
 PARIA · PVGILES · CATERVARIOS · ET · PYCTAS · LVDOS
 OMNIBVS · III · ACRVAMATIS · PANTOMIMISQ · OMNIBVS · ET
 PYLADE · ET · HSN · cclxx IN · PVBLICVM · PRO · DVOMVIRATV
 SECVNDQ · DVOMVIRATV · QVINQ · APOLLINARIBVS · IN · FORO
 POMPAM · TAVROS · TAVRARIOS · SVCCVRSORES · PVGILES
 CATERVARIOS · POSTER · DIE · SOLVS · IN · SPECTACVLIS · ATHLETA

1. *Orationes Sacrae*, IV, 1, éd. Dindorf.

2. *C. I. L.*, X, 1074.

PAR · XXX · GLAD · PAR · V · ET · GLADIAT · PAR · XXXV · ET
 VENATION · TAVROS · TAVROCENTAS · APROS · VRSOS
 CETERA · VENATIONE · VARIA · CVM · COLLEGA
 TERTIO · DVOMVIRATV · LVDOS · FACTIONE · PRIMA
 ADIECTIS · ACRVAMATIS · CVM · COLLEGA

A(ulus) Clodius, A(uli) f(ilius), Men(en)ia tribu, Flaccus, duumvir j(ure) d(icundo) ter, quinq(uennalis) trib(unus) mil(itum) a populo.

Primo duomviratu, Apollinaribus in Foro, pompam, tauros, taurocentas, succursores, pontarios, paria, pugiles, catervarios et pycas, ludos omnibus acruamatis pantomimis(ue) omnibus et Pylade et sestertium n(umero) decem millia in publicum pro duomviratu.

Secundo duomviratu quinq(uennali), Apollinaribus in Foro, pompam, tauros, taurarios, succursores, pugiles, catervarios; poster(a) die solus in spectaculis, Athleta(rum) par(ia) triginta, glad(iatorum) par(ia) quinque et gladiat(orum) par(ia) triginta quinque et venationes tauros, taurocentas, apros, ursos, cetera venatione varia cum collega.

Tertio duomviratu ludos factione prima adiectis acruamatis cum collega.

Clodius était un personnage important de la ville; il fut trois fois *duumvir jure dicundo*, *duumvir quinquennalis*, *tribunus militum a populo*, c'est-à-dire qu'il occupa souvent les premiers rangs¹. Il savait du reste mériter la faveur populaire par sa générosité. Seul, ou à frais communs avec des collègues, il n'épargnait rien pour les divertissements publics.

1. A. Clodius nous est connu par quatre autres inscriptions qui figurent au *C. I. L.*, t. X, n° 793, 890, 936, 960. — Il fut *duumvir* pour la première fois avec *N. Arcaeus, n. f. Caledus*, dans les premières années d'Auguste (n° 793). La seconde fois, il fut *duumvir quinquennalis*; enfin, la troisième fois, également *duumvir quinquennalis* avec *M. Holconius Rufus*, qui

III.

Il a été facile de remarquer dans les inscriptions grecques que nous venons de citer que les jeux où figuraient les taureaux étaient de deux sortes. En effet, nous trouvons les mots ταυρομαχία et ταυροκαθάψια¹.

La ταυρομαχία² était un combat proprement dit, une *venatio* comme celles qui étaient dirigées contre les autres bêtes féroces. De là vient que le combat contre les taureaux est cité à côté des combats contre les fauves : κυνήγιον τάρων καὶ θηρίων³.

était *duumvir* pour la quatrième fois. La date de ce troisième *duumvirat* nous est donnée par une inscription (n° 890) mentionnant des *ministri Augusti* et qui se termine par ces mots :

M · HOLCONIVS · RVFVS · IV
 A · CLODIVS · FLACCVS · III
 D · V · I · D
 IMP · CAESARE · XIII
 COS ·
 M · PLAVTIO · SILVANO

C'est la date de 75? de Rome (2 av. J.-C.).

1. *C. I. Gr.*, 4039. Dans une autre inscription (*O. I. Gr.*, 2858), nous trouvons la mention d'un jeu appelé βονγία. Une phiale est donnée au vainqueur de ce jeu (φιάλη βονγία νικήσαντος ἐφ' ἧς ἐπιγράφη, ὁλητὴ ἐπιχώρια ἐνεμήκοντα). Chishull, qui donne ce texte dans ses *Antiquités asiatiques* (p. 92 et suiv.), pense que la βονγία est aussi une course de taureaux, mais cela n'est pas prouvé. En tout cas, rien n'indique quel genre de courses ce terme désigne.

2. M. Waddington, *Inscr. d'Asie-Mineure*, ad n° 499, pense que les ταυρομαχίαι étaient des combats de taureaux entre eux. Il me semble qu'il faut donner à ce mot un sens plus général.

3. *C. I. Gr.*, 4039.

Des combats de ce genre sont sculptés sur le monument de Scaurus, gladiateur de Pompéi¹. Dans deux des bas-reliefs qui ornent ce tombeau, on voit des taureaux et des bestiaires. Sur l'un, le taureau est attaché par une courroie à une panthère; en face de lui un bestiaire tient deux piques à la main. C'est un *taurarius*, ou *tauro-centa*. Derrière le taureau, un autre personnage tient à la main une longue pique et cherche à détourner l'attention de l'animal. Tel devait être le rôle des *succursores*.

Dans un second bas-relief, on voit un taureau transpercé d'une pique qui lui est entrée par la poitrine et sort par le dos. L'animal court encore; mais son sang s'échappe à flots. Derrière lui est le *taurarius*, qui est sans armes et étend les bras. Divers autres animaux féroces complètent la scène et l'un d'eux est renversé et transpercé, lui aussi, par un bestiaire.

Un médaillon contorniate, reproduit par Sabatier², représente une scène de même nature. Dans l'arène d'un cirque sont deux bestiaires. L'un a les deux bras élevés, l'autre attaque de son épieu un taureau furieux qui se précipite sur lui. Deux spectateurs vêtus de la toge, tête nue, sont assis derrière le *podium* et contemplent le spectacle.

1. Ce monument est aujourd'hui détruit, mais les dessins ont été conservés par Mazois, *Ruines de Pompéi*, t. 1, pl. XXXIII, et reproduits souvent d'après lui.

2. *Description générale des médaillons contorniates*, p. 63, pl. IX, n° 6.

On voit à droite un *flabellum* et à gauche deux couronnes et un objet de forme ronde, qui paraît être un grand chapeau propre à garantir des rayons du soleil.

Telle était la ταυρομαχία. Dans cette *venatio*, le taureau jouait un rôle semblable à celui qu'eût joué toute autre bête féroce. Il n'y a donc pas lieu de s'arrêter plus longtemps à un genre de combat qui n'offre rien de particulier. Citons cependant une anecdote que rapporte Trebellius Pollion¹ pour montrer l'esprit d'à-propos d'Odenatus que Gallien l'ancien associa à l'empire avec le titre d'Auguste. Un jour qu'Odenatus donnait une *venatio* dans une ville que Trebellius Pollion n'indique pas, le *venator* manqua plusieurs fois le taureau, Odenatus lui envoya une couronne. La foule murmura. « C'est que, fit proclamer Odenatus, il est fort difficile de manquer tant de fois un taureau. »

Le combat était quelquefois funeste pour les *taurarii*, et, si je ne me trompe, c'est à la mort de l'un d'eux que se rapporte un petit poème funéraire trouvé en Afrique sur un monument de Thigibba. Au-dessus de l'inscription est sculpté un taureau terrassant une panthère. Ces deux

1. Treb. Poll., *Gallient duo*, 12 : « Nam quum taurum ingentem in arenam misisset, exissetque ad eum feriendum venator neque productum decies potuisset occidere, coronam venatori misit, mussantibusque cunctis, quid rei esset, quod homo ineptissimus coronaretur, ille per curionem dici jussit : « Taurum totiens non ferire difficile est. »

animaux figuraient souvent ensemble dans les *venationes*, ainsi qu'on l'a pu constater plus haut sur le bas-relief du monument de Scaurus.

Voici cette inscription avec les restitutions qui me paraissent vraisemblables. Les vers sont des hexamètres.

Vincere QVI TAVROS VALIDISQue
domare LACERTIS β
 SABINVS ERAT CVI
 coMINVS ICTVM β
 /MATVS MVTLATA
 IRE CAUDA β
festinans STVGIAS MI
seru DIMISIT AD VMBRAS
infelix IVVENIS MVNERE DECO
 RATE SVPPREMO β
 GIMMA TE GENVIT TENET
 TIRGIBBA SEPVLTVM β¹

Si les détails du poète sont difficiles à reconstituer, il paraît résulter de l'ensemble que Sabinus était un habile *taurarius*, qu'il blessa un jour un taureau sans le tuer et que l'animal furieux lui donna la mort.

Tout autres étaient les ταυροκαθάψια. C'était une véritable course, dans laquelle les ταυροκαθάπται faisaient preuve à la fois de vigueur et

1. Ce texte a été publié plusieurs fois : d'abord d'après une mauvaise copie (*C. I. L.*, VIII, 696), puis d'après un estampage de M. Letaille; Eph., *Épigr.*, t. V, n. 1176; *Bulletin épigraphique*, IV, p. 158. Il a été revu encore par M. Cagnat. Cf. *Nouvelles explorations épigraphiques et archéologiques en Tunisie*, n. 54. Une autre épitaphe donne pour cause de la mort du défunt qu'il a été *tauru deceptus*; mais il peut s'agir ici d'un simple accident. *C. I. L.*, VIII, 2268.

d'adresse. Les ταυροκαθάψια sont le véritable jeu thessalien.

Une épigramme du poète Philippe, insérée dans l'Anthologie Palatine, décrit ce jeu en détail¹. Les Thessaliens, nous dit le poète, n'ont pour armes que leurs mains quand ils luttent contre les taureaux. Ils les fatiguent à la course, montés sur leurs chevaux qu'ils excitent. Ils s'efforcent d'entrelacer leurs mains sur le front du taureau et d'arriver ainsi à le renverser par un effort vigoureux.

Cette description correspond exactement à celle de Pline. « Les Thessaliens, dit le naturaliste, galopent à cheval près du taureau, puis, le saisissant par les cornes et lui courbant la tête; le tuent². »

Le texte n'a cependant pas paru clair à Saumaise³, qui pense que les mots : *cornu intorta cervice* n'ont pas de sens et qu'il faut corriger *cornu intorto restibus* ou *retibus*. D'après ce savant, le mot πλέγμα et le mot ἄμμα employés tous

1. *Anthol. Palat.*, IX, 543 :

Θεσσαλῆς εὐίπκος ὁ ταυραλάτης χορὸς ἀνδρῶν
 Χερσὶν ἀταυχήτοις θηρσὶν ἐπλιζόμενος,
 Κεντροτυκαῖς πάλους ζεύξε σκιρτήματι ταύρων ·
 Ἀμφιβαλεῖν σπεύδων πλέγμα μετωπίδιον,
 Ἀκρότατον δ' ἐς γῆν κλίνας ἄμα κεῦροπον ἄμμα,
 Θηρὸς τὴν τόσσην ἐξεκλίσει βίην.

2. Pline, *Hist. natur.*, VIII, 70, 7 : « Apud Thessalorum gentes inventum est equo juxta quadrupedante, cornu intorta cervice, tauros necare. »

3. Saumaise, *Historiae Augustae Scriptores* VI. Paris, 1620, in-fol., p. 286.

deux dans l'épigramme de l'Anthologie désignent des filets que les dompteurs jetaient sur la bête pour l'embarrasser. A mon sens, ils désignent tout simplement l'entrelacement des mains. Le texte d'Héliodore, dont nous allons parler à l'instant, me paraît ne devoir laisser aucun doute sur ce point. Cet auteur emploie les deux mots de l'épigramme et leur donne le sens que nous indiquons. Il montre Théagène faisant de ses bras une couronne et entrelaçant ses doigts : εἰς ἄμμα κατὰ τοῦ ταυρεῖου μετώπου τοὺς δακτύλους ἐπίπλεξας. Cette explication est confirmée par le bas-relief d'Oxford, décrit plus loin, et sur lequel on ne voit pas de filet entre les mains du ταυροκαθάπτῃς. Les mots *cornu intorta cervice* correspondent aussi très exactement à ce que représentent les monuments où Hercule dompte le taureau de Crète ou Thésée le taureau de Marathon. Les héros saisissent les cornes de l'animal et le forcent à courber la tête¹.

Les textes que nous venons de citer ne tracent qu'une légère esquisse des ταυροκαθάψια. Elle est si précise cependant que, grâce à elle, nous reconnaissons facilement une course thessalienne dans la description que fait Héliodore au dixième livre des *Æthiopica*, c'est-à-dire à la fin du roman de Théagène et de Chariclée².

1. Voir en particulier les vases de l'ancienne collection Durand, *Catalogue de la collection du chevalier Durand*, par M. de Witte, n° 946, 948, 959, 960, 969, 970, 989.

2. Héliodore, *Æthiopica*, X, 28 et suiv.

Chariclée, fille d'Hydaspe, roi d'Éthiopie, aime un Thessalien nommé Théagène, prisonnier de son père. Mais celui-ci veut lui faire épouser un certain Moræbus, illustre par sa force et ses victoires dans les jeux athlétiques. Une fête et des sacrifices vont être célébrés à l'occasion du mariage, devant le roi et tout le peuple éthiopien. Les peuples d'Arabie et des pays voisins ont apporté de toutes parts des présents, parmi lesquels figurent des animaux rares, entre autres une girafe. Or, on avait préparé pour le sacrifice à faire devant l'autel de la lune une paire de taureaux, et quatre chevaux blancs devaient être sacrifiés au soleil. La vue de l'animal étrange effraya l'un des taureaux et deux des chevaux. Les animaux s'échappent et se livrent à une course effrénée. L'armée forme cercle et les boucliers serrés l'un contre l'autre sont un mur infranchissable. Le taureau et les chevaux courent au milieu, renversant tout ce qui est devant eux. De tous côtés, des cris s'élèvent, cris de joie de ceux qu'amuse les chute, cris de terreur de ceux qui tremblent pour eux-mêmes. Chariclée et Persina accourent pour voir ce spectacle.

Alors Théagène qui allait être immolé, lui aussi, se lève; il se rappelle les exploits de ses compatriotes de Thessalie, les siens peut-être; il saisit un morceau de bois et monte sur l'un des chevaux qui n'avaient pas fui. La crinière du cheval lui sert de guides, son talon d'éperon, le bois de

cravache. On croit d'abord qu'il veut s'enfuir, il n'en est rien. Il saisit le taureau par la queue et, à coups de poings, l'excite à une course plus rapide. Quand il l'a habitué à sa vue, il chevauche près de lui, côte à côte; le souffle du taureau et la vapeur qui sort des flancs du cheval se mêlent l'un à l'autre. Des cris d'admiration se font entendre à la vue de cet accouplement inouï d'un taureau et d'un cheval. Chariclée est tout émue et s'attire des remontrances de Persina qui ne peut comprendre sa sympathie pour l'étranger. Cependant une nouvelle clameur attire leur attention. Le cheval de Théagène dépasse le taureau d'une encolure. A ce moment le Thessalien se précipite sur l'animal furieux, de ses bras entoure les cornes et joint ses mains sur le front. Tout son corps pend du côté droit de la bête qui le secoue à chaque saut¹. Bientôt le poids du jeune homme fatigue l'animal, et arrivé devant le trône d'Hydaspe, Théagène embarrasse la marche du taureau en mettant ses pieds sur les sabots de l'animal. Le taureau roule enfin, ses cornes se fichent en terre; il tombe sur le dos et ses jambes s'agitent dans le

1. Voici le texte de ce passage (30, 3) : 'Ο γὰρ δὴ Θεαγένης ὅσον εἶχε τάχους ἐφείς τῳ ἵππῳ χρήσασθαι καὶ προφθάσαντα μικρὸν τὰ στέρνα τῇ κεφαλῇ τοῦ ταύρου παρισώσας, τὸν μὲν ἄνετον φέρασθαι μεθῆσι μεταλλόμενος, ἐπιβρίπτει δ' αὐτὸν τῳ αὐχένι τοῦ ταύρου καὶ τοῖς κέρασι τὸ αὐτοῦ πρόσωπον κατὰ τὸ μεταίχιμιον ἐνιδρύσας, τοὺς πήχεις δ' οἰσινει στεφάνην περιθεὶς καὶ εἰς ἄμμα κατὰ τοῦ ταυρείου μετώπου τοὺς δακτύλους ἐπιπλέξας τὸ θ' ὑπόλοιπον αὐτοῦ σῶμα παρ' ὤμον τοῦ βοῦς τὸν δέξιον μετέωρον καθελὶς ἐκκρεμῆς ἐφέρετο, πρὸς βραχὺ μὲν τοῖς ταυρείοις ἄλμασιν ἀνακαλλόμενος.

vide¹. De la main gauche Théagène presse sur la tête de l'animal et agite la main droite en l'air, tandis que les cris et les rires de l'armée saluent sa victoire et que les mugissements du vaincu remplacent la trompette retentissante. Les serviteurs du roi accourent. On attache les cornes du taureau et on le reconduit triste et abattu vers l'autel. Cet incident amène la conclusion du roman. Théagène est jugé digne de lutter contre Moræbus; vainqueur de l'athlète, il reçoit en récompense la main de Chariclée.

On a pu facilement le reconnaître : tous les procédés décrits dans Pline l'ancien et dans l'épigramme de l'Anthologie se retrouvent ici. C'est à la course que Théagène fatigue le taureau; il entrelace ses mains sur son front, et, quand il a épuisé les forces de l'animal, il le renverse et fiche ses cornes dans la terre.

Les divers épisodes de la lutte se trouvent reproduits sur les médailles de Thessalie dont nous avons déjà parlé. Tantôt nous voyons le ταυροκαθάπτῆς pendu au cou du taureau, tantôt tombant avec lui et le domptant².

1. *Op. l.*, 30 : «Ο δὲ τὴν ῥύμην τοῦ δρόμου παραποδιζόμενος καὶ τῷ σθένει τοῦ νεανίου βριθόμενος τὰ τε γόνατα ὑποσκελλίζεται καὶ ἄθρόον ἐπὶ κεφαλῇ σφενδονηθεὶς κυμβαχός τ' ἐπ' ὤμους καὶ νῶτα ῥιπισθεὶς, ἥπλωτο ὕψιως ἐπιπλεῖστον, τῶν μὲν κεράτων τῇ γῇ προσπεπηγότων καὶ εἰς τὸ αἰνέησκον τῆς κεφαλῆς βίβωθεισας, τῶν σκελῶν δ' ἄπρακτα σκαιρόντων καὶ εἰς κενὸν ἀερονομούντων καὶ τὴν ἤτταν δηλούντων. Ἐπείκειτο δ' ὁ Θεαγένης ταῖν χερσίν, τὴν λαϊὰν μόνην εἰς τὸ ἐπερείδειν ἀπασχολῶν, τὴν δεξιὰν δ' εἰς οὐρανὸν ἀνέχων.

2. Mionnet, II, pp. 14, 19, 21, 24. Cf. Millin, *Magasin encyclopédique*, 1808, IV, p. 315, fig. n^o 7, 8, 9.

Pour arriver à triompher de la sorte d'un animal aussi redoutable, il fallait évidemment de longs exercices préparatoires. Un vase grec, publié par Tischbein¹, représente ces exercices. On y voit plusieurs athlètes nus qui cherchent à renverser un taureau. Un personnage debout les contemple. Il est vêtu et lève le bras dans la posture qu'on donne souvent aux agonothètes ou aux gymnasiarques dans les peintures de vases².

Enfin un bas-relief d'Oxford nous montre réunies les diverses péripéties de la lutte³. Ce bas-relief représente cinq cavaliers montés à poil. Deux d'entre eux sont à cheval et poursuivent les taureaux. Deux autres commencent à quitter leurs chevaux et saisissent les taureaux par les cornes, le cinquième a renversé le taureau qui a les jambes

1. Tome II, pl. 3. Cf. Millin, *Ibid.*, n° 6.

2. Il est intéressant de rapprocher cette peinture de la description que fait Théocrite (*Idylle*, XXV, v. 145 et suiv.). Hercule dompte un taureau.

Ὅς δ' ἦτοι σκύλος αὖτον ἰδὼν χαροποῖο λέοντος
 Αὐτῷ ἔπειτ' ἐπόρευσεν εὐσκόπῳ Ἡρακλῆι
 Χρῆψασθαι ποτὶ πλευρὰ κάρη στιβαρόν τε μέτωπον
 Τοῦ μὲν ἀναξ προσιόντος ἐδράξατο χειρὶ παχείῃ
 Σκαιοῦ ἄφας κέραος, κατὰ δ' αὐχένα νέρθ' ἐπὶ γαίης
 Κλάσσε βαρύν περ ἰόντα, πάλιν δέ μιν ὤσεν ὀπίσσω
 ὦμῳ ἐπιβρίσας· ὃ δὲ οἱ περὶ νεῦρα τανυσθεῖς
 Μυῶν ἐξ ὑπάτοις βραχίονος ὀρθὸς ἀνέστη.

Cette description et les peintures de vases qui représentent Hercule domptant le taureau et que j'ai citées plus haut, p. 74, n. 1, nous montrent le procédé que devaient employer les ταυροκάδακται pour renverser leur adversaire.

3. C. I. Gr., 3212. Ce monument a été reproduit plusieurs fois. (*Marmora Oxoniensia*, n° 354; Millin, *loc. laud.*; Böttiger, *Almanach de la cour de Gotha*, 1804, p. 52.)

en l'air et les cornes fichées à terre dans l'attitude décrite par Héliodore. Près du cavalier est son cheval au repos qui attend la fin de la lutte. Audessous du bas-relief, on lit l'inscription suivante :

ΤΑΥΡΟΚΑΘΑΨΙΟΝ ΗΜΕΡΑ Β Β

On avait donné deux jours de suite des courses de taureaux cette année à Smyrne.

Les ταυροκαθάψια furent au nombre des jeux introduits à Rome par les empereurs. Cela ressort des textes que nous avons cités plus haut. Suétone dit expressément que Claude donna des courses et que la victoire consistait pour les combattants à renverser le taureau. C'étaient du reste des Thessaliens qui venaient montrer au peuple romain leur habileté nationale : *Praeterea Thessalos equites qui feros tauros per spatia circi agunt insiliuntque defessos et ad terram cornibus detrahunt*¹.

Dion Cassius nous montre les mêmes jeux sous Néron : Ἐν δέ τινι θέξ ἄνδρες ταύρους ἀφ' ἵππων συμπαράθεντές σφισι κατέστρεφον².

Nous avons vu que ceux qui prenaient part à ces courses portaient le nom de ταυροκαθάπται. C'est le terme qu'on rencontre dans les inscriptions citées plus haut. Il est défini par Hesychius qui lui donne comme synonyme le mot κεραιλεῖς : « Οἱ τοὺς ταύρους ἔλκον ἀπὸ τῶν κεράτων · καλοῦνται δὲ καὶ κεραιλεῖς³. »

1. Suétone, *Claud.*, 21.

2. Dion Cassius, LXI, 9.

3. Hesychius, *sub verbo*.

Les ταυροκάβατοι formaient des *familiae*, c'est-à-dire des groupes dans le genre de celles des gladiateurs. Nous en avons la preuve dans une inscription d'Aphrodisias¹ qui mentionne une *familia* de ce genre appartenant à un ἀρχιεὺς :

ΦΑΜΙΛΙΑ ΖΗΝΩΝ
ΤΟΥ ΥΨΙΚΛΕΟΥΣ
ΤΟΥ ΥΨΙΚΛΕΟΥΣ
ΤΟΥ ΦΥΣΕΙ ΖΗΝΩ
ΝΟΣ ΥΨΙΚΛΕΟΥΣ
ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ ΜΟΝΟ
ΜΑΧΩΝ ΚΑΙ ΚΑΤΑ
ΔΙΚΩΝ ΚΑΙ ΤΑΥΡΟΚΑ
[θαπτόν].....

Pour exciter la fureur des animaux², et aussi pour protéger les combattants, on avait l'habitude, à Rome du moins, de détourner leur attention en lançant dans l'arène des mannequins bourrés de paille ou de chiffons et vêtus d'habits qui les faisaient ressembler à des hommes. Ces mannequins s'appelaient *pilae*³. De là est venue l'expression hommes de paille⁴, *homines feneos*,

1. *C. I. Gr.*, 2759. *C. ad add.*

2. Dans l'inscription de Caryanda, citée plus haut, nous trouvons le mot ἐρεθίζμενος que M. Waddington traduit par *excité*, et qui suppose l'usage d'exciter le taureau par des moyens que l'inscription ne mentionne pas.

3. Ces *pilae* sont désignées dans les glossaires grecs sous les épithètes de ταυτάριοι ou de ταυροκάβατοι qui indiquent l'usage auquel elles servaient. Cf. *Thesaurus ling. graec.*, ad verba.

4. L'expression *homme de paille* est passée dans les langues modernes. A côté du sens de *personnage vil* qui a une autre origine [*Paillardus* — *homo nihili*. Ducange], nous trouvons le sens indiqué ici : « C'est Bartolier qui achèterait réellement, il y aurait une contre-lettre; l'ami ne serait qu'un prête-nom,

pour désigner des personnages subalternes destinés à recevoir les coups en lieu et place de personnages plus importants. C'est ce que nous apprend Asconius dans le commentaire d'un passage du premier discours de Cicéron *pro C. Cornelio*. L'orateur romain se plaint de ce qu'on veut faire intenter par lui une action *de repetundis* contre un préteur et il dit : « *Prospectat videlicet Cominius quid agatur : videlicet homines feneos ad tentandum periculum projectos.* » Asconius ajoute : « *Simulacra hominum ex feno fieri solebant quibus objectis ad spectaculum praeibendum tauri irritarentur*¹. »

On usait aussi de ce stratagème quand on voulait exciter les taureaux à combattre contre d'autres animaux. Mais ils étaient alors déçus et succombaient. Tel est le taureau dont parle Martial. Excité par la flamme, il se précipite dans l'arène, enlève les mannequins, mais succombe bientôt sous les coups d'un éléphant qu'il croit enlever aussi facilement :

Qui modo per totam flammis stimulatus arenam
Sustulerat raptas taurus in astra pilas,
Occubuit tandem cornuto ardore potitus
Dum facilem tolli sic elephanta putat².

un *homme de paille*. » (Picard, *La vieille Tante*, act. II, sc. 9.) Cf. Littré, *Dict. de la langue franç.*, au mot *PAILLE*. M. Littré ne donne aucune explication sur l'origine de ce second sens, qui est le plus usité aujourd'hui. Nous pensons que c'est ici qu'il faut la chercher.

1. *Cicéronis opera*, édit. Orelli-Baiter, t. V, 2^e partie, p. 62.

2. *De spectaculis*, 19.

Heureux s'il ne servait pas lui-même de *pila*, comme celui qui fut transpercé par un rhinocéros dont le même Martial admire la vigueur :

Quantus erat cornu cui *pila taurus erat* ¹.

Un fragment de vase, publié par Grivaud de la Vincelle dans son ouvrage sur les *Arts et métiers des Anciens* ², paraît se rapporter à cet usage. Cette peinture représente deux bestiaires dont l'un tient un épieu avec lequel il se défend contre un sanglier qui se précipite sur lui; l'autre tient à la main un fouet et a en face de lui un ours; enfin un taureau se précipite sur une femme dont l'attitude, raide, les formes mal déterminées, le costume qui la couvre tout entière paraissent plutôt convenir à un mannequin qu'à une personne vivante.

C'est le rôle de *pilae* que jouaient les femmes condamnées à être exposées aux taureaux pour crime d'adultère ³. C'était aussi ce rôle que remplissaient les chrétiennes exposées aux taureaux dans le cirque. La description du martyr de sainte Blandine à Lyon, telle que nous la trouvons dans Eusèbe, est très caractéristique. Après diverses tortures, Blandine fut enfermée dans un filet et exposée au taureau. L'animal se précipita plusieurs fois sur elle et la lança en l'air avec ses cornes; mais il ne lui donna pas la mort et on fut obligé de l'achever par le glaive ⁴.

1. *De spectaculis*, 9.

2. Planche LXXX, n° 7.

3. Pétrope, *Satyrie*., 45 : « Magis illa matella digna fuit quam taurus jactaret. »

4. Lettre de l'Église de Lyon. Eusèbe, *Hist. eccl.*, I, p. 163 :

Nous retrouvons le même supplice dans la passion des saintes Perpétue et Félicité. Une vache furieuse fut amenée pour les déchirer. Elles furent enveloppées nues dans des filets. Le peuple eut horreur de ce spectacle et on les couvrit de quelques vêtements; l'animal féroce lança Perpétue en l'air, mais elle ne périt pas sous ses coups et il fallut, comme pour sainte Blandine, avoir recours au glaive du bourreau¹.

Parmi les victimes de la persécution de Néron, plusieurs femmes furent aussi martyrisées par les taureaux. Mais le supplice était ici fort différent. Les victimes étaient attachées nues aux cornes de l'animal et trainées dans l'arène. Ce spectacle rappelait aux assistants la fable de Dircé, attachée, elle aussi, aux cornes d'un taureau furieux, entraînée par lui, foulée et déchirée sur les rochers du Cithéron. De là l'expression employée par saint Clément dans son Épître aux Romains².

L'ensemble des renseignements que nous avons réunis ici nous donne donc une idée assez nette des combats et des courses de taureaux dans l'an-

Τοῦσατον εἰς γύργαθον βληθεῖσα, ταύρῳ παρεβλήθη καὶ ἱκανῶς ἀναβληθεῖσα πρὸς τοῦ ζώου..... κ. τ. λ.

1. Ruinart, *Acta sincera*, p. 145 (éd. Ratisb.): « Puellis autem ferocissimam vaccam..... praeeparavit.... Itaque despoliatæ et reticulis indutæ producebantur. Horrui populus alteram respiciens puellam delicatam, alteram a partu recenti stellantibus mammis. Ita revocatæ discinguntur. Inducitur prior Perpetua; jactata est et concidit in lumbos, etc. »

2. *Épître aux Romains*, VI : Διὰ ζῆλος διωχθεῖσαι γυναῖκες θανάτου καὶ ἀλφειῶν. Cf. Aubé, *Histoire des persécutions*, I, p. 127. Cf. l'abbé Duchesne, *Les nouveaux textes de Saint-Clément de Rome* (*Revue du monde catholique*, 1877), p. 17 du tirage à part.

tiquité. On a pu remarquer que c'était seulement en Grèce, en Italie et en Afrique qu'ils étaient usités. Les premiers éditeurs de l'inscription de Thorigny ont cru voir dans ce texte la mention de combats de taureaux donnés en Gaule par *T. Sennius Solemnis* en l'honneur de Diane. Ils lisaient en effet à la ligne 7 de la face principale : *Cujus cura omne genus spec[taculorum] atque taurin[icia] Dia[næ] [data]*¹.

Mais il est impossible de déchiffrer aujourd'hui quoi que ce soit de semblable sur cette partie du monument². On y lit seulement les mots *spectaculorum* et plus loin *n. gladiatorum*. Le texte est donc à rejeter et ainsi disparaît toute trace de combats de taureaux à l'époque romaine dans notre pays. En Espagne, la terre classique des *toreadors*, aucun texte d'auteur, aucun monument épigraphique ne mentionne de combats ou courses de taureaux³.

1. Cf. Bernard, *Le temple d'Auguste et la nationalité gauloise*, p. 111. Cf. Muratori, *Præf.*, p. 12.

2. Cf. Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine*, III, p. 200.

3. Citons encore comme se rapportant aux courses et combats de taureaux une pierre gravée reproduite dans Montfaucon (*Antiquité expliquée*, III, pl. CLIII, p. 272). Cette pierre représente deux taureaux et, auprès d'eux, une palme. Montfaucon ajoute cette note : « Au bas de cette planche, nous voyons des taureaux victorieux dans les spectacles publics; deux ont la marque de leur victoire, qui est une palme. »

ÉTUDE

DES DIMENSIONS

DES DEUX CHAPITEAUX GALLO-GRECS

DU MUSÉE DE NIMES

Par M. AUBÈS, associé correspondant national.

Lu dans la séance du 9 février 1887.

I.

DIMENSIONS DU CHAPITEAU QUI PORTE, SUR SON TAILLOIR, UNE INSCRIPTION GAULOISE DÉDIÉE AUX MÈRES NIMOISES.

Ce chapiteau, en pierre calcaire dure et veinée, a été trouvé, en 1742, auprès de la fontaine de Nîmes. Il est rectangulaire et porte, sur son tailloir, une inscription gauloise gravée en beaux caractères grecs d'un style tout à fait archaïque (pl. VIII, n° 1). Sa surface supérieure est rigoureusement plane, mais sa surface inférieure, quoique destinée à servir de lit de pose, est cependant légèrement bombée, et, si l'on veut bien considérer que le petit monument auquel elle appartient a été travaillé avec la plus grande perfection, on

regardera comme certain que le bombement de son lit de pose, quelque anormal qu'il paraisse, a dû pourtant être ménagé à dessein et ne résulte pas d'un vice d'exécution.

J'étudierai successivement, dans la discussion qui va suivre, les dimensions verticales et les dimensions horizontales de ce chapiteau que j'ai mesurées, avec beaucoup de soin, à un demi-millimètre près, en me servant d'un mètre étalon en cuivre, gradué par Lenoir.

§ 1^{er}. *Dimensions verticales.*

Malgré le soin avec lequel ce curieux monument a été exécuté, on comprend cependant sans peine que ses dimensions verticales ne sont pas et ne peuvent pas être mathématiquement égales sur toutes les faces de son développement. Aussi ont-elles été mesurées séparément sur les quatre côtés, et les résultats moyens de ces opérations peuvent être considérés comme se rapprochant autant que possible de la vérité. Ils sont consignés dans le tableau ci-contre :

En étudiant ces premiers résultats, on voit, avant tout, que la hauteur totale, fixée en moyenne à 0^m162.250, peut être considérée, avec la plus entière certitude, comme rigoureusement égale à 6 pouces de notre pied-de-roi, parce que ces 6 pouces sont donnés par l'Annuaire du bureau des longitudes comme égaux à 0^m162.42 et parce

Indications.	Dimensions verticales prises sur les profils.				Totaux.	Moyennes.
	N° 1	N° 2	N° 3	N° 4		
<i>Dimensions prises sur l'épannelage.</i> (Pl. V.)						
Hauteur de la partie verticale EF . . .	0m047	0m017	0m019	0m019	0m072	0m048
Hauteur de la partie inclinée DE. . .	0m039	0m037	0m037	0m039.5	0m152.5	0m038.425
Les deux ensemble DF . . .	0m056	0m054	0m056	0m058.5	0m224.5	0m056.125
Hauteur de la partie supérieure AD. . .	0m105	0m109	0m106	0m104.5	0m424	0m106.125
Hauteur totale AF. . .	0m161	0m163	0m162	0m163	0m649	0m162.250
<i>Dimensions prises après l'entier achèvement.</i> (Pl. VI.)						
Les deux parties inférieures DE et EF prises ensemble, comme ci-dessus. . .	0m056 0m022	0m054 0m025	0m056 0m023	0m058.5 0m025	0m224.5 0m095	0m056.125 0m023.750
La partie supérieure de l'échine BD. . .						
Les deux ensemble BF . . .	0m078	0m079	0m079	0m083.5	0m319.5	0m079.875
Hauteur du tailloir AB . . .	0m083	0m084	0m083	0m079.5	0m329.5	0m082.375
Hauteur totale AF, comme ci-dessus . .	0m161	0m163	0m162	0m163	0m649	0m162.250

qu'il est évident que la minime différence de 0^m000.17 qui existe entre ces deux longueurs de 0^m162.250 et de 0^m162.42 est complètement négligeable dans le cas actuel.

Les dimensions prises sur l'épannelage tel qu'il est tracé sur la planche V des dessins annexés à ce mémoire démontrent, en second lieu, que la partie verticale supérieure AD, fixée à 0^m106.125, est sensiblement double de la hauteur DF des deux parties inférieures prises ensemble et fixées à 0^m056.125.

S'il fallait absolument rétablir, entre ces deux dimensions principales, la proportion rigoureuse de 2 à 1, il suffirait de retrancher 2 millimètres environ (exactement 2^{mm}042) à la seconde et de les ajouter à la première, ce qui revient à dire, en d'autres termes, qu'il suffirait de déplacer le point D tel qu'il a été déterminé en prenant les mesures et de le rapprocher du point F d'environ 2 millimètres.

Mais comment ce point D lui-même a-t-il été déterminé en fait ? C'est en se servant d'une règle appuyée sur la courbe de l'échine au point D' et dirigée ensuite de manière à passer par le point E' ; d'où il résulte que, pour avoir le droit de considérer cette ligne DD'E' comme véritablement remise dans sa position primitive, il faut nécessairement admettre que le point D', qui a dû se trouver sur l'épannelage primitif, n'a pas été touché quand on a taillé la courbe de l'échine. Si un

seul millimètre a été enlevé en cet endroit pour régulariser cette courbe, le point D, sur lequel les mesures ont été prises, s'est trouvé, par ce seul fait, porté à tort à 2 millimètres environ au-dessus de sa position normale, et c'est là très certainement ce qui a dû arriver.

Par conséquent, les véritables dimensions de l'épannelage doivent être réglées de la manière suivante :

Hauteur totale AF = 6 pouces = 0^m162.25.

Hauteur de la partie supérieure AD = 4 pouces = 0^m108.167.

Hauteur des deux parties inférieures prises ensemble et égales à la moitié de la partie supérieure, ci 2 pouces = 0^m054.083.

Et, la preuve que cette fixation est exacte résulte, en second lieu, de ce que, après la rectification de l'emplacement du point D, la hauteur de la partie inclinée, précédemment fixée à 0^m038.125, se trouve réduite à 0^m036.083 et devient ainsi elle-même rigoureusement double de la partie inférieure égale à 0^m018.

Voici donc comment les dimensions verticales de l'épannelage ont été réglées, au moins en théorie, par le constructeur, au moment de l'exécution :

La hauteur totale, une fois fixée à 6 pouces, a d'abord été divisée *en trois parties égales* pour en assigner deux, égales ensemble à 4 pouces, à

la partie supérieure AD, et une seule, égale à 2 pouces, à la somme des deux parties inférieures DF.

Cette hauteur DF, égale à 2 pouces, a été ensuite pareillement divisée *en trois parties égales* pour en assigner une, égale à 8 lignes, à la partie inférieure EF, et les deux autres, égales à 16 lignes, à la partie inclinée DE, laquelle est égale, comme on le voit, au tiers de la partie supérieure AD, précédemment fixée à 4 pouces.

Les dimensions verticales, mesurées après l'entier achèvement du chapiteau (pl. VI) démontrent, en troisième lieu, que la hauteur du tailloir AB, fixée à 0^m082.375, est, à un millimètre près, égale à la moitié de la hauteur totale, c'est-à-dire à $0^m162.25 : 2 = 0^m081.125$. La hauteur théorique de ce tailloir doit donc être égale à la moitié de 6 pouces ou à 3 pouces, et, si sa hauteur réelle en diffère, en effet, un peu, c'est parce que la courbe de l'échine n'a pas été suffisamment refouillée sous le tailloir au moment de l'exécution.

En dernier lieu, la hauteur BD égale à AD moins AB ne peut correspondre qu'à 4 pouces moins 3 pouces, c'est-à-dire à 1 pouce, et se trouve ainsi égale au tiers de AB, comme DE est égal au tiers de AD.

En conséquence, lorsqu'on considère le chapiteau dans son ensemble, et tel qu'il est aujour-

d'hui, on est conduit à admettre : 1° que sa hauteur totale AF a été fixée à priori à 6 pouces; 2° que cette hauteur, divisée en deux parties égales, a servi à déterminer la position du point B en assignant très exactement 3 pouces à la hauteur du tailloir et une pareille hauteur de 3 pouces à l'échine et à la partie inférieure mesurées ensemble; 3° que cette dernière hauteur de 3 pouces a été divisée ensuite en trois parties égales pour marquer l'angle D de l'épannelage en prenant $BD = 1$ pouce et $DF = 2$ pouces; et 4° que cette hauteur $DF = 2$ pouces a été pareillement divisée en trois parties égales pour déterminer la position du point E correspondant à l'extrémité inférieure de l'échine en prenant $EF = 8$ lignes et $DE = 16$ lignes.

On peut constater, en outre, sur les dessins annexés à ce mémoire, que la hauteur $BD = 1$ pouce $= 12$ lignes a été aussi divisée en trois parties égales de 4 lignes chacune pour déterminer la position du point C situé sur le prolongement de l'axe de la courbe de l'échine, axe qui se trouve tracé parallèlement au tailloir et à 4 lignes au-dessous.

On sait enfin, comme on l'a constaté précédemment, que l'angle D de l'épannelage pouvait être déterminé lui-même directement, en divisant la hauteur totale AF en trois parties égales de 2 pouces chacune.

Ajoutons, pour ne rien omettre, que les mesures

du petit chanfrein¹ ménagé au-dessous du tailloir ont donné, pour sa hauteur : au profil n° 1 0^m005, au profil n° 2 0^m004, au profil n° 3 0^m005, et au profil n° 4 0^m004.5. — Ensemble 0^m015.5 et en moyenne 0^m003.875, dimensions qui ne peuvent correspondre qu'à 2 lignes = 0^m004.5, et enfin que le bombement de la face inférieure, mesuré avec soin, a été pareillement trouvé égal à 2 lignes = 0^m004.5, la réalité de l'existence de ce bombement pouvant être constatée d'ailleurs directement, indépendamment de toute mesure, par le seul fait de l'application d'une règle sur le plan inférieur du chapiteau.

§ 2. Dimensions horizontales.

Voici maintenant quels ont été les résultats des mesures prises dans le sens horizontal :

1° Mesures prises dans le sens de la longueur du chapiteau :

Longueurs mesurées dans	} moyenne 0 ^m 887. » »
le plan supérieur, sur la	
face qui porte l'inscription	
0 ^m 889	
Sur la face opposée	0 ^m 885

1. Les hauteurs du chanfrein, mesurées sur 4 profils, sont en millimètres :

5—4—5—1,5

La dernière mesure correspond évidemment à une partie usée. Il semble donc que la moyenne doit être prise sur les trois premières valeurs, soit $14 : 3 = 4^m6$, ou environ 2 lignes = 4^m512.

Longueurs mesurées dans le plan inférieur, du côté de l'inscription . . . 0 ^m 603.5	} moyenne 0 ^m 603.55
Du côté opposé . . . 0 ^m 602.5	

Différence 0^m284.55

Demi-différence égale à la
saillie du chapiteau sur
les faces *latérales* du dé
qu'il couronnait . . . 0^m142.55

2° Mesures prises dans le sens de la largeur :

Largeurs mesurées dans le plan supérieur, à droite de l'inscription . . . 0 ^m 553	} moyenne 0 ^m 552.50
Id., à gauche . . . 0 ^m 552	

Largeurs mesurées dans le plan inférieur, à droite de l'inscription . . . 0 ^m 336	} moyenne 0 ^m 336.75
Id., à gauche . . . 0 ^m 337.5	

Différence 0^m215.75

Demi-différence égale à la
saillie du chapiteau sur les
faces *principales* du dé 0^m107.875

Ces saillies sont égales, aussi exactement qu'on peut le désirer : la première, ayant en moyenne 0^m142, à la hauteur AE, à laquelle les mesures rapportées dans le paragraphe précédent ont assigné 0^m162.25 moins 0^m018 ou 0^m144.25, soit 5 p. 4 lig., et la seconde, ayant en moyenne

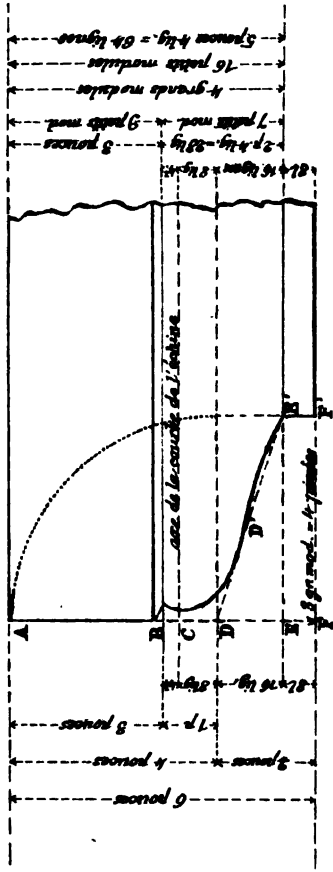
0^m107.875, à la hauteur AD, à laquelle les mêmes mesures ont assigné 0^m106.125 + 0^m002.042 : ensemble 0^m108.167, soit 4 pouces ; et il résulte de là que ces saillies ont été établies par le constructeur dans le rapport exact de 4 à 3, pour lequel les anciens architectes avaient une prédilection remarquable et si souvent remarquée.

La différence qui existe entre ces saillies, égale à 1 p. 4 lig. = 16 lignes = 0^m036 ou environ, suffit seule d'ailleurs pour montrer avec quel soin minutieux toutes les dimensions du chapiteau de Nîmes ont été réglées, puisque la saillie la plus forte est précisément celle que l'on voit quand on regarde la face la plus large du dé, tandis que, au contraire, la plus faible ne devient visible que lorsqu'on regarde la face la plus étroite.

C'est là un détail qui semblera, au premier abord, bien minime, mais on en comprendra cependant l'importance, si l'on veut bien considérer qu'un architecte *grec* était seul capable d'imaginer un semblable raffinement, auquel un architecte *romain* n'aurait certainement jamais songé et qui, à ma connaissance du moins, n'a jamais été imité dans les temps modernes.

Il résulte, en second lieu, des considérations exposées dans le présent paragraphe et dans le précédent, que l'architecte qui a tracé le chapiteau de Nîmes connaissait et pratiquait la règle que l'on nomme aujourd'hui règle des proportions définies ou des rapports simples entre les

ÉLEVATION DU CHAPITEAU GALLO-GREC DE NIMES
prise sur l'un des angles de la face latérale
et réduite au quart de sa grandeur réelle.





dimensions, règle que les architectes ont toujours suivie dans l'antiquité, et qui les avait conduits à adopter, dans tous les cas, *un module* en fonction duquel ils déterminaient toutes les autres dimensions de l'œuvre qu'ils voulaient faire exécuter; et la difficulté consiste, en conséquence, à savoir maintenant s'il est possible de constater, dans le cas actuel, la réalité de l'usage d'un semblable module.

Comme nous avons déjà trouvé soit la plus petite des deux saillies et la hauteur AD, égales entre elles et égales toutes les deux à 3 fois la hauteur DE, soit la plus grande saillie et la hauteur AE, pareillement égales entre elles et égales à 4 fois cette même hauteur DE, il semblerait naturel de croire que cette hauteur DE est effectivement celle qui correspond au module cherché, s'il était possible de trouver ce module contenu un nombre exact de fois dans la hauteur totale du chapiteau, précédemment fixée à 6 pouces. Il n'en est rien malheureusement, à moins qu'on ne veuille admettre que le petit appendice vertical, placé au-dessous de l'échine, n'appartient pas, en fait, au chapiteau, mais appartient, au contraire, au dé et n'a été ajouté au chapiteau que pour en rendre la pose à la fois plus précise et plus facile.

Si telle est la vérité, comme toutes les dimensions déjà connues semblent porter à le croire, les dimensions prises sur le chapiteau, tant en longueur qu'en largeur, devront être des multiples exacts de ce module. Mais ces dimensions,

telles qu'elles résultent de nos mesures, ne permettent pas de traduire aisément leurs expressions en mesures antiques et se refusent, en conséquence, à donner immédiatement une solution claire et précise.

Les dimensions connues apprennent seulement que la plus grande *largeur* égale à . 0^m552.5
et la plus petite égale à 0^m336.75

réunies ensemble donnent un total
égal à 0^m889.25
et égal, par conséquent, à la *longueur* mesurée sur le tailloir qui porte l'inscription et à laquelle les mesures directes attribuent 0^m889.

A l'exception de cette égalité, dont la précision est très grande, tout le reste demeure vague et indéterminé.

Voici cependant quelques explications à l'aide desquelles la vérité deviendra un peu plus apparente.

En admettant que la hauteur DE, égale à 1 p. 4 lig., c'est-à-dire à 16 lignes, est effectivement celle qui a dû servir de module, nous savons déjà qu'elle est contenue 4 fois dans la grande saillie, que nos mesures ont réglée à 0^m142

et 3 fois seulement dans la petite saillie, réglée à 0^m107.875

ce qui donne en totalité 7 modules
pour une longueur de 0^m249.875

et par conséquent, aussi exactement que possible, $0^m249.875 : 7$, soit $0^m035.7$ pour un seul module.

Mais 25 fois $0^m035.7$ donnent un produit égal à $0^m892.5$ et n'excèdent ainsi que de $0^m003.5$ la longueur de 0^m889 , précédemment assignée à la face du tailloir, sur laquelle est l'inscription. La véritable longueur de cette face doit donc être réglée, en mesures antiques, à 25 fois 1 p. $\frac{1}{4}$ lig., c'est-à-dire à 2 p. 9 p. $\frac{1}{4}$ lig., qui représentent alors 25 modules.

Un architecte moderne n'aurait jamais admis une semblable combinaison. N'attachant aucune importance à quelques lignes de plus ou de moins, il n'aurait pas hésité, même en s'assujettissant à la loi du module, à donner à la longueur de son chapiteau $2\frac{1}{4}$ modules seulement, soit 2 p. 8 p., de préférence à 25 modules égaux à 2 p. 9 p. $\frac{1}{4}$ lig., et cela uniquement pour n'avoir pas à tenir compte de cette faible longueur de $\frac{1}{4}$ lignes (un centimètre environ) très insignifiante au fond.

Mais les anciens architectes étaient loin d'avoir les mêmes idées que nous sur la valeur et le choix des nombres. Dans leur opinion, les nombres pairs, qu'ils considéraient comme *femelles* et *terrestres*, devaient être soigneusement évités dans tous les cas et ne devaient être admis que lorsqu'il était absolument impossible de faire autrement¹. D'autant, a dit Plutarque (traduction

1. « Imparem numerum observari moris est, » a dit Végèce

d'Amyot), en parlant du nombre impair, regardé autrefois comme *mâle* et *céleste*, « d'autant qu'il
 « engendre et est plus fort que le nombre pair,
 « estant composé, et si on les divise l'un et
 « l'austre en unitéz, le pair monstrera un lieu
 « vuide au milieu, là où le non-pair a tousjours
 « le milieu remply d'une de ses parties, et pour
 « oeste cause, ils ont opinion que le pair res-
 « semble plus à la femelle et le non-pair au
 « masle¹. »

Au ^v^e siècle de notre ère, Stobée a encore reproduit à peu près la même idée, dans les termes suivants : « L'impair est plus parfait que
 « le pair, car l'un a un commencement, une fin
 « et un milieu, tandis que l'autre est privé de
 « milieu. » Ὁ περισσὸς τοῦ ἀρτίου τελειώτερός
 ἐστίν · ὁ μὲν γὰρ ἀρχὴν, καὶ τέλος, καὶ μέσον ἔχει,
 ὁ δὲ τοῦ μέσου ἐστέρηται. (Tome I^{er}, p. 3. Meineke,
 Leipzig, 1860, éd. Herren, p. 14.)

De semblables rêveries nous font aujourd'hui sourire. Elles n'en ont pas moins exercé, pendant plusieurs siècles, un empire souverain sur tous les esprits, et même, on peut le dire, sur les plus grands génies de l'antiquité², et je n'hésite pas,

(*De Re militari*. Paris, 1762, livre III, ch. viii, p. 82). « Numero Deus impare gaudet, » disait Virgile, dans sa VIII^e églogue.

1. Plutarque, *Œuvres morales, Questions romaines*, § 102. Voir le texte grec à la p. 355 de l'édition Didot.

2. Voici d'ailleurs, à l'appui de cette assertion, en quels termes l'un des plus illustres savants de notre époque, Mommsen, s'est exprimé, dans son *Histoire romaine*, à pro-

en conséquence, à considérer comme très exacte la fixation de la longueur du chapiteau de Nîmes à 2 p. 9 p. 4 lig., par cette seule raison que cette longueur correspond très rigoureusement à 25 modules et parce que ce nombre 25 est non seulement impair, mais encore carré; car les nombres carrés, tout le monde le sait aujourd'hui, étaient regardés autrefois, sans établir aucune différence entre ceux qui étaient pairs et ceux qui étaient impairs, comme ayant une *puissance* beaucoup plus grande que celle des nombres

pos de cette singulière prédilection des anciens pour les nombres impairs : « Elle (la curieuse ordonnance du calendrier romain) eut sans doute pour raison déterminante la « foi dans la *puissance* salutaire des nombres impairs...., « On voit clairement qu'elle..... subit l'influence décisive « des doctrines de Pythagore, toutes-puissantes alors en Italie, et tout imprégnées, comme on le sait, du mysticisme « des nombres » (t. I de la traduction française, p. 284). Et, comme si ces premières explications lui paraissaient insuffisantes, le même auteur ajoute ce qui suit dans la 4^e édition de son ouvrage : « Par les mêmes causes, toutes les fêtes « tombent aux jours *impairs*, aussi bien celles revenant « chaque mois (les *Kalendæ*, le premier; les *Nonæ*, le 5 ou « le 7; les *Idus*, le 13 ou le 15) que les quarante-cinq fêtes « annuelles..... Et cette foi des Romains dans la puissance « des nombres impairs alla si loin que, quand une fête durait « plusieurs jours, elle chômait dans les jours pairs intermédiaires. *Sic* : la fête de Carmentis se plaçant aux 11 et « 15 janvier; la fête des Bocages sacrés (*Lucaria*) tombant « les 19 et 21 juillet; celle des Spectres et Revenants (*Lemuria*) célébrée les 9, 11 et 13 mai, etc. » (Tome IV de la traduction française, p. xxiv des additions et variantes au tome I^{er}.)

impairs eux-mêmes¹, et cette singulière croyance était tellement enracinée dans tous les esprits que ses traces subsistent encore parmi nous, puisque nous continuons à donner, dans notre langage mathématique, les noms de 2^e, 3^e, 4^e *puissances*, etc., aux différents produits que l'on obtient en multipliant successivement un nombre quelconque par lui-même².

Arrêtons-nous un instant, avant de continuer nos recherches, pour étudier, au point de vue de cette *puissance* extraordinaire attribuée à certains nombres, les expressions déjà connues des dimensions mesurées sur le chapiteau de Nîmes.

La longueur de 46 lignes, que je me crois autorisé à considérer maintenant comme le véritable module, se trouve exprimée non seulement

1. « Quadrati numeri *potentissimi* ducuntur, » comme Censorin le déclare dans son traité : *De Die Natali* (édition de La Haye, 1642, ch. iv, p. 93).

2. La série des nombres carrés réunit et condense, en quelque sorte, la série des nombres impairs de la manière indiquée dans le tableau suivant :

$$\begin{aligned} 1 + 3 &= 4 \text{ carré de } 2 \\ 1 + 3 + 5 &= 9 \text{ carré de } 3 \\ 1 + 3 + 5 + 7 &= 16 \text{ carré de } 4 \\ 1 + 3 + 5 + 7 + 9 &= 25 \text{ carré de } 5 \end{aligned}$$

et ainsi de suite. Et, comme il est hors de doute que les anciens connaissent parfaitement cette singulière propriété des nombres, il semble bien permis de croire que c'est là une des principales causes qui ont fait attribuer, dans l'antiquité, aux nombres carrés encore plus d'importance qu'aux nombres impairs eux-mêmes, qu'ils réunissaient et condensaient en quelque sorte, comme je viens de le dire.

par un nombre carré, puisque $4 \times 4 = 16$, mais encore par la 4^e puissance de 2, puisque $2 \times 2 \times 2 \times 2 = 16$.

La hauteur totale du chapiteau AE et la grande saillie EE' (pl. V) sont, toutes les deux, égales à 4 modules (nombre carré) ou, en mesures antiques, à 5 pieds 4 lignes = 64 lignes (nombre carré, $8 \times 8 = 64$ et 6^e puissance de 2).

La hauteur AD de l'épannelage et celle de la petite saillie EE' (pl. VI) sont égales toutes les deux à 3 modules, ou, en mesures antiques, à 4 pouces (nombre carré).

La hauteur totale AE = 4 modules = 64 lignes est divisée, en outre, en deux parties AB et BE, qui correspondent : la première au tailloir = 3 pouces = 36 lignes (autre nombre carré $6 \times 6 = 36$) et la seconde à l'échine = 2 p. 4 lig. = 28 lignes ; et, à propos de ce dernier chiffre, j'ai besoin d'expliquer sa présence, malgré son caractère de nombre pair, au milieu de cette série de nombres carrés tels que 4, 16, 36 et 64. En fait, si ce nombre 28 se trouve ainsi associé aux autres, c'est parce qu'il avait, lui aussi, aux yeux des anciens, d'incontestables vertus dont la *puissance* égalait et peut-être même dépassait celles des nombres carrés eux-mêmes, car, on le remarquera, ce nombre est le second des nombres *parfaits*.

Ceux que les anciens philosophes regardaient comme tels et qu'ils distinguaient, en consé-

quence, d'une manière tout à fait exceptionnelle, étaient ceux, en très petit nombre d'ailleurs, qui pouvaient être reproduits en faisant la somme de leurs parties aliquotes ; et ces nombres, *quoique tous pairs*, n'en étaient pas moins tenus en grande estime.

Le premier de ces nombres est 6, dont les parties aliquotes sont 1, 2 et 3, ensemble 6¹. Le second est, comme je viens de le dire, 28, ayant pour parties aliquotes 1, 2, 4, 7 et 14, ensemble 28. Le troisième est 496, dont les parties aliquotes sont 1, 2, 4, 8, 16, 31, 62, 124 et 248, ayant leur somme égale à 496, et ainsi de suite, en représentant les nombres parfaits

1. Les anciens appelaient ce nombre 6 « γάμος, » le mariage, parce qu'il est le produit du premier nombre pair (femelle) 2 par le premier nombre impair (mâle) 3, car on ne considérerait pas autrefois l'unité comme un nombre. C'était le principe générateur de tous les nombres, mais ce n'était pas un nombre. C'est dans ce sens qu'on lit dans l'Écriture : Dieu est UN, pour indiquer que Dieu est le principe générateur de tout ce qui existe.

A un autre point de vue, voici encore comment saint Augustin, qui avait une foi robuste en la puissance des nombres, s'est exprimé, à propos de ce nombre 6, dans le livre XI, ch. xxx, de la *Cité de Dieu* : « Si Dieu s'est appliqué à mettre 6 jours à créer le monde, c'est à cause de la perfection de ce nombre 6. Ce n'est pas que ce délai lui fut nécessaire,..... mais parce que la perfection des œuvres est révélée par ce nombre 6. » « Hæc autem propter senarii numeri perfectionem, eodem die sexies repetito, sex diebus perfecta narrantur : non quia Deo necessaria fuerit..... Sed quia per senarium numerum est operum significata perfectio. »

sous leur forme algébrique suivante : $2^n (2^{n+1} - 1)$, avec cette restriction cependant que $2^{n+1} - 1$ doit être un nombre premier.

Les nombres parfaits jouissent, en outre, d'une propriété assez remarquable, car ils sont tous *triangulaires*¹, et la réunion de ces diverses qualités justifie amplement, il est permis de le croire, l'importance que l'architecte nimois a donnée au nombre 28, en le plaçant au même rang que des nombres impairs ou carrés.

Après cela, il me reste à dire encore, pour ce qui concerne les autres combinaisons et les autres calculs de cet architecte, que, lorsqu'un module

1. Les nombres *triangulaires* sont 1, 3, 6, 10, 15, etc. Ce sont ceux que l'on obtient, comme on le voit sur la figure suivante, en additionnant des séries complètes de nombres

$$\begin{array}{rcl}
 & & = 1 \\
 & . & . \quad 1 + 2 = 3 \\
 & . & . \quad . \quad 3 + 3 = 6 \\
 & . & . \quad . \quad . \quad 6 + 4 = 10 \\
 & . & . \quad . \quad . \quad . \quad 10 + 5 = 15, \text{ etc.}
 \end{array}$$

entiers, commençant toutes à 1 et finissant à un nombre quelconque. La formule algébrique d'un nombre triangulaire est ainsi : $n(n+1) : 2$. C'est-à-dire, en d'autres termes, que la moitié du produit de deux nombres consécutifs est toujours un nombre triangulaire; et il résulte de cette définition que les nombres parfaits sont tous, comme je l'ai dit

précédemment, des nombres triangulaires, parce que $2^n \times (2^{n+1} - 1)$ multiplié et divisé par 2 égale $2^{n+1} \times (2^{n+1} - 1) : 2$, et parce que 2^{n+1} et $2^{n+1} - 1$ sont deux nombres qui se suivent dans la série des nombres naturels.

était adopté et servait à régler les dimensions d'une construction quelconque, on le divisait aussi lui-même en un certain nombre de parties égales, dont on se servait ensuite comme d'un *petit module* pour régler les dimensions moindres que le module principal. Par exemple, dans le cas actuel, le *petit module*, égal au quart du grand, se trouve ainsi égal à 4 lignes, et on s'en est servi notamment pour régler la position de l'axe de la courbe de l'échine à 4 lignes au-dessous de la partie inférieure du tailloir.

Voici d'ailleurs comment les diverses dimensions du chapiteau se trouvent exprimées en fonction de ce petit module :

Elles sont égales, savoir : le grand module à 4 petits modules (nombre carré) ; la hauteur de la partie verticale AD de l'épannelage et la petite saillie à 12 petits modules ; la hauteur totale du chapiteau et la grande saillie à 16 petits modules (nombre carré) ; la hauteur du tailloir à 9 petits modules (nombre carré) ; celle de l'échine à 7 petits modules ; et il n'y a, dans cette série, que le nombre 12 qui puisse sembler, au premier abord, inférieur aux autres au point de vue des anciens.

Il n'en est rien cependant, car les anciens philosophes le tenaient, au contraire, en grande estime. D'abord parce que c'est le nombre des 12 grands dieux de l'Olympe et ensuite parce qu'il est égal à la somme des nombres sacrés 3,

4 et 5, qui correspondent aux trois côtés du fameux triangle symbolique et nuptial des Égyptiens, dont Plutarque parle dans son traité d'Isis et d'Osiris et qu'il appelle *le plus beau de tous*¹.

Malgré les longues explications dans lesquelles je viens d'entrer, le but que je me suis proposé n'est pas encore atteint, et il me reste à faire connaître les expressions, en fonction du module et en mesures antiques, des deux longueurs B'A' et H'G' mesurées, sur la face latérale du chapiteau, et de la longueur GH de sa base (pl. VII). Mais ces expressions, la dernière surtout, sont faciles à calculer, quand on connaît, comme nous, avec exactitude, la longueur AB, mesurée dans la partie supérieure et égale, comme on le sait, à 25 modules, car, d'un côté, la longueur GH de la base peut être calculée directement en retranchant les deux saillies EG et HF, égales chacune

1. « Et pourroit-on à bon droit conjecturer, a dit Plutarque, que les Égyptiens auroient voulu comparer la nature de l'univers au triangle, *qui est le plus beau de tous*, duquel mesme il semble que Platon, dans les livres de la *République*, use à ce propos en composant une figure nuptiale et est ce triangle de cette sorte que le costé qui fait l'angle droit est de trois, la base de quatre, et la 3^e ligne, qu'on appelle soutendüe (hypoténuse), est de cinq, qui a autant de puissance comme les deux autres qui font l'angle droit; ainsi il faut comparer la ligne qui tombe sur la base à plomb au masle, la base à la femelle et la soutendüe à ce qui naist des deux, et Osiris au principe, Isis à ce qui le reçoit et Orus au composé des deux. » (*Œuvres morales et meslées*, traduction d'Amyot. Paris, 1645. Tome I, *Traité d'Osiris*, p. 853.)

à 4 modules, et se trouve ainsi ramenée à 25 modules moins 8 modules, c'est-à-dire à 17 modules, soit 4 p. 10 p. 8 lig., ainsi qu'on peut d'ailleurs le vérifier en constatant que 17 fois 0^m035.7 sont égaux à 0^m606.9 et n'excèdent par conséquent la longueur de 0^m603, résultant des mesures directes, que d'une très faible quantité, parfaitement négligeable dans le cas actuel, où cette légère erreur ne peut provenir que de l'imperfection naturelle du travail manuel.

D'un autre côté, les deux largeurs B'A' et H'G' peuvent être calculées aussi avec la même facilité, puisque nous connaissons à la fois leur somme égale, comme on l'a déjà constaté à AB, c'est-à-dire à 25 modules, tandis que leur différence doit être réglée à la somme des deux saillies F'H' et G'E', c'est-à-dire à 6 modules. Elles sont donc égales, la plus grande, B'A', à $25 + 6 : 2 = 15$ modules $1/2$, ou à 4 p. 8 p. 8 lig., et la plus petite, H'G', à $25 - 6 : 2 = 9$ modules $1/2$, ou à 4 p. 0 p. 8 lig. Ce que l'on peut vérifier aussi en comparant 15 fois $1/2$ 0^m035.7, soit 0^m553.35, et 9 fois $1/2$ 0^m035.7, soit 0^m339.15, aux dimensions effectivement mesurées sur le chapiteau, qui sont égales en moyenne à 0^m552.5 et à 0^m336.75.

Il ne sera pas sans intérêt de chercher à savoir maintenant comment et pourquoi l'architecte s'est décidé à adopter de semblables dimensions, qui se présentent, toutes les deux, sans motifs appa-

PLAN ET ÉLEVATION
DU PIÉDESTAL AUQUEL APPARTIENT LE CHÂPITEAU GALLO-GREC DE NIMES
réduits au vingtième de leur grandeur réelle.

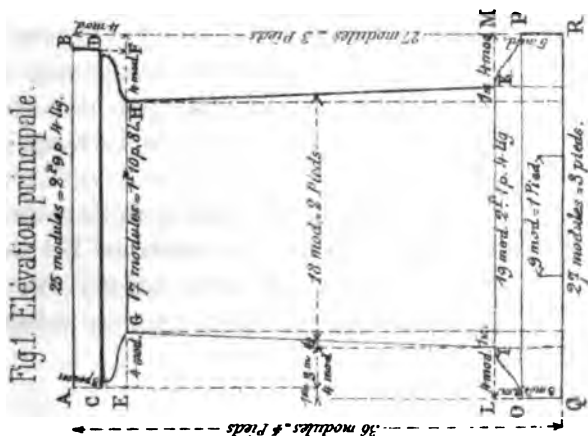


Fig 2. Elévation latérale

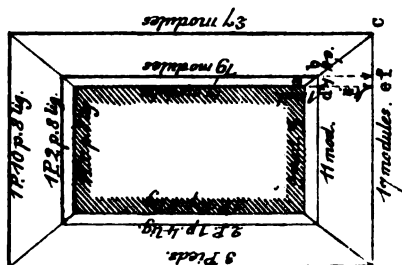
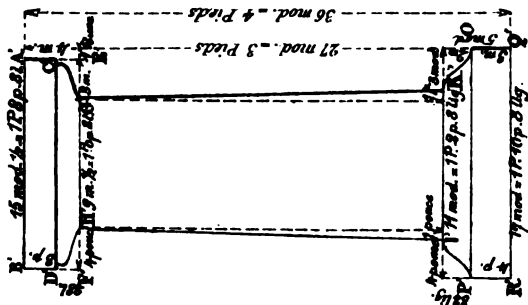


Fig 3. Plan après l'enlèvement du Chapiteau

rents, sous une forme fractionnaire, et en même temps quels sont les rapports qu'il a établis de la sorte entre les longueurs et les largeurs du chapiteau.

Quoiqu'il semble, au premier abord, assez difficile de le dire, j'essaierai cependant d'en venir à bout et voici de quelle manière ces questions semblent susceptibles d'être résolues.

Si, comme il y a lieu de le croire, le dé du piédestal que le chapiteau couronnait autrefois n'était pas vertical sur ses quatre faces, l'inclinaison des faces latérales avait dû être fixée à un module de chaque côté pour que la longueur IK, prise dans le bas (pl. VII, fig. 4), excédât exactement de deux modules la longueur GH, mesurée dans le haut, et pût rester ainsi *impaire* comme la longueur GH elle-même. Dans cette supposition, la longueur IK devient égale à 19 modules et la longueur QR, mesurée au niveau du sol, s'obtient ensuite en ajoutant les deux saillies LI et KM, égales chacune à 4 modules, ce qui donne $19 + 8$ modules, c'est-à-dire 27 modules (27 est la troisième puissance de 3); par conséquent, cette longueur, exprimée en mesures antiques, devient, en même temps, égale à 27 fois 16 lignes, ou, en d'autres termes, à 432 lignes, c'est-à-dire à 3 *pieds*.

L'expression de cette longueur doit être remarquée : égale à 27 modules et à 3 pieds, elle suffit seule, si mon illusion n'est pas complète, pour justifier toutes mes précédentes hypothèses et

même pour montrer que cette longueur elle-même est probablement une de celles que l'architecte a dû choisir à priori pour en déduire ensuite toutes les autres, en remontant, dans ce cas, du socle de la base jusqu'au tailloir du chapiteau.

Quant aux dimensions prises dans le sens de la largeur, on ne peut les calculer qu'après avoir déterminé l'inclinaison des faces principales du dé, parce que cette inclinaison est *nécessairement différente* de celle des faces latérales. Il ne faut pas perdre de vue, en effet, qu'il est indispensable, pour que la construction du piédestal soit régulière, qu'un même plan vertical contienne à la fois, sur chacun des angles de ce piédestal : 1° l'arête inclinée qui se trouve à l'intersection de la face principale et de la face latérale ; 2° les deux lignes verticales formées, l'une, par l'intersection des plans verticaux du tailloir, et l'autre, par l'intersection des plans verticaux du socle de la base ; et 3° enfin les deux courbes formées par la rencontre des moulures, tant du chapiteau que de la base.

Or, pour que cette condition soit remplie, il faut que les hypoténuses *ab* du triangle *abd* et *bc* du triangle *bfc* se trouvent toutes les deux sur une même ligne droite (pl. VII, fig. 3), ce qui revient à dire, en d'autres termes, que la figure *aec* et le triangle *abd* doivent être deux triangles rectangles semblables à *bfc* et doivent avoir, par con-

séquent, leurs côtés de l'angle droit dans le rapport exact de 3 à 4; et de là il résulte, puisque le côté *ad*, égal à l'inclinaison de la face latérale, a été réglé à un module = 16 lignes, que le côté *db*, égal à l'inclinaison de la face principale, doit être réglé lui-même à $3/4$ de module = 12 lignes ou 1 pouce, ce qui permet d'obtenir la largeur I'K' du dé, prise dans sa partie inférieure, en ajoutant 2 fois $3/4$ de module, soit 1 module $1/2$ à la largeur G'H', prise dans le haut et égale à 9 modules $1/2$. Elle devient ainsi égale à 11 modules (nombre impair) et conduit à élever, en dernier lieu, à 11 modules plus 6 modules, c'est-à-dire à 17 modules, la largeur Q'R' mesurée au niveau du sol.

Telle était incontestablement la vérité et, on le remarquera, elle suffit pour faire connaître maintenant la règle que l'architecte a suivie, lorsqu'il a voulu déterminer les *largeurs* des faces latérales du piédestal, en fonction des *longueurs* de la face principale, car on voit qu'il a eu soin de prendre *la plus grande largeur* mesurée au niveau du sol rigoureusement égale à 17 modules, c'est-à-dire, en d'autres termes, égale à *la plus petite longueur* mesurée au sommet du dé.

Je considère, dès à présent, toutes les dimensions horizontales comme rétablies avec la certitude la plus complète. Mais je ne veux pas m'arrêter cependant à cette seule détermination, parce que, lorsqu'on se place au même point de vue

que l'architecte gallo-grec, et qu'on adopte toutes ses idées sur la valeur et le choix des nombres, il semble permis d'admettre que les hauteurs elles-mêmes peuvent être rétablies très sûrement en assignant 27 modules ou 3 *pieds* à la hauteur du dé et 36 modules ou 4 *pieds* à la hauteur totale de la manière indiquée sur les figures 1 et 2 de la planche VII.

Dans ce nouvel ordre d'idées, voici, si je ne me trompe, comment les choses ont dû se passer, au moment de la construction du piédestal que notre chapiteau couronnait : l'architecte a d'abord déterminé à priori la hauteur totale de ce piédestal en choisissant, pour la régler, une dimension de $\frac{1}{4}$ *pieds*, naturellement exprimée par un nombre carré. Il en a ensuite déduit toutes les autres dimensions de son œuvre, en commençant par la longueur de la base mesurée au niveau du sol, qui a été réglée par lui à 3 *pieds*, pour la mettre ainsi avec la hauteur dans ce rapport exact de 3 à 4, auquel les architectes grecs attribuaient les vertus les plus extraordinaires et qu'ils employaient si souvent. A ce moment, notre architecte a dû songer à la détermination d'un module, pour l'aider à régler dans le système des proportions définies toutes les autres dimensions. Pour l'obtenir, il fallait nécessairement diviser la longueur primordiale de $\frac{1}{4}$ *pieds* par un nombre carré, et le nombre 16 aurait pu, à la rigueur, convenir ; mais, d'une part, la seizième partie de $\frac{1}{4}$ *pieds*,

égale à 3 pouces, aurait donné un module beaucoup trop grand pour régler commodément les dimensions de l'œuvre projetée, tandis que, d'autre part, le nombre 25 ne pouvait pas convenir, parce qu'il n'est pas un diviseur exact de 4 pieds. Il a donc fallu recourir au nombre 36, et le module a été finalement réglé à la 36^e partie de 4 pieds, ou, ce qui est la même chose, à la 9^e partie d'un pied, et cela avec d'autant plus de raison que 9 est un nombre carré, que le module ainsi réglé est égal à 46 lignes, que ce nombre 46 est lui aussi un nombre carré, et qu'enfin la base déjà réglée à 3 pieds contient 47 modules de 46 lignes. Cependant, avant d'en venir aux détails, notre architecte a voulu fixer encore, comme dimension principale, la largeur prise au milieu de la hauteur du dé et égale à 2 pieds, égale par conséquent à la moitié de la hauteur totale ou en d'autres termes à 48 modules ; et il est résulté de là que la saillie du socle de la base sur les extrémités de cette largeur de 2 pieds s'est trouvée égale à $1\frac{1}{2}$ pied, c'est-à-dire à 4 modules $1\frac{1}{2}$ (pl. VII, fig. 1), d'où, en retranchant $1\frac{1}{2}$ module pour la demi-inclinaison des faces latérales, il est resté une longueur exacte de 4 modules pour la saillie LI de la base sur la partie inférieure du dé.

Après quoi l'architecte a adopté : 1° tant pour la saillie EG que pour la hauteur AE du chapiteau, cette même dimension de 4 modules ; 2° pour la hauteur GI du dé, 3 pieds = 27 modules, comme

pour la longueur de la base QR; et 3° enfin, pour la hauteur LQ de cette base, 5 modules, afin de compléter ainsi la hauteur totale de 4 pieds.

Le chapiteau a été ensuite achevé, en donnant, comme je l'ai déjà dit, 36 lignes ou 3 pouces à la hauteur AC du tailloir et par conséquent 28 lignes à la hauteur CE de l'échine, de sorte que la hauteur de 3 pouces s'est trouvée égale à la 16° partie de la hauteur totale ou, si l'on aime mieux, à la 12° partie de la hauteur du dé.

Quant à la hauteur LQ de la base, égale à 5 modules, elle a été divisée en 2 modules ou 32 lignes pour les moulures LO et 3 modules ou 4 pouces pour le socle OQ de la base, qui s'est trouvée, de la sorte, dans le rapport exact de 4 à 3 avec la hauteur AC du tailloir et de plus égale à la 12° partie de la hauteur totale et à la 9° partie de la hauteur du dé.

En dernier lieu, les longueurs horizontales ont été déterminées, comme on l'a vu précédemment, tant sur le dé que sur le chapiteau, en leur assignant des expressions toujours impaires, et en particulier celle de 25 modules pour la longueur mesurée sur le tailloir. On a vu aussi que les largeurs des parties latérales ont été réglées en partant de la plus grande fixée à 17 modules, avec cette restriction cependant que la réduction de l'inclinaison des faces principales à 1 pouce, au lieu d'un module, a imposé l'obligation d'employer, d'une manière tout à fait anormale, des nombres

fractionnaires pour exprimer les deux dimensions du chapiteau.

En résumé, j'ai la confiance d'avoir établi, dans la longue discussion qu'on vient de lire, non seulement que l'auteur du chapiteau gallo-grec de Nîmes connaissait et pratiquait la règle des proportions définies et la loi du module, mais encore et surtout qu'il accordait une foi robuste à toutes les théories des anciens philosophes relatives à la valeur et au choix des nombres.

Il faut, a dit Platon, que le NOMBRE serve de *fondement* A TOUT¹, et notre constructeur a toujours

1. Voici de quelle manière et à quelle occasion ce principe a été formulé par Platon, en lui attribuant toute l'autorité d'une vérité incontestable et incontestée.

Dans le dialogue intitulé *Epinomis* dont je copie un passage d'après la traduction de Cousin, voulant « trouver une science « qui mérite véritablement le nom de *Sagesse*, une science « enfin qui tire de la classe des artisans et des gens du commerce « mun quiconque l'a acquise, et en fasse un homme sage et « vertueux, un citoyen juste et réglé dans toute sa conduite, « soit qu'il commande, soit qu'il obéisse, » Platon se demande avant tout « quelle est, de toutes les sciences, celle qui, si « elle venait à manquer à l'homme ou s'il ne l'avait jamais « connue, en ferait le plus stupide et le plus insensé des « animaux. » Et, après cela, il ajoute : « Elle n'est pas difficile à trouver, car, si on les compare une à une, aucune ne « produirait plus sûrement cet effet que celle qui donne au « genre humain la connaissance du *nombre*, et je crois qu'un « Dieu, plutôt que le hasard, nous a fait don de cette science « pour notre conservation. » Et il conclut ensuite en disant : « Il est donc de toute nécessité que le *nombre* serve de « fondement à tout le reste. » C'est dans le même ordre d'idées qu'on lit dans l'Écriture : « Omnia in Numero, et pondere « et mensura disposuisti. » (Sap., XI, 21.)

opéré comme fermement convaincu de l'exacte vérité de ce principe.

II.

CHÂPITEAU GALLO-GREC TROUVÉ A SAINT-COSME.

Le second chapiteau gallo-grec que le musée possède provient de Saint-Cosme, petit village situé à vingt-deux kilomètres de Nîmes et dont l'existence est certainement fort ancienne, car les travaux des champs y ramènent fréquemment à la surface du sol de nombreux fragments de poteries antiques. Ce chapiteau (pl. VIII, n° 2) n'a été découvert que l'année dernière, en démolissant un mur, dans les fondations duquel il avait été mis comme moellon, à une époque qu'il est impossible de déterminer.

Il est rectangulaire, comme le précédent, et a été taillé comme lui dans une pierre calcaire d'une assez grande dureté, quoique provenant cependant d'une carrière différente. Il n'en subsiste malheureusement aujourd'hui qu'une assez faible partie, deux de ses faces, la face latérale gauche et la face postérieure tout entière, ayant été brisées, soit par accident, soit à dessein, avant de l'employer comme moellon, et il résulte de là que trois de ses angles ont disparu et qu'il n'en reste aujourd'hui qu'un seul.

Sur la partie conservée du tailloir, on lit, sur

MES



E



deux lignes et en lettres grecques, la fin d'une inscription gauloise qui porte, comme l'inscription des Mères nimoises, le mot BPATOYΔE si souvent reproduit dans des circonstances analogues. Mais ce qu'il faut remarquer principalement sur cette inscription, c'est la rigoureuse identité de forme et de dimension des lettres qui la composent, comparativement à celles du chapiteau de Nîmes. Cette identité est surtout frappante quand on considère les B, les Δ, les P et les Σ dont les formes sont très archaïques ; et elle est assez grande pour qu'on soit tenté de croire, sans trop d'exagération, que toutes ces lettres ont été tracées, dans un cas comme dans l'autre, avec un seul et même poncis¹.

Cependant un examen attentif permet de constater que les deux chapiteaux ne sortent pas de la même main et que celui de Saint-Cosme est l'œuvre d'un ouvrier moins habile et moins exercé que l'autre.

Il n'en est pas moins certain que les deux artistes ont copié très exactement leurs lettres sur un seul et même modèle, et par conséquent sortaient, tous les deux, de la même école. Mais c'est surtout quand on compare les dimensions du chapiteau de Saint-Cosme à celles du chapiteau de Nîmes que cette communauté d'origine peut être constatée avec la plus entière évidence.

La hauteur AB du tailloir (pl. IX) est d'abord

1. Voy. pl. VIII, n° 1 et n° 2.

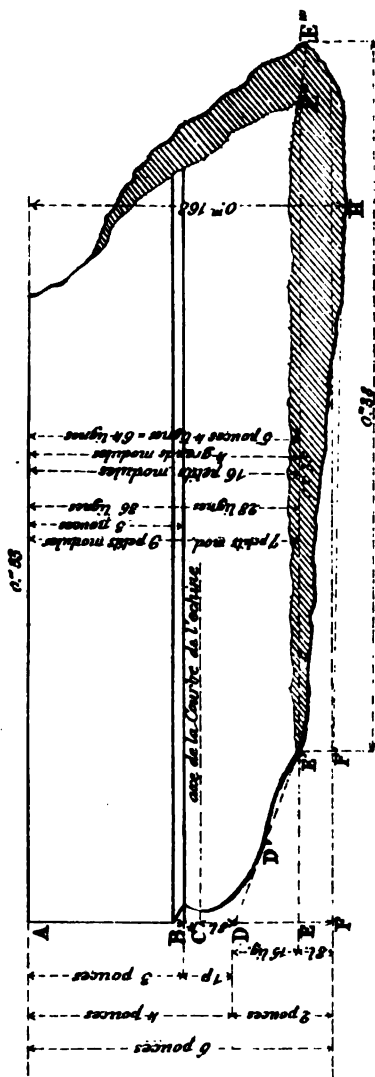
identique, dans les deux cas, car elle varie sur le chapiteau de Nîmes, comme on l'a déjà vu, de 0^m079.5 à 0^m084, tandis qu'elle ne varie sur le chapiteau de Saint-Cosme que de 0^m084 à 0^m084.

Il arrive ensuite malheureusement que cette dimension est la seule qui se prête, dans le sens de la hauteur, à une comparaison directe, parce que la hauteur BE de l'échine ne peut être mesurée, sur aucun point, avec une exactitude suffisante, sa partie inférieure ayant été entamée et amoindrie sur tout son développement, lorsque le petit appendice E'F', placé au-dessous de l'échine, a été brisé à coups de marteau, dans le but, sans doute, de rendre mieux gisante la partie inférieure du chapiteau, quand on a voulu l'employer comme moellon. Mais cet appendice, quoique perdu aujourd'hui, n'en a pas moins existé autrefois de la manière indiquée sur mon dessin, car, lorsqu'on mesure l'épaisseur totale du chapiteau, au point marqué H, c'est-à-dire dans la partie centrale qui correspond à l'endroit où cette épaisseur est la plus forte, on la trouve exactement égale à 0^m168, identiquement comme sur le chapiteau de Nîmes, mesuré au sommet du bombement de son lit inférieur.

Une autre vérification peut être faite encore, à la condition d'opérer sur l'angle même du chapiteau, parce que c'est sur cet angle seulement que la position du point E' semble avoir été conservée intacte.

ÉLEVATION DE LA FACE LATÉRALE DU CHAPITEAU GALLO-GREC DE SAINT-COSME

réduite au quart de sa grandeur réelle.



Si, en appuyant, en cet endroit, une règle sur la courbe de l'échine, on la fait passer, en même temps, par le point E', on constate alors que la partie verticale AD de l'épannelage qui varie, sur le chapiteau de Nimes, de 0^m404.5 à 0^m409 se trouve ici fort exactement égale à 0^m405.

Ces diverses mesures, quelque incomplètes qu'elles soient forcément, suffisent cependant pour montrer que les dimensions verticales du chapiteau de Saint-Cosme sont identiques, dans tous leurs détails, à celles du chapiteau de Nimes et peuvent être exprimées, par conséquent, les unes aussi bien que les autres en fonction de notre pied-de-roi et de ses divisions, puisque, dans les deux cas, la hauteur AB du tailloir et celle de la partie verticale AD de l'épannelage sont égales, la première à 3 pouces et la seconde à 4; puisque, en même temps, les épaisseurs totales des deux chapiteaux sont identiques, et puisqu'il résulte de là que la hauteur DF des parties inférieures DE et EF prises ensemble devait être égale, sur le chapiteau de Saint-Cosme, comme sur celui de Nimes, à deux pouces, dont seize lignes pour la partie inclinée de l'épannelage et huit lignes pour le petit appendice vertical E'F', non compris, bien entendu, le léger bombement qui se trouvait ajouté, dans un cas comme dans l'autre, au lit de pose du chapiteau.

La véritable raison d'être de ce bombement n'est pas facile à comprendre, à moins qu'on ne puisse

le considérer comme un nouveau raffinement imaginé par l'architecte pour augmenter l'adhérence du chapiteau sur le pilastre, au sommet duquel une concavité inverse du bombement aurait été ménagée, dans cette hypothèse, pour rendre plus difficile le glissement des deux assises l'une sur l'autre.

Dans tous les cas, et quoi qu'il en soit sur ce point, puisque le chapiteau de Nîmes et celui de Saint-Cosme exécutés par deux ouvriers différents, travaillant à 22 kilomètres de distance l'un de l'autre, présentent, en fait, des dimensions non seulement identiques, mais encore susceptibles d'être exprimées, d'une manière très exacte, en fonction de notre pied-de-roi et de ses divisions, il semble absolument nécessaire de reconnaître, d'abord et avant tout, que ces deux ouvriers avaient à leur disposition une mesure parfaitement égale à la nôtre et ensuite qu'ils agissaient sous l'empire des mêmes idées, ou, ce qui est la même chose, qu'ils copiaient les mêmes modèles. Ainsi, de deux choses l'une, ou bien ces ouvriers sortaient, tous les deux, de la même école, ou bien ils travaillaient sous les ordres du même architecte, qui avait alors naturellement confié les travaux de la ville à l'ouvrier qui était le plus habile, et ceux de la campagne à celui qui l'était le moins.

Malgré cela, de profondes différences peuvent être constatées, quand on étudie les dimensions horizontales du chapiteau de Saint-Cosme, car la

largeur de la face latérale de ce chapiteau mesurée au niveau de sa base est égale, sur la fragment encore conservé, à 0^m35 entre les points E' et E'' et peut même s'élever jusqu'à 0^m38, quand on la mesure intérieurement jusqu'au point E''', tandis que la même largeur ne dépasse pas, comme on l'a vu, 0^m336.75 sur le chapiteau de Nîmes. Les bases de ces deux chapiteaux étaient donc complètement inégales. Et l'on peut cependant constater une différence encore plus grande, quand on mesure les saillies du tailloir sur la base, en les prenant toujours par rapport à l'angle E' où la courbe de l'échine semble, comme je l'ai déjà dit, avoir été le plus exactement conservée. Ces saillies varient en cet endroit de 0^m089 à 0^m090 et par conséquent sont égales, aussi rigoureusement que possible, à 3 p. 4 lig. ou, en d'autres termes, à 2 modules 1/2 sur chacune des deux faces, tandis qu'elles sont inégales sur le chapiteau de Nîmes et égales l'une à 3 et l'autre à 4 modules. Les inégalités des saillies de ce dernier chapiteau ne peuvent être attribuées, comme on l'a vu, qu'à l'inégalité des côtés de sa base et il semble indispensable de conclure, à l'inverse, de l'égalité des saillies du chapiteau de Saint-Cosme que sa base devait avoir tous ses côtés égaux, ou, en d'autres termes, devait être carrée, et par conséquent couronnait un pilastre carré, quand le chapiteau de Nîmes couronnait un piédestal rectangulaire.

On peut même aller plus loin encore, parce qu'il ne semble pas impossible de dire quelles étaient finalement les dimensions de ce pilastre.

Remarquons, en effet, que les deux saillies fixées chacune à 2 modules $1/2$ donnent, en les réunissant, une somme *impaire* égale à 5 modules et que par conséquent, si le côté du pilastre de Saint-Cosme que nous savons être plus grand que la *largeur* du piédestal de Nîmes pouvait être supposé égal à la *longueur* de ce piédestal, ou, en d'autres termes, à 47 modules, il en résulterait que la longueur du tailloir serait exprimée à Saint-Cosme par un nombre *pair* de 22 modules ($47 + 5$), ce qui ne semble pas admissible. Au contraire, si cette longueur de 47 modules était réduite, par hypothèse, à 46 modules (nombre carré et par conséquent très vraisemblable), la longueur du tailloir deviendrait alors non seulement impaire et égale à 21 modules, mais encore égale à 21 fois 16 lignes, c'est-à-dire à 336 lignes, ou, ce qui est la même chose, égale à 2 pieds 4 pouces ou, mieux encore, à 28 *pouces*. Or, ce nombre 28, on l'a déjà vu, est un nombre *parfait* et cette circonstance rend, on en conviendra, ma dernière supposition particulièrement vraisemblable. Voici pourtant encore une considération qui tend à la confirmer : le dé du *piédestal* de Nîmes avait exactement, comme on l'a déjà vu, 2 pieds ou 48 modules, quand on le mesurait au milieu de sa hauteur. Pourquoi donc ne supposerait-on pas

au *pilastre* de Saint-Cosme cette même dimension mesurée de la même manière? Il suffirait pour cela d'admettre que l'inclinaison de ses faces est *double* de celle qui a été constatée sur le piédestal de Nimes, ce que l'on peut considérer comme très vraisemblable, puisque la hauteur du pilastre était, sans aucun doute, au moins *double* de la hauteur du piédestal.

On doit achever prochainement la démolition du mur dans lequel le premier fragment du chapiteau de Saint-Cosme a été trouvé et le propriétaire a promis de surveiller très attentivement cette démolition, pour y retrouver, s'il est possible, quelque autre fragment du même chapiteau. Puisse-t-il être heureux dans cette recherche! Si le hasard le favorise, on pourra peut-être savoir un jour jusqu'à quel point les hypothèses précédentes s'éloignent ou se rapprochent de la vérité.

III.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION.

Il résulte de la manière la plus formelle des faits que je viens d'exposer : en premier lieu, que les habitants du littoral méditerranéen de la Gaule se servaient, avant l'arrivée des colonies grecques dans leur contrée, d'une unité métrique linéaire ou pied, divisé, comme notre pied-de-roi, en 12 pouces et 144 lignes et ayant, aussi exacte-

ment que possible, la même longueur que lui ; et, en deuxième lieu, que l'influence de ces colonies grecques, lorsqu'elle a commencé à se faire sentir, n'a pas été capable de décider nos ancêtres à modifier leur système métrique. L'ancienneté de ce système est depuis longtemps reconnue et j'ai la confiance d'avoir pu la démontrer moi-même plusieurs fois et de plusieurs façons différentes. Il dérive, d'une manière à peu près certaine, de l'ancien système des Chaldéens, et c'est, si je ne me trompe, dans un article très remarquable publié, en 1856, par le *Bulletin archéologique de l'Athenæum français* que M. Oppert a signalé ce fait pour la première fois.

Voici en quels termes il s'est alors exprimé, aux pages 32 et suivantes : « Tandis que la mesure de Babylone était égale à celle d'Égypte, celle de Ninive a formé le système des Mèdes et des Perses. Nous voyons, après Alexandre, ce système transporté en Égypte, où il reçoit le nom de Philétérien, et de là il a passé aux Arabes, qui *probablement* l'ont imposé à l'Occident, où le *pied de Ninive est devenu le pied-de-roi de France.* »

Les assertions ainsi formulées ne sont pas toutes exactes et, par exemple, autant il est vrai de dire que c'est le pied de Ninive qui est devenu le pied-de-roi de France, autant il est inexact d'ajouter que ce sont les Arabes qui l'ont imposé à l'Occident, puisque, en effet, nous venons de trouver

ce même pied en usage dans nos contrées, avant l'arrivée des colonies grecques et par conséquent bien longtemps avant les invasions arabes. Dans l'état actuel de nos connaissances, tout porte à croire que le pied asiatique nous a été apporté par les Celtes. La notion des mesures était certainement établie depuis longtemps dans leur pays d'origine, lorsqu'ils l'ont quitté, tandis que, au contraire, il est extrêmement probable que cette notion n'existait pas encore, ou du moins n'existait qu'à peine dans les Gaules, quand ils y sont venus; et, s'il en est ainsi, il n'est pas difficile de comprendre comment il arrive qu'ils ont pu faire adopter sans peine par nos ancêtres les unités métriques qu'ils portaient¹.

Les considérations précédemment exposées démontrent enfin que les Grecs des colonies méditerranéennes ont enseigné à nos ancêtres, bien longtemps avant l'arrivée des Romains, non seulement leur écriture, en même temps que toutes les subtilités de leur architecture, mais encore, ce qui est beaucoup plus remarquable, toutes les théories enseignées par les anciens philosophes sur la valeur et le choix des nombres, sur les nombres *impairs*, sur la *puissance* des nombres *carrés* et sur les vertus singulières des nombres *parfaits*.

1. Voyez sur cette question, dans les *Mémoires de l'Académie du Gard*, mon mémoire sur la détermination du pied gaulois (V^e série, tome IX, année 1868-69, p. 78 et suiv.).

Ces résultats sont dignes d'attention, parce qu'ils permettent de constater que nos ancêtres étaient, au moment de la conquête romaine, plus instruits et plus civilisés qu'on ne le croit généralement, et c'est pour ce motif qu'il m'a paru utile de les porter à la connaissance de ceux que de semblables études peuvent intéresser.

NOTE

SUR

UN DESSIN DE BARTHÉLEMY PRIEUR

SCULPTEUR AU XVI^e SIÈCLE.

Par M. le marquis DE FATOLLE, associé correspondant national.

Lu dans la séance du 8 décembre 1886.

La plupart des artistes de la dernière Renaissance française sont encore peu connus ; ils forment cependant une pléiade nombreuse qui, renouvelant l'école de Fontainebleau, prolongea par une sorte de filiation artistique ses tendances et ses doctrines jusque sous le règne de Louis XIII. L'un des plus importants de ce groupe, Barthélemy Prieur, dont un chef-d'œuvre a rendu le nom populaire, est pourtant aussi l'un de ceux sur l'œuvre et la vie desquels plane le plus d'obscurité. Cette pauvreté de documents donne de l'intérêt à un dessin de Prieur conservé à l'Albertine à Vienne, que M. le vicomte de Tauzia, le savant conservateur des peintures et des dessins du Louvre, m'y avait obligeamment signalé. Ce des-

sin mériterait mieux qu'une description faite d'après des notes hâtives de voyage, non seulement parce qu'il renferme un contrat signé de Prieur lui-même, mais surtout à cause de l'ampleur de la facture, de l'importance du sujet et de la grandeur très caractéristique du style et de la composition.

C'est un grand dessin à la plume, lavé de bistre, projet terminé pour une de ces cheminées monumentales si à la mode dans les grandes habitations à la fin du xvi^e siècle et au commencement du xvii^e. Trois pieds de bouc reposant sur un socle forment la base de chacun des montants terminés par une console en volute amortie sur une tête de béliet. Les consoles supportent le manteau de la cheminée, décoré d'attributs guerriers, armes, casques et boucliers antiques disposés de chaque côté d'un cartel. Cette frise sert de base à une décoration monumentale d'un grand caractère. Au centre, un quatrefeuilles à redans mouluré, qui devait sans doute encadrer une peinture, est soutenu par deux satyres en haut-relief à demi couchés. A droite et à gauche, deux statues de femmes debout, drapées; celle de droite porte une palme, celle de gauche sonne de la trompette. Séparant ces figures du quatrefeuilles, deux pilastres supportent un riche entablement très en saillie, soutenu par des triglyphes et des volutes et surmonté d'un fronton arrondi coupé au centre. Dans l'échancrure du fronton, deux écussons ovales

accolés auxquels deux enfants nus couchés sur les rampants servent de supports.

Dans le foyer de la cheminée, on lit le contrat passé entre le sculpteur et le personnage qui l'avait commandée. A défaut d'un fac-similé, j'en reproduis ci-dessous la disposition et l'orthographe :

*C'est le dessin de la cheminée
que no^s avons marchandée
p^r Le Chaut de Sy aueque
m^e bartellemy prieur
sculpteur le troisième de
janvier mil v^e quatre vingt
dix neuf.*

MARNÈRE.

LAVIEUVILLE.

PRIEUR.

La signature de Prieur est sans aucun doute de la même encre et de la même main que le dessin, ce qui lui donne une authenticité absolue. Le contrat paraît avoir été écrit par la personne qui a signé la première d'une façon peu lisible, *Marnère* je crois ; ce devait être l'architecte ou l'homme d'affaires chargé de la négociation.

A première vue, La Vieuville, n'ayant signé que le second, paraissait intervenir dans le contrat seulement comme témoin, les deux écussons placés dans l'échancrure du fronton nous apprennent le contraire et nous font connaître le nom du château que nous n'avions pas su lire. Écusson de

gauche « d'argent à cinq feuilles de houx posées 3 et 2. » Celui de droite n'est que la répétition du premier écartelé d'une alliance : « Coupé au 1 d'argent à 3 feuilles de houx ; au 2 d'hermine au chef émanché de gueules qui est d'O. » Les armes de la maison de la Vieuville se blasonnent constamment d'argent à 7 feuilles de houx d'azur posées 3, 3 et 1 ; mais le sceau de Pierre de la Vieuville, seigneur de Farbus, apposé en placard sur une quittance donnée à Jacques Veau, trésorier des guerres du roi, le 28 avril 1552, ne porte que cinq feuilles de houx au lieu de sept. Le sculpteur a adopté cette variante qui chargeait moins l'écusson.

Catherine d'O, veuve de Michel de Poysieu, seigneur de Pavant, et fille de Charles d'O, seigneur de Vésigny, Clève, Wartigny dans les Ardennes, épousa en secondes noces, en 1584, Robert de la Vieuville, veuf lui-même de Guillemette de Bossut, en faveur duquel la terre de Sy dans les Ardennes fut érigée en marquisat à la fin du xvi^e ou au commencement du xvii^e siècle sous le nom de marquisat de la Vieuville. Leur fils Charles, duc de la Vieuville, surintendant des finances de Louis XIII, dont Bassompierre a conté la fortune et les disgrâces, vendit en 1622 la terre de Sy à Claude d'Anglure, seigneur de Bourlemont. Le duché de la Vieuville est désigné dans l'État de la France de 1665 sous le nom de *Pavant-Lavieuville*. Pavant venait du sire de Poysieu, premier mari de Catherine d'O ; cette seigneurie, jointe aux baronnies de

Nogent-l'Artaud, Saint-Martin-d'Ablois et dépendances en la province de Champagne, fut érigée en duché-pairie sous le nom de la Vieuville par brevet du 26 décembre 1651. Ainsi plusieurs terres ont porté successivement le nom de la Vieuville qui n'est lui-même qu'un surnom adopté au xv^e siècle par un certain Jean Cockier, gentilhomme breton, mais le projet de l'Albertine était destiné par Robert de la Vieuville au château de Sy.

Ce n'était pas un mince personnage que ce marquis de la Vieuville, baron de Rugles, grand fauconnier de France, gentilhomme de la chambre du roi de Navarre, capitaine de cinquante hommes d'armes des ordonnances, ambassadeur en Allemagne, chevalier des ordres du roi en 1599, l'année même où il commandait la cheminée à Prieur, et il est permis de supposer que l'érection de Sy en marquisat et l'enquête qui précédait en général cette faveur furent pour lui l'occasion d'en reconstruire ou restaurer le château. M. Séne-maud, l'érudit archiviste des Ardennes, a bien voulu me communiquer sur Sy des renseignements dont je lui adresse ici tous mes remerciements. Le château, situé au sud du village actuel, qui occupe une partie des dépendances, se composait d'un corps de logis et de deux ailes formant un carré de quarante-cinq mètres de côté, flanqué de quatre tours. De larges fossés l'entouraient et une avant-cour carrée de soixante mètres de côté

avec quatre petits pavillons aux angles précédait l'entrée principale.

Ce plan correspond bien au style des premières années du **xvii^e** siècle; il est naturel que la décoration intérieure fût en rapport avec l'extérieur et on s'explique sans peine que La Vienville, alors dans toute sa fortune, se soit adressé à l'un des meilleurs artistes de son temps. Ce genre de cheminées était alors fort à la mode et remplaçait les boiseries coloriées du **xvi^e** siècle. Les châteaux de Cadillac, de Lauzun et de Roquetaillade, pour ne parler que de la partie de la France que j'habite, en conservent encore d'admirables spécimens : véritables monuments où l'architecture, la statuaire et les marbres précieux concourent à produire un grand effet décoratif, elles suffisent seules à meubler la nudité des vastes salles abandonnées. On pourrait peut-être leur reprocher une exubérance de détails et une prodigalité d'ornements dont la trop grande richesse est évitée dans le projet de Prieur. Sculpteur avant tout, il multiplie les figures de haut-relief et remplace les plaques de marbres par des ornements en bas-relief; les Renommées et les sujets de la frise, allégorie à la fortune grandissante de La Vienville, aussi bien que les satyres accroupis et les enfants qui couronnent gracieusement le monument sont d'une conception plus sobre et d'un art plus élevé, digne du ciseau de l'un des derniers héritiers de la Renaissance.

De l'œuvre de Prieur, il ne reste malheureusement rien ni à Sy ni dans le département des Ardennes. La Révolution commença la démolition du château, elle se continua au commencement du siècle et était achevée en 1865. Il est extraordinaire qu'aucun fragment n'ait échappé aux démolisseurs et surtout qu'un ensemble aussi important ait disparu depuis peu d'années sans laisser aucun souvenir dans l'esprit des personnes qui ont vu le château encore presque intact. Peut-être faut-il s'en tenir aux termes mêmes du contrat, et la cheminée a-t-elle été seulement marchandée à Prieur. J'aimerais mieux espérer que Charles de la Vieuville, vendant la terre de Sy vingt-trois ans après les embellissements que son père y avait faits, fit enlever et transporter ailleurs un monument qui ne pouvait alors manquer d'être prisé à sa valeur ; la chose est peu probable ; cependant, de la présence à l'Albertine du dessin de Prieur, ne pourrait-on pas supposer que le duc de la Vieuville y attachait un certain prix ? On sait qu'après sa disgrâce il trouva un refuge à Vienne et, sans vouloir attacher d'autre importance à cette coïncidence, ce séjour ne pourrait-il pas expliquer comment le projet de notre sculpteur français se trouve là au milieu des crayons de Clouet et de Lagneau, qui eux venaient rappeler à la cour d'Autriche les traits des parents et des amis de France ?

PAGES
AUTOGRAPHES ET APOCRYPHES
DE
LÉONARD DE VINCI.

Par M. Charles RAVAISSON-MOLLIER, membre résidant.

Lu dans les séances des 16 et 23 mars 1887.

On sait que Léonard de Vinci écrivit presque toujours à rebours du sens ordinaire, de droite à gauche. Les récentes publications du *Saggio* à Milan, de M. Richter en Angleterre, et de nos manuscrits de l'Institut, ont donné une vue générale de ses écrits authentiques ; et cet aperçu a permis de se rendre compte que la forme des lettres ne varia pour ces autographes que dans une faible mesure, quant à certains détails secondaires, non d'une façon essentielle. Ainsi, si quelques spécimens que j'ai donnés dans une étude publiée par la *Gazette des Beaux-Arts* en 1881¹ ont montré l'écriture de Léonard à vingt-un ans, en 1473, et en 1478, avec des ornements comparables aux fioritures, puis, en 1489, particulièrement simple et précise, puis, plus tard, tantôt plus, tantôt

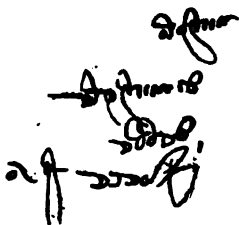
1. Les *Écrits de Léonard de Vinci*. (Extrait de la *Gaz. des B.-A.*, chez Quantin, édit.)

moins empreinte de l'un de ces deux caractères, dont l'un montre l'homme d'imagination, l'autre l'observateur attentif, on peut dire avec vérité qu'en somme il n'y a dans de telles différences que les deux aspects principaux d'une même et originale physionomie, dont ils constituent l'ensemble. Et cet ensemble est toujours reconnaissable à son air de netteté, à la franchise adroite de la touche, à ce que le corps des jambages est droit ou un peu incliné en arrière, à la régularité des intervalles des lettres, à la non liaison de la plupart, à l'absence de ponctuation des *i*, à la constance de ces caractères, puis souvent à l'élégance des parties ornementales, déliés ou abréviations, avec des courbes serpentes et des boucles oblongues bien formées, qui rappellent la sûreté et la grâce des dessins du grand peintre, etc.

Un premier résultat des remarques précédentes doit être qu'une notion exacte de l'écriture de Léonard de Vinci suffise à en faire retrouver des parties qui en seraient mêlées à d'autres écritures contemporaines ; voici un exemple qui prouve que de telles épaves subsistent : parmi les pages d'écrits et de dessins du legs His de la Salle au Louvre, attribués jusqu'ici à Verrochio, une, le n° 118, contient quelques mots : *Nicholo dimichele debbe avere.....*, qui sont à rebours. Ne s'est-on pas aperçu de cette bizarre circonstance, ou bien a-t-elle paru insignifiante, ou croirait-on que Ver-

rochio devança, ou imita, le plus original de ses élèves dans l'emploi d'un procédé que jusqu'à présent Sabba da Castiglione, biographe de Léonard, a passé pour avoir été le seul de cette époque, en Italie, à adopter ?

A première vue, les mots cités dudit n° 418 présentent, dans leur ensemble, la physionomie de l'écriture de Léonard, sous celui de ses aspects où la simplicité et la finesse des traits dominant ; puis, si l'on y regarde de près, tous les détails de ces mots confirment la première impression. La touche est franche, le corps des jambages est droit, un peu incliné en arrière, les intervalles sont réguliers, le plus souvent les consonnes et voyelles sont séparées, les *i* ne sont pas ponctués, le haut de l'*l* incline dans le sens de l'écriture, commence par une courbe proche de l'ovale, le délié final du *ch* remonte en une semblable courbe, le *b*, l'*e*



double, les autres lettres rappellent la même main ; deux seulement sur vingt-cinq (l'*A* initial et l'*r* du mot *avere*) ont un caractère spécial dont il faudra tenir compte, et ce caractère n'a rien d'in-

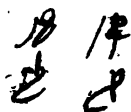
conciliable avec les procédés de Léonard de Vinci.

Mais cette physionomie, ces détails, demandera-t-on, ne les trouverait-on pas quelquefois aussi parmi les pages autographes de Verrochio, ou du moins l'écriture du maître ne serait-elle pas çà et là si peu différente de celle du disciple, qu'on ne pût sûrement distinguer l'une de l'autre? Tout d'abord on pourrait hésiter sur ce point. Les écritures en question se ressemblent; elles offrent, çà et là, quelques lettres formées de même, par exemple des *d*, des *s*, des *v*, et la seconde pas plus que la première n'a les *i* ponctués. Leur aspect général se ressent de ces détails, comme le montrent suffisamment des feuillets qui figurèrent en 1879 à l'École des beaux-arts (collection du duc d'Aumale, n^{os} 25, 31, 32 des photographies Ad. Braun), celui où Verrochio note qu'un tel « partit de sa boutique, » pour aller travailler à Volterre, le 29 d'un mois de 1487, celui où il est question d'un « Picho di Nicholo », celui enfin où il est dit que « Giovanni di Tadeo » a été chargé de régler un compte de marbres montant à 1,489 liv. Si l'on étudie ces feuillets, on constatera que les textes de Verrochio, rapprochés de ceux de Léonard, notamment la page des 1,489 livres, sont comparativement irréguliers dans l'ensemble, ont le corps des jambages tantôt droit, tantôt incliné en arrière et tantôt (plus souvent) en avant, montrent la plupart des voyelles liées aux consonnes, présentent des formes tout à fait diffé-

rentes pour plusieurs lettres et accessoires de lettres, puis que pour les consonnes ou voyelles qui rappellent Léonard de Vinci, il n'y a encore qu'analogie, non identité. Ainsi, chez celui-ci, l'*r* est presque toujours une courte tige qui se divise du haut un peu comme en deux volutes, et chez Verrochio, l'*r* approche d'une oblique entre deux horizontales. Chez le premier, l'*l* commence en haut par un ovale et incline dans le sens de l'écriture; chez le second, l'*l* est sans boucle, commençant souvent, en arrière, par un trait à angle aigu avec le jambage, et incline ou tend à incliner en arrière, puis, pour Léonard, lorsque le bas d'une lettre remonte, c'est par une courbe, tandis que, pour Verrochio, c'est encore par un trait à angle aigu. La comparaison de deux mots (lire, ebbi) et des lettres et abréviations *ch*, *pr*, de l'écriture de Verrochio et de celle de Léonard, dont voici les fac-similés, donnera une idée exacte de ces différences.

Leo
Leo

ch
ch



Ces observations faites, on trouvera bien reconnaissable l'écriture de Verrochio, parmi les feuillets His de la Salle, au n° 115 : « Ano dato a Michele muratore per mille mogia di chalcina, » on a donné à Michel, maçon, « pour mille muids de chaux, » ainsi qu'au n° 111, où les mots Nicholo et Michele (Michele raturé et précédé de : Dato Nicholo) rappellent ceux qu'on a lus à rebours au feuillet 118, et on remarquera sans doute que chez ces derniers l'*a* initial et l'*r* du mot *avere* ressemblent à l'*A* initial en nœud de : *Ano*, au n° 115, et à plusieurs *r* de Verrochio, tandis que ces formes de lettres ne se rencontrent pas d'ordinaire chez Léonard. Mais à cette dernière circonstance, contraire à la précédente attribution de la phrase du n° 118, on peut opposer de rares exceptions de l'écriture de Léonard ; ainsi, le manuscrit B de l'Institut (fol. 4 r°, 1^{re} ligne) offre un *A* majuscule en nœud qui, bien que debout au lieu d'être couché comme le sont les précédents, est de même genre qu'eux, et le manuscrit A (fol. 3 v°, 2^e ligne) fournit un *r* à queue courbée qui, bien que différent de l'*r* dudit *avere* à plusieurs égards, n'en est pas éloigné quant à la touche et au mouvement de la courbe.

Ajoutons maintenant que, parmi les dessins du

n° 118¹, la Vierge et l'Enfant, largement, légèrement et facilement traités par masses et par ombres, avec un sentiment profond et une gracieuse finesse dans plusieurs détails, peut-être aussi le paysage d'en haut, pourraient être dus à la même main que les mots à rebours. Une certaine timidité et plusieurs incorrections dans le dessin du groupe semblent trahir l'inexpérience à côté de l'originalité d'un élève novice, sans doute aux premières années de son apprentissage. Un feuillet de 1478 montre combien, dès cette année, le dessin de Léonard était devenu ferme et sûr; au contraire, on le voit, dans un feuillet de 1473, n'ayant encore qu'une plume hésitante et quelquefois un peu lourde. Il semble que la Vierge, l'Enfant et le paysage du feuillet His de la Salle soient d'une époque intermédiaire entre celles de ces deux manières, peut-être, par exemple, de 1475² ou 1476.

1. Les traits et contours du visage de la Vierge ont plus de légèreté et de finesse dans la page originale que dans le fac-similé ci-joint, notamment pour la bouche et le nez, la photographie exagérant en noir les jaunissements et salissures des papiers vieillis. On a voilé, dans le fac-similé, les parties dont il n'est pas question dans cette étude critique, afin de rendre celle-ci plus intelligible. Dans la page originale, le dessin de femme nue et debout, qu'on voit près du bord de cette page, est entremêlé à celui du groupe, avant lequel il a été exécuté; et près du paysage, des lettres majuscules proviennent du verso aperçu en transparence.

2. Voir les *Écrits de Léon. de V.*, ci-dessus cités, p. 48 (dessin attribué à Léonard, 1475).



Un deuxième résultat des remarques précédentes sera de permettre de distinguer l'écriture de Léonard de Vinci d'autres écritures avec lesquelles on l'a confondue jusqu'à ces derniers temps. C'est à ce titre que fut signalée, dans ladite étude publiée par la *Gazette des Beaux-Arts*, la fameuse lettre au duc de Milan, tracée en sens ordinaire, regardée jusque-là comme écrite par Léonard de Vinci en 1483 et qui se trouve au fol. 382 de l'*Atlantique*. Là, disais-je déjà, les *i* sont ponctués, et cette remarque suffirait peut-être à prouver que le document en question n'est pas de la main de Léonard, mais bien d'autres différences sont à noter ; or, lorsque Léonard écrivait, dans ses manuscrits, selon l'usage vulgaire, c'était toujours en procédant de même qu'à rebours, avec la même netteté, les mêmes formes et accessoires de lettres, la même négligence de ponctuation des *i*, et l'exemple d'un fac-similé du folio 4 r° du manuscrit B le montrait. On sait d'ailleurs que Léonard de Vinci, quoique gaucher, était aussi habile à se servir de la main droite que de l'autre. Les indications sommaires qui viennent d'être rappelées suffirent à persuader quelques personnes, mais, en général, on resta au moins incertain¹;

1. Voir Charles Clément, *Michel-Ange, Léonard de Vinci, Raphaël*, 1882, p. 220, note 1. — J. P. Richter, *The literary works of L. da V.*, 1883, t. II, p. 396, note. — E. Müntz, *la Renaissance en Italie et en France*, 1885, p. 256-7 et note 1.

voici l'occasion de répondre aux principales objections et de donner de nouvelles preuves.

*uisto & considerato - quelli i. i. -
 leggerissimi - & ad. i. -
 q. di. i. - expedicione - -
 fu. i. el. saxo - humil. mte. i. gto*

Léonard de Vinci ne faisait, en ne ponctuant pas plus les *i* en sens ordinaire qu'à rebours, que ce que faisait Verrochio dans les différentes pages manuscrites qui restent de lui, mais on a dit qu'il devait compléter les *i* lorsqu'il s'adressait à de hauts personnages, ne fût-ce que par simple nécessité de politesse. Si cette objection est bien fondée, il faut remarquer que le papier dont il s'agit ici n'est qu'un brouillon, avec ratures, surcharges, etc., de la classe par conséquent des notes personnelles, et non de celle des écrits prêts à être expédiés à leur destinataire, où le soin de la correction orthographique peut devenir de rigueur. D'autre part, cette pièce diffère des autographes de Léonard par son irrégularité matérielle à tous égards, par les formes, positions, proportions et relations de toutes ou presque toutes les lettres, par les crochets qui commencent et finissent beaucoup de jambages, par la superposition de l'*r* aux fins de mots, par la manière de

traiter le signe abrégatif de l'*n*, ainsi que les doubles lettres *ch*, *pr*, par l'emploi fréquent de l'*x*, etc. On doit donc en résumé, selon toutes les apparences au moins, renoncer définitivement à croire que le fameux document de l'*Atlantique* puisse être de la main de Léonard de Vinci.

Put-il être composé sous sa dictée? Probablement pas davantage. Le style n'est pas celui qu'offrent les textes authentiques, où on le trouve tantôt ferme et concis, tantôt facile et imaginaire, mais dans tous les cas sans des longueurs inutiles et des redondances telles que « visto e considerato, impossibile et infactibile; » et plusieurs locutions semblent étrangères au langage de Léonard, exemple : « In su el saxo, mi exforzero, me ne offero... » Reste que le nombre et la nature des offres de services conviennent, mieux qu'à tout autre, à celui dont le génie s'appliqua de la manière la plus étendue autant aux travaux pratiques qu'aux choses d'imagination, par conséquent à savoir si le texte en question fut à un degré quelconque inspiré de celui que recommandait Laurent de Médicis à Ludovic le More, ou si, contre la croyance générale, il aurait une autre origine.

La lettre au duc de Milan ne devant plus être regardée comme ayant été écrite, ni dictée, par Léonard de Vinci, une des hypothèses les plus naturelles serait que l'auteur en fût François Melzi, à qui son maître légua, près de mourir,

tous les écrits qu'il avait alors¹. C'est lui, en effet, qui mit ses soins non seulement à réunir, mais à mettre au net les autographes du grand maître devant constituer le *Traité de la peinture*; et la tâche lui était facile, puisqu'avec ses souvenirs, des textes comme ceux de l'*Atlantique* et du manuscrit B de l'Institut fournissaient tous les éléments utiles à la composition d'un texte apocryphe tel que celui dont il s'agit.

Le Codex Vaticanus, manuscrit composé d'extraits desdits autographes, qu'a récemment publié M. Heinrich Ludwig², contient des annotations parmi lesquelles M. Max Jordan³ a trouvé trois fois le nom de Melzi (Meltius), et celles-ci semblent destinées à modifier les termes des extraits; ainsi, au bas d'un texte commençant par : « Qual studio debb' essere nei giovani, » on lit, d'une écriture différente, plus fine et moins régulière : « sara meglio dire : Regola cola quale s'hanno da governare quelli che uogliono imparare la pittura. » Cette fine écriture est semblable à celle

di — *maniglia* — governare quelli —
di uogliono imparare — *in la tecnica*

1. Voir G. Uzielli, *Ricerche int. a Leon. da Vinci*, 1872, p. 100, 202, 208.

2. H. Ludwig, *L. da V. Das Buch von Malerei*, 1882 (facsimilé en tête du premier volume).

3. Dr. Max Jordan, *Das Malerbuch des Malerei*, 1872.

que porte, avec un beau dessin¹, une page en haut de laquelle on lit : « 1510 adi 14 agosto prima cauata de rileuo Francescho da Melzo de anni 17, » et plus bas, derrière le dessin :

adi 14 agosto j'ouuata de
Francescho da melzo . . . fr. melzo

« Anni 19 fr. Melzo, » notes rétrospectives, puisque l'auteur, né en 1480, avait, en 1510, bien plus de dix-neuf ans².

Il est donc très probable que les derniers textes qui viennent d'être mentionnés offrent des spécimens de l'écriture de Fr. Melzi. Est-ce de la même main que serait le grand brouillon de l'Atlantique? Avant de se prononcer, il convient d'examiner un document qui, à plusieurs égards, est comparable à ce dernier. C'est une lettre attribuée à Léonard de Vinci, datée de 1507³, et dont la rédaction est au net, mais qui contient beaucoup d'abréviations et certains traits de plume, à la fin, étrangers au texte, pouvant la faire regarder comme un brouillon terminé ou comme une copie

1. Cf. L. Courajod, *Leon. de V. et la statue de Francesco Sforza*, 1879, p. 50, 51 et précédentes (Léonard de Vinci et Pollajuolo).

2. G. Uzielli, *Ricerche int. a Leon. da Vinci*, 1884, p. 34.

3. Relative à l'héritage de son père, adressée au cardinal Hippolyte d'Este. — G. Uzielli, *Ricerche int. a Leon. da Vinci*, 1872, p. 182, et 1884, p. 299.

d'une lettre expédiée. L'original en est à Modène, et M. G. Uzielli, après l'avoir publié comme authentique, m'en a communiqué une photographie en émettant à son sujet quelques doutes « historico-paléographiques. » En effet, des raisons ana-

*et Jo primo — maggior — frasselle —
 uoglio — Jo primo et Jo pen —
 fatto — et — qui a el s. —
 expeditione — fauorabile — humil*

logues à celles par lesquelles j'ai montré que le brouillon attribué à 1483 est apocryphe, doivent faire admettre que la lettre de Modène n'est pas de Léonard et n'a pas été dictée par lui. Or, l'aspect général de celle-ci semble offrir une grande ressemblance avec celui des annotations du Codex Vaticanus et de la page de 1510, et la comparaison du détail des lettres, abréviations et signes quelconques est favorable à la première impression, pourvu que l'on tienne compte de ce que de légères nuances et variantes se trouvent toujours dans une même écriture. Il paraît donc possible que la lettre de Modène soit, comme la page de 1510, quelque rédaction rétrospective, quelque pieux arrangement d'après un autographe de Léonard, ou d'après d'autres renseignements, de la main de Melzi.

D'autre part, entre le document daté de 1507 et celui qu'on croyait de 1483 il y a quelques ressemblances, et d'écriture et de locutions, par exemple, des *g*, des *r*, des *ch*, des *st*, les syllabes *humil*, *humilmente*, l'*x* remplaçant l'*s* dans *dextro*, *exforsero*, *experimento*, les expressions : *expeditione*, *a el signor*, l'emploi exagéré des superlatifs et du latin ; et ces traits communs sont en nombre suffisant pour faire reconnaître au texte de Milan un air de plus proche parenté avec le texte de Modène qu'avec les écrits authentiques de Léonard de Vinci.

Néanmoins, l'écriture datée de 1507 et la lettre à Ludovic le More ne sont probablement pas de la même main ; il y a entre ces documents aussi des différences qui le montrent. L'ensemble du premier a plus de finesse et plus de régularité, les crochets du haut et du bas des jambages y sont moins fréquents, et d'ordinaire en sens contraire de celui où ils sont dans le second ; l'*x* de Modène est autre que celui de Milan, etc.

Dès lors, la lettre à Ludovic le More n'a pas dû être écrite par Fr. Melzi ; restent des raisons de supposer qu'elle put être dictée par lui.

Quoi qu'il en soit, l'exposé qui précède montre que la critique des écrits autographes et apocryphes de Léonard ne fait que commencer, et qu'elle doit donner des vues nouvelles sur son génie.

RESTITUTION

▲

HUGUES XIII, COMTE DE LA MARCHE D'UNE ÉPITAPHE

[ATTRIBUÉE A HUGUES IX OU A HUGUES X.

Par M. P. DE CESSAC, associé correspondant national.

Lu dans la séance du 3 mars 1886.

On voyait autrefois dans le cimetière de la célèbre abbaye de Grandmont en Marche¹, du côté du nord, une pierre élevée sur laquelle était gravée l'inscription suivante déjà plusieurs fois publiée :

EPITAPHIUM

DNI HUGONIS, PRINCIPIS DE LEZINIACO ET MARCHIE
COMITIS TANDEM RELIGIOSI.

DISCE HOSPES CONTEMNERE OPES, ET TE QUOQUE DIGNUM
JUNGE DEO, QUISQUIS NOSTRA SEPULCHRA VIDES!
MARCHIA ME FACILI COMITEM MODERAMINE SENSIT,
HUGONEM, ANTIQUA NOBILITATE VIRUM.
CONTEMPSI TANDEM FASTUS, ET INANIA MUNDI
GAUDIA, CONVERTENS MEMBRA ANIMUMQUE DEO

1. Commune de Saint-Sylvestre, arrond. de Limoges, Haute-Vienne.

HIC INTER RELIQUOS SPATIOSO TEMPORE VIXI,
 MORIBUS, AC VICTU, VESTE ANIMOQUE PARI
 HUIC EGO SPONTE LOCO COMITATUS DONA PEREBAM :
 SED PRIOR ET FRATRES HOC RENUERE PII
 NOS VITREAM DEDIMUS, QUÆ CONSTAT IN ÆDE, FENESTRAM,
 LETAQVE CUM FRUCTU PRÆDIA MULTIPLICI,
 NOS INTER SCOPULOS ET ALBA FLUENTA VIGENNÆ
 CHRISTIFERE MATRI STRUXIMUS ECCLESIAM.
 JAMDUDUM CINIS, OSSA SUMUS, QUICUMQUE LEGETIS,
 DICITE : SINT ANIMÆ REGNA BEATA MÆÆ.
 ANIMA EJUS IN CETERNA PACE
 REQUIESCAT. AMEN.

Bonaventure de Saint-Amable et l'abbé Texier ont écrit que cette sépulture était celle de Hugues IX de Lusignan, premier comte de la Marche de cette illustre maison¹.

Nadaud, dans son *Nobiliaire du diocèse et de la généralité de Limoges*, et Joullietton, dans son *Histoire de la Marche et du pays de Combraille*, l'attribuent à Hugues X, fils de Hugues IX².

Ces attributions sont l'une et l'autre erronées. Hugues IX, qui s'empara de la Marche en avril 1199, à la mort de Richard Cœur de Lion, mourut à Damiette, en 1219, suivant la Chronique de Bernard Itier³. On le suit d'année en année jus-

1. Bonaventure de Saint-Amable, *Histoire de Saint-Martial*, t. III, p. 534, in-fol. 1685. — Texier, *Inscriptions du Limousin*, p. 169.

2. Nadaud, *Nobiliaire*, édit. de la Soc. hist. du Limousin, t. III, p. 163. — Joullietton, *Histoire de la Marche*, t. I^{er}, p. 185.

3. *Chronique de Saint-Martial*, édit. Duplès-Agier, p. 105 et 106.

qu'à cette date. Il n'est pas possible qu'il se soit fait moine à Grandmont et qu'il y ait vécu *spatioso tempore*.

Il en est de même pour Hugues X, qui lui succéda et périt dans le combat qui précéda la prise de Damiette (5 juin 1249). En partant pour la croisade, il remettait à son fils aîné l'administration de son comté de la Marche et de ses autres terres dont il se réservait néanmoins les revenus¹ et faisait divers dons à l'abbaye de Charroux. Ses testaments sont du 1^{er} et du 8 août 1248. Pas plus que son père, il n'a pu se faire moine à Grandmont et y mourir; les faits que je viens d'indiquer le prouvent suffisamment.

Hugues XI, devenu, en 1246, comte d'Angoulême à la mort de sa mère, la reine Isabelle, veuve du roi Jean Sans-Terre, remariée à Hugues X de Lusignan, alla rejoindre son père à la croisade et y périt en 1250².

Hugues XII épousa, le 29 janvier 1254, Jeanne, héritière de Fougères³, dont il eut, entre autres enfants, Hugues XIII et Guiard, successivement comtes de la Marche. Hugues XII mourut de la peste près de Tunis, le 2 août 1270, pendant la seconde croisade de saint Louis⁴.

1. *Cartulaire des comtes de la Marche*, Bibl. nat., Blancs-Mant., n° 84 c, n° 12.

2. *Cartulaire des comtes de la Marche*, n° 11.

3. *Chron. Savignacense*, apud Baluze, *Miscell.*, t. II, p. 320, édit. in-8°.

4. D. Bouquet, t. XXI, p. 177, C.

Reste Hugues XIII, et c'est à lui que se rapporte l'épithaphe de Grandmont. Les dernières années de sa vie ont laissé si peu de traces qu'à part l'époque de sa mort, qui eut lieu vers le 4^{er} novembre 1302¹, on ignore si ce fut de son vivant ou après sa mort que Philippe le Bel mit la main sur le comté de la Marche. On ne connaît guère de lui, dans ses derniers temps, que ses nombreux testaments. En 1283, il institua pour héritier Guiard, son frère, et, à défaut de celui-ci, Gui, son oncle². En 1297, il déshéritait Guiard au profit de Geoffroy de Lusignan, son cousin, auquel il substitua à son défaut Aimar de Valence, puis Renaud de Pons, et enfin Amauri de Craon³. En 1302, il fait un codicille en faveur de sa sœur Yolande⁴. A ces nombreuses dispositions testamentaires connues, il faudrait en ajouter une dernière d'après l'inscription de Grandmont. Il aurait songé à léguer son comté de la Marche à cette abbaye, mais le prieur et ses frères l'auraient refusé.

Hugues XIII est le seul des Hugues de Lusignan qui n'ait pas laissé de descendants, le seul qui ne soit pas mort dans une expédition d'outre-mer. Comme le dernier des Montgommeri vendant son

1. D. Bouquet, t. XX, p. 589. En 1303, d'après le *Chron. Savignacense*, apud Baluze, *Miscell.*, t. II, p. 321, édit. in-8°.

2. *Trésor des chartes*, testaments de ceux de Lusignan, J 407, n° 5.

3. Testaments de ceux de Lusignan, n° 6.

4. *Ibid.*, n° 8.

comté de la Marche au roi d'Angleterre dans cette même abbaye de Grandmont, lui seul pouvait avoir la pensée de le léguer à ces religieux.

Ce fait, d'ailleurs, est mis hors de doute par l'indication suivante, fournie par la *Description du lieu et monastère de Grandmont tel qu'il étoit avant sa réédification, par l'abbé actuel D. Mondain de la Maison-Rouge, 1748-1787* : « Dans le cimetière, du côté du septentrion, près de l'église, et par dehors, est enseveli Hugues le Brun, prince de Lusignan, comte de la Marche, seigneur de Fougères, etc.¹. » D'après cette mention, le comte de la Marche enterré à Grandmont était seigneur de Fougères. Or, Hugues XIII avait succédé dans cette seigneurie à sa mère, Jeanne, fille unique et héritière de Raoul, seigneur de Fougères². Tout s'accorde donc pour lui attribuer l'épithaphe de Grandmont.

C'est lui également qui fit placer le grand vitrail de l'église de cette abbaye, ainsi décrit dans la *Description du lieu de Grandmont tel qu'il étoit lorsque f. de la Garde écrivoit sa compilation*³ : « En la dicte esglise et tout autour, d'un

1. Guibert, *Destruction de l'ordre et de l'abbaye de Grandmont*, appendice K (*Bull. de la Soc. hist. du Limousin*, t. XXV, p. 383).

2. *Chron. Savignacense*, loc. cit., p. 320.

3. Pardoux de la Garde, religieux grandmontain, mort en 1591, est auteur des « Antiquités de Grandmont, » ouvrage resté manuscrit et conservé aujourd'hui au grand séminaire de Limoges.

costé et d'autre, il y ha 22 vitres de diverses couleurs, à la mode ancienne.

« Entre lesquelles y en ha cinq par excellence riches, magnifiques et belles, où sont par personnaiges toutes les figures du vieulx et nouveau testament. Celle du milieu fut baillée par haut et puissant seigneur feu messire Hugues Brun, comte de la Marche, comme appert au bas d'ycelle, où est son effigie et ses armes; et au dessoubz, en motz latins, est escript :

« *Hugo, comes Marchie, (hanc) fenestram vitream dedit Beate Marie*¹. »

Quant à l'église fondée par lui, voici ce qu'en dit Nadaud : « On pense à Grandmont que l'église qu'il fit bâtir est Saint-Marc-de-l'Escluse, sur la paroisse des Églises-en-Dognon (actuellement Saint-Laurent-les-Églises, canton d'Ambazac, Haute-Vienne), et aujourd'hui en ruine; mais elle est sur la rivière du Taurion. Il est vrai qu'à Limoges le peuple est dans l'usage d'appeler Vignane presque toutes les rivières, parce que celle-ci (la Vienne) est la plus considérable; mais l'église bâtie par ce comte sur la Vienne, entre des rochers, paraît être plutôt Etricor, *de stricto cornu*, sur la paroisse d'Étagnac, près de Chabannais (Charente) et dans la province d'Angoumois². »

1. Guibert, *loc. cit.*, appendice J (*Bull. de la Soc. hist. du Limousin*, t. XXV, p. 376).

2. *Nobiliaire du diocèse de Limoges, etc.*, t. III, p. 164.

En tous cas, il ne peut avoir fondé le monastère de l'Écluse, comme le disent Bonaventure et le *Gal-lia*¹, car, dans sa remarquable *Histoire de la destruction de l'ordre et de l'abbaye de Grandmont*, M. Louis Guibert a constaté l'existence de cette Celle en 1189², c'est-à-dire dix ans avant que les Lusignan ne fussent comtes de la Marche³.

Si je laisse indécise la situation de l'église bâtie par Hugues XIII, je crois avoir établi que lui seul a pu se faire religieux à Grandmont et y mourir et que, par conséquent, l'építaphe qui s'y lisait n'était pas de 1220, comme l'a écrit l'abbé Texier dans son *Manuel d'épigraphie limousine*, mais de 1303, de même que le vitrail n'est pas du commencement du XIII^e siècle, mais tout au plus des toutes dernières années de ce siècle, sinon des premières du siècle suivant.

1. « Domum de Esclusa... quam ipse prius sumptibus propriis a fundamentis ædificaverat. » *Gall. christ. nova*, t. II, p. 651.

2. *Bull. de la Soc. hist. du Limousin*, t. XXV, p. 244. M. Guibert, à la suite des auteurs limousins, y fait mourir, en 1220, ou 1206 suivant Moréri, Hugues de Lusignan, comte de la Marche.

3. Voy. *Mélanges de numismatique*, t. III, p. 361, où j'ai établi la date d'avènement des Lusignan au comté de la Marche.

NOTE

SUR DES

OBJETS ANTIQUES

DÉCOUVERTS

A GONDRECOURT (MEUSE) ET A GRAND (VOSGES).

Par M. L. MAXE-WEBLY, associé correspondant national.

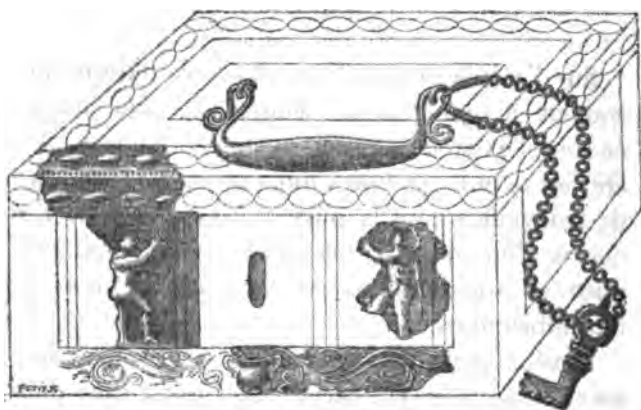
Lue dans la séance du 23 février 1887.

I.

Sur l'emplacement d'un cimetière antique découvert à Gondrecourt (Meuse), et dont jusqu'à ce jour l'existence paraît avoir été ignorée, il a été fait depuis quelques mois un certain nombre de trouvailles dont la plus importante, celle des débris d'un coffret à bijoux, nous fut communiquée en son entier, dans le cours du mois de décembre dernier.

Revêtu autrefois de feuilles de bronze finement estampées, cet écrin, objet assez rare dans les fouilles de l'est de la Gaule, était muni d'une anse également en bronze à laquelle se trouvait attachée une chaînette retenant encore la clef qui

servait à le fermer; quantité de petits clous en bronze, destinés à fixer au bois les garnitures métalliques, ont été recueillis au milieu des débris dont l'ensemble pouvait permettre de reconstituer, avec assez d'exactitude, la disposition extérieure de ce petit meuble et ses dimensions primitives. Cet essai de restitution, nous l'avons entrepris sans cependant nous flatter d'y avoir complètement réussi; tel que nous l'avons exécuté, avec les matériaux dont nous disposions, le dessin que nous en offrons peut, croyons-nous, donner une idée assez exacte de la forme que devait présenter ce coffret, au jour où il a été déposé dans la sépulture qui vient d'être mise à découvert.



Garnie, peut-être sur toutes ses faces, de feuilles de bronze dont il nous est parvenu

quelques fragments, cette cassette à bijoux avait sur ses arêtes une lame étroite estampée, coudée à angle droit, dont le principal motif de décoration consistait en une série de grosses perles allongées en forme d'olives, entourées d'un cordon perlé gracieusement agencé, et placées entre deux lignes de grénétis produits par une pointe mousse. Le flanc principal, celui de la serrure, était recouvert d'une plaque en bronze dont il ne reste que les deux fragments extrêmes, la partie médiane où se trouvait ménagée l'entrée de la serrure ayant été détruite ; puis au-dessous, comme ornement de la base, une feuille de bronze également estampée, offrant à sa partie centrale un vase gracieux dans sa forme, espèce de canthare, duquel s'échappent à droite et à gauche des rinceaux chargés de feuilles, de vrilles et de raisins.

Le principal sujet d'ornementation de ce cofret consiste en deux petits tableaux, encadrés dans des lignes perlées, présentant deux personnages nus que je me contenterai de décrire sans leur assigner aucune dénomination. L'un d'eux, dirigé à droite, avance le bras pour saisir une grappe de raisin placée dans l'angle supérieur du cadre ; devant lui, dans le champ, est placé un objet que je ne puis définir ; l'autre personnage, que je qualifie de génie, marche vers la gauche en tournant la tête derrière lui ; du bras droit il tient un arc, et, malgré l'état de mutilation dans

lequel se trouve ce fragment, il est permis de reconnaître une de ses ailes, le mouvement du bras gauche qu'il élève et qu'il porte en avant, puis devant lui, à la hauteur de la cuisse, la partie supérieure d'un carquois. Ces deux sujets, malheureusement incomplets, peuvent toutefois donner une idée assez exacte de la délicatesse du travail qui, s'il appartient aux bas temps de l'Empire, dénote encore un sentiment artistique, une certaine finesse d'exécution dans les détails, surtout dans la chevelure, et permettent d'assigner au IV^e siècle, peut-être même au commencement du V^e, la confection de cet écrin, le seul à notre connaissance qui ait été rencontré dans les fouilles faites sur le territoire du Barrois.

La découverte d'un coffret dans une sépulture est toujours un fait intéressant; l'abbé Cochet en signale quelques-uns, trouvés en Normandie, sans reproduire dans ses dessins la forme de celui d'Envermeu, dont il donne une si complète description; mais notre confrère, M. J. Pilloy, dans ses *Études sur d'anciens lieux de sépultures du département de l'Aisne*, a consacré toute une planche aux garnitures de bronze du coffret découvert à Abbeville, et dont l'ornementation se rapproche beaucoup de celui de Gondrecourt.

Les coffrets n'étaient point tous de petits meubles de luxe réservés seulement aux personnes riches, et il en est bien peu qui puissent être comparés au splendide écrin découvert, en

1848, à La Haye-Malherbe, dans lequel étaient renfermés les bijoux d'or et les pierres précieuses d'une dame gallo-romaine. Il en existait de toutes les formes et de prix divers pour les différentes classes de la société, témoin celui que nous décrivons et qui contenait l'ensemble des bijoux, le *mundus muliebris* d'une femme de condition modeste. On en connaît dont les dimensions varient depuis celles d'une boîte à jeu de cartes jusqu'aux proportions d'un cercueil, avec ornements et garnitures en bronze, dans lesquels étaient renfermés l'urne funéraire et les vases en terre et en verre que l'on avait coutume de déposer dans les sépultures. Quelques-uns des plus petits étaient en ivoire ou revêtus de plaques d'ivoire. C'est sans doute un coffret à bijoux que tient à la main, par une anse, le personnage féminin d'un groupe du Musée de Langres, désigné sous le nom de Mariage gallo-romain.

Les bijoux et ustensiles recueillis au milieu des débris du bois du coffret et des garnitures de bronze qui le décoraient consistent :

1° En huit bracelets de bronze, dont quatre, semblables en tous points, sont de simples anneaux ornementés de stries interrompues, chaque deux centimètres environ, par des facettes en losange, véritables porte-bonheur tels que la mode en produit de nos jours; les quatre autres méritent une description plus complète.

Bracelet fait d'un bandeau de bronze, épais

d'un millimètre et large de neuf à la partie diamétralement opposée au fermoir, et se rétrécissant à mesure qu'il se rapproche de ses extrémités, dont l'une, terminée en crochet, vient s'engager dans l'autre, perforée en forme de boucle. La surface externe du bandeau est ornée, dans toute son étendue, d'une suite de cercles centrés accostés de points, puis dans la partie la plus large, de cercles doubles entourés d'un grènetis, genre d'ornementation qui a joui si longtemps d'une faveur marquée et que l'on retrouve dans le champ de quantité de monnaies gauloises. L'ensemble de ce motif de décoration, d'un gracieux effet, court entre deux listels marginaux chargés de traits obliques. Le métal de ce bracelet doit, à la nature de son alliage, la teinte d'or pâle qu'offre le laiton ; deux protubérances, produites par un coup de poinçon à l'intérieur, présentent, au-devant du crochet et de sa boucle, deux arrêts très propres au mouvement de doigts nécessaire à l'adaptation de ce bracelet de forme elliptique, dont le grand axe mesure 0^m064 et l'axe transversal 0^m052.

Bracelet fait également d'une bande de bronze, d'une teinte plus rouge et cuivreuse que le précédent, épaisse à peine d'un millimètre sur une largeur uniforme de sept millimètres ; la fermeture est identique, mais le crochet est replié sur le bord de la boucle de laquelle il ne peut être dégagé. Sa surface extérieure est ornée au burin

d'un trait dessinant des chevrons, alternativement en saillie ou rentrant, avec un point au centre, et inscrits entre deux lignes parallèles garnies sur les bords de traits obliques; le diamètre de ce bracelet mesure environ 0^m065.

Un tumulus de la vallée de la Vingeanne (Haute-Marne) a déjà fourni un bracelet de même type.

Bracelet formé d'une tige quadrangulaire aux arêtes émoussées, épaisse de deux millimètres sur quatre de hauteur, dont les extrémités, aplaties au marteau, présentent un rectangle très allongé chargé au centre d'un double cercle concentrique entre deux doubles traits verticaux, et terminé par quatre traits de lime rappelant les dents d'un peigne grossièrement divisé.

Un bracelet presque identique a été recueilli dans le cimetière gallo-romain de la citadelle de Langres, et fait partie de la collection de feu Henri Defay. Ajoutons que, dans son ouvrage ou atlas intitulé *Arts et Métiers des Anciens*, Grivaud de la Vincelle a reproduit, sur la planche LXX, des bracelets semblables rencontrés à la fin du siècle dernier, au cours des fouilles faites sur l'oppidum du Châtelet, entre Joinville et Saint-Dizier, à huit lieues environ de Gondrecourt.

Le dernier des huit bracelets qu'il me reste à décrire, véritable bijou, devait être d'un excellent effet au bras féminin dont il fut la principale parure. Fait d'une tige de bronze ondulée repliée

sur elle-même par le milieu pour former une boucle, ce bracelet ajouré, de 0^m06 de diamètre intérieur, présente des courbes régulièrement espacées, maintenues à leurs points de contact par une petite plaque de bronze, en manière de manchon, et dont la surface externe est sillonnée de traits perpendiculaires; les extrémités de la tige, juxtaposées l'une à l'autre, sont relevées pour former un crochet. Un petit fil de bronze, arrondi et tendu en ligne droite, passant au centre de ces manchons et formant axe; maintenait, dans chacun des vides produits par les ondes, un grain de verroterie, sorte de prisme hexaèdre allongé, dont il ne reste plus aujourd'hui que trois, qui, par leur couleur, rappellent celle de l'émeraude (pl. XI, n° 4).

2° Une bague en argent avec ciselures en chevrons alternativement en saillie ou rentrant; son diamètre mesure environ 0^m045.

3° Deux grandes boucles d'oreilles également en argent, faites l'une et l'autre d'une tige recourbée en cercle, pointue d'un côté et portant, à l'autre extrémité, un cube à sommets tronqués, orné de petites plaques carrées en verre rouge, dans des cloisons saillantes à base filigranée, et, dans les angles rentrants, de triangles également en verre rouge sertis dans l'enveloppe de métal (pl. XI, n° 2).

4° Une épingle à cheveux, longue de 0^m432, dont la partie supérieure, de forme rectangulaire,



L. Mazo-Warley, del.

Imp. Dumas Forcet

Dardel Sculp.

ANTIQUITÉS TROUVÉES À GONDRECOURT (NEUSE)

ornée de stries en X et en V, est terminée par un bouton polyédrique (pl. XI, n° 3).

Une autre d'environ 0^m104 de longueur terminée par une olive ornementée de volutes (pl. XI, n° 4).

Enfin quelques débris d'épingles en bronze.

5° Deux fibules en bronze dont l'oxydation a détruit les aiguilles en fer, toutes deux de même longueur, de même caractère et de même style, ne différant entre elles que par la forme extérieure. La plus massive et la moins élégante, qui se rattache à la série des fibules dites *ansées*, porte, à ses extrémités arrondies et serties dans le vide de chacun de deux hémicycles, une lame de verre grenat échauffée par un paillon sous-jacent de même couleur.

La seconde agrafe a pour point central une petite pièce quadrangulaire enchâssant, dans les conditions qui viennent d'être indiquées, un rectangle en verre rouge. De chaque côté débordé une expansion largement tréflée, dont chaque lobe contient également un petit rond de même verre. Cette fibule retient encore à ses tenons quelques parcelles de l'étoffe sur laquelle elle était fixée et on distingue, en les examinant à la loupe, les fibres soyeuses de la laine qui en constituait le tissu¹.

6° Une agrafe de ceinture en bronze à ouver-

1. M. Lindenschmit, *Alterthümer*, 4^e vol., pl. 10, n° 12.

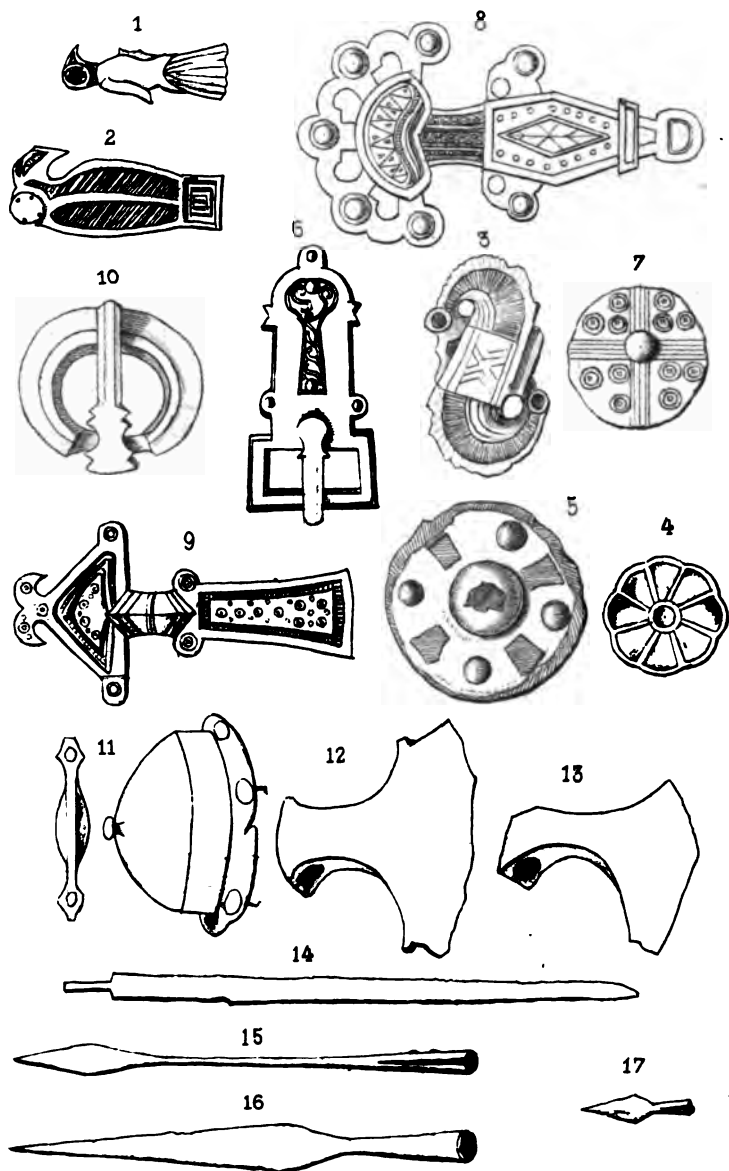
ture rectangulaire, dont la queue, terminée par un croissant, est chargée d'un renflement longitudinal faisant suite à l'ardillon encore en place.

7° Une petite coupe en bronze de forme hémisphérique ayant 0^m075 de diamètre sur environ 0^m023 de hauteur, ornementée sur la tranche de traits faits à la lime séparés de quatre en quatre par un espace de 2 millimètres. Cette coupe, dont la forme rappelle celle des tasses de nos gourmets, n'a point l'anneau dont sont pourvues celles-ci, mais elle est munie d'une plaque verticale armée de deux crochets recourbés, véritables aiguilles destinées à pouvoir la suspendre à une étoffe (pl. XI, n° 5).

8° Enfin une petite pendeloque en argent longue de 0^m038 et large au maximum de 0^m008, découpée dans une lame de métal épaisse d'un bon millimètre. Sa décoration consiste dans la combinaison des lignes suivant lesquelles elle a été découpée, et surtout des dentelures dont les tranches de ses bords ont été l'objet sur toute leur étendue. La partie supérieure affecte la forme d'un losange percé au centre; la partie inférieure, échancrée à la base, présente deux sections arrondies ayant quelque analogie avec la queue de certains poissons (pl. XI, n° 6).

Pour répondre par avance au doute que peut faire naître la découverte, dans une même sépulture, d'objets d'âges si différents, nous ferons remarquer que l'arrivée des Francs n'avait pu





L. Massé-Warley, del.

Imp. Dumas, Vorzet.

Dardet, Sculp.

ANTIQUITÉS TROUVÉES À CONDRECOURT (MEUSE.)

faire cesser des usages établis depuis des siècles, changer les habitudes de tout un peuple, ni faire disparaître, par le seul fait de la prise de possession d'un territoire, où vainqueurs ils étaient en si petit nombre, les traces d'une civilisation qui était, il est vrai, en décadence, mais dont l'influence souveraine devait se faire sentir pendant longtemps encore.

Ainsi ce coffret, de fabrication romaine, qui renfermait des bijoux, des ustensiles de l'époque gallo-romaine et d'autres de fabrication franque, après avoir passé de mains en mains, peut-être dans une même famille, aurait été déposé avec le corps d'une jeune femme dans un champ de sépulture que toutes les découvertes faites jusqu'à ce jour autorisent à faire remonter à l'époque mérovingienne. Un supplément d'informations nous permet en effet d'affirmer que toutes les antiquités recueillies dans ce cimetière antique, à l'exception de quelques rares objets renfermés dans le coffret, appartiennent à la période franque. Les nombreuses armes, fers de lance, framées, francisques, umbos de boucliers (pl. XII, n^{os} 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17), qui doivent plus tard prendre place dans les vitrines du Musée de Bar-le-Duc, sont trop caractérisées par leurs formes pour qu'il puisse s'élever le moindre doute sur leur origine; les bijoux, consistant en fibules et ornements cloisonnés garnis de plaques de verre rouge dont l'éclat est rehaussé par l'application

en dessous d'un paillon de même couleur, ne permettent point de les confondre avec ceux que nous procurent les tombes de l'époque gallo-romaine. Signalons en passant deux fibules de la forme dite perroquet à bec crochu et dont l'œil est formé d'une pierre rouge (pl. XII, n° 1 et 2); une autre en forme d'S dont les extrémités sont terminées par une tête de serpent (n° 3); une fibule ronde à sept rayons garnis de plaques de verre rouge dont la base est faite en hémicycle (n° 4); une autre dont le milieu bombé paraît être le centre d'une croix figurée par quatre pierres jaunes triangulaires et qui renferme dans ses cantons quatre autres pierres rondes, deux jaunes et deux bleues (n° 5); une boucle de ceinturon en bronze dont la partie rectangulaire est chargée au centre d'une plaque d'argent encastrée, avec entrelacs en filigrane de même métal (n° 6); une autre de forme ronde très commune (n° 7); deux fibules en métal blanc très allongées, dont la partie supérieure présente un arc de cercle d'où partent cinq rayons séparés par quatre arcatures et chargés à leur extrémité d'une pierre rouge ou grenat (n° 8). Des pierres de même couleur garnissent également les flancs et la partie inférieure de ces deux fibules, décorées de dessins variés, perles, méandres, zigzags tracés avec goût et exécutés avec un soin vraiment remarquable. Ces objets, dont le dessin nous a été transmis par M. Gérard, instituteur à Delouze, et que nous

avons vus entre les mains de M. Jacquot, négociant à Gondrecourt, accusent un art particulier inconnu avant l'invasion des races germanes, et dont les produits, multiples sous la forme *digitée*, se retrouvent dans les tombes de l'époque mérovingienne. Signalons enfin une fibule d'une forme exceptionnelle dont l'arc de cercle supérieur est surmonté de deux crochets en forme de becs adossés et sur laquelle sont inscrits, sur toute la surface, de petits ronds centrés qui caractérisent à un si haut degré le genre d'ornementation en usage à cette époque (n° 9).

Quant aux vases en terre et en verre recueillis en grand nombre, ce sont évidemment des produits de fabrication franque; de l'ensemble des objets découverts jusqu'à ce jour, sur cet emplacement consacré aux sépultures, il résulte que le cimetière de Gondrecourt, créé par les envahisseurs de race franque, qui venaient en conquérants prendre possession du sol, n'a renfermé aucune tombe qui puisse être attribuée aux habitants gallo-romains occupant cette partie de la vallée de l'Ornain, dont il nous reste à découvrir le champ funéraire.

II.

Sur le territoire de Grand, si riche en antiquités de l'époque gallo-romaine, et que les travaux de Jollois ont fait connaître au monde savant, il a

été découvert, au mois de novembre 1886, un certain nombre d'objets que, sur la demande d'un de mes correspondants, M. Émile Pierre, de Houdelaincourt, l'inventeur m'a adressés avec des renseignements sur les circonstances dans lesquelles la trouvaille s'était faite.

En opérant un déblai sur son terrain contre la voie romaine, au lieu dit *le Cagnot*, à 50 pas des premières maisons du village, un sieur Poinso, ayant mis à jour l'orifice d'un puits construit en pierres sèches, s'empressa d'en extraire les décombres, convaincu qu'il était d'y rencontrer un trésor. Cette fois un heureux hasard justifia ses espérances, car, dès les premiers déblais, il découvrit les débris d'une plaque circulaire en bronze avec inscriptions, plus bas un plat ovale autrefois argenté, puis enfin, à la profondeur de 42 mètres, dans un enfoncement qui lui parut avoir été préparé pour servir de cachette, tout un matériel de cuisine, vases en terre et en bronze et divers ustensiles dont voici la description.

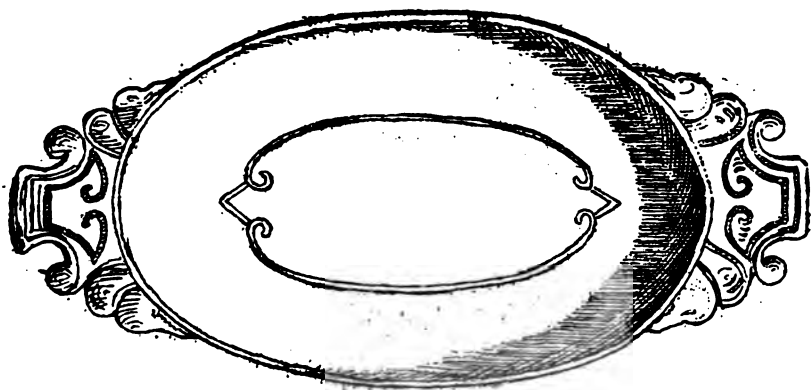
Objets en bronze.

1° Un chaudron de 0^m30 de diamètre sur 0^m18 de profondeur.

2° Une marmite de 0^m22 de diamètre sur 0^m16 de profondeur, encore munie de son anse en fer. Ces deux vases avaient été l'objet de réparations fréquentes, ainsi que le prouvent les nombreuses pièces fixées sur leurs flancs à l'aide de rivets.

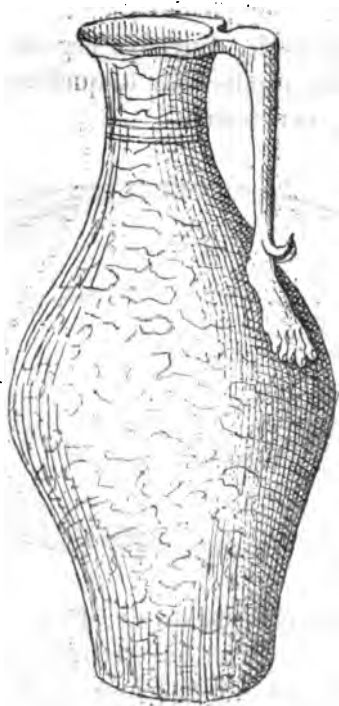
3° Une casserole à queue plate mesurant 0^m26 de longueur.

4° Un plat ovale, autrefois argenté ou étamé, muni de deux oreilles sur lesquelles sont gravés au burin des ornements.



5° Une œnochoé haute de 0^m28, dont l'anse, coudée à angle droit, se termine par un pied humain reposant sur la panse arrondie du vase. Cet ornement, que je rencontre pour la première fois sur un vase de cette nature, était peu employé comme motif de décoration ; cependant M. Saglio, conservateur au Musée du Louvre, m'a communiqué une anse de même fabrication, mais présentant un pied gauche, trouvé aux environs de Nevers¹.

1. Dans son *Recueil de monuments antiques*, Grivard de la



Objets en fer.

1° Un couteau long de 0^m33, à lame lancéolée, dont la poignée faite d'un morceau de bois travaillé au tour, garnie à ses extrémités d'une ron-

Vincelle reproduit, pl. XIV, n° 2, l'anse d'une buire trouvée aux environs d'Abbeville, terminée par deux pieds.

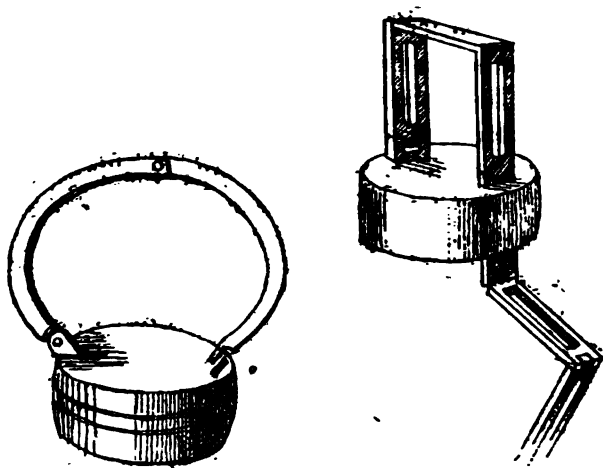
delle de cuivre, est maintenue contre la garde par une virole en fer.

2° Une scie à main, emmanchée dans une poignée de bois évidée en dessous. La lame est brisée en deux et il se peut qu'un fragment, non retrouvé, donne à cet instrument, *serrula manubriata*, pièce fort rare dans les collections, une longueur plus grande que celle de 0^m28 indiquée par notre dessin.



3° Un ciseau mesurant 0^m24, en tout conforme à celui que Grivaud de la Vincelle a reproduit sous le numéro 9 de la planche LIII de son ouvrage : *Arts et Métiers des anciens*.

4° Deux cadenas parfaitement conservés, dont le coffre de forme cylindrique mesure 0^m045 à 0^m046 de diamètre. L'un d'eux présente, particularité très rare, une chaîne faite de plaques évidées au centre dont chacun des maillons, en traversant le coffre, présentait ainsi une mortaise dans laquelle venait s'engager le pêne ; l'autre, muni d'une anse d'une grande dimension, articulée au milieu de son arc, porte sur la cloison, haute de 0^m012, un petit ruban de cuivre jaune qui lui sert d'ornement.



Vases en terre.

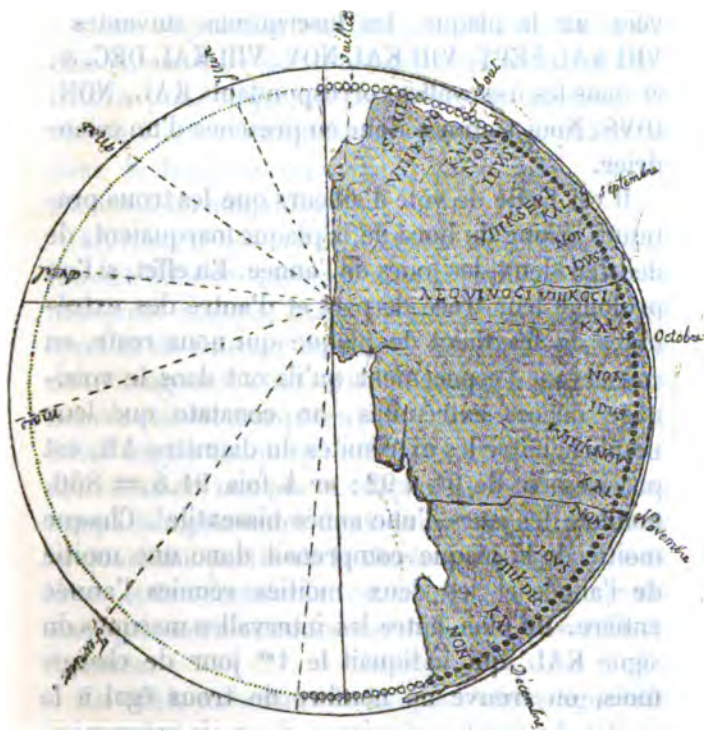
1° Un plat en terre rouge de 0^m26 de diamètre, estampillé au centre de la marque du potier PI(irp)IITIVS.

2° Un vase en terre noire brillante, avec dépressions centrales, rondes et profondes.

3° Une petite amphore en terre jaunâtre, brisée à son sommet.

Mais la pièce la plus précieuse de cette découverte est assurément la plaque de bronze que j'ai mentionnée plus haut. Ce fragment, qui provient d'un calendrier romain, dont la fabrication paraît remonter au II^e siècle de notre ère, est une pièce unique dont l'intérêt tout exceptionnel ne saurait

échapper à nos confrères; aussi sommes-nous heureux, en soumettant à leur haute appréciation cette pièce hors ligne, de pouvoir leur communiquer en même temps la note suivante que nous devons à un homme spécial, M. le colonel G. de la Noë.



Les deux fragments de plaque trouvés à Grand peuvent se juxtaposer exactement.

Réunis, ils forment à peu de chose près la moitié de la plaque circulaire dont ils devaient faire primitivement partie. Il est facile, par conséquent, de reconstituer cette dernière.

La plaque porte, sur une circonférence voisine de son pourtour, une série de trous la traversant de part en part : vis-à-vis ces trous on lit, gravées sur la plaque, les inscriptions suivantes : VIII KAL SEPT, VIII KAL NOV, VIII KAL DEC, &, et dans les intervalles correspondants KAL, NON, IDVS. Nous sommes donc en présence d'un calendrier.

Il est facile de voir d'ailleurs que les trous pratiqués le long du bord de la plaque marquaient, de deux en deux, les jours de l'année. En effet, si l'on prolonge leur tracé de part et d'autre des extrémités du fragment de plaque qui nous reste, en conservant l'espacement qu'ils ont dans le voisinage de ces extrémités, on constate que leur nombre, entre les extrémités du diamètre AB, est précisément de 94 à 92 ; or $\frac{1}{2}$ fois $94.5 = 366$, nombre des jours d'une année bissextile¹. Chaque moitié de la plaque comprenait donc une moitié de l'année et les deux moitiés réunies l'année entière. De plus, entre les intervalles marqués du signe KAL, qui indiquait le 1^{er} jour de chaque mois, on trouve un nombre de trous égal à la moitié du nombre des jours du mois correspon-

1. Voy. le dessin géométrique et la note, à la fin de cet article.

dant. Cependant les longueurs des arcs qui correspondent aux différents mois ne sont pas égales ; elles vont en augmentant, au contraire, de A vers B. On ne peut attribuer cette inégalité à une maladresse de l'ouvrier ; les différences sont trop grandes ; d'ailleurs les intervalles croissent systématiquement.

Cette disposition est donc intentionnelle et on doit en conclure que le calendrier n'avait pas seulement pour objet de permettre de marquer la date à l'aide d'une fiche, par exemple, enfoncée dans le trou correspondant, mais qu'il servait encore à un autre usage.

En effet, *il donnait la longueur des jours*, absolument comme quelques-uns de nos calendriers indiquent encore, pour chaque jour, l'heure du lever et du coucher du soleil. La connaissance de cette longueur était utile à une époque où les heures étaient marquées par des clepsydres qu'il fallait régler chaque jour de façon d'ailleurs à leur faire donner, non pas la vingt-quatrième partie du temps compris entre deux levers du soleil, mais la douzième partie de la durée comprise entre le lever et le coucher de cet astre. Il est facile de voir que notre calendrier remplissait la condition énoncée.

En effet, mesurons la longueur de la ligne CD le long de laquelle est gravée une inscription indiquant qu'elle correspond au *jour équinoxial*, c'est-à-dire à celui dont la longueur, égale à celle

de la nuit, avait 12 de nos heures, et comparons-la à celle de la ligne CA qui correspondait, suivant l'hypothèse qu'il s'agit de vérifier, à la longueur du jour marqué en B, c'est-à-dire au 25 décembre, comme on peut le vérifier en prolongeant à gauche les trous du calendrier. Une simple proportion nous montre que, si CD représente une durée de 12 heures, CA représentera 8 heures 57 minutes; c'est la durée du jour le *plus court* de l'année à la latitude de $41^{\circ}46'$ (si on ne tient pas compte toutefois de la réfraction dont les anciens ne devaient pas se préoccuper).

Si on recherche ensuite les longueurs des lignes qui devaient, à cette latitude, représenter la longueur du jour le 1^{er} février et le 1^{er} mars, on trouve des nombres très peu différents de ceux qu'on obtient en mesurant sur le cadran les longueurs CA^r et CS correspondantes; ainsi au 1^{er} février on trouve 0^m123 au lieu de 0^m126, au 1^{er} mars 0^m140 au lieu de 0^m142, ce qui répond à des erreurs de 14 et de 9 minutes sur la durée totale des jours correspondants. Or le cadran est en si mauvais état que l'on est en droit de considérer cette concordance comme suffisante.

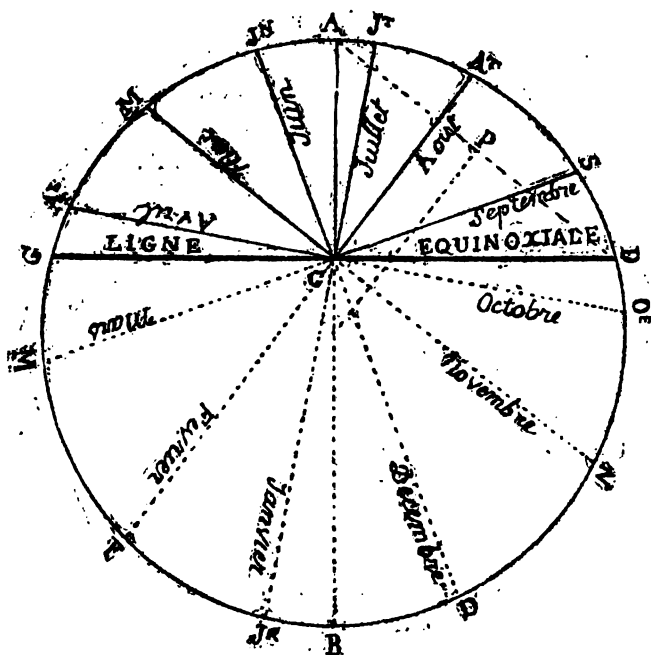
De même, si dans le cadran reconstitué on prend les longueurs des rayons CA^L, CM, CJ^N, qui doivent indiquer, suivant notre hypothèse, la longueur des jours aux dates des 1^{er} octobre, 1^{er} novembre, 1^{er} décembre, on trouve des chiffres non moins concordants, savoir : 1^{er} octobre, 0^m151 au lieu

de 0°148; 1^{er} novembre, 0°133 au lieu de 0°130; 1^{er} décembre, 0°120 au lieu de 0°118. On voit donc que l'accord est aussi satisfaisant qu'on est en droit de l'espérer, car on ne doit pas s'attendre à trouver une précision rigoureuse dans le tracé de notre calendrier. L'irrégularité des trous, l'absence de traits indiquant le point précis auquel correspondait chaque inscription, l'irrégularité même de ces inscriptions prouvent une négligence réelle dans l'exécution de la plaque.

Il nous paraît donc démontré que la position des lignes CA, CJ^r, CA^r, CS, CD, CA^L, CM, CJ^r avait été fixée de façon à représenter la longueur des jours correspondants. La partie supérieure du cadran donnait donc la longueur de chaque jour pendant les six mois d'hiver. Pour les autres six mois de l'année, on est porté, au premier abord, à conclure de ce qui précède que la durée des jours correspondants devait être fournie de la même façon par la partie du calendrier située au-dessous de la ligne équinoxiale CD; mais un examen plus attentif s'oppose à cette conclusion.

En effet, les longueurs des lignes CN, CD, CB, qui correspondent aux 1^{er} juin, 1^{er} mai et 1^{er} avril, sont notablement trop longues. En particulier, la ligne CB donnerait une durée du jour trop forte de 75 minutes. On ne peut attribuer cette différence à un défaut de précision, quelque négligée que soit la construction du calendrier, ainsi que nous l'avons fait remarquer. Il faut en conclure

plutôt qu'on se contentait des indications de la partie supérieure du cadran. En retranchant en effet de vingt-quatre heures la longueur d'un jour donné *d'hiver*, on obtenait avec une *exactitude suffisante* celle du *jour d'été* dont la date différait de six mois exactement.



En d'autres termes, la partie supérieure du cadran donnait la longueur des jours des six mois d'hiver et celle des *nuits* des six mois d'été et l'on

concluait de cette dernière par une simple soustraction celle des jours correspondants.

Nous avons dit que la durée du jour le plus court, calculée d'après le cadran, correspondait à une latitude de $41^{\circ}.46'$; il est assez remarquable que celle de Rome est de $41^{\circ}.57'$: on a certainement le droit d'en conclure que le calendrier avait été construit pour cette latitude.

Détail qui a son importance, le diamètre du calendrier mesure exactement un pied romain.

Enfin, d'après les antiquaires les plus autorisés, la forme des caractères des inscriptions gravées sur la plaque indiquerait que le calendrier a été construit dans le 1^{er} ou le II^e siècle de l'ère chrétienne¹.

1. *Tracé du calendrier.* — Le tracé du calendrier devait être le suivant : CA représentant la longueur du jour le plus court, on élevait en C une perpendiculaire CD à laquelle on donnait une longueur correspondant à 12 heures à la même échelle que CA ; la ligne GCD marquait le jour équinoxial. Puis, sur le milieu P de la ligne AD, on élevait une perpendiculaire qui, par sa rencontre avec AB, donnait le point O centre de la circonférence dont la distance en chaque point au point C devait donner la longueur du jour correspondant.

Cela fait, du point C comme centre, avec des ouvertures de compas égales successivement aux longueurs qui représentaient la longueur du jour aux 1^{er} octobre, 1^{er} novembre, 1^{er} décembre, 1^{er} janvier, 1^{er} février et 1^{er} mars, on décrivait des arcs de cercle qui, en rencontrant la circonférence ADBG, aux points A¹, M, J¹, J², A², S, donnaient les positions du 1^{er} avril, du 1^{er} mai, du 1^{er} juin, du 1^{er} juillet, du 1^{er} août et du 1^{er} septembre. Alors on joignait ces points au point C et on prolongeait les lignes ainsi définies jusqu'à

leur rencontre avec la circonférence ADBG. Les points obtenus de la sorte, O^s, N, D, J^s, F, M^s, donnaient la position du 1^{er} octobre, du 1^{er} novembre, du 1^{er} décembre, du 1^{er} janvier, du 1^{er} février et du 1^{er} mars.

Dès lors il n'y avait plus qu'à subdiviser les intervalles en autant de parties qu'il y avait de jours dans le mois considéré et à pratiquer des trous de deux en deux pour achever le tracé du calendrier.

BIJOUX VANDALES

DES ENVIRONS

DE BONE (AFRIQUE).

Par M. le baron J. DE BAYE, associé correspondant national.

Lu dans la séance du 11 janvier 1888.

Les Vandales, qui prirent part aux invasions du v^e siècle, ont laissé d'ineffaçables souvenirs. Leur nom rappelle de terribles destructions. Les chroniques, en effet, mentionnent les Vandales et l'histoire les suit dans leurs courses dévastatrices. La légende les représente comme s'étant attachés surtout à détruire, et jusqu'à ce jour on n'a songé qu'aux ruines laissées par eux sans chercher s'il n'y avait pas quelques traces de leur industrie particulière.

Leur invasion et leur séjour en Afrique¹ constituent une des plus importantes phases du rôle

1. Jordanes, *De origine actibus Getaarum*, cap. x. — Greg. Tur., *Historia Francorum*, lib. II, cap. II. — Orderici Vitalis, *Historia ecclesiastica*, lib. I. Paris, 1838, t. I, p. 123.

qu'ils ont joué, et le siège d'Hippone¹ figure parmi leurs principales opérations².

On porte à 80,000 le nombre des Vandales qui passèrent en Afrique³. Après un séjour d'environ cent ans⁴, cette invasion dut nécessairement laisser des vestiges de l'industrie nationale.

En visitant le *British Museum*, j'ai été frappé par la présence de plusieurs objets qui attirèrent toute mon attention. Ces diverses parures avaient été récemment exhumées. Elles proviennent de sépultures découvertes auprès de Bône. Toutes ces pièces sont encore inédites ; la plus exquise bienveillance m'a permis de les étudier et de les dessiner.

Les bijoux de provenance africaine (de cette époque) sont encore inconnus. Il y a lieu de croire que les spécimens que nous signalons aujourd'hui sont les premiers qui aient été étudiés. Je crois pouvoir, sans témérité, attribuer ces objets aux Vandales, l'une des nations gothiques⁵.

1. L'an 431 de J.-C.

2. *Hist. de la guerre des Vandales*, par Procope, l. I, ch. III.

3. Gibbon, *Hist. de la décadence et de la chute de l'empire romain*. Paris, 1804, t. II, p. 67 : « L'armée entière de Genséric, y compris les femmes, les enfants et les esclaves, n'allait pas au delà de quatre-vingt mille individus. »

4. De 428 à 533 après J.-C. — *L'Algérie*, par Dureau de la Malle. Paris, 1852. Introduction, XLI et XLII. — *Recherches sur l'origine et les divers établissements des Scythes ou Goths*, par Pinkerton. Paris, 1804, p. 320.

5. Hug. Grotius, *Historia Gothorum, Wandalorum et Langobardorum*. Préface, p. 29.

1



2



L'énumération suivante permettra d'un seul coup d'œil de juger l'ensemble de la découverte.

1° Collier composé de perles en verre d'une seule couleur et polychromes mélangés de grains d'ambre.

2° Quelques perles revêtues d'une feuille d'or.

3° Une paire de boucles d'oreilles en or.

4° Deux bagues en bronze, chacune avec chaton orné d'une imitation d'intaille.

5° Deux styles en bronze.

6° Une cuiller du même métal.

7° Deux petites soucoupes en verre, qui sont des fonds de vases romains utilisés.

8° Une boucle de ceinture en bronze doré.

9° Une paire de fibules rondes en bronze, ornées d'émaux cloisonnés verts et jaunes (pl. X, fig. 2).

10° Une seconde paire de fibules de même forme, en argent, enrichies de grenats et d'émaux verts (pl. X, fig. 1).

Le collier composé de grains en verre et de perles en ambre appartient au genre de parures en usage à l'époque des invasions.

Les sépultures des peuples d'origine germanique, sur divers points de l'Europe, contenaient des ornements analogues¹.

1. Pour la France, voir les travaux de l'abbé Cochet, de H. Baudot, l'album de M. F. Moreau, le mémoire du Dr Rigolot, etc. Pour l'Allemagne, les ouvrages du Dr Lindenschmit, de M^{lle} Mestorf, etc. Pour la Suisse, le *Recueil*

Les perles en verre doré, ou revêtues d'une feuille d'or, sont généralement rares dans les nécropoles des peuples barbares. Cependant, quelques sépultures contemporaines de celles des Vandales en ont fourni des spécimens.

Un coup d'œil jeté sur les pendants d'oreilles ne permet pas d'hésiter à les classer dans la catégorie de ceux de l'époque franque et burgonde conservés dans nos collections publiques et privées¹. L'Allemagne possède des bijoux semblables provenant principalement des provinces rhénanes².

d'antiquités suisses, de M. de Bonstetten, etc. Pour l'Angleterre, les ouvrages de MM. Faussett, Douglas, Roach Smith, Thomas Wright, Yonge Akerman, Neville, Wylie, etc.

1. Musée des antiq. nation. de Saint-Germain, *Catalogue*, p. 185, vitrine 7, Villeneuve-sur-Lot et Compiègne. — Album Caranda, *Sépultures d'Arcy - Sainte - Restitue (Aisne)*. — Environs de Compiègne, musée de Saint-Germain. — Oyes, Villevenard, Fèrebrianges, Joches (Marne), collection de Baye; *Mémoire sur la nécropole d'Oyes*, 1876, p. 15; *Sépultures franques de Joches*, 1880, p. 9. — Piquigny (Somme); collection John Evans. — Brochon (Côte-d'Or); Baudot, *Sépultures des barbares de l'époque mérovingienne*, pl. XXVI, fig. 14, 15, 16, 17 et 18. — Ouville, Saint-Aubin-sur-Scie (Normandie); abbé Cochet, *Sépultures gauloises, romaines et franques*, p. 137 et 138. — Envermeu (Seine-Inférieure); même ouvrage, p. 173. — Yverdon (Vaud); de Bonstetten, *Recueil d'antiquités suisses*, 1855, pl. XV, fig. 21. — Sérancourt-le-Grand (Aisne); J. Pilloy, *Études sur d'anciens lieux de sépulture dans l'Aisne*, 1882, p. 88 et 91, pl. B, fig. 3.

2. Dr Lindenschmit, *Die alterthümer...*, Band I, Heft XI, Taf. 8, fig. 15 et 17; Band II, Heft X, Taf. 6, fig. 8 et 9; Heft XII, Taf. 6, fig. 7; Band III, Heft VI, Taf. 6, fig. 3. — Lindenschmit, *Handbuch der Deutschen alterthumskunde*,

Il existe une frappante ressemblance entre les boucles d'oreilles trouvées dans les environs de Bône et celles qui proviennent des tombes des contrées européennes occupées par les barbares.

Ces bijoux consistent en un anneau de fil métallique rond ou à peu près. Cet anneau est strié ou tordu sur presque toute sa circonférence. La partie qui devait s'engager dans le lobe de l'oreille est lisse. Les stries immobilisaient la parure dans la perforation de l'oreille. L'anneau porte un ornement d'un volume considérable, formé d'un polyèdre à facettes quelquefois hexagonal. Cet ornement, qui faisait la richesse des pendants, est en métal massif ou orné d'un cloisonnage de verroteries ou de grenats triangulaires et losangés.



Les boucles d'oreilles de Bône sont en or, mais les pierres sont perdues. A l'aide des bijoux intacts de la même époque que nous connaissons, il est très facile de reconstituer l'ornementation

1886, p. 388, Taf. 10, fig. 8. — *Congrès intern. d'anthrop. et d'archéol. de Budapest*, p. 528, fig. 35.

primitive. Les places des pièces décoratives se trouvent indiquées.

Les deux bagues n'offrent rien de particulier. En effet, les sépultures du même siècle, en Europe, ont donné des bagues dont les chatons en verre imitaient grossièrement des intailles romaines¹. Ces fausses intailles jouaient le rôle des pierres antiques que l'on trouve souvent serties dans des montures fabriquées par les barbares².

Les styles en bronze, par leurs formes, sont identiques à ceux qui appartiennent aux cimetières de la même époque explorés en Europe³. La tige

1. Homblières (Aisne); Pilloy, *Études sur d'anciens lieux de sépulture*, pl. V, fig. 4, 7 et 11. — Musée des Ant. nation. de Saint-Germain, vitrine 7, salle de numismatique. — Lindenschmit, *Handbuch der deutschen alterthumskunde*, 1886, p. 404. — Bon, près Genève et Constance, de Bonstetten, *Recueil d'antiquités suisses*, pl. XV, fig. 5 et 9.

2. Jules Labarte, *Histoire des arts industriels au moyen âge et à la Renaissance*, p. 266. — E. de Robillard de Beaurepaire, *Note sur une découverte de bijoux mérovingiens au village de Valmeray*, 1876, p. 18. — Abbé Cochet, *la Normandie souterraine*, 1855, p. 387. — Lindenschmit, *Die alterthümer...*, Band II, Heft XII, Taf. 6, fig. 10 et 11. — Marteville (Aisne); J. Pilloy, *Études sur d'anciens lieux de sépulture*, 1880, p. 29. — Caranda et Sablonnière (Aisne); F. Moreau, *Album Caranda*.

3. Sépultures de Samson (Belgique), *Handbuch der deutschen alterthumskunde*, 1886, Taf. 9, fig. 13. — Sépultures d'Arcy-Sainte-Restitue (Aisne), *Album Caranda*. — Sépultures de Hancourt (Marne), *Mémoires de la Société acad. de la Marne*, 1879. — Oyes (Marne), *Mémoire sur la nécropole franque d'Oyes*, 1876, p. 16, et *Rapport sur les fouilles faites*

allongée est ornée de protubérances sphéroïdes ou cubiques. Une extrémité se termine en pointe, l'autre est spatuliforme. Le nombre de ces objets rencontrés dans les tombes des peuples envahisseurs fait supposer qu'ils n'étaient pas exclusivement des styles. Leur position dans les sépultures varie beaucoup, ils pouvaient être employés à fixer les parties du linceul. Ils occupent, en certaines circonstances, les régions du crâne et paraissent avoir servi d'épingles à cheveux. C'est probablement pour cette raison que des archéologues les désignent sous le nom d'épingles styliformes.

La cuiller en bronze, de forme ordinaire, est dépourvue d'ornement. Les sépultures des peuples germaniques renferment rarement cet instrument. Cependant, un petit nombre de tombes franco-mérovingiennes¹ et anglo-saxonnes² en recélaient.

à Oyes; dans les *Mémoires de la Soc. des Ant. de France*, 1875.

— Cimetière de Charnay (Bourgogne), *Sépultures des barbares de l'époque mérovingienne*, 1860, p. 198. — Envermeu (Seine-Inférieure), *Sépultures gauloises, romaines et franques*, de l'abbé Cochet, p. 187 et 190, et, du même auteur, *la Normandie souterraine*, p. 298, 350 et 388. — Verrières (Champagne), *Séances du congrès archéol. de France*, 1853, p. 119, et *Mémoires de la Soc. d'agr. de l'Aube*, 1853, p. 565. — Jouy-le-Comte, *Catalogue du musée des antiq. nationales de Saint-Germain-en-Laye*, p. 184. — Vaudesson, Seraucourt-le-Grand (Aisne); J. Pilloy, *Études sur d'anciens lieux de sépulture dans l'Aisne*, 1^{re} et 3^e fasc. — Wil. Lipp, *Die Grabfelder von Keszthely*, p. 115, fig. 314, 313, 314.

1. Arcy-Sainte-Restitue (Aisne), collection F. Moreau. — Envermeu (Seine-Inférieure), *Sépultures gauloises, romaines*

Les deux petites coupes en verre sont simplement les parties inférieures de vases romains qui ont été utilisées. Le pied du vase a été renversé et forme ainsi le contour de la coupe. Les parties brisées ont été polies de manière à former une base régulière. Pareils faits se sont reproduits. Cet emploi de restes de vases romains semblerait indiquer la rareté du verre chez les Vandales pendant leur séjour en Afrique¹.

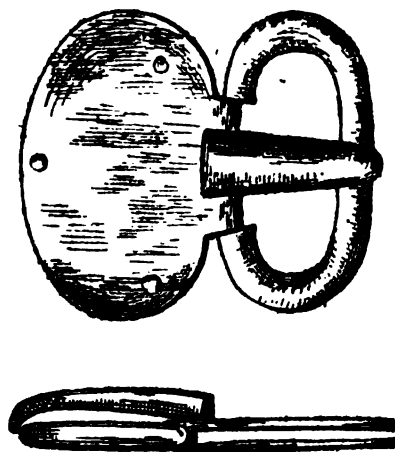
Nous retrouvons dans la petite boucle de ceinture en bronze doré un type qui se rencontre souvent en Europe. La plaque ronde est formée d'une feuille de bronze repliée sur elle-même. Le côté inférieur est sans ornementation. La partie visible est dorée et artistement ornée au pointillé. Malheureusement, l'oxyde de cuivre qui s'est formé altère cette ornementation dont le sujet n'a pu être déterminé. Trois rivets à tête ronde réunissent les deux parties de la feuille métallique formant la plaque. Il est probable qu'ils servaient

et franques, par l'abbé Cochet, p. 196. — Homblières (Aisne); Pilloy, *Études sur d'anciens lieux de sépulture*, pl. V, fig. 28. — Augst (Suisse), *Recueil d'antiquités suisses*, de Bonstetten, pl. XXIV, fig. 16. — Bel-Air (Suisse), *Das germanische todtenlager bei Selzen*, 1848; *Nachtrag von den F. Troyon*, p. 54.

2. Sibertswold Down, *Inventorium sepulcræ*, p. 112 et 129. — Ohatam, *Remains of Pagan saxodon*, p. 66, pl. XXXIII.

1. Dans l'intéressante nécropole de Testona, près Turin, les seuls vases en verre recueillis dans les sépultures longobardes sont de l'époque romaine, bien que tout le reste du mobilier funéraire appartienne à l'industrie barbare.

aussi à fixer l'extrémité de la courroie entre les lamelles de bronze. La boucle proprement dite présente une partie engagée dans l'épaisseur formée par le pli de la feuille de bronze, une échan-



crure facilite l'introduction. La boucle, à son point de jonction avec la plaque, est plus mince à cet endroit. La partie qui reçoit la courroie, avant le point où l'ardillon la traverse, est arrondie. La saillie de cet ardillon sur la plaque dans l'extrémité où il y adhère est digne de remarque. Cette particularité parait s'appliquer spécialement à une série de boucles attribuées aux populations gothes. Du reste, les boucles barbares sont généralement

munies d'une plaque massive de bronze. Celles qui sont formées d'une feuille métallique repliée se trouvent beaucoup plus rarement.

Les fibules rondes ornées d'un cloisonnage, provenant des sépultures vandales des environs de Bône, sont incontestablement d'un très grand intérêt. Elles représentent pour l'Afrique un type qui n'y avait pas encore été remarqué.

Les sépultures de l'époque des invasions en Europe abondent en fibules rondes enrichies d'émaux cloisonnés. Les unes ont leurs émaux mélangés de filigranes¹. Les autres présentent

1. Nous citerons seulement quelques localités qui en ont fourni. Pour la France : Charnay et Sainte-Sabine (Bourgogne), *Mémoire de Baudot*, pl. XII, XIII et XXVII. — Liverdun (Meurthe), *Sépultures du cimetière mérovingien de Liverdun*, par M. C. Cournault, pl. I, fig. 5. — Parfondeval (Normandie); abbé Cochet, *la Seine-Inférieure historique et archéologique*, 2^e édition, p. 537. — Pompey (Meurthe-et-Moselle); L. Quintard, *le Cimetière franc du champ des tombes*, 1878, p. 13, pl. II, fig. 8. — Broussy-le-Petit, Mondement, Oyes (Marne), collection de Baye. — Seraucourt-le-Grand (Aisne); J. Pilloy, *Études sur d'anciens lieux de sépulture*, 1882, pl. B, fig. 7, 8, 9. — Pour l'Allemagne : Freilaubersheim, Armsheim, Oberolm (Musée de Mayence); Engers (Musée de Wiesbaden et collection du prince de Wurtemberg, château de Lichtenstein); Lindenschmit, *Handbuch...*, 1886, Taf. 20, fig. 11 et 12; Taf. 21, fig. 1, 2 et 3. — Friedhof, près Kreuznach, Alzey; Lindenschmit, *Die alterthümer...*, Band III, Heft IX, Taf. 6, fig. 1. — Odratzheim, près Strasbourg, *Sépultures des environs de Bonn*; même ouvrage, Band III, Heft III, Taf. 6, fig. 4 et 7. — Alsheim (Musée de Mayence); même ouvrage, même volume, Heft X, Taf. 6,

leur surface entièrement recouverte d'émaux¹. Les fibules circulaires de Bône que nous signalons appartiennent à ce dernier genre. Divers éléments entrent dans ces fibules. Le fond en métal reçoit la broche articulée et la face extérieure est ornée d'un cloisonnage de tables de verre ou de pierres précieuses reposant sur des paillons. Enfin une pâte consistante, compacte, remplit l'espace qui sépare ces deux parties. Dans la composition des bijoux, plus ou moins analogues, de provenance européenne, exhumés des sépultures barbares,

fig. 4. — Friedhof (Musée de Mayence); même ouvrage, Band II, Heft XII, Taf. 6, fig. 2. — Waiblingen, Oberolm, Oberflacht, Bosenheim, même ouvrage, Band I, Heft I, Taf. 8, fig. 3, 6, 9 et 10. — Pfullingen, Weissenthurm (environs de Bonn), même ouvrage, Band I, Heft XII, Taf. 8, fig. 2, 5 et 14. — Sprendlingen (Hesse rhénane), Musée de Mayence; Skrave (Schleswig-Holstein), Musée de Copenhague, etc. — Pour la Belgique : voir *Revue de l'Art chrétien*, 1886, pl. XXIII; *Bijoux francs ou mérovingiens*, fig. 8 et 9. — Pour l'Angleterre : Roach Smith, *Inventorium sepulchrale*, 1856, pl. I, II et III. — *Catalogue of anglo-saxon antiquities discovered at Faversham in Kent*, South Kensington Museum. — Pour la Suisse : Aubonne (Vaud), *Recueil d'antiquités suisses*, de Bonstetten, pl. XXIV, fig. 8.

1. Pour la France : Sainte-Sabine (Côte-d'Or), *Mémoire de M. Baudot*, pl. XXII. — Oyes (Marne), *Mémoire sur la nécropole franque d'Oyes*, 1876, p. 14, pl. I. — Compiègne (Oise), Poussay (Vosges), Mäckenheim (Alsace): *Catalogue du musée des antiquités nationales de Saint-Germain*, p. 184 et 185. — Pour l'Allemagne : Nordendorf, Xanten, Freilaubersheim; Lindenschmit, *Handbuch der deutschen alterthumskunde*, Taf. 20, fig. 1, 2 et 5, et *Die Alterthümer*, Band III, Heft IV, Taf. VI, fig. 7, etc., etc.

cette matière ou pâte fine a été également remarquée ; elle se délite facilement dans l'eau.

La découverte de ces fibules circulaires par paire est un trait de ressemblance de plus qui assimile ces sépultures africaines avec leurs contemporaines d'Europe.

Dans la première paire (pl. X, fig. 2), le fond et l'épingle adhérente sont en bronze. Cette particularité se retrouve assez rarement dans les sépultures barbares de l'Europe, où l'épingle est généralement en fer. Le cloisonnage de ces deux fibules est aussi en bronze, ainsi que le cercle métallique qui unit le fond à la partie ornementale. Cette dernière est composée d'un encadrement circulaire de tables de verre couleur verte, disposées en rayons ; au centre, un cabochon jaune ambré est entouré de huit morceaux de verre de semblable couleur. Quatre de ces verroteries sont taillées en table alternant avec quatre cabochons en forme de fève. Sur ces spécimens, un des quatre cabochons est en cristal de roche. L'œil devine facilement sous ces verroteries les paillons qui les rendent chatoyantes. Il est plus facile de les observer sous les tables ; ils sont formés, autant qu'il est possible d'en juger, d'une mince feuille d'or finement estampée d'un petit quadrillé très régulier et assez compliqué. Il existe peu de paillons aussi soigneusement traités dans l'orfèvrerie barbare.

La seconde paire de fibules circulaires est en

argent (pl. X, fig. 4). Le cloisonnage se compose de tables de grenat très foncé. La pierre centrale forme cabochon sans être toutefois entièrement bombée. Quatre rayons formés de cœurs¹ et disposés en croix ressortent en vert sur le beau rouge qui constitue la note dominante. Ces parties vertes paraissent dues à une matière vitreuse, opaque, appliquée en fusion dans les cellules qui la contiennent. S'il en est ainsi, nous aurons à constater une intéressante association de deux différents procédés d'émaillerie. Ce fait est digne d'attention, car il n'a pas encore été observé dans la bijouterie barbare.

Les objets dont nous venons de parler sont approximativement datés par le séjour des Vandales en Afrique². Ils y ont été amenés par Gundéric en 428 et y sont restés jusqu'à l'an 523.

1. Cette ornementation, formée d'une suite de cœurs, se trouve au tombeau du roi Théodoric à Ravenne. D'Agincourt, *Architect.*, pl. XVIII.



2. Papencordt, *Gesch. der Vandal. Herrschaft in Africa*, Berlin, 1837. — Hansen, *Wer veranlasste die Berufung der Vandalen nach Africa?* Dorpat, 1843. — Friedländer, *Die Münzen der Vandalen*, Leipzig, 1849. — Grég. de Tours,

Nous connaissons donc par ces quelques données archéologiques l'art de la bijouterie chez les Vandales pendant leur séjour en Afrique. Plusieurs motifs autorisent ainsi à le rapprocher de celui des Goths. Cette parenté artistique s'explique par la parenté ethnique. Certains auteurs comprennent en effet sous le nom de Goths les Vandales, les Sauromates, les Melanchènes, les Gètes et les Gépides¹.

Hist. des Francs, liv. II, chap. II. — Marcus, *Histoire des Vandales*. Paris, 1838. — Procope, *De bell. Vandal.* — Pinkerton, *Recherches sur l'origine et les divers établissements des Scythes ou Goths*, 1804, p. 320. — Dureau de la Malle, *Manuel algérien*, 1852.

1. Procope, III, 2. — Théoph. 5931. — Muralt, *Essai de chronographie byzantine*, 1855, p. 6. — Dr Lagneau, *Anthropologie de la France*, p. 786, et *Les Germains* (extrait du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, p. 10). — Pline, l. IV, cap. xxviii.

LA POLYCHROMIE

DANS

LA STATUAIRE DU MOYEN AGE

ET DE LA RENAISSANCE

Par M. Louis COURAJOD, membre résident.

Lu dans les séances des 16 et 23 mai 1888.

La polychromie de la statuaire, au moyen âge et à l'époque de la première Renaissance, est un fait général que l'évidence aurait dû mettre depuis longtemps au-dessus de la discussion. Cependant, l'existence de ce fait est chaque jour contestée, parce qu'elle n'a jamais été démontrée scientifiquement. Il en est aujourd'hui de la polychromie, dans l'histoire de l'art, comme il en a été autrefois, dans la littérature du moyen âge, de certaines lois de la philologie, par exemple de ce qu'on a appelé la règle de l'S. L'étude sincère et rigoureuse des monuments prouvera que le principe de la polychromie de la sculpture fut une des lois les plus impérieuses de l'art pendant tout le moyen âge et le premier quart du xvi^e siècle.

L'obscurcissement de la question vient de l'in-

gérance de l'esthétique dans le domaine d'un simple problème d'histoire et de la substitution de raisonnements *à priori* au procédé de l'observation purement scientifique. Au moment où se fondèrent les écoles officielles et les Académies de peinture et de sculpture qui, les premières, traitèrent didactiquement de ces matières, on était déjà loin des grandes époques de l'art moderne ; on avait totalement rompu avec les traditions d'un passé dont on ne possédait plus l'esprit. Les hommes du xvii^e et du xviii^e siècle, de la meilleure foi du monde, prirent, comme point de départ, dans leurs recherches, l'esthétique de leur temps. Ils prétendirent appliquer rétrospectivement, à l'appréciation de monuments dont le sens leur échappait, les règles étroites d'une grammaire nouvelle qu'ils avaient rédigée pour la langue pittoresque qui se parlait autour d'eux. La polychromie fut condamnée, tout d'abord, sans avoir été ni interrogée ni entendue. Elle fut niée, ensuite, au point de vue historique, ou considérée seulement comme une aberration momentanée du goût individuel de quelques artistes.

J'espère qu'il résultera de mes observations que la polychromie fut une règle absolue de la statuaire dans l'occident de l'Europe aux grandes époques de l'art moderne, c'est-à-dire au moyen âge et à la Renaissance. Mais j'éprouve, tout d'abord, le besoin de faire une petite déclaration

de principes pour éviter de me voir accuser, à mon tour, de cette partialité que je serai forcé de



L'ENFANT JÉSUS BÉNISSANT.

Stuc peint, moulé sur la sculpture de Desiderio da Settignano,
à San Lorenzo de Florence.

reprocher à mes contradicteurs rétrospectifs. J'affirme que je n'ai pas pris et que je ne veux pas prendre parti dans la question brûlante de la polychromie plastique contemporaine, et que mes investigations historiques sont absolument désintéressées.

Je ne prétends pas dire non plus qu'il soit impossible de rencontrer une sculpture du moyen âge non colorée, ni qu'il faille, *à priori*, déclarer apocryphe un monument qui se présenterait à nous dans ces conditions. On comprend bien que, la peinture étant la dernière opération à appliquer à une statue, des monuments en nombre très appréciable peuvent nous parvenir sans avoir reçu ce complément indispensable à leur parfaite exécution. Beaucoup de sculptures nous sont arrivées sans avoir jamais occupé le poste auquel elles étaient destinées. Or cette peinture, ainsi qu'il résulte de tous les textes et ainsi qu'on pourrait le déduire des habitudes des artistes du moyen âge, n'était ordinairement apposée que lorsque la statue ou le bas-relief avaient été fixés à leur place définitive et quand l'œuvre avait pris sa valeur relative dans un vaste ensemble décoratif. On en doit conclure que tout monument inutilisé ou non terminé a pu demeurer jusqu'à nos jours sans coloration totale ou partielle. De tels cas exceptionnels ne sont pas faits pour modifier la règle.

J'ai besoin aussi de prévenir, en commençant,

une objection qui pourrait être tirée de l'état apparent de très nombreux monuments. Depuis plusieurs siècles, ce qu'on appelle le *bon goût* dans les écoles d'art et dans les académies de peinture, le zèle de certains ecclésiastiques amis du badigeon ou du grattage, l'inexpérience de quelques anciens conservateurs de collections publiques ont fait disparaître, sur la plupart des sculptures du moyen âge, toutes les traces de la couleur dont elles étaient jadis revêtues. Cependant, quelques parcelles minuscules, qui échappent aux yeux, mais qui ne tromperaient pas l'analyse chimique, survivent encore sur un grand nombre de pièces ; et, à défaut de preuves matérielles subsistant encore aujourd'hui, nous pourrions invoquer le témoignage de quelques historiens qui ont constaté l'état primitif de nos statues. J'aurai fréquemment à donner la parole à Alexandre Lenoir qui eut l'honneur de sauver presque tous ces monuments et qui souvent nous les a décrits sous leur aspect original. Nous le verrons ci-après. Je puis dès maintenant citer quelques exemples. Je commencerai par un monument capable de tromper des observateurs trop confiants. La Vierge exposée au Musée du Louvre sous le n° 76 du Catalogue de la sculpture du moyen âge, aujourd'hui complètement et radicalement privée de sa couleur originale, possédait encore cette couleur, — robe de fleurs de lis d'or sur fond bleu, etc., — quand elle fut proposée, une première fois,

pour être acquise par l'État. Je n'ai pas pu constater le fait par moi-même. Il remonte à plus de quarante ans; mais il m'a été affirmé par un témoin digne de foi, M. Adrien de Longpérier. Cette peinture appliquée sur du marbre, ce costume bariolé semblaient, paraît-il, un contresens et une mode de carnaval. Ils choquèrent les hautes et inexorables doctrines alors en vogue dans les ateliers des caudataires de David. Le monument, tant qu'il présenta cette tenue irrégulière, ne fut pas jugé digne d'être reçu au Louvre, ni de côtoyer, dans une salle commune, la blancheur immaculée des marbres de Canova. Mais un des propriétaires de la statue, — je tiens ce curieux renseignement de la même source autorisée, — ayant eu l'ingénieuse idée de faire disparaître ce qu'on appelait la faute de goût commise par le vieil imagier, lava la figure à la potasse, substitua à un brillant orfroi un simple galon d'or sur le bord du vêtement, et l'œuvre, ainsi corrigée, put entrer au musée du Louvre quelque temps après. Les nouveaux juges chargés de se prononcer sur son admission n'étaient pas tous dans le secret de la faute originelle, et, dans l'intervalle qui sépara les deux jugements, le monument suspect de mauvais goût s'était refait une bonne réputation et s'était créé des titres à l'estime des honnêtes gens.

On n'imagine pas la guerre acharnée qu'ont faite à la peinture des statues d'abord les marchands, désireux d'écouler leur marchandise, et ensuite les



LA VIERGE ET L'ENFANT JÉSUS.

**Sculpture autrefois peinte et dorée. N° 76 du Catalogue.
École française, XIV^e siècle. (Musée du Louvre.)**

hommes de lettres, les philosophes, les amateurs et même les conservateurs de collections, qui pouvaient être quelquefois des artistes éminents et qui professaient par eux-mêmes, en matière de polychromie, les idées les plus absolues, se considérant, avant tout, comme ayant charge d'âmes et comme devant préserver la jeunesse des dangereuses doctrines de la couleur¹. La statuaire du moyen âge subit le contre-coup des querelles des romantiques et des classiques. Il faut dire immédiatement, à la décharge de certaines responsabilités, que la peinture de nombreuses statues était devenue, par suite d'accidents et de retouches, absolument malpropre et qu'il aurait été complètement

1. Ces doctrines fausses et systématiquement aveugles, qui le croirait! ont encore de nos jours des partisans et trouvent des avocats pour les soutenir et pour les célébrer, même en latin. On lit dans une thèse présentée en 1888, à la Sorbonne, sous ce titre : *De gallica tertio decimo seculo statuaria*, les lignes suivantes : « Exempla e gypso ducta apostolorum Sacrae Capellae, vel tabulae Sancti Geremari longe, mea sententia, feliciorum convenientioremque decorem praestant quam ipsa exemplaria : quia lineae non velut oppressae pigmentis videntur, umbrae validius a collustratis partibus divisae sunt, et forma, eo integrior obstands, majorem quoque effectum ducit. Interdum quidem colores felicius ad tegenda inferioris operis vitia, haud mediocriter valent : quod et quasi falsus habitus videtur, qui ineptae tantummodo et inexercitatae aetati convenit. Aesthetica autem sub ratione crediderim, in plasticis artibus, formam multo honestiorem esse quam colorem : quippe qui *sensus* tantum moveat, vulgariore quadam ex veritate, quia corporeus sit ; illa praesertim *mentem* afficit. »

impossible de faire accepter du public certaines œuvres, d'ailleurs très remarquables, avant de leur avoir appliqué la toilette préalable et réglementaire. Que de monuments n'échappèrent à la destruction qu'en passant par la potasse!

Une dernière objection à prévoir : qu'on n'allègue pas que la peinture apposée sur les statues est le résultat d'une opération postérieure, indépendante de la volonté de l'artiste créateur. A partir du *xvi^e* siècle, l'usage de peindre les statues s'est peu à peu perdu, à cause de l'esthétique nouvelle enseignée par les admirateurs de la statuaire antique, qu'alors on supposait, bien à tort, avoir été affranchie de la couleur. Ce n'est donc pas à la fin du *xvi^e* siècle, ni au commencement du *xvii^e*, qu'en France et en Italie on aurait imaginé de colorer pour la première fois des statues. La peinture déposée sur une statue, si elle est postérieure au *xvii^e* siècle, n'a jamais été que renouvelée. On peut être sûr qu'il y avait là auparavant une teinte originale. Les couches successives de couleur n'ont fait que réveiller, que rappeler ou que remplacer le ton primitif.

Toutes les statues du moyen âge eussent-elles disparu, nous pourrions encore conclure à leur polychromie par l'examen du milieu architectonique qu'elles étaient appelées à embellir. L'architecture de l'époque romane et de l'époque gothique n'est plus, grâce à Dieu, réduite à présent à faire ses preuves : elle fut exclusivement poly-

chrome. Le fait n'est pas discuté. Eh bien ! sous le jour irisé et sous le flamboiement des vitraux, sur le fond si chaud et si coloré des murailles peintes, une surface entièrement blanche n'aurait pas pu s'étaler ; car le moyen âge, — il est presque inutile de l'affirmer, — a été essentiellement coloriste, et le blanc c'est, dans la lumière, la négation ou l'absence de toute couleur spéciale ; c'est un trou. Jamais une statue n'aurait pu conserver la blancheur crue de la pierre ou du marbre sans rompre toute l'harmonie de l'édifice. Dans un accord de musique ou dans une proportion mathématique, il n'est pas indispensable de posséder tous les éléments de certains problèmes pour conclure avec certitude à l'existence de quelques nombres accidentellement disparus. Ces nombres se restituent tout naturellement. Il en serait de même pour la statuaire du moyen âge, et nous pourrions avancer que, par sa destination elle-même, cette statuaire devait être nécessairement et fatalement polychrome¹. Mais c'est par des arguments exclusivement historiques et archéologiques que je désire arriver à cette démonstration.

Examinons donc les monuments sans parti pris.

Dans cet examen j'ai procédé par ordre chro-

1. Voyez *Rapport fait en 1881 au Ministre de l'Intérieur par M. Vilet, inspecteur général des monuments historiques de France, sur les monuments, les bibliothèques, les archives et les musées des départements de l'Oise, de l'Aisne, de la Marne, du Nord et du Pas-de-Calais.*

nologique en prenant l'art moderne au moment où, vers le v^e ou le vi^e siècle, il commence à posséder une physionomie particulière et en le suivant jusqu'au commencement du xvii^e siècle. Cependant cette étude complète a exigé un développement qui dépasserait de beaucoup le temps que la Société des Antiquaires a bien voulu m'accorder pour une lecture. D'ailleurs, pour les hauts temps du moyen âge, la question de la polychromie étant bien moins controversée, je renverserai l'ordre logique de mon travail et je parlerai d'abord des seules époques dont l'esthétique moderne ait encore consenti à s'occuper positivement et dont elle tend, par ses erreurs doctrinales, à obscurcir l'histoire.

I.

Bien des personnes, j'ai pu m'en convaincre dans une récente discussion à propos des stucs peints de la Renaissance¹, seraient disposées à reconnaître que la coloration de la sculpture fut une règle de l'art au xii^e, au xiii^e et au xiv^e siècle. Cependant là s'arrête leur concession ; à partir du xv^e siècle, le grand goût des sculpteurs qui annoncent la Renaissance italienne paraît, suivant elles, se mal accommoder avec les procédés,

1. *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, année 1882, p. 1 à 16, et *Bulletin* de 1883, p. 79.

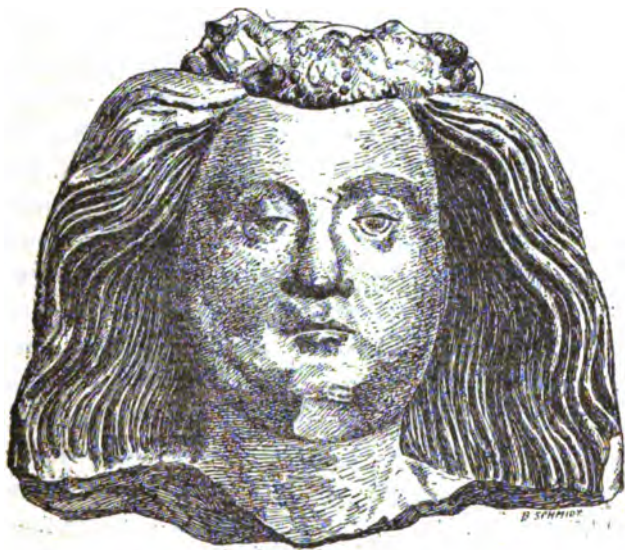
déclarés barbares, de la polychromie. Les faits répondent avec éloquence à ces allégations.

Aux XIV^e et XV^e siècles, on rencontre encore des traces de coloration appliquées à des statues, même quand celles-ci étaient fixées à l'extérieur. Des figures de cette époque qui décoraient la façade du château de Pierrefonds ont été retrouvées par M. Viollet-le-Duc lors de la restauration de cet édifice. Elles sont couvertes de trois tons principaux : le jaune, le brun rouge et le blanc¹. La peinture continuait ailleurs aussi d'être ajoutée à la statuaire. Presque toute la sculpture de l'hôtel de Jacques Cœur à Bourges était peinte. Le fait a été relevé par l'éminent architecte que je viens de citer. Toutes les figures de la façade de l'hôtel de ville de Bruges furent couvertes de couleurs.

A la cathédrale de Reims, les sculptures des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles étaient peintes et dorées. Les récents échafaudages entrepris pour la restauration des deux transepts ont permis de le constater. Voici d'ailleurs comment, dès 1864, le fait était déclaré par M. le chanoine Cerf dans sa *Description de Notre-Dame de Reims* : « Les statues du portique du milieu gardent des traces de peinture et de dorure. Lacourt les mentionne dans un manuscrit' (*Église de Reims*, tome II). Nous avons vu dans un devis de 1492 que le Sagittaire

1. *Dictionnaire raisonné d'architecture*, t. VIII, p. 275.

fût doré ; nous retrouverons tout à l'heure des traces de dorure dans le fronton qui surmonte le portique central ; les statues du portail nord ont été peintes et dorées ; les anges de l'abside ont été dorés. Ce n'est pas seulement à l'intérieur que nos pères prodiguèrent cette splendide décoration ;



TÊTE DE VIERGE OU DE SAINTE COURONNÉE.

Sculpture peinte et dorée. École bourguignonne du **xv^e** siècle.
(Exposée à l'Union centrale des Arts décoratifs.)

les statues extérieures, les pinacles et couronnements étaient peints et dorés, tant était grand leur zèle pour l'embellissement du palais du Roi des rois. »

Jean de Beaumetz, peintre du duc de Bourgogne Philippe le Hardy, peignit et dora en 1364 pour la halle des jurés de la ville de Valenciennes, dont il était bourgeois, une statue restaurée par André Beauneveu¹.

Après avoir commandé à Jacques de Baers, pour le maître-autel de l'église de la Chartreuse de Champmol, à Dijon, un retable sculpté entre les années 1390 et 1392, le duc de Bourgogne fit peindre par Melchior Broederlam ce même retable que nous possédons encore aujourd'hui. Notons en passant un fait bien caractéristique. Cette sculpture, après avoir été apportée une première fois, à Dijon, de Terremonde où travaillait alors Jacques de Baers, revint en Flandre pour y recevoir tout spécialement, d'une main choisie entre toutes les mains flamandes, la peinture dont Philippe le Hardy voulait la faire recouvrir. C'est à Ypres, où résidait en ce moment Broederlam, que, malgré tous les risques d'un nouveau voyage, le retable de Jacques de Baers fut décoré de sa couleur². Nous constatons ainsi, chez l'ordonnateur de la vaste composition sculptée, l'existence d'un goût pour la statuaire peinte assez prononcé pour que ce goût discute et discerne le talent du peintre qu'il s'agissait d'associer au sculpteur.

1. Dehaisne, *Histoire de l'art dans la Flandre, l'Artois et le Hainaut avant le XV^e siècle*, t. I, p. 496.

2. Dehaisne, *Histoire de l'art dans la Flandre, l'Artois et le Hainaut avant le XV^e siècle*, t. I, p. 503 à 508.



MOÏSE.

**Sculpture en pierre exécutée par Claux Sluter entre 1395 et 1402,
peinte par Jean Malouel et Hermann de Cologne.
(Ancienne Chartreuse de Dijon.)**

S'il est dans notre pays un monument célèbre, — considéré à juste titre comme le vrai point de départ de notre Renaissance depuis les beaux travaux du marquis Léon de Laborde, — c'est, à n'en point douter, le Puits de Moïse, de la chartreuse de Dijon. Il assura pendant trois quarts de siècle à l'école dont il était sorti une véritable suprématie sur toutes les autres écoles françaises de sculpture. C'est une œuvre-type qui inspira trois générations d'artistes et à laquelle nous devons l'initiation de notre grande sculpture des bords de la Loire. Ce monument était-il peint ? Écoutons les documents tirés des comptes des ducs de Bourgogne¹.

Années 1398-1399. — « Jehan Maluel², peintre du duc, achète trois papiers d'or doublé (renforcé) pour la dorure du Christ de la croix du grand cloistre, ainsi que la flèche. »

Années 1399-1400. — « Guill(aume) le Peintre, demeurant à Dijon, employe 24 journées pour dorer la grande croix de pierre qui est au milieu du grand cloistre. »

Années 1402-1403. — « Herman de Coulogne, peintre, ouvrier doreur à plat, est envoyé par le

1. *Mémoires de la Commission des antiquités du département de la Côte-d'Or*, t. II, années 1842, 1843, 1844, 1845 et 1846. Dijon, in-4°, p. 60 et suivantes.

2. Sur Jean Malouel, qui était Flamand, et sur l'orthographe de son nom, voyez *l'Histoire de l'art dans la Flandre, l'Artois et le Hainaut avant le XV^e siècle* de M. le chanoine Dehaisne, p. 500 et suivantes.



JACOB.

Sculpture peinte et dorée.

École franco-bourguignonne de la fin du **xv^e siècle.**

(Cathédrale d'Albi.)

XLVIII

14

duc pour travailler avec Jehan Maluel, pour dorer à plat cinq tables d'autel que le duc avait ordonné faire en 1401 et pour aider à peindre le crucifix de la grant croix du grant cloistre. »

Années 1401-1402. — « Alours (échafaudages) faicts autour de la croix du grant cloistre pour mettre les prophètes sur icelle et pour peindre ladite croix par Maluel. »

Années 1401-1402. — « Un dyadème (nimbe, — auréole) de cuivre faict par Hennequin d'Alt, orfèvre à Dijon, pour l'ymaige de la Magdelaine qui est sur la terrasse de la croix, et un bésicle (des lunettes) pour Jérémie le prophète. »

Mêmes années 1401-1402. — « Faict tout à neuf la charpente de la cloison de lattes qui est autour de la pile de la croix... chevillé les lattes autour de la terrasse de la croix pour faire la loge de Maluel quand il a peint les images qui sont autour de la pile de la croix et l'ymaige de la Madeleine qui est sur la dite terrasse. »

Années 1503-1404. — « Sept cents feuilles d'or achetées par Jehan Maluel en 1402 pour la peinture et dorure de plusieurs ymaiges de pierre faictes autour de la pile de la croix du g^t cloistre et en la peinture et dorure de certaines histoires que l'on faict sur le pourtal du cloistre. »

Années 1403-1404. — « 256 aunes de telle (toile) pour mettre sur la cloison de la charpente qui est autour de la pille de la croix, laquelle telle a esté cirée pour résister contre les vents et pluyes

afin de garder la peinture de ladicte croix et la pile d'icelle. »

Avec les textes qui précèdent on peut affirmer que la sculpture la plus importante qu'ait vue paraître le commencement du xv^e siècle était dès l'origine peinte et dorée. M. le chanoine Dehaisne a établi, à l'aide de documents d'archives, que Jean Malouel, l'auteur de la décoration polychrome du Puits de Moïse, n'était pas le premier artiste venu, mais qu'il jouissait auprès de ses contemporains d'une grande considération attestée par d'illustres commandes, et que MM. Crowe et Cavalcaselle se sont trompés quand ils l'ont traité de badigeonneur de statues¹.

Inutile de rechercher dans les Comptes combien ont pu coûter la peinture et la dorure des tombeaux des ducs de Bourgogne. Il nous suffit de constater que ces tombeaux sont encore peints². C'est un fait connu des simples touristes. Autres exemples, du reste, au musée d'Avignon. Le tombeau de Philippe Pot conservé, à Dijon, à l'hôtel de Vesvrottes se trouve dans le même cas³. On sait

1. *Histoire de l'art dans la Flandre, l'Artois et le Hainaut avant le XV^e siècle*, t. I, p. 500 à 503.

2. Sur la peinture des tombeaux de Dijon, on peut lire les *Mémoires de la Commission des antiquités du département de la Côte-d'Or*, t. II, années 1842, 1843, 1844, 1845 et 1846, p. 10 et suivantes.

3. Sur ce tombeau, voyez dans la *Gazette des Beaux-Arts* de 1885, deuxième période, t. XXXII, p. 390 à 400, notre article intitulé *Quelques monuments de la sculpture bourguignonne au XV^e siècle*.

que les tombeaux des ducs de Bourgogne ont fait école et j'ai récemment dressé dans la *Gazette archéologique*¹ la liste des monuments qui les ont imités.

Qui n'a pas admiré les délicieuses sculptures du chœur de la cathédrale d'Amiens? C'est le plus bel exemple à citer dans une série de bas-reliefs peints et dorés que nous devons à l'école bourguignonne du xv^e siècle. Je puis alléguer également plusieurs sculptures de la collection Timbal entrées au Musée du Louvre, et, avant tout, le groupe des *Anges chanteurs* dont on peut lire la musique notée. Presque tous les musées départementaux conservent quelques fragments de la statuaire peinte, depuis le temps de Charles VI jusqu'à celui de Louis XII. Nous citerons, comme pièce à l'appui, la jolie tête de jeune femme casquée du Musée d'Orléans qui passe pour une représentation de Jeanne d'Arc.

Les preuves écrites de la polychromie abondent à partir de cette époque. Elles s'appliquent à toutes les provinces de la France et de la Belgique dépendant alors du duché de Bourgogne. Nous donnerons seulement quelques spécimens.

En Flandre : *Statue de la Vierge présentée en 1442 à l'église par le magistrat de Louvain.*
« Maître Claes de Bruyn sculpta l'image en fournissant le bois et reçut comme prix une somme de

1. Dixième année, 1885, p. 238 et suivantes.



TÊTE SUPPOSÉE D'UNE STATUE DE JEANNE D'ARC.

Sculpture peinte. École française du xv^e siècle.
Musée d'Orléans.)

20 saluts. Rodolphe van Velx dora la Vierge et l'enlumina en fournissant les couleurs et il toucha la même somme¹. » On remarquera que le prix est égal entre les deux artistes, peintre et sculpteur. L'apposition de la peinture n'était donc pas considérée comme une opération secondaire, de valeur négligeable.

Il y a plus ; je suis en état de prouver que la peinture des statues était si bien regardée au xv^e siècle comme essentielle à la perfection de l'œuvre qu'on se préoccupait d'en confier l'exécution aux peintres les plus renommés de l'époque. Jean van Eyck peignit six statues de la façade extérieure de l'hôtel de ville de Bruges. En exécutant ce travail avec soin et amour, le plus grand artiste de l'école flamande eut non seulement conscience d'avoir mérité d'être plus rémunéré que ses compagnons, mais encore il estima qu'il ne manquait pas au respect de son art, ni aux lois de l'esthétique raffinée de son temps. Écoutons ce que dit M. James Veale² :

« Louis de Male posa la première pierre de l'hôtel de ville de Bruges en 1376. En 1379, les travaux se faisaient sous la direction de Jean Roegiers, maître maçon. La majeure partie de la sculpture fut exécutée par Jean de Valenciennes. En mai 1379, Gilles de Man orna de

1. M^{re} de Laborde, *Ducs de Bourgogne*, t. I, p. cxiv.

2. *Bruges et ses environs*, 1884, p. 25.

polychromie vingt-huit niches avec leurs baldaquins et leurs consoles ; il lui fut payé de ce chef une somme de sept livres 14 escalins de gros..... On plaça en 1433, entre la porte occidentale et la fenêtre à balcon, une niche à baldaquin avec une statue de l'archange Gabriel. Cette statue, la niche et la console furent sculptées par maitre Nicolas uten Zwane de Bruxelles et *peintes*, ainsi que la porte et la statue de la sainte Vierge placée de l'autre côté, par Guillaume van Beringhen. Sur la petite console, entre deux figures, se trouvait une colonnette supportant une branche de lis en argent, œuvre de l'orfèvre Jean Danckaert. Des autres statues de la façade, deux furent sculptées par Nicolas de Cats, six par Jean Oosebrugge et huit par Jacques van Oost, Gérard metter Tee et Jacques van Cutseghem. De ces dernières, six furent peintes et dorées par Jean van Eyck, une par Guillaume van Tongeren et une par Jean van den Driesche ; la polychromie fut payée à raison de cinq livres de gros par statue, mais van Eyck reçut en plus une gratification de trois livres douze escalins de gros. »

Dans le midi de la France : « En 1495, Pierre Bracin tailleur d'ymages (*alias* Pierre Brucy, de Bruxelles) et Guillaume Guillem, peintre, ont passé quittance de la somme de cinq livres tournois tant pour une image de Notre-Dame taillée en pierre, de deux pans et demy de long que pour la peinture d'icelle mise au portal de Mont-

pellieret¹. » Même juxtaposition et concomitance des deux opérations de la sculpture et de la peinture.

Les statues du tour du chœur de la cathédrale d'Albi, qui appartiennent par leur style à l'école bourguignonne et datent de la seconde moitié du xv^e siècle, sont encore peintes et dorées.

Dans les Flandres, à la fin du xv^e siècle, le bronze lui-même n'échappait pas à la couleur. N'oublions pas de signaler le tombeau de Marie de Bourgogne à Bruges, dont la décoration en métal est émaillée de tons très vifs. En Italie, également, les fondeurs de la Renaissance, comme par exemple les Turini et Filarete, appelèrent l'émail à concourir à l'embellissement des sculptures en métal. J'invoque le témoignage des monuments de Sienne et des portes de bronze de Saint-Pierre de Rome. A la fin du siècle, les doctrines étaient encore les mêmes. Le tombeau de Charles VIII commandé pour Saint-Denis, par Louis XII, à Mazzoni, était vivement coloré par des émaux du ton le plus violent.

S'il est une matière plastique que le charme de sa couleur naturelle à la fois douce et brillante devait soustraire à toute surcharge de peinture, c'est, à coup sûr, l'ivoire. Cependant, de même que le bronze, l'ivoire fut inexorablement soumis aux lois de la polychromie du xv^e siècle. Presque

1. M^{ls} de Laborde, *Ducs de Bourgogne*, t. LXXXI.

tous les ivoires importants, quelle qu'en soit la nationalité, sont peints ou relevés de couleurs et de dorures. Preuves : le retable de Poissy, au Louvre, et celui de la chartreuse de Pavie ; — l'ivoire du musée de Cluny, numéro 418 du catalogue, connu sous le nom d'*Oratoire des duchesses de Bourgogne* ; — une série considérable de coffrets italiens ; — les crosses d'ivoire de la cathédrale de Sienne et du musée de Volterre ; — les trois selles d'ivoire du musée de Budapest, les deux selles du musée de Bargello, à Florence, la selle de la collection Trivulze à Milan ; — le diptyque du musée de Langres avec son étui en cuir, venant de la cour de Bourgogne, etc.

J'espère pouvoir démontrer bientôt en détail que l'art du xv^e siècle, en France, fut presque exclusivement bourguignon, et que l'art bourguignon, sorti de l'art flamand, fut essentiellement coloriste. Je ne crains donc pas d'affirmer aujourd'hui que le xv^e siècle a été par excellence l'époque la plus avancée de la polychromie.

II.

La Renaissance française, au début de sa période classique, continua absolument, en matière de polychromie, les traditions du moyen âge. La plupart des statues de cette époque sont encore peintes et dorées. Je citerai seulement quelques-uns des principaux monuments :

Tombeau de Philippe de Commynes au musée du Louvre (1506 environ). Les deux statues de Philippe de Commynes et de sa femme Hélène de Chambes sont peintes ; la couleur a été ravivée sans doute plusieurs fois, mais soyons convaincus qu'elle date de l'origine. Le sarcophage qui sert de support aux statues agenouillées était peint aussi ; il garde, du reste, des traces de couleur¹.

La statue de Jeanne de Commynes, placée dans la même chapelle aux Grands-Augustins de Paris, était peinte et dorée au moins sur le bonnet en forme de lacis qui lui couvre la tête et sur les orfrois de la robe.



JEANNE DE PENTHIÈVRE,
FILLE DE PHILIPPE DE COMMYNES, MORTE EN 1514.

Statue de marbre autrefois peinte et dorée. (Musée du Louvre.)

Vierge en marbre représentée debout et portant l'enfant Jésus, provenant des environs d'Orléans.

1. Voyez ce que nous avons dit de ce tombeau en 1884 dans la *Gazette des Beaux-Arts*, deuxième période, t. XXX, p. 256 et suivantes. Conférez également *Alexandre Lenoir, son journal et le Musée des monuments français*, t. II, p. 64 et suivantes, et t. III, p. 259 à 266.



LA VIERGE ET L'ENFANT JÉSUS.

**Sculpture encore peinte et dorée. École française de la Loire.
Commencement du xvi^e siècle. (Musée du Louvre.)**

Cette admirable figure, exposée au musée du Louvre, appartient à l'école française de la Loire et date des premières années du xvi^e siècle. Elle a été trouvée digne d'être attribuée, par les juges les plus compétents, à Michel Colombe lui-même. M. Anatole de Montaiglon, qui a fait une étude particulière de cette statue, déclare qu'elle était peinte¹. En dépit des lavages ou de l'effet du temps, il est manifeste que certaines parties étaient coloriées. Les cheveux étaient dorés ; la ceinture était bleue. Le voile était de la même couleur, mais d'un ton plus pâle.

Antoine Juste reçut en 1510 quarante-deux livres tournois pour avoir fait, peint et doré une biche de cire ordonnée par Louis XII et destinée à décorer le bout de la galerie du grand jardin de Blois². Les habitudes de polychromie de cet artiste nous sont révélées encore par un autre texte. Antoine Juste exécuta, pour le cardinal d'Amboise et à destination de Gaillon, où Français et Italiens travaillaient ensemble, un bas-relief de très grandes proportions aujourd'hui perdu. Ce bas-relief, qui représentait un épisode de la prise de Gênes par Louis XII, était, sinon entièrement peint, tout au moins doré. On lit dans les comptes de Gaillon publiés par M. Deville (p. 343) : « A Jehan Fanart, demeurant à Emboise, pour avoir

1. *La Famille des Juste en Italie et en France*, p. 57.

2. A. de Montaiglon et Gaetano Milanesi, *la Famille des Juste en Italie et en France*.

doré l'histoire de la bataille de Gênes et fourni d'or et autres matières par marché du XXV^e aoust mil V^e huit et quittance du XV^e septembre ensuiuant, par lui signé, XLVIII escuz d'or soleil, valant III^{XXVIII} livres. »

S'il était parvenu intact jusqu'à nous, le même château de Gaillon nous aurait fourni bien d'autres preuves. A la fin du XVIII^e siècle, il était encore rempli de sculptures peintes et ces œuvres émanant des grands artistes auxquels le cardinal Georges d'Amboise, un raffiné entre tous les amateurs du temps, avait confié la décoration de son palais. En effet, Lenoir, intervenant sur la prière de deux Allemands, Bodmann et Lehné, pour faire protéger les monuments de la cathédrale de Mayence, s'est exprimé ainsi dans une lettre en date du 26 frimaire an X : « Lorsque j'allai à Gaillon pour y faire enlever cette belle boiserie si richement travaillée, pendant mon séjour dans cette ville, les militaires casernés dans la chapelle où étoit déposée la boiserie mirent en pièces six statues en terre cuite, de grandeur naturelle, provenant aussi du château du cardinal d'Amboise. Je les regrette d'autant plus qu'elles étoient *chargées de leurs peintures et de leurs dorures primitives* et qu'elles devenoient pour moi des autorités palpables sur ce que j'ai avancé dans mon ouvrage à l'article des couleurs dont la plupart des anciens monuments étoient recouverts. »

La sculpture de Gaillon était peinte, même dans

les parties qui faisaient corps avec l'architecture. Lenoir, dans un compte-rendu imprimé, adressé en l'an VIII au premier Consul, s'exprimait ainsi à propos de cet édifice, page 4 : « On y voit encore des arabesques sculptées en pierre, dorées sur des fonds peints les uns en bleu et les autres en cramoisi ou violet, ainsi que je l'ai pratiqué dans la salle du xv^e siècle. On y voit aussi de la sculpture blanche se détacher sur des fonds de couleur imitant le camée. »

Dans un pays qui n'aurait pas été de longue main familiarisé avec les procédés de la polychromie, un vaste édifice comme le château de Madrid n'aurait pas pu s'élever à la porte de Paris. N'oublions pas qu'en appelant à sa cour Girolamo della Robbia et qu'en confiant l'exécution ou tout au moins la décoration du palais du bois de Boulogne à l'un des sculpteurs de l'hôpital de Pistoia, c'est-à-dire à l'auteur d'un monument où l'usage et même l'abus de la polychromie étaient des plus frappants, François I^{er} a manifesté hautement de ses sympathies pour la coloration de la sculpture. N'oublions pas que c'est en France et à destination du même édifice qu'on a fabriqué les grands bas-reliefs émaillés du musée de Cluny. Une *Mise au tombeau*, bas-relief de faïence de l'école de della Robbia, est, de temps immémorial, fixée dans l'église de la Major, à Marseille ; des fragments de faïence polychrome provenant d'édifices publics sont conservés au musée de Marseille, et on peut coniec-

turer que, dès le ^{xv}^e siècle, le roi René avait tiré d'Italie, pour en enrichir la même ville, des sculptures colorées de Luca della Robbia. En tout cas, nous verrons plus loin que ce même René avait encouragé, par d'importantes commandes dans ses domaines de Provence et du comtat Venaissin, la pratique de la sculpture peinte.

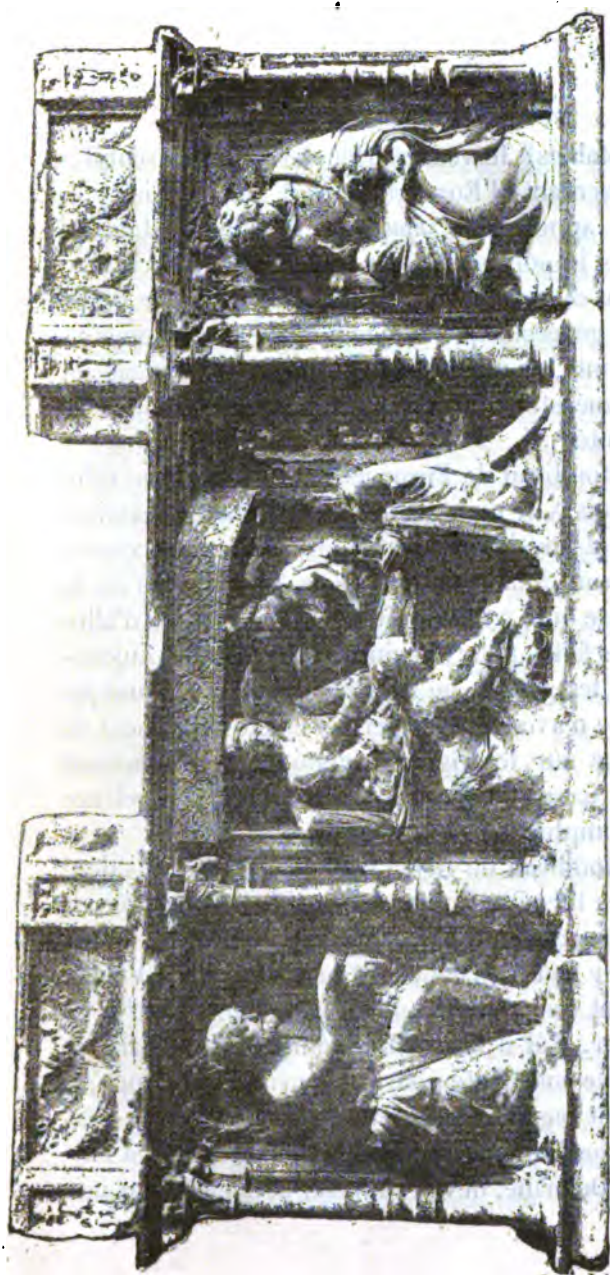
Pendant tout le règne de François I^{er}, la peinture et la dorure des plus beaux monuments de sculpture ne cessèrent d'être à la mode, ainsi qu'en fait foi un charmant bas-relief exposé au musée du Louvre, n^{os} 78 et 79, œuvre très digne d'attention, malgré le lamentable état dans lequel elle nous est parvenue. L'acte passé en 1543 entre le donateur de ce retable, un chanoine de Chartres, et le peintre qui le décora nous a été conservé. Il n'est pas inédit ; mais on n'a pas encore songé à l'appliquer au monument qu'il concerne. Ce texte est très curieux. Il montre, par les détails consignés au cours du contrat, toute l'importance qu'on attachait à ce moment à la coloration des retables d'autels sculptés. Les monuments similaires sont innombrables. Ils sont tous, ou presque tous, peints et dorés, ou, du moins, ils l'ont été. Voici quelques passages de ce document :

« Vendredi, premier jour de juin mil V^e XLIII, fut présent Estienne Le Tonnelier, marchant paintre et vitrier, demeurant à Chartres, lequel a convenu et accordé, a promis et promet à véné-

nable M^e Jehan Favereau, chanoine de Chartres, ad ce présent, paindre et estofer la contretable de la chapelle des Vierges, en l'église de Chartres, selon le devis qui ensuyt : c'est assavoir, la contretable et les mouleures de fin or, l'antique de la frize de fin or, le champ de l'autre frize d'azur, les ballustres et pilliers de fin or, profizé tant devant que derrière en façon de jaspre et champayé d'azur. Item, le ciel du chaslit de fin or, champayé de rouge clerc, la couverture du lict de rouge clerc, l'abit de Notre-Dame d'azur, satin broché et drap d'or ; l'abit de Joseph de pourpre clerc, rouge et azur. Item, le corps du chaslit de fin or, le dedans, qui est la refaicte desus le chaslit, de jaspre et profizé le berseau de fin or, la chambrière de couleur de satin changeant et autres couleurs assez propres. Item, pour saint Jehan-Baptiste le manteau d'azur, enrichy de bordures et corbetes tirées sur la dite pierre, l'envers de rouge clerc. La haire de saint Jehan de fin or, glassé de couleur de pourpre. Item, à saint Jehan l'évangéliste, le manteau de rouge clerc, l'abit de dessoubz de fin or tiré de blanc ; les nues bien incarnées, le tont faict à l'huile et verny de bon or, azur et autre couleur, etc., etc.¹. »

Que n'aurions-nous pas à dire si nous entreprenions l'étude d'une autre catégorie de monuments tout aussi nombreux dans notre pays que

1. *Archives de l'Art français*, t. IV, p. 394 et suiv.



LA NATIVITÉ.

Bas-relief peint et doré en 1543. École française. (Musée du Louvre.)

les retables? Je veux parler des groupes sculptés représentant l'Ensevelissement du Christ, ce qu'on appelle des *sépulcres*. Presque toutes nos églises importantes ont possédé des *sépulcres* du xv^e ou du xvi^e siècle; et on peut affirmer d'une façon générale que ces monuments ont toujours été peints, au moins jusqu'au milieu du xvi^e siècle. L'énumération en serait trop longue pour être présentée ici.

Le tombeau de François I^{er} qui, ainsi que celui de Louis XII, resta si longtemps sur le chantier, est peut-être le premier monument à citer comme dérogeant à la tradition. Dans les comptes de la dépense qu'il entraîna, il n'est pas question d'allocations faites pour la peinture des statues. Aujourd'hui, les gisants ne sont pas peints, et, quoique j'avoue n'avoir pu vérifier s'il existe des traces de couleur sur les figures agenouillées du second étage, je suis disposé à croire, d'après le silence des comptes, qu'elles n'en portent pas.

Le tombeau de Henri II ne fut jamais considéré comme terminé ni par ceux qui le commandèrent ni par ceux qui l'exécutèrent, puisqu'il devait reposer sous la chapelle dite *rotonde* des Valois. En tout cas, il n'est animé par aucune touche de couleur. Eût-il été définitivement établi dans la chapelle construite pour lui servir d'enveloppe, il n'aurait pas davantage été peint. En effet, la chapelle des Valois, commandée par Catherine à Philibert Delorme, devait rappeler et copier dans une

certaine mesure la chapelle des Médicis, près San Lorenzo, à Florence, et là, le terrible génie de Michel-Ange, qui ne terminait pas toujours ses statues avec le ciseau, ne leur donna jamais la dernière caresse de la peinture.

D'un autre côté, un coup redoutable avait été porté à la polychromie. Depuis la fin du xv^e siècle, le goût et l'enthousiasme pour les monuments antiques, presque tous romains, découverts chaque jour, allaient grandissant de plus en plus. Ces monuments, retrouvés la plupart du temps sans couleurs, firent croire à leurs admirateurs que, d'une manière générale et absolue, les anciens avaient proscrit la peinture dans la plastique. Une école d'amateurs et de praticiens proclama et imposa cette doctrine. A partir de cette époque, les traditions immédiates furent rompues. Les artistes répudièrent tous liens d'affinité avec le passé de l'art national et, dès la seconde moitié du xvi^e siècle, ne voulurent plus connaître d'autres ancêtres et d'autres maîtres que les Romains et Michel-Ange.

On peut avancer d'une façon générale que c'est Michel-Ange qui, dans notre Occident, a détruit définitivement la polychromie proprement dite dans la statuaire. L'exemple du plus grand sculpteur des temps modernes a été funeste. Après lui, les artistes n'osèrent plus recourir à la couleur que par l'abus de compositions pittoresques, par l'usage d'évidements exagérés, par l'expédient

d'ombres portées irrationnelles, par l'emploi de marbres de diverses natures et par leur amalgame avec le bronze et avec le bronze doré. Étrange erreur doctrinale ! Singulière perversion du sens esthétique ! Ne vaut-il pas mieux jeter quelques gouttes de couleur sur une statue et rester sculpteur que de s'abstenir théoriquement de toute coloration par le pinceau et de n'aboutir ensuite qu'à faire de la sculpture de peintre ?

Cependant, chez nous, la seconde moitié du xvi^e siècle resta elle-même, dans une certaine mesure, fidèle aux traditions de l'école gothique. Plusieurs sculptures de Germain Pilon furent recouvertes de peintures et de dorures. On pouvait encore les voir à la fin du xviii^e siècle, et Millin, dans ses *Antiquités nationales*¹, les a décrites ainsi : « En sortant du chœur (de l'église de Sainte-Geneviève) par la porte qui conduisoit dans la maison de l'abbaye, on trouvoit deux arcades pratiquées dans l'épaisseur du mur et adossées au chœur qui contenoient *un Sépulchre* et *une Résurrection* en ronde bosse, de terre cuite peinte et dorée, dont les figures élégantes et bien drapées étaient très expressives ; on les croit de Germain Pilon. Il y a cependant plusieurs choses à désirer du côté de la correction ; d'ailleurs les peintures mises dessus en avoient ôté la finesse. »

1. Tome V, Abbaye Sainte-Geneviève, n° LX, p. 90.

Le témoignage de Millin peut être contrôlé par celui de tous les rédacteurs des *Guides de l'étranger à Paris* et par la parole autorisée de Sauval qui, dans son *Histoire et Recherche des Antiquités de la ville de Paris*, s'est bien gardé d'oublier cette œuvre et l'a attribuée à Pilon¹. Le même Sauval, sans avoir été partisan de la polychromie des statues, nous apprend que la Vierge de terre cuite exécutée par le même Pilon et qui, de son temps, se voyait sous les orgues de la Sainte-Chapelle, était aussi « *barbouillée de peinture* »². Il est incontestable que le maître, qui exécutait ses modèles en terre cuite, grandeur d'exécution, avait aussi l'habitude de les peindre et de les dorer.

Les statues des apôtres de la chapelle d'Anet étaient peintes et dorées. M. Roussel, dans son *Histoire et Description d'Anet* (Paris, 1875, in-folio, p. 206), s'exprime ainsi en parlant de ces statues : « Nous les avons vues avant la restauration qui vient d'en être faite et qui a fait disparaître les tons d'une légère coloration dans certaines parties des vêtements et notamment de dorures sur les broderies et les ceintures. »

1. Voyez, sur ces monuments, l'ouvrage de Sauval, t. I, p. 407, et t. III, p. 16 et 17, et notre article inséré en 1876 dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de France* et intitulé : *Deux épaves de la chapelle funéraire des Valois à Saint-Denis*.

2. Sauval, *Histoire et recherches des antiquités de la ville de Paris*, t. III, p. 16 et 17.

A la fin du **xvi^e** siècle, l'usage de peindre la statuaire et de subordonner son apparence aux exigences du milieu qu'elle était appelée à décorer demeurait assez vivace, non seulement en France, mais encore à Paris, pour que le même Germain Pilon n'ait pas hésité à colorer une partie de la plus belle figure qui soit sortie de son ébauchoir ; je veux parler de la statue du chancelier René Birague. L'exemple que je choisis pour faire ma



RENÉ BIRAGUE, PAR GERMAIN PILON.

Statue de bronze autrefois peinte. **xvi^e** siècle. (Musée du Louvre.)

démonstration est des plus probants. Car la statue est de bronze. On conviendra que, pour en arriver à une résolution aussi excessive, il fallait professer



TOMBEAU DE RENÉ BIRAGUE.

Sculpture peinte de Germain Pilon.

Fac-similé du dessin de Gaignières démontrant la polychromie.

en matière de polychromie des opinions assez ardentes.

Dans le contrat passé en 1583 entre Germain Pilon et les héritiers du chancelier, sur le dessin qui accompagne le devis, — contrat et dessin que j'ai publiés, — il n'est pas question de colorer en rouge la robe de pourpre de René Birague. Cependant, la figure terminée et livrée en 1585 était, dès 1586, revêtue d'une robe peinte en rouge,



JEAN D'ALESSO.

Buste de bronze autrefois peint. xvi^e siècle. (Musée du Louvre.)

ainsi qu'une édition de Corrozet l'a constaté. Depuis, cette bizarre peinture a été signalée par tous les historiens qui nous ont décrit la chapelle de Birague, à Sainte-Catherine-du-Val-des-Écoliers, et Gaignières nous en a conservé un dessin colorié¹.

1. Sur ce monument, voyez l'article que j'ai inséré dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de France* en 1884, t. XLV, p. 93 à 110.



VISAGE DE HENRI II AU MOMENT DE SA MORT,
Moulé et sculpté en terre d'après nature en 1559, autrefois peint.
(Musée du Louvre.)

En regardant le dessin de Gaignières et la position du tombeau s'enlevant en vigueur au-dessous des deux verrières dans le voisinage et au milieu d'une chapelle gothique étincelante de couleurs, on comprend l'impérieux sentiment qui a obligé Pilon à colorer sa statue pour la détacher du fond d'ombre où elle se noyait. C'était la justification de la polychromie proclamée par le siècle qui l'a détruite et par un grand artiste qui la comprenait.

Du reste, la statue de Birague n'est pas la seule figure de bronze qui ait reçu, en plein **xvi^e** siècle, une décoration peinte. J'ai démontré récemment que le buste de Jean d'Alesso, petit-neveu de saint François de Paule, conservé jusqu'à ces derniers temps au Louvre sous un faux nom, avait été également peint en rouge ¹.

D'autres sculpteurs que Pilon pratiquaient encore la polychromie dans la seconde moitié du **xvi^e** siècle. On lit, en effet, dans l'*Inventaire des peintures et sculptures du couvent des Cordeliers de Paris dressé par MM. Doyen et Mouchy en 1790*² : « Un tombeau, en forme de voûte, garni de diverses plaques de marbre, d'armoiries et de deux têtes de mort. Dessous ce catafalque est une statue couchée ayant les mains jointes ; elle est en marbre, grandeur naturelle, costumée en reli-

1. Voyez *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. XLIII, année 1882, p. 95 à 113.

2. *Nouvelles Archives de l'Art français*, 2^e série, t. III, p. 265 et suiv.

gieuse et *coloriée* ; une plaque de marbre noir annonce que c'est la sépulture de Jeanne d'Estissac, comtesse de la Rochefoucauld, morte en 1562. »

N'omettons pas de dire que les plus grands artistes du xvi^e siècle se livrèrent en France à la sculpture polychrome à l'occasion des obsèques royales. Ce chapitre serait trop long à développer



MASQUE MOULÉ SUR LE VISAGE DE JEANNE DE FRANCE
ET PEINT.

(Cathédrale de Bourges.)

en ce moment. Je me contenterai de renvoyer à ce que j'ai précédemment indiqué, à ce propos, en 1882 dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires*¹.

1. *Quelques monuments de la sculpture funéraire des XV^e et XVI^e siècles*. Paris, 1882, in-8°.

Le xvii^e siècle lui-même dérogea quelquefois à la sévère loi d'abstinence qu'il professa en matière de coloration dans la sculpture. Pierre Puget, à l'arsenal de Toulon ou à celui de Marseille, laissait évidemment peindre et dorer les modèles qu'il livrait à la marine royale. Son historien, Léon Lagrange, nous enseigne que le grand sculpteur marseillais donnait à ses marbres une teinte générale qui n'était pas sans doute, à proprement parler, une peinture, mais qui lui ressemblait. Enfin, si Puget n'osa pas mettre une touche de couleur sur le groupe d'Andromède appelé à décorer les jardins de Louis XIV et à passer sous les yeux du bataillon d'aristarques qui composaient son académie de sculpture, il semble qu'il en prenait plus à son aise quand il était libre en face du spectacle bariolé d'un port de mer et de la population multicolore d'une ville du midi. D'une communication que j'ai reçue il résulte que les fameuses cariatides de l'hôtel de ville de Toulon ont été peintes à l'origine. On a, m'a assuré M. de Ronchaud, d'après des renseignements certains¹, retrouvé sous un épais badigeon des traces non équivoques de la coloration primitive.

À la fin du xvii^e siècle, Antoine Benoist, dit Benoist du Cercle, coloriait encore ses portraits de cire et leur donnait l'apparence de la vie.

1. Ces renseignements ont été depuis publiés par la *Chronique des arts* en 1887, p. 5.



LA VIERGE ET L'ENFANT JÉSUS.

Stuc peint et doré au xv^e siècle, d'après un bas-relief en marbre d'Antonio Rossellino.

**BUSTE DE FEMME.**

Marbre peint et doré. École italienne. Seconde moitié du xv^e siècle.

(Collection d'Ambras à Vienne.)

III.

Pour l'art italien, nous agirons comme nous l'avons fait pour l'art français. Nous entrerons en matière par le xv^e siècle, quitte à revenir ensuite sur les premiers temps.



BUSTE REPRÉSENTANT UNE JEUNE ITALIENNE.

Sculpture en bois peinte et dorée.

École florentine. Second tiers du xv^e siècle. (Musée du Louvre.)



NICCOLO DA UZZANO.

Sculpture en terre cuite peinte, par Donatello.

(Musée national de Florence.)

Presque tous les marbres italiens de nos musées nous sont parvenus décolorés, et c'est ce qui a



LA MADONE DES PAZZI

Stuc peint et doré au **xv^e** siècle d'après le marbre de Donatello.
(Musée du Louvre.)

trompé tant d'observateurs superficiels. Cependant, un examen approfondi peut nous faire recon-

naître sur tous ou sur presque tous des marques encore évidentes de la peinture originelle. Ces marques, pour des yeux exercés, sont visibles même sur la photographie des monuments. Le grand bas-relief de Rossellino (une madone) au musée d'Ambras, à Vienne, était peint et doré. Le buste de femme en marbre du même musée est encore peint et doré. On remarque des traces de couleur sur le buste de Battista Sforza, au musée du Bargello, à Florence ; sur celui de Marietta Strozzi, au musée de Berlin. Je n'hésite pas à déclarer que le buste de Strozzi possédé par le Louvre, — œuvre signée de Benedetto da Majano, — était jadis relevé de couleurs et de dorures. Notre marbre a malheureusement perdu toute patine ancienne sous des lavages destinés précisément à enlever les dernières traces de la peinture. Mais la terre cuite originale du même buste existe encore et elle peut nous faire connaître l'aspect de l'œuvre primitive. Or, cette terre cuite est peinte ; on la voit au musée royal de Berlin. Le beau buste en bois de jeune femme que le musée du Louvre vient d'acheter à la vente Goldschmidt porte encore, malgré ses repeints, les traces de sa décoration polychrome primitive. L'ancienne collection Timbal, aujourd'hui chez M. G. Dreyfus, possède un autre spécimen de buste en bois autrefois peint et doré.

D'ailleurs, les stucs, si nombreux encore en Italie, nous renseignent d'une manière bien pré-



MADONE DE TERRE CUITE PEINTE ET DORÉE.

École de Donatello. xv^e siècle. (Musée du Louvre.)

cise sur la façon dont toutes les sculptures, — quelle qu'en fût la matière, — étaient peintes et dorées. Ces stucs, en effet, n'avaient pas d'autre but, bien souvent, que de reproduire un original célèbre en rappelant toutes ses beautés. L'existence de la couleur sur l'original nous est attestée par la présence de la couleur sur la copie.

Prenons, successivement, sur cette question de la polychromie l'avis des plus grands maîtres.

DONATELLO. — Donatello a-t-il, dans ses ouvrages de sculpture, fait appel à la couleur? La réponse affirmative n'est pas douteuse. Ses travaux de terre cuite étaient coloriés, comme le prouve indiscutablement son admirable buste de Niccolo da Uzzano, au Bargello, à Florence. Il n'hésita pas à donner un fond de mosaïque ou de verroterie rouge à ses bas-reliefs de la chaire de Prato et de la tribune de l'orgue de Santa Maria del Fiore. Le saint Georges s'enlève à Or-San-Michele sur une niche ornée de mosaïque et tient un écu dont la croix fut certainement peinte; le bas-relief de la madone des Pazzi était peint, comme le démontrent les stucs tirés de l'original. Donatello a beaucoup travaillé en stuc, et enfin, comme nous l'apprend Vasari, bois et stucs durent être peints (saint Jérôme de Faenza, etc., etc.). Cette vérité était reconnue par les Italiens du xvi^e siècle. Dans la vie de Dello-Delli, Vasari s'exprime ainsi : « On dit que Dello fut aidé par le jeune Donatello qui moula en stuc, en plâtre et en brique pilée divers



LA VIERGE ET L'ENFANT JÉSUS.

Bas-relief en pâte de carton peinte et dorée. École de Donatello.
xv^e siècle. N° 22 du Catalogue de la Collection Timbal. (Musée
du Louvre.)

sujets et ornements en bas-relief que l'on dora ensuite, et qui accompagnèrent admirablement les peintures¹. »

Donatello, d'ailleurs, s'est montré partisan de la polychromie jusque dans ses ouvrages de bronze, qu'il a non seulement ciselés, mais encore argentés et dorés avec un grand raffinement.

L'école de Donatello n'a jamais cessé de peindre ses œuvres. Preuves : la grande madone de terre cuite peinte et dorée du musée du Louvre ; les nombreux stucs et les bas-reliefs de pâte de carton, dont un dans la collection Timbal achetée par le Louvre.

LUCA DELLA ROBBIA ET SON ATELIER. — L'histoire de la sculpture en faïence n'est que le développement et l'application de la théorie de la polychromie.

DESIDERIO DA SETTIGNANO. — Cet artiste ne s'est pas soustrait au goût général de son époque. Des bustes et des bas-reliefs qui lui sont attribués portent encore des traces de couleur. On rencontre parfois des moulages en stuc peint de ses petites têtes d'enfants comme celle de la collection de M. Ed. Aynard.

ANDREA DEL VERROCCHIO. — Andrea del Verrocchio, comme tous ses contemporains, comprenait et pratiquait la polychromie. Un bas-relief,

1. *Vie des peintres, sculpteurs et architectes*, traduction Leclanché, t. II, p. 22. — *Le Vite*, édition Sansoni, t. II, p. 150.



BUSTE D'UN FLORENTIN DU XV^e SIÈCLE
Sculpté en terre cuite et recouvert autrefois de couleurs.
(Musée de South Kensington.)



BUSTE D'UNE FLORENTINE DU XV^e SIÈCLE
Sculpté en terre cuite et recouvert autrefois de couleurs.
(Exposé au Musée de l'Union centrale des arts décoratifs.)

incontestablement sorti de ses mains ou tout au moins de son atelier, a été émaillé dans les fours de la famille della Robbia. Il est conservé dans la sacristie de l'église Santa Croce, à Florence. Le musée de Berlin possède un autre bas-relief en stuc de Verrocchio. Ce bas-relief est peint et doré. Vasari nous a appris comment Verrocchio répandit ses œuvres par l'usage du plâtre et de la terre cuite. Le stuc et la terre cuite ne pouvaient se passer du revêtement de la couleur. Gaurico nous a enseigné comment on l'appliquait.

LÉONARD DE VINCI. — Vasari a parlé des moulages en plâtre exécutés d'après des sculptures de Léonard, moulages qui circulaient de son temps et qui appelaient la couleur. C'étaient des têtes de femmes qui souriaient et des têtes d'enfants. « *Teste di femine che ridono, che vanno formate per l'arte di gesso, e parimente teste di putti che parevano uscite di mano d'un maestro.* » Il ne faudrait donc pas s'étonner si un jour on découvrirait une sculpture de Léonard de Vinci peinte.

MINO DA FIESOLE. — Nous n'aurions pas besoin d'interroger les stucs pour connaître les opinions de Mino sur le sujet qui nous occupe. Presque tous ses marbres portent encore directement des traces de peinture et de dorure. Quelques-uns sont même presque entièrement peints : par exemple le retable de Pérouse, le bas-relief donné par le prince de Liechtenstein au musée industriel autrichien et le bas-relief à tête de jeune fille, pièce



BUSTE DIT DE SAINTE CATHERINE.

Stuc moulé sur le marbre de la famille Palmieri de Sienne, peint et doré.
xv^e siècle. École de Mino. (Musée du Louvre.)

signée, du cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale de Paris. Je possède quelques morceaux d'un stuc peint, moulé sur un modèle original, en marbre, de Mino. Cette sculpture nous donne mieux le sentiment de l'original que de nombreuses répétitions anciennes en marbre quand celles-ci sont dépouillées de leur couleur.

COZZARELLI. — Cozzarelli est l'auteur d'un groupe sculpté, peint et doré dans l'église du couvent de l'Observance, près Sienne. On y voit le mélange de la plate peinture avec la peinture sur ronde-bosse.

FRANCESCO LAURANA. — Dalmate ou Vénitien, Laurana n'avait pas désappris à Naples l'emploi de la couleur dans la sculpture. Son séjour en France ne le fit pas changer de doctrines et son protecteur, le roi René, n'était pas homme à entraver ses goûts. Les deux grandes œuvres de sculpture en marbre que des documents certains attribuent indiscutablement à cet artiste ou à son atelier sont peintes et dorées. Ce sont l'autel de Saint-Lazare, à la Major de Marseille, et le retable actuellement dans l'église Saint-Didier, d'Avignon.

GUIDO MAZZONI. — Guido Mazzoni, dit Paganino, est incontestablement, de tous les Italiens, celui dont les convictions en matière de polychromie furent le plus ardentes. C'est lui qui a sculpté en terre cuite cette célèbre *Descente de croix* de l'église de Monte Oliveto, à Naples, où tous les membres de la famille royale d'Aragon sont représentés

assistant à l'ensevelissement du Christ. Le réalisme excessif du modelé est encore augmenté par le réalisme de la couleur. De même à Modène pour



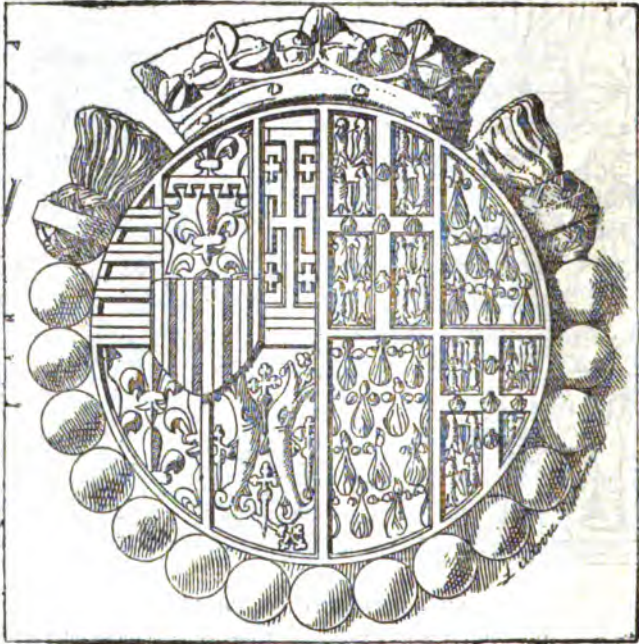
LE PORTEMENT DE CROIX

Commandé par le roi René à Francesco Laurana, exécuté avant 1481
pour l'église des Célestins d'Avignon.

Bas-relief peint et doré. (Église Saint-Didier d'Avignon.)

la Vierge placée dans la chapelle située sous le
chœur, et pour le *Sépulcre* de l'église Saint-Jean.

Mazzoni, en suivant Charles VIII, apporta en France ses habitudes et son tempérament de coloriste exaspéré. Nous rappelons encore une fois que le tombeau de Charles VIII à Saint-Denis, exécuté par cet artiste, était de bronze doré et émaillé de toutes les couleurs.



ÉCUSSON AUX ARMES DE RENÉ D'ANJOU
ET DE JEANNE DE LAVAL.

Fragment du retable des Célestins d'Avignon, aujourd'hui dans l'église Saint-Didier de la même ville. Sculpture de marbre autrefois peinte et dorée, exécutée par Francesco Laurana. (Musée du Louvre.)



LA VIERGE ET L'ENFANT JÉSUS.

Stuc peint et doré au xv^e siècle, d'après un original en marbre disparu.

L'école napolitaine tout entière ne cessa jamais de peindre la sculpture. Les Gagini partagèrent les doctrines de Laurana et de Mazzoni. Le magnifique buste de marbre représentant Ferdinand I^{er} d'Aragon, que j'ai été assez heureux pour faire entrer au Louvre, est encore peint d'une manière très visible dans les yeux et dans les cheveux¹.

CARADOSSO. — Le *Mortorio*, c'est-à-dire la scène de la mise au tombeau du Christ dans une chapelle de l'église de San Satiro, à Milan, est peint et doré.

ANDREA RICCIO. — Deux admirables statues de terre cuite, la Vierge et saint Jean à mi-corps, rappelant un peu la manière de Caradosso, sont conservées au musée de Padoue et attribuées à Andrea Riccio. Elles sont peintes.

JACOPO SANSOVINO. — Au début du xvi^e siècle, avant de devenir le froid sculpteur des statues du palais ducal de Venise, Jacopo Sansovino a exécuté quelques bas-reliefs très remarquables empreints du plus grand caractère² et d'un style inspiré de Michel-Ange. Ces œuvres ne nous sont connues que par des épreuves en carton-pâte peint et doré. Nul doute qu'il ne faille attribuer à l'artiste lui-même l'initiative de la coloration uniforme de tous ces bas-reliefs³.

1. Voyez l'article que j'ai publié sur ce buste dans la *Gazette archéologique* en 1887.

2. *Jahrbuch der Königlich preussischen Kunst Sammlungen*. Berlin, 1886, p. 33 et suiv.

3. Un bas-relief chez M. Goupil, aujourd'hui chez M. Gé-



LA VIERGE ET L'ENFANT JÉSUS.

Stuc peint et doré. École italienne du xv^e siècle. (Collection de M. Édouard André.)

Fond peint comme dans le tableau du Musée de Francfort, n° 10.

Gaurico (Pomponius Gauricus) explique dans son traité de la sculpture¹ publié en 1504 que les artistes, après avoir fait cuire leurs modèles de terre, les couvraient d'une couleur à l'huile de lin ou de noix, procédé que la Toscane pouvait éviter, nous fait-il comprendre, grâce à la découverte des émaux de la famille della Robbia. Les monuments de sculpture peinte cités ci-dessus sont déjà nombreux. Mais, armé de ce seul texte, je ne craindrais pas d'affirmer que toutes les terres-cuites exécutées en Italie jusqu'au commencement du xvi^e siècle étaient destinées à être coloriées. Pour aider le lecteur à bien saisir le charme que devait présenter la couleur de cette statuaire, quand elle était suffisamment conservée, j'évoquerai le souvenir de cette ravissante tête de jeune homme, exposée à la Glyptothèque de Munich sous le n° 328. Cette œuvre exquise, qui possède encore les tons primitifs de sa décoration polychrome, était autrefois attribuée à Raphaël. Elle rappelle plutôt, par certains côtés, l'art des écoles

romaine; un bas-relief au musée de Berlin; un bas-relief chez M. de Beckerath, dans la même ville; un bas-relief au Louvre.

1. *De Sculptura*, édition originale non paginée et édition Heinrich Brockhaus. Leipzig, 1886, p. 240. Voici le texte : « *Plastice sic : Fiunt de argilla in eum quem diximus morem effigies, arescunt, figlina decoquantur. Postremo quoniam id membratim conglutinantur colla et viva calce et albumine ovorum, continuo statim, inducuntur et novissime colores linaceo nuceove olivo. Quamquam nec pictoribus debere ceperint in Ethruria plastae; encausto enim devirant.* »

de Bologne et de Ferrare et le style des Francia et des Costa.

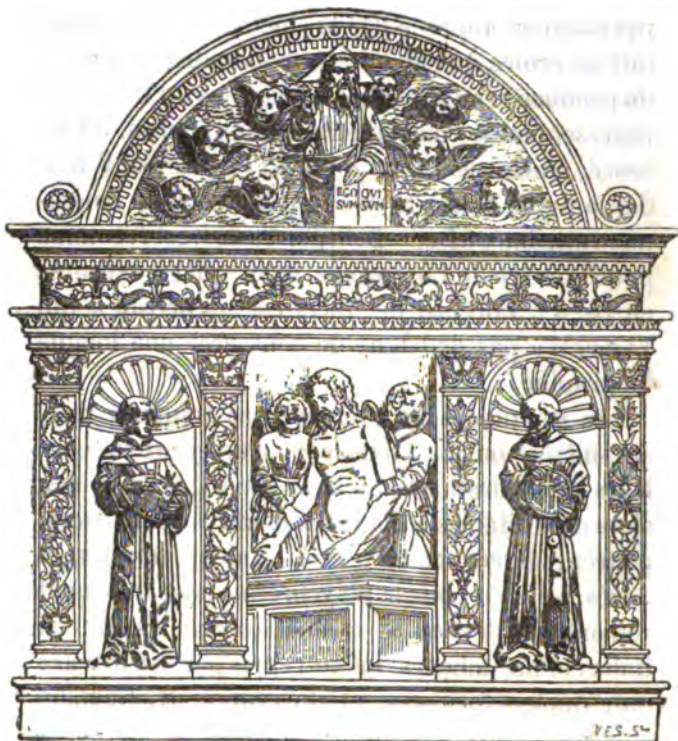
Si la peinture entraît certainement dans le projet primitif du sculpteur, sans doute, elle n'était pas toujours apposée par lui-même. Mais on aurait tort de croire qu'elle ait été abandonnée aux soins du premier venu. En effet, la peinture du bas-relief représentant le couronnement de la Vierge, à Florence, au-dessus de la porte de l'église Sant' Egidio, à Santa Maria Nuova, après avoir été faussement attribuée à Dello-Delli par Vasari, est reconnue pour l'œuvre de Lorenzo de' Bicci, qui l'a exécutée en 1424¹. Lorenzo de' Bicci est un artiste à qui Vasari n'a pas dédaigné de consacrer une longue biographie.

Les sculpteurs ne pouvant pas toujours fixer eux-mêmes ou faire fixer sous leurs yeux les couleurs qu'ils destinaient à leurs ouvrages, il se créa alors de véritables officines de peintres où marbres, plâtres, terres cuites, etc., étaient coloriés et dorés. Le goût pour la polychromie était tellement répandu et devenu si raffiné que ce travail, en Italie comme ailleurs, fut entrepris par des artistes qui, quelquefois, avaient du renom. M. Gaëtano Milanesi² nous a montré, à l'aide de précieux *Ricordi*, tout ce qu'on fabriquait dans la boutique de Neri-Bicci, peintre connu et même célèbre, né en 1419, mort en 1491. Or, on y peignait et

1. G. Milanesi, *Archivio storico italiano*, 1860, p. 182 et 183.

2. Dernière édition de Vasari, t. II, p. 85.

on y encadrait des images de *madones de plâtre ou de marbre, œuvres de bons maîtres*. Parmi les travaux de plâtre qui, à la date du 29 novembre

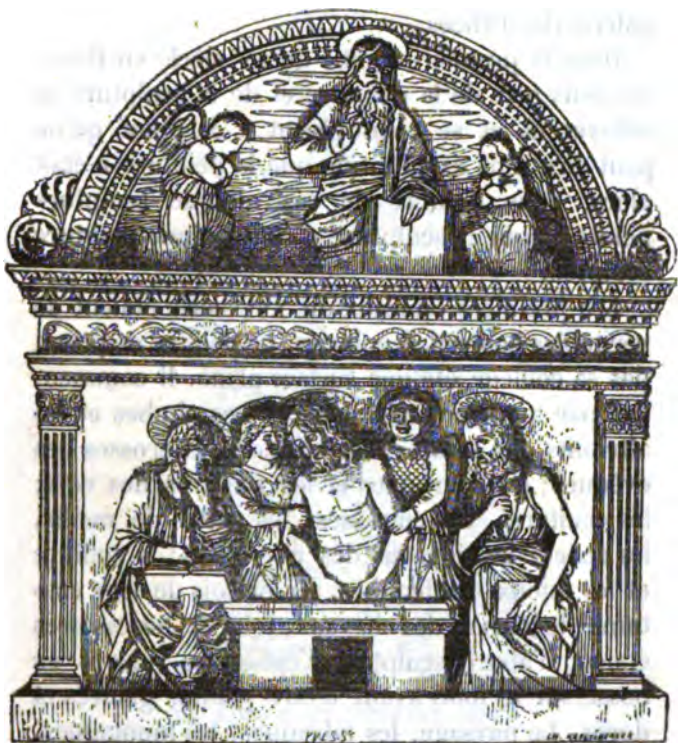


RETABLE DE L'ÉGLISE SAN LORENZO, A VICENCE.

Bas-relief de pierre peinte et dorée. École de Vicence. *xv^e* siècle.

1464, venaient dans la boutique de Neri di Bicci pour y chercher la couleur, nous voyons : « Deux

hommes nus, de ronde-bosse, hauts d'une brasse, posés sur un hémisphère avec un écu à la main. Deux autres figures armées à l'antique, avec un



BAS-RELIEF DE PIERRE PEINTE ET DORÉE.

École de Vicence. xv^e siècle. (Musée du Louvre.)

manteau par-dessus, d'une demi-brasse, et « *Una testa di donna di rilievo grande come il naturale*,

dipinta per Niccolo di Giovanni Davanzati. » Les tableaux de Neri di Bicci ne sont pas sans analogie avec la peinture de certains stucs, notamment le tableau n° 37 exposé dans le corridor de la galerie des Offices.

Dans la première moitié du xv^e siècle en Italie, les deux arts de la peinture et de la sculpture se côtoyèrent et se coudoyèrent à ce point qu'on peut dire sans exagération que la peinture n'était alors, dans nombre de cas, qu'une sculpture peinte et que la sculpture n'était qu'une peinture sculptée.

Les premiers tableaux du xv^e siècle étaient de véritables bas-reliefs coloriés. Le peintre ne posait pas sa couleur sur une surface plane. Il commençait par modeler cette surface. Les nimbes et les attributs des saints ; les mitres et les crosses des évêques ; les couronnes et les sceptres des rois ; les ceintures, les cuirasses, les cottes de maille, les épées, les éperons des chevaliers ; la coiffure et les bijoux des femmes, les orfrois de leur costume ; le harnais des chevaux, tous ces accessoires étaient d'abord sculptés, c'est-à-dire relevés en bosse sur le fond avant d'être peints, gaufrés et dorés. Le paysage, les fabriques, les montagnes, quelquefois les arbres et les feuillages étaient représentés en épaisseur comme sur une médaille. Telle est la méthode qui fut encore celle de Pisanello, de Stefano da Zevio, de Gentile da Fabriano, de Domenico Veneziano et d'Antonio da Murano.

Le cadre lui-même avec son architecture sculptée, inhérente à la peinture, faisait partie intégrante de l'œuvre et émanait souvent du même artiste.



LA VIERGE ET L'ENFANT JÉSUS.

Statue de terre cuite autrefois peinte. École de Vicence. **xv^e siècle.**

Exposée au Musée de l'Union centrale des arts décoratifs.

Ce sont là des procédés que ne dédaignaient pas d'employer les plus grands maîtres du **xv^e siècle** comme Paolo Uccello et bien d'autres. Ce système

fut longtemps conservé et continué dans l'école de Venise. Qui ne connaît pas les bas-reliefs peints par Crivelli et classés dans les musées sous le nom de tableaux?

Ce que nous montrent les peintures de la première moitié du xv^e siècle nous est d'ailleurs expliqué par Cennino-Cennini dans les chapitres CXXIV et CXXV de son traité où il enseigne « comment on établit sur panneau les bas-reliefs en plâtre fin, comment s'attachent les pierres précieuses¹ » et « comment tu peux mouler

1. Chap. CXXIV. « Outre cela, prends de ton plâtre à faire des reliefs, en cas que tu veuilles relever des feuilles ou des frises, attache de ces pierres précieuses qui se mettent sur les frises devant Dieu le père ou Notre-Dame, ou sur certains autres ornements qui embelliront beaucoup ton travail; ces pierres se font avec des morceaux de verre de plusieurs couleurs : répartis-les selon tes besoins (ayant ton plâtre dans un vase placé sur de la cendre chaude, et un autre vase plein d'eau claire, chaude aussi; d'autant que souvent tu dois travailler tes reliefs au pinceau, et ce pinceau doit être d'écureuil souple et un peu long); prends délicatement, avec la pointe dudit pinceau, de ton plâtre chaud et va avec adresse faire les reliefs que tu voudras. Si tu relevais des feuillages, dessine-les d'abord comme tu ferais pour une figure, et ne t'aventure pas à relever des choses trop confuses; plus tu feras tes feuillages clairs, mieux ils viendront au grattoir et meilleurs ils seront à brunir avec la pierre. Quelques maîtres, après avoir établi leurs reliefs, passent une couche ou deux du même plâtre avec lequel ils ont établi l'enduit sur le panneau, puis avec du plâtre fin à l'aide du pinceau de soies doux. Mais si tes reliefs sont peu saillants, il me paraît qu'ils sont plus fins, plus fermes et que le travail est plus sûr sans cela. » *Traité de la Peinture*, trad. par V. Mottez, p. 114.



SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

Buste de terre cuite autrefois peint. École italienne du **xv^e** siècle.

Exposé au Musée de l'Union centrale des arts décoratifs.

des reliefs pour orner différents espaces de ton tableau¹. »

Croirait-on que les conseils suivants sont donnés à un peintre ? C'est le ch. CXXVIII intitulé : Comment d'une empreinte de pierre on tire des *reliefs* qui sont bons sur mur et sur panneau : « Tu peux encore avoir une pierre sculptée ou taillée en compartiments à ta convenance. Graisse-la de lard ou de saindoux. Aie de l'étain battu, place-le sur le moule et, sur l'étain, de l'étope mouillée ; avec un maillet de bois de saule, tu battras autant que tu pourras. Alors, aie du gros plâtre broyé avec de la colle, et avec un bâton remplis ce moulage. Tu pourras t'en servir pour orner sur mur, sur coffres, sur pierre, sur ce que tu voudras. Si tu mets du mordant sur l'étain, quand il tirera un peu, tu doreras à l'or fin. Attache-le ensuite sur mur, quand il est sec, avec la poix de navire. »

Cennino-Cennini en arrive à ne plus distinguer entre la plate peinture et la peinture sur ronde-bosse. Les mêmes procédés sont recommandés,

1. « Puisque nous parlons de reliefs, je veux t'en dire autre chose. Avec ce même plâtre, un peu plus fort de colle, tu peux jeter en moule des têtes de lion ou autres choses estampées en terre ou en craie. Enduis ledit moule avec de l'huile à brûler, mets-y de ce plâtre encollé et laisse-le bien refroidir ; ensuite, par un côté du moule, enlève le plâtre avec la pointe d'un couteau et souffle fort ; l'empreinte sortira nette. » L'artiste donne ensuite le procédé pour appliquer le relief sur la surface à peindre. Le chapitre CXXVI débute ainsi : « Je te parlerai encore des *reliefs* sur mur. »



L'ANGE GABRIEL.

Sculpture en bois peint et doré. École italienne. *xiv*^e siècle.

(Musée de Lyon.)

qu'il s'agisse d'un tableau ou d'une sculpture à peindre. Écoutons-le. Voici le chapitre CLVI de son traité : « Quand, au bout d'un temps trop court, tu veux faire paraître un tableau verni sans qu'il le soit, prends un blanc d'œuf bien battu avec une verge, tant plus, tant mieux, jusqu'à ce qu'il tourne en écume bien épaisse ; laisse-la égoutter toute la nuit ; transvase ce qui est égoutté, et, avec un pinceau d'écureuil, étends-en une couche sur tous tes travaux, ils paraîtront vernis et n'en seront que plus solides. *Cette manière de vernir convient beaucoup aux figures sculptées soit en bois, soit en pierre ; on leur vernit ainsi les visages, les mains et toutes les parties de la chair.* »

Quand on voit que, pour complaire au goût de leurs contemporains, des artistes du plus haut mérite et appartenant à une grande époque se sont donné tant de mal afin de procurer à leurs peintures l'apparence de bas-reliefs, peut-on admettre que la sculpture, avec ses reliefs naturels, n'ait appelé sur elle la coloration ? La réponse à cette question ne peut faire de doute. Cennini nous dit d'ailleurs en propres termes que la sculpture de son temps était peinte, puisqu'il enseigne la manière de vernir les « statues de bois et de pierre, surtout les visages, les mains et toutes les parties de la chair. »

Les monuments sont là aussi pour nous renseigner. Nous pouvons constater de nos yeux que la méthode pratiquée par les artistes du xv^e siècle

pour peindre un panneau, que la méthode méticuleusement professée par Cennino-Cennini dans les chapitres CXVIII, CXIX, CXX a été appliquée de point en point à l'art d'enluminer la sculpture.

La sculpture, — quelle que fût sa matière, — a été d'abord recouverte d'une légère pâte de plâtre. C'est la première préparation commune aux deux arts. Ensuite, sur la couche de plâtre de cette sculpture, comme sur celle du panneau qui attend la peinture, on a dessiné premièrement au fusain (au xv^e siècle, on disait avec du charbon de saule); puis le trait de fusain a été repris à l'encre, et par-dessus on a enfin peint, gaufré et doré¹. La méthode est une. Les résultats seuls diffèrent, comme diffèrent entre elles les diverses manières des artistes.

Le musée du Louvre vient d'acquérir deux statues italiennes de bois peint et doré qui représentent la scène de l'Annonciation et qui peuvent nous servir de pièces justificatives. Il faut rapprocher ces monuments d'une série d'œuvres que j'ai précédemment signalées en janvier 1888 dans la *Gazette des beaux-arts* et dans la *Chronique des arts* du 5 mai. Tout ce groupe de sculptures intéressantes date de la fin du xiv^e siècle et nous conserve de précieux renseignements sur la poly-

1. On peut suivre les traces de l'exécution du travail de peinture sur un très grand nombre de stucs aujourd'hui pâles et usés.

chromie. Le mode d'exécution de la peinture vient confirmer par de mémorables exemples la théorie de la vieille école italienne consignée dans les traités des praticiens gothiques et que Cennino-Cennini nous avait fait connaître. Nous touchons du doigt et nous pourrions sans sortir du Louvre commenter la théorie qui remontait au ^{xiii}^e siècle et dont le point de départ est facile à constater dans la *Schedula diversarum artium* du moine Théophile. Cennino ne nous avait pas induits en erreur. La méthode est bien identique pour les peintres et pour les sculpteurs. Le bois est recouvert, tout au moins partiellement, d'une toile appliquée à l'aide de la colle de fromage. Sur cette toile et sur ce bois est déposée une couche de plâtre fin bien raclée au rasoir et, sur cette enveloppe de plâtre modelée une seconde fois par l'artiste, gaufrée et dorée aux endroits voulus, on est venu déposer la couleur.

Qu'on ne cherche pas, maintenant, à nous objecter que cette apposition de couleur sur la forme modelée est un pur accident, une pratique isolée, plus ou moins fréquemment répétée suivant le caprice individuel. Qu'on ne vienne pas non plus prétendre que cette dernière retouche, que cette dernière caresse donnée à l'œuvre sculptée, avant sa pose, n'a pas été regardée par les maîtres comme une opération essentielle et comme une condition indispensable à la complète exécution, à la perfection d'une statue. A ce triste argu-



LA VIERGE MARIE.

Sculpture en bois peint et doré. École italienne. xiv^e siècle.

(Musée de Lyon.)

ment, inspiré par le plus dangereux pyrrhonisme, je répondrais par des preuves irréfutables.

D'abord, au **xiv^e** siècle et au commencement du **xv^e**, tout était de rigoureuse discipline dans la pratique des divers arts du dessin; et l'artiste, solidement embrigadé, limité de tous côtés par les sévères règlements des corporations, ne produisait pas et, à vrai dire, n'avait pas le droit de produire une œuvre quelconque s'éloignant du type officiel et consacré par le consentement collectif de ses confrères. Ensuite, il suffit d'avoir jeté les yeux sur les comptes de la construction des monuments italiens pour savoir que les paiements pour cause de peinture de statues sont presque aussi fréquents que les paiements pour cause de sculpture. La lecture des mêmes documents nous montre que cette question de la peinture était alors, en Italie, si bien considérée comme essentielle et capitale que l'application de la couleur sur les statues, quand celle-ci n'avait pas été effectuée par les sculpteurs eux-mêmes, était confiée aux artistes les plus éminents de la corporation des peintres. Nous avons déjà fait remarquer l'existence d'un fait analogue dans les Flandres. En Toscane et à Florence, pour nous enfermer dans le cercle défini des observations provoquées par le groupe des statues signalées ci-dessus, nous constatons qu'un très grand nombre de figures de *marbre* commandées pour la façade de la cathédrale, depuis 1357 jusqu'aux



L'ANNONCIATION.

Sculpture en bois peint et doré. École italienne. **xiv^e** siècle.

(Musée du Louvre.)

premières années du xv^e siècle, ont été destinées à être peintes. De textes précis, plusieurs fois publiés et dont on affecte depuis trop longtemps d'ignorer l'existence, établissent que, le premier juillet 1387, douze statues de marbre blanc avaient été peintes et dorées par Lorenzo di Bicci, par Jacopo di Cione et Lapo di Bonaccorso. Le 23 mars 1389, Agnolo de Taddeo Gaddi touchait deux florins d'or pour la décoration en couleur des figures de saint Jean Baptiste et de saint Jean l'Évangéliste. De 1386 à 1394, Lorenzo di Bicci, déjà cité, peint et dore les figures de marbre en haut-relief de la Foi, de l'Espérance et de la Charité sur la façade de la loggia dei Lanzi, etc.¹. Qui oserait nier maintenant l'emploi de la couleur dans la sculpture italienne?

IV.

Je ne veux pas pousser plus loin la démonstration que j'ai entreprise, non pas que les preuves fassent défaut à mon argumentation, mais parce que j'estime que ces preuves sont tellement abondantes et tellement évidentes que tout développement ultérieur me paraît superflu. Les objections qu'on a produites, les doutes qu'on a émis ne me semblent pas non plus mériter d'être discutés. J'attends de mes contradicteurs eux-mêmes,

1. Voyez Hans Semper, *Die Vorläufer Donatello's*. Leipzig, 1870, in-8°.



FRAGMENT D'UNE ANNONCIATION.

Sculpture en bois peint et doré. École italienne. ^{xiv}^e siècle.

(Musée de Cluny.)

dès qu'ils auront réfléchi et étudié, la confirmation de ma doctrine. Ceux qui, aujourd'hui, me trouvent téméraire seront bientôt les premiers à me déclarer insuffisant dans mes affirmations. Tels sont les procédés de l'opinion publique. Elle ne s'oppose aux initiatives des chercheurs indépendants que pour précipiter ensuite le mouvement des découvertes. Malheur à l'inventeur et gloire à l'exploiteur de l'idée nouvelle ! C'est là le refrain de l'humanité !

Je répéterai en terminant ce que j'ai eu l'honneur de dire au début de ce mémoire. Je n'ai aucun parti pris, au point de vue esthétique contemporain, dans la question de la polychromie de la statuaire. Ce n'est pas une thèse vivante que je défends à l'aide d'arguments rétrospectifs. J'ai désiré simplement écrire un chapitre de l'histoire de l'art. J'ai cherché, en dehors de toute idée préconçue, la vérité sans me préoccuper des conséquences, ou plutôt convaincu que l'affirmation de la vérité, — si j'ai été assez heureux pour rencontrer celle-ci, — ne saurait définitivement avoir que des résultats favorables, le beau et le bien ne pouvant jamais être séparés du vrai.

LE TOMBEAU

DU PAPE CLÉMENT V

A UZESTE.

Par MM. J. DE LAURIÈRE et E. MÜNTZ, membres résidents.

Lu dans la séance du 10 novembre 1887.

Le pape Clément V (Bertrand de Goth, 1305-1314), le premier des souverains pontifes qui résidèrent à Avignon, ne se serait distingué, d'après ses biographes, ni par sa magnificence, ni par un goût fort vif pour les arts. C'est à peine si, dans les registres des Archives du Vatican qu'il a consultés, M. Faucon a pu relever quelques dépenses relatives à l'orfèvrerie, des commandes faites à l'orfèvre Tauro de Siennese¹.

Cependant, un assez grand nombre d'œuvres d'art ont perpétué le souvenir de ce pontife. C'était d'abord, dans l'église de Saint-Bertrand de Comminges², la fondation d'un reliquaire destiné

1. *Mélanges d'archéologie et d'histoire publiés par l'École française de Rome.* 1882.

2. {MCCCVIII.} « In quo festo (Nativitatis domini) ipse in civitate Convenarum supervenit, in cuius ecclesia cathedrali corpus S. Bertrandi confessoris transtulit, et in quadam capsula auri et argenti, et cum lapidibus pretiosis miro modo de novo facta per eum ipsum sanctum corpus cum summa

aux reliques de ce saint et aujourd'hui disparu ; puis le don de deux chapes qui existent encore et qui sont décrites comme suit :

« Deux chapes données par Clément V, l'une en soie rouge ornée de figures de la Vierge Marie, d'anges, d'apôtres et autres en broderie d'or, sur laquelle est brodée, en soie de diverses couleurs, une série de sujets et d'actions infiniment intéressants à étudier.

« Malgré les déplorables mutilations qu'ont subies ces deux chapes, on voit encore sur celle-ci : la *Cène* ; N.-S. *lavant les pieds des apôtres* ; le *Baiser de Judas* ; N.-S. *devant Pilate qui se lave les mains* ; le *Portement de croix* ; la *Crucifixion* ; des *Femmes portant des parfums au sépulcre* ; N.-S. *délivrant des limbes les âmes des justes* ; N.-S. *mettant la main de saint Thomas dans la plaie de son côté* ; l'*Ascension* ; N.-S. *recevant sa mère dans le ciel* ; et au-dessous le *Pélican symbolique*. Puis de saints personnages portant leurs noms écrits sur des philactères : Jérémie, Isaïe, Ezechiélis, David, Aron, Daniel, Salathiel, Moyces, Siméon, Sakarie, Eliceus, Salomon. Ces divers sujets sont enfermés dans des médaillons reliés entre eux par des rinceaux entremêlés de feuillages et de figures d'animaux.

« Ces chapes sont tout ce qui reste des dons

devotione et solemnitate reposuit ad Dei gloriam et honorem » (Muratori, *Rerum italicarum Scriptores*, t. III, 2^e partie, p. 446).

que fit Clément V à la chapelle de Saint-Bertrand. C'est sans doute à cause de leur destination que l'une d'elles a passé dans la suite pour avoir appartenu à notre saint¹. »

A Rome, la reconstruction du transept de la basilique de Saint-Jean de Latran² et la décoration du même monument à l'aide des mosaïques confiées à Gaddo Gaddi³ rappellent la magnificence de Clément V.

Un précieux document publié par M. Gaetano Milanesi « per nozze » et tiré à cinquante exemplaires seulement⁴, ce qui fait que l'opuscule a échappé aux investigations des historiens de la papauté et du Comtat, nous prouve que Clément V déjà avait fixé sa résidence dans la petite ville de Sorgues : « A quello nobilissimo e ampisimo palagio suo. » Ce document nous révèle en outre le luxe déployé dès cette époque par la cour d'Avignon.

1. D'Agos, *Vie et miracles de saint Bertrand*; Saint-Gaudens, 1854, p. 289, 290. Cf. De Linas, *Rapport sur les anciens vêtements sacerdotaux*; 1857. — Voy. aussi D'Agos, *Notre-Dame de Comminges, monographie de l'ancienne cathédrale de Saint-Bertrand*; Saint-Gaudens, 1876. L'auteur y donne in extenso la description des deux chapes tirée du *Rapport* précité de De Linas. — Morel, *Essais sur Saint-Bertrand de Comminges*; Toulouse, 1852, p. 114-115.

2. Rohault de Fleury, *le Latran au moyen âge*, p. 203-204.

3. Vasari, édit. Milanesi, t. I, p. 347. Voy. aussi la *Gazette des Beaux-Arts*, 1887, t. II, p. 277-279.

4. *I due sontuosissimi Conviti fatti a papa Clemente quinto nel MCCCVIII*. Florence, 1868, in-8°, 19 p.

L'église d'Uzeste de son côté dut probablement à Clément V des embellissements dont il sera parlé ci-après.

L'une des œuvres d'art les plus précieuses exécutées à l'intention de Clément V est la rose d'or aujourd'hui conservée au musée de Cluny sous le numéro 5005. Voici la description qu'en donne le catalogue : « La rose d'or de Bâle, donnée par le pape Clément V au prince évêque de Bâle ; commencement du xiv^e siècle. Ce curieux monument d'orfèvrerie du moyen âge se compose d'une tige principale montée sur un pied qui présente à sa base un double renflement ; cette tige porte elle-même six feuilles que surmonte la fleur largement épanouie et décorée à son centre d'un beau saphir. De cette même tige partent en outre cinq branches qui portent ensemble vingt-cinq feuilles, trois roses et deux boutons, le tout dans un parfait état de conservation. La boule travaillée à jour sur laquelle repose la grande tige est d'une époque plus reculée et remonte au siècle précédent. Cet objet aussi précieux par sa rareté que par son exécution et la matière employée faisait partie du trésor de Bâle ; il a été vendu avec l'autel d'or à Liesbach en vente publique, le 23 mai 1836, et c'est à M. le colonel The que l'on est redevable de sa conservation. Il pèse 350 grammes d'or fin. Les écussons d'armoiries émaillées qui se trouvent à la base de la rose sont ceux des comtes de Nidau, canton de Berne,

famille de la souche des princes de Neuchâtel, hauteur 0^m60¹. »

D'après Vasari, Clément V aurait été en relations avec l'éminent sculpteur Andrea Pisano qui lui aurait offert un crucifix de bronze². Mais le dernier commentateur du biographe italien est disposé à croire qu'il s'agit non d'Andrea de Pise, mais d'Andrea Arditi, orfèvre florentin.

Parmi les œuvres d'art se rattachant à Clément V, il faut encore citer celles qui sont décrites dans les *Analecta juris pontificij* de 1883³.

Les traits de ce pontife nous ont été conservés par une statue placée au portail nord de la cathédrale de Bordeaux et reproduite ci-après (p. 284).

Tombé malade et sentant sa fin approcher, Clément V entreprit de se rendre de Carpentras, où il résidait avec sa cour, en Gascogne, sa patrie, espérant trouver dans l'air natal un soulagement à ses souffrances. Au début de ce voyage, la mort le surprit à Roquemaure, sur la rive droite du Rhône, le 20 avril 1314⁴. Selon sa volonté, son corps fut transporté pour y être inhumé, au diocèse de Bazas, à l'église d'Uzeste qu'il avait fondée

1. Du Sommerard, *Musée des Thermes et de l'hôtel de Cluny*; Catalogue, éd. de 1881, p. 403.

2. Édit. Milanese, t. I, p. 487.

3. Nous sommes redevables de plusieurs de ces communications à l'obligeance de Mgr Barbier de Montault.

4. Ciacconius, *Vita Rom. Pontif.*, t. II, Baluze, *De vitis Pontif. Aven.*, t. I, col. 59, 60, 79, 109, etc.

et dotée d'un chapitre de chanoines ainsi que celle de la ville de Villandraut où il était né. Son tombeau subit pendant les guerres de religion, en 1577, des mutilations dont il sera parlé plus loin, et, à une époque relativement récente, que nous ne saurions préciser, il fut déplacé et appliqué contre les deux murs qui forment l'angle sud-ouest du transept de l'église. C'est là qu'on le voit encore aujourd'hui.

Dans son état actuel, le mausolée consiste en un massif rectangulaire à faces unies, plaquées de dalles de pierre noire et qui repose sur une base à moulures. Cette base mesure 2^m73 de long sur 1^m30 de large. La longueur du massif proprement dit est de 2^m63, sa largeur de 1^m40, sa hauteur de 0^m75.

Ce massif porte une table de marbre noir dont le bord est taillé en biseau et évidé en dessous par une gorge assez profonde. La hauteur totale du monument, base et table comprises, est de 1^m07. Sur la table s'étend la statue de marbre blanc du pape représenté couché sur le dos, enveloppé d'une chape à collet brodé. Ses mains sont croisées sur la poitrine, la droite sur la gauche, et ses pieds appuyés sur un griffon à léger relief. La tête repose sur un coussin, mais elle est entièrement séparée des épaules, et de plus la face, mutilée suivant une coupure à peu près horizontale, n'a conservé aucun trait du visage. L'extrémité de la tête a été aussi tranchée verticalement



STATUE DE CLÉMENT V.

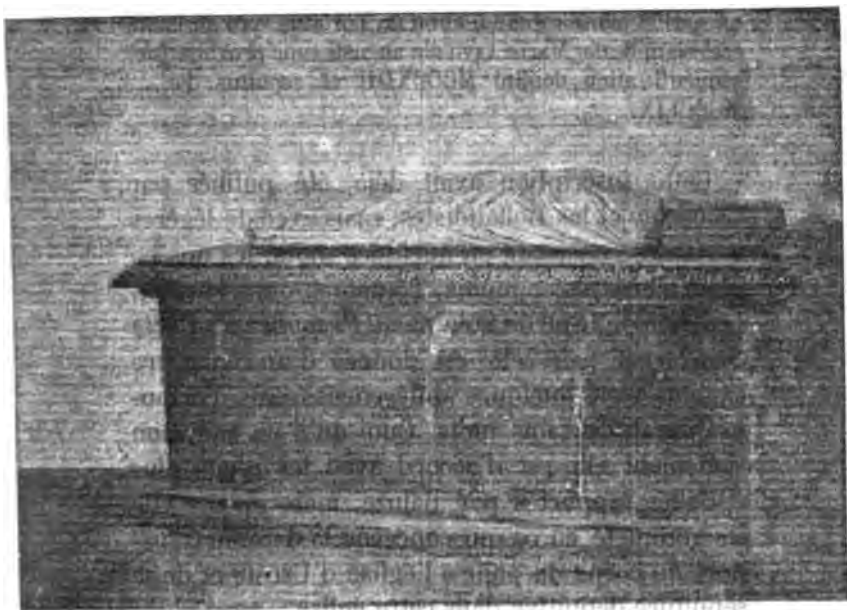
(Cathédrale de Bordeaux.)

et il ne reste de la coiffure que de rares cheveux sur le bord d'une joue près de laquelle on aperçoit aussi un petit arrachement du bas de la tiare. La statue mesure 1^m60 pour le corps et 0^m30 pour la tête mutilée.

Il est facile de voir, par suite de cette regrettable mutilation, que cette statue, dans laquelle cependant on ne saurait méconnaître la représentation de Clément V, n'est d'aucun secours pour nous renseigner sur sa physionomie caractéristique. Elle se distingue toutefois par une certaine ampleur des épaules et ne manque ni d'élégance ni de finesse dans certains détails du costume.

L'épithaphe du pontife y est gravée en caractères du xiv^e siècle sur le bord de la table qui porte la statue. Malheureusement, les deux côtés tournés vers les murs sont invisibles. De plus, la table a été brisée suivant deux fentes à peu près parallèles dans le sens de la largeur, et par conséquent se compose de trois morceaux. Celui du milieu, par inadvertance, se trouve détourné, de sorte que le bord qui fait face au spectateur devait être placé du côté opposé vers le mur. Il en résulte, aux deux joints de la brisure, une double perturbation dans le sens de l'inscription telle qu'elle apparaît. Un fragment cassé, qui formait l'angle de la table entre le côté de face et le côté latéral de droite, a disparu. L'autre angle de droite du même côté latéral est aussi brisé, mais le morceau portant le mot FELICIS est encore là sur la table comme

un objet abandonné. Pour compléter la physionomie de cette table, ajoutons qu'une fente part du premier de ces angles mutilés et aboutit à un vide de forme courbe produit par accident dans l'épaisseur du marbre, derrière le coussin.



TOMBEAU DE CLÉMENT V A UZESTE.

Dans cet état de choses, nous avons pris une empreinte au frotté et à tâtons de la partie de l'inscription cachée par les murs et qui est la plus avariée. Grâce à cette empreinte, nous pour-

vons reconstituer l'épithaphe en entier, moins les lettres disparues à l'un des angles brisés. La voici, sauf ses nombreuses abréviations :

† Hic iacet felicis recordationis Dominus Clemens Papa V fundator ecclesiarum de Asesta (*sic*) et de Vilhendraudo qui obiit apud Rupem Mauram Nemausensis dyocesis die xx aprilis pontificatus sui anno ix, portatus vero ad istam ecclesiam Beatæ Mariæ xxvii die augusti tunc proxima (*sic*) sequenti anno domini MCCCXIII et sepultus die..... MCCCLIX.

Cette inscription avait déjà été publiée par Ciacconio et les Bollandistes, mais avec de légères variantes consistant en quelques mots, les uns en plus, les autres en moins. Toutefois, dans la réimpression de 1860 du volume du *Propylæum ad Acta Sanctorum mai*, elle est donnée d'une manière exacte, sauf quelques différences dans l'orthographe de certains mots. Quoi qu'il en soit, non seulement elle est d'accord avec les récits plus détaillés rapportés par Baluze, mais encore elle les complète en ce qui concerne la date du transport du corps du pape à l'église d'Uzeste et de sa sépulture définitive dans cette église.

Le pape, est-il dit dans la *Troisième vie* citée par Baluze, mourut à Roquemaure le 12 des calendes de mai 1314. « Son corps fut transporté à Carpentras où il reçut les honneurs de la sépulture ecclésiastique. » Ce premier transport dut avoir lieu au mois de juillet, puisque le même

récit ajoute qu'au mois d'août suivant le corps fut porté de Carpentras à l'église d'Uzeste.

Mais ici le texte épigraphique est plus précis que celui de l'historien ; il indique le jour de ce second transport, le 27 août de l'an du Seigneur 1314 qui *a suivi immédiatement l'année* de la mort du pontife arrivée également en 1314.

Il semble au premier abord qu'il y ait incompatibilité entre ces deux dates, 20 avril et 27 août, comprises dans deux années en apparence consécutives et en réalité contenues dans la même année 1314. Mais il faut observer que l'une se rapporte à la neuvième année du pontificat qui se comptait du 13 juin 1305 et s'interrompait le 20 avril 1314, tandis que l'autre date s'applique simplement au 27 du mois d'août de l'année courante 1314.

De plus, l'inscription nous fait connaître la date de la sépulture, l'an 1359, sans toutefois que nous y trouvions aujourd'hui le mois et le jour qui étaient désignés sur le fragment disparu de l'un des angles de la table. Il s'est donc écoulé un intervalle de quarante-cinq ans entre le transport du corps à Uzeste et le moment de sa sépulture définitive dans le tombeau.

Le monument était édifié par les soins et aux frais du cardinal Gaillard de La Mote, neveu et héritier du pape. Les termes précis de son testament nous apprennent qu'au moment où il exprimait ses dernières volontés, le mausolée devait

être en cours d'exécution, puisque le cardinal ordonne que le tombeau qu'il a fait élever dans l'église d'Uzeste pour contenir la sépulture de son oncle soit entièrement achevé à ses frais. Mais des contestations au sujet de l'exécution des clauses de ce testament paraissent avoir surgi entre les chanoines d'Uzeste et le cardinal ou ses représentants. Elles eurent pour résultat de faire traîner en longueur l'achèvement du tombeau et sans doute de faire ajourner ainsi à un délai de quarante-cinq ans les funérailles du pape.

Ces difficultés, ces lenteurs ne suffisent-elles pas à expliquer ce long délai, sans qu'il soit nécessaire d'en chercher une autre raison dans l'importance et la somptuosité du monument dont des descriptions, malheureusement trop sommaires, nous sont parvenues? Il était en effet décoré de huit colonnes de jaspe et aurait été accompagné d'une chasse d'argent ornée d'or et de pierres précieuses. Quant à la statue, seul témoin actuel de ces magnificences, nous n'en trouvons mention que dans le *Propylæum ad Acta Sanctorum mai*, à la date de 1685.

Quoi qu'il en soit, le tombeau fut violé et saccagé en 1577 par les calvinistes. Le corps du pape, au dire de Ciacconio, fut retrouvé intact en apparence, mais singulièrement allongé, atteignant une longueur de près de huit pieds et portant encore sur le visage les traces d'une ancienne blessure cicatrisée. Les profanateurs trouvèrent

dans le sépulcre et s'approprièrent une quantité considérable de pierres précieuses, plusieurs vases d'argent, des aromates et divers objets de grande valeur, le tout déposé avec le corps. Quant à celui-ci, il se réduisit bientôt en poussière et ses os furent livrés aux flammes par les violateurs.

L'église d'Uzeste, objet de la sollicitude de Clément V, son fondateur et bienfaiteur, accuse dans ses trois nefs, qui se prolongent autour du chœur, le style de la fin du ^{xiii}^e siècle. Mais le chœur, muni de trois chapelles rayonnantes, se rapporte au ^{xiv}^e siècle. C'est une construction remarquable par sa disposition qui affecte la forme d'une lanterne à cinq côtés portée par cinq arcs aigus et qui ouvre par un arc plus grand que les autres sur la nef médiane. Cet ensemble par l'harmonie de ses formes donne au monument, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, un aspect d'élégance étranger aux autres édifices de la région. Les documents nous manquent pour préciser l'époque de cette construction, mais il est plus que vraisemblable qu'elle aura été édifiée pour abriter sous son dôme le tombeau du pape et, par suite, qu'elle doit se rapporter à l'intervalle compris entre la mort de Clément V, 1314, et la date de sa sépulture, 1359.

Extraits de Ciacconio : *Vitæ et res gestæ Pontificum rom.*,
édit. de 1677, t. II, p. 360.

Propinquis suis innumerabiles pene gazas reliquit, sepulchrum ejus marmoreum admirandique operis, octo colum-

nis ex jaspide pulchre exornatum erat. Postea quidem a violentibus sepulchrum inventum est pontificium corpus admodum procerum, fere pedes 8, cum eminenti in vultu olim vulneris accepti cicatrice, idque statim in cineres resolutum est. Violatores insignis tumuli ex eo retulere in prædam aliquot gemmas, argenteaque vascula quæ una cum corpore, et aromatibus et crepidis inclusa fuerant. Ossa denique, ne quid prætermittam, igni comburanda tradidere. Hæc violatio sepulchri facta est vii idus januaris anno 1577, ducibus tam nefarii sceleris Serra et Forcade Vasatensibus.

Jusserat enim Clemens et supremis tabulis mandavit corpus suum Uzestæ sepeliri et cum mortuus esset, inter Canonicos Uzestenses et Carpentoratæ antiqui oppidi incolas lis magna et gravis orta est, ultri sepulturæ concederetur. Judicium tamen penes Uzestam fuit.

Is novis ægitudinibus afflictatus, aliquando enim dysenteria aliquando stomachi et laterum dolore cruciabatur, dum ex Avenione Burdegalam redire constituisset, in Roca Maula super amnem Rodanum vico proximo Narbonensis xii kal. mai anno 1344 obiit, corpus dum noctu in ecclesia servaretur, casu semiustum sepultum est in ædícula B. Mariæ de Uzesta, villula ignobili Vasatensis diocesis ob devotionem quam ad eum locum habuerat cum hac inscriptione :

Hic jacet fel. rec. d. Clemens papa V fundator ecclesiarum collegiatarum de Uzesta et de Vilhendraudo qui obiit apud Rupem Mauram Nemausensis diocesis die xx april. pont. sui anno IX portatus vero ad istam ecclesiam B. Mariæ de Uzesta anno domini MCCCXIV, xxvii die Augusti tunc proxima et sepultus die..... anno dom. MCCCLIX.

Extraits de Baluze, *Vitæ Pontif. Avenion.*, t. I, col. 60,
3^e Vie.

..... Hic Clemens papa cum de Carpentorate civitate

infirmus portatus fuisset ultra Rhodanum apud castrum de Rocamaura, obiit ibidem xii kal. mai, pontificatus sui anno nono, dominicæ vero incarnationis anno MCCCXVI, fuitque revectum corpus ejus ultra Rhodanum apud Carpentoratem civitatem ubi Cardinales cum alia curia residebant. Sequenti vero mense Augusti de Carpentorate fuit transvectum corpus ejus in Vasconiam patriam suam; fuitque sepultum, sicut elegerat, in ecclesia Beatæ Mariæ de Vsesta diocesis Vasatensis.

Baluze, col. 79, 4^e Vie.

Hic Clemens papa sedit annis viii mensibus x diebus xv a die creationis suæ usque in diem sui obitus computando. Obiit autem in nocte præcedente die sabbati subsequentis, quod fuit xii kal. mai pontificatus sui anno IX, anno domini 1344 apud Rochammauram, quod est castrum regis Franciæ super Rhodanum in finibus regni sui, fuitque inde reportatum corpus ejus ultra Rhodanum extra regnum Franciæ apud Carpentoratem civitatem ubi Cardinales cum alia curia residebant. Sequenti vero mense augusti de Carpentorate transvectum fuit corpus ejus in Vasconiam patriam suam, fuitque sepultum, sicut eligerat, in ecclesia quæ appellatur Beatæ Mariæ de Usesta diocesis Vasatensis, ubi paulo prius Canonicos instituerat regulares in villula minus insigni satis sterili et exili.

Baluze, t. I, col. 140, 6^e Vie.

Item quod ipse Clemens post multos labores, anxietates et tribulationes apud Castrum de Rupe Maura supra Rhodanum, quod est regis Franciæ, die Veneris de nocte quæ intitulabatur xii kal. mai ad Christum migravit anno a nativitate Domini MCCCXIV et apud Civitatem Carpentoratensem ultra Rhodanum, ubi tenebat curiam suam et ubi tunc erant Cardinales, suum corpus fuit deportatum et ibi honorifice extitit traditum ecclesiasticæ sepulturæ;

sed postea apud Vasconiam juxta ordinationem suam in quadam villa modici valoris ipsum corpus fuit portatum et ibi in ecclesia collegiata canonicorum secularium, quæ vocatur ecclesia B. Mariæ de Uesta, Vasatensis diocesis cum magno honore extitit sepultum. Qui quidem rexit Ecclesiam octo annis, decem mensibus et quindecim diebus a die suæ creationis computando.

Baluze, notes, t. I, col. 684.

Amyericus de Peyraco abbas Moyssiacensis in codice 2835 bibliothecæ Colbertinæ fol. 89. Idem Clemens genus suum sublimavit, et plura castra eidem construxit. Decimas Leomanie nobilibus concessit contemplatione Vicecomitis nepotis sui. Et collegium de Villandrau et Uzestæ instituit, et jus patronatus generi suo concessit in perpetuum. Prædictus papa Clemens V non potuit bene fundare dictum collegium Uzestæ seu de Villandrau, sed oneravit successorem suum quod impletet quod ipse inceperat. Propterea Dom. Johannes XXII immediate successor suus quemdam prioratum abbatie Moyssiaci commendavit perpetuo.....

Baluze, t. I, col. 683.

B. Mariæ de Uesta. — Bzovius anno 1330 § 64 ex registro Johannis XXII scribit Bertrandum vicecomitem Leomanie Clementis V nepotem, reponendis ejus ossibus arcam argenteam auro et lapidibus pretiosis ornatam pretio supra quinquaginta mille nummum aureorum comparasse reponendam super tumulum ejus in ecclesia Uestæ. Infra quum agemus de Galhardo Cardinale de Motha visuri sumus eum suis sumptibus extruxisse sepulcrum Clementis.

Baluze, t. I, col. 734.

..... Fuisse sepultum in urbe Vasatum hinc colligi posse videretur quod, uti testatur Papirius Massonus, tes-

tamento cavit uti corpus suum sepeliretur in urbe Vasatum inque divi Joannis templo, non procul a Clementis V sepulcro, quod ipse sumptibus suis fieri curaverat. Sic enim legitur in fragmento testamenti ejus quod in ipsius Clementis vita retulit idem Massonus : « Volo et ordino « executoresque meos attente rogo ut tumulus quem ad « sepeliendum corpus felicitis recordationis Clementis V « papæ avunculi mei fabricare feci in ecclesia Beatæ « Mariæ de Usesta diocesis Vasatensis compleatur et « absolvatur stipendiis meis, prout eisdem executoribus « aut uni ex ipsis videbitur faciendum. » Sed huic conjecturæ obstant ea quæ leguntur in veteri quodam libro ecclesiæ Narbonensis : « Anno MCCCLVII die xv januarii fuit sepultus in præsentī ecclesia sancti Justi Narbonensis ecclesiæ Reverendus in Christo Pater Dominus Galhardus dei gratia Sanctæ Lucie in Silice diaconus Cardinalis.

Propylæum ad Acta Sanctorum mai (Édit. de 1868).

..... Octo columnis a jaspide exornatum. Hoc indicio admonitus rogavi collegii nostri Burdigalensis rectorem Ant. Blanchard ut sepulcrum illud nobis delineandum curaret. Tentavit is commendatum sibi rogatum exsequi, sed ei loco pictoribus destituto aliud non potuit obtinere quam solius tumbæ lapideæ nigro marmore incrustatæ accuratam dimensionem hic subtus expressam cum superpositæ ex albo marmore statuæ descriptione verbali absque ulla mentione columnarum alteriusve ornatus circum vel supra-ducti : cujus tumbæ altitudo (præter statuam quinque et semis pedes longam, altam unum), pedum omnino trium cum dimidio est, longitudo pedum octo et semis.

Propylæum ad Acta Sanctorum mai (Édit. de 1868).

Litigium de corpore. — Nempe delatum Carpentoratensem in civitatem cadaver, dum ibidem diutius in ecclesia servatur, donec successor eligeretur eodem fortuito incendio semiustum est, quo Conclave dissolutum fuisse intelligimus

ex Jacobo Card. S. Georgii in suis annotatis ad lib. 3 de electione Coelestini V cap. 2 lit. q. Digressis autem cardinalibus litigatum est inter Canonicos Uzatenses et Carpentoratenses de corporis possessione. Quod cum prioribus ex defuncti testamento esset adjudicatum, delatum quidem Uzestam est, ut dicitur in epitaphio; sed quod testamento mandaverat sibi fieri monumentum, non nisi post annos XLV (si numeri impressi non discrepant a sculptis) absolutum a canonicis : quibus fortassis cum defuncti consanguineis et heredibus, opulentissimam ejus gazam partitis, longe difficilior certamen fuerit pro sumptibus extorquendis, quam pro corpore fuerat cum canonicis Carpentoratensibus. Ipsum vero sepulcrum quomodo anno MDLXXVII a Calvinistis fuerit sacrilege violatum spoliatumque, et invento corpore, si ustulationem levem excipias, externa specie integro, sed mox in cineres resolutum, ossa sint concremata apud Gacconium videri potest cum curiosis circumstantiis pluribus.

Lapidis arcam operientis supremus et nonnihil acclivis limbus, inscribitur epitaphio, per circuitum tumbæ ducto, antiquis illius ætatis litteris, olim auro illitis, nunc eo exoleto obscuratis et parte una qua fractum limbum ostendunt.... non amplius legibilibus, unica in linea puncta post caput desuper jacentis statuæ initium sumente verbis hujusmodi...

(Le texte de l'inscription donnée dans le *Propylæum* est conforme à celui qui est gravé sur le marbre, excepté Uzesta au lieu de Azesta et proxime au lieu de proxima.)

MÉMOIRE SUR LES MILLIAIRES
DE L'EMBRANCHEMENT
DE LA VOIE AURÉLIENNE
QUI ALLAIT A RIEZ.

Par M. l'abbé Henri THÉDENAT, membre résident.

Lu dans la séance du 29 décembre 1886.

Le département des Alpes-Maritimes était traversé par plusieurs voies romaines, dont trois ont spécialement attiré l'attention des archéologues :

La voie Aurélienne, qui longeait la mer et suivait presque partout les sinuosités du rivage.

La voie Julia Augusta, parallèle à la première, mais plus au nord, dans les montagnes ; elle suivait, pendant une partie de son parcours dans le département des Alpes-Maritimes, le vallon de Laghet.

Un embranchement qui se détachait de la voie Aurélienne, près de Cagnes, montait à Vence ; de là se dirigeait au nord-ouest vers Castellane, d'où il gagnait Riez.

Ce sont les milliaires trouvés sur cet embranchement que je désirerais publier ici. Plusieurs auteurs s'en sont occupés, mais aucun ne les a étudiés dans leur ensemble, et plus d'une fois

les copies sont fautives ou incomplètes. J'ai eu l'avantage de suivre à pied cette voie en entier. Aidé par les indications des auteurs qui m'ont précédé, j'ai recherché, trouvé et copié tous les milliaires qui ont survécu, et dont plusieurs sont encore en place. Je parle donc de ce que j'ai vu. D'ailleurs, les gendarmes de Coursegoules m'ont arrêté, dans l'unique auberge du pays, comme espion italien ; ils m'ont conduit à la gendarmerie et ont examiné mes calepins d'un air soucieux ; ils peuvent rendre le témoignage officiel que j'ai réellement parcouru le pays dont je parle. Je crois donc être en mesure d'apporter quelques renseignements nouveaux et de rectifier plusieurs erreurs.

Voici les noms des auteurs qui ont étudié les différentes sections de cette voie :

M. Bourguignat, le premier, l'a signalée¹ et l'a suivie depuis la voie Aurélienne jusqu'à Gréolières ; mais, arrivé là, il n'en a plus retrouvé la trace et s'est perdu sur une fausse piste.

La partie qui va de Gréolières à Castellane a été parcourue à deux reprises et décrite par M. Sénèque.

M. Révellt l'a explorée plus soigneusement et a classé ses observations d'une façon beaucoup plus scientifique ; malgré quelques erreurs de détail, son travail est excellent et on y reconnaît

1. Voir dans la liste bibliographique (p. 296-298) les titres des ouvrages mentionnés dans ce paragraphe.

les habitudes d'exactitude et de précision auxquelles son auteur a habitué ses lecteurs.

Au delà de Castellane la voie antique a été mentionnée par les auteurs qui se sont occupés des antiquités et de l'histoire de cette localité : Laurensi, Henry, Gras-Bourguet, Féraud.

Récemment, M. Honnorat lui a consacré dans le *Bulletin épigraphique* un mémoire intéressant mais incomplet ; au lieu de cinq milliaires reconnus sur ce tronçon de la voie aux environs de Castellane, M. Honnorat n'en a reconnu que trois.

C'est à M. Émile Auteville, instituteur à Andon, que revient l'honneur d'avoir le premier signalé les milliaires qui subsistent encore sur le tronçon qui relie la Haute-Vallette à Andon (voir les numéros 9 à 13). C'est lui qui les a indiqués aux archéologues qui ont, avant nous, parcouru cette partie de la voie antique ; avec une obligeance dont nous ne saurions trop le remercier, il nous a guidés¹, et nous a ainsi évité des recherches longues et pénibles qui auraient pu être parfois infructueuses.

Je me fais aussi un devoir de remercier ici M. l'abbé P. Rue, le vénérable curé de Gréolières, qui m'a fourni au sujet de la borne de Gréolières (n° 8) des renseignements utiles.

1. J'ai parcouru cette section de la voie romaine avec mon ami M. Ant. Héron de Villefosse. Les lectures et les observations recueillies au sujet des n° 9-13 nous sont par conséquent communes.

LISTE DES OUVRAGES CITÉS DANS CE MÉMOIRE.

1° *Manuscrits.*

PEIRESC. — *Inscriptiones antiquae* (Bibliothèque nationale, fonds latin, n° 8957).

PEIRESC. — *Inscriptiones antiquae* (Bibliothèque nationale, fonds latin, n° 8958).

2° *Imprimés.*

ALLMER. — *Revue épigraphique du midi de la France*, t. I. Vienne, 1878-1883, in-8°.

Almanach du département du Var pour l'année bissextile 1824. Draguignan, 1824, in-18.

BERGIER. — *Histoire des grands chemins de l'empire romain*. Bruxelles, 1728, in-4°.

BLANC. — *Épigraphie antique du département des Alpes-Maritimes*. Nice, 1878, in-8°.

BOUCHE. — *La Chorographie, ou description de Provence, et l'histoire chronologique du même pays*. Aix, 1664, in-fol.

BOURGUIGNAT. — *Inscriptions romaines de Vence*. Paris, 1869, in-8°.

BRUN. — *Inscriptions anciennes retrouvées, ou inédites, dans les Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes*, t. II, p. 109-117. Nice, 1873, in-8°.

CARLONE. — *Vestiges épigraphiques de la domination gréco-massaliote et de la domination romaine dans les Alpes-Maritimes, dans le Con-*

- grès archéologique de France, XIV^e session tenue à Paris en 1867.* Caen, 1868, in-8°.
- FÉRAUD (l'abbé). — *Géographie historique et géographique du département des Basses-Alpes.* Digne, 1849, in-18.
- FÉRAUD (l'abbé). — *Histoire, géographie et statistique du département des Basses-Alpes.* Digne, 1864, in-8°.
- GARCIN. — *Dictionnaire historique et topographique de la Provence ancienne et moderne.* Draguignan, 1835, in-8°.
- GRAS-BOURGUET. — *Antiquités de l'arrondissement de Castellane*, 2^e édit. Digne, 1842, in-8°.
- HENRY. — *Recherches sur la géographie ancienne et les antiquités du département des Basses-Alpes*, 2^e édit. Digne, 1842, in-8°.
- HERZOG. — *Galliae Narbonensis provinciae romanae historia.* Leipzig, 1864, in-8°.
- HONNORAT. — *Les Milliaires des environs de Castellane*, dans le *Bulletin épigraphique de la Gaule*, t. II, p. 234-244. Vienne-Paris, 1882, in-8°.
- [LAURENSI.] — *Histoire de Castellane.* Castellane, 1775, in-42.
- MURATORI. — *Novus thesaurus veterum inscriptionum.* Milan, 1739-1742, in-fol.
- NOYON. — *Statistique du département du Var.* Draguignan, 1846, in-8°.
- PAPON. — *Histoire générale de Provence.* Paris, 1776, in-4°.

- PIETTE. — *Itinéraires gallo-romains dans le département de l'Aisne*. Laon, 1856-1862, in-8°.
- RÉVELLAT. — *Notice sur une remarquable particularité de toute une série de milliaires de Constantin le Grand*, dans la *Revue archéologique*, 1883, t. II, p. 39. Paris, 1883, in-8°.
- RÉVELLAT. — *Les Adunicates, peuple gaulois emplanté dans la région d'Andon (Alpes-Maritimes)*, dans le *Bulletin épigraphique*, t. IV, p. 273-293. Vienne-Paris, 1884, in-8°.
- ROBERT (Charles). — *Revue des sociétés savantes*, 1877. Paris, 1877, in-8°.
- ROUX. — *Statistique des Alpes-Maritimes*. Nice, 1862, in-8°.
- SÉNÉQUIER. — *Excursions archéologiques aux environs de Grasse*, dans les *Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes*, t. VIII, p. 194-208. Nice, 1882, in-8°.
- SÉNÉQUIER. — *Excursions archéologiques aux environs de Grasse*, dans les *Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes*, t. X, p. 397-408. Nice, 1885, in-8°.
- TISSERAND (l'abbé). — *Histoire civile et religieuse de la cité de Nice et du département des Alpes-Maritimes*. Nice, 1862, in-8°.
- TISSERAND (l'abbé). — *Histoire de Vence, cité, évêché, baronnie, de son canton et de l'ancienne viguerie de Saint-Paul du Var*. Paris, 1860, in-8°.

L'embranchement de la voie Aurélienne à Riez peut se diviser en trois sections :

1° *De la voie Aurélienne à Vence.*

2° *De Vence à Castellane.*

3° *De Castellane à Riez.*

Cette division est d'autant plus naturelle que la série des chiffres destinés à marquer les milles recommence après chacune de ces sections.

I.

DE LA VOIE AURÉLIENNE A VENCE.

1.

Ferme du Petit-Saint-Jean, près Cagnes.

« Deux inscriptions viennent d'être découvertes sur le domaine du Petit-Saint-Jean, appartenant à M. Guérin, ancien président de la cour royale d'Aix, situé à l'extrémité nord-ouest du territoire de Cagnes, dans la jolie vallée du Malvan. Nous allons essayer d'en donner la description.....

« Nous ne pensons pas, comme on l'a cru d'abord, que ce monument puisse être une pierre milliaire.

« Cette inscription existe sur un tronçon de colonne de pierre calcaire grisâtre, d'un travail assez poli, mais éraillé par le frottement ; il a, dans son état actuel, 190 centimètres de hauteur sur 143 de circonférence. » (*Almanach du département du Var*, p. 22-23.)

.....

 OTIDIVICO
 NSTANTI
 AVG · PII

(Texte de l'almanach du département du Var.)

[*Imp(eratori) Caes(ari) Fl(avio) Val(erio) Constantino, p(io), f(elici), Aug(usto), M(arci) Aur(elii) Val(erii) Maximiani Aug(usti) nep]oti, divi Constanti(i) Aug(usti) Pii [filio]*].

La ferme du Petit-Saint-Jean est située sur le bord du Malvan, au nord-est de Villeneuve et au nord-ouest de Cagnes. J'y ai cherché inutilement le milliaire de Constantin ; le fermier actuel, entré dans la ferme il y a douze ou treize ans, ne l'a jamais vu.

Un de ses prédécesseurs, nommé Civade, que j'ai réussi à retrouver, m'a assuré qu'au moment où il a quitté la ferme, il y a quinze ans environ, la borne y était encore ; elle était appuyée contre le jambage gauche de la porte cintrée donnant entrée dans le jardin, à gauche de la maison d'habitation. Elle a donc disparu, il y a quatorze ans environ, après le départ de M. Civade et avant l'arrivée du fermier actuel.

Il y a, au Petit-Saint-Jean, des substructions antiques d'une certaine importance ; devant la porte de la ferme on voit encore une belle pierre

déjà signalée, sur laquelle est sculptée une grande ascia en relief. M. Civade m'a dit que, vers le temps de son départ, il avait été chargé de transporter, du Petit-Saint-Jean à Vence, chez son propriétaire, M. Guérin, plusieurs inscriptions, mais que le milliaire était resté.

Pour en avoir le cœur net, je suis allé à la maison Guérin. M^{me} Guéraud, héritière de M. Guérin, l'avait vendue à M^{me} Michel, et, en déménageant, avait emporté les inscriptions. Je me suis transporté à son nouveau domicile, où elle a eu l'obligeance de me montrer quelques pierres antiques provenant en effet du Petit-Saint-Jean. Le milliaire n'y était pas. Il faut donc, jusqu'à nouvel ordre, le considérer comme perdu.

(*Almanach du Var*, 1824, p. 22. — GARCIN, *Dictionnaire*, v^o Cagnes, p. 203. — NOYON, *Statistique*, p. 254. — TISSERAND, *Vence*, p. 9. — ID., *Nice*, t. I, p. 38. — ROUX, *Statistique*, t. II, p. 80. — CARLONE, *Vestiges épigr.*, p. 62, n^o 91. — BLANC, *Épigr. ant.*, t. I, p. 99, n^o 64. — ALLMER, *Revue épigr.*, t. I, p. 103, n^o 116. — RÉVELLAT, *Rev. arch.*, 1883, t. II, p. 70, n^o 2.)

2.

Petit-Saint-Jean, près Cagnes.

M. Civade m'a montré, dans le lit du Malvan, en face de la ferme, la base et la partie inférieure du fût d'un milliaire. Il n'y a plus trace de l'inscription qui d'ailleurs couvrirait sans doute la partie de la colonne aujourd'hui disparue.

M. Civade est certain que ce fragment n'est pas celui qui était autrefois à la ferme.

Je ne crois pas non plus que ce soit la base de cette même colonne : le diamètre ne correspond pas avec les dimensions indiquées par l'*Almanach du département du Var* ; la pierre est un calcaire blanc, et non pas gris. Le pied, d'une bonne forme et régulièrement taillé, ne paraît pas convenir à une borne de Constantin, qui sans doute aurait été gravée comme d'habitude sur un fût de colonne, et non sur une pierre soigneusement taillée tout exprès.

Hauteur de la base, 0^m32.

Hauteur du fût, 0^m45.

Diamètre, 0^m56.

Ce fragment n'avait pas encore été signalé.

II.

DE VENCE A CASTELLANE.

3.

Vence.

« Trouvée par M. Blanc à 5 kilomètres de Vence (BRUN), à l'embranchement de la route de Bezaudun ; les cantonniers l'avaient placée au point de jonction des deux routes ; cette pierre est actuellement à Vence, dans la cour des pompiers, où je l'ai fait transporter. » (BLANC.)

IMP. CAES
 G · IVLIVS · VERVS
 MAXIMINVS
 PIVS FELIX · IN
 VICTVS A^U
 P MAX · TRI
 P^PPROC · COS
 ATVS · REST
 ITVIT

(*Ma copie.*)

Imp(erator) Caes(ar) G(aius) Iulius Verus Maximinus, pius, felix, invictus, Aug(ustus), p(ontifex) max(imus), tri[b(unitia) p(otestate)], p(ater) p(atriciae), proc(onsul), co(n)s(ul) [design]atus, restituit.

235 après Jésus-Christ.

Hauteur, 1^m04; diamètre, 0^m42; hauteur des lettres, de trois à quatre centimètres.

Ce milliaire avait été placé par les cantonniers à l'embranchement des routes de Bezaudin et de Castellane, après le treizième kilomètre en venant de Vence. M. Blanc le fit transporter à Vence, et, menacé d'un procès-verbal par les cantonniers, il remplaça l'ancienne borne par une neuve, qui y est encore.

Les cantonniers avaient peut-être trouvé ce milliaire dans les carrières romaines de la Chaise-l'Évêque (voir le n° 5).

(BRUN, *Annales des Alpes-Maritimes*, t. II (1873), p. 115, n° IV. — BLANC, *Épigr. ant.*, t. I, p. 57, n° 11. — ALLMER, *Rev. épigr.*, t. I, p. 71, n° 92.)

4.

Perdu.

Milliaire « qui est brisé et dont l'inscription est effacée, encore en place un peu au-dessus du point où la nouvelle route [de Coursegoules] vient croiser l'ancienne. » (BLANC.)

J'ai vainement cherché ce milliaire. D'après la carte dressée par M. Blanc (*Épigr. ant.*, t. I, planche I), il aurait été dressé à 1500 mètres environ du précédent, à un peu plus d'une lieue et demie de Vence.

5.

Vence.

« Inscription découverte dans une des carrières romaines de la *Chaise de l'évêque* (BOURGUIGNAT). — J'ai fait transporter cette inscription dans la cour des pompiers, à Vence. » (BLANC.)

IMP · CAES
G · IVLIVS · VERVS
MAXIMIVS
PIVS · FELIX · INVI
CTVS · AVG · PONT
MAX · P · P · TRIB · POT
PROC · COS · DESIG
NATVS · RESTITV
IT

(Ma copie.)

Ligne 2, les V sont plus petits que les autres lettres. La partie inférieure des lettres suivantes a été emportée par une cassure : ligne 5, le dernier T ; ligne 6, POT ; ligne 7, G ; ligne 8, V.

Imp(erator) Caes(ar) G(aius) Iulius Verus Maximinus, pius, felix, invictus, Aug(ustus) pont(ifex) max(imus), p(ater) p(atriciae), trib(unitia) pot(estate), proc(onsul), co(n)s(ul) designatus, restituit.

235 après Jésus-Christ.

Hauteur, 0^m84 ; diamètre, 0^m44 ; hauteur des lettres, trois centimètres et demi environ.

Les carrières de *la Chaise-l'Évêque* sont près de l'ancienne route de Vence à Castellane, à deux lieues environ de Vence.

Il est à remarquer que, sur les deux milliaires 3 et 5, les noms de l'empereur Maximin n'ont pas été martelés. Cela tient peut-être à ce fait que ces deux bornes n'ont pas été utilisées et sont restées jusqu'à nos jours dans la carrière où on les a taillées et gravées.

(BOURGUIGNAT, *Inscriptions romaines de Vence*, Paris, 1869, in-8°, p. 75, et planche V, fig. 1. — BLANC, *Épigr. ant.*, t. I, p. 58, n° 12. — ALLMER, *Rev. épigr.*, t. I, p. 71, n° 92.)

6.

Vence.

« Trouvée dans les carrières romaines de *la Chaise-l'Évêque*. Cette pierre, qui est entièrement

fruste, a été transportée dans la cour des pompiers. » (BLANC.)

/////////DIV////
 ///////////RA////////
 ///////////AX////////
 ///////////O////////
 ///////////N/O////

(Ma copie.)

Hauteur, 0^m8½ ; diamètre, 0^m50.

Ce texte est trop altéré pour qu'on puisse essayer de le restituer. Les lettres, très effacées, se montrent d'une façon fugitive et varient selon les jeux de la lumière. Je me garde de donner comme certaine aucune des lettres que j'ai cru apercevoir.

M. Blanc a vu d'autres lettres que moi ; il est très possible qu'il ait raison. Voici sa lecture :

. M . . . G
 RAS
 EL MAX . V . . I . .
 FN . . . AX
 . . V . . . SS NN . .

(BLANC, *Épigr. ant.*, t. I, p. 58, n° 13.)

7.

Gréolières.

« Fragment situé dans un mur de soutènement, entre le Loup et Gréolières, sur le chemin qui, de cette localité, se rend à Cipières. » (BLANC.)

Le texte de ce fragment, incomplet et très usé, peut être restitué avec certitude d'après le n° 8.

//////AESMAVRELL
 ////N////AVG//
 //A///I////
 //RE////
 //COS IIII
 //NIVIAM
 //TECOLLA////
 //AMAGEN////
 //ONO////////

(Ma copie.)

Ligne 8, les lettres AMA forment un monogramme.

[Imp(erator) C]aes(ar) M(arcus) Aurell(ius)
 [antoni]N[us] Aug(ustus), [p(ius) f(elix) p]a[rthi-
 c(us) m(aximus), br]i[tanic(us) m(aximus), t]ri-
 [b(unicia) potestate], co(n)s(ul) quartum, [p(ater)
 p(atriae), proc(onsul) po]nt(em) viam[q(ue) vetus-
 ta]te colla[bs(am) rest(ituit), cur]am agen[te iulio
 h]ono[rato, p(rocursatore) aug(usti), ex primipil(o);
 m(illia) p(assuum) decem].

Année 213-217.

Hauteur, 0^m67; diamètre, 0^m50; hauteur des lettres, de quatre à quatre centimètres et demi.

Cette borne se trouve sur le bord du chemin qui va de Gréolières à Cipières, un peu avant d'arriver à moitié de la distance entre la route de

Coursegoules à Gréolières et le fond du vallon du Loup, dans le mur de soutènement d'une terre appartenant à M. Girard, à main droite en descendant.

Ce milliaire devait porter le chiffre X, la borne qui lui fait suite marquant le onzième mille ; ce chiffre, d'ailleurs, correspond à la distance qui existe entre Gréolières et Vence.

(BOURGUIGNAT, *Inscr. rom. de Vence*, p. 74, et planche V, n° 4. — BLANC, *Inscr. ant.*, t. I, p. 99, n° 63. — RÉVELLAT, *Bull. épigr.*, t. IV (1884), p. 283.)

8.

Gréolières.

« A dix minutes, à l'ouest du Bas-Gréolières, il se trouve sur le bord du chemin une borne milliaire des plus intéressantes.

« Cette borne, qui, actuellement, sert de piédestal à une croix, a été descendue en l'année 1810 de l'ancien chemin du Haut-Gréolières. (BOURGUIGNAT.)

« Cette borne est située à 800 mètres à l'ouest de Gréolières, à l'embranchement des chemins de Thorenc et de la Vallette, où elle supporte une croix. » (BLANC.)

IMP · CAES · MAVREL
ANTONINVS · AVGG ·
P F · PARTHIC · M · BRIT ·
TANIC · M · TRIB PO

TESTATE COS IIII
 P P · PROC//ONVIAM
 VETVSTAT COLLA
 BS·REST·C//RAMAGE
 NTE · IVLIOHONO
 RATO PAVGEXPR
 I M I P I L

M P XI

(*Ma copie.*)

L. 8, les lettres AMA forment un monogramme.

Même lecture et même date que pour le numéro précédent.

Hauteur, 1^m65; diamètre, 0^m32; hauteur des lettres, cinq centimètres environ.

Cette borne et la croix qui la surmonte sont dressées sur un rocher peu élevé qui domine l'embranchement de la route de Thorenc et du vieux chemin de Castellane.

(BOURGUIGNAT, *Inscr. rom. de Vence*, p. 71, et pl. V, n° 3.
 — BLANC, *Inscr. ant.*, t. I, p. 97, n° 62. — ALLMER, *Rev. épigr.*,
 t. I, p. 69, n° 88. — RÉVELLAT, *Bulletin épigr.*, t. IV (1884),
 p. 280.)

9.

Ferme de la Haute-Vallette.

« Il gît dans un champ appartenant au sieur Michel Cyprien, sur le bord d'un ravin, à 26 mètres environ en aval du chemin. » (SÉNÉQUIER.)

« Après un parcours d'environ 500 mètres depuis la ferme de la Haute-Vallette, nous apercevons, couché à terre, le long d'un ravin, à 20 mètres

de la voie romaine, d'où il a sans doute roulé depuis peu, un superbe milliaire parfaitement intact, mais dont le haut de l'inscription est fruste, car c'est à peine si on peut encore y déchiffrer quelques mots permettant de l'attribuer à l'empereur Antonin Caracalla. » (RÉVELLAT.)

« J'ai profité de mon séjour à Thorenc pour revoir..... le beau milliaire des Vallette. Je l'ai trouvé à la place où il était en 1882, lorsque, à l'aide de trois hommes, je le fis rouler dans un champ voisin pour m'assurer si la face contre terre ne portait pas d'inscription. Le propriétaire de ce champ l'a ramené au bord du ravin où il gisait lors de ma première excursion. L'inscription se trouve de nouveau contre le sol, ce qui la préservera sans doute de l'action destructive de la neige et des frimas. » (SÉNÉQUIER.)

imp. caes. m. AVRELL
antoninus A V G G
p. f. parthic. m. brit
tanic. m. trib. po
testate coq. iiii
p. p. procon viaM
 vetu S t A T E c O L L A
 BREST·CVRAMAGE
 NTE IVLIO HONO
 RATOP·AVG·EX·PR
 IMIPIL·

M · P · XVIII

(Copie Villefosse-Thédénat.)

Ligne 8, les lettres AMA forment un monogramme.

Même lecture et même date que le n° 7.

Hauteur de la base, 0^m55; largeur de la base, 0^m60 sur 0^m50; hauteur totale, 1^m45; diamètre, 0^m50; hauteur des lettres, cinq centimètres.

Nous avons trouvé la borne couchée à terre, devant un buisson, sur le bord d'un ruisseau, à quelques mètres au-dessous de la voie romaine, à peu près à égale distance de la ferme de la Haute-Vallette et du clos d'Arari, et hors de vue de ces deux fermes. La face gravée était, comme l'indique M. Sénéquier, contre terre. Nous avons pu retourner la pierre avec l'aide de deux passants et copier l'inscription.

Les chiffres XI et XVIII qui se lisent sur les milliaires de Gréolières et de la Haute-Vallette correspondent à peu près à la distance qui sépare ces deux endroits.

(SÉNÉQUIER, *Ann. des Alpes-Maritimes*, t. VIII (1882), p. 206, et t. X (1886), p. 401. — RAVELLAT, *Bull. épigr.*, t. IV (1884), p. 279, et planche IV.)

40.

Clos de Bourges.

« En continuant notre marche en avant dans la direction d'Andon, nous apercevons, un peu plus loin, à une dizaine de mètres au-dessous du chemin, un second milliaire sur le mur d'un champ

appartenant au nommé Édouard Funel. Il est aussi formé d'un fût cylindrique et d'une culasse à section carrée. Son inscription est totalement effacée..... Par ses dimensions, ce milliaire appartient évidemment à la série de l'empereur Maximin, tandis que, par la faible distance à laquelle il a été trouvé du précédent, on doit admettre qu'il se trouvait érigé à côté de ce dernier. A la Haute-Vallette, il y avait donc deux milliaires sur un même point, l'un de Caracalla, portant l'expression numérale de la distance, et l'autre de Maximin, privé de cette expression numérale. » (RÉVELLAT.)

Nous avons trouvé ce milliaire dans un mur en pierres sèches, en contre-bas, au fond d'une terre appelée le *Clos de Bourges*, appartenant à un nommé Édouard Funel et situé sur la droite d'une colline, de l'autre côté de laquelle se trouve la ferme dite *Collet de la Serre*.

Les dimensions de la pierre et son aspect général nous ont paru indiquer un milliaire semblable à celui de la Haute-Vallette, et, par conséquent, appartenant comme lui à la série des milliaires de Caracalla érigés sur cette route par les soins de Julius Honoratus. Il nous paraît impossible de l'attribuer à Maximin.

En outre, la distance qui le sépare de l'endroit où gît le milliaire de la Haute-Vallette est d'au moins quinze cents mètres. C'est par conséquent

le milliaire qui, sur la voie de Vence à Castellane, faisait suite à celui de la Haute-Vallette destiné à marquer le dix-huitième mille.

Le milliaire du *Clos de Bourges* portait donc le chiffre XIX.

Hauteur, 1^m55. L'état de la pierre et sa situation ne nous ont pas permis de prendre le diamètre. L'extrémité de la colonne a été très détériorée; c'est là, sans doute, que M. Révellat a cru retrouver les traces d'une base; ce qui est très admissible, quoique incertain. La largeur de la base aurait été de quarante centimètres environ.

(SÉRÉQUIER, *Ann. des Alpes-Mar.*, t. VIII, 1882, p. 204. — RÉVELLAT, *Bull. épigr.*, t. IV (1884), p. 285.)

11.

Andon.

En continuant à suivre la voie romaine dans la direction d'Andon, nous avons rencontré, au bout de peu de temps, la *Chapelle Saint-Hilaire*; 8 ou 900 mètres plus loin que cette chapelle, et moins d'un kilomètre avant Andon, nous avons vu, à notre droite, sur le bord de la route, un milliaire supportant le pied brisé d'une croix en fer.

Une partie de la base est enfouie dans le sol.

Il n'y a plus trace de l'inscription; il appartenait à la même série que les précédents et portait le chiffre de milles XX.

.Hauteur, 1^m45 ; base, 0^m35 ; diamètre variable, la pierre étant très dégradée, de 0^m50 à 0^m56.

(SÉNÉQUIER, *Ann. des Alpes-Mar.*, t. VIII (1882), p. 205. — RÉVELLAT, *Op. laud.*, p. 285-286.)

12.

Andon.

Un peu avant Andon, un sentier se détache de la voie romaine et conduit au village. En avant du village, sur une plate-forme située près de l'église et dominant la source du Loup, on a planté une croix qui a, comme piédestal, un milliaire apporté là en 1851. Ce milliaire était primitivement dressé sur le bord de la voie romaine, à peu près à 400 mètres au nord-ouest du village, au delà de la ferme dite *le Château*. On l'a scié par le haut et repiqué en lui donnant une forme légèrement conique. La base seule est intacte ; elle est haute de 40 centimètres.

Ce milliaire appartenait à la série de Caracalla, et la place d'où il a été enlevé indique suffisamment qu'il suivait immédiatement le milliaire de la chapelle Saint-Hilaire et portait, par conséquent, le n° XXI.

(SÉNÉQUIER, *Ann. des Alpes-Mar.*, t. VIII (1882), p. 205. — RÉVELLAT, *Op. laud.*, p. 286.)

13.

Andon.

A un peu plus d'un kilomètre au delà d'Andon,

en allant vers Caille, au lieu dit *la Selle de Caille*, on voit, à main droite, un peu au-dessus de la voie, un milliaire engagé dans un mur en pierres sèches qui sert de soutènement à un champ en terrasse appartenant à M. Roux.

Il n'y a plus trace de l'inscription antique. On a grossièrement gravé sur le milliaire une croix et le chiffre 1865, sans doute la date de la construction du mur.

Hauteur dans l'état actuel, 1^m30; diamètre, environ 0^m50; largeur de la base, 0^m60.

Ce milliaire faisait partie de la série de Caracalla. Il marquait le vingt-deuxième mille entre Vence et Castellane.

(SÉNÉQUIER, *Ann. des Alpes-Mar.*, t. VIII (1882), p. 205-206.
— RÉVELLAT, *Loc. cit.*)

III.

DE CASTELLANE A RIEZ.

14-15.

Castellane.

Aujourd'hui au musée de Digne.

« En allant de Castellane au hameau de Sione par le chemin raccourci vulgairement appelé *Eschourcho*, et qui doit être à peu près l'ancienne voie romaine, renversé dans un ravin, non loin de la maison Pélissier. » (GRAS-BOURGUET.)

Ce milliaire porte deux inscriptions. La plus ancienne est une des bornes de l'empereur Cara-

calla, érigées par Julius Honoratus. Cette inscription a été signalée par divers auteurs; les premières lignes en sont encore très visibles.

Mais, sur cette première inscription, on en a gravé, en surcharge, une seconde qui n'a pas encore été lue. La seconde inscription commence à la troisième ligne de la première, dont les lettres ont été souvent utilisées par le graveur de la seconde; voici les deux textes en regard avec les lignes correspondantes :

14.	15.
IMP CAE//	
MAVRELIVS	
//NTON/////	DDNN
AVG/////A//	F VAL CONSTA
//CM //RIT//A	NTIO
NICM //IBVN/////	ET GALERIO
//////// ONVI	VAL MA
//MVE////////A//	XIMIANO
////////	////////
///IVLI/////	NOB//LI/////
RATO PAVGEX	CAESAR SAVG
PRIMPIL.	
II	II

(Ma copie.)

Le n° 15 doit se lire comme les inscriptions précédentes de Caracalla.

D(*ominis*) N(*ostris*) F(*lavio*) Val(*erio*) Constantio et Galerio Val(*erio*) Maximiano..... nob[*i*]li[s-
simis] Caesar(*ibus*) s(*emper*) Aug(*ustis*). *Millia passuum*) II.

Années 305-306.

Hauteur, 1^m22; diamètre au sommet, 0^m37 sur 0^m25; la surface gravée est sensiblement aplatie, et, comme tous les milliaires érigés par Julius Honoratus, celui-ci a une forme légèrement conique.

La hauteur des lettres est difficile à prendre sur l'inscription très effacée de Caracalla, et elle est très variable sur l'inscription de Galère et de Maximien.

Ce texte offre de très grandes difficultés de lecture, à cause du mauvais état des deux inscriptions; en outre, l'enchevêtrement des lettres superposées, quelquefois aussi la confusion des deux textes, certaines lettres du premier ayant été conservées pour le second, rendent la tâche encore plus ardue. Aussi, quoique j'aie consacré de très longues heures à l'étude de ce milliaire, je ne donne pas comme absolument certaines toutes les lettres de l'inscription de Julius Honoratus que j'ai transcrites. Un nouvel examen permettrait sans doute d'apporter à la lecture quelques rectifications ou améliorations; dans ces textes surchargés et effacés, beaucoup de traits demeurent incertains, et souvent, après quelques instants, on ne retrouve plus ce qu'on avait vu ou cru voir.

Quant au texte de Constance et de Galère, il se détache mieux. La septième ligne paraît avoir été effacée avec le plus grand soin. On pouvait s'attendre à rencontrer, après les noms des

deux empereurs, les noms des deux Césars, Flavius Valerius Severus et Galerius Valerius Maximinus, auxquels conviendrait parfaitement l'appellation *nobilissimi principes*. Ceci serait d'autant plus admissible que le mot AVG, qui termine la neuvième ligne, faisait partie de la première inscription et pourrait ne pas avoir été conservé à dessein pour la seconde. Mais, si mon calepin et mes souvenirs ne me trompent pas, il me semble bien qu'il n'y a qu'une ligne effacée, dont la place n'aurait pas suffi pour contenir les noms des Césars. De plus, un S très visible et introduit bien volontairement dans le second texte, puisqu'il ne faisait pas partie du premier, précède le mot AVG, qu'on semble avoir voulu transformer ainsi en S(*emper*) Aug(*ustis*).

Après avoir longtemps cherché ce milliaire et le suivant à la place indiquée par les auteurs qui s'en sont occupés, j'ai enfin appris qu'il avait été transporté à Digne en 1883. Il est conservé dans une grande remise, en attendant que la Société de Digne ait pu constituer son musée.

On m'a montré la place précise où il se trouvait. C'était au quartier de Sione, en allant de Castellane à Taulanne, à 3 kilomètres de Castellane, par la voie romaine, une centaine de mètres environ après la maison Pélissier; il avait glissé dans un ravin en dessous de la voie.

Laurens et après lui plusieurs auteurs ont

signalé un milliaire au quartier de Cheiron. Le quartier de Cheiron est d'un autre côté, sur la route de Castellane à Saint-André. M. Martigny, de Castellane, a eu l'obligeance de m'accompagner au quartier de Cheiron. Il m'a montré, dans une bergerie appartenant à M. Reynaud, au fond d'un vallon, au-dessous de l'endroit où la route actuelle de Saint-André rejoint l'ancien chemin, entre le cinquième et le sixième hectomètre de la borne kilométrique XXVII en allant vers Castellane, un fût de pierre cylindrique, haut de 62 centimètres, et ayant un diamètre d'environ 47 centimètres. C'était, paraît-il, une borne assez haute, située autrefois sur le bord de la route ancienne; elle aurait été sciée, repiquée on ne sait pourquoi et roulée dans le vallon. Rien aujourd'hui ne permet de conjecturer si c'était un milliaire. En tout cas, il aurait fait partie d'une voie autre que celle dont nous nous occupons.

(LAURENSI, *Hist. de Castellane*, p. 12. — GRAS-BOURGUET, *Antiquités*, p. 21, et pl. I, n° 2. — HENRY, *Recherches sur la géogr.*, p. 91. — FÉRAUD, *Géogr. hist.*, p. 241, et *Histoire géogr. et statistique*, p. 447, mentionne le milliaire sans en donner le texte. — HONNORAT, *Bull. épigr.*, t. II, 1882, p. 240.)

46.

Castellane.

Aujourd'hui au musée de Digne.

« In columna lapidea, sur le chemin de Castellane à Taulanne.

« Cette inscription se trouve en une pierre sur le chemin de Castellane à Senez, distant de Castellane un peu plus de demy-lieue, et est faite en forme de colonne milliaire. Le sieur Bouche, prévost de Saint Paulme, l'a transcribed, et je l'ay supplée le 20 octobre 1639. » (PEIRESC.)

Elle « se trouve en montant à Sione, renversée dans un champ voisin de l'ancien chemin royal. » (LAURENSI.)

« J'en ai vu une autre, en forme de colonne, couchée à terre, un peu hors du chemin ordinaire qui conduit à Senez, entre la ville de Castellane et le petit fief de Taulanne. » (BOUCHE.)

Dans « le champ de Pélissier, à droite du raccourci qui conduit de Castellane à Taulanne, et en face même de la borne milliaire que je viens de rapporter (le n° 17). » (HONNORAT.)

IMP · CAES.
M · A V R.
PROBO · P · F
INV · A V G.
III · COS · P · P.

II

(Ma copie.)

Imp(eratori) Caes(ari) M(arco) Aur(elio) Probo, p(io) f(elici) inv(icto), Aug(usto), [t(ribunitia) p(otestate)] III, co(n)s(uli), p(atrī) p(atriciae) (millia passuum) II.

Hauteur, 1^m75; largeur, 0^m59; hauteur des

lettres, quatre centimètres et demi; hauteur du chiffre, six centimètres et demi.

Ce milliaire est formé d'un énorme bloc de pierre grossièrement équarri sur une de ses faces pour recevoir l'inscription.

Comme le précédent, il a été transporté au musée de Digne en 1883.

Le graveur a évidemment commis une erreur; ou il a oublié, avant le chiffre III, les lettres T P; ou, s'étant aperçu, après avoir gravé le chiffre, qu'il avait oublié le mot COS, il a, autant qu'il a pu, réparé son erreur. Dans le premier cas, la borne serait de l'an 278; dans le second, de l'an 180.

(PEIRESC, *ms.* 8957, p. 118 et 196; *ms.* 8958, p. 115. — BOUCHE, *La Chorographie*, t. I, p. 130 et p. 520. — BERGIER, *Les Grands chemins*, t. I, p. 468. — MURATORI, *Novus thesaurus*, p. MMXI, n° 4. — LAURENSI, *Castellane*, p. 30. — PAPON, *Hist. gén. de Provence*, t. I, p. 471. — HENRY, *Recherches*, p. 91. — GRAS-BOURGNET, *Antiquités*, p. 23 (ne croit pas à son existence). — HERZOG, *Gall. narb.*, n° 627. — CARLONE, *Vestiges*, p. 63, n° 95. — BLANC, *Épigr. ant.*, t. II, p. 264. — HONNORAT, *Bull. épigr.*, t. II (1882), p. 238.)

17.

Taulanne.

Après avoir dépassé la maison Péliissier, on continue à suivre la voie romaine et on gravit, par une pente assez raide, le sommet de la hauteur qui s'élève entre Taulanne et Castellane. Arrivé au sommet, on rencontre la nouvelle route qui descend vers Taulanne. Au premier coude que fait

cette route, et à un endroit où elle rencontre la voie antique, on voit, sur le bord du chemin, la base d'un milliaire dont le fût a glissé dans le ravin. Il ne porte pas trace de lettres.

J'ai gravement manqué de flair et suis passé tout à côté de ce milliaire sans le voir. C'est à l'obligeance de M. Guérin, géologue à Norante, que je dois les renseignements qui précèdent.

M. Honnorat a vu ce milliaire et l'a indiqué ; mais il se trompe en croyant y reconnaître le milliaire signalé par Gras-Bourguet et dont je parlerai dans le numéro suivant. Il se trompe également en l'identifiant avec la borne dite « la masse de saint Pierre » (voir le n° 20).

(HONNORAT, *Bull. épigr.*, t. II, 1882, p. 239.)

48.

Taulanne.

« Continuant mes perquisitions, j'ai découvert au territoire de Taulanne, contigu à celui de Sione, et au-dessous de la route royale, une autre pierre renversée dans un champ appartenant à Collomp, dit Gauzel. » (GRAS-BOURGUET.)

/ / / / / /
 / / / / / /
 / / / / / /
 / / / / / /

III

(Ma copie.)

Hauteur, 0^m84 ; diamètre, 0^m45 ; hauteur des lettres, de quatre à cinq centimètres ; hauteur du chiffre, environ six centimètres.

La surface gravée est légèrement aplatie.

Ce milliaire se trouvait autrefois à l'endroit indiqué par Gras-Bourguet ; il était, par conséquent, placé auprès du précédent, qui portait comme lui le chiffre III ; comme le deuxième mille, le troisième était donc marqué par deux bornes milliaires.

Celui-ci a été descendu à Taulanne à une époque que je n'ai pas pu reconnaître, mais certainement déjà ancienne. Il se trouve actuellement sur le bord de la route, à droite, quelques mètres plus loin que Taulanne, près du lit d'un petit torrent, au troisième hectomètre après la borne kilométrique ainsi marquée : 8 k. 1/2.

Les lettres sont très effacées et je n'ai pas osé reproduire celles que j'ai cru apercevoir par moments, suivant que le soleil éclairait la pierre ou était caché par les nuages.

Le chiffre me paraît certain quoique les deux premiers I soient très effacés ; d'ailleurs il correspond complètement à la situation qu'occupait cette borne avant qu'on l'ait déplacée.

(GRAS-BOURGUET, *Antiquités*, p. 21.)

19.

Territoire de Senex.

« Nous en trouvons une autre de la même forme

en montant de Taulanne à Saint-Pierre ; c'est une grosse pierre taillée en forme de colonne, avec base ; elle a bien 7 pieds de haut. Le vulgaire l'appelle la masse de saint Pierre. » (LAURENSI.)

« L'historien de Castellane, p. 30-34, désigne une autre pierre milliaire entre Taulanne et le col Saint-Pierre, que le vulgaire, ajoute-t-il, appelle *la Masse de saint Pierre*. Je l'ai retrouvée, mais dans un endroit éloigné de celui indiqué par le prieur Laurensi, puisqu'elle est dans le territoire de Senez, près du chemin qui conduit à Blieux, et vers le bas de la descente de l'ancienne route royale. » (GRAS-BOURGUET.)

M. Honnorat a confondu à tort ce milliaire avec le n° 17 ; le milliaire appelé *la Masse de saint Pierre* ne se trouve pas entre Castellane et Taulanne, mais dans la direction de Senez, à près de deux kilomètres de Taulanne, là où l'a vu Gras-Bourguet. En avant de l'endroit où se trouve la borne précédente et au sommet de la hauteur escarpée qui domine la route, à gauche, apparaît un petit oratoire en pierre qui, vu de profil, a, de cet endroit, l'apparence d'un rocher pointu. Pour y aller, à deux cents mètres environ au delà de la borne qu'on vient de quitter, on franchit, sur un pont, le ruisseau qui borde à gauche la route nouvelle. On ne tarde pas à retrouver l'ancienne voie qui, par plusieurs lacets, conduit à l'oratoire, orné d'un médaillon de saint Pierre et por-

tant, sur sa base, la date 1815. En continuant à suivre, pendant huit cents mètres environ, la voie qui longe le flanc de la montagne, on aperçoit à droite un petit bois de pins ; c'est là que gît le milliaire ; il ne se voit pas de la route. Peut-être n'aurais-je pas réussi à le trouver si je n'avais eu la bonne fortune de rencontrer, dans ce lieu désert, un vieux paysan qui connaissait parfaitement la *masse* « abandonnée en cet endroit par saint Pierre. » Le milliaire, planté sur le bord de la route, a été entraîné dans un éboulement et a glissé avec le talus, sur une pente assez rapide, pendant une trentaine de mètres. La face inscrite est enfouie dans la terre. Je n'ai malheureusement pas pu retourner la pierre ; elle est de fortes dimensions ; l'endroit est désert, le sol, détrem pé par les pluies, puis durci par une forte gelée, était dur à l'égal de la pierre. J'ai dû, à mon grand regret, partir sans avoir vu l'inscription. M. Guérin, de Norante, m'a promis de faire retourner le milliaire et de m'en envoyer un estampage.

Ce milliaire est un fût haut de 1 mètre 35 centimètres, supporté par une énorme base grossièrement taillée, haute de 45 centimètres, large de 85 et épaisse de 60. Le diamètre du fût est, au sommet, de 46 centimètres ; au bas du fût il est d'environ 60 centimètres. Il n'est pas étonnant que les paysans aient donné le nom de *masse* à cette pierre qui a la forme d'un gigantesque mar-

teau; en outre, saint Pierre est le patron de la paroisse; le petit oratoire voisin atteste qu'il est particulièrement vénéré dans cette région; il n'est donc pas surprenant que l'imagination populaire lui attribue les faits extraordinaires et supérieurs aux forces humaines dont elle est frappée; de là la légende que saint Pierre a apporté en cet endroit ce lourd marteau qu'un homme ne parviendrait pas à remuer.

(LAURENSI, *Castellane*, p. 30-31. — GRAS-BOURGUET, *Antiquités*, p. 25-26.)

20.

INSCRIPTION PRISE A TORT POUR UN MILLIAIRE.

Vence.

« Voici maintenant quels sont les milliaires de *Vence*..... Le premier est un fragment qui se trouvait à côté de la commanderie des Templiers. Il est actuellement dans le mur de soutènement du laboratoire de parfumerie de M. Arthur Maliver, sur l'ancienne route de Grasse. » (BLANC.)

... RTHICIMA ...
 ... MAX·GERM ...
 ... TRIB·POT·I ...
 PROCO ...

(*Ma copie.*)

Ce fragment est encasté dans le mur de soutènement du jardin de la maison d'habitation de M. Maliver, situé à l'entrée de la ville; le labora-

toire est dans l'intérieur de la ville. MM. Allmer et Ch. Robert, qui ont publié ce texte d'après M. Blanc, l'ont donné, comme lui, pour un milliaire; n'ayant pas vu la pierre, ils ne pouvaient que s'en rapporter à l'auteur qu'ils citaient. Ce fragment a fait partie d'une base rectangulaire, mais n'a jamais appartenu à un milliaire. Il portait une dédicace en l'honneur d'un empereur, probablement de Marc-Aurèle.

(BLANC, *Épigr. ant.*, t. I, p. 56. — ALLMER, *Rev. épigr.*, t. I, p. 70, n° 90. — CH. ROBERT, *Revue des sociétés savantes*, 1877, p. 87.)

Aucun itinéraire ancien ne mentionne la voie dont je viens de décrire les milliaires, et on ignore son nom. Bourguignat, qui, le premier, l'a signalée, l'a nommée *via Vintiana*. Il aurait pu tout aussi bien, s'il avait voulu adopter le genre de dénominations usité par les géologues et les botanistes, l'appeler *via Bourguignati*. Tout ce qu'on sait d'elle nous est connu par les inscriptions gravées sur ses bornes milliaires.

On ne sait à quelle date elle fut construite.

Entre 213 et 217, sous l'empereur Caracalla, elle fut restaurée par les soins de *Julius Honoratus*, *procurateur des Alpes-Maritimes*. Je ne connais en Gaule qu'un autre exemple de milliaires portant une mention semblable : il existe dans l'Aisne toute une série de milliaires de Septime-

Sévère mentionnant une réparation de la voie faite par les soins de L. P. Postumus, *legatus Augusti propraetore*¹.

Les bornes de Julius Honoratus comprennent les n^{os} 7-14.

En 235, l'empereur Maximin y fit faire une nouvelle restauration. Il existe deux bornes de cette série (n^{os} 3, 5).

En 278 ou en 280, on y plaça des milliaires au nom de l'empereur Probus. Le Musée de Digne en conserve un (n^o 15).

En 305-306, les empereurs Constance et Galère firent remplacer, sur une partie de la voie, les inscriptions des milliaires précédents en utilisant les pierres déjà placées, autant qu'on en peut juger par celle qui est conservée au Musée de Digne (n^o 16). L'inscription de Constance et de Galère est, en effet, gravée en surcharge sur une inscription de Caracalla.

Enfin on a trouvé sur cette voie un milliaire de Constantin dont il est impossible de préciser la date (n^o 1).

1. PIETTE, *Itinéraires*, p. 144. Cf. aussi le milliaire d'Arles, érigé d'après l'ordre d'Auxiliaris, *praefectus praetorio Galliarum* (Orelli, n^o 3330).

ERRATUM.

P. 307, l. 19, lisez : *p(atriciae), proc(onsul) po]nt(em)? viam[q(ue)?*

INSCRIPTIONS ANTIQUES

TROUVÉES

A CADENET (VAUCLUSE).

Par M. Eugène RASLET.

Lu dans la séance du 18 janvier 1888¹.

Les inscriptions antiques trouvées à Cadenet² n'ont pas eu un sort plus heureux que la plupart des objets recueillis à différentes époques sur son territoire. Elles se sont perdues ou elles ont été emportées ailleurs; une seule figure dans un musée. Comme les copies qu'on en a sont, pour la plu-

1. Le tome XII du *Corpus inscript. lat.* contenant les inscriptions de la Gaule Narbonnaise a paru après la lecture du présent mémoire et pendant son impression. Les inscriptions de Cadenet s'y trouvent sous les numéros suivants : 1063-1065, 1111, 5683 (333), p. 137 (xxv, 3). On peut voir que la septième de mon recueil n'y figure pas et que la sixième est donnée seulement d'après la copie de Roland. La première y est reproduite d'après la copie de Flassang.

On a encore recueilli dans ces derniers temps au sommet du Castelar, avec des pièces de monnaies, une pierre gravée représentant un Bacchant avec thyrses et tympanon.

2. La plupart ont été trouvées sur la colline du Castelar, à un kilomètre et demi de Cadenet, vers l'est. Celles qu'on a remarquées pour la première fois dans le village doivent avoir la même provenance.

part, défectueuses, c'est une bonne fortune que de retrouver les originaux. M. le docteur Jacquême, pharmacien à Marseille, en a recueilli deux dans sa maison de campagne de Montredon. L'une est inédite, et l'autre, transcrite d'une manière très inexacte par Ch. Roland, donne la mention d'un dieu topique de la vallée de la Durance, inconnu jusqu'alors. Une troisième, publiée ici pour la première fois, provient des papiers de Peiresc conservés à la Bibliothèque nationale. Elle avait été adressée à cet archéologue par Borilly en 1648. Malheureusement, soit à cause du mauvais état de la pierre, soit manque d'expérience de la part du correspondant de Peiresc, le texte présenté ne paraît pas comporter d'explication satisfaisante.

Les cinq autres inscriptions sont déjà connues et ont été relevées plus ou moins exactement dans les histoires générales de Provence et dans des monographies particulières. Je les ai jointes aux autres, avec l'indication des références nécessaires, pour présenter dans leur ensemble les textes épigraphiques recueillis jusqu'ici à Cadenet. Je me suis aussi attaché à en donner une copie aussi exacte que possible en recourant aux monuments ou aux auteurs qui les ont publiés de première main. Enfin, en m'appuyant sur des données fournies par ces textes, j'ai essayé de tirer quelques conclusions nouvelles relatives au nom de la ville ancienne à laquelle Cadenet a succédé.

Il est curieux de remarquer que, à l'exception d'une marque de potier, on n'a trouvé jusqu'ici à Cadenet que des inscriptions votives.

1. — Marbre découvert au Castelar, en 1773¹. Ch. Roland dit à tort qu'il a été transporté « au musée de Paris. » Il a été recueilli à Tourves par le marquis de Valbelle; on le voit encore à la Vacherie, encastré au-dessus d'une porte.

DEXIVAE · ET · CAVDEL
LENSIBVS · C · HELVIVS · PRI
MVS · SEDILIA · V · S · L · M

Dexivae et Caudellensibus C(aius) Helvius Primus sedilia v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito).

Cette copie, due à l'obligeance de M. l'abbé Thédénat, diffère de celle de Flassang communiquée à Calvet et à Papon pour la répartition du texte entre les deux dernières lignes. Elle maintient le mot SEDILIA altéré par le baron de Bonstetten en SEDILEA.

On a proposé pour ce mot les interprétations les plus invraisemblables. Peut-être n'est-ce que le terme AEDILIS travesti par la transposition des lettres initiale et finale. C'est l'opinion de M. Héron de Villefosse.

(*Manuscrits de Calvet* à la Bibl. d'Avignon, t. III, fol. 46. — *Journal des Savants*, août 1773, p. 553. — Papon, *Hist. de Provence*, t. I, p. 128. — Id., *Voyage de Provence*, 2^e éd., t. I, p. 100.

1. Et non en 1772, comme il est dit dans l'article du *Dict. arch. de la Gaule*.

— Achard, *Descript. de la Provence*, s. v. *Cadenet*. — Fauris de Saint-Vincent dans les *Ann. encycl. de Millin*, 1818, t. IV, p. 241. — Castellan, *Mém. de l'Acad. d'Aix*, t. I, p. 115. — Orelli, n° 1988. — Ch. Roland, *Cadenet historique et pittoresque*, Paris, Mercklein, 1837, t. I, p. 249. — De Bonstetten, *Carte arch. du Var*, p. 37. — J. Courtet, *Diction. des communes du départ. de Vaucluse*, Avignon, 1877, s. v. *Cadenet*. — *Dict. arch. de la Gaule*, s. v. *Cadenet et Caudellenses*. — Sagnier, *Le Castelar près Cadenet*, Avignon, 1884, p. 9. — Mowat, *Notice épigr. de diverses ant. gallo-rom.*, Paris, 1887, p. 138. — Roscher, *Ausführl. Lexik. d. griech. u. röm. Mythologie*, Leipzig, en cours de publication, s. v. *Dexsiva*.)

2. — Inscription vue par R. de Solier à Pertuis. Bouche la donne comme provenant du territoire de Cadenet. Le *Journal des Savants* omet la dernière ligne, qui est certainement altérée et qui ne permet pas de restituer avec beaucoup de certitude le nom du dédicant.

DEXSIVAE

V·S·L·M·

A COM·SVC

Dexsivae v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito).....

Tous les auteurs autres que Solier et Castellan écrivent à la première ligne DEXSIVIAE.

(Solier, *Ms.*, p. 143. — Bouche, *Chorogr. de Provence*, t. I, p. 220. — Achard, *Descript. de la Prov.*, s. v. *Cadenet*. — *Journal des Savants*, loc. cit. — Martène et Durand, *Voyage littér.*, t. I, p. 207. — Fauris de Saint-Vincent, *Ann. encycl.*, t. IV, p. 241. — Castellan, *Mém. de l'Acad. d'Aix*, t. I, p. 115. — Herzog, *Append. épigr.*, n° 426. — Mowat, *Not. épigr.*, p. 140. — Sagnier, *Le Castelar*, p. 10. — Roscher, *Ausführl. Lexik.*, loc. cit.)

3. — Inscription au pointillé sur une plaque de

cuivre¹, ayant à peu près la forme d'une hachette. Elle a été trouvée au Castelar, en 1817, dans un tas de cendres, sous un bâtiment en ruines, à deux cents pas à peine du lieu où a été découverte



la première inscription. Le dessin en fut communiqué par le possesseur à Fauris de Saint-Vincent, qui l'expliqua dans les *Annales encyclopédiques*. En 1837, elle était en la possession de Ch. Roland. On ne sait ce qu'elle est devenue depuis. Le des-

1. M. Mowat a déjà fait remarquer que Borghesi, d'après Fauris de Saint-Vincent, a dit à tort que la plaque était d'or. L. Renier n'a pas relevé l'erreur dans la note, et il a écrit incorrectement le nom du possesseur.

sin reproduit ici est celui qui a été communiqué à Fauris de Saint-Vincent par le possesseur.

Lecture de M. Hübner : *D(onum) d(at) Quartus Mar(ti) securem; d(onum) d(at) o..... Dexasive Quartus securem; v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito)*. Cette interprétation, d'ailleurs incomplète, ne paraît pas absolument satisfaisante. *Marti* abrégé en *MAR* est insolite; de plus, M. Hübner n'a pas remarqué, ou tout au moins n'a pas indiqué dans son fac-similé, que la plaque contenait deux inscriptions différentes nettement accusées par la nature du pointillé. Les points des trois lignes supérieures sont très légers et tracés à la pointe; au contraire, les lettres des trois lignes inférieures ont été gravées avec un poinçon obtus, et, au dire de Roland, ressortaient sur le côté opposé de la plaque. Enfin, le mot *SECUREM* et les dernières lettres de *DEXSIVE*, sinon le mot tout entier, ont été ajoutés après coup. L'important serait de pouvoir reconnaître l'inscription primitive. L'espace rectangulaire laissé libre dans la partie inférieure de la plaque paraît être au premier abord le lieu destiné à la dédicace. Mais il faut tenir compte des caprices des graveurs et ne pas attacher à cette particularité plus d'importance qu'elle n'en mérite. M. Mowat a supposé le contraire, le sens qu'il a adopté l'y autorisant : *D(ecimus) D(idius) Quartus Mar(ti) securem dat; D(ecimus) D(idius) Dexasiv(a)e Quartus securem (dat).....*

Je proposerai à mon tour une autre explication qui me paraît présenter quelques avantages. D'abord, elle fait disparaître l'une des deux divinités; il paraît étrange, en effet, que le même objet puisse avoir été consacré d'abord à Mars, puis à Dextiva dans deux inscriptions qui, bien que tracées sur la même plaque, n'ont point été gravées en même temps. De plus M. Mowat considère le sigle Θ comme un O simple.

*D(eae) D(exsivae)¹ Quartus mar(inus)²
securem (dat).*

*D(eae) D(exsivae) Θ^3 (defunctus)
Quartus*

V(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito).

Les mots *Dextiva securem* semblent avoir été

1. Sur huit inscriptions trouvées à Cadenet, trois sont en l'honneur de *Dextiva*. On a le droit d'en conclure que son culte avait, dans cette localité, une importance et une notoriété suffisantes pour qu'on pût abréger son nom sur les inscriptions.

2. Il n'y a aucun doute sur l'abréviation de *marinus* en MAR. L'inscription bien connue d'Ernaginum (Wilmanns, *Exempla*, n° 2215) le prouve. Cadenet est situé sur la rive droite de la Durance, et des chartes du x^e et du xi^e siècle mentionnent encore à Pertuis, village voisin de Cadenet, des compagnies de bateliers analogues à celles que l'on connaît pour le Rhône et d'autres cours d'eau. (Cf. *Statistique des Bouches-du-Rhône*, t. II, p. 1824; Papon, *Hist. de Provence*, t. II, p. x.)

3. Le sigle Θ indique que *Quartus* était mort lorsque la seconde inscription a été gravée. Peut-être est-ce là la raison qui a fait ajouter cette seconde partie et notifier la mention du vœu oubliée dans la première.

ajoutées à la seconde inscription pour compléter le sens¹.

(Fauris de Saint-Vincent, *Ann. encycl.*, t. IV, p. 237 et suiv. — Castellan, *Mém. de l'Acad. d'Aix*, t. I, p. 115. — Ch. Roland, *Cadenet hist. et pitt.*, t. I, p. 250. — Borghesi, *Œuvres*, t. VI, p. 130. — Mowat, *Not. épigr.*, p. 137 et suiv. — Hübner, *Æmpla*, n° 935.)

4. — Inscription que Ch. Roland a lue sur une pierre enchâssée horizontalement dans le coin du mur de la Croix-Blanche. Actuellement au Musée d'Avignon.

D · O · M
G · IV · S · V ·
A V E N N V
A · S · L · M

La lecture proposée par Ch. Roland, d'après une copie défectueuse, est absurde et ne mérite même pas l'examen.

Il faut probablement lire à la première ligne *I(ovi) O(ptimo) M(aximo)*, et à la dernière *v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito)*. Quant à la seconde et à la troisième ligne, elles contiennent un nom de personne qu'il est difficile de restituer d'une manière certaine. Je proposerais sous toutes réserves : *G(aius) Iulius Avennu(s)*².

(Ch. Roland, t. I, p. 256.)

1. La disposition des caractères sur les meilleurs dessins de la plaque justifie cette hypothèse.

2. Le gentilice *Avennius* est connu; cf. *C. I. L.*, VI, 12807. Mais *Avennus* a dû aussi exister en Gaule; cf. d'Arbois de Jubainville, *Rev. celt.*, VIII, p. 148.

5. — Plaque de marbre encastée autrefois dans les murs d'enceinte du Castelar. Ch. Roland l'a vue avant 1837 et il en a donné un dessin reproduit ci-dessous. M. Sagnier, lors de sa première visite au Castelar, n'a trouvé que la partie inférieure sur laquelle se voyait encore l'empreinte des deux pieds ; le reste avait été scié et emporté. Quand il revint pour la seconde fois, tout avait disparu.



Sallier, d'Aix, en avait déjà envoyé, en 1824, une copie un peu différente à la rédaction de la *Statistique des Bouches-du-Rhône* : METEA AIOC
ΛΑ ΔΟC.

Roland a cru que cette plaque de marbre avait servi de couvercle à un tombeau. Les deux pieds indiqueraient plutôt qu'on a là une inscription votive mentionnant un *votum pro itu et reditu*¹. On connaît un certain nombre de monuments sur lesquels sont figurés des *pieds votifs*. Cf. *Epitaphium Severae martyris*. Panormi, 1734, p. 68 et suiv. — Letronne, *Recueil des inscriptions d'Egypte*, t. II, p. 204 et 475. — A. Maury, *Rev. archéol.*, 1^{re} série, VII, p. 600.

Le texte de cette inscription est probablement gaulois. Du reste, Cadenet appartient à la région dans laquelle les inscriptions gauloises sont écrites en caractères grecs.

(De Villeneuve, *Statistique des Bouches-du-Rhône*, 1824, t. II, p. 235. — Ch. Roland, *Cadenet hist. et pilt.*, t. I, p. 261. — Sagnier, *Le Castelar*, p. 14.)

6. — Inscription provenant du Castelar. Elle était en 1837 à la campagne de M. Chauvin, près de Laval. C'est là que Ch. Roland l'a vue. Elle est actuellement dans la maison de campagne de M. le docteur Jacquême, à Montredon, près Marseille. Hauteur 0^m54, largeur 0^m33, épaisseur 0^m28. La pierre est à peine polie. Les caractères peu réguliers et mal gravés sont d'une basse époque.

LANOVALO

QϚ CORN

1. Cf. Suétone, *Tib.*, 28. — *Bull. épigr.*, t. I, p. 58. — Gruter, p. 8, n° 12; p. 73, n° 9. — Fabr., p. 689, n° 407. — Bimard in *Mur.*, t. II, p. 117.

SMERTVLLVS
 V S L M
 PRO PLACIDO
 FRATRE

Lanovale Q(uintus) Corn(elius) Smertullus v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito) pro Placido fratre.

Je ne citerai la transcription de Ch. Roland que pour montrer avec quelle défiance on doit accepter son témoignage pour les lectures proposées par lui et le peu d'espoir qu'on a de retrouver le véritable texte en l'absence des originaux.

IANO I AEO
 SO GORSMA
 MERT VII VS
 V S L . . . M
 PRO PLACIDO
 FRATRI

Jano Janeo/ Socors Ma/mert(inus) Vit(elli)us.....!

Le dieu topique *Lanovaleus* est mentionné ici pour la première fois. Le rapprochement de ce nom et de celui de la rivière appelée *Laval*, qui prend sa source à côté de Cadenet et coule au pied du Castelar avant de se jeter dans la Durance, permet de supposer que *Lanovaleus* est une divinité analogue à *Nemausus*. Quant au nom de *Smertullus*, il est déjà connu dans l'épigraphie de la Gaule¹.

7. — Inscription trouvée au château de Cade-

1. Cf. *Bull. de la Soc. des Antiq.*, 1878, p. 246.

net, actuellement dans la maison de campagne de M. le docteur Jacquême. Hauteur 0^m69, largeur 0^m34, épaisseur 0^m23. Les caractères occupent un peu plus du tiers de la pierre et sont plus réguliers et mieux gravés que ceux de l'inscription précédente.

IB O BM B
B COR
B DIVS B
V B S B L B M B

*I(ovi) O(ptimo) M(aximo) Cordius votum s(olvit)
l(ibens) m(erito).*

8.

QVAE
VRAN
VIC
F. PRI
V. S. L.

(Peirasc, *Inscriptiones antiquae*. Bibl. nat., f. lat., n° 3958, p. 26. On lit au-dessous : *Arula effossa in vico de Cadeneto*; et plus bas : *de M. Borrilly, le 7 mars 1618*. La même inscription est reproduite à la page 61 du même manuscrit, seulement toutes les lettres sont séparées par des points.)

Ch. Roland mentionne encore des fragments de poteries sur lesquels il a lu OPOMPEI. Il s'agit probablement d'une marque de potier qu'on pourrait restituer ainsi : Q · POMPEI¹.

Ce petit groupe d'inscriptions s'augmenterait probablement si l'on pratiquait des fouilles au sommet du Castelar, à l'endroit où de nombreux

1. Ch. Roland, *Cadenet hist. et pitt.* t. I, p. 265. — Mowat, *Not. épigr.*, p. 138.

débris dispersés sur le sol dénoncent l'emplacement de la ville antique. Les restes des remparts en pierres sèches¹ et le trésor de 1,800 tétroboles massaliètes exhumé un peu avant 1860² prouvent que le Castelar était habité avant l'arrivée des Romains. La nature des lieux se prêtait merveilleusement à l'établissement d'un *oppidum* gaulois, et les conquérants se sont bien gardés d'abandonner une aussi belle position. Des objets précieux découverts en abondance³, des monuments tels que le sarcophage de marbre conservé à l'église paroissiale⁴ témoignent aussi de la splendeur de la ville romaine. Et, cependant, ni les historiens, ni les textes épigraphiques que nous possédons ne nous parlent de ce passé. Le nom de la ville antique qui s'élevait sur le Castelar, et dont

1. Sagnier, *Le Castelar*, p. 15.

2. Ces monnaies étaient contenues dans un petit vase de terre orné de sujets. Le vase a été brisé. Ce qui reste de la découverte est au Musée de Marseille : *Collection de Saulcy*.

3. La liste complète n'en a jamais été faite. Les plus connus sont : le collier de grains d'or et de grenats, les deux vases d'argent, le petit bouclier votif également d'argent. Ces objets sont signalés par tous les auteurs qui se sont occupés de Cadenet. Beaucoup d'autres ont disparu sans avoir été décrits. Ch. Roland cite en particulier une chaîne d'argent du poids de deux livres, trouvée peu avant 1837, et vendue à un orfèvre de Marseille sans avoir été soumise à aucun connaisseur.

4. Cf. Mérimée, *Notes d'un voyage dans le Midi de la France*, Paris, 1835, p. 223. — *Gazette des Beaux-Arts*, 1879, p. 240. — Chaix, *Essai sur les monuments antiques du moyen âge du départ. de Vaucluse*, Avignon, 1840. — A. Saurel, *Constructions romaines*, Tours, 1882, p. 26.

la ruine a dû être contemporaine de la fin du III^e siècle¹, ne nous a pas même été conservé².

Il m'a semblé qu'on pouvait jeter quelque lumière sur ce point en rapprochant le nom de la déesse *Dexiva*, dont le culte devait avoir une certaine importance, à en juger par les inscriptions qui nous restent et par les débris de son temple³, de celui d'une peuplade gauloise avec laquelle il présente une grande analogie. Il s'agit des *Dexuviates* mentionnés seulement par Pline dans la description de la Narbonnaise⁴ : *Ultra fossae ex Rhodano C. Mari opere et nomine insignes, stagnum Mastromela, oppidum Maritima Abaticorum, superque Campi Lapidei, Herculis praeliorum memoria, regio Anatiliorum et intus DEKUIATIUM Cavarumque.....*

Il ressort de ce passage que les *Dexuviates* étaient au nord des *Anatili*. Quant à leur position par rapport aux *Cavares*, elle n'est pas indiquée d'une manière aussi précise. Mais on sait par les géographes anciens⁵ que ces derniers formaient

1. Les médailles les plus récentes trouvées à Cadenet sont de Maximin.

2. Quelques auteurs ont supposé que le terme de *Caudelenses* désignait les habitants du Castelar. Rien n'est moins certain.

3. A la fin du siècle dernier, Calvet a encore distingué le *sacellum* et des restes d'un pavé de marbre. Cf. Sagnier, *Le Castelar*, p. 20.

4. *Hist. nat.*, III, iv (v), 4.

5. Pline, *loc. cit.* — Mela, II, 5. — Strab., IV, i, 11 et 12. — Ptolém., II, x (ix), 4.

une confédération puissante et occupaient le pays situé sur la rive gauche du Rhône, depuis l'Isère jusqu'à la Durance. On connaît aussi la position respective des peuples confédérés, et l'on ne peut placer les *Dexuviates* qu'au midi, sur les bords de la Durance, entre le Lubéron et le territoire occupé par les *Anatili*. La voie romaine qui partait d'Apt pour aller rejoindre la grande voie d'Agrippa traversait leur pays et passait au pied de la colline du Castelar¹.

D'autre part, le nom de la déesse mentionnée sur les inscriptions suppose celui d'une ville dont elle était la protectrice. Les exemples de ce fait sont nombreux. Il suffit de citer en Gaule *Baerserte*², *Bibracte*³, *Nemausus*⁴ *Tritia*⁵, qui désignent à la fois la ville et la divinité antique qui y était honorée d'une manière particulière et avec laquelle les dieux romains ont souvent fait alliance. En rapprochant les textes votifs de l'ethnique donnée par Pline, on est donc en droit de conclure à l'existence de *Dexiva*, capitale ou localité importante des *Dexuviates*, et de reconnaître son emplacement dans les ruines du Castelar.

La seule objection qu'on pourrait soulever serait tirée de la dérivation irrégulière de l'ethnique.

1. Cf. Gilles, *Les voies rom. et massil.*, Paris, Avignon, 1884, p. 112. — F. Saurel, *Aeria*, Paris, 1885, carte de la Gaule transduranc., p. 40.

2. Desjardins, *Géogr. de la Gaule rom.*, t. II, p. 387.

3. Ibid., p. 467, note 5.

4. Herzog, *Append. épigr.*, n°s 236-241.

5. *Bullet. épigr.*, t. I, p. 161, 281.

Elle disparaît si l'on examine le texte que nous présentent les manuscrits de Pline¹. Des deux leçons attestées, l'une, *Dexuiatium*, est donnée par les meilleurs manuscrits ; l'autre, *Dexuiaticum*, par les *deteriores*. La première n'est qu'une légère altération ou plutôt une mauvaise lecture de la forme régulière *Dexuiatium*. Rien n'est plus fréquent que des confusions de ce genre à l'époque où les copistes n'avaient pas encore admis l'usage de distinguer par un point l'*i* de l'*u* et de *n*. La seconde leçon n'est qu'une altération un peu plus grave, mais aussi vraisemblable.

Quant à la différence d'orthographe XS et X, elle se rattache au fait général de l'indécision de la prononciation latine à certaines époques et dans certaines régions au sujet des groupes formés d'une gutturale et d'une sifflante. On constate quelquefois la disparition de l'*s* étymologique : *expectato*², *expectatae*³, *extracto*⁴. Ailleurs, on remarque la présence d'un *s* parasite : *saxsum*⁵, *exsigito*⁶, *deduxsit*⁷, *vixsi*⁸, *sexstianus*⁹, *uxsori*¹⁰.

1. C. Plinii secundi nat. hist., Detlefsen recens. Berlin, 1876, p. 136.

2. C. I. L., IX, 5870.

3. *Ibid.*, IX, 4737.

4. *Ibid.*, IX, 5925.

5. *Ibid.*, I, 34.

6. *Ibid.*, I, 197, 9.

7. *Ibid.*, I, 200.

8. *Ibid.*, I, 1012.

9. *Ibid.*, I, 1188.

10. *Ibid.*, VI, 1906.

Les tables du *Corpus* en offrent de nombreux exemples. Les manuscrits de date relativement récente, comme c'est le cas pour Pline, ont généralement les formes simplifiées. L'étymologie proposée par Fick¹ permet de supposer que l'*s* n'est pas nécessaire.

Si le rapprochement établi au début n'a pas conduit à des conclusions forcées, la topographie de la Gaule comptera un nom de ville nouveau et un exemple de plus d'un nom de peuple rectifié à l'aide de l'épigraphie.

1. Fick, *Vergl. Woerterb.*, t. I, p. 642. Cf. *C. I. L.*, III, 4273.

LETTRE DE CALVET



FAURIS DE SAINT-VINCENT

SUR DES ANTIQUITÉS TROUVÉES A CADENET (VAUCLUSE).

Par M. l'abbé Henri THÉVENAT, membre résident.

Lu dans la séance du 25 janvier 1888.

Dans une note de l'intéressant mémoire de M. l'abbé Rabiet dont la lecture nous a été faite à la dernière séance, il est question (p. 346, note 3) des bijoux antiques découverts à Cadenet en même temps que l'inscription votive à la déesse Dexiva (n° 7). Tous les auteurs qui se sont occupés de cette inscription ont mentionné les bijoux d'une façon très sommaire, d'après des renseignements qu'ils se sont empruntés successivement, mais dont la source première est une lettre adressée par Calvet à Fauris de Saint-Vincent, à la date du 28 mars 1773. Cette lettre, qui n'a jamais été publiée, à ma connaissance du moins, comprend une description détaillée de tous les objets antiques mis au jour dans cette fouille. Je crois qu'il ne sera pas sans intérêt de la reproduire intégralement, comme appendice au mémoire de

M. Rabiet. Elle permettra peut-être de retrouver dans des musées ou dans des collections particulières quelques-unes des antiquités découvertes en même temps que l'ex-voto à la déesse Dexiva et aux Caudellenses.

Cette lettre se trouve dans le tome II, p. 324 v° et suivantes, des manuscrits originaux de Calvet conservés à la bibliothèque de Marseille, et également dans le tome II, p. 302 v° et suivantes, de la copie conservée au Musée d'Avignon :

« *Lettre à M. le président de Saint-Vincent sur quelques monuments antiques découverts au mois de décembre 1772, près du village de Cadenet en Provence, à trois lieues d'Apt et à quatre d'Aix.*

« C'est sur la crête du coteau appelé Castellar, dans le terroir de Cadenet, que le hasard a fait trouver ces monuments antiques. Cette colline est éloignée d'environ sept cents pas du village.

« Un paysan qui arrachait un vieux chêne sur la colline, dans un mauvais terrain qu'il défrichait, y a découvert ce petit trésor sous les racines de l'arbre ; ces morceaux d'antiquité se sont trouvés épars dans la terre. Rien n'indique qu'ils aient été originairement renfermés dans une urne ni dans une caisse.

« Les objets de la découverte sont :

« 1° Un collier de grenats taillés en cabochon,

rangés de suite au nombre de quatre et séparés, de distance en distance, par des glands d'or.

« 2° Un bracelet formé de fils d'or entortillés, du poids d'environ une once.

« 3° Une chaîne d'or à chaînons doubles, d'un beau travail, et de la plus heureuse conservation.

« 4° Une espèce de médaille d'or, sans légende ni revers, qui porte une tête inconnue de femme¹.

« 5° Un anneau d'or octaïdre, où l'on voit les signes du zodiac sur les côtés aplatis.

« 6° Deux autres anneaux d'or à chatons vuides, et un quatrième qui présente, d'une manière incertaine, une ancre entre deux animaux.

« 7° Deux cercles d'or de trois pouces de diamètre et de deux lignes d'épaisseur dans le contour.

« 8° Deux vases d'argent, de figure sphéroïde, sans ornemens, l'un des deux avec son couvercle. Ils ont trois pouces de hauteur et deux lignes d'épaisseur, leur grand diamètre est de quatre pouces, et le petit de deux et demi.

« 9° Un petit bouclier votif d'une convexité presque insensible, au fond duquel est gravée une couronne de laurier, laquelle est répétée sur les bords ; il porte quatre pouces et demi de diamètre, et a à peu près trois lignes d'épaisseur.

« 10° Enfin quelques médailles de bronze de la colonie de Nîmes et une quarantaine de médailles

1. Probablement un emblème ? — H. T.

d'argent de différens empereurs parmi lesquels se trouvent Néron, Vitellius, Domitien, Nerva, Antonin Pie, Commode, Sévère, Julia sa femme et Maximien, avec les revers les plus ordinaires.

« Tous ces bijoux (outre l'argenterie, bagues, chaines et colliers en or) ont été donnés à M. le C. de Valbelle qui a dédommagé avec générosité le paysan.

« Il m'a écrit qu'il les avait distribués à différentes personnes, et qu'il ne s'était réservé que les deux vases et le boudier.

« Cette inscription a été découverte dans le même temps et par la même fouille. Ce marbre... porte six pouces de large sur un pied de haut, proportion qui lui donne la forme ordinaire des cippes :

DEXIVAE ET CAVDEL
LENSIBVS C HELVIVS
PRIMVS SEDILIAVS L M.

« Nous ne pouvons plus douter, M., d'après un témoignage aussi authentique, qu'il n'y eût sur cette colline un petit temple ou sacellum; les débris d'un pavé de marbre parsemés dans ce lieu viennent encore à l'appui de cette assertion. Ce temple était consacré à la déesse Dexiva et au génie des Caudellenses, anciens habitants de Cadenet...»

Cette inscription est bien, comme le dit M. l'abbé

Rabiet, encastrée dans le mur de la *Vacherie*; c'est là que je l'ai vue, en 1882.

Les excentricités du comte de Valbelle sont encore légendaires dans le village de Tourves. Le monument appelé « la *Vacherie* » en est un souvenir durable. Le comte de Valbelle a fait construire ce singulier édifice en forme de temple; il l'a orné, à l'extérieur, de pilastres en pierre dure surmontés de chapiteaux sculptés; puis, pour leur donner l'apparence de débris antiques, il a fait marteler et briser par endroits les fines sculptures; des fragments d'architecture gothique, encastrés çà et là dans la maçonnerie, semblent attester que le temple païen, avant de devenir l'écurie du comte de Valbelle, avait été transformé, au moyen âge, en église chrétienne.

Toute cette mise en scène semble avoir été imaginée uniquement pour faire passer à la postérité les vers suivants, qu'on lit, gravés en beaux caractères épigraphiques, sur une plaque de marbre fixée au mur extérieur :

A GRANDEVR TROP SOVVENT SVCCÈDE IGNOMINIE
DE TEMPLE QVÈ IETOIS EGLISE IE DEVINS
F'EN CONCVS TROP D'ORGVEIL ON M'A FAITE ECVRIE
PASSAN QVI VOIS L'AFFRONT DONT MA GLOIRE EST SVVIVIE
APPRENDS SANS MVRMRER A CEDER AVX DESTINS.

Le comte de Valbelle avait peut-être aussi un autre but : voulait-il faire croire aux archéologues de l'avenir que sa vacherie avait été le temple de la déesse Dexiva et des Caudellenses ?

ERRATUM.

C'est par suite d'une confusion que, dans le mémoire de M. de Baye, p. 179-192, on renvoie à la planche X; cette chromolithographie devrait porter le chiffre XIII.

Page 321, ligne 13, au lieu de : 180, lisez : 280.

NOTE COMPLÉMENTAIRE.

Page 72. [La note suivante, qui complète le mémoire de M. l'abbé Beurlier sur *Les courses de taureaux chez les Grecs et chez les Romains*, a été envoyée trop tard pour être imprimée à la suite du travail de notre confrère.]

A l'inscription de Sabinus, citée à la page 16 du mémoire sur *Les courses de taureaux*, il faut ajouter une autre inscription trouvée à Palazu, près de Küstendsche, et qui se trouve aujourd'hui dans la collection Cogalnitscheano, à Küstendsche. Cette inscription est gravée sur une table de marbre et en très belles lettres. Elle est surmontée d'un bas-relief représentant un buste d'homme et une figure féminine.

En voici le texte :

ΑΤΤΑΛΟΣ ΕΝΘΑ ΔΕ ΓΡΑΚΚΕΙΜΑΙ ΠΑΡΟ
ΔΕΙΤΑΚΤΗΝΗΣΟΣ Ε ΠΟΛΛΟΥΣ//
ΣΤΑΔΙΟΙΣ ΠΛΗΞΑΣ ΒΟΑΣΙ///
ΜΕΝΟΥΣ ΔΕ Ε ΗΓΑΘΟΝ////////
ΝΟΣ ΒΟΥΝ ΑΓΡΙΟΝ ΕΣ ΜΕ Κ////////

A la ligne 1, l'Ω a la forme d'un M renversé; à la ligne 2, N et H sont liés; à la ligne 4, M et E; de même à la ligne 5. Le texte se restitue ainsi :

Ἀτταλος ἐνθαδ' ἐγὼ κείμαι παροδεῖτα κυνηγός,
πολλούς [ἐν] σταδίοις πλήξας βόας, ἱ[ς] φθι[μ]ένους δέ.
ἡλυθον [ἀνσχύμε]νος βούν ἄγριον, ὅς με κ[ατέκτα] ¹.

1. *Archaeologisch-Epigraphische Mittheilungen aus Oesterreich-Ungarn*, tome VIII, p. 9, n. 23. Les restitutions sont de M. Th. Gomperz. Cf. *Ephem. Epig.*, tome VII, p. 97, n. 309.

L'inscription est en vers hexamètres. Il semble donc que les *toreadors* antiques aient aimé à voir célébrer leurs louanges en poésie. Il est remarquable de plus qu'Attalos, comme Sabinus, prend lui-même la parole pour plaindre son malheur. L'un et l'autre avaient été souvent vainqueurs, ils aiment à le dire; l'un et l'autre ont péri misérablement sur le terrain de leurs exploits.

Une autre inscription, qui m'avait échappé, mentionne un ταυροκαθάρτης à Athènes. L'inscription, dédiée au roi Ποιματάλας, est ainsi conçue :

ΒΑΣΙ/ΕΙ
ΠΟΙΜΑΤΑΛΚΑ

ΑΓΩΝΙΖΟΜΕΝΟΣ
ΣΕΡΑΠΙΩΝ
ΤΑΥΡΟΚΑΘΑΙΤΗΣ

(palme) (couronne) (palme)

et se lit ainsi :

Βασίλει Ποιματάλας, Σεραπίων ἀγωνιζόμενος ταυροκαθάρτης¹.

Le roi Roematalcas, ou Roematalcès, selon l'orthographe d'autres inscriptions, fut archonte à Athènes en l'an 37/38 après Jésus-Christ². Ce fut probablement à l'occasion de son archontat qu'il donna des jeux au peuple athénien, et parmi ces jeux figurèrent des courses de taureaux.

¹ C. I. A., III, n° 114.

² Cf. Mommsen, *Eph. Epigr.*, II, p. 258.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

	Pages
AURÈS (A.), A. C. N. Étude des dimensions de deux chapiteaux gallo-grecs du Musée de Nîmes . . .	85
BAYE (baron J. DE), A. C. N. Bijoux vandales des environs de Bône (Afrique)	179
BEURLIER (abbé L.), A. C. N. Les courses de taureaux chez les Grecs et chez les Romains	57 et 351
CESSAG (P. DE), A. C. N. Restitution à Hugues XIII, comte de la Marche, d'une épitaphe attribuée à Hugues IX ou X	146
COURAJOD (L.), M. R. La polychromie dans la statuaire du moyen âge et de la Renaissance. . . .	192
FAYOLLE (marquis DE), A. C. N. Note sur un dessin de Barthélemy Prieur, sculpteur du xv ^e siècle . . .	125
LAURIÈRE (J. DE), M. R., et MÜNTZ (E.), M. R. Le tombeau du pape Clément V à Uzeste.	275
MAXE-WERLY (L.), A. C. N. Note sur des objets antiques découverts à Gondrecourt (Meuse) et à Grand (Vosges).	153
MÜNTZ (E.), M. R. Voyez LAURIÈRE.	
PETIT (Ern.), A. C. N. Chartes de l'abbaye cistercienne de Saint-Serge de Giblet (Syrie)	20
RABIER (abbé). Inscriptions antiques trouvées à Cadenet (Vaucluse)	329
RAYAISON-MOLLIEN (Ch.), M. R. Pages autographes et apocryphes de Léonard de Vinci.	132
REY (E.-G.), M. R. Chartes de l'abbaye du Mont-Sion.	31

ROMAN (J.), A. C. N. Sigillographie des gouverneurs du Dauphiné	1
THÉDENAT (abbé H.), M. R. Mémoire sur les milliaires de l'embranchement de la voie aurélienne qui allait à Riez.	292
— Lettre de Calvet à Fauris de Saint-Vincent sur des antiquités trouvées à Cadanet (Vaucluse)	346

AVIS AU RELIEUR

pour le placement des planches des Mémoires.

Planche	I, devant la page	3.
—	II,	6.
—	III,	8.
—	IV,	15.
—	V,	88.
—	VI,	90.
—	VII,	105.
—	VIII,	114.
—	IX,	116.
—	X,	138.
—	XI,	160.
—	XII,	163.
—	XIII,	188.

C'est par erreur que cette chromolithographie porte le
chiffre X.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUFLEY-GOUVERNEUR.



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE

1887



PARIS
CHEZ LE LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ
G. KLINCKSIECK
RUE DE LILLE, 11

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

POUR L'ANNÉE 1887.

MM. A. HÉRON DE VILLEFOSSÉ,	Président.
A. LONGNON,	Premier Vice-Président.
E. DE ROZIÈRE,	Deuxième Vice-Président.
E. CORROYER,	Secrétaire.
DUCHESNE (l'abbé L.),	Secrétaire-Adjoint.
Ed. AUBERT,	Trésorier.
POL. NICARD,	Bibliothécaire-Archiviste.

Membres de la Commission des Impressions.

MM. Abbé THÉDENAT.
MICHELANT.
H. BORDIER.
A. DE BARTHÉLEMY.
M. COLLIGNON.

Membres de la Commission des Fonds.

MM. E. GUILLAUME.
L. COURAJOD.
E. SAGLIO.

LISTE

DES MEMBRES HONORAIRES

Au 15 Mai 1887.

MM.

1. NIEUWERKERKE (le comte de), G. O. ✱, membre libre de l'Institut (Académie des beaux-arts) (1854).
2. MAURY (Alfred), C. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), directeur général des Archives nationales, professeur au Collège de France, au palais des Archives, rue des Francs-Bourgeois, 60 (1842-1858).
3. DELOCHE (Maximin), C. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), directeur honoraire au ministère de l'Agriculture et du Commerce, avenue de Gravelle, 60, à Saint-Maurice (Seine) (1856-1879).
4. BARTHÉLEMY (Anatole de), ✱, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue d'Anjou-Saint-Honoré, 9 (1861-1882).
5. LE BLANT (Edmond), O. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), président du Comité des travaux historiques et scientifiques (section d'archéologie), directeur de l'École française d'archéologie de Rome, rue Leroux, 7 (1859-1883).
6. CHABOUILLET (P.-M.-Anatole), O. ✱, conservateur sous-directeur du département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, vice-président du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue Colbert, 12 (1861-1884).

MM.

7. **RENAN** (Ernest), C. ✱, membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres), bibliothécaire honoraire au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, administrateur du Collège de France, place du Collège de France, 1 (1851-1884).
 8. **MICHELANT** (Henri-Victor), ✱, membre honoraire du Comité des travaux historiques et scientifiques et de la Commission du catalogue des manuscrits des départements, conservateur sous-directeur du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, avenue Trudaine, 11 (1853-1885).
 9. **DÉLISLE** (Léopold), C. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), président du Comité des travaux historiques et scientifiques (section d'histoire), président de la Commission du catalogue des manuscrits des départements, administrateur général de la Bibliothèque nationale, rue des Petits-Champs, 8 (1855-1885).
 10. **PASSY** (Louis), docteur en droit, député, rue de Clichy, 45 (1861-1886).
-

Associé correspondant étranger honoraire.

M.

- WITTE** (le baron J. DE), ✱, associé étranger de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre de l'Académie royale de Belgique, à Anvers (1846-1887).
-

LISTE

DES MEMBRES RÉSIDANTS

Au 15 Mai 1887.

MM.

1. MONTAIGLON (Anatole DE COURDE DE), *, professeur à l'École des Chartes, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, place Royale, 9 (10 février 1851).
2. BORDIER (Henri), bibliothécaire honoraire au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, rue de Rivoli, 182 (9 avril 1851).
3. NICARD (Pol.), rue de Sévres, 38 (9 mai 1851).
4. WADDINGTON (William-Henry), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), sénateur, ambassadeur de France à Londres, rue Dumont-d'Urville, 31 (19 décembre 1853).
5. VOGUÉ (le marquis Melchior DE), C. *, membre libre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), rue Fabert, 2 (4 juillet 1860).
6. BERTRAND (Alexandre), *, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur du Musée de Saint-Germain-en-Laye, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue Soufflot, 22, et au château de St-Germain (7 août 1861).
7. REY (A.-E. GUILLAUME), *, rue de Vigny, 1 (5 février 1862).

MM.

8. GUÉRIN (Victor), ✱, docteur ès-lettres, rue du Regard, 5 (3 décembre 1862).
9. RIAUT (le comte), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), boulevard de Courcelles, 51 (2 mai 1866).
10. READ (Charles), ✱, ancien directeur des travaux historiques de la ville de Paris, boulevard Saint-Germain, 2 (6 mars 1867).
11. HEUZEY (Léon), O. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres et Académie des beaux-arts), membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, professeur à l'École des beaux-arts et à l'École du Louvre, conservateur des antiquités orientales au Musée du Louvre, avenue Montaigne, 5 (1^{er} mai 1867).
12. AUBERT (Édouard), rue d'Anjou-Saint-Honoré, 9 (3 juillet 1867).
13. PERROT (Georges), O. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, directeur de l'École normale, professeur d'archéologie à la Faculté des lettres, rue d'Ulm, 45 (8 janvier 1868).
14. WESCHER (Carle), ✱, conservateur sous-directeur adjoint du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, rue de Vaugirard, 89 (3 juin 1868).
15. ROBERT (P.-Charles), C. ✱, intendant général en retraite, membre libre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue Bellechasse, 14 (3 mars 1869).
16. PROST (Auguste), ✱, rue de la Banque, 21 (8 novembre 1871).
17. DUPLESSIS (Georges), ✱, conservateur sous-directeur adjoint du département des estampes de la Bibliothèque nationale, rue de Madame, 31 (6 décembre 1871).

MM.

18. **GUILLAUME** (Edmond), *, architecte du palais du Louvre, membre de la Commission des bâtiments civils, rue Jean-Bart, 3 (1^{er} juillet 1874).
19. **COURAJON** (Louis), conservateur-adjoint de la sculpture et des objets d'art du moyen âge, de la renaissance et des temps modernes au Musée du Louvre, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, membre de la Commission des monuments historiques, rue Raynouard, 39, à Passy (5 mai 1875).
20. **ROZIÈRE** (Eugène DE), O. *, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), sénateur, rue Lincoln, 8 (5 mai 1875).
21. **SAGLIO** (Edmond), *, membre libre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur de la sculpture et des objets d'art du moyen âge, de la renaissance et des temps modernes au Musée du Louvre, rue de Condé, 24 (3 novembre 1875).
22. **VILLEFOSSE** (Antoine HÉRON DE), *, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur de la sculpture grecque et romaine au Musée du Louvre, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, maître de conférences à l'École pratique des Hautes-Études, rue de Grenelle-Saint-Germain, 80 (5 janvier 1876).
23. **LONGNON** (Auguste), *, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), archiviste aux Archives nationales, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, maître de conférences à l'École pratique des Hautes-Études, boulevard des Invalides, 34 (7 juin 1876).
24. **GUIFFREY** (Jules), *, archiviste aux Archives nationales, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue d'Hauteville, 1 (7 février 1877).
25. **SCHLUMBERGER** (Gustave), *, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre du

MM.

Comité des travaux historiques et scientifiques, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 140 (7 février 1877).

26. GADOZ (Henri), directeur à l'École pratique des Hautes-Études, rue Servandoni, 22 (7 novembre 1877).
27. MÜNTZ (Eugène), *, conservateur de la bibliothèque, des archives et du musée de l'École des Beaux-Arts, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue de Condé, 14 (8 mai 1878).
28. MOWAT (Robert), O. *, chef d'escadrons d'artillerie en retraite, rue des Feuillantines, 10 (6 novembre 1878).
29. CORROYER (Édouard), *, architecte du gouvernement, attaché à la Commission des monuments historiques, inspecteur général des édifices diocésains, rue de Courcelles, 14 (5 février 1879).
30. LASTEYRIE (le comte Robert DE), *, secrétaire du Comité des travaux historiques et scientifiques (section d'archéologie), membre de la Commission des monuments historiques, professeur à l'École des Chartes, rue du Pré-aux-Clercs, 10 bis (5 novembre 1879).
31. DUCHESNE (l'abbé L.), professeur à l'Institut catholique de Paris, maître de conférences à l'École pratique des Hautes-Études, rue de Vaugirard, 66 (3 décembre 1879).
32. BOISLISLE (Arthur DE), *, membre libre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue de l'Université, 18 (4 mai 1881).
33. ARBOIS DE JUBAINVILLE (Henri D'), *, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France, boulevard Montparnasse, 84 (5 avril 1882).
34. ROBERT (Ulysse), *, inspecteur général des archives et des bibliothèques départementales, Grande-Rue, 31, à Saint-Mandé (5 avril 1882).

MM.

35. ROUGÉ (le vicomte Jacques de), rue de l'Université, 35 (5 juillet 1882).
 36. THÉDENAT (l'abbé Henry), ancien supérieur du collège de Juilly, quai des Célestins, 2 (8 novembre 1882).
 37. FLOURET (Édouard), *, ancien procureur général, rue de Rivoli, 158 (5 mars 1884).
 38. BAPT (Germain), boulevard Haussmann, 153 (4 février 1885).
 39. MOLINIER (Émile), attaché au département de la sculpture et des objets d'art du moyen âge, de la renaissance et des temps modernes au Musée du Louvre, quai Bourbon, 53 (4 février 1885).
 40. LECOY DE LA MARCHE (Albert), archiviste aux Archives nationales, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 222 (6 mai 1885).
 41. COLLIGNON (Maxime), professeur à la Faculté des lettres, rue Herschel, 6 (6 janvier 1886).
 42. BABELON (Ernest), attaché au Cabinet des antiques à la Bibliothèque nationale, rue du Regard, 9 (7 avril 1886).
 43. LAURIÈRE (Jules de), secrétaire général de la Société française d'archéologie, rue des Saints-Pères, 15 (12 janvier 1887).
 44. RAVAISSON-MOLLIEN (Charles), conservateur-adjoint de la sculpture grecque et romaine au Musée du Louvre, rue Franklin, 8 (12 janvier 1887).
 45. HOMOLLE, *, professeur au Collège de France et à l'École des Beaux-Arts, boulevard Saint-Germain, 177 (4 mai 1887).
-

LISTE
DES ASSOCIÉS CORRESPONDANTS
NATIONAUX ET ÉTRANGERS

Au 15 Mai 1887.

Associés correspondants nationaux¹.

Aisne.

MM.

PÉCHEUR (l'abbé), à Crouy, près Soissons (4 mars 1857).

MORREAU (Frédéric), *, à Fère-en-Tardenois (3 novembre 1875).

PILLOY, agent-voyer d'arrondissement, à Saint-Quentin (13 février 1884).

VAUVILLÉ (Octave), à Pommiers, près Soissons (2 mars 1887).

Alpes (Basses-).

FABRE (Marc), notaire honoraire, à Larche, par Condamine-Châtelard (4 juin 1879).

RIPERT-MONCLAR (le marquis DE), *, au château d'Allemagne, par Riez (4 février 1885).

¹. Le Comité de publication croit devoir rappeler qu'aux termes de l'art. 3 du Règlement, la qualification d'*Associé correspondant national ou étranger* est la seule qui puisse être prise par les personnes dont les noms suivent. La qualification de *Membre de la Société des Antiquaires de France* est réservée aux 46 membres résidents et aux 10 membres honoraires.

Alpes (Hautes-).

MM.

ROMAN (Joseph), au château de Picomtal, près Embrun
(1^{er} mars 1876).

Alpes-Maritimes.

RIVOLI (le duc DE), à Nice (15 décembre 1886).

Ardennes.

DELAHAUT (Charles), à Charleville, Sous-les-Allées, 59 (12 décembre 1882).

Aube.

PIGEOTTE (Léon), à Troyes, rue du Palais-de-Justice (7 février 1872).

LALORE (l'abbé Charles), ancien professeur de théologie au grand séminaire, à Troyes (3 février 1875).

BABEAU (Albert), à Troyes (3 juillet 1878).

Aude.

BOYÉ (Marius), lieutenant au 6^e régiment de cuirassiers, à Castelnaudary (11 mai 1887).

Belfort (Territoire de).

MOSSMANN, à Belfort (6 février 1867).

Bouches-du-Rhône.

PARROCEL (E.), *, membre de l'Académie de Marseille, à Marseille (7 avril 1868).

PENON (C.), directeur du Musée Borély, à Marseille (3 novembre 1869).

TEISSIER (Octave), *, membre non résidant du Comité des travaux historiques et scientifiques, à Marseille, boulevard Longchamp, 135 (2 juin 1872).

BLANCARD (Louis), *, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), archiviste du département, à Marseille, rue Silvabelle, 2 (5 novembre 1878).

BARTHELEMY (le docteur), à Marseille, boulevard Chave, Villa Doria (5 mai 1880).

RÉMUSAT (Joseph DE), à Marseille, rue Grignan, 66 (2 juillet 1884).

Calvados.

MM.

CHATEL (Eugène), ancien archiviste du département, membre de l'Académie de Caen, à Caen (4 février 1863).

DU FRESNE DE BEAUCOURT (le marquis G.), au château de Morainville, par Blangy (1^{er} mars 1865).

TRAVERS (Émile), secrétaire de la Société des beaux-arts, à Caen (7 mars 1877).

BEAUREPAIRE (Eugène DE ROSILLARD DE), *, secrétaire de la Société des Antiquaires de Normandie, à Caen (5 mai 1879).

Charente.

LIÈVRE, président du Consistoire, à Angoulême (7 juin 1876).

CHAUVET, président de la Société archéologique et historique de la Charente, à Ruffec (2 avril 1884).

Charente-Inférieure.

JULIEN-LAFERRIÈRE (l'abbé), chanoine de la cathédrale, à la Rochelle, rue des Augustins, 8 (6 mars 1878).

MUSSET, bibliothécaire de la ville, à la Rochelle (6 février 1884).

DANGIBEAUD (Ch.), conservateur du Musée de peinture et de numismatique, à Saintes (4 mai 1887).

Cher.

BUHOT DE KERSAULT, à Bourges (5 juin 1872).

GUY (Pierre DE), à Bourges (2 avril 1884).

GUÉRE (le comte Alphonse DE LA), à Bourges, rue de Paradis, 22 (5 novembre 1884).

Corrèze.

RUPIN (Ernest), vice-président de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze, à Brive, boulevard des Sœurs (1^{er} février 1882).

Côte-d'Or.

MM.

LAPÉROUSE (Gustave), *, à Châtillon-sur-Seine (3 juin 1863).

ARBAUMONT (Jules D'), secrétaire de la Commission d'archéologie de la Côte-d'Or, à Dijon (15 novembre 1865).

AUBERTIN (Charles), correspondant du ministère de l'instruction publique, à Beaune (10 janvier 1866).

BEAUVOIS (E.), à Corberon (28 juin 1871).

BEAUDOUIN (Jules), *, suppléant de la justice de paix, à Châtillon-sur-Seine (4 décembre 1872).

MONTILLE (L. DE), *, à Beaune (7 avril 1880).

BOUGOT, professeur à la Faculté des lettres, à Dijon (1^{er} février 1882).

BIGARNE (Ch.), à Chorey, par Beaune (7 février 1883).

LOUIS-LUCAS (Paul), professeur à la Faculté de droit, à Dijon, boulevard Carnot, 5 (5 mars 1884).

WEISS (André), professeur à la Faculté de droit, à Dijon, (5 mars 1884).

MILLON, vice-président du tribunal civil, à Dijon (2 juillet 1884).

Côtes-du-Nord.

RHONÉ (Arthur), à Kéravel en Plouha (5 janvier 1876).

Creuse.

CESSAC (le comte P. DE), au château du Mouchetard, près Guéret (2 décembre 1868).

CESSAC (le vicomte Jean DE), à Guéret (2 mars 1887).

Dordogne.

HARDY (Michel), archiviste, à Périgueux (17 mars 1875).

GALY (le docteur), O. *, conservateur du Musée, à Périgueux (10 décembre 1879).

GAY (Victor), à Labarde, par la Coquille (5 mai 1880).

FAYOLLE (le marquis DE), au château de Fayolle, par Tocane-Saint-Apre (3 juin 1885).

Doubs.

MM.

CASTAN (Auguste), *, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), bibliothécaire de la ville, à Besançon (3 juillet 1872).

GAUTHIER (Jules), archiviste du département, à Besançon (8 novembre 1882).

DUVERNOY (C.), conservateur du musée, à Montbéliard (7 mars 1883).

Drôme.

CHEVALLIER (le chanoine Ulysse), *, membre non résidant du Comité des travaux historiques et scientifiques, à Romans (3 février 1869).

VALLANTIN (Ludovic), juge, à Montélimart (9 décembre 1874).

SIZERANNE (le comte Fernand DE LA), au château de Beaussé, par Saint-Vallier (11 mai 1881).

Eure-et-Loir.

GOVERNEUR (Aristide), à Nogent-le-Rotrou (2 mai 1877).

Finistère.

BREMOND D'ARS (le comte Anatole DE), *, au château de la Porte-Neuve, par Pontaven, et à Nantes, rue Harrouys, 5 (3 avril 1878).

CHATELLIER (P. DU), au château de Kernuz, par Pont-l'Abbé (7 janvier 1880).

COLLEVILLE (le vicomte DE), à Quimperlé (2 juin 1886).

Gard.

AURÈS, O. *, ingénieur en chef des ponts-et-chaussées en retraite, à Nîmes (11 janvier 1865).

RÉVOIL (Henry), O. *, correspondant de l'Institut (Académie des beaux-arts), architecte du gouvernement, à Nîmes (4 juin 1873).

MM.

POTHIER (Edgard), *, colonel commandant le 38^e régiment d'artillerie, à Nîmes (16 janvier 1884).

ESPÉRANDIEU (Émile), lieutenant au 17^e régiment d'infanterie, à Alais, rue de l'Hôtel-de-Ville, 14 (29 juillet 1885).

Garonne (Haute-).

ROSCHACH (Ernest), *, archiviste de la ville, à Toulouse, rue Saint-Rome, 21 (16 janvier 1867).

MOREL (Jean-Pierre-Marie), bibliothécaire-archiviste, à Saint-Gaudens (3 juin 1874).

LEBÈGUE, professeur à la Faculté des lettres, à Toulouse (14 novembre 1877).

SAGAZE (Julien), avocat, à Saint-Gaudens (28 juillet 1880).

SAINT-PAUL (Anthyme), à Toulouse, rue Montaudran, 31 (9 février 1881).

FONTENILLES (Paul de), au château des Auriols, par Villemur (15 février 1882).

PRUDHOMME (de), capitaine au 83^e régiment d'infanterie, à Toulouse (4 mars 1885).

Gironde.

BRUNET (Gustave), à Bordeaux (8 mai 1852).

DROUYN (Léo), *, à Bordeaux, rue Desfourniel, 30 (2 décembre 1859).

GRELLET-BALGUERIE (Charles), à Bordeaux, rue Ducan, 25 (3 juin 1863).

Hérault.

RICARD (Adolphe), secrétaire de la Société d'archéologie, à Montpellier (9 octobre 1852).

AZAÏS (Gabriel), secrétaire de la Société d'archéologie, à Béziers, descente de la Citadelle (4 mars 1863).

CARALIS DE FONDOUCE, à Montpellier, rue des Études, 18 (12 juin 1878).

MM.

NOGUES (Louis), à Béziers, rue de la Promenade, 5 (10 décembre 1879).

Ille-et-Vilaine.

ROBIOU (Félix), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'histoire à la Faculté des lettres, à Rennes (5 mars 1879).

JOÛON DES LONGRAIS, à Rennes, rue du Griffon, 4 (11 avril 1881).

Indre.

DAIGUSON (Maurice), à Châteauroux (14 janvier 1885).

Indre-et-Loire.

PALUSTRE (Léon), directeur honoraire de la Société française d'archéologie, à Tours (7 avril 1875).

DELAVILLE LE ROULX (J.), archiviste-paléographe, à Monts (5 février 1879).

Isère.

GABRIEL, ancien conservateur de la Bibliothèque, à Grenoble (4 juillet 1866).

Jura.

BERTHELET (Charles), à Arlay (21 janvier 1885).

Landes.

TARTIÈRE (Henry), archiviste du département, à Mont-de-Marsan (7 février 1872).

TAILLEBOIS (Émile), archiviste de la Société de Borda, à Dax (12 décembre 1883).

Loire.

CHAVERONDIÈRE (Auguste), *, archiviste du département, à Saint-Étienne (6 juin 1866).

MM.

DURAND (Vincent), secrétaire de la Société archéologique du Forez, à Allieu, par Boën-sur-Lignon (7 juillet 1875).

GONNARD, à Saint-Étienne, rue Saint-Louis, 52 (10 décembre 1879).

JEANNEZ (Édouard), à Roanne (6 avril 1881).

BRASSART (Eleuthère), à l'Hôpital-sous-Rochefort, par Boën-sur-Lignon (4 novembre 1885).

THIOLLIER (F.), à Saint-Étienne, rue de la Bourse, 28 (15 décembre 1886).

Loire (Haute-).

AYMARD, conservateur du Musée, au Puy (9 novembre 1848).

CHASSAING (Augustin), *, juge au tribunal de première instance, au Puy (21 février 1872).

Loire-Inférieure.

NICOLLIÈRE (S. DE LA), à Nantes, rue Deshoulières, 1 (2 juin 1869).

KERVILER (René POGARD-), *, ingénieur des ponts-et-chaussées, à Saint-Nazaire (6 décembre 1876).

PITRE DE LISLE, secrétaire de la Société archéologique, à Nantes, rue Félix, 12 (19 avril 1882).

Loiret.

BOUCHER DE MOLANDON, *, à Orléans (2 décembre 1868).

LOISELÉUR (Jules), *, bibliothécaire de la ville, à Orléans (16 février 1870).

DESNOYERS (l'abbé), président de la Société archéologique de l'Orléanais, à Orléans (7 mai 1873).

COURET (Alphonse), ancien magistrat, à Orléans (7 novembre 1877).

Loir-et-Cher.

DU PLESSIS (G.), à Blois (9 avril 1840).

ROCHAMBEAU (le marquis Achille DE), *, au château de Rochambeau, commune de Thoré (6 novembre 1867).

STORELLI (André), conservateur du Musée, à Blois (3 juillet 1878).

Lot-et-Garonne.

MM.

MAGEN (Adolphe), à Agen (1^{er} février 1865).

THOLIN (Georges), archiviste du département, à Agen, rue Scaliger (5 mars 1873).

TAMIZEY DE LARROQUE, *, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre non résidant du Comité des travaux historiques et scientifiques, à Gontaud (6 février 1884).

Lozère.

PRUNIÈRES (le docteur), à Marvéjols (3 mai 1876).

GERMER-DURAND (François), architecte du département, à Mende (15 décembre 1880).

Maine-et-Loire.

GODARD-FAULTRIER, à Angers (11 avril 1866).

PORT (Célestin), O. *, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre non résidant du Comité des travaux historiques et scientifiques, archiviste du département, à Angers (3 mars 1875).

PIETTE (Édouard), juge au tribunal civil, à Angers, rue de la Préfecture, 18 (8 novembre 1876).

FARCY (Louis DE), à Angers, parvis Saint-Maurice, 3 (30 janvier 1884).

Marne.

LORQUET (Charles), conservateur de la Bibliothèque publique et du Musée, à Reims (6 juillet 1864).

GIVELET (Charles), membre de l'Académie de Reims, à Reims (9 janvier 1867).

BARTHÉLEMY (le comte Édouard DE), *, membre non résidant du Comité des travaux historiques et scientifiques, à Courmelois (5 mars 1873).

MM.

- BAYE (le baron Joseph DE), à Baye (1^{er} avril 1874).
LUCOT (l'abbé), chanoine archiprêtre de la cathédrale, à Châlons-sur-Marne (1^{er} octobre 1879).
DEMAISON, archiviste de la ville, à Reims (20 juillet 1881).
NICAISE (Auguste), à Châlons-sur-Marne (12 juillet 1882).
JADART (Henry), à Reims, rue du Couchant, 15 (5 novembre 1884).

Marne (Haute-).

- BROCARD (Henry), architecte, à Langres (3 avril 1878).
LA BOULLAYE (E. JULLIEN DE), conservateur de la bibliothèque, à Langres (17 juillet 1878).
BOUGARD (le docteur), à Bourbonne-les-Bains (7 janvier 1880).
DAGUIN, à Nogent-le-Roi (3 décembre 1884).

Mayenne.

- FARCY (Paul DE), à Château-Gontier, rue Dorée (10 octobre 1877).

Meurthe-et-Moselle.

- MOUGENOT (Léon), vice-consul d'Espagne à Nancy, à Malzéville, près Nancy (10 juin 1861).
PUYMAIGRE (le comte DE), au château d'Inglange, par Metzervisse, et à Briey (4 juin 1862).
ROUYER (Jules), à Thiaucourt (2 mars 1864).
DURAND DE DISTROFF (Anatole), avocat, à Briey (5 avril 1865).
COURNAULT (Charles), *, conservateur du Musée lorrain, à Malzéville, près Nancy (9 février 1870).
GERMAIN (Léon), à Nancy, rue Héré, 26 (7 mars 1883).
DES ROBERT, à Nancy, terrasse de la Pépinière, 1 (5 décembre 1883).
PAYARD (Émile), directeur des Cristalleries, à Baccarat (2 juin 1886).

Meuse.

MM.

MAXE-WERLY, à Bar-le-Duc (10 octobre 1877).

JACOB (Alfred), conservateur du Musée, à Bar-le-Duc, place Saint-Pierre (6 juillet 1881).

Morbihan.

BERNARD (l'abbé E.), à Gourin (2 mai 1883).

Nièvre.

SOULTRAIT (le comte Georges DE), *, membre non résidant du Comité des travaux historiques et scientifiques, à Toury-sur-Abrion, par Dornes (2 février 1864).

LESPINASSE (René LEBLANC DE), archiviste-paléographe, au château de Luanges, par Guérigny (1^{er} juillet 1868).

Nord.

MANNIER (E.), ancien notaire, à la Bassée (5 juin 1861).

VAN HENDE (Ed.), à Lille, rue Masséna, 50 (1^{er} juillet 1866).

CHAUTARD, doyen de la Faculté des sciences à l'Institut catholique, à Lille (6 mars 1872).

DELATTE (Victor), membre de la Commission historique du département, à Cambrai (2 juillet 1873).

RIGAU (Henry), à Lille, rue de l'Hôpital-Militaire, 112 (4 février 1874).

CAFFIAUX (Henry), archiviste de la ville, à Valenciennes (1^{er} décembre 1875).

DEHAISNES (l'abbé), secrétaire de l'Institut catholique, à Lille (7 juin 1882).

QUARRÉ-REYBOURBON, à Lille, boulevard de la Liberté, 70 (5 décembre 1883).

FINOT (Jules), archiviste du département, à Lille (12 décembre 1883).

Oise.

MM.

LONGPÉRIER-GRIMOARD (le comte Alfred Prévost DE), à Longpérier, près Lagny-le-Sec (5 mars 1856).

MARSY (le comte DE), directeur de la Société française d'archéologie, à Compiègne (12 décembre 1866).

CAIX DE SAINT-AYMOUR (Amédée DE), membre de la Commission des monuments historiques, à Senlis (13 décembre 1876).

LUÇAY (le comte DE), *, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, au château de Saint-Agnan, par Mouy (3 juillet 1878).

LOUSTAU (G.), *, ingénieur civil, à Crépy-en-Valois, rue des Béguines, 4 (16 mars 1881).

DU LAC (Jules), à Compiègne, rue des Minimes, 10 (11 mai 1881).

Orne.

JOUSSET (le docteur), à Bellesme (6 janvier 1869).

DUVAL (Louis), archiviste du département, à Alençon (18 février 1868).

LETRÔNE (Ludovic), à la Motte, par Ceton (15 novembre 1882).

DURUFLÉ (Gustave), au Renouard, par Vimoutiers (10 février 1886).

GODET (l'abbé), au Pas-Saint-Lhomer, par Moutiers-au-Perche (7 avril 1886).

Pas-de-Calais.

DESCHAMPS DE PAS (Louis), *, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), ingénieur en chef des ponts-et-chaussées en retraite, à Saint-Omer (19 février 1839).

VAN DRIVAL (l'abbé), chanoine titulaire, président de la Commission des antiquités du département, à Arras (9 janvier 1854).

MM.

- BEQ DE FOUQUIÈRES**, à Ramecourt (3 mars 1869).
DANCOISNE, notaire honoraire, à Hénin-Liétard (5 mars 1873).
TERNINGK (A.), à Boisbernard, par Vimy (2 juillet 1873).
MONNECOVE (Félix LE SERGEANT DE), *, ancien député, à Saint-Omer (4 mars 1874).
DARD (le baron), O. *, à Aire-sur-la-Lys (25 juillet 1883).
PAGART D'HERMANSART, à Saint-Omer (13 février 1884).
CARDEVACQUE (Adolphe DE), à Arras (2 juillet 1884).

Puy-de-Dôme.

- MALLAY (Émile)**, architecte, inspecteur des travaux d'achèvement de la cathédrale, à Clermont-Ferrand (7 avril 1875).
BOURGADE LA DARDYE (DE), à Lezoux (8 février 1882).
PLIQUE (le docteur), à Lezoux (20 juin 1883).

Pyrénées (Basses-).

- LAGRÈZE (BASQUE DE)**, *, conseiller-doyen à la Cour d'appel, à Pau (9 août 1847).

Pyrénées (Hautes-).

- FROSSARD (le pasteur)**, à Bagnères-de-Bigorre (6 juin 1883).

- Rhône.

- ALLMER (Auguste)**, *, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), à Lyon, quai Claude Bernard, 47 (6 mars 1861).
MORIN-PONS (Henri), à Lyon (4 janvier 1865).
GUIGUE (M.-C.), *, archiviste du département, à Lyon (5 février 1868).
CHAMBRUN DE ROZEMONT (Art. DE), à la Girardièrre, par Belleville-sur-Saône (5 juillet 1876).
BAYET (Charles), professeur à la Faculté des lettres, à Lyon (2 juillet 1879).
GIRAUD (J.-B.), conservateur des musées d'archéologie de la ville, à Lyon (7 avril 1880).

MM.

MARTHA (Jules), maître de conférences à la Faculté des lettres, à Lyon (2 mai 1882).

LAFAYE (Georges), professeur à la Faculté des lettres, à Lyon, avenue de Noailles, 5 (4 avril 1883).

BLOCH (G.), professeur à la Faculté des lettres, à Lyon (11 juin 1884).

Saône-et-Loire.

BULLIOT (G.), *, président de la Société Éduenne, à Autun (6 novembre 1862).

CHARMASSE (Anatole DE), à Autun (14 mars 1866).

FONTENAY (Harold DE), à Autun (5 janvier 1870).

Sarthe.

HUCHER (E.), *, membre non résidant du Comité des travaux historiques et scientifiques, conservateur du Musée archéologique de la ville, au Mans (18 novembre 1863).

BERTRAND DE BROUSSILLON (Arthur), archiviste-paléographe, vice-président de la Société historique et archéologique du Maine, au Mans, rue de Tascher, 15 (2 juillet 1879).

Savoie.

RABUT (Laurent), professeur au Lycée, à Chambéry (12 novembre 1873).

Seine.

CASATI (Charles), conseiller à la Cour d'appel de Paris (5 mars 1873).

LEFORT (Louis), *, à Paris, rue de Condé, 5 (3 février 1875).

MAZARD (H.-A.), à Neuilly, avenue de Neuilly, 85 (16 juin 1875).

GERARD (Paul), professeur à la Faculté des lettres, à Paris, rue Saint-Placide, 51 (15 février 1882).

MM.

CAGNIAT (René), professeur au Collège de France, rue Sainte-Beuve, 7 (9 janvier 1884).

BEURLIER (l'abbé), professeur à l'Institut catholique, à Paris, boulevard de Vaugirard, 4 (4 mars 1885).

Seine-et-Marne.

PONTON D'AMÉCOURT (le vicomte DE), ✱, à Trilport (21 décembre 1864).

GRÉAU (Julien), à Nemours (4 juin 1884).

BORDES (l'abbé), censeur au collège de Juilly, à Juilly (4 mars 1885).

VILLEFOSSE (Étienne HÉRON DE), à Chartranges (2 juin 1886).

Seine-et-Oise.

COUGNY (E.), inspecteur d'Académie, à Versailles (4 janvier 1865).

HENNEBERT, O. ✱, lieutenant-colonel du génie, à Versailles, rue Saint-Honoré, 10 (3 janvier 1872).

CHARDIN (Paul), à Ville-d'Avray (10 décembre 1873).

PÉCOUL (Auguste), à Draveil (3 avril 1878).

FOURDRIGNIER (Édouard), à Saint-Germain-en-Laye (4 juin 1879).

CARON (E.), aux Camaldules, par Yerres (6 avril 1881).

LETAILLE (Joseph), à Bellevue (20 janvier 1886).

MILLES CAMPS (Gustave), à Versailles (6 avril 1887).

Seine-Inférieure.

SEPTENVILLE (le baron DE), au château de Bois-Robin, par Aumale (1^{er} mars 1865).

BEAUREPAIRE (Ch. DE ROBILLARD DE), ✱, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), archiviste du département, à Rouen (6 avril 1870).

SAUVAGE (l'abbé E.), à Rouen, rue de la Rose, 18 (13 novembre 1872).

MM.

ESTAINTOT (le comte Robert d'), à Rouen (1^{er} décembre 1875).

ALLARD (Paul), à Rouen, rue du Rempart, 4 (10 décembre 1879).

LE BRETON (Gaston), *, directeur du Musée céramique, à Rouen, rue Thiers, 25 bis (1^{er} février 1882).

KERMAINGANT (DE), *, au Tréport (3 janvier 1883).

Sèvres (Deux-).

BEAUCHET-FILLEAU, juge de paix, à Chef-Boutonne (11 mai 1865).

FAVRE (Louis), à Niort (18 décembre 1878).

BERTHELÉ (Joseph), archiviste du département, à Niort (7 novembre 1883).

PIET-LATAUDRIE, à Niort (2 décembre 1885).

Somme.

GARNIER (Jacques), *, secrétaire perpétuel de la Société des Antiquaires de Picardie, conservateur de la Bibliothèque de la ville, à Amiens (9 mai 1851).

CAGNY (le chanoine Paul DE), à Amiens, rue Lemerchier, 36 (5 mai 1858).

VAN ROBAIS (A.), à Abbeville, rue Millevoeye, 28 (12 novembre 1873).

JANVIER (Auguste), à Amiens (5 décembre 1877).

DUHAMEL-DÉCÉJEAN, à Amiens, rue Saint-Fuscien, 72 (23 juillet 1884).

POUJOL DE FRÉCHENCOURT (Fernand), à Amiens, rue de Glo-riette, 6 (7 avril 1886).

Tarn.

CLAUSADE (Gustave DE), avocat, à Rabastens (9 juin 1847).

Tarn-et-Garonne.

MARCELLIN (l'abbé), à Montauban (9 décembre 1843).

Vaucluse.

MM.

DELOYE (Auguste), *, conservateur du Musée Calvet, à Avignon (2 mai 1866).

Vendée.

VALLETTE (René), secrétaire de la Société archéologique de la Vendée, à Fontenay-le-Comte (23 juillet 1884).

Vienne.

LECOINTRE-DUPONT (G.), à Poitiers (9 janvier 1844).

AUBER (l'abbé), chanoine titulaire, historiographe du diocèse, à Poitiers, rue Sainte-Radégonde (9 janvier 1851).

LA CROIX (le R. P. C. DE), conservateur du Musée des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers (1^{er} juin 1881).

LEDAIN (Bélisaire), à Poitiers (19 mai 1886).

Vienne (Haute-).

MONTÉGUT (DE), à Limoges (2 juillet 1884).

FAGE (René), à Limoges, boulevard Gambetta, 25 (3 novembre 1886).

Vosges.

LECLERC (Lucien), *, médecin-major en retraite, à Ville-sur-Ilon, par Dompierre-Laviéville (20 novembre 1851).

MOREL (Léon), receveur particulier des finances, à Mirecourt (1^{er} juillet 1874).

VOULOT, conservateur du Musée, à Épinal (5 février 1879).

HAILLANT, à Épinal (4 mars 1885).

Yonne.

SALMON (Philippe), à Cerisiers, près Sens (9 mai 1855).

JULLIOT (G.), à Sens (7 février 1872).

PÉTIT (Ernest), membre du Conseil académique de la Faculté de Dijon, à Vausse, par Noyers-sur-Serein (7 février 1883).

Algérie et Tunisie.

MM.

BLANCHÈRE (René DE LA), délégué du Ministère de l'Instruction publique, à Tunis (4 mars 1885).

**Associés correspondants nationaux résidant
à l'étranger.**

ENGEL (Arthur), ancien membre des Écoles françaises de Rome et d'Athènes, à Bâle (Suisse) (5 décembre 1877).

SAINT-MARIE (E. PRICOT DE), *, consul de France, à Salonique (Turquie) (5 février 1879).

SORLIN-DORIGNY, à Constantinople (1^{er} juin 1881).

SAIGE, conservateur des archives et de la bibliothèque du Palais, à Monaco (1^{er} mars 1882).

LALLEMAND (l'abbé), à Vergaville (Alsace-Lorraine) (7 février 1883).

LAIGUE (Louis DE), *, consul de France, à Florence (Italie) (5 décembre 1883).

Associés correspondants étrangers.

Angleterre.

BIRCH (Samuel), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur des antiquités égyptiennes et assyriennes du Musée Britannique, à Londres (9 décembre 1850).

ROACH SMITH (Charles), membre de la Société des Antiquaires de Londres, à Rochester (9 avril 1851).

COLLINGWOOD BRUCE (John), membre de la Société des Antiquaires de Londres, à Newcastle-sur-Tyne (9 mai 1853).

LOFTUS, à Ettrich (Écosse) (4 novembre 1857).

MAYER (Joseph), à Liverpool (11 août 1858).

FRANKS (Augustus-Wollaston), membre de la Société des Antiquaires de Londres, conservateur au Musée Britannique (5 février 1862).

MM.

HARTH (William-Henri), à Londres (6 juillet 1864).

LEWIS (le Rév. Samuel Savage), fellow et bibliothécaire de Corpus Christi College, à Cambridge (14 février 1872).

BUNNELL LEWIS, membre de la Société des Antiquaires de Londres, Queen's College, à Cork (Irlande) (7 mars 1883).

RIWET-CARNAC, Esq^{re}, à Allahabad (Indes Orientales) (10 décembre 1884).

Belgique.

CHALON (Renier), membre de l'Académie royale de Belgique, à Bruxelles (29 août 1851).

SCHAEFFKENS (A.), artiste peintre, à Bruxelles (2 juillet 1856).

DEL MARMOL, président de la Société archéologique de Namur, à Namur (20 mars 1861).

VAN DER STRATEN PONTBOZ (le comte François), à Bruxelles, rue de la Loi, 13 (18 janvier 1865).

DOGNÉE (Eugène-M. O.), *, à Liège (6 juin 1867).

HELBIG (Jules), directeur de la *Revue de l'Art chrétien*, à Liège, rue de Jole, 8 (2 mai 1883).

CLOQUET (L.), à Tournai, boulevard Léopold (3 décembre 1884).

CUMONT, à Bruxelles, rue Veydt, 31 (6 avril 1887).

Danemark.

WORSAAE (J. J. A.), ancien ministre, inspecteur général des monuments historiques du Danemark, à Copenhague (9 août 1854).

MULLER (Louis), inspecteur du Cabinet royal des médailles, à Copenhague (25 mars 1858).

SCHMIDT (le professeur Waldemar), *, à Copenhague (3 juin 1868).

Espagne.

CASTELLANOS DE LOSADA (Basile-Sébastien), membre de l'Académie d'archéologie, à Madrid (9 avril 1851).

MM.

- MARTINEZ Y RESUEIRA (le docteur Leopoldo), à Bujalance, province de Cordoue (6 novembre 1867).
RAMON-SORIANO-TOMBA, à Barcelone (19 novembre 1879).
GIRBAL (Henri-Claude), à Gérone (1^{er} décembre 1880).

Etats-Unis.

- SQUIER (E. G.), à New-York (9 juillet 1851).
EVERETT (Edward), correspondant de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), à Boston (9 juillet 1851).

Grèce.

- RANGABÉ (A. Rizo), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), à Athènes (19 octobre 1849).
CARAPANOS (Constantin), *, correspondant de l'Institut (Académie des beaux-arts), à Athènes (10 avril 1878).

Hollande.

- WAL (J. DE), professeur à l'Université, à Leyde (10 décembre 1849).
LEEMANS (le docteur Conrad), directeur du Musée d'antiquités, à Leyde (9 janvier 1852).
DIRKS (le docteur J.), à Leeuwarden (3 mars 1869).

Italie.

- BONNEFOY (l'abbé), à Jarsy (9 mars 1842).
FUSCO (Giuseppe-Maria), à Naples (9 décembre 1850).
ROSSI (le commandeur G.-B. DE), *, associé étranger de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), interprète des manuscrits à la Bibliothèque du Vatican, membre de la Commission des antiquités chrétiennes et du collège philologique de l'Université, à Rome (10 janvier 1853).
BERTOLOTTI (le chevalier), directeur des archives d'État, à Mantoue (8 janvier 1879).

Norwège.

MM.

UNGER, professeur à l'Université, à Christiania (28 juin 1871).

Russie.

SIENNICKI (Stanislas-Joseph), à Varsovie (3 février 1875).

Suisse.

QUIQUERREZ, à Bellerive, près Délémont, canton de Berne
(19 février 1847).

VULLIEMIN (Louis), à Lausanne (10 décembre 1849).

SCHNELLER, à Lucerne (1^{er} juillet 1857).

FAZY (Henry), membre du Conseil d'État, à Genève (4 février 1863).

MOREL-FATIO (Arnold), conservateur du Musée, à Lausanne
(11 juillet 1866).

GEYMÜLLER (le baron Henry de), à Champitot près Lausanne
(6 février 1884).

BRIQUET (C. M.), à Genève, rue de la Cité, 6 (23 décembre
1885).

PFUGH-HARTUNG, à Bâle (1^{er} décembre 1886).

LISTE

DES SOCIÉTÉS SAVANTES

avec lesquelles la Compagnie est en correspondance.

Sociétés françaises.

ACADÉMIE des inscriptions et belles-lettres de l'Institut national de France.

—

AISNE, *Saint-Quentin*. Société académique.

ALLIER, *Moulins*. Société d'émulation.

ALPES (HAUTES-), *Gap*. Société des études historiques.

ALPES-MARITIMES, *Nice*. Société des lettres, sciences et arts.

AUBE, *Troyes*. Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département.

BELFORT (Territoire de). Société Belfortaine d'émulation.

CALVADOS, *Caen*. Société des Antiquaires de Normandie.

— — Académie des sciences, arts et belles-lettres.

— *Bayeux*. Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres.

CHARENTE, *Angoulême*. Société d'agriculture, arts et commerce du département.

— — Société archéologique et historique de la Charente.

CHARENTE-INFÉRIEURE, *Saintes*. Société archéologique de la Charente-Inférieure.

— — Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis.

— *Saint-Jean-d'Angély*. Société linnéenne de la Charente-Inférieure.

- CHER, *Bourges*. Commission historique du Cher.
 — Société des Antiquaires du Centre.
- CORRÈZE, *Brive*. Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze.
- CÔTE-D'OR, *Dijon*. Commission des antiquités du département.
 — *Beaune*. Société d'archéologie, d'histoire et de littérature.
 — *Semur*. Société des sciences historiques et naturelles.
- CÔTES-DU-NORD, *Saint-Brieuc*. Société archéologique et historique des Côtes-du-Nord.
- CREUSE, *Gautret*. Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse.
- DORDOGNE, *Périgueux*. Société historique et archéologique du Périgord.
- DOUBS, *Besançon*. Société d'émulation du Doubs.
- DROME, *Romans*. Société d'histoire ecclésiastique et d'archéologie.
- EURE-ET-LOIR, *Chartres*. Société archéologique du département.
- GARD, *Nîmes*. Académie du Gard.
 — *Alais*. Société scientifique et littéraire.
- GARONNE (HAUTE-), *Toulouse*. Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres.
 — Société archéologique du midi de la France.
- GIRONDE, *Bordeaux*. Commission des monuments et documents historiques de la Gironde.
 — Société archéologique de Bordeaux.
- HÉRAULT, *Montpellier*. Société archéologique.
 — *Béziers*. Société archéologique.
- ILLE-ET-VILAINE, *Rennes*. Société archéologique.
- INDRE-ET-LOIRE, *Tours*. Société archéologique.
 — Société française d'archéologie.
- LANDES, *Dax*. Société de Borda.

- LOIR-ET-CHER, *Blois*. Société des sciences et lettres.
— *Vendôme*. Société archéologique du Vendômois.
- LOIRE, *Montbrison*. La Diana, société historique et archéologique du Forez.
- LOIRE (HAUTE-), *Le Puy*. Société d'agriculture, sciences, arts et commerce.
- LOIRE-INFÉRIEURE, *Nantes*. Société archéologique.
- LOIRET, *Orléans*. Société archéologique de l'Orléanais.
- MAINE-ET-LOIRE, *Angers*. Répertoire archéologique de l'Anjou.
— — Académie des sciences et belles-lettres d'Angers.
- MANGHE, *Cherbourg*. Société nationale académique de Cherbourg.
- MARNE, *Châlons-sur-Marne*. Société d'agriculture, commerce, sciences et arts.
— *Reims*. Académie de Reims.
- MARNE (HAUTE-), *Langres*. Société historique et archéologique.
- MEURTHE-ET-MOSELLE, *Nancy*. Académie de Stanislas.
— — Société d'archéologie lorraine.
- MEUSE, *Bar-le-Duc*. Société des lettres, sciences et arts.
— *Verdun*. Société philomathique.
- MORBIHAN, *Vannes*. Société polymathique du Morbihan.
- NORD, *Lille*. Société des sciences, de l'agriculture et des arts.
— *Avesnes*. Société archéologique.
— *Cambrai*. Société d'émulation.
— *Douai*. Société centrale d'agriculture, sciences et arts.
— *Dunkerque*. Société Dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts.
- OISE, *Beauvais*. Société académique d'archéologie, sciences et arts.
— *Compiègne*. Société historique.
- PAS-DE-CALAIS, *Arras*. Académie d'Arras.
— *Saint-Omer*. Société des Antiquaires de la Morinie.

RHÔNE, Lyon. Académie des sciences, belles-lettres et arts.

SAÔNE-ET-LOIRE, Autun. Société Éduenne.

— **Chalon-sur-Saône.** Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire.

SARTHE, Le Mans. Société archéologique du Maine.

SAVOIE, Chambéry. Société Savoisienne d'histoire et d'archéologie.

SAVOIE (HAUTE-), Annecy. Société Florimontane.

SEINE, Paris. Société française de numismatique et d'archéologie.

— — Société de l'histoire de France.

— — Société des études historiques.

— — Société philotechnique.

SEINE-ET-MARNE, Melun. Société d'archéologie, sciences, lettres et arts.

— **Fontainebleau.** Société archéologique du Gâtinais.

SEINE-ET-OISE, Versailles. Société des sciences morales, des lettres et des arts.

— Commission des antiquités du département.

— **Rambouillet.** Société archéologique.

— **Pontoise.** Société historique et archéologique de Pontoise et du Vexin.

SEINE-INFÉRIEURE, Rouen. Académie des sciences, belles-lettres et arts.

— — Commission départementale des antiquités de la Seine-Inférieure.

SÈVRES (DEUX-), Niort. Société de statistique.

SOMME, Amiens. Société des Antiquaires de Picardie.

— — Académie du département de la Somme.

— **Abbeville.** Conférence scientifique d'Abbeville et de Ponthieu.

VAR, Toulon. Société des sciences, belles-lettres et arts.

- VAUCLUSE, Avignon.** Académie de Vaucluse.
VENDÉE, La Roche-sur-Yon. Société d'émulation de la Vendée.
VERNE, Poitiers. Société des Antiquaires de l'Ouest.
VIENNE (HAUTE-), Limoges. Société archéologique et historique du Limousin.
VOSGES, Épinal. Société d'émulation.
— *Saint-Dié.* Société philomathique vosgienne.
YONNE, Auxerre. Société des sciences historiques et naturelles.
— *Sens.* Société archéologique.
ALGÉRIE, Alger. Société historique algérienne.
— *Constantine.* Société archéologique de la province.
— *Oran.* Société de géographie et d'archéologie.
— *Bône.* Académie d'Hippône.

Sociétés étrangères.

- ALSACE-LORRAINE, Colmar.** Société d'histoire naturelle.
— *Metz.* Académie.
— *Mulhouse.* Société industrielle.
— *Strasbourg.* Société pour la conservation des monuments historiques de l'Alsace.
ANGLETERRE, Londres. Société royale des Antiquaires.
— — Institut archéologique de Grande-Bretagne et d'Irlande.
— *Cambridge.* Société des Antiquaires.
— *Edimbourg.* Société des Antiquaires d'Écosse.
— — Société numismatique.
AUTRICHE, Vienne. Académie impériale des sciences.
— *Gratz.* Société historique de Styrie.
— *Laybach.* Société historique de la Carniole.
— *Zagreb-Agram.* Société archéologique.
BADE, Manheim. Société historique.
BAVIÈRE, Munich. Académie royale des sciences.
— *Bamberg.* Société historique.
— *Nuremberg.* Museum germanique.
— *Ratisbonne.* Société historique du Haut-Palatinat.

BELGIQUE, *Bruxelles*. Académie royale de Belgique.

- — Société royale de numismatique belge,
- *Anvers*. Académie d'archéologie de Belgique.
- *Gand*. Comité central des publications de la Flandre.
- *Liège*. Société liégeoise de littérature wallonne.
- *Mons*. Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut.

DANEMARK, *Copenhague*. Société royale des Antiquaires du Nord.

- *Odensée*. Société littéraire de Fionie.

ESPAGNE, *Madrid*. Académie royale d'histoire.

- — Académie royale des beaux-arts de San-Fernando.
- — Société libre des archives, bibliothèques et musées.
- *Valence*. Société archéologique.

ETATS-UNIS, *Baltimore*. Université de John Hopkins pour l'étude des sciences historiques et politiques.

- *Boston*. Société des Antiquaires.
- — Institut archéologique d'Amérique.
- *New-York*. Société ethnologique d'histoire naturelle.
- *Philadelphie*. Société philosophique américaine.
- *Topeka*. Société historique de l'état du Kansas.
- *Urbana*. Association centrale scientifique de l'Ohio.
- *Washington*. Institut Smithsonian.

GRÈCE, *Athènes*. Société archéologique.

HESSE-DARMSTADT, *Mayence*. Société des Antiquaires.

HOLLANDE, *Leeuwarden*. Société d'histoire et des antiquités de la Frise.

ITALIE, *Rome*. Académie des Lincei.

- *Modène*. Académie royale des sciences, lettres et arts.
- *Turin*. Académie royale des sciences.

LUXEMBOURG, *Luxembourg*. Institut Royal Grand-Ducal, section historique.

NASSAU, *Wiesbaden*. Société des Antiquaires.

PORTUGAL, *Lisbonne*. Académie royale des sciences.

PRUSSE, *Bonn*. Société des Antiquaires du Rhin.

— *Iéna*. Société d'histoire et d'archéologie de la Thuringe.

— *Trèves*. Société des recherches utiles.

RUSSIE, *Saint-Pétersbourg*. Académie impériale des sciences.

SUÈDE, *Stockholm*. Académie royale des inscriptions et belles-lettres.

SUISSE, *Bâle*. Société nationale des Antiquaires.

— *Genève*. Société d'histoire et d'archéologie.

— *Lausanne*. Société d'histoire de la Suisse Romande.

— *Lucerne*. Société historique des cinq Cantons primitifs.

— *Zurich*. Société des Antiquaires.

TURQUIE, *Constantinople*. Société centrale.

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES ASSOCIÉS CORRESPONDANTS NATIONAUX

Au 15 Mai 1887.

MM.

ALLARD (Paul), Seine-Inférieure.
ALLMER (Auguste), Rhône.
ARBAUMONT (Jules d'), Côte-d'Or.
AUBER (l'abbé), Vienne.
AUBERTIN (Charles), Côte-d'Or.
AURÈS, Gard.
AYMARD, Haute-Loire.
AZAIS (Gabriel), Hérault.
BABEAU (Albert), Aube.
BARTHÉLEMY (le comte Édouard de), Marne.
BARTHÉLEMY (le docteur), Bouches-du-Rhône.
BAYE (le baron Joseph de), Marne.
BAYET (Charles), Rhône.
BEAUCHET-FILLEAU, Deux-Sèvres.
BEAUDOUIN (Jules), Côte-d'Or.
BEAUREPAIRE (Eugène de ROBILLARD de), Calvados.
BEAUREPAIRE (Charles de ROBILLARD de), Seine-Inférieure.
BEAUVOIS (E.), Côte-d'Or.
BECQ DE FOUQUIÈRES, Pas-de-Calais.
BERNARD (l'abbé E.), Morbihan.
BERTHELÉ (J.), Deux-Sèvres.
BERTHELET (Charles), Jura.

MM.

BERTRAND DE BROUSSILLON (Arthur), Sarthe.
BEURLIER (l'abbé), Seine.
BIGARNE (Charles), Côte-d'Or.
BLANCARD (Louis), Bouches-du-Rhône.
BLANCHÈRE (René DE LA), Tunis.
BLOCH (G.), Rhône.
BORDES (l'abbé), Seine-et-Marne.
BOUCHER DE MOLANDON, Loiret.
BOUGARD (le docteur), Haute-Marne.
BOUGOT, Côte-d'Or.
BOURGADE LA DARDYE (DE), Puy-de-Dôme.
BOYÉ (Marius), Aude.
BRASSART (E.), Loire.
BRÉMONT D'ARS (le comte Anatole DE), Finistère.
BROCARD (Henry), Haute-Marne.
BRUNET (Gustave), Gironde.
BUHOT DE KERSERS, Cher.
BULLIOT (G.), Saône-et-Loire.
CAFFIAUX (Henry), Nord.
CAGNAT (René), Seine.
CAGNY (l'abbé Paul DE), Somme.
CAIX DE SAINT-AYMOUR (Amédée DE), Oise.
CARDEVACQUE (Adolphe DE), Pas-de-Calais.
CARON (E.), Seine-et-Oise.
CASATI (Charles), Seine.
CASTAN (Auguste), Doubs.
CAZALIS DE FONDOUCK, Hérault.
CESSAC (le comte P. DE), Creuse.
CESSAC (le vicomte Jean DE), Creuse.
CHAMBRUN DE ROSEMONT (Art. DE), Rhône.
CHARDIN (Paul), Seine-et-Oise.
CHARMASSE (Anatole DE), Saône-et-Loire.
CHASSAING (Augustin), Haute-Loire.
CHATEL (Eugène), Calvados.
CHATELLIER (P. DU), Finistère.
CHAUTARD, Nord.

MM.

CHAUVET, Charente.
CHAYERONDIER (Auguste), Loire.
CHEVALLIER (le chanoine Ulysse), Drôme.
CLAUSADE (Gustave de), Tarn.
COLLEVILLE (le vicomte de), Finistère.
COUGNY (E.), Seine-et-Oise.
COURET (Alphonse), Loiret.
COURNAULT (Charles), Meurthe-et-Moselle.
DAGUIN, Haute-Marne.
DAIGUSON, Indre.
DANCOISNE, Pas-de-Calais.
DANGIBEAUD, Charente-Inférieure.
DARD (le baron), Pas-de-Calais.
DEHAÏNES (l'abbé), Nord.
DELAHAUT, Ardennes.
DELATTE (Victor), Nord.
DELAVILLE LE ROULX (J.), Indre-et-Loire.
DELOYE (Auguste), Vaucluse.
DEMAISON, Marne.
DESCHAMPS DE PAS (Louis), Pas-de-Calais.
DESNOYERS (l'abbé), Loiret.
DES ROBERT, Meurthe-et-Moselle.
DROUYN (Léo), Gironde.
DU FRESNE DE BEAUCOURT (le marquis G.), Calvados.
DUHAMEL-DÉCÉJEAN, Somme.
DU LAC (Jules), Oise.
DU PLESSIS (G.), Loir-et-Cher.
DURAND (Vincent), Loire.
DURAND DE DISTROFF (Anatole), Meurthe-et-Moselle.
DURUFLÉ (Gustave), Orne.
DUVAL (Louis), Orne.
DUVERNOY (C.), Doubs.
ENGEL (Arthur), Suisse.
ESPÉRANDIEU, Gard.
ESTAINOT (le comte Robert d'), Seine-Inférieure.
FABRE (Marc), Basses-Alpes.

MM.

FAGE (René), Haute-Marne.
FARCY (Louis DE), Maine-et-Loire.
FARCY (Paul DE), Mayenne.
FAVRE (Louis), Deux-Sèvres.
FAYOLLE (le marquis DE), Dordogne.
FINOT (Jules), Nord.
FONTENAY (Harold DE), Saône-et-Loire.
FONTENILLES (Paul DE), Haute-Garonne.
FOURDRIGNIER (Édouard), Seine-et-Oise.
FROSSARD, Hautes-Pyrénées.
GALY (le docteur), Dordogne.
GABRIEL, Isère.
GARNIER (Jacques), Somme.
GAUTHIER (Jules), Doubs.
GAY (Victor), Dordogne.
GERMAIN (L.), Meurthe-et-Moselle.
GERMER-DURAND (François), Lozère.
GIRARD (Paul), Seine.
GIRAUD (J.-B.), Rhône.
GIVELET (Charles), Marne.
GODARD-FAULTRIER, Maine-et-Loire.
GODET (l'abbé), Orne.
GONNARD, Loire.
GOUVERNEUR (Aristide), Eure-et-Loir.
GOY (Pierre DE), Cher.
GRÉAU (Julien), Seine-et-Marne.
GRELLET-BALGUERIE (Charles), Gironde.
GUÈRE (le comte Alphonse DE LA), Cher.
GUIGUE (M.-C.), Rhône.
HAILLANT, Vosges.
HARDY (Michel), Dordogne.
HENNEBERT, Seine-et-Oise.
HOMOLLE, Seine.
HUCHER, Sarthe.
JACOB (Alfred), Meuse.
JADART (Henry), Marne.

MM.

JANVIER (Auguste), Somme.
JEANNEZ (Édouard), Loire.
JOUON DES LONGRAIS, Ille-et-Vilaine.
JOUSSET (le docteur), Orne.
JULIEN-LAFERRIÈRE (le chanoine), Charente-Inférieure.
JULLIOT (G.), Yonne.
KERMAINGANT (DE), Seine-Inférieure.
KERVILER (René POGARD-), Loire-Inférieure.
LA BOULLAYE (E. JULLIEN DE), Haute-Marne.
LA CROIX (le R. P. C. DE), Vienne.
LAFAYE (Georges), Rhône.
LAGRÈZE (BASCLE DE), Basses-Pyrénées.
LAIGUE (Louis DE), Florence.
LALLEMAND (l'abbé), Alsace-Lorraine.
LALORE (l'abbé Charles), Aube.
LAPÉROUSE (Gustave), Côte-d'Or.
LEBÈGUE, Haute-Garonne.
LE BRETON (Gaston), Seine-Inférieure.
LECLERC (Lucien), Vosges.
LECOINTRE-DUPONT (G.), Vienne.
LEDAIN (Bélisaire), Vienne.
LEFORT (Louis), Seine.
LESPINASSE (René LEBLANC DE), Nièvre.
LETAILLE (Joseph), Seine-et-Oise.
LETRÔNE (Ludovic), Orne.
LIÈVRE, Charente.
LOISELLEUR (Jules), Loiret.
LONGPÉRIER-GRIMOARD (le comte Alfred PRÉVOST DE), Oise.
LORIQUEUR (Charles), Marne.
LOUIS-LUCAS, Côte-d'Or.
LOUSTAU (G.), Oise.
LUÇAY (le comte DE), Oise.
LUCOT (l'abbé), Marne.
MAGEN (Adolphe), Lot-et-Garonne.
MALLAT (Émile), Puy-de-Dôme.
MANNIER (E.), Nord.

MM.

MARCELLIN (l'abbé), Tarn-et-Garonne.
MARSY (le comte de), Oise.
MARTHA (Jules), Rhône.
MAXE-WERLY, Meuse.
MAZARD (H.-A.), Seine.
MILLES CAMPS (Gustave), Seine-et-Oise.
MILLON, Côte-d'Or.
MONNEGOVE (Félix LE SERGEANT DE), Pas-de-Calais.
MONTÉGUT (DE), Haute-Vienne.
MONTILLE (L. DE), Côte-d'Or.
MOREAU (Frédéric), Aisne.
MOREL (Jean-Pierre-Marie), Haute-Garonne.
MOREL (Léon), Vosges.
MORIN-PONS (Henry), Rhône.
MOSSMANN, Belfort.
MOUGENOT (Léon), Meurthe-et-Moselle.
MUSSET, Charente-Inférieure.
NICAISE (Auguste), Marne.
NICOLLIÈRE (S. DE LA), Loire-Inférieure.
NOGUIER (Louis), Hérault.
PAGART D'HERMANSART, Pas-de-Calais.
PALUSTRE (Léon), Indre-et-Loire.
PARROCEL (E.), Bouches-du-Rhône.
PAYARD (Émile), Meurthe-et-Moselle.
PÊCHEUR (l'abbé), Aisne.
PÉCOUL (Auguste), Seine-et-Oise.
PENON (C.), Bouches-du-Rhône.
PETIT (Ernest), Yonne.
PIET-LATAUDRIE, Deux-Sèvres.
PIETTE (Édouard), Maine-et-Loire.
PIGEOTTE (Léon), Aube.
PILLOY, Aisne.
PITRE DE LISLE, Loire-Inférieure.
PLIQUE (le docteur), Puy-de-Dôme.
PONTON D'AMÉCOURT (le vicomte de), Seine-et-Marne.
PORT (Célestin), Maine-et-Loire.

MM.

POTHIER (Edgard), Gard.
POUJOL DE FRÉCHENCOURT, Somme.
PRUDHOMME (DE), Haute-Garonne.
PRUNIÈRES (le docteur), Lozère.
PUTMAIGRE (le comte DE), Meurthe-et-Moselle.
QUARRÉ-REYBOURBON, Nord.
RABUT (Laurent), Savoie.
RÉMUSAT (Joseph DE), Bouches-du-Rhône.
RÉVOIL (Henry), Gard.
RHÔNÉ (Arthur), Côtes-du-Nord.
RICARD (Adolphe), Hérault.
RIGAU (Henry), Nord.
RIPERT-MONCLAR (le marquis DE), Basses-Alpes.
RIVOLI (le duc DE), Alpes-Maritimes.
ROBIOU (Félix), Ille-et-Vilaine.
ROCHAMBEAU (le marquis Achille DE), Loir-et-Cher.
ROMAN (Joseph), Hautes-Alpes.
ROSCHACH (Ernest), Haute-Garonne.
ROUYER (Jules), Meurthe-et-Moselle.
RUPIN (Ernest), Corrèze.
SACAZE (Julien), Haute-Garonne.
SAIGE (G.), Monaco.
SAINT-PAUL (Anthyme), Haute-Garonne.
SAINT-MARIE (E. PRICOT DE), Turquie.
SALMON (Philippe), Yonne.
SAUVAGE (l'abbé E.), Seine-Inférieure.
SEPTENVILLE (le baron DE), Seine-Inférieure.
SIZERANNE (le comte MONNIER DE LA), Drôme.
SORLIN-DORIGNY, Constantinople.
SOULTRAIT (le comte DE), Nièvre.
STORELLI (André), Loir-et-Cher.
TAILLEBOIS (Émile), Landes.
TAMIZEY DE LARROQUE, Lot-et-Garonne.
TARTIÈRE (Henry), Landes.
TEISSIER (Octave), Bouches-du-Rhône.
TERNINCK (A.), Pas-de-Calais.

MM.

THIOLLIER (F.), Loire.

THOLIN (Georges), Lot-et-Garonne.

TRAVERS (Émile), Calvados.

VALLENTIN (Ludovic), Drôme.

VALLETTE (René), Vendée.

VAN HENDE, Nord.

VAN DRIVAL (le chanoine), Pas-de-Calais.

VAN ROBAIS, Somme.

VAUVILLÉ (Octave), Aisne.

VILLEPOSSÉ (Étienne Héron de), Seine-et-Marne.

VOULOT, Vosges.

WEISS (André), Côte-d'Or.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX

DU 1^{er} TRIMESTRE DE 1887.

Séance du 5 Janvier 1887.

Présidence de MM. E. SAGLIO et A. HÉRON DE VILLEFOSSE.

M. E. Saggio, président sortant, prend la parole et s'exprime en ces termes :

« Messieurs,

« Au moment de quitter ce fauteuil où m'ont appelé vos suffrages, il y a un an, j'ai à remplir un premier devoir, qui m'est bien agréable, c'est de vous remercier de vos sentiments bienveillants qui ne se sont jamais démentis à mon égard et qui m'ont rendu si facile la tâche que vous m'aviez confiée.

« J'en ai un second plus pénible : c'est celui de récapituler avec vous les pertes que notre Société a faites dans le cours de l'année 1886. J'imagine, Messieurs, qu'il n'est pas un de vos anciens présidents qui, au moment d'entrer en fonctions et entendant son prédécesseur faire au début d'une nouvelle année cette triste revue, n'ait rêvé d'échapper par grand hasard à cette cruelle nécessité ; ou, s'il ne pouvait tout à fait se faire illusion et se flatter d'être l'heureux éponyme d'une année sans deuil, qui n'ait au moins espéré de n'avoir à parler au passé d'aucun des membres ordinaires de la Société, ni de ceux de nos correspondants qui, présents habituellement à nos séances et prenant une part active à nos travaux, nous sont unis par les liens d'une confraternité plus étroite et plus amicale.

« Ce rêve, je l'avoue, je l'ai fait à mon tour, et pendant neuf mois j'ai pu croire qu'il se réaliserait. L'été était passé ; nous avions presque atteint le terme des vacances ; beau-

coup d'entre nous étaient déjà revenus, quand nous apprîmes coup sur coup la mort de M. Demay et, quelques jours après, celle de M. Alfred Ramé.

« La première nous fut annoncée indirectement, non par une convocation de la famille à ses funérailles, mais par la voie des journaux et quand déjà on lui avait rendu les derniers devoirs. Votre président n'a pas pu dire, en votre nom, sur la tombe de M. Demay, combien il était apprécié parmi nous pour ses mérites d'érudit et combien il était aimé pour ses qualités personnelles.

« Messieurs, ce que je n'ai pu dire alors, un autre le dira ici devant vous, plus compétent que moi pour faire l'examen de son œuvre. M. de Montaiglon a bien voulu se charger d'écrire une notice sur la vie et sur les travaux de ce savant qui avait commencé par être un artiste, un sculpteur; il fut pendant douze années l'élève, puis le collaborateur de Barye : c'est avec cette préparation tout exceptionnelle qu'il aborda l'étude des sceaux, qui firent ensuite aux Archives nationales l'occupation de toute sa vie. M. Demay n'a pas mis à profit les seules ressources du grand établissement auquel il était attaché et où il a formé cette magnifique collection d'empreintes que vous connaissez tous, mais aussi celles de toute la France; il avait exploré tous les dépôts publics et visité toutes les collections particulières. Ainsi, lorsqu'il entreprit de publier successivement les sceaux de la Flandre, de l'Artois, de la Picardie, de la Normandie, de l'Île-de-France, il possédait la connaissance de tout l'ensemble de la sigillographie et apportait dans cet immense travail une sûreté de jugement parfaite. Son dernier ouvrage a été l'*Inventaire des sceaux de la collection de Clairambault* à la Bibliothèque nationale, publié en 1885 et 1886 dans la *Collection des documents inédits relatifs à l'histoire de France*. S'il ne m'appartient pas de faire l'analyse de ces importantes publications, qu'il me soit au moins permis de dire que les exposés qui précèdent ou qui suivent chaque volume contiennent la substance de travaux considérables qu'il eût été facile à notre confrère de développer et qui eussent suffi à honorer la carrière d'un antiquaire. M. Demay

a aussi tiré de l'imagerie des sceaux des études sur le costume, les insignes, le blason, les types de navires au moyen âge, qui vous ont été en partie communiquées avant de devenir pour un public plus étendu un livre ayant la rigoureuse précision de la science, et auquel le crayon habile de l'artiste a donné l'attrait d'un livre illustré.

« Je n'ai pas à dire ici ce qu'était M. Alfred Ramé en dehors des travaux qui nous l'ont fait connaître. Magistrat éminent en même temps que savant archéologue, il portait dans tout ce qu'il faisait les qualités d'un remarquable caractère.

« M. Ramé donnait à la science tous les loisirs que lui laissait sa profession, et, lorsqu'il l'eut quittée, de la manière la plus honorable, il souhaitait de pouvoir lui vouer le reste de sa vie qui semblait devoir être longue encore. Il appartenait à notre Société depuis moins de trois années ; on peut dire qu'il y était attendu lorsqu'il s'y présenta en 1883 avec un ensemble de travaux archéologiques dont les premiers remontaient à plus de trente années, et qui avaient trait presque tous à nos antiquités nationales ; il était, dès avant son élection, un véritable Antiquaire de France. Ses travaux ont été très dispersés ; ils méritent d'être recherchés : c'est ce que veut bien faire à ma prière notre confrère M. Longnon, qui vous en présentera le tableau et l'analyse. Sa promesse me dispense d'en faire en ce moment la longue nomenclature. Je voudrais seulement rappeler que, en portant son activité dans les directions les plus diverses, soit qu'il étudiât les édifices de la Bretagne, de l'Alsace, de l'Orléanais et d'autres provinces où le conduisirent les vicissitudes de sa carrière, soit qu'il appliquât l'effort de sa pénétrante érudition à la discussion d'un plan ou d'une date, comme il l'a fait pour le monument de Mellebaude à Poitiers, à l'examen d'une œuvre d'art telle que la mosaïque d'Alberic à Saint-Denis ou le vitrail de Notre-Dame de la Cour-Lautic (Côtes-du-Nord), à l'explication d'inscriptions comme celles de la crypte de Saint-Savinien à Sens, ou à une recherche bibliographique, par exemple ses notices sur la vie en images de saint Aubin et sur le psautier d'York, aujourd'hui à la bibliothèque de Rennes ; il éclairait tous les sujets, parce qu'il réunissait à

l'expérience des monuments la connaissance approfondie des textes, et parce qu'il avait la patience nécessaire pour en tirer tout ce qu'ils renferment, et une volonté qui ne se laissait détourner par rien quand il se croyait sur le chemin de la vérité. Jules Quicherat, vers la fin de sa vie, en proposant sa nomination au Comité des travaux historiques et scientifiques, l'avait désigné en quelque sorte comme un successeur. Vice-président de ce Comité, et pendant assez longtemps son président effectif, tous ceux qui ont assisté aux séances du Comité au ministère de l'instruction publique, comme aussi aux réunions plus solennelles de la Sorbonne, ont rendu ce témoignage qu'elles ne furent jamais conduites avec plus d'autorité, de netteté d'esprit et de bonne grâce.

« Nous avons aussi perdu plusieurs de nos associés correspondants. M. le vicomte Dufaur de Pibrac, mort il y a bientôt un an, était un esprit singulièrement éveillé et sagace, qui abordait volontiers l'antiquité par l'étude directe des monuments. Il était devenu naturellement, et comme par droit acquis, le directeur de toutes les fouilles entreprises dans le Loiret par ses confrères de la Société des sciences d'Orléans. C'est ainsi qu'il fut assez heureux, vous vous en souvenez, pour retrouver les ruines gallo-romaines de Verdes, le tombeau de saint Ay, et pour faire d'autres découvertes qui ont enrichi le Musée d'Orléans et fait l'objet de nombreux mémoires adressées principalement à la Société des sciences de cette ville; en même temps M. Dufaur de Pibrac travaillait à l'histoire, qui l'a occupé jusqu'à la fin de sa vie, de l'abbaye des Voisins, d'après les chartes de ce monastère.

« M. l'abbé Corblet avait débuté jeune dans l'archéologie par des études sur des points particuliers de la liturgie ou sur des objets faisant partie du mobilier des églises. Attaché au diocèse d'Amiens, qui était son pays natal, il composa un Glossaire du patois picard, qui fut couronné par la Société des Antiquaires de Picardie. Ce volume ne fut qu'une diversion dans ses travaux qui ont presque tous été des préparations ou des morceaux détachés de ses plus considérables ouvrages, l'*Hagiographie du diocèse d'Amiens*, publiée en cinq volumes, de 1869 à 1875, et l'*Histoire du sacrement du*

baptême, deux volumes datés de 1881 et 1882. En 1859, M. l'abbé Corblet avait fondé la *Revue de l'art chrétien* dont il n'abandonna la direction qu'il y a peu d'années pour se consacrer plus complètement à ses études. Les deux volumes publiés par lui sur le baptême n'étaient dans sa pensée que le commencement d'une histoire dogmatique, liturgique et archéologique des sacrements, dont une grande partie existe, dit-on, en manuscrit.

« M. l'abbé Lebeurier, chanoine de la cathédrale d'Évreux, était un ancien élève de l'École des chartes, archiviste du département de l'Eure avant de devenir, à plus d'un titre, l'auxiliaire et le collaborateur préféré de l'évêque d'Évreux, Mgr Devoucoux, qui était aussi un correspondant de notre Société. M. Lebeurier fut, en 1854, le rapporteur de la Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure, lorsqu'elle fut appelée à porter un jugement sur les fouilles du cimetière de Saint-Éloi, dont on n'a pas oublié le retentissement dans le monde scientifique. En 1862, il publia le *Rôle des taxes de l'arrière-ban du bailliage d'Évreux en 1562*. L'introduction placée en tête de cet ouvrage est un chapitre, écrit de main de maître, de notre histoire militaire. On reconnaît encore dans d'autres publications telles que la *Notice historique de la commune d'Acquigny avant 1789*, et le *Mémorial historique des évêques, ville et comté d'Évreux*, d'après un manuscrit du *xvii^e* siècle, l'excellente discipline de l'École où M. l'abbé Lebeurier avait appris son métier d'érudit.

« M. l'abbé Tourret n'était entré dans les ordres que tout à fait à la fin de sa vie, et quand il était déjà correspondant de notre Société; mais dans le choix des travaux par lesquels il a mérité vos suffrages, comme de ceux qui suivirent son élection, la direction constante de son esprit vers les études d'archéologie chrétienne se fait déjà sentir. En 1878, il donna à la *Revue catholique des institutions et du droit* un article sur la situation légale du christianisme pendant les trois premiers siècles, et à la *Revue archéologique* une Étude sur le Traité de saint Augustin *De cura mortuis gerenda*. Il a depuis publié dans cette dernière revue des notes sur

divers objets d'antiquité, notamment sur des lampes chrétiennes du Cabinet de France. Un mémoire sur les anciens missels du diocèse d'Elne a été inséré dans le 46^e volume de notre recueil (1885).

« M. Damour, ancien sous-préfet, mort le lendemain du jour où nous perdions M. l'abbé Turret, était le modèle, modèle trop rarement suivi, d'un fonctionnaire qui ne prend pas moins d'intérêt au passé qu'au présent de l'arrondissement ou du département dont l'administration lui est confiée, et cherche dans ses archives, dans ses monuments, dans le sol même, les restes de ce passé qui garde un enseignement aux vivants. C'est ce qu'a fait M. Damour partout où il a résidé, dans l'Ain, en Seine-et-Marne, dans l'Indre. Vous vous rappelez notamment les fouilles faites au Bois-Gautier, dans la forêt de Fontainebleau, dont la notice et les dessins ont été insérés dans le Bulletin de la Société avant même que M. Damour eût l'honneur d'en faire partie.

« Je dois encore nommer, parmi nos correspondants attachés plus particulièrement à l'histoire et aux antiquités du pays où ils se sont fixés, M. Edmond Michel, qui a publié un ouvrage en neuf livraisons sur les *Monuments religieux, civils et militaires du Gâtinais*, et M. l'abbé Nyd, curé de Sermoyer (Ain), auteur de recherches érudites sur les origines du siège épiscopal de l'église de Belley, et qui a travaillé jusqu'à son dernier jour à écrire l'histoire du diocèse auquel il appartenait.

« M. Henri Moisy, associé correspondant à Lisieux, a publié des *Notes pour servir à l'histoire de Lisieux au XV^e siècle*; il a aussi opéré, soit dans cette ville même, soit aux alentours, des fouilles très fructueuses. Vous n'avez pas oublié certainement cette tête remarquable de jeune faune dont M. Heuzey a fait ressortir le mérite dans une étude qui a pris place dans nos *Mémoires*. M. Moisy s'était fait connaître dès avant ce temps comme philologue par ses travaux sur l'*Onomastique normande* et par son *Dictionnaire* des mots du dialecte normand qui sont entrés dans la langue anglaise.

« Messieurs, nous ne pouvons adoucir les regrets que

nous cause la perte de tant d'excellents et laborieux confrères qu'en nous tournant vers ceux qui sont venus à nous cette année, et en nous félicitant de les voir prendre une part active à nos travaux. Les deux nouveaux membres résidants que vous avez élus, en 1886, sont sortis l'un et l'autre de ces grands centres d'enseignement, l'École des chartes, l'École d'Athènes, qui ont déjà donné à la France tant d'historiens et d'antiquaires éminents, dont plusieurs sont nos confrères. M. Collignon, qui professe aujourd'hui l'archéologie à la Faculté de Paris, a déjà payé sa dette de bienvenue à la Société, en faisant des lectures sur une tessère de plomb où est représenté le combat d'Erechthée et d'Immarados; sur des statues grecques découvertes à Athènes, près de l'Erechtheion, et sur deux torses grecs archaïques du Musée du Louvre, provenant d'Actium. M. Babelon, qui s'est voué plus spécialement à l'étude de la numismatique, et que sa situation au Cabinet des médailles met à même d'y rendre les plus grands services, vous a fait des communications relatives à trois villes qui ont porté le nom de Comana dans l'antiquité, et aux monnaies d'Iconium et de Pessinunte de Galatie.

« Onze nouveaux correspondants nationaux ont recherché et obtenu vos suffrages, ce sont : MM. Letaille, à Bellevue; Duruflé, à Vimoutiers (Orne); Godet, curé de Pas-Saint-Lhomer; Poujol de Fréchencourt, à Amiens; Bélisaire Ledain, à Poitiers; de Colleville, à Quimperlé; Payard, à Baccarat; Étienne Héron de Villefosse, à Chartranges (Seine-et-Marne); René Fage, à Limoges; le duc de Rivoli, à Nice; Thiollier, à Laval (Loire). Il faut ajouter à cette liste un nouvel associé étranger, M. Pfugk-Harttung, à Bâle.

« Malgré l'empressement que l'on ne cesse de témoigner ainsi à entrer dans notre Société, je me fais un devoir de vous rappeler, Messieurs, comme l'ont fait plusieurs de mes prédécesseurs, que, dans un trop grand nombre de départements, elle n'a pas encore de représentant, et de vous engager à user discrètement de votre influence pour appeler à elle des hommes savants et modestes qui enferment dans un cercle étroit, peut-être faute d'un mot d'encouragement, des

études et des découvertes qui devraient être apportées ici pour se répandre ensuite partout par la publicité de notre *Bulletin*.

« Nous pouvons constater avec satisfaction l'importance que cette publicité a prise, grâce au grand nombre et à l'intérêt des communications qui vous sont adressées et des objets anciens qui vous sont présentés, et dont vous avez souvent décidé la reproduction par la gravure.

« Ces communications n'ont pas seules fait l'objet de vos délibérations; en plusieurs circonstances, cette année, vous avez résolu d'intervenir au dehors : la première fois, en priant M. le Ministre des travaux publics de vouloir bien user des moyens en son pouvoir pour faire respecter, dans le tracé du futur chemin de fer métropolitain, les édifices parisiens et notamment plusieurs anciens hôtels du Marais qui paraissent plus particulièrement menacés. Cette demande a été accueillie comme elle devait l'être. M. le Ministre a fait savoir que, dans le tracé définitif, son administration veillerait à ce que les édifices intéressants pour l'art, l'histoire ou l'archéologie soient respectés. Une autre fois, vous avez appelé l'attention du Ministre de l'instruction publique sur la situation où se trouvent actuellement les antiquités du Puy-de-Dôme dont l'Académie de Clermont-Ferrand n'est plus chargée de prendre soin, et, une troisième fois, vous êtes intervenus auprès du Conseil municipal de la ville de Paris en faveur de l'église de Saint-Julien-le-Pauvre, menacée d'une affectation peu convenable.

« Les lettres adressées en votre nom dans les deux dernières circonstances, par le président de la Société, au Ministre de l'instruction publique et au président du Conseil municipal sont restées sans réponse. Nous avons cependant l'espérance qu'elles ne resteront pas sans effet; et particulièrement pour ce qui concerne l'église Saint-Julien-le-Pauvre, le vœu que vous avez exprimé paraît devoir être exaucé : ce vénérable monument sera, d'après ce qui est annoncé, destiné à recevoir des antiquités recueillies à Paris.

« Vous avez aussi décidé, Messieurs, qu'un certain nombre de manuscrits possédés par la Société, lesquels sont pour la

plupart des quittances du xv^e, du xvi^e et du xvii^e siècle, seraient donnés à la Bibliothèque nationale : remise en a été faite par notre archiviste-bibliothécaire.

« N'attendez pas de moi, Messieurs, que je m'attarde à cette place en faisant devant vous la sèche énumération de vos propres travaux. Vous trouverez bientôt les notes qui vous ont été présentées et le résumé de nos entretiens dans le *Bulletin*, et les dissertations plus étendues dans le volume des *Mémoires* qui est en préparation. Mais je ne croirais pas avoir rempli toute ma tâche, si je n'adressais des remerciements en mon nom et au nom de la Compagnie à ceux de nos confrères qui travaillent pour nous hors de nos séances et dont nous sommes trop exposés à oublier les services dévoués : à la Commission qui surveille l'impression de nos recueils périodiques et qui y a obtenu des progrès dont nous sommes vivement reconnaissants ; à notre vigilant trésorier, qui fait prospérer notre très modeste fortune ; à notre excellent bibliothécaire et archiviste, que tous les présidents trouvent à son poste à côté d'eux, toujours prêt à les obliger d'un bon conseil au nom des traditions de la Société, et qui donne à tous depuis trente-cinq ans l'exemple de l'assiduité et du travail.

« J'invite votre nouveau président, M. Héron de Villefosse, et votre nouveau secrétaire, M. Corroyer, à vouloir bien prendre place au bureau. »

Sur la proposition de M. A. Héron de Villefosse, président élu, des remerciements sont votés au président et au bureau sortant.

La Compagnie décide que le discours de M. E. Saglio sera imprimé dans le *Bulletin*.

Ouvrages offerts :

Atti della reale Accademia dei Lincei, an. CCLXXXIII (1885-1886), série IV, t. XI, fasc. 10. Rome, 1886, in-4°.

Bulletin de la Société archéologique de Nantes et du département de la Loire, t. XXV (1886), 1^{er} semestre. Nantes, in-8°.

- de la Société archéologique de Touraine, t. VII (1886), 1^{er} trimestre. Tours, in-8°.
- de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, n° 175, décembre 1886. Chartres, 1886, in-8°.
- de la Société de Borda, XI^e année (1886), 4^e trimestre. Dax, 1886, in-8°.
- Korrespondenzblatt der Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte und Kunst*, V^e année, n° 42. Trèves, 1886, in-8°.
- Mémoires de l'Académie de Vauluse*, t. V, (1886), 3^e trimestre. Avignon, 1886, in-8°.
- FABOY (Paul DE). *Abbeyes de l'évêché de Bayeux*, IV, N.-D. de Longues, 1168-1782. Bayeux, 1886, in-8°.
- MÉLY (F. DE). *Le grand camée de Vienne*. Paris, 1886, in-4°.

Correspondance.

M. le duc de Rivoli écrit pour remercier la Compagnie de l'avoir admis au nombre des associés correspondants.

Travaux.

M. Pol Nicard donne lecture d'un travail de M. G. Lafaye sur un monument romain d'Aix-en-Provence.

« La pomme de pin colossale, dont je communique ci-joint la photographie, se trouve actuellement à Aix-en-Provence, au cours Sainte-Anne, chez un jardinier-fleuriste nommé Madon. Elle est en pierre blanche, dite pierre de Calissanne, et mesure 0^m80 de hauteur. En 1878, elle était au n° 53 du cours Sainte-Anne, dans un enclos un peu plus éloigné de la ville, qui appartenait à cette époque à mes parents. Personne autour de moi n'en soupçonnait la véritable origine, et moi encore moins que personne. Le terrain ayant été vendu depuis, Madon se la fit céder par le nouveau propriétaire. C'est chez lui que je l'ai retrouvée et photographiée. La pomme de pin et le chapiteau corinthien sur lequel elle repose sont taillés dans un même bloc.

« Le rôle de la pomme de pin (*στρόβιλος*, *pinex*) dans la religion et les arts des anciens pourrait fournir matière à un mémoire qui aurait son intérêt. Je n'ai pas la prétention d'en

donner ici ne fût-ce qu'une ébauche. Le sujet a du reste été traité avec soin par Em. Braun dans un article qui permet d'attendre des recherches plus étendues¹. On ne peut douter que les anciens ont fait de la pomme de pin un symbole funéraire; Braun l'a établi par des arguments qu'il est inutile de reproduire. Ce qui est moins clair et ce qui vaudrait la peine d'être étudié, c'est l'association d'idées sur laquelle était fondé cet usage. La sculpture en a tiré des motifs variés pour la décoration des tombeaux. Je me bornerai à mentionner la pomme de pin colossale en bronze, la célèbre *pigna*, qui orne aujourd'hui une des cours du Vatican, et qui, dans l'antiquité, surmontait, à ce que l'on croit, le mausolée d'Hadrien (château Saint-Ange). Il n'est pas possible de penser que la pomme de pin d'Aix ait été placée autrefois sur un grand monument : les proportions en sont trop modestes et la base en est trop large pour qu'elle ait pu faire l'office de fleuron au sommet d'une coupole. Il est vraisemblable qu'elle était dressée sur une colonne funéraire; on a trouvé en Italie un certain nombre de *pigna* posées à terre à l'entrée des chambres sépulcrales; le Musée de Limoges en possède une avec inscription funéraire, qui a dû recouvrir une tombe². Mais ici le chapiteau devait nécessairement couronner un fût. Gori a donné la reproduction d'une colonne funéraire surmontée d'une pomme de pin, et qui est intacte dans toutes ses parties³. Les monuments de ce genre sont quelquefois représentés sur les bas-reliefs des urnes étrusques⁴. La *pigna* d'Aix date de l'ère gallo-romaine, et probablement du temps de l'Empire. J'en rapprocherai une autre, toute semblable, et à peu près de mêmes dimensions, qui a été trouvée, en 1865, à Marseille, dans le cimetière romain de la rue Impériale; elle est aujourd'hui conservée à la Villa Borély⁵. Je me souviens aussi en avoir vu deux, que je

1. *Jahrbücher des Vereins von Alterthumsfreunden im Rheinlande*. Em. Braun, *Römische Alterthümer in Kain*, t. XVI. Bonn, 1851, p. 47 à 57. Voy. aussi *Ibid.*, t. XXV (1857), p. 174; t. XXVII (1859), p. 101.

2. *Bulletin épigraphique de la Gaule*, 1882, p. 12.

3. *Museum etruscum*, t. III, class. iv, tab. XVIII, vi.

4. V. par exemple Inghirami, *Monumenti etruschi*, vol. I, part. II, tav. LXXV.

5. Penon (C.-J.), *Catalogue du Musée d'archéologie de Marseille* (1876), n° 17.

crois inédites, à Brescia, sur les marches de l'ancien temple où est installé le Musée¹.

« La présence de notre monument au n° 53 du cours Sainte-Anne s'explique très aisément. Il n'est pas douteux qu'il a été trouvé en cet endroit même, si tant est qu'il ait jamais été enfoui. La route nationale d'Aix à Toulon porte le nom de cours Sainte-Anne sur un espace de deux à trois cents mètres à partir de la ville d'Aix. Dans ce parcours, elle coïncide exactement avec l'ancienne voie Aurélienne, qui, suivant l'usage, était bordée de tombeaux des deux côtés aux approches d'Aquæ Sextiæ. De là proviennent deux inscriptions funéraires qui se trouvent encore dans le jardin de M^{me} Rivière, au n° 20 du même cours², une autre épitaphe, conservée au Musée d'Aix³, un masque colossal et un fragment de trophée conservés à Marseille, au Musée archéologique de la Villa Borély⁴. Il serait à désirer que le Musée d'Aix fît l'acquisition de la pomme de pin. »

M. J. de Laurière présente plusieurs photographies des découvertes qui ont été faites, en 1886, à Chamiers, près de Périgueux, découvertes dont la Société connaît déjà l'importance, grâce aux communications qu'elle a entendues de MM. Guillaume, de Fayolle et de Lasteyrie⁵. M. de Laurière attire particulièrement l'attention des assistants sur la disposition inusitée des conduites de chaleur qui existent autour d'une piscine des Thermes. Ces conduites, au lieu d'être établies, selon l'usage, sur les parois des murs au moyen d'un revêtement de briques creuses, consistent en tuyaux carrés et verticaux ménagés au milieu de l'épaisseur même des murs, à des intervalles assez éloignés les uns des autres. Ils communiquent avec l'hypocauste de la piscine par une petite

1. J'en ai vainement cherché la description dans l'ouvrage de Hans Ditschke, *Antike Bildwerke in Ober Italien*.

2. Rouard, *Rapport sur les fouilles d'antiquités faites à Aix en 1843 et 1844*. Aix, Vitalis, 1844, in-4°, p. 50-51.

3. Gibert (Honoré), *Catalogue du Musée d'Aix* (1885), n° 114.

4. Penon, *ouvr. cité*, n° 26 et 148.

5. Cf. année 1886, p. 175, 176, 192.

galerie voûtée, installée au niveau de l'hypocauste dans l'épaisseur du mur jusqu'à l'aplomb même des tuyaux.

M. Prost donne à ce sujet quelques explications sur des constructions analogues découvertes à Metz, et où les conduits de chaleur étaient également placés dans l'épaisseur des murs.

Séance du 12 Janvier.

Présidence de M. A. HÉRON DE VILLEFOSSÉ, président.

Ouvrages offerts :

Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique, 4^e série, t. I, XLI^e de la collection. Anvers, 1886, in-8^o.

Atti della reale Accademia dei Lincei, an. CCLXXXIII (1885-1886), série IV, t. XI, fasc. 11. Rome, 1886, in-4^o.

Bulletin critique, publié sous la direction de MM. Duchesne, Ingold, Lescœur, Thédénat, VIII^e année, 1^{er} janvier 1887. Paris, in-8^o.

— *de l'Académie d'archéologie de Belgique*, IV^e série, t. VIII-IX. Anvers, 1886, in-8^o.

— *de la Société archéologique du midi de la France*, nouvelle série, n^o 2, 23 mars-20 juillet 1886. Toulouse, in-4^o.

Mémoires de la Société archéologique du midi de la France, t. XIV, livr. 1. Toulouse, 1886, in-4^o.

BOUCHER DE MOLANDON. *Notice nécrologique sur Germain Philippe, comte du Faur de Pibrac*. Orléans, 1886, in-8^o.

DELISLE (Léopold). *Mémoire sur d'anciens sacramentaires*. Paris, 1886, in-4^o.

ROMAN (J.). *Classement des monnaies épiscopales de Saint-Paul-Trois-Châteaux*. In-8^o.

Travaux.

L'ordre du jour appelle l'élection de deux membres résidents, en remplacement de MM. Demay et Ramé, décédés. Au nom des commissions nommées à cet effet, les rapporteurs donnent lecture des rapports sur les différentes candidatures : M. E. Molinier, sur la candidature de M. Bouchot;

M. Max. Collignon, sur celle de M. Hemolle; M. A. de Barthélemy, sur celle de M. J. de Laurière; M. A. de Montaiglon, sur celle de M. de Mély.

On procède au vote pour le siège de M. Demay, et, au second tour, M. J. de Laurière, ayant obtenu le nombre de voix exigé par le règlement, est proclamé membre résident.

On procède ensuite au vote pour le siège de M. Ramé, et, au quatrième tour, M. Ch. Ravaisson-Mollien, ayant obtenu le nombre de voix exigé par le règlement, est proclamé membre résident.

M. Aubert, trésorier, a la parole pour donner lecture de son rapport annuel sur la situation financière de la Compagnie pendant l'exercice 1886 :

« Messieurs,

« Afin de me conformer aux prescriptions du Règlement, j'ai l'honneur de soumettre à la Compagnie le tableau des recettes et des dépenses pendant le cours de l'exercice de 1886. Pour le rendre plus clair, j'ai dressé, comme d'usage, ce tableau par catégories; il suffira donc à chacun de nos confrères d'y jeter les yeux pour se rendre compte de toutes les opérations de finance exécutées pendant l'année.

« Au 1^{er} janvier 1886, nous avions en caisse. 2352 fr. 56

« Les recettes de 1886 se sont élevées à . . . 7506 17

« Total 9858 73

« Il faut déduire de ce total le montant des dépenses de la même année 1886, qui est de . 5953 24

« Il reste donc en caisse le 1^{er} janvier 1887 . 3905 fr. 49

« Je suis heureux, Messieurs, de vous annoncer que notre situation financière s'est sensiblement améliorée pendant l'année 1886. Au lieu de vous signaler un déficit, je viens au contraire vous faire connaître que nos recettes ont dépassé nos dépenses d'une somme importante. Ainsi, nous avons encaissé, dans le cours de 1886, 7506 fr. 17, et nous n'avons déboursé que 5953 fr. 24. Il y a donc là un excédent de recettes de 1552 fr. 93, dont il faut déduire cependant

121 fr. 20, montant du mémoire de M. Fajvre, qui est seulement un jeu d'écritures, cette facture ayant été portée deux fois à son crédit. L'excédent des recettes n'est donc réellement que de 1431 fr. 63. Nous emploierons cet argent, si vous approuvez ma proposition, en portant à votre réserve, qu'il est bon de reconstituer, une somme de 1031 fr. 63, et en autorisant M. le bibliothécaire à disposer de 400 fr. pour la reliure des livres les plus endommagés.

« Cette situation est due à l'excellente gestion de votre Comité de publication, et en voici la preuve : en 1885, le mémoire de M. Gouverneur atteignit le chiffre considérable de 4116 fr. 95; pour 1886, je n'ai eu à payer que 3412 fr. 35, soit 704 fr. 60 d'économie. Les illustrations étaient montées, en 1885, à 2472 fr. 15; en 1886, ces frais sont réduits à 1154 fr. 70, soit en moins 1317 fr. 45. Malgré cette diminution de dépense, les volumes que nous publions demeurent toujours dignes d'éloges; le t. XLVI des *Mémoires* et le *Bulletin* de 1885 sont à la hauteur de leurs devanciers. Il me semble nécessaire de continuer dans cette voie, qui, sans nuire au bon effet de nos publications, nous permettra de reconstituer notre réserve d'autrefois, et, à un moment donné, s'il en est besoin, de faire une grosse dépense.

« Les recettes annuelles s'élèvent en moyenne à 7250 fr. Les frais généraux, agence, appointements de l'appareteur, affranchissements, fournitures de bureau, commission de banque, montent à 1500 fr. environ; le prix de revient de nos volumes ne doit donc jamais dépasser la somme de 5000 à 5300 fr. MM. les membres du Comité de publication, j'en suis convaincu, tiendront compte de ces chiffres lorsqu'ils établiront le budget des imprimeurs et des graveurs.

« Voici l'état de nos associés correspondants :

« Au 1^{er} janvier 1886, le nombre des Associés correspondants s'élevait à 264

« En 1886, la Société en a perdu 11 : 8 décédés, MM. de Pibrac, Tourret, Damour; abbé Corblet, E. Michel, abbé Lebeurier, abbé Nyd et Moisy; 1 démissionnaire, M. Decombe; 1, M. Collignon,

nommé résidant, et 1, M. Gautier, porté par erreur
sur la liste 11

« Il en restait alors 253

« En 1886, vous avez admis 12 correspondants :
MM. Letaille, Duruflé, abbé Godet, Poujol de Fré-
chencourt, de Colleville, Ledain, E. de Villefosse,
Payart, Fage, Pfugk-Harttung, duc de Rivoli et
Thiollier. 12

« Le nombre des Associés correspondants inscrits
au 1^{er} janvier 1887 est donc de 265

« Cet état est loin d'être aussi satisfaisant que celui des
années précédentes. En 1884, par exemple, vous aviez admis
25 correspondants. Rester ainsi stationnaires, c'est presque
décroître. Il sera donc utile que, tous, nous nous efforcions
d'appeler à nous les hommes de bonne volonté et de recruter
des adhérents surtout dans les 15 départements¹ où la
Société ne possède aucun associé. Chaque année j'insiste, et
je vous prie de me le pardonner, sur la nécessité d'être
représentés dans toute la France et d'étendre nos relations.
La diversité des sujets traités dans nos séances, la diffusion
de nos publications et aussi l'intérêt de notre caisse, tout
nous fait un devoir de chercher à accroître le nombre de nos
correspondants.

« Je termine ce rapport, Messieurs, en vous demandant
de vouloir bien m'autoriser à compter à notre appareteur,
Boucher, la gratification de 250 fr. que vous lui accordez
depuis plusieurs années déjà. Le zèle de cet agent ne s'est
pas démenti et les services qu'il rend à la Société justifient
le vote que je sollicite aujourd'hui.

« Je me tiens à la disposition du délégué de la Commission
des fonds. Je lui soumettrai les registres, les titres et les
pièces comptables de la Société, afin qu'il puisse contrôler les
écritures et vous rendre compte de la gestion du trésorier. »

1. Voici les noms de ces départements : Ain, Allier, Ardèche, Ariège, Aude,
Cantal, Corse, Eure, Gers, Manche, Haute-Savoie, Var et les trois départements
de l'Algérie.

Séance du 19 Janvier.

Présidence de M. A. HÉRON DE VILLEFOSSE, président.

Ouvrages offerts :

Aarboger for nordisk old Kyndighed og historie, an. 1886, 3^e livr. Copenhague, in-8°.

Bollettino delle opere moderne straniere acquistate dalle biblioteche pubbliche governative del regno d'Italia, n° 5, septembre-octobre 1886. Rome, 1886, in-8°.

Bulletin de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg, t. XXX, feuille 9 1/2-19. Saint-Petersbourg, 1886, in-4°.

— de la Société départementale et de statistique de la Drôme, an. 1887, janvier. Valence, in-8°.

— de la Société des sciences historiques et naturelles de Semur (Côte-d'Or), 2^e série, an. 1885, n° 2. Semur, in-8°.

Bullettino di archeologia e storia Dalmata, an. IX, n° 12. Spalato, 1886, in-8°.

Viestnik hrvatskoga arkeologickoga Društva, t. IX, livr. 1. Agram, 1887, in-8°.

CHWOLSON (D.). *Syrische Grabinschriften aus Semirjetschie*. Saint-Petersbourg, 1886, in-4°.

STRUVE (Hermann). *Ueber die allgemeine Beugungsfigur in Fernröhren*. Saint-Petersbourg, 1886, in-4°.

STRUVE (A.). *Ueber die Schichtenfolge in den Carbonablagerungen im südlichen Theil des Moskauer Kohlenbeckens*. Saint-Petersbourg, 1886, in-4°.

Travaux.

M. Héron de Villefosse, au nom de M. Victor Waille, professeur à l'École des lettres d'Alger, demande pour la bibliothèque de cette École la collection du *Bulletin des Antiquaires*. Il insiste d'une façon particulière pour appuyer cette demande. Les professeurs de l'École des lettres d'Alger sont aujourd'hui les meilleurs explorateurs de l'Afrique

romaine; leurs travaux sont excellents; il est du devoir et de l'intérêt de la Société de les encourager; c'est parmi eux qu'elle recrutera à l'avenir ses plus zélés correspondants africains dont il serait si important de voir grossir le nombre. Il fait une proposition tendant à accorder à la bibliothèque de l'École des lettres d'Alger une série complète des publications dont la Compagnie peut disposer. Cette proposition est mise aux voix et adoptée.

M. Mowat communique, d'après un dessin de M. Cerquand et un estampage de M. Deloye, le texte d'une inscription gauloise récemment découverte à Orgon (Vaucluse), dans les démolitions de la chapelle Saint-Augustin. Elle est gravée en caractères grecs très lisibles sur un cippe qui a perdu son couronnement et sa base.

ΟΥΗΒΡΟΥΜΑΡΟΣ
ΔΕΔΕΤΑΡΑΝΟΟΥ
ΒΡΑΤΟΥΔΕΚΑΝΤΕΜ

On s'attendrait à ce que le nom de la divinité, qui est nécessairement au datif, fût terminé par un I; l'absence de cette lettre prouve que la désinence est contractée à la manière des mots latins de la 4^e déclinaison, *equitatu*, *magistratu* pour *equitatus*, *magistratus*. Le nom du dieu, que la plupart des manuscrits de Lucain mettent sous la forme *Taranis*, est donc en réalité *Taranus* pour *Taranous* de la 4^e déclinaison. La transcription latine de l'inscription serait *Veburmarus dedit Taranou(i) bratude cantem*. L'exemple épigraphique TAPANOOT confirme la correction *Taranus* pour *Taranis* que M. Mowat avait proposée, il y a quelques années, par des raisons philologiques tirées des formes dérivées *Taranucus*, *Taranucus*, *Taranutius* qui se rencontrent dans des inscriptions.

Le même membre fait ensuite circuler une empreinte au frottis noir de l'inscription gauloise de Saint-Cosme, précédemment communiquée par M. Al. Bertrand. M. Aurès, auteur de cette empreinte, fait observer avec raison qu'on y reconnaît au commencement de la deuxième ligne la trace

incontestable d'un Y qui avait échappé aux premiers observateurs. La lecture est donc

////ΑΔΡΕΣΣΙΚΝΟΞ
////ΥΙΒΡΑΤΟΥΔΕΚΑ

M. Ulysse Robert fait une observation relative à la forme du P; dans les manuscrits très anciens, il n'est pas rare de rencontrer sous la panse du P capitale un trait plus ou moins horizontal; il ne croit pas que la présence de ce trait indique une falsification ou une rectification.

M. Müntz communique la photographie du frontispice complet composé et enluminé par Simone Martini (Memmi) pour le Virgile de Pétrarque, aujourd'hui conservé à l'Ambrosienne de Milan. Cette miniature est accompagnée d'inscriptions dans lesquelles M. de Nolhac n'hésite pas à reconnaître la main de Pétrarque; elle offre un curieux témoignage des liens d'amitié qui unissaient le peintre siennois au grand poète toscan; elle montre également l'inexpérience de Simone dans la représentation de scènes antiques.

M. le baron J. de Baye donne quelques renseignements qui complètent sa dernière communication relative à des plaques mérovingiennes à sujets symboliques.

M. Héron de Villefosse fait la communication suivante :

« Notre confrère M. L. Palustre, président de la Société archéologique de Touraine, a bien voulu me communiquer un petit manuscrit appartenant à cette Compagnie et contenant des copies d'inscriptions prises en Algérie vers l'année 1846, ainsi que le fait supposer une date inscrite au bas du fol. 11.

« C'est un petit album, oblong, paginé 1 à 33. Sur la première feuille, on lit le titre suivant que je transcris fidèlement : *Monuments et inscriptions romains de l'Algérie dédiés à M. Le Comandant de Place a Bastia Par Un ancien sous-officier Piémontais en Omage au Chevalier de l'Ordre Royal des SS. Maurice et Lazare.*

« Sur le plat intérieur de la couverture, une main plus moderne a écrit cette mention : *Album offert à la Société archéologique de Touraine par M. le Colonel d'Augustin de Bourguignon (juin 1861).*

« Les inscriptions transcrites sont peu nombreuses. Malgré une certaine apparence soignée et propre, les copies sont défectueuses ; l'auteur n'observe pas généralement la division des lignes, il n'indique ni les cassures, ni les mots effacés, et, dans les inscriptions impériales, il abrège à sa façon les noms des empereurs. Pour quelques inscriptions de Constantine, conservées aujourd'hui à la Kasbah de cette ville, il fait connaître cependant des provenances qui m'ont paru bonnes à noter.

« Voici, du reste, la description sommaire de ce petit manuscrit ; j'indique entre parenthèses les numéros du t. VIII du *Corp. inscr. lat.* :

I. — Fol. 2 à 6. RUINES DE CONSTANTINE.

« Fol. 2. *Pierre trouvée dans les souterrains de la Kasbah* (n° 7049).

« Fol. 3. *Débris de la porte Valée* (n° 6998).

« Fol. 4. *Débris de la porte Valée* (n° 7041).

« Fol. 5. *Débris de la porte El-Gabiak* (n° 7032 et 7053).

« Fol. 6. *Colonne dans le jardin du bey.* — Cette inscription paraît inédite :

IMP · CAESAR

MAVRELIVS · SEV · ANTONINVS
PIVS · FEL · AVG · PARTHICVS · MAX
BRITANNICVS · MAX · GER · MAX ·
PONTIF · MAX · TRIB · POTEST ·
XX IMP · IIII · COS · II · PROCOS
MAX · INVICTISSIMVS · SAN
CTISSIMVS · FORTISSIMVS ·
FELICISSIMVS · ET · SVPER
OMNES · PRINCIPES · INDVL
GENTISSIMVS · DIVI · SEP
SEV · PII · AVG · FILIVS.

« Le texte est incomplet. D'après le dessin, il était gravé sur une grosse colonne posée sur une base rectangulaire. — Les indications chronologiques ne concordent pas; il y a certainement des fautes de copie.

II. — Fol. 7 à 12. RUINES DE LAMBESSA ET TEBESSA
(nos 2554, 2527, 2528, 4293).

« A droite de cette dernière inscription, et sur le fol. 10, se trouve le dessin d'une stèle dont la partie supérieure est brisée et sur laquelle on lit :

MERCVRIVM
SACRVM
AD · VENVS
VENERANDI

« L. 1, probablement *Mercurio Aug.*, et, l. 3, le nom servile *Adventus*?

« Fol. 11. *Vue des ruines de Tebessa, prise du côté du camp* (1846).

« Fol. 12 (n° 1855).

III. — Fol. 13 à 18. RUINES DE GHELMA ET MADAURUS
(nos 5292, 5370, 4681, 4686, 4672).

« Fol. 18. *Vue du château de Madaurus, prise du côté du camp.*

IV. — Fol. 19 à 25. RUINES DE SÉTIF (nos 8455, 8436,
8475, 8473, 8466, 8477, 8500).

V. — Fol. 26 à 30. RUINES DE TIFFET¹ ET DE DJIMILAH.

« Fol. 27. *Ruines de Tiffet. Inscription placée au pied d'un rempart.* — C'est un texte néo-punique de 6 lignes.

« Fol. 28. *Ruines de Tiffet. Inscription placée au pied d'un rempart.* — Texte néo-punique de 6 lignes, brisé en bas; il ne reste que 3 lettres de l'avant-dernière ligne et une seule lettre de la dernière.

« Fol. 29 et 30. *Djimilah* (nos 8324 et 8348).

1. Lisez : *Tifetch* (Tipasa de Numidie).

« En somme, ce petit album contient les copies assez inexactes de 26 inscriptions romaines et de deux inscriptions néo-puniques, ainsi que deux vues très sommaires, l'une de l'arc de triomphe et du temple de Tebessa, l'autre du fort byzantin de Mdaourouch. »

Séance du 26 Janvier.

Présidence de M. A. HÉRON DE VILLEFOSSE, président.

Ouvrages offerts :

Bulletin critique, publié sous la direction de MM. Duchesne, Ingold, Lescœur, Thédénat, VIII^e année, n^o 2. Paris, 1887, in-8^o.

— *de la Société d'études des Hautes-Alpes*, VI^e année, janvier-mars 1887. Gap, 1887, in-8^o.

— *de la Société historique et archéologique de Langres*, t. III. Langres, 1887, in-8^o.

Johns Hopkins University studies. The city and government of Philadelphia, par Edw. Allinson. Baltimore, 1886, in-8^o.

Revue de Saintonge et d'Aunis, t. VII, 1^{re} livr. Saintes, 1887, in-8^o.

CESSAC (P. DE). *Chronologie des comtes de la Marche au point de vue du classement de leurs monnaies*. Extrait de la *Revue numism.*, 1886, in-8^o.

— *Le mobilier d'un bourgeois de Guéret en 1736*. Châteauroux, 1886, in-8^o.

— *Montebras, commune de Soumons, son tumulus, ses mines d'étain*. Guéret, 1886, in-8^o.

— *Un trésor des monnaies des comtes de la Marche et leur atelier monétaire de Bellac*. Paris, 1882, in-8^o.

CESSAC (JEAN DE). *Église collégiale de Moutier-Rauseille*. Guéret, 1886, in-8^o.

— *Note sur le nom de la ville d'Évaux*. Paris, 1884, in-4^o.

COLLEVILLE (le vicomte DE). *Histoire abrégée des empereurs romains et grecs et des personnages pour lesquels on a frappé des médailles....., d'après Beauvais*. Paris, 1886, in-8^o.

GUILLAUME (Paul). *Introduction au mystère de saint Anthoine de Viennès, publié d'après une copie de l'an 1506*. Gap, 1884, in-8°.

Travaux.

M. Molinier, membre résidant, donne à la Compagnie l'explication de l'expression *ouvrage de semin*, que l'on rencontre dans un compte du temps de François I^{er}; il établit que ce terme est calqué sur le mot italien *assemina*, qui désigne un travail particulier d'incrustation sur un autre métal.

M. Guiffrey, membre résidant, communique, de la part de M. Tuetey, sous-chef de la section judiciaire aux Archives nationales, la note suivante qui fixe certaines dates de la biographie d'un des plus célèbres artistes de la Renaissance française :

« Parmi les sculpteurs français qui coopérèrent aux travaux des Bâtiments du Roi sous les règnes de François I^{er} et de Henri II, l'un des plus connus est Pierre Bontemps, que l'on voit, dès 1536, employé aux ouvrages de stuc faits en la chambre de la reine au château de Fontainebleau. De 1540 à 1550, on lui confia diverses restaurations, notamment celles des groupes de Laocoon et de Vulcain, sans compter quelques moulages. Son œuvre principale consiste dans les bas-reliefs qu'il fut chargé d'exécuter pour le tombeau de François I^{er}, et en particulier ceux de la bataille de Cerisolles, suivant marché passé le 6^o octobre 1552 avec Philibert Delorme. La dernière mention que nous fournissent les Comptes des Bâtiments du Roi se rapporte à l'année 1558; elle concerne le paiement de 60 livres allouées à Bontemps pour les figures en marbre de la Régente et de messieurs le Daulphin et d'Orléans, destinées à la sépulture de François I^{er}. Si Pierre Bontemps disparaît pour ainsi dire à cette époque, c'est que, pour échapper aux persécutions dirigées contre les huguenots, il dut fuir le séjour de la capitale, devenu périlleux pour lui. Dans le cours de l'année 1562, tous ceux que l'on suspectait de huguenoterie

furent obligés de quitter Paris dans les quarante-huit heures. Nous voyons dans un registre de mandements et ordonnances du Bureau de la Ville, à la date du 21 novembre 1562, que défenses furent faites à Étienne Carmoy, demeurant au faubourg Saint-Honoré, de se dessaisir de certaines figures d'albâtre trouvées chez lui par le capitaine Come Le Charron, lors des perquisitions domiciliaires faites dans son quartier, et appartenant « à ung nommé m^e Pierre Bon-
« temps, suspect de la nouvelle religion. »

« Pierre Bontemps, comme tous ses coreligionnaires, forcé de partir précipitamment, avait laissé ces figures d'albâtre à un de ses amis, imagier comme lui, Étienne Carmoy, qui sculpta en 1563 la façade du logis de la reine au Louvre et continua, sous les auspices de Pierre Lescot, à exécuter des travaux de son art aux bâtiments du Louvre.

« A la fin de décembre, le Bureau de la Ville fit procéder à l'inventaire des effets mobiliers appartenant à Pierre Bontemps et en ordonna le dépôt entre les mains du concierge de l'hôtel de ville. Si les hardes du pauvre sculpteur n'offrent pas grand intérêt et peuvent être passées sous silence, les figures d'albâtre, qui constituent le bagage artistique de Pierre Bontemps, ne sauraient tomber dans l'oubli et méritent d'être signalées à l'attention.

« Inventaire des meubles trouvés en la maison de Estienne
« Carmoy, demourant ès faulx bourgs Saint Honoré, par
« le cappitaine Cosme Le Charron, en la presence de An-
« thoine Marguiller; lieutenant dudict cappitaine, Gabriel
« Michel, capporal, Noel Guérin, et dudict Carmoy, les-
« quelz l'on dist appartenir à m^e Pierre Bontemps, fugitif
« pour la religion, iceulx biens trouvez en ung bahu et
« ung coffre de boys de chesne, rompu ainsi qu'il s'ensuict :

« Item, aud. coffre de boys rompu....., ouquel y a plu-
« sieurs pourtraitures en papier.

« Item, une bataille de marbre blanc, de bas-relief, conte-
« nant deux piedz de long sur ung pied neuf poulces de
« large, rompu par ung coing.

« Item, une histoire du Viel Testament.

« Item, ung Apolo et une Venus tenans ensemble, d'albastre, contenant ung pied, cinq poulces.

« Item, ung Satire acompagné d'une femme, d'albastre, « contenant ung pied de hault¹. »

A la suite de cette lecture, M. Guiffrey fait remarquer qu'à part les renseignements nouveaux qu'il ajoute à la biographie de Pierre Bontemps, le document tiré par M. Tuetey des ordonnances et mandemens de la Ville de Paris offre un intérêt plus général. En effet, M. de Montaignon a établi, il y a peu de temps, dans un article paru dans la *Gazette des Beaux-Arts*, que, dans le cours de cette même année 1562, pendant laquelle Bontemps fut obligé de chercher un asile à l'étranger, Jean Goujon avait dû, pour le même motif, quitter la France et se retirer à Bologne, où Le Primatice lui avait probablement ménagé une retraite.

Deux faits considérables ressortent de cette curieuse coïncidence. Plusieurs des plus grands artistes de la Renaissance française avaient embrassé la réforme, et parmi eux il faudra notamment compter Jean Goujon et Pierre Bontemps. Puis, en 1562, la recrudescence de la persécution religieuse obligea nombre d'hommes distingués à chercher un refuge dans les pays étrangers; donc, quand on verra disparaître vers cette date quelque artiste connu, sans qu'on puisse retrouver ses traces, il y aura des chances pour qu'il ait suivi l'exemple des deux grands sculpteurs et qu'il ait été demander à une nouvelle patrie la sécurité et la liberté religieuse que la France lui refusait.

M. Charles Ravaisson-Mollien, membre résidant, communique quelques observations sur la jolie et curieuse tête acquise par le Louvre, en 1836, du prince de Talleyrand, et représentant un dieu à barbe pointue, avec une coiffure bizarre et un diadème à palmettes et à fleurs de grenadier, dans un style rappelant à plusieurs égards l'archaïsme grec.

Cette tête, que le duc de Luynes regardait comme un Jupiter, d'un caractère « éginétique à la fois noble et pré-

1. Archives nationales, Z. 6826, fol. 29 v^o, 26 v^o.

« cieux, » devint très célèbre et fut, surtout en Allemagne, l'objet de nombreuses hypothèses quant à sa réelle signification. Une des dernières (de M. Froehner) fut que la barbe pointue désignait un Hermès, mais l'autel des douze dieux, au Louvre, imité de l'ancien style grec, montre, aussi bien que Mercure, Jupiter avec cette barbe, et M. Kékulé (*Archæolog. Zeitung*, 1875) a estimé que le mieux serait de revenir à l'attribution de M. de Luynes.

Quant au style et à l'exécution, on ne mit guère en doute, jusqu'à la seconde moitié de ce siècle, leur originalité, et c'est aux temps antérieurs « à Alexandre » que le continuateur de Clarac les attribuait dans le *Musée de sculpture* (n° 2722 E), en 1853. Suivant M. de Longpérier, il rappelait « les figures « de rois qu'on voit sur les vases grecs peints de la plus « belle époque, » et, après lui, on peut dire que ce sont surtout des dieux qui, sur ces vases, ont avec lui une certaine analogie. Depuis, la distinction des évolutions de l'art commençant à se faire avec plus de rigueur, on reconnut que la composition seule du monument en question rappelle l'époque de l'école d'Égine, et que son ensemble, ainsi que plusieurs de ses détails, constituent une œuvre appartenant à une époque plus avancée, œuvre très fine et savante sans doute, tant au point de vue de l'art qu'au point de vue archéologique, mais de libre imitation. Ainsi, dans sa *Notice de la sculpture antique du Louvre* (n° 186), M. Froehner a-t-il fini par attribuer ce marbre « aux derniers siècles de la république « romaine. » Ce n'était peut-être pas assez descendre encore, mais ce serait peut-être aller beaucoup trop loin en sens contraire que d'admettre, comme quelques critiques des plus distingués le disent aujourd'hui, que notre intéressante sculpture est de tous points moderne.

M. Charles Ravaisson s'est appliqué à démontrer que la dernière opinion est née surtout de ce que l'état matériel du marbre dont il s'agit est mal connu et n'a pas encore été examiné avec assez de méthode ni de soin sous aucun de ses aspects.

D'un examen attentif et raisonné, il résulte : 1° que le marbre a souffert dans ses épaisseurs et à sa surface autre-

ment et plus qu'on ne l'a remarqué; 2° que plusieurs de ses parties ont conservé un état d'ancienneté dont les restaurations et retouches des parties qui ont souffert ont détourné l'attention; 3° que plusieurs détails de la représentation, surtout de la coiffure, ont été mal compris.

Dans la *Notice* de M. Fröhner, voici comment sont indiquées les restaurations : « Le rang de perles, plusieurs « petits morceaux du diadème et les deux lacs. »

Or, 1° par « rang de perles, » la *Notice* désigne de petits enroulements qui bordent la coiffure, en avant du front. Et, en réalité, ce ne sont pas là des perles, mais des extrémités de mèches qui, venant du haut de la tête, passent sous le diadème et finissent en boucles délicates, ainsi que se terminent les fines frisures de la barbe.

2° Le « rang » susdit n'est pas tout restauré; ce qui se trouve de ses boucles en avant des tempes n'a été ni cassé ni refait.

3° Il importe d'indiquer avec plus de précision quels sont les « petits morceaux du « diadème » restaurés; ce sont : la première palmette (à droite) et le haut de la deuxième, le haut des deux premières fleurs, la troisième palmette, le haut de la quatrième et de la cinquième ainsi que la sixième fleur, et la cinquième avec la septième palmette.

4° Par « les deux lacs, » la *Notice* désigne les rubans rayés et plissés qu'on voit relevés en avant et au-dessus des oreilles; le bas seulement de ces rubans est restauré, et encore le morceau de gauche a-t-il peut-être originairement appartenu à la coiffure.

D'autre part, il faut noter : 1° que l'ensemble du marbre fut beaucoup trop nettoyé; 2° que le nu du visage a été altéré, sensiblement appauvri, surtout au front, à toute la joue gauche, au-dessus et aux côtés du nez, aux parties de la joue et de l'œil droits voisines du nez, et de même le cou, surtout à gauche; 3° que plusieurs parties de la coiffure ont été grattées et contrastent, par leur netteté, avec d'autres parties de la coiffure et de la barbe usées ou dégradées par le temps. Parmi ces dernières, on doit remarquer que le travail de tout le haut des rubans au-devant

des oreilles, en partie frustes, des fleurs et palmettes qui ont le moins souffert, du haut des yeux, du dessous du nez, avec une petite avarie réparée avec du plâtre, de la plupart des frisures et du côté gauche du dessous de la barbe, ainsi que l'ondulé de la chevelure en transparence, ont un autre caractère que celui des imitations modernes, surtout s'il est tenu compte de la simplicité et de la majesté sereine de l'ensemble, ainsi que du style des yeux, du nez, etc. A quoi il faut ajouter que l'extrémité postérieure de la chevelure, plusieurs fois reproduite par la gravure comme complète, a été anciennement cassée à droite et est fruste à gauche, puisque, çà et là, surtout à la barbe et au-devant de la coiffure, on retrouve une sorte de patine grise et jaunâtre¹.

Vus en bon jour, les profils offrent encore, pour quelques parties de la coiffure et pour la barbe, pour le côté droit du visage et du cou, des plans larges et savants, un moelleux et une finesse d'exécution dignes d'une bonne époque de l'antiquité.

Quant à la coiffure, M. Ch. Ravaisson se contente de dire qu'elle rappelle plusieurs coiffures d'ancien style grec, et que, peut-être, elle se compose distinctement de cheveux naturels sur le front (roulés d'avant en dedans) et d'une sorte de coiffe, servant de filet par derrière pour retenir, comme en chignon, de longs cheveux avançant sur le front, un peu comme un casque, avec des mentonnières repassées sur de minces ganses, comme on le voit par exemple à la tête de Minerve, imitée de l'archaïsme, de la statuette n° 141 (*Notice de la sculpt. antique* par M. Frœhner).

Pour conclure, il reste vrai qu'à plusieurs égards la tête Talleyrand se rapproche de la manière moderne au premier abord, mais ce serait probablement s'égarer que d'en placer, pour cette raison, l'auteur plus bas que l'antiquité romaine.

L'école de Pasitèles ne paraît pas être celle à laquelle on doit penser, car ce qu'on connaît de cette école semble d'une pratique plus ancienne que celle du buste dont il s'agit;

1. Les moustaches sont ébréchées; les palmettes et fleurs manquent partiellement.

mais ne pourrait-on pas, sans témérité, chercher l'inspiration et l'exécution de cet énigmatique monument dans une époque qui fut, jusqu'à un certain point, pour Pasitèles ce que fut la manière de ce dernier pour l'archaïsme grec, c'est-à-dire dans l'élégante renaissance du règne d'Hadrien, laquelle se caractérisa parfois par des procédés qui passèrent à notre renaissance moderne et aux temps subséquents ?

Séance du 2 Février.

Présidence de M. HÉRON DE VILLEFOSSÉ, président.

Ouvrages offerts :

Bulletin de l'Académie du Var, nouvelle série, t. XIII. Toulon, 1886, in-8°.

— *historique de la Société des antiquaires de la Morinie*, XXXV^e année, octobre-décembre 1886. Saint-Omer, 1887, in-8°.

Journal des Savants, décembre 1886-janvier 1887. Paris, in-8°.

Recueil de la Commission des arts et monuments historiques de la Charente-Inférieure et Société d'archéologie de Saintes, 3^e série, t. II, 9^e livraison. Saintes, 1887, in-8°.

BRIQUET (C.-M.). *Recherches sur les premiers papiers employés en Occident et en Orient du X^e au XIV^e siècle*. Paris, 1886, in-8°.

BUTTEAU (l'abbé). *Monographie de la cathédrale de Chartres*, n^o 5. Chartres, 1887, in-8°.

DAUPELEY (Gustave). *Jean-René Méliand, élève de Louis David*, 1782-1831. Nogent-le-Rotrou, 1887, in-8°.

DEMOLE (Eugène). *Histoire monétaire de Genève de 1535 à 1792*, t. I. Genève, 1887, in-4°.

PERROT (G.) et CHAPIEZ (Ch.). *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. IV. Paris, 1886, in-8°.

PICTET DE SERGY. *Le bas-relief du collège de Genève*. Extrait des *Mém. de la Soc. d'histoire et d'archéolog. de Genève*, 1872, in-4°.

ROMAN (J.). *Récit inédit des massacres de la Saint-Barthélemy à Toulouse*. Paris, 1886, in-8°.

Correspondance.

M. Vauvillé, présenté par MM. Aubert et Héron de Villefosse, écrit pour poser sa candidature au titre d'associé correspondant national à Pommiers (Aisne). M. le Président désigne MM. de Barthélemy, Mowat et Flouest pour former la commission chargée de présenter un rapport sur les titres scientifiques du candidat.

Travaux.

M. le Président annonce la mort du baron de Wismes, associé correspondant national à Nantes, et de M. W. Henzen, associé correspondant étranger; il se fait l'interprète des regrets que ces deux morts causent à la Compagnie.

M. E. Saglio, membre résidant, lit, au nom de la Commission des fonds, un rapport sur la gestion financière de l'année 1885; les comptes sont approuvés conformément à ses conclusions; sur la proposition du rapporteur, des remerciements sont votés à l'unanimité à M. Aubert pour le dévouement avec lequel il gère les intérêts de la Compagnie.

M. Germain Bapst, membre résidant, présente divers objets dits mérovingiens récemment trouvés au nord du Caucase. Ce sont des boucles, des phalères en or, recouvertes de verroteries rouges. Indiquant ensuite les points, depuis Samarcande jusqu'à l'extrémité de l'Europe, où ont été trouvés des objets de verroteries cloisonnées, il en conclut que les différentes tribus qui envahirent l'Europe du iv^e au vi^e siècle étaient d'une même race venue d'Orient.

M. Charles Ravaisson, membre résidant, ajoute quelques renseignements à la description du Jupiter Talleyrand dont il a entrevenu la Compagnie pendant la séance du 26 janvier, et qu'il attribue à l'époque d'Hadrien. Ces renseignements ont trait à la coiffure du dieu que M. Ravaisson compare à celle du bronze du Louvre catalogué sous le n^o 439.

Une discussion, à laquelle prennent part MM. Ravaisson, Saglio et Collignon, s'engage au sujet de l'arrangement de la chevelure et de la manière dont il faut comprendre cet arrangement sur la statuette soumise à l'examen de la Compagnie.

M. E. Molinier, membre résident, fait la communication suivante :

« Le petit coffret en bois recouvert de velours rouge, que j'ai l'honneur de mettre sous vos yeux, orné d'une monture et de médaillons en cuivre doré et gravé, n'est pas à coup sûr une œuvre d'art de premier ordre. Il fait partie des collections du Louvre dans lesquelles il est entré avec les objets composant le cabinet Sauvageot, et a été catalogué par Clément de Ris sous le n° 369 dans la *Notice des objets de bronze..... de la Renaissance*. A mon avis, Clément de Ris s'est trompé dans l'appréciation de cet objet qu'il attribue au xvi^e siècle, ce qui est exact, mais qu'il considère comme un produit hybride italo-allemand. Pour lui, la monture en cuivre est italienne, mais les médaillons ovales qui ornent les faces et les côtés de cette boîte sont allemands. Un coup d'œil jeté sur ces médaillons gravés et entourés d'une bordure guillochée suffit pour se rendre compte que nous avons affaire là non à une œuvre allemande, mais à une œuvre française des vingt premières années du xvi^e siècle; l'examen des costumes ne peut laisser aucun doute à cet égard. Quant aux pilastres, à l'anse, à la serrure à lettres surmontée d'une figure d'Amour, si la donnée générale en est bien italienne, c'est de cet art italien traduit et accommodé par des Français comme on en trouve partout à la Renaissance.

« Je n'aurais pas songé à mettre cet objet sous vos yeux, si, tout modeste qu'il est, je ne croyais pouvoir lui attribuer une origine illustre. Par quelles vicissitudes a-t-il passé avant de venir entre les mains de Sauvageot? Nous ne le saurons jamais probablement. Cet objet m'avait frappé il y a longtemps par un petit détail qui a son importance : sa serrure à lettres, que j'ai tenté maintes fois d'ouvrir, mais sans succès, jusqu'à ces derniers temps. Aussi, je n'eus

pas de peine à le reconnaître dans la description suivante d'un inventaire de la seconde moitié du xvi^e siècle :

« Ung coffre de bahu de cuyvre doré faict à l'antique, le
« champ de veloux incarnat, la serreure faicte à cadenatz
« qui s'œuvre par lettres; au dessus, un petit ange. »

« Tout y est, vous le voyez : le cuivre doré, le velours incarnat, un peu terni il est vrai, le cadenas à lettres et le petit ange. Il est difficile qu'un texte s'adapte plus exactement à un objet; tout est dit, bien qu'en peu de mots, et le terme « d'antique, » employé par l'inventaire, s'explique parfaitement par ce fait qu'un coffret de ce genre n'était plus un objet à la dernière mode en 1561. Il ne me reste plus qu'à vous nommer l'ancien possesseur de ce petit meuble, et c'est peut-être par là que j'aurais dû commencer : en 1561, il appartenait à Jeanne d'Albret. »

M. l'abbé Beurlier, associé correspondant national, prenant pour point de départ une inscription de Pompéi, lit un mémoire sur *Les courses de taureaux dans l'antiquité* :

« Les courses de taureaux sont originaires de Thessalie; elles ont été introduites à Rome par César. On les trouve aussi dans les jeux célébrés en l'honneur de Rome et d'Auguste dans les provinces grecques. Les coureurs étaient à cheval et s'efforçaient de renverser le taureau après l'avoir fatigué. »

Le mémoire de M. l'abbé Beurlier est renvoyé à la Commission des impressions.

M. de Montaiglon, membre résident, fait la communication suivante :

« L'interprétation donnée, à notre dernière séance, par notre confrère M. Molinier, d'épée à ouvrage de *semin* est absolument incontestable. Mais l'édition des acquits au comptant de François I^{er}, publiés à la suite du second volume des Comptes des Bâtiments du Roi imprimés par M. Léon de Laborde pour la Société de l'Histoire de l'Art français, n'est pas si fautive qu'il lui semble. D'abord, c'est dans le texte qu'est le mot *semin*, ce qui est la bonne lec-

ture; « ou *semin*, on peut-être *semin* » est en note, — il y a aussi dans la table « épée à ouvrage de *semin*, » et tous ceux qui ont l'habitude de l'écriture du xv^e et du xvi^e siècle savent que les lettres *i*, *u*, *v*, *m* ou *n*, quand on en rencontre à la suite l'une de l'autre, ne sont souvent que des *i* ou des bâtons droits, dont les boucles embarrassent plus qu'elles ne servent; on ne lit qu'après avoir deviné. Le Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale a, dans sa riche suite de gravures dites à fonds criblés, un Jugement dernier avec une quantité de phylactères chargés d'inscriptions au premier abord absolument illisibles; c'est une série d'i gothiques à côté les uns des autres. A force de le revoir, j'ai eu un jour l'idée bien simple que le vieux graveur pouvait ne pas avoir *retourné*, et, en lisant à rebours, tout devenait très lisible. Il est vrai, par malheur, que ce n'était pas intéressant du tout; ce n'était que des légendes parfaitement connues, tirées des Évangiles et de l'Apocalypse. Mais c'est une preuve que les bâtons en *i* à côté les uns des autres ne sont pas précisément faciles à lire du premier coup, et la lecture du texte de la Société de l'Histoire de l'Art français est la bonne.

« De plus, il eût été juste de dire que, dans la table, qui a son importance, au moins matérielle, puisque, pour deux volumes, elle occupe soixante-quinze pages à deux colonnes, trois mentions sont le commentaire du mot, certainement rare, de l'acquit au comptant. On y trouve en effet :

« *Semin* (ouvrage de); voy. *Épée*.

« *Épée faite à ouvrage de semin* (d'azemin, all' aggemina?),
« p. 378.

« *Aggemina* (ouvrage all'); voy. *Épée*. »

« L'interprétation venait tout naturellement de la connaissance du mémoire de M. Henri Lavoix sur les Azziministes, publié en 1868 dans le 25^e volume de la première série de la *Gazette des Beaux-Arts*, auquel, depuis cette époque, il n'a été, à ma connaissance, ajouté quelque chose que par l'article *Azzimini* dans la première livraison du *Glossaire archéologique* de notre confrère M. Gay, publiée en 1882 (in-4^e, p. 92). Dans tous les cas, comme une table ne peut et ne doit avoir

ni commentaires ni développements, dans celle du volume de la Société de l'Histoire de l'Art français la même explication que celle de M. Molinier est formellement donnée, dès 1880, en même temps que le texte de l'acquit au comptant des comptes de François 1^{er}. »

Séance du 9 Février.

Présidence de M. HÉRON DE VILLEFOSSÉ, président.

Ouvrages offerts :

- Atti della reale Accademia dei Lincei*, an. CCLXXXIII, 1885-1886, 4^e série, t. XI, fasc. XII. Rome, 1886, in-4°.
- Bulletin critique*, publié sous la direction de MM. Duchesne, Ingold, Lescœur, Thédénat, VIII^e année, n^o 3. Paris, 1887, in-8°.
- *de la Diana*, t. III, n^o 9. Montbrison, 1887, in-8°.
- *de la Société historique du Périgord*, t. XIII, 6^e livraison. Périgueux, 1886, in-8°.
- Histoire générale de Paris. Les métiers et corporations de la ville de Paris*, t. I, XIV^e-XVIII^e siècle; ordonnances générales, métiers de l'alimentation, par René de Lespinasse. Paris, 1886, in-4°.
- *Registre des délibérations du bureau de la ville de Paris*, t. II et III, 1527-1539-1552; texte édité par Al. Tuetey. Paris, 1886, in-4°.
- Inventaire général des œuvres d'art appartenant à la ville de Paris. Édifices religieux*, t. IV. Paris, 1886, in-8°.
- Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, 5^e série, t. X. Besançon, 1886, in-8°.
- Revue de l'Art chrétien*. Nouvelle série, t. IV et V. In-8°.
- BABELON (Ernest). *Description historique et chronologique des monnaies de la République romaine*, t. II. Paris, 1886, in-8°.
- ODOBRESCO. *Antichitati scythice*. — *Cunun' a mare d'in thesaurulu de la Novo-Cercash*. Bucuresci, 1879, in-8°.
- SAGLIO (Ed.). *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, fasc. XI. Paris, 1887, in-4°.

Travaux.

M. le baron de Baye, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« A la dernière séance, M. Bapst a fait une communication qui n'a pas manqué d'attirer l'attention de nos confrères. J'ai pensé que la Société prendrait intérêt à connaître sur le même sujet l'opinion d'autres savants autorisés. Parmi ceux qui ont étudié depuis longtemps les antiquités de la Russie, de la Roumanie et de la Scythie, je citerai M. Odobesco. Étant depuis plusieurs années en rapport avec cet archéologue, je l'ai entretenu de la communication de M. Bapst et je lui ai demandé officieusement de me faire connaître son opinion sur le point de départ des invasions barbares et sur la route qu'elles ont suivie. Les conclusions de M. Odobesco viennent pour ainsi dire corroborer celles de M. Bapst. Elles ont été exposées dans un volume que M. Odobesco a fait paraître en 1879, en langue roumaine, sous ce titre : *Antiquités scythiques : La grande couronne du trésor de Novotcherkask, avec des considérations sur divers bijoux scythiques du Musée de l'Ermitage à Saint-Petersbourg*. Le chapitre vi traite de l'époque de la fabrication de la couronne, des peuples de la Scythie, de l'art chez les Scythes et de l'origine de l'orfèvrerie cloisonnée.

« M. Odobesco a pris la peine de traduire et de transcrire tout ce chapitre en français, afin que ceux de nos confrères qui s'intéressent à ces études puissent en prendre connaissance. »

M. A. de Barthélemy, membre honoraire, donne lecture d'une note de M. Julliot, associé correspondant national, sur une inscription portant la date de l'année 806, qui se trouve dans l'église de Germigny (Loiret). Un estampage est joint à la note envoyée par M. Julliot.

M. de Lasteyrie, membre résident, dit que l'inscription de Germigny est publiée depuis longtemps. M. Didron la regardait comme suspecte ; M. R. de Lasteyrie développe les raisons pour lesquelles il partage cette opinion.

M. Molinier, membre résidant, présente le dessin d'un plat du Musée de Pesaro qui reproduit le revers d'une médaille de Sperandio, jusqu'ici inconnue. Il est probable que ce revers est une variante de la médaille bien connue de Jean II Bentivoglio, représentant les armoiries des Bentivoglio.

M. Héron de Villefosse, président, communique, de la part de M. l'abbé Ulysse Chevalier, associé correspondant à Romans (Drôme), la photographie d'un petit monument trouvé au mois de septembre 1886 dans la paroisse de Mérrouillon, au hameau de Gresse. C'est un petit autel rectangulaire qui porte une cavité à sa partie supérieure, et qui mesure en hauteur 193 millim.; en largeur, au milieu, 9 cent.; en haut et en bas, 113 millim.; en profondeur, au milieu, 7 cent.; en haut, 8 cent.; en bas, 10 cent. Sur la face antérieure est gravée une inscription qui paraît être ainsi conçue :

S · PAV
NOSER
IAAND

///OS

La lecture est donnée sous toutes réserves. — La dernière ligne est gravée sur la base de l'autel.

M. R. Mowat, membre résidant, lit un mémoire de M. Aurès, associé correspondant national, sur *Les dimensions des chapiteaux gallo-grecs du Musée de Nîmes*. Il y est démontré que le pied de roi de douze pouces est la mesure qui était usitée dans la Gaule méridionale avant l'arrivée des colonies grecques.

Le mémoire de M. Aurès est renvoyé à la Commission des impressions.

M. Héron de Villefosse, président, fait la communication suivante :

« Notre confrère M. Flouest vient de me remettre des empreintes sur cire qui font connaître les inscriptions d'un

nouveau cachet d'oculiste. D'après des renseignements d'ailleurs incomplets, ce cachet aurait été trouvé dans le département de la Drôme. Il serait actuellement en la possession de M. le sous-préfet de Nyons¹. Il est donc probable qu'il provient des environs de cette ville. On n'a pas, pour le moment, d'indications plus précises sur l'objet ni sur sa découverte. En l'absence du monument, il est impossible de dire si le cachet est carré, rectangulaire ou triangulaire, mais il a, au moins, deux côtés égaux et ces deux côtés sont inscrits. Les dimensions des empreintes sont en longueur 0^m034 et en épaisseur 0^m006.

« Voici les inscriptions :

- 1) L · GAVI · EPAPHRODIT
HYGINON · AD · EPIP

L(ucii) Gavi(i) Epaphrodit(i) hyginon ad epip(horas).

- 2) L GAVI · EPAPHRODI
OPOBALS · AD · CALIG

L(ucii) Gavi(i) Epaphrodi(ti) opobals(amum) ad calig(inem).

« Le remède *hyginon*, inscrit sur la première tranche, me paraît devoir être rapproché du remède *hygia* qui se rencontre sur un cachet trouvé à Selongey (Côte-d'Or). Grotefend², en publiant ce monument, dit qu'il est passé, avec le cachet de Cisseÿ-sur-Tille, du cabinet Lambert au Musée de Lyon. C'est une erreur. Le premier (n° 72 de Grotefend) appartient aujourd'hui à notre confrère M. le commandant Mowat. Les deux cachets qui, dans le recueil de Grotefend, portent les nos 24 et 72, n'existent au Musée de Lyon qu'à l'état de moulages. »

Séance du 16 Février.

Présidence de M. LOMONON, vice-président.

Ouvrages offerts :

Atti della reale Accademia dei Lincei, ann. CCLXXXIV, 1887,
4^e série, t. XII, fasc. I-II. Rome, 1887, in-4°.

1. Renseignement fourni par M. le comte Monnier de la Sizeranne.

2. *Die Stempel der römischen Augenärzte*, p. 72.

Bulletin de la Société de statistique, sciences, lettres et arts du département des Deux-Sèvres, octobre-décembre 1886. Niort, 1886, in-8°.

— *de la Société industrielle de Mulhouse*, décembre 1886. Mulhouse, in-8°.

Bullettino di archeologia e storia Dalmata, ann. X, n° 1. Spalatro, 1887, in-8°.

Jahrbücher des Vereins von Alterthumsfreunden in Rheinlanden, liv. LXXXII. Bonn, 1886, in-8°.

Johns Hopkins University studies. The city government of Boston, par M. Bugbee. Baltimore, 1887, in-8°.

Les monuments historiques de Reims. Reims, 1887, in-8°.

Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest, t. VIII. Poitiers, 1886, in-8°.

Revue de Comminges et des Pyrénées centrales, ann. 1886, 4^e trim. Saint-Gaudens, 1886, in-8°.

— *de l'Afrique française*, VII^e année, n° 21. Paris, 1887, in-8°.

ARBAUMONT (Jules d'). *Note sur un sceau de justice de l'ancienne châtelainie de la Motte-Saint-Jean*. Dijon, 1885, in-4°.

FAGE (René). *Le vieux Tulle; la porte de Chanac*. Tulle, 1886, in-8°.

— *Le vieux Tulle; la place publique*. Tulle, 1886, in-8°.

JADART (Henri). *Inventaire des archives de l'Académie de Reims depuis la fondation, 1841-1886*. Reims, 1886, in-8°.

LOISELEUR (J.). *Les privilèges de l'Université des lois d'Orléans*. Orléans, 1887, in-8°.

REINACH (Salomon). *Catalogue sommaire du Musée des antiquités nationales au château de Saint-Germain-en-Laye*. Paris, sans date, in-8°.

Travaux.

M. A. Bertrand, membre résidant, présente une hache en pierre polie trouvée par M. de la Fressange à Tréflaouénan (Finistère); c'est le plus beau spécimen de ce genre de monument.

Le même membre fait ensuite hommage du catalogue sommaire du Musée de Saint-Germain rédigé par M. S. Reinach.

M. Roman, associé correspondant national, présente le dessin d'une matrice de sceau du commencement du xiv^e siècle; le type principal représente la vierge assise et tenant une fleur, couronnée par Jésus-Christ, également assis; tous deux sont placés sous un baldaquin gothique. Au-dessous de cette scène, sous une arcature à plein cintre, est un évêque mitré, croisé, agenouillé et les mains jointes. La légende de ce sceau est : S. FRIS. PETRI EPISCOPI CARDICENSIS. Cette ville de Cardica ou Cirdica, l'ancienne Cardia de laquelle on a des médailles, actuellement Cardizza, fut, pendant la domination des Latins en Orient, un évêché suffragant de celui de Larisse en Thessalie. L'*Oriens christianus* en cite cinq évêques : Barthélemy, 1208-1212; Benoît, mort vers 1340; Juliep, 1358; Luc, 1363; Martin, 1389. L'évêque Pierre est donc un personnage absolument nouveau; il faut le placer probablement immédiatement avant Benoît, mort en 1340; il était moine, ainsi que nous l'apprend le titre de *frater*, qui précède son nom. Il faut, au surplus, remarquer sur notre sceau deux détails qui méritent d'être signalés. D'abord c'est que, au-dessus de la scène représentant le couronnement de la vierge, on voit les lettres C A R surmontées d'un signe abrégé; ce sont les lettres initiales du mot CARDICA, et on se demande pourquoi le graveur les a placées de nouveau dans le champ du sceau quand elles existent déjà dans la légende. Il faut en outre observer que le prélat agenouillé au bas du sceau n'est pas, contrairement à la tradition à peu près constante du xiv^e siècle, l'évêque lui-même auquel le sceau appartient; c'est un saint, ainsi que le démontrent, sans aucun doute possible, sa tête entourée d'une auréole et les lettres S et M qui se voient à sa droite et à sa gauche. Comme, à cette époque, Larisse, Cardica et les contrées environnantes appartenaient aux Vénitiens, il est infiniment probable que le saint représenté est saint Marc l'évangéliste, premier évêque d'Alexandrie et patron bien connu de la république de Venise. J'ai déjà publié un sceau d'un évêque de Cardica ou Cirdica, celui de Barthélemy (1208-1212) dans le *Bulletin* de l'année 1884, p. 127.

M. Molinier, membre résidant, communique un grand nombre de dessins représentant des céramiques italiennes du xv^e siècle; il fait observer combien il serait intéressant d'en avoir un bon classement chronologique, et propose lui-même ou rassemble un certain nombre de dates desquelles il ressort que l'on doit rejeter les assertions de M. de Mély sur l'antiquité de plusieurs céramiques du Musée du Louvre.

M. Courajod fait remarquer que le classement de M. Molinier est le premier qui ait encore été fait, et qu'il était indispensable de rectifier les attributions dont il a été question.

M. G. Schlumberger, membre résidant, demande la parole et s'exprime en ces termes :

La Société des sciences, lettres et arts de Pau, une des plus actives Sociétés savantes de province, m'a prié, par l'entremise de M. Soulice, le très érudit bibliothécaire de la ville de Pau, de faire hommage à la Compagnie d'un certain nombre de photographies reproduisant un ensemble de mosaïques récemment mises au jour par ses soins aux portes de la petite ville de Lescar. A cette occasion, M. Soulice m'a adressé la note suivante, avec prière de la communiquer à la Société des Antiquaires :

« La Société des sciences, lettres et arts de Pau a entrepris, l'été dernier, des fouilles sur un point du territoire de Lescar, voisin d'un ancien camp romain. Les travaux mirent à jour un grand nombre de substructions et des fragments de mosaïques plus ou moins considérables, dont l'origine gallo-romaine était évidente. L'ensemble des constructions, dont le plan ci-joint montre la disposition, présente tous les caractères d'une habitation offrant au nord une galerie semi-circulaire d'environ 2^m50 de large et 18 mètres de diamètre. Le sol de cette galerie, garni de mosaïques dans toute son étendue, est divisé en treize compartiments de dessins différents que séparent des colonnes reliées les unes aux autres par des guirlandes de feuilles de laurier. Cette galerie était garnie extérieurement, par rapport à son axe, de plaques de marbre formant revêtement du mur, et intérieurement par un

stylobate de marbre où reposaient les colonnes qui soutenaient le toit ; deux fûts de colonne en marbre gris, de 0^m22 de diamètre, ont été retrouvés de chaque côté de l'entrée supposée au milieu.

« Dans l'intérieur de cet hémicycle, et à un niveau inférieur d'environ 0^m50, est un pavement en cubes jaunes et rouges d'environ 0^m025 de côté. Cet espace est délimité par un mur formant la corde de l'arc décrit par la galerie. Au pied du stylobate, on a trouvé une grande quantité de fragments de tuiles brisées provenant de la toiture de cette galerie. La plupart des tuiles plates portent une marque circulaire ; sur l'une d'elles, on lit les lettres majuscules C. S. L. Elles sont de deux couleurs, rouge et jaune clair ; il semblerait que cette différence de tons ait pu servir à former sur la toiture des dessins à deux nuances.

« Au sud de l'hémicycle, et tangent à sa courbe, se trouve un péristyle rectangulaire garni de mosaïques dans tout son pourtour. La galerie Est semble être la partie la mieux conservée. Cet hémicycle est entouré de constructions formant l'ensemble de l'habitation ; il est peu de points de cet ensemble sur lesquels on ne rencontre, soit des mosaïques plus ou moins considérables, soit le lit de ciment qui les supportait. A l'extrémité sud, là où le terrain descend en pente rapide vers la vallée du Gave, et en face d'un panorama splendide, on remarque une salle carrée dont les angles sont occupés par des niches arrondies.

« L'angle Sud-Ouest des constructions est occupé par des quantités de murs et de canaux se croisant en sens divers et aboutissant à un canal plus grand qui se dirige vers la vallée. On peut supposer que là se trouvaient les bains particuliers de la villa.

« On a découvert le long des murs, et reposant sur la mosaïque même, un grand nombre de squelettes placés en désordre ; un, trouvé entier, était couché la face contre terre. Les objets mis au jour sont peu nombreux : une hache en pierre polie de 0^m19 de long sur 0^m055 de large et 0^m04 d'épaisseur ; une médaille de Gordien III ; une clef d'un modèle très simple ; des fragments de vases en verre

et de poterie; une pierre, pesant 7 à 8 kilos, évidée sur le milieu, de façon à lui donner la forme d'un 8, et paraissant destinée à servir de poids ou de projectile pour une arme de jet; enfin, du côté Ouest, un amoncellement considérable de morceaux de mica, dont quelques-uns fort gros.

• L'ensemble des constructions découvertes offre, dans plusieurs de ses parties, une analogie frappante avec la restitution idéale faite par Haudebourt de la villa de Plin à Laurente; elles paraissent avoir également quelques traits communs avec les découvertes récemment faites auprès de Périgueux, s'il faut s'en rapporter à la description sommaire donnée dans le *Bulletin* de la Société du Périgord.

• Ces ruines ont aussi un intérêt indirect que nous devons signaler et qui se rapporte à la géographie ancienne des Gaules. La question de l'emplacement de Beneharnum a été souvent agitée et jamais vidée. Nous ne voulons pas établir que les découvertes faites par la Société de Pau lui donnent une solution immédiate; mais elles appellent l'attention sur un point qui n'a pas encore été l'objet d'investigations sérieuses et suivies. Nous devons faire remarquer que le coteau où elles sont situées offre des vestiges de chaussées anciennes descendant jusque dans la plaine et se prolongeant même sur les coteaux opposés. D'un autre côté, il existait, en regard de la villa, un certain nombre de points fortifiés gardant toutes les issues des vallées secondaires qui aboutissent à celles du gave de Pau. Des travaux sont déjà commencés par la Société pour établir la relation entre eux de tous ces points, situés à une distance relativement faible les uns des autres, et qui constituent comme un réseau militaire permettant de transmettre des signaux rapidement et au loin. L'importance des constructions découvertes autoriserait peut-être à fixer là l'habitation d'un chef militaire, tout près d'un camp et comme au centre d'un réseau de routes et de communications. Nous considérons donc les fouilles faites à Lersar comme le point de départ de toute une série d'investigations qui promettent d'être fécondes pour la science et pour l'histoire du Béarn. »

M. E. Saglio, membre résidant, fait quelques observations relatives à l'article *Cybèle*, de M. Decharme, dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* :

« Dans le onzième fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, à la page 1689, M. Decharme, dans l'article *Cybèle*, parlant des représentations de Cybèle et d'Attis que l'on peut voir sur des médaillons contorniates, a cité, d'après le beau travail publié par M. Ch. Robert dans la *Revue numismatique* de 1885, un médaillon où Attis est figuré, tenant de la main gauche un objet de forme ovale qu'il porte à la manière d'un petit bouclier. Cet objet est en réalité un *tympanum*, attribut bien connu du culte de Cybèle et d'Attis. Dans une note (304), M. Decharme dit que « M. Robert, qui avait d'abord considéré cet objet comme un « petit bouclier, a cru y reconnaître ensuite, avec M. Mowat, « un *cymbalum*, » et il rectifie cette interprétation.

« Mais M. Robert avait déjà rectifié l'erreur, qui vient du fait de l'imprimeur : l'erratum placé à la dernière page du quatrième fascicule de la *Revue numismatique* indique qu'il faut lire *tympanum* au lieu de *cymbalum*. Le mot *tympanum* se trouve d'ailleurs dans le tirage à part distribué en même temps que la *Revue*.

« M. Robert a désiré qu'aucun doute ne pût subsister sur ce point. Je me fais un devoir de satisfaire à sa légitime réclamation et de rectifier ici, en attendant que je puisse le faire dans le *Dictionnaire des antiquités*, l'erreur où a été induit M. Decharme, faute d'avoir consulté l'erratum. Cette erreur, du reste, n'eût pas manqué d'être reconnue par tous ceux qui liront l'article *Cybèle*. »

M. Courajod, membre résidant, présente les photographies de plusieurs sculptures de Verocchio acquises récemment par M. André ; il caractérise le talent toujours inégal de cet artiste, dont il reconnaît la main dans les monuments présentés par lui. MM. Müntz, de Geymüller, Ravaisson-Mollien échangent entre eux et avec M. Courajod quelques observations sur Verocchio, ses œuvres et ses dessins.

Séance du 23 Février.

Présidence de M. HÉRON DE VILLEFOSSE, président.

Ouvrages offerts :

Annuaire de la Société d'émulation de la Vendée, XXXIII^e ann.

La Roche-sur-Yon, 1886, in-8°.

Bulletin critique, publié sous la direction de MM. Duchesne, Ingold, Lescœur, Thédénat, VIII^e année, n^o 4. Paris, 1887, in-8°.

Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, t. XX. Orléans, 1886, in-8°.

Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft für Vaterländische Alterthümer in Zurich, t. XXII, livr. I-III. Zurich, 1886, in-4°.

Revue savoisienne, XXVIII^e année, janvier 1887. Annecy, in-8°.

BERTOLOTTI (A.). *Artisti francesi in Roma nei secoli XV, XVI e XVII*. Mantoue, 1886, in-8°.

FELLEMBER (Ed. von). *Das Gräberfeld bei Elinied (Brümen) Amts Schwarzenburg canton Bern*. Zurich, 1886, in-4°.

HEIERLI (J.). *Der Pfahsban Wollishofen*. Zurich, 1886, in-4°.

MOSSMANN (X.). *Un industriel alsacien. Vie de F. Engel Dolfus*. Mulhouse, 1886, in-8°.

RAHN (J. Rudolf). *Geschichte des Schlosses Chillon*. Zurich, 1887, in-4°.

Correspondance.

M. J. de Cessac, présenté par MM. Aubert et Longnon, écrit pour solliciter le titre d'associé correspondant national à Guéret (Creuse). Le président désigne MM. de Barthélemy, Flouest et Babelon pour former la commission chargée de présenter un rapport sur les titres scientifiques du candidat.

Travaux.

M. le Président annonce la mort de M. Olivier Rayet, membre résidant; il se fait l'interprète des regrets que cette

mort prématurée cause à la Compagnie, et donne lecture des paroles qu'il a prononcées sur la tombe de notre regretté confrère.

« Le devoir que j'ai à remplir au nom de la Société des Antiquaires de France est particulièrement douloureux. Olivier Rayet était un de nos plus jeunes confrères ; plein de vie, d'ardeur et de talent, nous devions le conserver encore longtemps parmi nous ; ses travaux faisaient notre gloire et notre honneur. Il nous est enlevé lorsque nous avions encore tant à attendre de lui. On dirait que la mort a voulu frapper celui qui donnait les plus belles espérances, pour qui la vie s'annonçait facile, et l'avenir se montrait brillant et assuré.

« D'autres, ses camarades et ses compagnons d'études, rediront ses succès de l'École normale, son séjour à Athènes, l'enthousiasme et la passion qu'il apporta dans ses premières recherches, ses heureuses campagnes de fouilles en Asie-Mineure, à Milet et dans le golfe Latmique, ses voyages si fructueux à travers l'Europe, ses nombreuses publications et en particulier cette grande et belle œuvre des *Monuments de l'art antique* à laquelle, par une tendre et délicate pensée, il avait voulu associer ses amis. Ses élèves nous ont conservé et nous donneront sans doute quelques-unes des brillantes leçons professées par le docte archéologue à la Bibliothèque nationale ou à l'École pratique des hautes études. Je veux rappeler seulement ce qui, dans cette trop courte existence, se rapporte aux travaux de notre Compagnie.

« Il n'avait pas encore trente ans lorsqu'il fut admis parmi nous, et déjà la maturité de son esprit avait fait de lui un maître. A nos réunions du mercredi il était un des plus assidus ; il prenait à nos travaux une part active. Sa parole claire et vibrante nous tenait toujours attentifs ; nous aimions à l'entendre parler de la Grèce qu'il connaissait si bien et dont les beautés lui étaient si familières. Si l'un de nous hésitait sur l'attribution ou sur l'âge d'un monument, son esprit ouvert et toujours en éveil lui fournissait immédiatement un rapprochement, une date, une observation qui faisait jaillir la lumière. Amoureux de la vérité, il la recherchait avec

passion; il ne pouvait écouter sans frémir l'exposition d'une doctrine qu'il jugeait erronée; sans pitié pour celui qui la produisait, il l'attaquait avec une vigueur et une abondance d'arguments qui surprenait son adversaire et charmaient ses auditeurs. Loin d'être un spécialiste et de se cantonner, comme certains érudits, dans l'étude d'une branche particulière et bien déterminée de l'archéologie, il s'intéressait à tout ce qui nous est resté de l'antiquité; sa nature ardente ne pouvait se renfermer dans d'étroites limites.

« Depuis dix ans nous le possédions parmi nous et nous admirions chaque jour davantage la variété de ses aptitudes, la justesse de ses appréciations et la sûreté de son jugement. Les travaux qu'il nous a donnés se rapportent surtout à l'archéologie hellénique. Il nous tenait au courant de ce qui se découvrait en Grèce; il nous communiquait quelquefois les mémoires qu'il venait d'écrire. C'est ainsi qu'une de ses dernières lectures fut celle d'un chapitre de son *Histoire de la Céramique grecque* qui, grâce à l'amicale piété d'un de nos confrères, ne reste pas inachevée. Il aimait aussi à nous apporter de précieux monuments dont il avait fait la conquête et à nous en expliquer l'intérêt.

« On peut dire que pour lui l'archéologie était une des formes du patriotisme. Il voulait que la France conservât la première place dans les sciences et dans les arts, et qu'elle pût montrer constamment dans ses musées aux étrangers éblouis les séries les plus riches, les plus belles et les plus complètes en tous genres. C'était là sa préoccupation constante, sa pensée favorite. A Londres, à Berlin, à Pétersbourg, en visitant toutes les grandes collections de l'Europe, il est dominé par cette idée toute patriotique; on en retrouve l'expression à chaque page de ses écrits. Plus que personne il a contribué à maintenir nos musées à la place d'honneur. Le Louvre montre avec orgueil et conserve avec un soin jaloux les beaux marbres de Milet et d'Héraclée du Latmos que Rayet a su conquérir à la France au prix de mille fatigues et de mille dangers. C'est grâce à ses efforts que notre grand musée a possédé avant tous les autres une suite si admirable et si pure de terres cuites grecques et en parti-

culier de figurines de Tanagra. La plupart des objets qu'il avait recueillis lui-même en Grèce sont venus enrichir les séries du Louvre; ils y figurent avec honneur comme les témoins de son goût, de sa vaillance et de son activité.

« Il y a deux ans que la maladie le tenait éloigné de nous. Mais nous avions toujours conservé l'espérance de le voir reprendre bientôt sa place accoutumée; la mort est venue nous le ravir au moment le plus brillant d'une carrière qui promettait encore à la science tout un avenir de travaux et de découvertes.

« C'est pour nous un coup bien inattendu et nous en ressentons une profonde douleur. Mais que sont nos regrets en comparaison de ceux de sa famille si cruellement éprouvée! Comment parler de notre peine devant les larmes de cette jeune mère, compagne dévouée de notre confrère, frappée coup sur coup dans sa tendresse filiale par la mort de son excellent père et dans ses plus intimes affections par celle de son mari! Que cette pauvre famille soit du moins assurée que la mémoire d'Olivier Rayet ne périra pas. Ses amis, et en particulier ceux de la Société des Antiquaires de France, ne l'oublieront jamais. Son nom, son souvenir et ses œuvres seront toujours honorés parmi nous. »

M. Maxe-Werly, associé correspondant national, lit un mémoire sur des objets antiques récemment trouvés dans un puits, sur le territoire de Grand (Vosges). Parmi ces antiquités, la plus intéressante est un fragment de calendrier romain gravé sur un disque en bronze. Le mémoire de M. Maxe-Werly est renvoyé à la Commission des impressions.

M. Roman, associé correspondant national, lit un mémoire sur des sceaux de gouverneurs du Dauphiné aux *xiv^e* et *xv^e* siècles. Ce mémoire est renvoyé à la Commission des impressions.

M. R. de Lasteyrie, membre résidant, entretient la Compagnie des travaux poursuivis par la Commission des monuments historiques dans le but de conserver les principaux

édifices antiques de l'Algérie. Au cours des travaux exécutés l'an dernier par M. Duthoit, à Djemilah, l'ancienne Cuiculum, pour la consolidation d'un arc de triomphe, on a trouvé deux inscriptions qui sont encore inédites, et dont M. Duthoit a pris soin d'adresser des estampages à la Commission. M. de Lasteyrie en communique le texte; l'une est une petite inscription votive des premières années du III^e s., élevée par deux prêtres, Q. Lucilius Crescens et Q. Lucilius Pelusius; l'autre est un fragment d'une inscription commémorative de la construction d'une *basilica vestiaria*, construite sous le règne de Valentinien et Valens par un personnage mentionné sur plusieurs autres monuments, Publius Caecionius Caecina Albinus.

M. R. Mowat, membre résidant, communique une note qu'il a extraite des papiers de dom Housseau conservés à la Bibliothèque nationale (t. XXV², fol. 19) :

« On trouva à Saumur, dans le siècle dernier, une inscription dont il ne reste que ces lettres :

AVGVSTO NVMINI S
CORP SAG SALIOR
MVRVS »

M. d'Arbois de Jubainville, membre résidant, fait la communication suivante :

« Le mot *Celte*, en gaulois, et en latin *Celta*, en grec *Κελτός*, a eu jusqu'ici trois sens qui s'étendent à son dérivé *Celtique*, en grec *Κελτικός*, *Κελτική*. Le moins étendu de ces trois sens fait son apparition chez César, dans le premier livre des *Commentaires* qui raconte les événements de l'année 58 avant notre ère. L'auteur romain nous apprend qu'à cette date les peuples libres établis au nord de la province romaine, entre la Garonne au sud-ouest, la Seine et la Marne au nord-est, portent, dans leur langue, le nom de *Celtae*, dont le synonyme latin est, suivant lui, *Galli* : « Ipsorum lingua Celtae, nostra Galli appellantur (*De bello gallico*, I, 1, § 1). Gallos ab Aquitanis Garumna flumen, a Belgis Matrona et Sequana dividit » (*Ibid.*, I, 1, § 2). On se rappelait alors en Gaule que

les *Celtae* avaient antérieurement occupé la région située entre la Seine et la Marne au sud-ouest, le Rhin à l'est, et qu'ils en avaient été chassés par les Belges arrivés de la rive droite du Rhin antérieurement à l'invasion cimbrique, c'est-à-dire antérieurement aux dernières années du ^{re} siècle avant notre ère. « Plerosque Belgas esse ortos ab Germanis Rhenumque antiquitus traductos propter loci fertilitatem ibi consedissee, Gallosque, qui ea loca incolerent, expulsiise, solosque esse, qui, patrum nostrorum memoria, omni Gallia vexata, Teutonos Cimbrosque intra fines suos ingredi prohibuerint » (*De bello gallico*, II, 4, § 1-2).

« Ainsi *Celta* est le nom gaulois d'un groupe de peuples qui, au temps de César, occupaient une partie de la région appelée Gaule dans la géographie de l'empire romain, et qui, un certain temps avant César, en occupaient une partie plus étendue.

« Le nom gaulois *Celta* est devenu Κελτός en grec. Il apparaît pour la première fois chez Hérodote. Mais déjà chez Hécátée de Milet, antérieur d'un demi-siècle à Hérodote, et qui écrivait vers l'année 500 avant Jésus-Christ, on rencontre le dérivé Κελτική. Hécátée nous apprend que la Ligystique, où est situé Marseille, est voisine de la Celtique : Μασσαλία πόλις τῆς Λιγυστικῆς κατὰ τὴν Κελτικὴν¹. Comme la Ligystique comprenait à cette époque le bassin du Rhône, probablement presque entier, et une portion de l'Italie, l'indication géographique, « voisin de la Ligystique, » Κατὰ τὴν Λιγυστικὴν, manque de précision.

« Hérodote, dans son second livre écrit entre les années 445-443, nous donne des indications beaucoup plus nettes. Il nous apprend que le Danube prend sa source chez les Celtes et qu'ils sont voisins des *Cynesii*, c'est-à-dire d'un peuple établi dans la région sud-ouest de l'Espagne². Il nous répète la même chose et d'une façon plus catégorique encore peut-être dans son quatrième livre écrit au plus tard en 431³. Au

1. Charles Müller, *Fragmenta historicorum graecorum*, t. I, p. 2, fragment 22.

2. Liv. II, c. 23, § 3.

3. Liv. IV, c. 49, § 4.

iv^e siècle, Éphore nous montre les Celtes en possession de toute la région septentrionale située entre le couchant d'été et le couchant d'hiver. Maîtres de la plus grande partie de l'Espagne, ils touchent aux Éthiopiens, c'est-à-dire à l'Afrique, d'un côté; de l'autre, ils sont voisins des Scythes¹.

« Au même siècle, Théopompe nous parle des Celtes en guerre avec les Illyriens². Ils deviennent ainsi les voisins de l'empire d'Alexandre auquel Ptolémée, fils de Lagus, nous apprend qu'ils envoyèrent une ambassade. Cette doctrine, sur le sens des mots *Celte* et *Celtique*, est formulée nettement, surtout par Denys d'Halicarnasse. Celui-ci, écrivant sous Auguste et après les découvertes géographiques dues aux conquêtes de César, nous dit que la Celtique a pour limite les Pyrénées, les Alpes, la mer située au delà des colonnes d'Hercule, la Scythie et la Thrace. Le Rhin la divise par moitié. La portion située à l'est du Rhin et qui touche la Scythie et la Thrace s'appelle Germanie; l'autre partie, celle qui touche les Pyrénées, s'appelle Galatie³.

« Ainsi le sens des mots grecs *Κελτοί*, *Κελτική* désigne un groupe de populations beaucoup plus étendu que celui du mot gaulois *Celta*. Les *Celtae* dont nous parle César ne sont qu'une petite section des *Κελτοί* grecs. Il paraît vraisemblable que les habitants de Marseille ont eu, avant Hécatee, des relations avec les *Celtae* de César, et que, lorsque les Grecs ont, au temps d'Hérodote, commencé à posséder quelques notions géographiques sur le centre de l'Europe, ils ont étendu le nom des *Celtae* à d'autres populations de la même famille auxquelles ce nom était étranger. Strabon l'avait déjà à peu près deviné, bien qu'il se trompe en mettant dans la Narbonnaise des *Celtes* dans le sens étroit du mot⁴, hypothèse qui manque de base. Il s'est produit un phénomène analogue quand les Germains ont fait du nom de peuple *Volca*, en leur langue *Walah*, un terme générique pour désigner les Celtes et les Romains.

1. Fragments 38 et 43. Charles Müller, *Fragmenta historicorum graecorum*, t. I, p. 243-245.

2. Fragment 41. Charles Müller, *Ibid.*, t. I, p. 284.

3. Denys d'Halicarnasse, l. XIV, c. 1; édition Didot, p. 700-701.

4. Liv. IV, c. 1, § 14; édition Didot, p. 157.

« Le sens étendu des mots *Celte* et *Celtique* en grec a été accepté et développé davantage encore par les linguistes. Ils ont compris sous ce nom, outre les Celtes continentaux des Grecs, les populations qui dominaient dans les Iles Britanniques avant la conquête romaine et l'invasion germanique. Ils ont reconnu chez les populations appelées celtiques par Hérodote et par Éphore, et chez les populations des Iles Britanniques dont nous venons de parler, l'emploi de la même langue qui se distingue à divers caractères dont les principaux sont, notamment, la chute du *p* indo-européen ; l'usage de prononcer *i* la voyelle indo-européenne *ē* ; la prononciation *ri* ou *re* du *r* voyelle indo-européen qui devient *or* en latin et en germanique, *ap* et *pa* en grec.

« Ainsi les mots *Celte* et *Celtique* ont trois sens : le premier, très restreint, appartient à la langue nationale ; le second, plus étendu, celui des auteurs grecs, paraît correspondre à l'existence d'une vaste domination politique du milieu du *v*^e siècle au commencement du *iii*^e siècle ; le troisième sens, le plus développé des trois, est l'expression d'observations linguistiques.

« M. Bertrand, à la suite d'observations archéologiques dont j'admire autant que personne la science, et dont je suis heureux de constater les importants résultats, est arrivé à proposer, pour les mots *Celte* et *Celtique*, un quatrième sens qui n'est d'accord avec les trois premiers ni géographiquement, ni chronologiquement. La civilisation qu'il appelle celtique aurait existé à une époque antérieure aux conquêtes par lesquelles la race appelée celtique par les Grecs a fondé le vaste empire décrit par Hérodote et par Éphore, tous deux contemporains de cet empire, dont Denys d'Halicarnasse conserve le souvenir longtemps après sa destruction ; la civilisation celtique aurait occupé un territoire dont une partie n'était pas encore aux mains de la race dite celtique par les Grecs quand cette race possédait le vaste empire dont nous venons de parler. Le domaine préhistorique de la civilisation celtique aurait compris une partie de la région située au sud des Cévennes qui était encore ibère et ligure au *iv*^e siècle : 1^o la Gaule centrale, à commencer par les départements du

Finistère et des Côtes-du-Nord, pour finir par l'Helvétie; 2° le haut Danube, la vallée de Save supérieure et une grande partie du Noricum; 3° en Italie, la Cisalpine jusqu'au delà de Bologne. Ce n'est ni la Celtique de César, ni celle d'Éphore, ni celle des linguistes. Elle renferme dans l'Italie du Nord le pays des Vénètes qui ne fut jamais celtique, comme l'attestent Polybe et les inscriptions; on y trouve l'Italie du Nord tout entière, où la race celtique n'a point pénétré avant la fin du v^e siècle; cette doctrine ne tient pas compte de la race illyrienne à laquelle appartenaient les Pannoniens et dont l'Albanais semble nous offrir la langue dans sa forme moderne. Dans ce système, il n'y a pas de Ligures.

« La civilisation celtique de M. Bertrand remonte à une époque qui précède l'histoire. Elle ne peut être dite celtique, puisqu'on la trouve dans des pays où la race celtique ne s'est jamais établie. Quant aux pays qui sont celtiques dans l'un des trois sens du mot, et où l'on a reconnu des traces de la civilisation que M. Bertrand appelle celtique, comme cette civilisation est préhistorique, nous ne pouvons savoir qui habitait ces régions à la date où cette civilisation nous fait remonter. Nous ignorons si cette civilisation était spéciale à une race, commune à plusieurs, quels étaient la langue ou les langues, le nom ou les noms de cette race ou de ces races. Cela n'empêche pas que cette civilisation ait existé. Les squelettes tirés des cimetières ont été l'ossature de corps vivants qui ont manié les épées et les lances tirées de leurs tombeaux. Mais quelle langue parlaient-ils, quel nom portaient-ils, ces hommes qui ont précédé dans le monde Hérodote, le père de notre histoire? J'ai cru et je crois encore que nous n'en savons rien. »

A propos de cette communication, M. Flouest, membre résidant, fait les observations suivantes :

« Sans vouloir empiéter sur la réponse souhaitée de M. Alexandre Bertrand, M. Flouest, en son absence, croit devoir faire remarquer, dès à présent, que l'argumentation de M. d'Arbois de Jubainville ne condamne peut-être pas

aussi irrévocablement qu'il le suppose la distinction faite par certains archéologues entre une époque *celtique* et une époque *gauloise*. Les considérations développées par lui revêtent assurément un grand caractère de justesse dans les conditions où elles sont présentées. Mais la distinction critiquée procède-t-elle de données de même ordre que celles dont il fait usage, et le point de départ assigné à la controverse est-il celui qui lui convient le mieux ?

« Il est exact que pour la répartition méthodique dans le temps des vestiges antérieurs à l'époque romaine, les antiquaires adonnés à l'étude de nos origines nationales ont depuis longtemps séparé un groupe important d'antiquités, qu'ils qualifient de celtique, d'un groupe postérieur appelé gaulois. Le souci des textes géographiques n'y a été pour rien. Ces textes, au moment où la coutume de cette séparation s'est établie, n'avaient pas encore arrêté l'attention au même degré qu'aujourd'hui. Ils sont restés en dehors des éléments dont on a eu à tenir compte pour fixer les bases d'un classement rationnel.

« Du jour où l'on s'est aperçu qu'on se trompait en rapportant imperturbablement à la période de la domination romaine en Gaule nos vestiges de caractère archaïque, on n'a pas tardé à reconnaître que la distinction devenue indispensable commandait à son tour une subdivision pour assurer une plus exacte détermination des antiquités préromaines.

« Depuis les temps où la pierre avait cessé de fournir presque exclusivement aux primitifs habitants de notre sol leurs outils et leurs armes, jusqu'à ceux où le fer a définitivement conquis la prépondérance qu'il a gardée, il s'était écoulé un plus ou moins grand nombre de siècles. Durant cette phase avait évolué un ordre de choses d'un caractère autre assurément que celui présenté par les trois ou quatre siècles immédiatement antérieurs à l'anéantissement de l'indépendance gauloise. Il était manifeste que, pendant ces trois ou quatre siècles, une partie notable de la Gaule orientale avait été occupée d'une manière dominante par une population différente de celle qui l'avait possédée jusque-là. Il s'y était produit — tout le révélait — à diverses reprises

sans doute et dans des proportions considérables, des changements profonds dont une émigration intervenue sur une grande échelle paraissait avoir été le fait dernier peut-être, en tout cas le plus saillant. L'histoire d'ailleurs en avait gardé mémoire plus ou moins confusément, et notre familiarité, beaucoup plus grande avec les auteurs latins qu'avec les auteurs grecs, nous avait prédestinés de longue main à attribuer, avec Tite-Live, le rôle principal, dans les transformations, à ces *Gaulois* dont il indiquait inexactement le point de départ, en ce qui concerne les invasions de l'Italie, mais dont il signalait avec vérité, sinon avec précision, les vastes et irrésistibles ébranlements autour du grand massif des Alpes.

« Il était donc impossible de ne pas appeler *gauloises* les antiquités se rapportant d'une manière incontestable à cette période.

« Quel nom convenait-il alors de donner à celles qui s'affirmaient, avec non moins d'évidence, antérieures à la venue des Gaulois sur notre sol? Toutes les données scientifiques concordent, dès cette époque, comme elles concordent encore aujourd'hui, pour attester que, mille ans au moins avant l'ère chrétienne, le rameau celtique de la grande famille arienne s'était propagé dans l'Europe centrale, jusqu'à l'Atlantique. Rien n'indiquait que cette occupation ancienne d'un aussi vaste territoire eût été sensiblement troublée ou modifiée avant l'arrivée des bandes gauloises. Par conséquent, la désignation de *celtiques* s'offrait tout naturellement à l'esprit pour la spécification des antiquités de type primordial qui ne pouvaient être gauloises.

« L'emploi en fut adopté sans scrupule, et, on peut le dire, sans hérésie majeure. Puisque aucun nom particulier ne nous est fourni par les auteurs anciens pour désigner la population répandue dans ces temps reculés sur le sol de la France actuelle jusqu'aux limites que lui opposaient au sud la Ligystique et l'Ibérie, on s'est bien trouvé forcé de se contenter pour elle de son nom générique. C'est, sans doute, dans la rigueur scientifique de la terminologie moderne, une appellation de race plutôt qu'un ethnique, mais si vague et

insuffisante que cette appellation puisse paraître, eu égard à la grande étendue de l'espace européen où elle peut être applicable, elle s'impose, à défaut de toute autre, pour satisfaire aux besoins qui prennent naissance dans cet ordre de recherches.

« Au surplus, de ce que César a pu dire avec vérité peut-être que, cinquante-huit ans avant notre ère, la Celtique était une simple portion de la Gaule, et que, de son temps, le mot grec Κελτες avait en latin *Gallus* pour exact équivalent, s'ensuit-il nécessairement qu'il en a toujours été ainsi? Faut-il croire que l'état de choses défini par la première phrase des Commentaires existait déjà dans des conditions identiques lorsqu'intervinrent, au nord des Alpes, ces événements considérables que l'antiquité a ignorés, que l'archéologie a eu de nos jours la gloire de révéler à la science historique et dont les conservateurs de nos musées avaient assurément à reconnaître et à respecter les conséquences? Quand on a vu la vaste Ligystique d'Hécatée de Milet réduite à la petite Ligurie du temps d'Auguste, ou le royaume mérovingien de Bourgogne se rapetisser peu à peu à la province française du siècle dernier, est-il si déraisonnable de soupçonner que la Celtique de César et les Celtes qu'il y *gallicise* avaient une importance plus grande et présentaient une physionomie tout autre quelques siècles auparavant?

« S'il fallait cependant n'appuyer que sur des textes géographiques le bien fondé de la distinction consacrée parmi les antiquaires, peut-être ne serait-il pas impossible d'opposer utilement à l'assertion du conquérant des Gaules celles émises avant lui par Hérodote, par exemple, par Denys d'Halicarnasse, par Éphore, etc. N'ont-ils pas, pour les siècles antérieurs, et sauf quelques variantes, concédé à la Celtique le quart au moins de la superficie de l'Europe et étendu ses limites des Pyrénées et de l'Océan au pays des Thraces et des Scythes, ainsi qu'à la mer Pontique, voire même au delà¹!

1. V. *Extraits des Auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules*, publiés pour la Société de l'histoire de France, par E. Cougny, t. II, p. 13 (Hérodote : II, 33); p. 21 (Éphore : Hist., IV, l'Europe); p. 479 et suiv. (Denys d'Halicarnasse : Discours, XIV, 4).

Mais ce ne sont pas les déclarations indécises des géographes de l'antiquité qui doivent servir principalement à trancher le débat; les archéologues classificateurs doivent s'inspirer au moins autant des données positives procurées par leurs fouilles et leurs découvertes. Or, tant que les géographes et leurs interprètes ne leur auront pas fourni un nom précis et justifié pour désigner les occupants de notre sol antérieurs aux Gaulois de Tite-Live et de César, on ne pourra sérieusement leur reprocher d'appeler *celtiques*, d'une manière au moins conventionnelle, les vestiges qu'ils sont tenus de rapporter à cette population primordiale. »

M. d'Arbois répond que la terminologie adoptée par les archéologues français a, suivant lui, deux défauts graves au point de vue historique. Le premier est de supposer démontrée la présence des Celtes sur notre sol mille ans avant l'ère chrétienne, tandis que nous n'avons sur les Celtes aucun témoignage historique antérieur à la fin du vi^e siècle. Le second est de confondre les Celtes avec les Ligures et les Illyriens. Cette terminologie archéologique ne peut donc être acceptée par les historiens. Quant aux linguistes, ils admettront difficilement que, contrairement au témoignage de César, il faille distinguer les Gaulois des Celtes continentaux, et ils protesteront comme les historiens contre la confusion faite par les archéologues entre les Celtes et les Illyriens.

Séance du 2 Mars.

Présidence de M. HÉRON DE VILLEFOSSE, président.

Ouvrages offerts :

Aarbøger for nordisk oldkyndighed og historie, 11^e série, t. I, livr. 4. Copenhague, 1886, in-8°.

Mémoires de la Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise, t. XIII. Beauvais, 1886, in-8°.

Revue de la Société des études historiques, 4^e série, t. IV. Paris, 1886, in-8°.

Report of the United States National Museum under the direction of the Smithsonian institution for the year 1884.
In-8°.

Report presented to the Cambridge antiquarian Society,
mai 1885. Cambridge, 1887, in-8°.

LASTEYRIE (Robert DE). *Étude archéologique sur l'église Saint-Pierre d'Aulnay* (Charente-Inférieure). Paris, 1887, in-4°.

PAGART D'HERMANSART. *Les cygnes de Saint-Omer. Fiefs et hommages. La garenne du roi.* Saint-Omer, 1887, in-8°.

Correspondance.

M. G. Cumont, présenté par MM. A. de Barthélemy et Mowat, écrit pour solliciter le titre d'associé correspondant étranger à Bruxelles. Le président désigne MM. Babelon, Flouest et de Rouzé pour former la commission chargée de présenter un rapport sur les titres scientifiques du candidat.

Travaux.

Au nom de la commission nommée à cet effet, M. A. de Barthélemy, membre honoraire, lit des rapports favorables sur la candidature de M. J. de Cessac et de M. Vauvillé au titre d'associé correspondant national. On procède au vote, et MM. J. de Cessac et Vauvillé, ayant obtenu le nombre de voix exigé par le règlement, sont proclamés associés correspondants nationaux, le premier à Guéret (Creuse), le second à Soissons (Aisne).

M. A. de Barthélemy lit ensuite, au nom de la Commission des impressions, un rapport concluant à l'impression de mémoires de MM. Lecoy de la Marche, membre résidant, et Roman, associé correspondant national. Les conclusions de ce rapport sont adoptées.

M. le Président donne la parole à M. Odobesco, qui lit un chapitre d'un ouvrage qu'il prépare; ce chapitre est consacré aux anneaux.

M. de Rougé, membre résidant, met sous les yeux de la Compagnie un fragment de bas-relief égyptien représentant une femme vue de profil. Le haut du buste et les pieds manquent. Cette représentation est accompagnée de deux lignes d'hieroglyphes. Le travail fin et recherché de ce fragment et son style particulier ne permettant de l'attribuer qu'à deux époques, soit à la dynastie Saïte, vers le ^{vi}^e siècle avant notre ère, soit peut-être aux Nectanébos, vers le commencement du ^{iv}^e siècle. Il y a quelques années, M. de Rougé avait remarqué, dans une collection particulière, ce fragment dont l'inscription offre le nom de la ville de *Tuket*, chef-lieu du ^{viii}^e nome de la Basse-Égypte à l'époque Ptolémaïque. Or *Tuket* n'est autre chose que le nom civil de la ville de *Pithom*, en égyptien *Pi-tum*, « la ville du dieu Tum. » Dans le récit biblique de l'Exode, il est dit que les Israélites furent employés par le Pharaon à la construction des villes de Ramsès et de Pithom. Le nom de ces deux villes avait été retrouvé dans les inscriptions égyptiennes, mais leur situation géographique était inconnue. M. de Rougé ne put alors obtenir de renseignement exact sur l'origine du fragment de bas-relief, ce qui eût été particulièrement intéressant, la teneur de l'inscription rendant très probable qu'il venait de Pithom même. Ce renseignement ne lui a été fourni que tout dernièrement. Dans l'intervalle, des fouilles dirigées en Égypte par M. Naville, au nom de l'*Egypt exploration Fund*, semblent avoir prouvé que les ruines de la ville de Pithom sont ensevelies sous le *Tell el Moskhutah*¹. Cette localité est située dans la Basse-Égypte, non loin des lacs amers et sur le bord du canal d'eau douce qui alimente Ismaïliah. Lors de la construction de ce dernier canal, l'entrepreneur des travaux mit au jour, à Tell el Moskhutah, un certain nombre de monuments antiques, entre autres le magnifique sphynx de granit rose, qui orne une des places d'Ismaïliah. Ces divers monuments portant le cartouche de Ramsès II, on crut avoir retrouvé le site de la ville de Ramsès, et, sur les cartes modernes, c'est sous ce nom qu'on désigne

1. E. Naville, *The Stor-City of Pithom*. London, 1885.

Tell el Moskhutah. Mais les fouilles de M. Naville ont amené à un tout autre résultat : sur les monuments trouvés par lui, lorsqu'un nom de localité apparaît, c'est toujours *Pi-tum* ou *Tuket*. C'était donc le site de Pithom et non celui de Ramsès qui avait été retrouvé. Parmi les monuments découverts par M. Naville, un des plus intéressants est une stèle de Ptolémée Philadelphie, qui renferme des renseignements nombreux sur la géographie de cette partie du Delta. Il semblerait qu'au temps de Ramsès II la mer Rouge fût encore en communication avec les lacs amers et que le golfe se prolongeât même jusqu'auprès de Pithom, alors port d'embarquement pour la mer Rouge. A l'époque de Philadelphie l'aspect des lieux avait changé par suite de l'ensablement du fond du golfe, et la stèle de Tell el Moskhutah rapporte qu'il dut construire plus loin le port d'Arsinôé pour remplacer l'ancien port de Pithom.

Le fragment de bas-relief présenté par M. de Rougé provient précisément de Tell el Moskhutah, où il a été découvert par l'entrepreneur lors de ses premières fouilles. La mention de la ville de Tuket-Pithom, précédée du nom du dieu éponyme Tum, est donc à ajouter à la liste peu nombreuse des monuments portant le nom de la ville antique trouvés par M. Naville dans cette localité ; c'est là son intérêt particulier. Le possesseur de ce bas-relief, M. Piat, a bien voulu, sur la demande de M. de Rougé, en faire don au Musée du Louvre.

M. le Président déclare vacante la place de membre résident laissée libre par le décès de notre regretté confrère M. Olivier Rayet.

Séance du 9 Mars.

Présidence de M. A. HÉRON DE VILLEFOSSE, président.

Ouvrages offerts :

Bulletin de la Société archéologique de Sens, t. XII-XIII.

Sens, 1880-1885, in-8°.

Revue de l'Afrique française, VI^e année, n° 22. 1887, in-8°.

Société archéologique et historique de l'Orléanais. Séance publique du 7 mai 1885. Orléans, 1887, in-8°.

BABELON (Ernest). *Satyre dansant. Statuette de bronze du Cabinet des médailles. Paris, 1887, in-4°.*

CLOQUET et L. DE LA GRANGE. *Les monuments funéraires tour-naisiens au moyen âge. In-8°.*

MILLES CAMPS (G.). *Le cimetière de Caranda et la coexistence de l'usage des instruments de pierre avec ceux de bronze et de fer jusqu'à l'époque mérovingienne. Paris, 1875, in-8°.*

— *Les fonts baptismaux de Lassy (Seine-et-Oise). In-8°.*

— *Les monuments mégalithiques de Thimécourt près Luzarches (Seine-et-Oise). Senlis, 1877, in-8°.*

— et A. HARN. *Fouilles archéologiques de Luzarches (Seine-et-Oise). Tours, in-8°.*

TRÉVÉDY. *Le groupe équestre de Quélen, commune de Briec. Quimper, 1886, in-8°.*

— *Le groupe équestre de Saint-Mathieu, commune de Plouaré (Côtes-du-Nord). Quimper, 1887, in-8°.*

Correspondance.

M. J. de Cessac remercie par lettre la Compagnie de l'avoir admis au nombre des associés correspondants.

M. G. Millescamps, présenté par MM. Duplessis et Courajod, écrit pour poser sa candidature au titre d'associé correspondant national. Le président désigne MM. Flouest, Read et J. de Laurière pour former la commission chargée de présenter un rapport sur les titres scientifiques du candidat.

M. Homolle, présenté par MM. Heuzey et Perrot, écrit pour poser sa candidature à la place de membre résident laissée vacante par la mort de M. O. Rayet. La commission chargée de présenter un rapport sur les titres scientifiques du candidat est composée de MM. Collignon, Guérin et Schlumberger.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. le Ministre de l'instruction publique annonçant que le Congrès des

Sociétés savantes s'ouvrira cette année le 31 mai et se tiendra pendant les vacances de la Pentecôte.

Travaux.

M. R. Mowat, membre résidant, fait hommage de deux brochures de M. Trévédý, vice-président de la Société archéologique du Finistère, sur les groupes équestres de Quélen et de Saint-Mathieu.

M. le Président annonce que l'administration du Musée du Louvre met une troisième salle à la disposition de la Compagnie. M. le Président présentera à M. le directeur des Musées nationaux les remerciements de la Compagnie.

M. A. Bertrand, membre résidant, présente quelques observations relatives à la communication faite par M. d'Arbois de Jubainville sur les mots *celte* et *celtique* à la séance du 23 février. Il se propose de traiter le même sujet d'une façon plus complète en établissant ses démonstrations à l'aide d'une carte archéologique.

Le même membre présente ensuite un glaive romain trouvé aux environs de Saintes.

M. le baron de Baye, associé correspondant national, communique les photographies de divers objets en bronze et une terre cuite de la période gauloise, trouvés en 1884, aux environs de Novare.

M. A. Bertrand fait ressortir en quelques mots l'intérêt de cette découverte.

M. Guiffrey, membre résidant, fait une communication sur la restauration de la tombe du roi Childeberrt au ^{xvii}^e siècle :

« Le roi Childeberrt, fils de Clovis, mort en 558, fut enterré dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés qu'il venait de fonder sous l'invocation de saint Vincent et où il a eu successivement trois tombeaux en différentes places. Une ancienne

tradition, rapportée par Dom Bouillard, le fait mourir le 23 décembre, jour de la consécration de l'église, de sorte, dit l'historien, que la cérémonie des funérailles suivit immédiatement celle de la consécration. La première tombe du fondateur disparut sous les ruines de l'église détruite par les Normands. Quand Morart, abbé de Saint-Germain de 990 à 1014, reconstruisit les bâtiments et le sanctuaire à l'aide des libéralités du roi Robert, il se préoccupa de sauver de l'oubli la mémoire du fondateur. Les anciens auteurs attribuent généralement au temps de l'abbé Morart la pierre tombale en demi-relief où Childebert est représenté tenant un sceptre d'une main et une église de l'autre. Cette effigie resta dans l'abside jusqu'au milieu du xvn^e siècle, avec une courte inscription rappelant simplement le nom de Childebert. Vers 1644, de grands travaux furent entrepris ; l'église fut bouleversée de fond en comble. Les remaniements respectèrent le tombeau de Childebert jusqu'en 1656. A cette époque, dit l'historien de la maison, « il ne restait plus que les tombeaux de Childebert et d'Ultrogothe, sa femme, à mettre « dans un lieu permanent ; mais, parce que la décoration et « les inscriptions dont on voulait les orner n'étaient pas « achevées, on différa pour quelque temps..... Sur la fin du « mois de décembre suivant (1656), le monument destiné « pour la conservation des corps de Childebert et d'Ultrogothe fut en état d'être placé au milieu du chœur. »

« Suit la relation des précautions prises pour la conservation des vénérables ossements. « Le cercueil de plomb, dit « encore Dom Bouillard, fut couvert d'une grande table de « même matière ornée de fleurs de lys sans nombre, et sur « le corps de Childebert on grava ces mots : *Childebertus* « *rex* ; sur celui d'Ultrogothe : *Ultrogotha regina*. Ce grand « cercueil de plomb fut enfermé dans le monument de pierre « de liais revêtu de marbre qui se voit encore aujourd'hui « au milieu du chœur, d'une figure carrée, long de 8 pieds « 2 pouces, large de 3 pieds et demi sur 3 pieds 1 pouce de « hauteur. Il est couvert d'une grande tombe de pierre où « Childebert est représenté en demi-relief, tenant d'une « main son sceptre et de l'autre l'église de l'abbaye dont il

« est le fondateur. Cette tombe ne paraît pas plus ancienne que l'abbé Morart, lequel fit rebâtir l'église vers le commencement de l'onzième siècle. »

« Tous ces renseignements sur le troisième tombeau de Childebert sont confirmés par un document qui nous semble avoir échappé jusqu'ici à tous les érudits et qui ajoute d'importants détails à la description de l'historien. Mais, avant de donner le texte de cette pièce, constatons que les historiens de Paris répètent tous sans modifications essentielles le récit de Dom Bouillard. Germain Brice et Piganiol de la Force¹ reproduisent en outre les inscriptions que les Bénédictins firent graver en 1656 sur le nouveau tombeau de Childebert et de sa femme.

« Le 4 octobre 1656, le prieur de la maison, Dom Bernard Audebert, assisté d'un autre religieux, passait marché avec Michel Bourdin, sculpteur et peintre à Paris, pour la reconstruction du nouveau tombeau du fondateur de l'abbaye. Le marché dont nous avons retrouvé le texte, reproduit ci-après, entre dans les détails les plus minutieux sur les dimensions, les matériaux et la décoration de la nouvelle tombe. Elle aura 8 pieds 2 pouces de long, 3 pieds 8 pouces de large et 3 pieds, soit un mètre environ, de hauteur. L'ensemble du massif sera construit en pierre de liais; il aura pour décoration des pilastres et des plaques de marbre noir appliquées contre les faces latérales et portant les nouvelles inscriptions rédigées par les religieux. L'ancienne effigie du ^x^e siècle doit être placée par les soins de Bourdin sur le monument avec une saillie de deux pouces environ. Les deux bouts du tombeau porteront les écussons du roi et du monastère. Malheureusement le texte offre ici une lacune et ne dit pas quelles armoiries les religieux attribuèrent au roi Childebert. Pour l'exécution de ce travail, le sculpteur recevra la somme de 400 livres en argent, en sus de dix morceaux de pierre de Tonnerre retirés de la chapelle Saint-Symphorien. Il s'engage à terminer le tombeau avant le 20 décembre, c'est-à-dire pour l'anniversaire

1. Germain Brice, éd. de 1752, t. III, p. 303. — Piganiol, t. VIII, p. 23 et 24. On peut consulter aussi l'*Histoire de Paris* de Félibien, I, 31.

de la mort du roi, qui tombe le 23 du mois. D'après la date des acomptes payés les 16 novembre et 24 décembre 1656 et le 13 janvier suivant, le délai fixé pour l'achèvement du travail paraît n'avoir pas été dépassé.

« Ce Michel Bourdin, qui traite avec le prieur de Saint-Germain-des-Prés en 1656, n'est pas un inconnu. Fils d'un sculpteur qui portait aussi le nom de Michel, et dont l'ouvrage le plus connu était le tombeau de Louis XI, il naquit, suivant Jal, le 8 novembre 1609. Il signait, en 1651, la jonction de la corporation de Saint-Luc avec l'Académie royale de peinture, établie trois ans auparavant. Jal a fixé la date de sa mort, survenue le 4 août 1678. Le tombeau du roi Childebert ne fut pas le seul travail de notre artiste pour l'abbaye de Saint-Germain. Sans doute, les religieux avaient été satisfaits de l'exécution de leur commande, car, deux ans plus tard, ils lui demandaient six autres tombes, deux grandes et quatre petites, portant des inscriptions et décorées de feuilles en relief et de fleurs de lis. Le marché passé le 11 mai 1658 ne dit pas à quels personnages étaient destinées ces six tombes en pierre de liais. Cependant, avec le plan de l'église publié dans Dom Bouillard et qui indique l'ancienne et la nouvelle situation des tombeaux du chœur, on arrive à déterminer avec certitude les princes ou princesses qui occupaient les six tombeaux déplacés en 1658. C'étaient Frédégonde, Childeric I^{er}, Childeric II, Bilihilde et Dagobert, Clotaire II, Bertrude. Placés autrefois derrière l'autel principal, ils furent disposés symétriquement le long de la balustrade du chœur en avant de cet autel, trois de chaque côté.

« Les religieux avaient sans doute dans la chapelle Saint-Symphorien, située sur le flanc droit du porche, un approvisionnement considérable de matériaux. Déjà ils avaient autorisé Bourdin à y prendre la pierre nécessaire pour le nouveau monument de Childebert. C'est encore à cette réserve qu'ils empruntèrent les matériaux des six nouvelles tombes royales. Le sculpteur de son côté s'engageait à livrer le travail complètement terminé à la Toussaint pour la somme de 1,150 livres. Peut-être avait-il obtenu un délai de plusieurs

mois ou même d'une année, car il ne reçut le premier acompte que le 16 février 1659 et le solde le 19 octobre suivant.

« Les tombes de Saint-Germain-des-Prés partagèrent sous la Révolution le sort de tous les monuments des églises de Paris. Un atelier de salpêtre ayant été installé dans le vieux sanctuaire, le ministre de l'intérieur ordonna, au mois de février 1794, l'enlèvement de tous les objets d'art qui se trouvaient dans l'abbaye. Le déménagement des tableaux, des colonnes et des statues commença le 6 mars et dura plus d'un mois. Le dépôt des Petits-Augustins reçut l'ancienne effigie de Childebert; les ornements ajoutés par Michel Bourdin disparurent alors, ainsi que les inscriptions, « détruites, dit Lenoir, par les malveillants. » Les autres tombes, érigées en 1658, périrent vraisemblablement à cette époque. L'effigie de Childebert figure déjà sur un catalogue manuscrit présenté par Lenoir, le 16 août 1794, à la Commission temporaire des arts, et qui vient d'être publié pour la première fois dans les *Archives du Musée des Monuments français*. Lors de la dispersion de ce Musée, ce qui restait du tombeau de Childebert, c'est-à-dire le bas-relief du roi, fut attribué à la basilique de Saint-Denis par l'ordonnance royale du 24 avril 1816 et y fut transféré peu de temps après. Quant aux travaux de sculpture exécutés en 1656 et en 1658 par Michel Bourdin pour le chœur de Saint-Germain-des-Prés, ils n'étaient connus que par les descriptions sommaires, et en certains points incomplètes, des anciens historiens. Cette perte ne laisse pas que d'ajouter quelque intérêt, semble-t-il, aux deux marchés dont voici le texte :

1656.

« *Devis des ouvrages de sculpture et architecture qu'il convient faire et poser dans le cœur de l'église de l'abay de S. Germain des Prez pour la sepulture et tumbeau du Roy Childebert.*

« *Premierement, sera faict partye pierre de lierre et partie marbre encrousté un tumbeau qu'y sera posé sans faire de*

ANT. BULLETIN.

8

fondation sur le pavez à rez de chaussée, lequel aura de longueur par sa cornice d'un hault par son plus long, haict piet deux ponce et par son plus large, trois piet huit ponce, et de haulteur, depuis l'amortissement sur rez de chaussée jusque au hault de la plinte de mabre noir, trois piet.

« Sera faict et posé sur rez de chaussée de pierre de lierre une baze ou cornice pousé de moulure orné d'un socle, et une doucine entre deux filet, quy aura de haulteur six ponce et demy, et de longueur huit piet un ponce, et portera par sa face de devant son ranvoy et retour d'un ponce, le tout ou environ, et sera faict de plusieurs piesses, et aura de lit avant la saillie de la moulure environ huit ponce.

« Plus, au desus sera faict et posé le corps du tumbeau de pierre de lierre, la longueur et largeur suivant la baze et cornice du bas, ledict corps portera son ranvoy et retour entre les deux pilastres d'un ponce, comme il est dict ci-devant, et seront couronné d'un filet et talon renversé quy portera son ranvoy comme les pilastre, qui auront de largeur environ onse ponce, et seront orné de mabre, comme il paroist au desseing, savoir, dans le milieu d'un rong de mabre noir ou blanc et noir, et au desus et desoubz de mabre blanc et rouge, et pareillement aux trois autres de mesme, le tout de mabre enquastré dans listel de pierre quy paroist au desseing.

« Plus, entre les deux pilastre des deux face de la longueur du tumbeau sera faict de pierre de lierre une bande et lizierre, dans lequel melieu sera mis une table d'attente de mabre noir encrousté qui sera polye pour graver et dorer les inscriptions quy seront donné au sculpteur pour et à la mémoire de feu roy Childebert, et, de l'autre côté, celle de la Roïne, ou femme, laquel table de mabre aura de longueur cinq piet moins un ponce, et de haulteur dix neuf ponce le tout ou environ le corps du tumbeau aura de haulteur vingt deux ponce et par son neu trois ponce le tout, ou environ.

« Plus, au desus dudict corps du tumbeau sera faict la simaize et cornice du desus quy sera faicte de pierre de lierre orné d'architecture et moulure, comme il est montré sur le desseing, laquel cornice aura de longueur par son plus long huit piet deux ponce, et par son plus large trois piet

huit ponce. Ladicte cornice sera faict de quatre piesses, sy faire ce pent, et oultre la saïye des moulure aura de lit trois ponce, ladicte cornice aura de hauteur environ six ponces. Dans le milieu duquel sera mis la tumbé où est la figure et représentation du feu Roy Childebert quy estoit cy devant dans le cœur de ladicte eglise, quy sera posée par le sculpteur, lequel tumbé salira au desus dudict tumbeau de deux ponce. Et sur ledict tumbeau et aux pourtour de ladicte tumbé sera mis un istel en forme de pelinte d'un ponce de haulteur et de saillie ausy d'un ponce, de mabre noir ou blanc et noir, qui faict l'amortissement dudict tumbeau, sauf le reste qui salira de la vielle tumbé quy paroistera.

« Plus, sera mis et sculpté par les deux bout du tumbeau les armes de pierre, à l'un des bout seront ceux du Roy Childebert ornez d'un cartouche, escusons, palme, couronne, ainsy et comme il seront donné aux sculpteur; dans l'escuson seront..... la couronne avec..... Et à l'autre bout les armes du monastere, quy est ausy un cartouche, un escuson, palme, couronne, mitte et crosse, dans l'escuson seront..... lequel cartouche auront de haulteur deux piet deux ponce et de largeur environ deux piet, il paroistera ausy des mabre noir et blanc et rouge, comme il est marqué sur le deseing au bout du tumbeau.

« Nous, soubsigné, moy Michel Bourdin, m^e sculpteur et peintre à Paris, demeurent rue Tizbranderye, paroisse Saint Jean en Greve, et promis au reverend pere don Bernard Audebert, prieur de l'ebaye de Saint Germain des Prez, et don Jean Bafez, depositaire, de leur faire et parfaire bien et duement au dire d'ouvrier et gens à ce conoissant le tumbeau du Roy Childebert, suivant le deseing parafé de nous et suivant le devis cy desus esquerist, et rendre le tout posée en place dans le cœur de ladicte abaye au lieu qu'il sera montré audiet Bourdin le vintiesme jour de decembre prochain venant, le tout moyenant la somme de quatre cens livres en argent et de dix morseau de pierre de Tonnerre, tel qu'il sont dans la chapelle de Saint Siforien de ladicte abaye, à quoy nous sommes convenu, lequel somme sera payée par les susdicts sieur audiet Bourdin, scavoir à la Toussaint la

somme de deux cent livres, et le reste à la livraison. Faict à la dicte abaye ce quatriesme octobre mil six cent cinquante six.

« (Signé :) F. Bernard Audibert, prieur. — Bourdin.
Jean Barré, depositaire.

« Ce jourd'huy, seiziesme jour de novembre mil six cens cinquante six, je soubsigné, confesse avoir receu de reverend pere don Jean Barré, depositaire de l'abaye de Saint Germain des Prez, la somme de deux cens livres, à valloir sur une somme plus notable entre nous convenue suivant le marché ci desus faict et signé de nous pour le tumbau du Roy Childebert, de laquel somme je promet en tenir conte sur est à moins de la somme de quatre cens livres porté par le marché faict le jour et an que dessus, en l'abaye de Saint Germain des Prez les Paris.

« (Signé :) Bourdin.

« De plus, le vinq quatriesme decembre mil six cens cinquante six, j'ay receu cent livres à valloir sur le marché comme desus.

« (Signé :) Bourdin.

« Plus, le treiziesme jour de janvier mil six cens cinquante sept, j'ay receu la somme de cent livres pour le reste et parfait payement suivant le marché cy desus, dont je me tient content.

« (Signé :) Bourdin. »

(Archives nationales, L 753.)

1658.

« *Marché fait avec Michel Bourdin, m^e sculpteur et peintre, pour six tombeaux de pierre dans l'église de Saint Germain des Prés.*

« Je soubsigné, Michel Bourdin, maistre sculpteur et peintre à Paris, promet au reverend père dom Bernard Audibert, prieur de l'abbaye de Saint Germain des Prez, et dom Jean Barré, depositaire, leurs faire et parfaire bien et due-

ment au dire d'ouvriers et gens à ce cognoissans, six tombeaux de pierre de lierre, scavoir, deux grands et quatre plus petits et moyens, suivant le desseing et profil paraphé et tracé en grand dans la chapelle de Saint-Symphorien, et conformément à la largeur et longueur des tombes desjà faictes, à la réserve de deux qu'on assujettira à la place, ainsy que l'on conviendra; lesquelz tombeaux se verront de trois faces jusques aux tombes de dessus quy porteront leurs moulures de quatre faces, ainsy qu'ils sont tracez sur le desseing, lesdits tombeaux seront faicts de deux assiettes contre la tombe, dont la premiere fera le socle d'une pièce par la face de devant, tant pour la longueur que haulteur, et la seconde le vase aussy tout d'une pièce par devant, tant pour la longueur que la haulteur, outre les retours des deux bouts de la mesme pierre quy aura de lict et assiette par dessoubz autant qu'il en sera besoning pour empescher ce quy est en saillie de verser en dehors de son propre poidz, en sorte que ladicte pierre se puisse tenir d'elle mesme sur son lict, si faire se peut. Les deux bouts desdicts tombeaux seront faicts, tant pour la premiere que seconde assiette de chacun, une pierre avec les retours nécessaires du costé du balustre de chaque assiette, tous lesquels tombeaux seront placez sans fondation sur le pavé à la place et façon quy sera désigné par lesdits religieux, le derrier des tombeaux du costé du balustre sera faict et construit de pierre de taille bien joinctive et en forme de vases pareils à ceux de devant avec autant de saillie que la place le permettra, pour quoy faire il sera fourny par lesdicts religieux la pierre quy est dans la chapelle de Saint Simphorien, quy m'a esté monstré et que j'ay accepté, sans que les religieux soient tenus d'en fournir d'autres. Sur les vases de tous lesdicts tombeaux sera faict en relief des fosilles et fleurs de lis de mesme grandeur plus ou moins conformément à la largeur et longueur des dicts tombeaux. Seront aussy gravez les inscriptions sur chaque tombeau au lieu, place et façon de lettres quy sera désigné par lesdicts religieux; sera en outre gravé sur trois desdictes tombes le traict des representations, ainsy qu'il sera pareillement désigné par lesdicts religieux, et en cas qu'en net-

toyant et posant les moulures des tombes, suivant le des-
seing, il se trouve quelques defaux de pierres, ils seront
reparez, promettant ausdits religieux de travailler incessam-
ment pour randre le tout fait et posé à mes frais et despens,
et fournir le fer, plastre, pierres et toutes autres choses
necessaires dans le jour et feste de la Thoussaintz de la
presente année, à la charge toutesfois de poser tous les tom-
beaux au fur et mesure qu'ils seront faits, le tout moyennant
le prix et somme de 1150 livres tournois que lesditz reve-
rendz peres ont promis me payer au fur et mesure que lesdits
tombeaux seront travaillez et posez en leurs places. En foy
de quoy j'ay soubzsigné le present marché avec lesdicts
reverendz peres. Faict en doubles ce jourd'hui unzeiesme
may mil six cens cinquante huit.

« Le dessein parafé est demeuré entre les mains dudit
Bourdin pour le représenter toutes fois et quant.

« (Signé :) Jean Barré, depositaire,
Bourdin. »

(Suivent huit reçus de Bourdin des différents acomptes
versés du 16 février 1658 au 19 octobre 1659.)

M. Ravaisson-Mollien, membre résidant, fait de nouvelles
observations sur le buste de Jupiter Trophonius et sur la
question débattue précédemment entre lui et MM. Saglio et
Collignon, à propos de la coiffure du dieu.

M. Cournault, associé correspondant national, communique
une statuette de bronze et divers autres objets du même
métal, provenant de tumulus des environs de Nancy.

Séance du 16 Mars.

Présidence de M. A. Hénon de Villeroses, président.

Ouvrages offerts :

*Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-
Duc*, 2^e série, t. VI. Bar-le-Duc, 1887, in-8°.

Proceedings of the american philosophical Society held at Philadelphia, t. XXIII, décembre 1886. In-8°.

BOUCHOT et FLEURY. *Inventaire des dessins et estampes relatifs au département de l'Aisne, recueillis et légués à la Bibliothèque nationale*. Paris, Hachette, 1887, in-8°.

BARROND D'ARS (Anatole de). *Allocution à la Société archéologique de Nantes*. Nantes, 1887, in-8°.

DANGIBAUD (Ch.). *Le Père de Bérulle et les Carmélites de Saintes*, 1622. In-8°.

— *Le présidial de Saintes. Raymond de Montaigne, lieutenant général et président*, 1568-1637. Paris, 1884, in-8°.

— *Notes sur les potiers, faïenciers et verriers de la Saintonge*. Saintes, 1884, in-8°.

SAUREL (l'abbé Ferdinand). *Clairier, véritable emplacement d'Aeria*. Paris, 1887, in-8°.

Correspondance.

M. Dangibaud, présenté par MM. Aubert et de Barthélemy, écrit pour solliciter le titre d'associé correspondant national à Saintes (Charente-Inférieure). Le président désigne MM. de Montaignon, Longnon et Mowat pour former la Commission chargée de présenter un rapport sur les titres scientifiques du candidat.

M. Bouchot, présenté par MM. Duplessis et Ulysse Robert, écrit pour poser sa candidature à la place de membre résident, laissée vacante par la mort de M. O. Rayet. Le président désigne MM. Molinier, G. Bapst et E. Babelon pour former la Commission chargée de présenter un rapport sur les titres scientifiques du candidat.

Travaux.

M. Petit, associé correspondant national, communique à la Compagnie la copie de chartes du xiii^e siècle trouvées dans les archives de Saône-et-Loire et relatives à la fondation de l'abbaye de Saint-Serge de Giblet, en Syrie.

La communication de M. Petit est renvoyée à la Commission des impressions.

M. le baron de Baye, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« J'ai déjà eu l'honneur de vous entretenir des petites croix formées d'une mince feuille d'or unie, découvertes dans les sépultures barbares de Testona, de Chiusi, de Cantacucco en Italie et de Piedicastello dans le Trentin.

« Aujourd'hui je désire vous soumettre les dessins d'une série de croix de la même contrée, de la même période, du même métal, ayant servi au même usage, mais d'un intérêt beaucoup plus considérable à cause de leur ornementation obtenue par un estampage.

« Les croix qui figurent sous les numéros 1 et 2 proviennent du groupe de sépultures de Cellore d'Illasi, province de Vérone, qui a fourni des umbos, des scramasaxes très caractéristiques. Les ornements de ces deux croix se rapprochent de ceux qui couvrent certaines boucles de ceinture, burgondes et franques, principalement celles en fer incrusté d'argent.

« La croix n° 3 a été découverte à Civezzano, dans le Trentin, au milieu d'une importante sépulture qui contenait des armes. Elle est la plus grande de toutes celles que nous connaissons. Le natté perlé qui forme en partie son ornementation se retrouve assez fréquemment sur les bijoux francs.

« La croix n° 4 provient des environs de Turin. Les sujets qui la décorent appartiennent à l'art byzantin, mais sont exécutés d'une façon barbare. Le travail ressemble à celui des monnaies dites bractéates.

« La croix n° 5 a été retirée d'une sépulture, à Lavis près de Trente. On y lit cette inscription placée à gauche de la tête qui orne la partie centrale : C. N. C. IFFO. Ce nom, d'origine germanique, se retrouve aussi sur le revers d'une monnaie d'un des deux rois lombards ayant porté le nom d'Aribert, sur lequel on voit : IFFO GLORIVOSO DVX †. Cette monnaie semble dater la croix de Lavis, qui appar-

tiendrait à la seconde moitié du ^{viii}^e siècle ou aux dix premières années du ^{viii}^e, Aribert I^{er} ayant régné de 653 à 660, et Aribert II de 704 à 712.

« Il me reste à vous signaler deux croix dont je viens de recevoir les dessins. Elles rentrent bien dans la même série. L'une a été trouvée avec des armes dans une tombe aux environs de Milan. Elle appartient au Musée national germanique de Nuremberg. L'autre provient de Cividale et enrichit le musée de cette ville. Des nattes perlées finissant en tête de serpent forment la décoration de ces deux croix.

« Il nous a été permis jusqu'à ce jour de constater la présence de quatorze de ces croix dans les sépultures barbares de l'Italie, et généralement elles accompagnaient la dépouille d'un guerrier. »

M. Courajod, membre résidant, présente un moulage qui reproduit la tête de la statue en marbre de Charles d'Anjou, comte du Maine, dont le tombeau se trouve dans la cathédrale de Mans, dans la chapelle des Fonts. Cette statue, attribuée à Laurana, offre cependant cette particularité que la tête ne ressemble pas à celle de la médaille de Charles d'Anjou dont Laurana est certainement l'auteur, et qui est conservée au Cabinet de France.

M. Charles Ravaisson, membre résidant, fait une communication sur une lettre adressée par Léonard de Vinci à Louis le More et sur des feuillets de la collection His de la Salle attribués à Verocchio ; certains de ces feuillets appartiennent, selon M. Ravaisson, à Léonard de Vinci.

M. de Geymüller, associé correspondant étranger, fait observer que les mots mis à rebours en deux endroits d'un dessin de Verocchio sont très probablement de la main de Léonard de Vinci.

M. Courajod présente quelques observations sur le même sujet et constate les heureux résultats obtenus par M. Ravaisson à la suite des recherches qu'il a faites avec un si grand soin.

M. Mowat, membre résidant, attire l'attention de la Com-

pagnie sur l'armement des guerriers, de Darius figurée sur les grandes frises récemment découvertes en Susiane, notamment sur la partie inférieure de la lance, et rappelle à ce sujet la communication qu'il a faite précédemment sur la boulerolle à ailette des épées gauloises.

M. Héron de Villefosse, président, communique, de la part de M. J. Berthélé, associé correspondant national à Niort (Deux-Sèvres), le dessin d'un bas-relief en pierre récemment découvert à Roma par M. Blumereau, notaire dans cette localité. Ce bas-relief est brisé en trois morceaux qui s'ajustent très exactement; un quatrième fragment, d'ailleurs peu important, appartenant à la partie inférieure de la sculpture, n'a pas été retrouvé. Au centre est représentée de face une tête barbuë, aux cheveux abondants et bouclés; cette tête est entourée d'un cadre rond, assez large, décoré lui-même d'une série de petits boucliers d'amazones (*peltes*). Ce médaillon est inscrit dans un encadrement carré, à large bordure plate; dans les vides laissés entre le cadre rond et le cadre carré figure, à chaque angle, une rosace. Les dimensions de la pierre sont de 0^m77 au carré.

M. Héron de Villefosse communique ensuite à la Société les dessins de quelques fragments de terre cuite découverts à Carthage par le R. P. Delattre et conservés aujourd'hui dans le musée installé près de la chapelle Saint-Louis par les soins de ce zélé et consciencieux explorateur. Le plus grand, dont il ne reste que la moitié supérieure, mesure, dans son état actuel, 0^m12 de hauteur; les autres sont plus petits.

Ces terres cuites, dont aucune ne nous est parvenue intacte, représentent un personnage, de face, imberbe et jeune dans l'une, barbu et âgé dans les autres; ce personnage semble avoir été assis. Il est coiffé d'un bonnet grec, en forme d'œuf, une sorte de *pileus*, assez semblable au bonnet dont est coiffé Ulysse. Ce bonnet diffère un peu dans chaque figurine. De la main gauche le personnage porte sur son épaule une hachette fortement emmanchée, dont le fer affecte la forme

d'une *pelta*; il tient la main droite levée à la hauteur de l'épaule, la paume en dehors, comme les figures qui décorent les stèles puniques de Carthage. Sur un des exemplaires, il est vêtu d'une tunique collante, bordée de larges bandes d'une étoffe différente, et le bonnet est entouré à sa base par un double bourrelet; sur le même fragment, à



droite et à gauche de la figure principale, on aperçoit le haut de deux autres bonnets (?) placés en contre-bas, et qui devaient appartenir à des figures moins importantes; l'un d'eux fait penser aux tiaras cornues des sculptures assyriennes. Ces fragments paraissent être les débris de petites stèles votives et appartenir, par leur style et leur caractère, à un culte d'origine orientale.

MM. S. Reinach et Babelon ont publié dans le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1886, p. 29, pl. II, un fragment de terre cuite provenant aussi de Carthage, et qui paraît tout à fait parent de ceux que signale le P. Delattre. Il occupe sur la planche II de leur mémoire la quatrième place du premier registre.

Séance du 23 Mars.

Présidence de M. HÉRON DE VILLEFOSSÉ, président.

Ouvrages offerts :

Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais, année 1886, 1^{re}-3^e trimestre. Fontainebleau, 1886, in-8°.

Annuaire des bibliothèques et des archives pour 1887. Paris, 1887, in-8°.

Atti della reale Accademia dei Lincei, ann. CCLXXXIV, série IV, t. XII, fasc. 3. Rome, 1887, in-4°.

Bulletin de la Société de Borda, XII^e année, 1887, 1^{er} trimestre. Dax, 1887, in-8°.

— *de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1886, 4^e trimestre. Poitiers, in-8°.

— *de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. XIV, livr. 1. Périgueux, 1887, in-8°.

Bollettino delle opere moderne straniere acquistate dalle biblioteche publiche governative del regno d'Italia. Rome, 1887, in-8°.

MÉLY (F. DE). *Les inventaires de l'abbaye de Saint-Père-en-Vallée de Chartres*. Paris, 1887, in-8°.

VAN ROBAIS. *La coupe chrétienne en verre d'Homblières et la seille funéraire de Miannay*. Abbeville, 1887, in-8°.

Correspondance.

M. de Mély, présenté par MM. de Barthélemy et Corroyer, et M. Durrieu, présenté par MM. de Barthélemy et Courajod, écrivent pour poser leur candidature à la place de membre résidant laissée vacante par la mort de M. O. Rayet; les commissions chargées de présenter des rapports sur les titres scientifiques des candidats seront composées : pour M. Mély, de MM. A. de Montaiglon, Pol Nicard et Guiffrey; pour M. Durrieu, de MM. de Boislisle, Saglio et Thédénat.

Travaux.

M. Molinier, membre résidant, présente le second volume

de l'ouvrage de M. Paul Durrieu, intitulé *les Archives angevines de Naples*. Ce second volume termine un travail qui fait le plus grand honneur à notre école française de Rome et ne le cède pas en intérêt au premier. Il contient notamment une liste de plus de 4,500 noms de personnages français ayant été à Naples sous le règne de Charles I^{er} d'Anjou ; tous les historiens trouveront là des renseignements très précieux sur de nombreuses individualités appartenant à toutes les provinces de France, même à la Lorraine. Des noms d'artistes figurent également dans cette liste ; parmi ces derniers, il convient de citer l'architecte Pierre d'Angicourt que l'on voit fréquemment figurer dans les Comptes de construction de cette époque et sur lequel M. Durrieu prépare une étude complète. En un mot, l'ouvrage de M. Durrieu ne laisse rien à désirer : ce sera un guide toujours sûr pour ceux qui voudront explorer les archives de Naples, encore si mal connues.

M. Ch. Ravaisson-Mollien, membre résidant, communique quelques observations relatives à l'écriture de François Melzi et émet l'opinion que la lettre de Léonard de Vinci à Ludovic le More, de 1483, celle datée de Modène, du 18 septembre 1507, et quelques textes de l'Atlantique ne sont pas de la main de Léonard de Vinci.

M. Müntz, membre résidant, fait une objection tirée de l'âge de Melzi, qui serait né en 1498 et non en 1503. M. de Geymüller fait également observer que la ressemblance des écritures contemporaines rend cette attribution très hypothétique.

M. Ch. Ravaisson insiste sur l'opinion qu'il a émise et qu'il maintient.

M. Nicard, membre résidant, signale un ouvrage de M. Bertolotti, publié à Mantoue en 1886, sous le titre : *Artisti francesi in Roma nei secoli XV et XVI*. Cet ouvrage signale la présence à Rome, du x^v^e au xvi^e^e siècle, d'un grand nombre d'artistes français et donne des renseignements précieux sur leurs travaux, notamment sur ceux du Poussin.

A la prière de ses confrères, M. Nicard promet de reprendre, avec plus de développements, cette intéressante communication.

Séance du 30 Mars.

Présidence de M. A. HÉRON DE VILLEFOSSÉ, président.

Ouvrages offerts :

- Archiv für Oesterreichische Geschichte*, t. XVIII. Vienne, 1886, in-8°.
- Bulletin critique*, publié sous la direction de MM. Duchesne, Ingold, Lescœur, Thédénat, VIII^e année, n° 6. Paris, 1887, in-8°.
- *de la Commission des antiquités de la Seine-Inférieure*, t. VII, livr. 1. Rouen, 1886, in-8°.
- *de la Société archéologique d'Eure-et-Loir*, avril, 1887. Chartres, in-8°.
- *d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers*, publié par l'abbé Ulysse Chevallier, VII^e année, octobre-décembre, 1886; VIII^e année, janvier, 1887. Valence, in-8°.
- Fontes rerum austriacarum. Oesterreichische Geschichts-quellen*. Vienne, 1885, in-8°.
- Mémoires de l'Académie des sciences, des lettres et des arts d'Amiens*, IV^e série, t. I. Amiens, 1886, in-8°.
- *de la Société archéologique d'Eure-et-Loir*, année 1887. Chartres, 1887, in-8°.
- *de la Société des sciences et lettres de Loir-et-Cher*, t. XI. Blois, 1886-87, in-8°.
- Revue africaine*, XXX^e année, septembre-octobre, 1886. Alger, 1886, in-8°.
- Sitzungsberichte der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften; philosophische-historische Classe*, t. CX, livr. 11.
- CHEVALLIER (Ulysse). *Compte de Raoul de Louppy, gouverneur du Dauphiné*. Romans, 1886, in-8°.
- GUIFFREY (Jules). *La tapisserie de la chaste Susanne, avec une introduction par Paul Marmottan*. Paris, 1887, in-4°.

VALÉRIE (René). *Profil vendéen. Mgr Henri-Victor de Lespinois*. Fontenay-le-Comte, 1887, in-8°.

— *Recherches historiques sur la Vendée. Le théâtre à Fontenay*, in-8°.

Travaux.

M. le Président annonce à la Société que M. E. Saglio vient d'être élu membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il félicite notre confrère de cette haute distinction, juste récompense de ses travaux, dont l'honneur rejaillit sur notre Compagnie.

M. le Président présente un ouvrage intitulé : *La tapisserie de la chaste Susanne*, par MM. Guiffrey et P. Marmottan.

M. Saglio, membre résidant, dépose sur le bureau un exemplaire de son mémoire sur *Polyphème*.

M. d'Arbois de Jubainville, membre résidant, fait une communication sur les noms géographiques de la France et sur leur importance pour l'étude des langues parlées par les diverses populations qui ont habité notre pays.

M. Longnon, membre résidant, à propos de cette communication, fait quelques observations sur certains noms géographiques du département du Doubs qui méritent une attention particulière.

M. Flouest, membre résidant, présente une bague sigillaire, en or fin, de l'époque mérovingienne et d'une rare beauté.

Elle paraît avoir été recueillie dans la sépulture d'une femme sur le territoire de Saint-Montant, commune méridionale du département de l'Ardèche, au voisinage du Rhône, en un lieu où la tradition affirme qu'il a existé un centre d'habitations, dit de Saint-Pierre, détruit au cours d'une invasion barbare après la chute de l'empire romain.

Un dessin très exact dispense de donner une description minutieuse de cette bague.

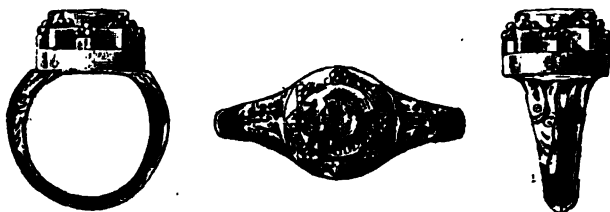
M. Flouest fait successivement remarquer :

L'importance exceptionnelle du chaton et l'élégance de son

agencement octogonal, avec groupes de ces mignonnes perles d'or employées presque aussi souvent que les filigranes et les grènetis dans la composition des parures mérovingiennes ;

La gravure du cachet, dont le style est si conforme à celui des monétaires mérovingiens ;

La valeur démonstrative du motif ornemental des montants de l'anneau où se montrent, avec leurs grands yeux ronds, les têtes crocodiliennes de ces dragons fantastiques, moitié serpents, moitié poissons, qui apparaissent assez fréquemment dans les produits de la joaillerie mérovingienne.



Les trois lettres *N O N*, profondément gravées au-devant du profil qui est l'élément principal du *signum*, et du côté opposé à la petite croix pattée, accessoire ordinaire des cachets et des monnaies de l'époque, constituent évidemment la syllabe initiale du nom de la personne pour qui l'anneau fut exécuté. Elles remplacent le monogramme que l'on préférerait quelquefois à la reproduction d'une tête humaine ou à la figuration d'un animal. Peut-être pourrait-on découvrir ce nom en compulsant les anciens cartulaires de la région. C'est affaire aux paléographes locaux. Ce nom, d'après les relevés fournis par l'étude des inscriptions funéraires ou des monuments numismatiques antérieurs aux temps carolingiens, doit être assez voisin de ceux de *Nonnita*, plusieurs fois rencontré à Trèves et à Saint-Acheul ; de *Nonnus*, figurant sur une stèle de la crypte de Saint-Irénée, à Lyon ; de *Nonnitus*, qui fait partie de la légende de monnaies découvertes à Agen, à Amboise ; de *Nonnus*, lu dans les mêmes conditions à Châlon-sur-Saône et à Melle.

M. Mowat, membre résidant, signale à la Compagnie le fait regrettable que l'administration de la Monnaie jette souvent à la fonte des monnaies et des bijoux antiques qui n'ont pas été soumis à l'examen de personnes compétentes; il demande par quel moyen on pourrait remédier à cet état de choses.

M. le Président fait observer que le conservateur du musée de l'Hôtel des Monnaies est très compétent pour faire un choix judicieux parmi les objets présentés. Il croit que les faits dont parle M. Mowat sont excessivement rares; il rappelle que l'ancien conservateur de ce musée, M. Clérot, a sauvé ainsi de la destruction un grand nombre de bijoux et de monnaies antiques dont l'intérêt était incontestable.

M. Cournault, associé correspondant national, présente un objet en pierre dure qui a l'apparence d'une hache à deux tranchants et qui a été trouvé à Bains (Vosges).

M. Flouest pense que cet objet est un ornement figuratif ou un attribut d'une statue antique.

M. Frossard, associé correspondant national, reconnaît que la matière de l'objet présenté par M. Cournault est du quartzite rose.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX

DU 2^e TRIMESTRE DE 1887.

Séance du 6 Avril.

Présidence de M. HÉRON DE VILLEFOSSE, président.

Ouvrages offerts :

Atti della reale Accademia dei Lincei, ann. CCLXXXIV, série IV, t. III, fasc. 4. Rome, 1887, in-4°.

Bulletin critique, publié sous la direction de MM. Duchesne, Ingold, Lescœur, Thédénat, VIII^e année, n° 7. Paris, 1887, in-8°.

ANT. BULLETIN.

9

- de l'*Académie d'Hippone*, n° 22, fascicule 1. Bone, 1887, in-8°.
- de l'*Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg*, t. XXXI. Pétersbourg, 1887, in-4°.
- de la *Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, t. VI, livr. 4. Saintes, 1887, in-8°.
- *historique de la Société des Antiquaires de la Morinie*. Janvier-mars 1887. Saint-Omer, 1887, in-8°.
- Congrès archéologique de France*, 52^e session tenue en 1885 à Montbrison par la Société française d'archéologie. Paris, 1886, in-8°.
- Journal des Savants*, février-mars 1887. Paris, in-4°.
- Korrespondenzblatt der Westdeutschen Zeitschrift für Geschichte und Kunst*, t. VI, n° 1. Trèves, 1887, in-8°.
- Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse*, VIII^e série, t. VIII. Toulouse, 1886, in-8°.
- Revue de Comminges*, t. III, 1887, 1^{er} trim. Saint-Gaudens, 1887, in-8°.
- de l'*Afrique française*, VI^e année, mars 1887, in-8°.
- *Savoisiennes*, nouvelle série, t. XI, février-mars 1887, in-8°.
- The american journal of archaeology and of the history of fine arts*, t. XI, n° 1. In-8°.
- Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte und Kunst*, t. VI, livr. 1. Trèves, 1887, in-8°.
- BACKLUND (O.). *Comet encke*, 1865-1885. Saint-Petersbourg, 1886, in-4°.
- KOKSCHAROW (V.). *Die etwas naheren Bestimmungen der Waluwit-Krystalle von der Grube Nikolaju-Maximilianowsk*. Saint-Petersbourg, 1886, in-4°.
- MORAWITZ (August). *Zur Kenntniss der adepshagen coleopteren*. Saint-Petersbourg, 1886, in-4°.
- THOLIN et BENONVILLE (P.). *Un château gascon au moyen âge. Le château de Madaillan (Lot-et-Garonne)*. Paris-Agen, 1887, in-8°.
- WILD (H.). *Bestimmung der inductions officienten von Stahl-magneten*. Saint-Petersbourg, 1886, in-4°.
- *Der magnetische biflar Theodolit*. Saint-Petersbourg, 1886, in-4°.

Correspondance.

M. le lieutenant Marius Boyé, présenté par MM. de Barthélemy et de Villefosse, écrit pour poser sa candidature au titre d'associé correspondant national à Castelnaudary. Le président désigne MM. Mowat, Flouest et Aubert pour former la commission chargée de présenter un rapport sur les titres scientifiques du candidat.

M. le directeur de l'École des lettres d'Alger remercie par lettre la Société d'avoir accordé à l'École d'Alger l'envoi de ses publications.

Travaux.

Au nom de la commission nommée à cet effet, M. Flouest lit un rapport favorable sur la candidature de M. Millescamp au titre d'associé correspondant. On procède au vote, et M. Millescamp, ayant obtenu le nombre des suffrages exigés par le règlement, est proclamé associé correspondant national à Versailles.

Au nom de la commission nommée à cet effet, M. Babelon lit un rapport favorable sur la candidature de M. Cumont au titre d'associé correspondant étranger. On procède au vote, et M. Cumont, ayant obtenu le nombre de voix exigé par le règlement, est proclamé associé correspondant étranger à Bruxelles.

M. Xavier Brouner, artiste peintre à Sarguemine, signale à la Compagnie une statuette de style gothique en bois de poirier, dont il envoie la photographie.

M. l'abbé Thédenat donne lecture d'une lettre de M. de Laigue, consul de France à Florence, associé correspondant national, sur des fouilles récemment exécutées à Florence :

« La Compagnie sait peut-être que, surtout dans un but d'assainissement, de grands travaux ont été décrétés pour

ouvrir, aérer et transformer le centre de Florence. Datant de la période primitive du moyen âge, formé de ruelles étroites, sombres et sales, ce quartier, compris entre les rues *Tornabuoni*, *Cerretani*, *Calzaioli* et *Porta Rossa*, constitue en effet un danger permanent pour la santé publique.

« Ces travaux sont donc décidés, en principe, depuis longtemps déjà, mais, en fait, ils ne paraissent pas devoir commencer de sitôt.

« Aussi, comme, de l'avis des archéologues, la Florence romaine, sur laquelle on n'a pour ainsi dire point de renseignements, s'élevait en partie dans la zone où devront s'effectuer les terrassements, la *Società Colombaria*, dont le zèle pour l'antiquité est connu, résolut de tenter à ses frais et risques quelques essais de fouille sur la place du *Mercato Vecchio*. Une commission spéciale fut élue sous la direction du Président même de la Société, le prince Thomas Corsini, et les déblais furent ouverts.

« De fait, si l'on tient compte de la pénurie complète de vestiges primitifs, on peut considérer que cette première tentative a été heureuse et encourageante.

« Une tranchée ayant été pratiquée, on découvrit un édifice romain qui devait se trouver à l'angle des deux grandes artères de la cité.

« L'édifice remis au jour est pavé de grandes dalles de marbre aujourd'hui toutes brisées, mais permettant de constater un agencement fort soigné. La proportion de chaque dalle est d'environ un mètre superficiel, le jointissage en est opéré avec une technique excellente et l'*opus* repose sur une couche de mortier sablonneux.

« En continuant la fouille vers le sud, on n'eut pas de peine à découvrir la fin du dallage et le mur d'angle formant appui à la construction, tandis que l'autre partie des constructions devra plus tard être recherchée sous la *via Callimara*.

« L'état d'usure où sont les marbres, non moins que la situation des constructions, portent à croire qu'il s'agit d'un édifice public, basilique ou portique, auquel M. Milani assigne l'époque du 1^{er} ou du 2^e siècle de notre ère.

« Comme objets propres à fixer cette date d'une façon sûre, on n'a toutefois rien trouvé, puisque les trois monnaies romaines très frustes que l'on a rencontrées sont l'une de Constantin et les deux autres de quelque empereur du iv^e ou v^e siècle.

« Quoi qu'il en soit, il a semblé que la Compagnie attacherait quelque intérêt à connaître les premiers résultats d'investigations faites sur le territoire de ce municipe que Florus qualifie de *splendidissimum*, mais auquel Willmans n'a pas osé attribuer formellement l'inscription publiée par lui sous le numéro 884 et par Orelli sous le numéro 686. »

M. le comte de Marsy, associé correspondant national, offre à la Compagnie un plan de l'ancienne ville de Compiègne, exécuté par les soins de la Société historique de cette localité.

M. Rey, membre résidant, communique deux chartes relatives à l'abbaye du Mont-Sion, à son transfert de Jérusalem à Acre, puis en Sicile, et enfin à Saint-Samson d'Orléans.

M. Frossard, associé correspondant national, présente la photographie d'une pierre sculptée provenant du couvent des Jacobins de Bagnères-de-Bigorre et fait la communication suivante :

« On a dit que cette pierre faisait partie du tympan de la grande porte de l'église des Jacobins, qui s'ouvrait sur la rue de l'Horloge, à l'est de la tour que les démolisseurs de 1793 ont laissée intacte; il nous semble plutôt que c'est le retable de l'autel. Après diverses vicissitudes, cette pierre est actuellement fixée dans le mur du jardin de M. Pinson, juge de paix; elle est accompagnée de plusieurs morceaux de sculptures qui proviennent d'autres monuments.

« C'est une dalle en bonne pierre probablement tirée de la carrière de Nodvetz; elle a 1^m20 de haut sur 2^m40 de large, sans encadrement, et entièrement couverte de sculptures réparties en deux registres horizontaux. Chaque registre

comprend neuf niches reproduisant la même décoration architecturale.

« Toute l'œuvre est en relief, d'un travail grossier et surchargée de détails. La conservation est très remarquable.

« Il règne dans la disposition des sujets une sorte de symétrie : la place centrale du registre supérieur est occupée par la scène de la Crèche, qui donne une place prééminente à la Vierge ; juste au-dessous la crucifixion fixe le regard sur le corps du Rédempteur. L'image du donateur, à l'extrémité de gauche, fait pendant avec celle de la donatrice, placée à droite ; ces deux figures sont agenouillées au-dessous de l'écusson de leurs armes.

« Les armes du donateur se retrouvent sur d'autres monuments, à Asté, à Médoux, et dans notre collection. Le champ de l'écu est uni et chargé de trois flèches en pal, la pointe en bas. Ce sont les armes des vicomtes d'Asté : *de gueules à trois flèches d'or, posées en pal, la pointe tournée vers le bas de l'écu, empennées et armées d'argent.*

« L'écusson de la donatrice est écartelé au premier et au quatrième d'Asté et au deuxième et troisième uni. Une tête d'épagneul est posée de face, en dehors, sur le chef de l'écu.

« Les donateurs sont Jean III, vicomte d'Asté, et Marie de Caupène, sa femme. La charte des donations de Marie de Caupène aux Jacobins de Bagnères date de 1458. Cette dame avait reconstruit l'église d'Asté en 1453.

« Le monument est du commencement de la seconde moitié du x^e siècle, quoiqu'il puisse paraître plus ancien ; mais dans les montagnes la mode est toujours en retard.

« Les sujets religieux de ce monument sont traités avec barbarie et sans ordre. Le premier registre est consacré à l'évangile de l'enfance, mais la neuvième scène, qui est la Naissance de la Vierge, devrait être la première ; la troisième scène, les Bergers de Bethléem, devrait être la cinquième ; par contre, la cinquième, la Crèche, devrait être la quatrième ; la quatrième, les Mages, devrait être la sixième ; la huitième, la Présentation dans le Temple, devrait passer avant la septième, qui figure la fuite en Égypte. Dans le second registre, il y a plus d'ordre, mais trois scènes sont

déplacées : la Descente aux enfers doit précéder la Visite des saintes Femmes au tombeau et ce sujet doit être suivi de la Résurrection.

« Si imparfait que soit ce monument, il nous a semblé qu'il ne devait pas demeurer ignoré de la Société des Antiquaires de France.

« Voici les scènes représentées selon l'ordre du sculpteur : 1° la Salutation angélique ; 2° la Visitation ; 3° l'Annonciation aux Bergers ; 4° l'Adoration des Mages ; 5° La Crèche ; 6° le Massacre des Innocents ; 7° la Fuite en Égypte ; 8° la Présentation dans le temple ; 9° la Naissance de la Vierge ; 10° le donateur ; 11° l'Entrée à Jérusalem ; 12° la sainte Cène ; 13° Gethsemani ; 14° la Crucifixion ; 15° la Résurrection ; 16° les saintes Femmes au tombeau ; 17° la Descente aux enfers ; 18° la donatrice.

« De la Fuite en Égypte à l'Entrée triomphale à Jérusalem, toute la vie de Jésus manque. »

M. Rupin, associé correspondant national, envoie la photographie d'un objet en corne de renne rentrant dans la catégorie des objets appelés, à tort ou à raison, *bâtons de commandement*, et appartenant à M. Massénat.

M. Rupin donne à cette occasion quelques renseignements sur ces instruments qu'on a trouvés jusqu'ici dans les vallées de la Dordogne, de la Charente, de la Garonne, du Rhône, du Rhin et de la Meuse.

M. G. Bapet, membre résident, entretient la Société des diamants de la couronne au xvi^e siècle ; à ce propos, il entre dans des développements sur le rôle de la joaillerie dans l'habillement des femmes et dans la vie privée.

Séance du 13 Avril.

Présidence de M. HÉRON DE VILLEFOSSE, président.

Ouvrages offerts :

Bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, n° 177.

Chartres, 1887, in-8°.

JADART (Henri). *Jeanne d'Arc à Reims*. Reims, 1887, in-8°.

MONSIEUR (Eng.). *Compte-rendu de l'ouvrage de M. Henri Gaidos : Études de mythologie gauloise. Le dieu gaulois du soleil et le symbolisme de la roue.* (Extr. de la *Revue de l'instruction publique de Belgique*, t. XXX.) In-8°.

Travaux.

M. Müntz, membre résidant, entretient la Société des artistes employés par le pape d'Avignon, Clément VII; ce sont Jean Bisacci (Bissac), Guillaume Colombier et autres de moindre importance, maîtres de charpente, sculpteurs, fondeurs de canon, peintres, orfèvres, tapissiers, etc. Il parle ensuite du tombeau de Clément VII, détruit à la Révolution, mais dont les Bollandistes ont publié un dessin dans le *Propyleum ad acta SS. maii*. Il ne reste que le buste très mutilé de la statue couchée du pape, dont la photographie, exécutée par M. Digonnet, est présentée à la Société.

M. Caron, associé correspondant national, soumet à la Compagnie le frottis d'une obole appartenant à M. de Feligondi et décrite par M. le docteur Dourif dans les mémoires de l'Académie de Clermont-Ferrand, année 1883.

M. Dourif avait publié cet exemplaire sous le nom de Jean de Bourbon, vicomte de Château.....

+ IO : V : CAST : ANO Croix.

n./. + BORBONENSIS. Château à trois tours sur un pont à trois arches ?

Cette obole complète la légende de celle que M. Caron a publiée dans l'*Annuaire de la Société de numismatique* (1877, p. 465-470, vignette), et nous avons ainsi la lecture + IO : D : CAST : VILLANO.

Cette pièce ne peut avoir été émise que par Jean de Châteauvillain, seigneur de Bourbon-Lancy. M. Caron se réserve d'examiner plus à fond auquel des trois seigneurs de la maison de Châteauvillain, ayant porté le nom de Jean et ayant possédé la châtellenie de Bourbon-Lancy, peut être attribuée cette intéressante monnaie, qui nous révèle à la fois un nom de famille et un atelier jusqu'à présent incon-

nus aux numismatistes. Il se borne aujourd'hui à signaler que Simon de Luzy était châtelain de Bourbon-Lancy en 1239, ainsi qu'il résulte d'une charte du 30 mai 1239¹; qu'il maria sa fille Jeanne avec Jean de Châteauvillain² avant 1259 et lui donna en dot la seigneurie de Bourbon-Lancy, qui resta dans les domaines de la maison de Châteauvillain, de père en fils, jusqu'en 1353.

L'élection d'un membre résidant à la place laissée vacante par la mort de M. O. Rayet est fixée à la première séance du mois de mai.

Séance du 20 Avril.

Présidence de M. LONGNON, vice-président.

Ouvrages offerts :

- Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais*, 1886, 4^e trim. Fontainebleau, in-8°.
- Atti della reale Accademia dei Lincei*, ann. CCLXXXIV, série IV, t. III, fasc. 5. Rome, 1887, in-4°.
- Bulletin critique*, publié sous la direction de MM. Duchesne, Ingold, Lesceur, Thédénat, VIII^e année. Paris, 1887, in-8°.
- *de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, année 1886. Auxerre, 1887, in-8°.
- *de la Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme*, avril 1887. Valence, in-8°.
- *de la Société d'études des Hautes-Alpes*, VI^e année, avril-juin 1887. Gap, in-8°.
- *de la Société industrielle de Mulhouse*, janvier-mai 1887. Mulhouse, in-8°.
- *de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, t. IX, livr. 1. Brive, 1887, in-8°.
- *des bibliothèques et des archives*, publié sous les auspices du Ministère de l'instruction publique, année 1886, n° 3. Paris, in-8°.

1. Teulet, *Inventaire des Archives*, t. II, p. 408.

2. Duchesne, *Histoire de la maison de Châteauvillain*, faisant suite à l'*Histoire de la maison de Dreux* (preuves, p. 34 et suiv.).

Bullettino di archeologia e storia Dalmata, ann. X, n° 3.
Spalatro, 1887, in-8°.

*Mémoires de la Société d'histoire, d'archéologie et de littérature
de l'arrondissement de Beaune*, année 1885. Beaune, 1886,
in-8°.

Revue historique et archéologique du Maine, t. XX, année 1886,
2° sem. Mamers, 1886, in-8°.

GUILLAUME (Paul). *Istoria Petri et Pauli. Mystère en langue
provençale du XV^e siècle*. Gap, 1887, in-8°.

PROST (Auguste). *Les deux monuments de Merten et de Hed-
dernheim*. In-8°.

Correspondance.

MM. Cumont et Millescamp remercient, par lettres, la
Compagnie de les avoir admis au nombre des associés cor-
respondants.

Travaux.

M. le Président annonce la mort de M. l'abbé Cérés, asso-
cié correspondant dans l'Aveyron, et de M. de Linas, associé
correspondant dans le Pas-de-Calais. Le Président charge
MM. de Barthélemy et Molinier de rédiger des notices, le
premier sur l'abbé Cérés, le second sur M. de Linas.

M. Flouest, membre résidant, présente un beau torques
gaulois du type ouvert recueilli, aux environs de Voisin,
dans un tumulus de la forêt de Châtillon (Côte-d'Or).

Ce torques est aussi remarquable par sa belle patine que
par l'habileté et le caractère très artistique de sa fabrication.
Il est fait d'une tige quadrangulaire de bronze étiré soumise,
dans le sens longitudinal, à un mouvement de torsion qui
lui a procuré un aspect spiraliforme d'une grande élégance.
Les dépressions légères que la torsion a creusées sur les
faces de la tige ont été ornées de traits transversaux, tracés
au burin et destinés à produire, lorsque ce collier était fourbi
et brillant comme de l'or, des ressauts de lumière d'un heu-
reux effet.

Chacune des deux extrémités est garnie, en manière d'amortissement, d'une gracieuse cupule à moulures multiples et délicates, opposée, par son orifice, à celle qui lui fait face du côté opposé, à dix-huit ou vingt millimètres de distance. Ces cupules sont le produit d'une fonte au moule, mais le galbe en a été avivé au burin avant qu'un goujon, probablement aidé d'une soudure, les ait adaptées à la tige qu'elles devaient compléter.

La courbure du torques a été dirigée de manière à amener son plus grand développement sur la poitrine et à accroître ainsi son effet décoratif. L'étendue la plus grande de son vide intérieur est seulement de quatorze centimètres. Cette exiguité, jointe à la gracilité générale du bijou, ne permet guère de supposer qu'il ait jamais paré un cou masculin.

Les torques ne sont pas rares dans les tumulus du Châtillonais, mais la facture en est le plus souvent très élémentaire et de peu de distinction. Ils consistent généralement en un simple tore de bronze lisse contourné en cercle. Il est d'autant plus intéressant de prendre note d'une découverte montrant que les produits d'un art plus raffiné pouvaient parvenir jusque dans cette région montagnieuse et reculée du pays lingon.

* M. Aug. Prost, membre résidant, présente à la Société une brochure intitulée : *Les deux Monuments de Merten et de Hedernheim*, tirage à part d'un travail publié par lui dans le tome XVII des *Mémoires de la Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle*. Il rappelle que précédemment il a déjà entretenu la Société de ces deux monuments en faisant connaître une inscription gravée sur le second et propre à rendre plus facile la solution du problème soulevé par la découverte du premier¹. Il peut aujourd'hui y joindre quelques observations qui résultent de la trouvaille récente de trois monuments analogues en Bretagne. Ces trois monuments ont été signalés à Guélen, commune de Briec (Finistère) ; à Kerlot, commune de Plomelin (même département) ;

1. Voir le *Bulletin* de 1886, p. 129.

et à Saint-Mathieu, commune de Plouaret (Côtes-du-Nord). Ils consistent en fragments de trois exemplaires du groupe de l'anguipède terrassé par le cavalier, et ont été décrits dans le *Bulletin de la Société archéologique du Finistère* par M. Trévédy, membre de cette Société.

Les colonnes de Merten et de Heddernheim, rapprochées d'une trentaine de fragments analogues reconnus jusqu'ici dans la région du Rhin et de la Sarre, avaient donné l'idée que ces monuments, d'un caractère triomphal, pouvaient avoir été consacrés au souvenir des victoires remportées par les armes romaines sur les peuples germains vaincus et longtemps contenus sur cette frontière. L'existence de monuments semblables dans d'autres parties de la Gaule, en Bourgogne et en Auvergne par exemple où on en connaissait déjà deux, et en Bretagne, où l'on vient d'en découvrir trois, ne nous autorise pas à maintenir la première opinion.

Il y a peut-être lieu, dit M. Aug. Prost, de considérer le groupe du cavalier terrassant l'anguipède comme une image allégorique du triomphe; image d'un caractère général, mais employée dans les Gaules avec des applications diverses suivant les temps et suivant les lieux. Ce groupe a pu depuis la conquête exprimer, un peu partout et à toutes les époques, l'idée générale du triomphe des armes romaines. Il a pu aussi, à certains moments et en certains lieux, se rapporter à des faits particuliers comme les défaites des Burgondes, celles des nations soulevées, celles des peuples envahisseurs et autres événements du même genre. Il est à souhaiter que l'attention se porte partout sur les fragments qui peuvent avoir appartenu en divers lieux à des monuments analogues à ceux en question; il importe aussi de relever exactement le site et les circonstances de leur découverte, et de rechercher les particularités auxquelles ils peuvent se rattacher dans l'histoire du pays.

M. Courajod, membre résidant, signale de nouveau de petits monuments en bois sculpté portant une marque d'école caractérisée par une main frappée au fer rouge. MM. Courajod et Corroyer ont déjà fait une communication sur ce

sujet. M. Courajod croit que l'étude de ces petits monuments est des plus intéressantes, parce qu'elle peut amener à découvrir les provenances d'œuvres d'artistes flamands qui ont eu une grande influence sur la sculpture française.

M. Rupin, associé correspondant national, soumet à la Compagnie des débris de vêtements en cuir trouvés dans un tumulus fouillé à Souillac (Lot).

Séance du 27 Avril.

Présidence de M. HÉRON DE VILLEFOSSE, président.

Ouvrages offerts :

Bulletin de correspondance hellénique, X^e année, décembre ; XI^e année, janvier-février 1887. Paris, 1887, in-8°.

— de la Société de statistique, sciences et lettres du département des Deux-Sèvres, janvier-mars 1887. Niort, in-8°.

Recueil de la Commission des arts et monuments historiques de la Charente-Inférieure et Société d'archéologie de Saintes, 3^e série, t. II. Saintes, 1887, in-8°.

Revue de l'Afrique française, VI^e année, n^o 24. Paris, 1887, in-8°.

CARTAILLAG et CHANTRE. *Cachette de fondeur de Coatjou-Glas en Plonéis (Finistère)*. Paris, 1887, in-8°.

CHATELLIER (Paul du). *Cachette de fondeur de Coatjou-Glas en Plonéis (Finistère)*. Paris, 1887, in-8°.

FAGE (René). *Un atelier de dentelles à Tulle au XVIII^e siècle*. Tulle, 1887, in-8°.

VALETTE (René). *Un confident d'Henri IV en Bas-Poitou, Vincent Bouhier de Beaumarchais*. Nantes, 1887, in-8°.

Correspondance.

M. le Président donne lecture d'une lettre du président de la Société de géographie relative à la participation de la Société des Antiquaires de France à l'exposition de 1889.

Travaux.

M. E. Müntz, membre résidant, rend compte d'un voyage qu'il vient de faire à Avignon. Il communique des renseignements nouveaux sur l'architecte B. de Ranso, qui se trouve avoir dirigé la construction d'une partie des remparts d'Avignon, et sur l'orfèvre Giovanni di Bartolo de Sienne, qui, d'après une note de M. Canron, a exécuté, à Avignon, une précieuse chasse conservée à Atane. Il entretient également la Société des tombeaux de Jean XXII et d'Innocent VI, dont il a rapporté des photographies.

M. le Président donne lecture d'une note de M. de Laigue sur des objets antiques récemment entrés dans sa collection :

« J'ai fait, il y a quelque temps déjà, l'acquisition d'un certain nombre d'objets en terre cuite provenant de l'ancienne Tarente.

« Parmi ces objets, il y a lieu de signaler un groupe représentant Silène endormi sur les genoux d'une femme, et qui n'est pas exempt de valeur artistique.

« Mais, si je ne me trompe, les petits monuments, dont je donne ici la description, peuvent offrir plus d'intérêt, malgré le peu de mérite de l'exécution.

« Percées à la partie supérieure de deux trous destinés à les suspendre, ces plaques, ovales vers le haut et rectangulaires vers le bas, offrent des figures en bas-relief malheureusement très frustes.

« Sur le numéro 1 se voient, d'un côté, deux têtes affrontées, peut-être celles des Dioscures.

« Du côté opposé, un enfant accroupi et le bras gauche appuyé sur une colonne rappelle un peu l'attitude bien connue de l'Hercule enfant terrassant les serpents ; mais l'état de dégradation de ce petit bas-relief ne nous permet point de savoir si les mains tenaient vraiment les fameux reptiles envoyés par Héra pour dévorer le futur héros.

« Le numéro 2 offre, de part et d'autre, un même motif, fort simple en lui-même, mais convenant de tout point à la ville maritime de Tarente. En effet, on y voit un dauphin

qui se joue dans les flots de la mer ; ces flots sont traités selon la forme conventionnelle souvent signalée sur les didrachmes tarentins au type de Taras porté par le dauphin. Inutile de rappeler qu'un ou deux dauphins figurent également sur des monnaies de bronze de Tarente sans le héros Taras. »

M. Courajod, membre résidant, communique une série de photographies se rapportant à ses recherches sur les origines de la Renaissance, qui, à son avis, a pris naissance en France et non en Italie, comme on le croit généralement.

M. Müntz, tout en reconnaissant le grand mouvement qui s'est produit en France au XIII^e et au XIV^e siècle, présente quelques observations sur la théorie toute nouvelle de M. Courajod.

M. Pol Nicard, membre résidant, attire l'attention de ses confrères sur un sculpteur nommé Jacques d'Angoulême, qui aurait été vainqueur de Michel-Ange, à Rome, dans un concours.

Séance du 4 Mai.

Présidence de M. HÉRON DE VILLEFOSSE, président.

Ouvrages offerts :

- Atti della reale Accademia dei Lincei*, an. CCLXXXIV, serie IV, t. III, fasc. 6. Rome, 1887, in-4°.
- Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, t. VIII, n° 131. Orléans, 1886, in-8°.
- *de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois*, t. XXV. Vendôme, 1886, in-8°.
- *de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. XIV, 2^e livr. Périgueux, 1887, in-8°.
- *épigraphique*, publié sous la direction de M. R. Mowat, t. VI. Paris, 1886, in-8°.
- Korrespondenzblatt der Westdeutschen Zeitschrift für Geschichte und Kunst*, XVII^e année, n° 4. Trèves, 1887, in-8°.
- Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers*, nouvelle série, t. XXVIII. Angers, 1887, in-8°.

Proceedings of the Canadian Institute, t. XXII, mars 1887.
Toronto, 1887, in-8°.

CHASSAING (Aug.). *Spicilegium brivatense. Recueil de documents historiques relatifs au Brivadois et à l'Auvergne*. Paris, 1886, in-4°.

DEMAISON (Ch.). *Fragments d'un sarcophage chrétien conservés au musée de Reims*. Reims, 1887, in-8°.

TAMIZEY DE LARROQUE (Philippe). *Les correspondants de Peiresc. XII. Sieur de Bagarris, lettres inédites, 1598-1610*. Aix-en-Provence, 1887, in-8°.

VEDEL (E.). *Bornholms oldtidsminder og oldsager*. Copenhague, 1886, in-4°.

Correspondance.

M. le Président donne lecture de deux lettres par lesquelles MM. de Mély et Durrieu retirent leur candidature à la place de membre résidant laissée vacante par la mort de M. O. Rayet.

Travaux.

M. Chabouillet a la parole pour un hommage d'auteur :

« J'ai l'honneur d'offrir à la Compagnie, de la part de M. Tamizey de Larroque, un exemplaire du douzième fascicule de ses *Correspondants de Peiresc*. Les quatorze lettres inédites de Bagarris à Peiresc qu'il a pris le soin de publier ne sont pas d'un vif intérêt archéologique, mais elles ont le grand mérite d'avoir fourni à notre savant correspondant l'occasion de rectifier de vieilles erreurs sur Bagarris et par là d'apporter de nouvelles lumières sur les origines encore assez obscures du Cabinet des médailles dont ce personnage fut le premier garde. Comme toujours, M. Tamizey de Larroque fait preuve dans ce travail d'une érudition aussi variée que sagace et d'un sens critique très fin. Ce n'est pas, il faut l'avouer, par la dernière de ces qualités que se distinguèrent Peiresc et Bagarris, du moins en tant qu'archéologues. De leur temps, vous le savez, Messieurs, la critique des monuments de l'antiquité était dans l'enfance et les lettres publiées

par M. Tamizey de Larroque suffiraient à démontrer l'exactitude de cette assertion, si ce n'était pas un lieu commun sur lequel il n'y a pas à insister. Mais la mémoire de Bagarris, comme celle de Peiresc, n'en a pas moins des droits à notre respect et à notre gratitude. Si, dans leur avidité scientifique, ils ne surent pas toujours choisir, si parfois ils ont cru naïvement à l'authenticité de certains monuments, ces hommes et leurs émules, entre autres Tristan de Saint-Amant, dont s'occupait dernièrement M. Tamizey de Larroque, ont ouvert courageusement la voie difficile où nous marchons aujourd'hui avec plus de sécurité, mais à la condition de ne jamais oublier que l'habileté des faussaires a suivi les progrès de la science. En résumé, l'avertissement et les notes dont M. Tamizey de Larroque a enrichi le XII^e fascicule des *Correspondants de Peiresc* sont plus importants que les lettres elles-mêmes. Cette fois, le cadre vaut peut-être mieux que le tableau. »

L'ordre du jour appelle l'élection d'un membre résidant en remplacement de M. O. Rayet. Au nom de commissions nommées à cet effet, MM. Collignon et Molinier lisent des rapports favorables sur les candidatures de MM. Homolle et Bouchot. On passe au vote, et M. Homolle, ayant obtenu, au premier tour de scrutin, le nombre de voix exigé par le règlement, est proclamé membre résidant.

Au nom de la commission nommée à cet effet, M. A. de Montaiglon lit un rapport favorable sur la candidature de M. Dangibeaud au titre d'associé correspondant. On procède au vote, et M. Dangibeaud, ayant obtenu le nombre de voix exigé par le règlement, est proclamé associé correspondant national à Saintes.

M. Gaidoz, membre résidant, communique de la part de M. Mather, conservateur du Musée de Lunéville, une magnifique boucle de ceinturon conservée au Musée d'Épinal.

M. de Lasteyrie, appelé à donner son avis sur le sens de la représentation figurée sur cette boucle, s'exprime ainsi :

« C'est à l'iconographie religieuse qu'il faut sans doute

demander l'explication de ce sujet comme de toutes les scènes signalées jusqu'ici sur des objets analogues.



« Or que voit-on sur cette boucle? Un personnage assis, couronne en tête, entouré de trois autres personnages dont deux au moins sont couronnés. C'est donc un roi qui reçoit d'autres rois et, si l'on remarque que les trois personnages debout tiennent chacun à la main le bâton à tige recourbée, qui de tout temps a été un des attributs des voyageurs, on est conduit à voir dans cette scène les trois rois mages appelés devant Hérode.

« Ce n'est pas une scène des plus communes dans l'iconographie chrétienne des premiers siècles. On en peut cependant citer plusieurs exemples.

« Un des plus notables se voit sur la fameuse mosaïque de l'arc triomphal de Sainte-Marie-Majeure, qui date de Sixte III¹.

« On en trouve un autre dans une peinture de la catacombe de Sainte-Agnès, reproduite par Perret².

« Divers auteurs ont cru reconnaître cette même scène sur un sarcophage d'Ancône³ et le P. Garrucci l'a également

1. Garrucci, *Storia dell' arte crist.*, pl. CCXIV. On s'est longtemps mépris sur la signification de cette scène. Ciampini (*Vetera monim.*, t. I, p. 210) y avait vu Hérode faisant remettre à Hérodiade la tête de saint Jean-Baptiste.

2. Perret, t. II, pl. XLVIII. — Cf. Garrucci, pl. LXVII, n° 2.

3. Bartoli, *Sopra un arca marmorea...*, Turin, 1766.

trouvée sur un coffret d'ivoire¹. Mais ces deux derniers exemples, comme plusieurs autres que je crois inutile de citer, sont contestables. M. Le Blant notamment a vu dans le sarcophage d'Ancône la représentation des trois jeunes Hébreux devant Nabuchodonosor². Effectivement, cette dernière scène, assez fréquente sur les sarcophages, offre l'analogie la plus frappante avec celle qui nous occupe.

« Dans l'une et dans l'autre, le nombre des figures est généralement le même. L'attitude de Nabuchodonosor et son costume rappellent absolument l'attitude et le costume d'Hérode. Les trois Hébreux sont toujours vêtus à la phrygienne, comme les Mages, avec la tunique courte, les anaxyrides et le bonnet mou. Il y a plus, dans l'une et l'autre scène, on voit souvent à côté du roi une colonne surmontée d'un buste, dont M. Le Blant a parfaitement expliqué la signification³. La similitude de ces deux représentations est si grande que les artistes eux-mêmes qui les sculptaient sur nos marbres chrétiens s'y sont parfois trompés, et c'est par suite d'une erreur de ce genre qu'on voit, sur un sarcophage conservé dans l'église de Saint-Gilles en Languedoc, l'étoile des Mages représentée au-dessus des trois jeunes Hébreux et de Nabuchodonosor⁴. Mais on peut cependant distinguer les deux scènes grâce à certains détails secondaires. Ainsi ordinairement les jeunes Hébreux témoignent de leur refus de sacrifier aux idoles en détournant la tête ou en faisant de la main un geste répulsif⁵. Tandis que les Mages se tiennent devant Hérode en le regardant ou en tendant la main vers lui, comme on le fait dans la conversation. Enfin, et c'est là le détail qui oblige à reconnaître les Mages et non les trois

1. Garrucci, pl. CDLVII.

2. *Sarcophages d'Aries*, p. 43, note 6.

3. *Sarcophages d'Aries*, p. 43-44.

4. Le Blant, *Sarcophages de la Gaule*, p. 120 et pl. XXVI, n° 2. — Voir deux autres exemples du même genre sur des marbres de Milan (*Alleganza, Sacri monum. antichità di Milano*, t. IV) et de Trèves (Le Blant, *Sarcophages de la Gaule*, p. 11).

5. Ce détail est très accentué sur un sarcophage d'Aries bien connu (Milla, *Voyage dans le Midi*, pl. LXI, n° 4, et Le Blant, *Sarcophages d'Aries*, pl. XXVI).

jeunes Hébreux dans le sarcophage d'Ancône que j'ai cité ci-dessus, les Mages tiennent parfois à la main, comme sur la boucle du Musée de Bar, le bâton de voyage, tandis que pareil attribut ne saurait s'expliquer aux mains des trois Hébreux.

« Ces diverses considérations suffiront, je pense, à justifier l'interprétation que je crois devoir donner à la boucle de Bar; on peut objecter, il est vrai, que pendant les premiers siècles les Mages sont toujours coiffés du bonnet phrygien. Cela est vrai, mais depuis le ^{viii}^e siècle cependant on commence à les rencontrer couronnés; or la boucle qui nous occupe n'est sans doute pas antérieure au ^{vin}^e ou au ^{viii}^e siècle.

« On peut encore objecter que, d'habitude, ils sont groupés tous trois ensemble dans toutes les scènes où on les représente. C'est encore vrai. Il y a cependant quelques rares exceptions à cette règle; on voit sur une des mosaïques de Sainte-Marie-Majeure une grande adoration des Mages dans laquelle deux Mages se tiennent à droite et le troisième à gauche du divin Enfant¹. Quoi d'étonnant dès lors que, par une fantaisie du même genre, on ait séparé les trois Mages sur la boucle de Bar! Je n'y vois pour ma part qu'une fantaisie d'artiste, ce qui ajouterait encore, s'il était possible, à l'intérêt considérable qui s'attache à ce curieux objet². »

M. le baron de Baye, associé correspondant national, présente la photographie d'une sculpture grossière découverte récemment dans la sépulture du Mas-de-l'Aveugle, commune de Collorgues (Gard). Il la compare aux reliefs découverts en Champagne et établit la contemporanéité des sculptures et des monuments qui les contenaient.

M. Héron de Villefosse, président, communique une lettre qu'il a reçue de notre confrère M. Jules de Laurière, en ce

1. Kraus, *Real Encyclopædie*, t. II, p. 351.

2. Je suis heureux de pouvoir apporter à l'appui de ces observations le témoignage de M. Edmond Le Blant. J'ai profité de son dernier voyage à Paris pour lui montrer un dessin de cette boucle. Il n'a pas hésité à y reconnaître les mages devant Hérode.

moment en Corse. Cette lettre datée d'*Aleria*, 17 avril 1887, renferme des détails fort intéressants sur les antiquités de l'île. M. de Laurière a revu à *Aleria* les inscriptions latines publiées par M. Lafaye. Ces inscriptions, découvertes par un marchand nommé Agostini, ont été données par lui à M. de Matra, grand propriétaire, qui a acheté de l'État l'emplacement de l'ancien fort.

« L'emplacement d'*Aleria* sur un plateau soutenu vers
« l'ouest par des pentes escarpées est tout pétri de fragments
« de tuiles et de poteries. Mais les récoltes déjà hautes et
« épaisses ne permettent pas de le parcourir en ce moment.
« Les ruines sont insignifiantes. Cependant je crois que des
« fouilles sérieuses pourraient amener quelques résultats. Le
« bon moment serait difficile à saisir. Au printemps, les ter-
« rains sont presque tous en culture et, l'été, le pays est
« inhabitable à cause des fièvres.

« Un indigène qui gardait un troupeau de brebis m'a dit :
« *Era qui una città*, etc..... Je lui ai demandé s'il trouvait de
« vieilles choses. Il m'a montré un petit objet en bronze gros
« comme une noix représentant une tortue; mais une patte
« manque. Je lui ai offert cinq sous qu'il a pris et il m'a laissé
« la tortue.

« L'abbé Venturini, ancien aumônier d'un pénitencier
« abandonné près d'*Aleria*, aujourd'hui curé de Corte, avait
« formé une collection assez considérable d'objets trouvés à
« *Aleria*; mais il l'a vendue à un Américain qui habite
« Rome.

« Je vous envoie une photographie du *sarcophage d'Ajaccio*.
« A peine arrivé dans cette ville, j'ai trouvé ledit monument
« chez M. Campi, percepteur, qui en a opéré le sauvetage et
« l'a installé sur des supports en fer, dans son bureau parti-
« culier, au-dessus d'un meuble renaissance. M. Campi l'a
« retiré de la cour d'un paysan où il servait d'auge pour les
« porcs. Dans le transport, la tête d'un des animaux figurés
« sur le sarcophage a été brisée. Les origines du monument
« sont assez vagues. Il est question d'un ancien château où
« il aurait séjourné. On dit que le marbre n'est pas un marbre

« corse. Il est dit quelques mots de ce sarcophage dans une
« brochure, la *Sciara-bola*, publiée par M. Campi¹.

« La statue d'Apriciani, reclassée parmi les monuments
« historiques, n'a pas été aussi facile à dénicher. Toutes les
« personnes qui, en Corse, ont pu s'intéresser plus ou moins
« à cette pierre, depuis que Mérimée en a révélé l'existence,
« croient qu'elle est perdue. Je vous en envoie une épreuve
« photographique, la seule que j'aie pour le moment. Le cli-
« ché a été développé à Ajaccio et une seule épreuve tirée à
« Bastia. Je me suis rendu d'abord à Vico, huit heures de
« diligence, avec l'intention d'aller le lendemain au village
« d'Apriciani pour faire des recherches. Grand fut l'étonne-
« ment du patron de l'*Hôtel continental*, de Vico, un Floren-
« tin, lorsque je lui dis que j'étais venu à Vico pour aller
« voir une statue qui devait être à Apriciani. Quelques
« minutes après, mon Florentin, naturellement ami des arts,
« vint m'apprendre que la statue en question ne devait pas
« être à Apriciani, mais plutôt du côté de Sagone. Du reste,
« le juge de paix allait venir pour me donner des renseigne-
« ments. En effet, M. Colonna de Leca, juge de paix de Vico,
« avec la complaisance empressée qui caractérise tous les
« Corses, arriva au moment où je finissais de dîner. Il me
« dit bien qu'il se rappelait avoir vu, il y a une trentaine
« d'années, cette pierre dont avait parlé Mérimée, mais il ne
« savait pas si elle existait toujours. Il me proposa de mettre
« le lendemain à ma disposition un de ses ouvriers qui devait
« savoir où elle était, si elle existait encore. Avec l'aide de
« cet homme, j'ai trouvé la pierre couchée à fleur de terre
« dans un terrain inculte, une sorte de clair maquis, à envi-
« ron une douzaine de kilomètres de Vico. D'ici il est assez
« difficile de vous indiquer l'endroit, mais j'ai pris des points
« de repère par rapport aux bornes kilométriques de la route

1. Il en a été donné un dessin accompagné d'une note de M. Molard, archiviste de la Corse, il y a quelques années, dans la chronique de la *Revue archéologique*. Il représente une chasse dans laquelle apparaissent un cerf, un sanglier, une panthère, un lion et une lionne, un cavalier, un chien et plusieurs hommes à pied. Sa longueur est de 1-20; sa hauteur de 0-27.

« et à des arbres. En somme, cela correspond assez à l'en-
« droit indiqué vaguement par Mérimée. Lorsqu'il la vit, la
« pierre était debout, dit-il; je l'ai trouvée couchée. La figure
« paraît avoir vieilli depuis la visite de Mérimée : les reliefs
« du nez, de la bouche, le creux des yeux, tout s'est sensi-
« blement effacé. J'ai d'abord un peu déchaussé la pierre d'un
« côté avant de la photographier couchée. Pendant cette pre-
« mière opération, un indigène est arrivé, armé d'une hache,
« non de l'âge de la pierre heureusement. Il m'a offert d'al-
« ler couper un arbre au bord de la rivière pour faire un levier
« et relever un peu la pierre, ce qui a été fait. J'ai repro-
« graphié dans cette nouvelle position, mais c'est trop vu en
« raccourci. *Au côté opposé, on distingue un peu une intention*
« *de figure et de mamelles plates comme devant.* A quelle
« époque, à quel peuple faut-il attribuer ce monument? Est-il
« antérieur à l'époque romaine? Est-ce simplement un terme?
« Je serais heureux si cette photographie pouvait contribuer
« à éclaircir la question. Il serait important de savoir si réel-
« lement il existe en Corse ou ailleurs des monuments sem-
« blables. Et, à ce sujet, M. Guillelmi, conducteur des ponts
« et chaussées à Corte, auquel j'ai montré le dessin de cette
« figure, m'a affirmé en avoir vu d'exactement semblables
« sur les montagnes du Nebbio, en Corse, au territoire de
« Saint-Florent. Ces monuments seraient fichés en terre et
« serviraient encore de bornes. Ce point serait à éclaircir.
« Toutefois ces bornes du Nebbio seraient moins longues que
« la statue dite d'Apriciani.

« Cette dernière, désignée maintenant à Paris, aux monu-
« ments historiques, sous le nom de *la figure d'Apriciani*, est
« en granit, longue de 2^m10, large aux épaules de 0^m59 et
« épaisse en moyenne de 0^m20. J'espère qu'elle sera tran-
« portée cet été à Ajaccio pour être déposée à l'entrée de la
« bibliothèque de la ville. M. Campi, qui a sauvé le sarco-
« phage, rêve le sauvetage de la figure qu'il croyait, lui aussi,
« perdue. Le plus difficile sera de la faire arriver à la route
« et de lui faire traverser la rivière qui n'a point de pont. »

M. J. de Laurière parle ensuite de diverses églises de l'île
qu'il a visitées avec intérêt : l'ancienne cathédrale de Niebbo

à Saint-Florent, la *Canonica*, ancienne cathédrale de Mariana, Saint-Michel de Murato; toutes ces églises sont de style pisan.

L'ancienne cathédrale de Nebbio est en parfait état de conservation; au xvii^e siècle, on y a ajouté un clocher qui masque une petite partie de l'abside.

La *Canonica* est une ancienne basilique construite par les Pisans, perdue dans la campagne sur l'emplacement de l'ancienne ville de Mariana. Les voûtes sont tombées; les piliers et les arcades à l'intérieur sont debout. L'édifice sert de refuge à tous les animaux du pays, bœufs, vaches, moutons et chèvres.

En venant à Aleria, M. de Laurière s'est arrêté à Cervione pour visiter la petite église de Sainte-Christine qui a deux absides juxtaposées et des peintures du xv^e siècle. C'est une mesure de style informe. Il paraît qu'elle vient d'être gratifiée d'une allocation de 5,000 fr. en l'honneur de ses peintures. L'opération la plus urgente consisterait à faire faire par un ouvrier local une porte ou une clôture quelconque en bois qui pourrait coûter au plus 30 francs et qui préserverait l'intérieur de la visite trop fréquente des animaux et autres passants. Assurément 500 francs suffiraient pour tous les petits travaux de consolidation qu'il y aurait à espérer. Avec le surplus, ajoute M. de Laurière, quelles fouilles intéressantes on pourrait faire à Aleria!

Mérimée a parlé d'un sarcophage en marbre blanc orné de quelques sculptures médiocres et conservé dans une église de Bonifacio. C'est un sarcophage à strigilles, décoré au centre d'un médaillon rond, contenant un buste mutilé; à chaque extrémité se trouve un génie ailé, assis, la tête appuyée sur la main, dans une attitude méditative. Sa longueur est de 4m15.

Quant à la *tour de Sordani*, c'est un débris de tour à signaux du xv^e siècle.

Après la lecture de cette très intéressante lettre, M. Héron de Villefosse présente, de la part de M. de Laurière, un petit fragment d'inscription latine recueillie à Aleria. Il a été découvert, il y a quelques mois, par le fils Agostini; d'autres morceaux de la même inscription sont restés sur place; il

n'a pas été possible de les rechercher, car le terrain est maintenant recouvert par les blés. Ce fragment provient d'une plaque de marbre blanc dont il formait le coin supérieur de droite. On y lit :

. PLICERE
. CONIN..
.

Une trace légère de lettre indique l'existence d'une troisième ligne.

Un paquet d'estampages complète l'envoi de notre confrère; l'examen de ces empreintes permet de faire quelques petites rectifications aux textes de la Corse déjà publiés :

Corpus, X, n. 8034. — A la ligne 5, au lieu de *dedICA VIT · R · C...*, il faut lire : *dedICA VIT · K · C*.

N. 8035. — Lig. 6, lisez : C · C · V · R, ce qui confirme absolument la transcription de L. Renier; — lig. 7 : PATRONIS.

N. 8036. — Lig. 5 et 6, lisez :

L·IVLIVS · LoNGiNVS (petit i inscrit dans le G)
PROC AVG

Cette inscription appartient à M. de Matra; elle est déposée dans un des magasins du fort qui est devenu la propriété de M. de Matra.

N. 8329. — Lig. 1, L · GELLIVS. — Lig. 2, lisez : MISENSI.

Dans cet envoi se trouve encore l'empreinte de l'inscription des *Nasvi*, publiée par M. Lafaye (*Bull. épigr.*, III, 289); ce texte est certainement, comme le pense l'éditeur, du temps de la République.

Dans l'inscription d'Aleria (Lafaye, *Bull. épigr.*, IV, p. 19, n. vi), il faut lire : lig. 4, XXXϢ, les trois X greffés tous trois sur une branche commune; lig. 5 et 6 : LISIDORVS CONIV || CI (*sic*).

Dans l'inscription de *Fl. Bitalis* (Lafaye, *Ibid.*, n. v), à la lig. 5, il y a FECI et non pas FECIT.

Ces deux dernières inscriptions trouvées à Aleria par le sieur Agostini, marchand, appartiennent aussi à M. de Matra.

D'après les renseignements fournis par Agostini à M. de Laurière, l'inscription de *Bitalis* accompagnait un squelette couché dans un tombeau formé de grandes briques. Ce tombeau était enveloppé d'une maçonnerie en pierres sur laquelle était placée l'inscription. Elle est gravée sur une plaque en marbre blanc portant au revers une ornementation sculptée de bon style, des fleurs, des rinceaux. Elle mesure en longueur 0^m67, en hauteur 0^m63.

M. Héron de Villefosse appelle l'attention de la Compagnie d'une façon spéciale sur les renseignements nouveaux que renferme la communication de M. de Laurière au sujet de la statue d'Apriciani. M. Aucapitaine avait cru reconnaître dans ce monument un couvercle de sarcophage phénicien tout à fait semblable aux couvercles des sarcophages de Saïda conservés aujourd'hui au Louvre. La constatation au revers d'une sculpture analogue à celle de la face photographiée semble contredire cette hypothèse. La disposition de l'ensemble rappelle bien les couvercles de sarcophages phéniciens, mais le style paraît différent¹. Il serait très intéressant d'obtenir des photographies des monuments analogues signalés à M. de Laurière par M. Guillelmi et placés sur les montagnes du Nebbio.

M. R. Mowat, membre résidant, communique, d'après une copie qui lui a été envoyée, quelques lettres gravées sur un fût de colonne en pierre trouvé aux environs de Pau et transporté au musée de cette ville. C'est, autant qu'il en peut juger par les lettres encore visibles et par les renseignements qui lui ont été transmis, une borne milliaire.

M. Héron de Villefosse croit reconnaître, d'après ces mêmes renseignements, une borne milliaire trouvée en effet aux environs de Pau et déjà publiée. Il engage M. Mowat à se procurer un estampage de l'inscription.

M. Héron de Villefosse communique une photographie

1. Sur la statue d'Apriciani, voy. Mérimée, *Notes d'un voyage en Corse*, 1840, p. 53; Aucapitaine, *Revue africaine*, décembre 1862, p. 471; Renan, *Mission de Phénicie*, p. 425 et 864, col. 2.

qu'il a reçue de notre confrère M. F. Thiollier. Elle représente une inscription romaine récemment découverte dans l'arrondissement de Saint-Étienne, sur le territoire de la commune de Chagnon, canton de Rive-de-Gier (Loire).

Cette inscription intéressante est gravée sur une pierre rectangulaire et encadrée de moulures. Elle a été découverte au mois d'avril près de l'aqueduc romain qui conduisait à Lugdunum les eaux de la chaîne du mont Pilat. Elle a été relevée aussitôt après sa découverte par M. Aug. Chaverondier, archiviste du département de la Loire, et par M. F. Thiollier, qui en a exécuté cette photographie.

EX · AVCTORITATE	(TE liés)
IMP · CAES · TRAIA	(TR liés)
NI · HADRIANI	(NI liés)
AVG · NEMINI	
ARANDI · SER	
ENDI · PANG	
ENDIVE · IVS	
EST · INTRA · ID	(TR liés)
SPATIVM · AG	
RI QVOD TVTE	(TE liés)
LAE DVCTVS	
DESTINATVM	
EST	

Ex autoritate imperatoris Caesaris Trajani Hadriani Augusti. Nemini arandi, serendi pangendive jus est intra id spatium agri quod tutelae ductus destinatum est.

Comme on le voit, il s'agit d'un acte de l'autorité impériale (règne d'Hadrien), par lequel il était défendu de labourer, de semer ou de planter dans un espace de terrain affecté à la protection et à l'entretien de l'aqueduc. Cette défense devait être répétée de distance en distance, sur d'autres pierres, le long du parcours de l'aqueduc. Elle indique

l'existence d'une zone de protection, inculte, dont l'établissement avait pour but de rendre la surveillance plus facile et d'assurer la conservation des travaux d'art, des conduits ou des constructions. On conçoit facilement que les racines d'un arbre, en s'insinuant dans les murs, les eussent fait dévier ou eussent dérangé l'aplomb des tuyaux ; les travaux agricoles, s'ils avaient été tolérés, auraient également nui à l'aqueduc.

M. Héron de Villefosse rappelle à ce propos un sénatus-consulte de l'an 743 de Rome = 11 av. J.-C. et une loi votée deux ans plus tard, en 745 de Rome = 9 av. J.-C., sur la proposition du consul T. Quinctius Crispinus. Les textes de ces deux documents nous ont été conservés par Frontin dans son commentaire *De aquaeductibus urbis Romae*.

Séance du 11 Mai.

Présidence de M. A. HÉRON DE VILLEFOSSE, président.

Ouvrages offerts :

- Bulletin critique*, publié sous la direction de MM. Duchesne, Ingold, Lescœur, Thédénat, VIII^e année, n^o 9. Paris, 1887, in-8^o.
- *de la Diana*, t. V, n^o 1. Montbrison, 1887, in-8^o.
- *de la Société de l'histoire de France*, an. 1886. Paris, 1887, in-8^o.
- *de la Société des antiquaires de Picardie*, an. 1885, n^{os} 3-4. Amiens, 1887, in-8^o.
- *de la Société dunoise*, 1884-1885. Châteaudun, 1887, in-8^o.
- Bullettino di archeologia e storia dalmata*, an. X, n^o 4. Spalatro, 1887, in-8^o.
- Mémoires de l'Académie de Metz*, années 1819, 1820, 1836, 1837, 1841, 1842, 1862, 1871, 1872, 1873, 1879, 1880, 1881-1882. Metz, 1812-1886, in-8^o.
- Revue de l'Art chrétien*, XXX^e année, nouvelle série, t. V, 2^e livr., 1887, in-8^o.

- *savoisienne*, XXVI^e année, avril 1887. Annecy, 1887, in-8°.
- BEAUVOIS (E.). *Deux sources de l'histoire des Quetszalcoatl*. Louvain, 1886, in-8°.
- *Les trois Chamilly pendant et après la guerre de dévolution*, 1667-1671. Beaune, 1886, in-8°.
- BORDAS (l'abbé). *Histoire sommaire du Dunois, de ses comtes et de sa capitale*. Châteaudun, 1884, in-8°.
- MABILLE (Émile). *Cartulaire de Marmoutiers pour le Dunois*. Paris, 1874, in-8°.
- MERLET (Lucien). *Registres et minutes des notaires du comté de Dunois*, 1369-1676. Châteaudun, 1886, in-8°.
- MOWAT. *Publications de M. R. Mowat*. Paris, 1887, in-8°.
- POULAIN DE BOISSAY. *Chartes octroyées par Louis 1^{er}, comte de Blois, de Chartres et de Clermont*, 1183-1207. Châteaudun, 1875, in-8°.
- ROBERT (Charles). *Les noms de Cologne en latin et dans les langues modernes à propos d'un denier inédit de Lothaire 1^{er}*. Paris, 1887, in-8°.
- THIROUX et dom LAMBERT (dom Jean). *Histoire abrégée de l'abbaye de Saint-Florentin de Bonneval, continuée par l'abbé Beaupère et M. Lejeune*, publiée par le Dr Bégot. Paris, 1876, in-8°.

Correspondance.

M. Dangibeaud écrit pour remercier la Compagnie de l'avoir admis au nombre des associés correspondants.

Travaux.

Au nom de la commission nommée à cet effet, M. R. Mowat lit un rapport favorable sur la candidature de M. Marius Boyé. On procède au vote, et M. Marius Boyé, ayant obtenu le nombre de suffrages exigé par le règlement, est proclamé associé correspondant national à Carcassonne.

M. Flouest, membre résidant, présente à la Société, au nom de M. le comte de la Sizeranne, associé correspondant national dans le département de la Drôme, trois objets en bronze de la catégorie de ceux que certains archéologues

regardent comme éminemment caractéristiques d'un âge du bronze.

Le premier est un celt épais, court, à tranchant peu développé, à double aileron et anneau d'attache pour l'adaptation d'un manche.

Le second se présente sous la forme d'un sphéroïde creux, notablement plus gros que le poing, couvert, sur toute sa surface, de gravures décoratives de style géométrique et aplati à ses pôles, où se rencontrent deux larges ouvertures circulaires, telles qu'il les faudrait pour le passage d'un manche ou d'une hampe.

Le troisième est un de ces cylindres longs et assez étroits largement décorés aussi d'élégantes combinaisons de traits au burin et pourvus, sur toute leur étendue, d'anneaux mobiles et bruissants, qui les ont fait rapprocher, malgré la différence de configuration générale, des sistres égyptiens.

Ces trois objets ont été rencontrés réunis, avec quelques anneaux en bronze sans importance, dans un petit amas de terreau noir laissant supposer une sépulture profondément modifiée par le temps et les agents extérieurs. La découverte a eu lieu à Rochetaillée, entre Saint-Barthélemy-de-Vals et Saint-Uze, dans l'arrondissement de Valence.

Le groupement de ces objets, constaté pour la première fois d'une manière aussi positive, amène M. Flouest à rechercher s'il ne fournit pas quelque indice de la destination à laquelle ils étaient affectés. Il rappelle que plusieurs musées de France et de l'étranger en possèdent de semblables et montre, par de multiples comparaisons, combien leur manière d'être et la richesse de leur ornementation excluent pour eux la présomption d'un rôle utilitaire. Ils se rangent nécessairement dans la classe des objets de luxe et d'apparat. Après avoir cité quelques sculptures d'une grande antiquité où des personnages paraissant investis d'une autorité de premier ordre portent à la main, en manière de sceptre court et léger, un insigne terminé par un sphéroïde de la forme de celui de Rochetaillée, il tire de données archéologiques certaines la preuve que des appareils disposés pour produire un bruissement métallique plus ou moins intense ont été, jadis, dans

de nombreuses régions, la marque distinctive de dignitaires de l'ordre religieux. Le cours progressif de son exposé l'induit, en dernière analyse, à présenter comme la plus rationnelle et la plus vraisemblable l'hypothèse qui fait du celt une cateia semblable à celles qu'a récemment signalées M. Alexandre Bertrand¹, du sphéroïde et du cylindre à anneaux mobiles, le couronnement et la garniture du manche d'un insigne caractéristique d'un rang élevé².

Séance du 18 Mai.

Présidence de M. A. HÉRON DE VILLEFOSSÉ, président.

Ouvrages offerts :

- Antiquarisk Tidskrift för Sverige*. Stockholm, 1886, in-8°.
Atti della reale Accademia dei Lincei, ann. CCLXXXIV, série IV, t. III, fasc. 7. Rome, 1887, in-4°.
Société archéologique de Bordeaux, t. X, fasc. 1. Bordeaux, 1885, in-8°.
BLOMME (A.). *Un carreau vernissé trouvé à Termonde*. Anvers, 1887, in-8°.
ERMANN (Alex.). *Kritische Versuche zur ältesten griechischen Geschichte*. Saint-Petersbourg, 1886, in-4°.
FAGE (René). *Le vieux Tulle; le collège*, n° VIII. Tulle, 1887, in-8°.
HARZER (Paul). *Untersuchungen über einen speciellen Fall des Problems der drei Körper*. Saint-Petersbourg, 1886, in-4°.
SIENNICKIEGO. *Dawna drukarnia Jasnej Góry Czeszochowskiéy*, 1628-1862, in-8°.

Correspondance.

M. Marius Boyé écrit pour remercier la Compagnie de l'avoir admis au nombre des associés correspondants.

1. Voy. *Revue archéologique*, livr. de février 1884, p. 102.

2. Un mémoire étendu et illustré de nombreux dessins va être publié sur ces trois bronzes par M. Flouest dans *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*, de Chantre et Cartailhac, année 1887, p. 311 et ss.

Travaux.

M. Rey, membre résidant, commence la lecture d'un long mémoire traitant de la topographie de la ville de Jérusalem au temps des Croisades.

Le travail de M. Rey se divise en trois chapitres. Le premier est consacré à l'étude des murailles et des portes de la ville. Le second, à celle des rues, des églises, des monastères et autres édifices. Le troisième enfin, à la topographie médiévale des environs de Jérusalem.

M. Petit, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« A la séance du 9 juin 1886, j'avais communiqué aux antiquaires de France une note sur les travaux de construction du château de Tanlay, et principalement sur une peinture murale due à un sieur Larme, peintre de galères, aux ordres de l'amiral de Coligny; les comptes originaux du xvr^e siècle qui restent m'ayant été envoyés depuis par M. Édouard Lambert, de Tanlay, j'ai pu compléter et rectifier quelques-unes des indications précédemment énoncées p. 208 et suivantes du *Bulletin* de 1886.

« On est assuré que, les premiers jours de juin 1568, le prince de Condé était venu de Noyers s'entendre avec Coligny et d'Andelot, à Tanlay, avant d'envoyer au roi et à la reine la lettre qu'il leur adressa de Noyers le 11 juin pour se plaindre des persécutions dont il était l'objet. Deux mois après, Condé, d'Andelot et Coligny, poursuivis par Tavannes, étaient en fuite et se retiraient du côté de Sancerre.

Mémoire des travaux faits au château de Tanlay par Coligny et d'Andelot en 1568.

« Ces mémoires indiquent les ouvriers de toute nature qui prirent part aux travaux : maçons, menuisiers, serruriers, bourreliers, maréchaux, charrons, charpentiers, cordiers, vitriers, merciers, bûcherons, couvreurs, etc. Les noms des ouvriers y sont également mentionnés.

« Les travaux indiqués dans le présent compte se rapportent

surtout au petit château ou avant-château qui précède le grand château fait par d'Andelot et lui appartenant. Le grand château était construit à cette époque, c'est-à-dire avant 1568, car on ne trouve ici que des travaux d'arrangement intérieur et de distribution.

« Chaque chapitre du compte comprend une semaine entière, du lundi au samedi, de sorte que l'on a des dates assez rigoureusement exactes pour l'époque de confection des travaux.

« Le maître des œuvres et des travaux était Mr de Montgriveau.

« Le maître d'hôtel de d'Andelot était Mr de Vissabret.

« Jean Veneraux, le maître maçon, fut chargé de la direction des travaux du portail, nommé depuis le petit château, et reçut de ce chef la somme de 350 livres.

« La couverture en ardoises de ce portail fut payée cent quarante-cinq livres neuf deniers à François Velier.

« Somme totale de la despense : deux mil six centz quatorze livres neuf sols huit deniers.

« Et la recepte monté deux mille quatre centz vingtz douze livres huit sols trois deniers. »

« On lit en marge :

« La dite somme de cents quatre vingt douze livres huit sols trois deniers tournois (différence du compte) est rendue au dit Edmeux, pressent reçue en la despense en deniers de son compte du revenu de Tanlay et ses appartenances pour l'année finye la vigile des saint Jehan Baptiste mil cinq centz soixante unze. »

« Ainsi, à la Saint-Jean 1571, tous les travaux du portail et autres étaient complètement achevés à Tanlay.

« Prenons maintenant quelques-unes des mentions du compte de 1568, au moment où les travaux marchaient le plus activement :

« De la sepmainne encommansée le dernier jour de may et finie le samedi v^e de juing 1568.....

« La somme de vingt livres ung sol que j'ay fourniz à maistre Larne pour avoyr des peintures pour le parachevement de gallerie de Monseigneur, suyvant ung petit

« billet ou est contenu les dictes peintures, siné de la main
« du dict M^e Larme. »

« Cela nous donne la date exacte des peintures à fresque
de la grande galerie de Tanlay.

« De la semaine encommancée le lundy xiv^e jour de juing
« et finie le samedi xix du dit moys.....

« La somme de XLIX sols que j'ay paiez à Didier Fortin
« pour les jornels que luy et ses compaignons ont esté à
« accoustrer la carrière *pour la venus de Monseigneur le Prince*,
« comme appert par la quittance du d. Fortin.

« De la semaine encommancée le lundy v^e jour de juil-
« let 1568 et finie le samedi x^e du dit moys.....

« La somme de quatre livres deux sols que j'ay paiez à
« Jehan Dumez, Guillaume Dumez et Ambroise Saint
« Ciergues, pour chascun quatre jornels deux tiers qu'ils
« ont esté à faire une potence pour estaier les greniers, avoir
« faict des colonnes pour ung cabinet que Monseigneur l'ad-
« miral a commandé de fayre au dessus du cabinet de Mon-
« seigneur et aultres ouvrages qu'ils ont faict.

« De la semaine encommancée le lundy xix^e jour de juil-
« let 1568 et finye le samedi xxiv du dict moys....

« La somme de neuf livres que j'ay paiez à Noel Robelin,
« Sébastien Bernard, Estienne Barbenoyre, Adrian Bernard
« et Jehan Deron, massons, pour chascun six jornels qu'ils
« ont esté tant à besonnié au cabinet de Madame au dessus
« de Monseigneur que en la massonnerye cy dessus, à raison
« de chascun six sols par jour.....

« De la semaine encommancée le lundy xxx^e jour d'aoust
« et finye le samedi iiii^e de septembre 1568.

« La somme de quarante solz que j'ay paies à Estienne
« Marquis pour cinq jornels qu'il a esté à besonnié, tant à
« muser la porte de l'entrée du chasteau, avoir aydé à
« reboucher le pertuys qui avoict esté faict au parc pour
« admener de la menue pierre, avoyr rampiété du long du
« pan de muraille du boulevard près le jardin de la garlosse,
« tirant au portail neuf à l'endroit du cordon.....

« La somme de quarante huit sols que j'ay paiez à Pierre
« Regnard, Nicolas Guiseur et Denis Grimeau, pour chas-

« euns cinq jorneis ung tiers de jour, qu'ils ont esté à tiré
« de la menue pierre, pour faire la cortine de la terrasse
« allant au molin.

« Du xix septembre 1568.

« Sommes que j'ay paieez sur les marchés faicts pour
« les bastiments de Monseigneur.

« La somme de trois centz cinquante livres que j'ay paieez
« à M^e Jehan Veneraulx, maistre masson, pour parelle somme
« de 350 l. que le d. Veneraux debvoit avoir pour le para-
« chevement du premier portail, suyvant le marché que
« Monseigneur en a faict pour le d. Vénéraulx, au dessous
« duquel les deniers que je luy ay fournis sont par escript
« avec les jours qu'il a reçu la d. somme.....

« La somme de centz dix livres quatorze sols troys deniers
« que j'ay paieez à maistre Larme, galleryer, sur la somme
« de centz cinquante livres qui luy sont deubs pour le paras-
« chevement des painctures de la gallerye à quoy monsei-
« gneur a marchandé avec le d. galleryer, et comme appert
« par sa quittance. »

« Ceci termine le présent compte. Il y eut sans doute
interruption dans les travaux au moment où commencent
les troubles de la troisième guerre civile. »

M. Mowat, membre résidant, lit un travail de M. Jullian
sur les inscriptions latines de Toulon :

« Toulon, que les Romains appelaient *Telo*, ou *Telo Mar-
tius*, devait être une station maritime assez importante au
temps de la domination romaine en Gaule. L'itinéraire Anto-
nin le mentionne¹ au III^e siècle. A la fin du IV^e, il était la
résidence d'un intendant impérial, préposé à l'administra-
tion des teintureries de l'État, *procurator bafii Telonensis
Galliarum*, dit la *Notitia Dignitatum*².

« Jusqu'à ces derniers temps, l'épigraphie est demeurée
muette sur la ville de Toulon. Les quelques inscriptions

1. P. 505 de l'édition de Wesseling.

2. P. 50^a de l'édition Boecking.

conservées dans le Musée municipal ne proviennent pas, comme l'a montré M. Héron de Villefosse en différents endroits, de Toulon même, mais soit d'autres localités du département du Var, soit de plus loin même, et en particulier d'Afrique. Mais tout récemment, en 1884, dans une *Histoire de Toulon* fort bien faite, parue dans le *Bulletin de l'Académie du Var*, M. le docteur Gustave Lambert, de Toulon, est venu nous rappeler qu'il y avait dans la ville même une inscription qui en était originaire. Depuis, à l'aide des manuscrits de Peiresc et d'une copie des manuscrits de la *Massiliographie*, que nous devons à l'intermédiaire de M. Lambert, à l'aide aussi d'autres renseignements, nous pouvons faire un petit *Corpus* des inscriptions de Toulon.

« 1. — L'inscription suivante, dit M. Lambert, a été trouvée, en novembre 1876, en creusant les fondations d'une maison, non loin du tracé de la voie romaine; elle se trouve en la possession de M. Colle, avocat¹ :

D · M ·
 CORNELIAE · NOVELLAE
 CONIVGI · AMANTISSIMAE
 PVDICAE · ET · OMNIVM
 RERV · PRAETIOSISSIMAE
 QVEVIXIT · ANN · XXX.....
 IVLIVS · VIATOR.....
 AE · INCOMPA.....

Nous la donnons d'après la copie de M. Lambert.

« 2. — La *Massiliographie*, recueil demeuré manuscrit et aujourd'hui égaré ou perdu, rédigé en 1593 par Prat et Durand², renfermait dans ses dernières pages quelques inscriptions de Toulon, dont deux nous sont également connues par les papiers de Peiresc.

« Dans la grande cave du chapitre, » dit la *Massiliographie*, « se trouve un fragment d'épithaphe. » — « A Toulon, » dit Peiresc au sujet de ce même texte, « dans les caves du

1. *Histoire de Toulon*, p. 26.

2. Voy. nos *Inscriptions de l'Huissane*, p. 83 et 93.

« chapitre sous une cascade qui est au fonds derrière un
« pilier, 1631, déc. : »



(sic)

« Nous donnons le texte de Peiresc. La *Massiliographie*, si j'en juge par la copie prise par M. Lambert, donnait STEPHANVS et non, comme écrit Peiresc, STHEPANVS¹.

« 3. — Voici une inscription concernant un autre membre de cette *gens Turpilia*, déjà mentionnée sur notre seconde épitaphe. Elle provient de Toulon, a été trouvée, m'a-t-on dit, sur l'emplacement du champ de manœuvre et est conservée dans la grande salle du *Musée archéologique* de Marseille :

C · TVRPILIVS
DAPHNVS

« Elle est gravée sur un cartouche en marbre et encadrée d'une guirlande de feuilles de laurier. Cette guirlande de laurier serait-elle une allusion au nom du défunt, *Daphnus*, du grec *δάφνη*, « laurier » ? N'y aurait-il pas là une sorte de rébus, de même que, sur une inscription de Bordeaux, nous voyons le nom propre *Ocellio*, « petit oiseau, » accompagné d'un petit oiseau sur une branche² ?

« On peut remarquer la fréquence de surnoms grecs sur ces épitaphes, ce qui n'a rien d'étonnant dans une ville qui a pu être à l'origine un établissement phocéén.

1. Peiresc, *Inscriptiones antiquae*, t. II, ms. de la Bibliothèque nationale 8938, fol. 76. — *La Massiliographie*, apud Lambert, p. 34.

2. *Inscriptiones romaines de Bordeaux*, n° 66.

« 4. — L'inscription suivante se trouvait, en 1593, dit la *Massiliographie*, « en une mayson particulière; » en 1631, dit Peiresc, « en la ruelle de Chabert à Tholon : »

MEMORIAE
STATILIAE · PATER
NAE VIXIT
ANNIS · XVII · M · II · XVIII · HO · (XV liés les 2 fois)
FECIT · STATILIVS · PRIMVS · P · P ·
SIBI ET SVIS

« C'est la copie de Peiresc. Celle de la *Massiliographie* en diffère légèrement. A la troisième ligne, elle donne :

ANNIS · XIII · M · II · XIV · HOC

qui paraît devoir être préféré, mais à la condition de rétablir ainsi :

ANNIS · XIII · M · II · d · XIV · HOC ·

Au lieu de P · P · (*primipilus*??), que donne Peiresc, la *Massiliographie* donne P · R ·, qui semble devoir être rejeté¹.

« 5. — L'inscription suivante n'est connue que par la *Massiliographie*; elle se trouvait « dans le jardin de cappitaine « Antoine Marin; » c'est « une épitaphe gravée sur pierre « avec des moulures, qui est telle : »

D · M ·
L · ELVIVS · CLASSICVS ·
VIVVS · FECIT · EICATIAE ·
CLASSICAE · CONIVGI ·
OPTIME · ET · LVCIVS ·
FVLVIVS · VIN · D · IC · III ·

La fin peut se lire *Vindici fl[icij]*².

« 6. — La dernière inscription dont nous ayons à parler nous est connue par la *Massiliographie* et par d'autres recueils. Mais c'est le premier seulement qui nous apprend sa véritable origine, qui est Toulon. Elle était, en 1593, « à l'es-

1. Peiresc, même ms., fol. 133. — *La Massiliographie*, chez Lambert, p. 34.

2. D'après Lambert, p. 34.

« glise, ou ruine d'icelle, de Nostre Dame d'Humilité, abas-
 tue par le sieur d'Espérnon, gouverneur de Provence, pour
 « accommoder la citadelle. » Soixante-dix ans plus tard, elle a
 disparu de Toulon et se trouve à Aix, sans que le souvenir
 de son origine ait été conservé, et elle prend désormais place
 dans les recueils parmi les inscriptions d'Aix ou d'Arles.
 Mais nous voyons par la *Massiliographie* qu'elle est bien de
 Toulon¹.

« Le texte de l'inscription, défiguré un peu partout, paraît
 devoir être restitué ainsi :

D · M
 Q · IVL · Q · FIL · TER · TINE ??
 ? MORI · AEDIL · II VIR · PONT · ET · FL ·
 COL · IVL · AREL · IVL · LICINIANVS
 PARENTI · DVL CISSIMO

*D(iis) M(anibus), Q(uinto) Jul(io), Q(uinti) fl(io), Ter(etina
 tribu), Tinemori (??), Aedil(i), duumvir(o), pont(ifici) et fl(amin)
 col(oniae) Jul(iae) Arel(atensis), Jul(ius) Licinianus parenti
 dulcissimo.*

« L'importance de ce texte est considérable pour l'histoire
 de Toulon.

« C'est l'épithaphe d'un magistrat de la ville d'Arles qui a
 été tour à tour édile, duumvir, pontife et flamine de la colo-
 nie. Ce magistrat est originaire de Toulon. Or l'inscription
 nous montre qu'il était inscrit dans la tribu *Teretina*, qui
 est, comme on sait, la tribu des Arlésiens. Que conclure de
 cela, si ce n'est, comme nous l'avions supposé ailleurs², que
 Toulon faisait partie de cette tribu, et, par suite, du terri-
 toire de la colonie d'Arles?

« Tout nous invite à croire que ce qui devint au v^e siècle
 le diocèse de l'évêque de Toulon n'était, dans les quatre pre-
 miers siècles, qu'un *pagus* de la cité d'Arles. Cette cité, nous
 l'avons vu, s'avancait jusque sur la Méditerranée, jusque

1. *Massiliographie*, d'après Lambert, p. 36. — Bouche, *Chorographie de
 Provence*, p. 332. — Le Père Dumont, n° 180. — Maffei, *Galliae antiquitates*,
 p. 56 (*Aq. Sez. ap. Praes. de Maxaues*). — Herzog, n° 326 a, etc.

2. *Inscriptions de la vallée de l'Euveaune*, p. 38.

dans la vallée de l'Huveaune, à Ceyreste, à Garguier; elle englobait le territoire de Marseille, réduit à peu près à la ville même et à sa banlieue immédiate. En y réunissant le *pagus* dont Toulon était le chef-lieu, nous la faisons s'étendre jusqu'au fond de la rade de Bormes, jusqu'aux confins du territoire de Fréjus.

« Si l'on songe qu'il est probable que, sous Jules César, le territoire d'Arles comprenait également les pays que l'empereur Auguste assigna à la colonie d'Aix, on voit quelles immenses domaines possédait alors la ville d'Arles : ils s'étendaient de l'Argent au Rhône, de la Durance à la mer. Arles était véritablement alors la métropole du Sud-Est.

« Un premier démembrement eut lieu lors de la fondation de la colonie d'Aix sous Auguste. Mais Toulon resta à Arles jusqu'à la fin du 1^{er} siècle. C'est pour cela que la province Viennoise, à laquelle Arles appartenait, présente sur les cartes un aspect si bizarre, s'étendant, s'allongeant, s'aminçant au sud-est le long des rivages de la Méditerranée. Arles faisant partie de la Viennoise, il fallait donner à la province tout le territoire de cette ville et en particulier le *pagus* de Toulon, qui se prolongeait si loin vers l'est.

« Dans l'organisation ecclésiastique de la Gaule, le *pagus* de Toulon a une situation privilégiée. A cause de son étendue et de son éloignement du chef-lieu de la cité, on lui a accordé un évêque distinct. Toutefois la ville n'est pas le moins du monde un chef-lieu de cité, et le *pagus* n'est pas transformé en *civitas*. L'une et l'autre dépendent toujours d'Arles : il n'y a de séparation que pour l'administration ecclésiastique. C'est ce que prouvent les suscriptions du concile d'Orange, en 441, et du concile de Vaison, en 442, qui portent :

« *Ex provincia Viennensi loco Telonensi : Augustalis episcopus*¹.

« *Locus*, et non *civitas*, car *locus*, comme nous l'avons dit, signifie chef-lieu de *pagus*².

1. Maassen, *Geschichte der Quellen und der Literatur des canonischen Rechts*, t. I^{er}. Graz, 1871, p. 953.

2. *Inscriptions de la vallée de l'Huveaune*, p. 47, notes 1 et 2.

« Il faut sans aucun doute faire remonter l'institution de cet évêché plus haut, peut-être entre 381 et 417, au temps des démêlés qui divisèrent Procule, évêque de Marseille, et Patrocle, évêque d'Arles. Ces démêlés, qui étaient relatifs à Ceyreste et à Garguier, *pagi* du territoire d'Arles, ont pu s'étendre également à Toulon et entraîner la création du diocèse de cette ville¹.

« A quelle époque le *pagus* devint *civitas*? C'est ce qu'on ne saurait dire encore. »

M. E. Babelon, membre résidant, demande la parole et s'exprime en ces termes : « M. le baron de Witte a acheté à la vente des monnaies romaines de la collection de M. de Ponton d'Amécourt sept pièces d'or des empereurs Postume, Laélien et Victorin père, dont il a fait don au Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale.

« Voici l'énumération de ces sept monnaies en nous référant aux numéros du catalogue de vente :

- « N° 538. Postume. *av.* CONSERVATORES · AVG.
- « N° 540. Postume. *av.* HERC · DEVSONIENSI.
- « N° 543. Postume. *av.* SALVS · POSTVMI · AVG.
- « N° 545. Postume. *av.* VIRTVS · POSTVMI · AVG.
- « N° 547. Laélien. *av.* VIRTVS · MILITVM.
- « N° 549. Victorin père. *av.* INVICTVS · AVG.
- « N° 551. Victorin père. *av.* PROVIDENTIA · AVG.

« En offrant généreusement ces monnaies au Cabinet des médailles, M. le baron de Witte a voulu compléter une donation antérieure qu'il avait déjà faite au même établissement. En effet, dans le courant de l'année dernière, il avait donné toutes les monnaies d'or, de billon et de bronze de sa collection qui ne figuraient pas sur les tablettes du Cabinet.

« La donation de M. de Witte, qui comprend en tout 39 pièces de la plus grande rareté quand elles ne sont pas uniques, fait que notre série des monnaies des empereurs qui ont régné dans les Gaules au III^e siècle est devenue exceptionnellement riche, nous pouvons dire incomparable.

1. Cf. Albani, *Sigillographie des évêques de Marseille*, p. 6.

« Rappelons que M. de Witte n'a cessé, durant sa longue carrière scientifique, d'être un généreux donateur du Cabinet des médailles. Parmi les nombreux monuments antiques qu'il a offerts dans ces dernières années, nous citerons particulièrement le bracelet en or sur lequel sont figurées les divinités des jours de la semaine et le magnifique camée qui représente le divin Mélampus guérissant les filles de Prætos, roi d'Argos, en immolant un porc sur leur tête. »

Sur la proposition du Président, la Société s'associe aux sentiments de reconnaissance exprimés par M. Babelon, et, à l'unanimité, des remerciements sont votés au généreux donateur.

M. Babelon ajoute que, à la même vente, le Cabinet des médailles a acquis les monnaies suivantes :

N° 374. Aureus de Pescennius Niger, 4100 fr.

N° 461. Aureus de Iulia Soemias, 2950 fr.

N° 474. Aureus de Gordien d'Afrique, 6720 fr.

N° 557. Aureus de Quintille, 6120 fr.

N° 651. Aureus d'Alexandre, tyran d'Afrique, 4900 fr.

N° 663. Double aureus de Constantin avec le revers GLO-
RIA · AVGG et une vue des fortifications et
d'une des portes de la ville de Trèves, 10800 fr.

N° 706. Denier d'argent d'Hannibalien, 1950 fr.

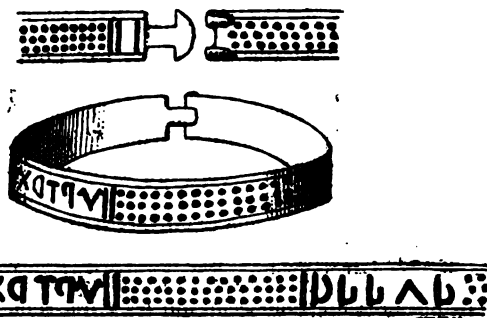
Presque toutes ces médailles sont uniques ou d'une excessive rareté. Le double aureus de Constantin, médaille unique, d'une beauté exceptionnelle, mérite surtout l'attention. La porte de Trèves, qu'on voit au revers, n'est ni la *porta nigra*, qui existe encore à Trèves, ni la *porta alba*, qui figure sur les monnaies des évêques de Trèves, Dietrich et Ludolf aux ^{x^e} et ^{xi^e} siècles. C'est la *porta inclyta*, qui a disparu au ^{xviii^e} siècle et devant laquelle passait la Moselle¹.

M. Flouest, membre résident, soumet à la Société, de la part de M. le vicaire général Desnoyers, associé correspondant national à Orléans, un bracelet de poignet en bronze

1. Cf. A. de Longpérier, *Revue numismatique*, 1864, p. 112 et suiv.

d'une rare conservation. Il a été recueilli au cours de travaux de culture dans un jardin de la commune d'Eschilleuses, à quelque distance à l'est de Pithiviers.

Sa fabrication paraît postérieure à l'établissement de la domination romaine en Gaule, mais son aspect d'ensemble le rattache étroitement au goût et aux usages gaulois. Sa légèreté et la brièveté de son diamètre interne, qui n'atteint pas tout à fait 0^m06, indiquent qu'il était porté par une femme.



Large de 0^m008 et longue de 0^m190, dans son développement total, la bande métallique qui le constitue a été divisée en cinq compartiments de proportions inégales. Trois de ces compartiments, dont le plus grand comprend le fermoir, sont ornés d'un semis au pointillé. Il est disposé sur trois lignes sensiblement parallèles, dans le sens de la longueur, et encadré par un filet marginal, se doublant quelquefois pour la séparation des compartiments dans le sens transversal. Le semis a été gravé au poinçon ; le filet au contraire a été obtenu au moyen d'un ciselet très fin à pointe triangulaire, dont les entailles, très serrées les unes contre les autres, laissent l'impression d'un trait continu. Une loupe est nécessaire pour bien apprécier ce mode de facture.

On a employé le même ciseau pour graver, dans les deux compartiments dépourvus de semis et restés lisses, la singulière inscription qui fait l'intérêt principal de ce bracelet. Les caractères en sont très nettement et fermement tracés. Si la plupart reproduisent exactement la forme de lettres connues, d'autres laissent l'épigraphiste hésitant sur leur caractère et leur valeur. En tout cas, leur assemblage, quel que soit le sens dans lequel on le tente et même en supprimant par la pensée le compartiment à décor en semis intercalé entre eux, n'amène à aucun résultat satisfaisant. Si on se croit un moment encouragé par la rencontre de trois lettres qui, si on les suppose rétrogrades, donnent à peu près le groupe IVP, on est très vite arrêté par l'impossibilité de faire du surplus un usage rationnel. Il semble même que les lettres qui paraissent se présenter d'une façon normale dans l'un des cartouches se présentent, au contraire, dans l'autre, sens dessus dessous, de telle sorte qu'elles y auraient pour sommet ce qui, de l'autre côté, en constitue la base. Il est manifeste cependant que ces divers signes n'ont point été combinés au hasard, suivant des formes de fantaisie. Il paraît indubitable qu'on y a attaché une signification positive et qu'ils ont présenté, pour celui qui les a tracés ou fait tracer, une valeur déterminée. On serait assez disposé à y reconnaître quelque procédé d'écriture tironienne, mais on est réduit à avouer qu'on n'en possède pas la clef.

Ce n'est pas la première fois que l'on rencontre, soit sur des vases céramiques, soit sur des plaquettes de métal, des inscriptions de même caractère. Elles sont restées jusqu'ici indéchiffrables. Loin d'être une raison de les négliger, l'obscurité qu'elles opposent à la pénétrante analyse des antiquaires devient une raison de plus pour que l'attention s'y arrête. Il importe, lorsqu'elles se présentent, comme sur le bracelet d'Eschilleuses, avec une netteté irréprochable, de les reproduire fidèlement par le dessin et il est permis d'espérer que, lorsqu'on les aura réunies dans un petit *Corpus* spécial, les données comparatives qu'on se sera ainsi procurées rendront possible la solution d'un problème encore indéchiffrable.

M. Auguste Prost, membre résidant, signale le dépôt fait au Musée de la ville de Metz, en 1886, d'un lot d'antiquités apportées de Tarquinpol à la suite de travaux exécutés à l'église de cette localité. Dans le nombre se trouvent trois fragments d'inscriptions, dont un seul, il est vrai, est inédit, mais dont les autres, déjà publiés, ont été donnés avec des variantes qui conservent à un nouvel examen des originaux son opportunité. M. Aug. Prost en a fait, à Metz, au mois d'octobre 1886, des estampages qu'il présente à la Société. Ces débris empruntent une partie de leur intérêt au caractère particulier du site de Tarquinpol, d'où ils proviennent, caractère qu'il est bon de rappeler.

Tarquinpol est un village posé sur une petite éminence qui s'avance en promontoire dans l'étang de Lindre, d'où sort la rivière de Seille, affluent de la Moselle. Ce lieu où l'on a recueilli beaucoup d'antiquités a dû avoir jadis une grande importance; il est tout voisin de la petite ville de Dieuze, à laquelle il dispute l'attribution de la station de *Decempagi* sur la voie romaine de Metz à Strasbourg. Au lieu de suivre par les plateaux entre ces deux villes la ligne droite que jalonnent les localités modernes de Morhange, Fénéstrange et Saverne, la voie antique décrivait au sud de cette ligne une courbe considérable qui avait l'inconvénient d'allonger notablement le chemin et celui en outre de rencontrer le sol marécageux de la vallée de la Seille. Mais elle avait l'avantage de passer au milieu des salines qui font la richesse de la contrée. Cette considération avait évidemment décidé de la direction donnée à la voie, antérieurement même, selon toute apparence, à l'époque romaine. Dans ces conditions, son établissement, dès l'origine, avait nécessité des travaux d'art à l'importance desquels correspondent par leurs caractères spéciaux les restes qui en sont parvenus jusqu'à nous. On peut mentionner comme tel le fameux *briquetage* de Marsal, destiné à constituer sur un fond sans consistance un sol artificiel qui, aux abords de cette petite ville, s'étend sur une longueur d'environ 1600 mètres, et atteint par places une épaisseur de 4 ou 5 mètres à peu près. D'autres travaux d'art dans les mêmes lieux ont pu consister

en chaussées et en ponts dont la grandeur est attestée par le luxe d'exécution des inscriptions notamment qui paraissent s'y rapporter, d'après les fragments que nous en possédons. Tels sont deux des morceaux déposés aujourd'hui au Musée de Metz, lesquels pourraient bien provenir d'un seul et même monument; le premier, jusqu'à présent inédit, le second, déjà publié, mais d'une manière incomplète en certains points, et inexacte à d'autres égards.

1° Le morceau inédit est une pierre de 1^m02 d'épaisseur, dont le parement antérieur, de 0^m93 de large sur 0^m60 de haut, est en partie occupé par les restes de trois grandes lettres de 0^m30 de hauteur, ICA, du plus beau caractère comme exécution, et qui ont pu appartenir au mot DICA-VIT ou DICAVERVNT.

2° Le morceau déjà connu est une pierre de même nature que la précédente, de 0^m50 d'épaisseur, dont le parement antérieur, de 0^m56 de large sur 0^m78 de haut, contient sur trois lignes onze lettres analogues aux précédentes pour ce qui est de leur exécution, mais de dimensions un peu moindres, savoir :

1^{re} ligne, en caractères de 0^m18 de haut : S P C

2^e ligne, en caractères de 0^m15 de haut : NTIS

3^e ligne, en caractères de 0^m15 de haut : IEVE

Dans la première ligne, la troisième lettre est très mutilée, et ce qui en reste ne consiste guère que dans le tiers d'un cercle qui pourrait avoir appartenu soit à un C, soit à un O, soit à un Q.

Dans la seconde ligne, la première lettre, presque entièrement détruite, a été lue par quelques-uns EN; mais il n'y a de place dans la cassure que pour une seule lettre, et cette lettre est certainement un N, formellement accusé par ce qui reste de la partie inférieure de ses deux derniers jambages. Les quatre lettres NTIS pourraient avoir appartenu au mot PONTIS.

Dans la troisième ligne, la première lettre, qui n'avait jamais été relevée, est indiquée par la portion inférieure d'un jambage sur lequel est effectuée la cassure de la pierre, ce qui avait empêché jusqu'à présent de reconnaître cette

lettre; mais la réalité de ce jambage est prouvée par l'existence de sa patte inférieure très nettement accusée sur le fragment conservé. Cette particularité écarte la possibilité que ce jambage ait appartenu à un N, où la patte en question serait inadmissible. Celle-ci ne peut être attribuée qu'à l'une des trois lettres I, H ou M. Cette inscription a été incomplètement donnée précédemment par Dom Calmet, dans sa *Notice de Lorraine*, 1756, tome II, p. 555; par La Sauvagère, dans son *Recueil d'antiquités dans les Gaules*, etc., 1770, p. 205, et par Beaulieu, dans son *Archéologie de la Lorraine*, 1840, tome I^{er}, p. 17. Dom Calmet l'a lue : SPC | ENTIS | EVE. La Sauvagère l'a lue : SPC | NTIS | EVE. Beaulieu l'a lue : SPQ | ENTIS | EVE.

3^e Une troisième inscription, provenant de Tarquinpol, fait partie du lot de ses antiquités déposé au Musée de Metz. Elle est brisée en deux morceaux, tronquée, ce semble, au commencement et tracée sur deux lignes, composées de lettres d'une exécution très négligée et de hauteurs inégales variant entre trois et quatre centimètres. On y lit :

MAIVSIBLANDIFILMARIANIFIL
BELATVLLAEVXBELATVLLAPOSUIT

Cette inscription, récemment découverte (1884), n'est, par conséquent, donnée ni par Dom Calmet, ni par La Sauvagère, ni par Beaulieu. Elle a été publiée pour la première fois par M. Cournault dans le *Journal de la Société d'archéologie lorraine*, 1884, p. 211, avec les formes BEIATVLLAE, BEIATVLLA à la seconde ligne. L'inscription a été reproduite avec quelques modifications d'après cette première publication dans le *Bulletin épigraphique*, 1885, p. 50, par M. Robert Mowat, qui propose pour les deux mots que nous venons de citer la lecture BELATVLLAE, BELATVLLA, formes déjà relevées ailleurs. L'estampage de l'inscription présenté à la Société des antiquaires justifie la lecture de M. Mowat. Dans l'original en effet, les appendices horizontaux des lettres L et T sont très réduits. Ce qui a paru à M. Cournault être un I est, en réalité, un L. Nous constaterons à cette occasion que le texte de l'inscription est très

serré, — ce qui explique cette dernière particularité, — et qu'elle est, en général, gravée d'une manière très négligée, contrairement à l'affirmation du *Journal de la Société d'archéologie lorraine* et du *Bulletin épigraphique*, qui la disent composée de beaux caractères.

4° Le Musée de Metz a reçu en même temps plusieurs autres fragments ayant la même provenance : une pierre funéraire, de 0=78 de large sur 0=83 de haut et 0=35 d'épaisseur, contenant deux bustes, l'un d'homme, l'autre de femme, réunis dans une niche; monument précédemment décrit par Dom Calmet, par La Sauvagère et par Beaulieu; un morceau de frise avec sa corniche, de 0=55 de large sur 0=80 de haut, richement décoré de sculptures, mais très mutilé; des débris de statues en marbre blanc, dont un morceau contenant l'œil droit, le front et la partie antérieure de la coiffure d'une tête de femme, un sein drapé et cinq morceaux de draperies; une grande quantité de débris provenant de cuves sépulcrales en pierre, réduits en très petits fragments, sans ornements ni inscriptions, quelques-uns creusés dans des fûts de colonne et autres pierres antiques; un collier d'ambre et une bague en or.

Il convient d'ajouter à ces indications qu'on ne trouve pas dans le nombre des objets apportés de Tarquinpol à Metz une inscription où on lisait : BVGIO | M · MONIANVS MAGNVS | VSR, donnée ainsi par Dom Calmet, et avec la variante V · S · R · M · par La Sauvagère et par Beaulieu. Ce dernier mentionne, en 1840, la destruction, récente alors, de ce monument.

Nous signalerons encore un fragment de corniche corinthienne transporté, dit Beaulieu, à Nancy en 1825, et divers autres morceaux plus ou moins importants réunis aujourd'hui dans le parc de Lindre-Basse près de Dieuze, appartenant à M. Masson-Montalivet. Parmi ceux-ci se trouvent encore deux inscriptions publiées par M. Cournault dans le *Journal de la Société d'archéologie lorraine*, 1884, p. 211, et reproduites d'après lui dans le *Bulletin épigraphique* de Robert Mowat, 1885, p. 50. L'une est un fragment ne contenant que quatre lettres de 0=10 de haut : ONOR. L'autre est une

inscription funéraire ainsi conçue : D · M · | VVNICCIO-FANDO.....ICV | NDA VXOR. L'éditeur du *Bulletin épigraphique* regarde comme un simple signe séparatif le caractère lu comme un F entre O et A, au milieu de la seconde ligne.

M. l'abbé Thédenat, membre résidant, fait la communication suivante :

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau le dessin d'une stèle en calcaire du Jura. Je dois à l'obligeance de M. le chanoine Laurent Monnier, curé doyen de Saint-Aubin, ce dessin exécuté par M. l'abbé P. Brune, curé de Brainans (Jura).

« La stèle trouvée par M. l'abbé P. Brune, dans le cimetière romain de Tavaux (Jura) déjà connu par d'autres découvertes analogues, a 1^m70 de hauteur sur 0^m70 de largeur. Elle représente une femme dont elle formait le monument funéraire.

« La défunte est figurée à mi-corps, de face ; elle tient, de la main droite et pressée contre la poitrine, une coupe en forme de calice. L'exécution est grossière et due à une main inexpérimentée ; cependant la figure dont les traits sont très accusés et caractéristiques paraît être un portrait.

« L'inscription gravée dans un cartouche est ainsi conçue :

D M
SIINOBIINA

D(iis) m(anibus). Senobena.

« Le nom est celtique et nouveau ; il appartient à la même classe que les noms *Senocondus*, *Senodonna*, *Senognatus*..., etc.

« Notre savant confrère M. d'Arbois de Jubainville, que j'ai consulté sur le sens de ce nom, le traduit : *vieille femme*.

« Mais la partie la plus intéressante de ce monument est la bande d'étoffe frangée que Senobena porte sur le bras gauche. C'est une *mappula* ou *orarium*¹, mouchoir. Le mot *orarium* n'apparaît qu'à une époque relativement basse ; on le rencontre d'abord chez Trebellius Pollio², puis chez Flavius

1. Cf. *Élym. magn.*, verbo Φωσσων.

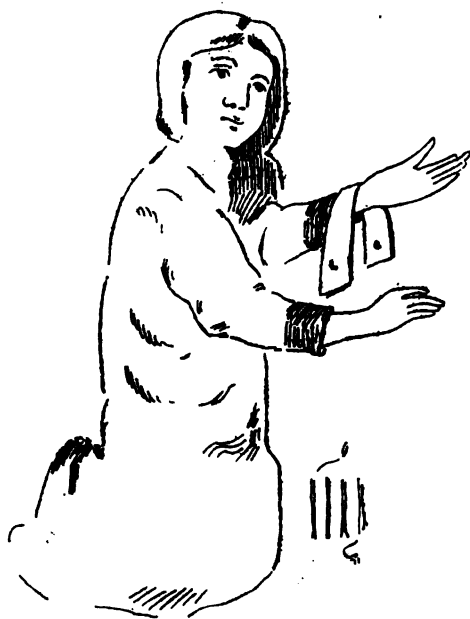
2. *Claud.*, c. XVII.



STÈLE TROUVÉE A TAVAux (JURA).

Vopiscus¹ qui raconte que l'empereur Aurélien distribua au peuple des *oraria* que les spectateurs agitaient au cirque ou à l'amphithéâtre pour applaudir les cochers ou les acteurs favoris².

« On ne connaissait pas, jusqu'à ce jour, de monuments appartenant à l'antiquité païenne, propres à nous renseigner sur la manière de porter le mouchoir. Si on savait qu'il se portait sur le bras gauche, c'est grâce à des textes d'auteurs



ecclésiastiques³, grâce aussi aux monuments chrétiens, cette partie du vêtement civil ayant été conservée dans le costume ecclésiastique.

1. In *Aureliano*, c. XLVIII.

2. Cf. Eusèbe, *Hist. eccl.*, VII, 30.

3. Cf. Ducange, *Glossarium*, verbis *Mappula*, *Orarium*.

« La plus ancienne représentation chrétienne de la *mappula* se voit sur une peinture des catacombes de Syracuse publiée par le commandeur G.-B. de Rossi¹. Je reproduis ici celui des personnages de la fresque chrétienne qui porte la *mappula*. C'est une femme nommée *Marcia*; mais ici la *mappula* ne fait plus partie du costume profane; si *Marcia* la porte, c'est, dit M. de Rossi, parce qu'elle comparait devant le Sauveur et pour le même motif de respect que le prêtre qui monte à l'autel.

« C'est donc uniquement au point de vue de l'étude iconographique du costume que j'ai cru utile de rapprocher ces monuments qui nous offrent les deux plus anciens exemples de la manière dont on portait la *mappula*. »

Séance du 25 Mai.

Présidence de M. HÉRON DE VILLEFOSSE, président.

Ouvrages offerts :

Album archéologique, publié par la Société des antiquaires de Picardie. 1^{re} fasc. Amiens, 1886, in-4°.

Aarbøger for nordisk oldkyndighed og historie, t. II, livr. 1. Copenhague, in-8°.

Bulletin critique, publié sous la direction de MM. Duchesne, Ingold, Lescœur, Thédénat, VII^e année, n° 10. 15 mai 1887. Paris, in-8°.

— *de la Société archéologique et historique de la Charente*, 5^e série, t. III, 1886. Angoulême, 1887, in-8°.

— *de la Société des amis des monuments parisiens*, année 1886. Paris, in-8°.

— *de la Société philomatique vosgienne*, année 1886-1887. Saint-Dié, 1887, in-8°.

Loi du 30 mai 1887 pour la conservation des monuments et objets d'art ayant un caractère historique. Caen, 1887, in-8°.

Revue de l'Afrique française, VI^e année, n° 25. Mai 1887. Paris, in-8°.

LAIGUE (L. DE). *Un petit-fils de Louis XIV*. Rome, 1887, in-8°.

1. *Bullettino di archeologia christiana*, 1877, p. 155-157, pl. XI.

ROMAN (J.). *Extraits de l'obituaire de Forcalquier relatif aux évêques de Sisteron*. Gap, 1887, in-8°.

— *La congrégation de la Sainte-Chapelle et les maisons hospitalières du Briançonnais en 1288*. Gap, 1887, in-8°.

— *Les causes du déboisement des montagnes d'après les documents historiques du XIII^e au XVIII^e siècle*. Gap, 1887, in-8°.

Travaux.

M. le comte de Marsy, associé correspondant national, offre à la Compagnie et à chacun des membres présents un exemplaire de la loi sur la conservation des monuments historiques, avec liste des monuments classés.

Au nom de son confrère et ami M. l'abbé Camille Verschaffel et au sien, M. l'abbé Thédenat donne des renseignements sur les travaux de démolition de la chapelle du collège de Juilly. La chapelle que l'on démolit en ce moment, pour la reconstruire, remonte au XIII^e siècle; on a trouvé dissimulés par des boiseries et des maçonneries des détails d'architecture intéressants.

En enlevant les dalles de la chapelle, posées en 1704, on a reconnu qu'elles avaient été taillées dans les pierres tombales de l'ancienne abbaye. Les fragments qu'on a pu réunir appartenaient à des pierres des XIII^e, XIV^e, XV^e, XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles.

Parmi les épitaphes d'abbés, de prieurs claustraux, de seigneurs de Juilly et de Nantouillet que nous avons pu reconstituer, deux sont surtout intéressantes : celle de Vacherie, magnifique pierre tombale de l'an 1413, qui ajoute un nom à la liste des abbés nommés de Sainte-Geneviève, et celle d'Anthoine Martin, conseiller et aumônier du roi Charles IX, intendant des affaires et maison du duc de Montmorency, décédé le « mardy 19 janvier 1588, en son hostel neuf, rue Sainte-Av[oye]. »

Au XVIII^e siècle, le sol de la chapelle a été exhaussé de près de 3 mètres; on espère faire de nouvelles découvertes quand on aura enlevé les débris et les plâtras qui forment le remblai.

Une sacristie, attenante à la chapelle du XIII^e siècle, et qui

a peut-être été primitivement un des bras du transept d'une église plus ancienne, est recouverte d'un dallage contemporain de celui qu'on vient d'enlever. Il fournira sans aucun doute de nouveaux fragments qui permettront de compléter quelques-unes des épitaphes. De plus, sous le sol actuel de cette sacristie, exhaussé comme celui de la chapelle, on peut déjà, à certains indices, pressentir l'existence de nouvelles pierres tombales peut-être encore en place.

En terminant, M. l'abbé Thédénat fait circuler les estampes de quelques-unes des inscriptions et se réserve de faire une communication plus complète quand les travaux de démolition et les déblaiements seront complètement terminés.

M. Ch. Frossard, associé correspondant national, communique l'extrait suivant d'une lettre datée de Carmona près Séville (Espagne) que lui a adressée M. George Bonsor :

« Nous avons découvert ici plus de 300 tombes. Les plus ordinaires sont des petites salles taillées dans le roc et où on descend par un puits rectangulaire de 2 à 7 mètres de profondeur. Sur les parois intérieures se trouvent des niches renfermant les urnes cinéraires ; au-dessous règne un *podium* circulaire sur lequel sont posés les vases à libations, les patères, etc. L'urne cinéraire est généralement quadrangulaire, en pierre, affectant la forme d'un petit sarcophage et contenant, outre les os incinérés, une monnaie, un *stylus*, une pierre *tabula*, un miroir en métal, des fioles de verre, un anneau en fer avec agathe taillée, etc. Les murs sont généralement revêtus d'un ciment très dur, peints et ornés de lignes de diverses couleurs encadrant les niches. Le plafond est décoré de guirlandes de fleurs, formant des compartiments symétriques, dans lesquels sont représentés des oiseaux, des dauphins, des fleurs, etc. Nous vous envoyons le dessin d'un de ces plafonds.

« Une des tombes porte l'inscription suivante :

Q · POSTVMIVS ·
HYGINVS · ET ·
POSTVMIA · CYPAR·
VXOR

1871
 1872
 1873
 1874
 1875
 1876
 1877
 1878
 1879
 1880
 1881
 1882
 1883
 1884
 1885
 1886
 1887
 1888
 1889
 1890
 1891
 1892
 1893
 1894
 1895
 1896
 1897
 1898
 1899
 1900



« Nous avons trouvé des urnes cinéraires de pierre, de pâte, de terre cuite, de marbre avec inscriptions; mais les plus curieuses sont de verre dans des boîtes de plomb.

« Nos fouilles nous ont éclairé sur certaines questions assez obscures. Nous voyons ici que l'*ustrinum* pour brûler les corps se trouve à quelques pas de la tombe et que c'est un vrai four, taillé dans le roc, avec une ouverture pour mettre le feu, etc. On arrive aussi à comprendre comment, aux fêtes des défunts, les Romains versaient les libations sur le monument extérieur et comment ces libations, par de petites rigoles, venaient aboutir au centre de la tombe souterraine.

« Mais la découverte la plus importante est celle des *triclīnium* funéraires. Ce sont de grandes cours taillées dans le roc à cinq ou six mètres de profondeur, dans lesquelles on trouve une cuisine, un puits, un bain, un autel et un ou deux *triclīnium* pour les banquets funéraires, avec les canaux pour les libations.

« Notre petit musée contient près de 2,000 objets. Nous venons de découvrir un grand amphithéâtre au milieu de la nécropole.

« L'Académie de l'Histoire de Madrid vient de publier un ouvrage intitulé *Necropolis de Carmona*, par D. Juan de Dios de la Rada y Delgado, avec un plan et une trentaine de planches que j'ai dessinées. Inutile de vous dire que notre enthousiasme va en augmentant et que nous espérons trouver mieux encore. »

M. Mowat, membre résidant, communique, de la part de M. Lafaye, une note sur diverses antiquités de la Corse¹ :

« INSCRIPTIONS. — PIANA (arrondissement d'Ajaccio, canton de Piana). Sur un fragment de tuile plate :

////IPOR · CORVN////

(....)ipor Corun(cani).

« Lettres moulées en relief dans un bandeau creux de 0^m15 de haut. Le I et le N sont un peu gâtés.

1. Cette communication fait suite à un mémoire publié dans le *Bulletin épigraphique*, t. VI, p. 182.

« Ce fragment m'est communiqué par M. Patacchini, instituteur à Linguizzetta. Je l'ai sous les yeux en le décrivant. Il a été trouvé, m'écrit mon correspondant, « entre Piana et « la route de Cargèse, non loin des ruines d'un ancien château féodal. » Je ne sais trop de quelle ville antique il peut provenir. Forbiger¹ identifie Cargèse avec le Κάραξ de Strabon². Walckenaer³ place « sur la rive gauche du torrent de « Pero, au N.-E. de Cargèse, » la ville de Παλάντα, citée par Ptolémée⁴. Mais ce sont là de pures hypothèses qui reposent sur des données tout à fait incertaines. Il ne faut pas oublier cependant que Mérimée a trouvé sur le territoire d'Apriciani, village voisin de Cargèse, une statue, qui paraît d'origine phénicienne⁵. Il n'est pas impossible qu'il y ait eu dans cette contrée d'autres populations que des indigènes barbares, à moins que la tuile de Piana ait été prise au moyen âge dans la vallée d'Urcinium et transportée plus au nord avec d'autres matériaux de construction.

« Le premier nom est celui d'un esclave. On sait qu'à l'époque républicaine ces sortes de noms se formaient souvent avec le prénom du maître au génitif et la terminaison *por*, contraction de *puer*. Ainsi : *Caipor*, *Lucipor*⁶, *Marci-por*⁷, *Olipor*⁸, *Publipor*, *Quintipor*. Tous ces noms peuvent être restitués ici avec une égale vraisemblance. Il est bon de remarquer que les exemples en sont fort rares dans les inscriptions. Le fragment de Piana doit nécessairement dater de l'époque républicaine ; la forme des caractères concorde parfaitement avec cette appréciation.

« Le second nom, celui du maître, ne peut être que *Cornu-*(*canius*). Il n'y a pas trace d'une liaison formée des caractères INI, qui permettrait de songer au cognomen *Corvinus* ou au nomen *Corvinus*.

1. *Handbuch der alten Geographie, Corsica*.

2. V. 224.

3. Dans Robiquet, *Recherches historiques et statistiques sur la Corse*, p. 5.

4. III, 11, 7.

5. *Notes d'un voyage en Corse*, p. 53 et la planche.

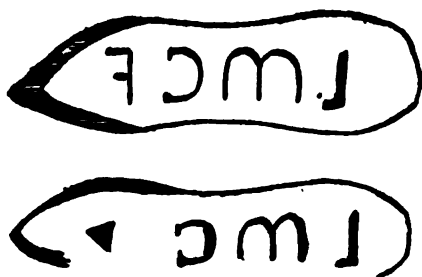
6. Sur une tuile (Eboli), *C. I. L.*, X, 8042, 69.

7. *C. I. L.*, I, 1076 (Rome).

8. *C. I. L.*, I, 1024 (Tibur), 1286 (Pérouse).

« CORRIGENDA. — SARI D'ORCINO. M. Patacchini m'a envoyé, en même temps que l'original de l'inscription précédente, ceux des inscriptions que j'ai publiées en 1884, sous les numéros VI et VIII, d'après les copies dessinées qu'il m'avait fournies¹. Je suis heureux de pouvoir, grâce à son obligeance, apporter quelques corrections aux fac-similés et aux lectures que j'ai donnés.

« N° VII. Les deux empreintes sont disposées comme suit, l'une par rapport à l'autre :



« Il est impossible que la première lettre soit un L, à moins de supposer que le jambage horizontal n'a pas marqué. La lettre finale de la première empreinte est un R et non un F.

« Il me paraît difficile d'admettre la lecture *L(ucis) M(unatius) CR(ascentis)*.

« N° VIII. Je copie ainsi (v. p. 186) la forme des lettres sur l'original : nous avons probablement là l'extrémité droite de l'inscription, car il y a un espace libre après le dernier caractère de chaque ligne.

« Ligne 1. La dernière lettre est certainement un S et n'a rien à faire avec la ligne suivante, comme on pourrait le croire d'après le premier fac-similé.

« Ligne 2. La dernière lettre ne peut être qu'un M. Je lirais donc :

1. Voy. *Bulletin épigraphique*, 1884, p. 296 à 299.

..... *as*
..... *rum*
..... *kal*



« M. l'abbé Thédénat, à propos de ces graffites en caractères cursifs, tracés sur briques avant la cuisson, a émis l'hypothèse ingénieuse que quelques-uns pouvaient être des modèles d'écriture pour les écoles¹. L'inscription de Sari est

1. *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 1882, p. 129.

d'une exécution trop négligée pour pouvoir être classée dans cette catégorie.

« D'autres graffites donnent les noms du fabricant ou de ses esclaves.

« D'autres encore indiquent la date où a été cuite la fournée dont la brique faisait partie¹. Je croirais volontiers que tel est le cas du graffite de Sari et dans la dernière ligne je verrais l'abréviation du mot KAL(*endas*).

« ALERIA. C. I. L., X, 8035. Aux indications du *Corpus* il faut ajouter que l'inscription est gravée sur du marbre noir. Je l'ai vue et estampée en 1883. A la dernière ligne le *Corpus* donne PATRONIS; il faut lire PATRONIS.

« L'année dernière, les travaux du chemin de fer qui doit relier Bastia à Bonifacio ont mis au jour, près d'Aleria, un sarcophage en terre cuite recouvert de larges tuiles. Dans l'intérieur on a trouvé avec des ossements une amphore à deux anses, un flacon en verre et une petite coupe en poterie commune. Tous ces objets ont été brisés et dispersés par la pioche des ouvriers, à l'exception de la coupe qui est aujourd'hui en ma possession. Elle ne présente pas trace d'ornement. C'est un produit de l'industrie romaine, qui n'a pu trouver place que dans la tombe d'une personne de très humble condition.

« SCULPTURES. — J'ai l'honneur de communiquer à la Société des Antiquaires de France un fragment de bas-relief romain, qui a été découvert, il y a déjà quelques années, à Aleria (Corse). Il est sculpté au revers d'une inscription latine, que j'ai publiée dans le *Bulletin épigraphique* de 1884, p. 18, sous le numéro V; j'ignorais alors l'existence du bas-relief. Je l'apprends seulement aujourd'hui.

« La plaque a été trouvée sur un sarcophage en terre cuite. L'inscription, comme je l'ai dit dans le *Bulletin épigraphique*, est d'une très basse époque. Mais il n'est pas douteux que le bas-relief est bien antérieur. Le style des ornements qui y sont représentés suffit à le prouver. Il a dû être exécuté au 1^{er} siècle de notre ère ou, au plus tard, dans le cours du 2^e,

1. C. I. L., III. *Tegulae stilo scriptae*, 7, 10, 11, 12, 13, 14.

pour décorer quelque édifice public ou privé d'Aleria. Dans la suite, à une époque où la barbarie commençait à se répandre dans les mœurs et dans l'art, on l'a scié et on l'a utilisé en gravant au revers l'épithaphe d'un soldat de la flotte. L'original se trouve encore dans la cave du fort d'Aleria.

« En 1883, j'avais aussi publié dans le *Bulletin épigraphique*, p. 193, sous le n° I, une inscription latine découverte à Meria (arrondissement de Bastia, canton de Luri). Elle date de l'an 41 apr. J.-C. Ce texte a été gravé sur une plaque en marbre blanc décorée de sculptures dont voici la description : la plaque en question a été brisée à droite, mais sans que l'inscription en ait beaucoup souffert ; le haut est orné d'une moulure et l'extrémité de gauche, la seule qui soit en bon état, d'un buste de Génie qui forme l'angle. Sur la face qui porte l'inscription, on voit, dans le bas, un fleuron qui projette à droite et à gauche comme deux caulicoles recourbées. Un ornement du même genre occupe toute la hauteur de l'autre face ; la place qu'il laisse vide est remplie des deux côtés par l'aile du Génie placé à l'extrémité. Comme ces sculptures respectent l'inscription et réciproquement, il n'y a pas à douter qu'elles aient été exécutées en même temps. Elles sont du reste d'un excellent style. D'après la forme du fragment et de la décoration qui le couvre, on peut considérer comme certain qu'il servait de support, avec une autre plaque semblable, qui lui faisait pendant, à une de ces tables en marbre, comme le Musée de Naples en a reçu plusieurs de Pompéi. L'original se trouvait, en 1883, dans une des chapelles de l'église de Meria, que l'on était en train de restaurer. Il y est sans doute encore conservé.

« Je saisis cette occasion pour rappeler que M. Arthur Engel a fait en 1885 une tournée archéologique en Corse et qu'il a publié dans le *Bulletin des Antiquaires de France*, 1885, p. 135, quelques renseignements qu'il avait recueillis en route. M. de Laurière vient d'entrer en campagne à son tour. Espérons que les recherches qu'il poursuit en Corse en ce moment même seront couronnées d'un plein succès¹. »

1. Voir à la séance du 15 juin la communication de M. J. de Laurière. (Note de la Commission des impressions.)

M. Ch. Ravaisson-Mollien, membre résidant, fait une communication relative au buste du Louvre en marbre gris, représentant Vitellius :

Dans la Notice du Musée royal de 1810, dit-il, Visconti douta de l'antiquité de ce portrait, étrangement vêtu d'« une « simple tunique sans manches, et attachée par deux bouts sur les épaules, » puis, dans celle de 1817, il émit l'opinion que la « belle et grande manière » dans laquelle il était exécuté pourrait être due « à quelque excellent ciseau « du xvi^e siècle. » Visconti estimait d'ailleurs que d'autres têtes en marbre, où les antiquaires de son temps reconnaissaient Vitellius, n'étaient pas en accord avec les médailles et n'offraient qu'un portrait de convention, de la même époque.

Mongez adopta la manière de voir de l'éminent antiquaire ; il ne fit figurer aucune desdites têtes dans l'*Iconographie romaine* (tome II, p. 281-1821) et déclara que, pour notre marbre, ses propres observations lui avaient fait constater des différences avec les médailles, particulièrement dans la forme du nez.

Au contraire, Bins de Saint-Victor, dans le tome II du *Musée Bouillon* (1811-27), passait outre aux objections archéologiques de Visconti et déclarait ce qui suit : « Il nous est « impossible de trouver suffisants les motifs qui lui font considérer ce monument comme une production moderne ; « nous sommes si loin de le penser que, sous le rapport de « la vérité d'imitation, du sentiment de la chair, de l'étude « parfaite dans toutes les parties, nous croyons pouvoir comparer cette admirable tête aux plus excellents portraits « antiques qui sont parvenus jusqu'à nous. Elle est sans la « moindre mutilation. »

En 1847, le comte de Clarac, dans la dernière édition de la *Description des Musées de sculpture du Louvre* (n^o 72), subissait, malgré lui, l'influence de ce dernier point de vue. En effet, s'il disait que la particularité de ces deux fibules de la draperie « qui n'est pas dans le costume des hommes chez « les Romains » lui semblait donner « beaucoup de force » aux soupçons de Visconti, c'était pour revenir ensuite, sans

s'en apercevoir, au sentiment d'une œuvre antique, puisque, parlant d'un autre buste, il en parlait comme si ce dernier eût dû, pour pouvoir être rapproché du nôtre, être certainement antique : « Un catalogue d'antiquités cité par Morelli » (*Notizie d'opere*, etc.), et qui date de 1674, fait mention « d'un buste de Vitellius qui servit longtemps aux études « du Tintoret, mais rien ne prouve que ce fût ce buste-ci, « ni même que celui que cite le catalogue fût positivement « antique. »

Dans le texte du *Musée de sculpture de Clarac*, n° 3280 A, pl. 1106, M. Maury fut moins hésitant; il n'alla cependant pas jusqu'à classer nettement notre sculpture parmi les modernes, il se contenta de faire mention des doutes de Visconti et de la belle et grande manière de l'œuvre.

Enfin, le précédent conservateur des Antiques, M. Félix Ravaisson-Mollien, reconnaissait au style du marbre dont il s'agit de l'analogie avec le style de Michel-Ange. Mais, en général, on continua à se partager entre l'opinion de Visconti et celle de Bins de Saint-Victor, ce dernier impliquant pour le costume antique la possibilité d'une exception. C'est pourquoi le buste de Vitellius en marbre gris ne cessa pas, jusqu'à présent, de figurer parmi les Antiques de la salle des empereurs romains.

Le moment est venu de prendre un parti définitif, c'est-à-dire d'établir qu'en réalité toutes les raisons sont pour que le portrait dont il s'agit ne soit qu'une imitation de l'antique, et doive être cédé au Musée de la Renaissance et des temps modernes; cette cession, le conservateur actuel, M. Héron de Villefosse, a décidé de la faire demain.

Dans aucun musée, dans aucune collection, dans aucun exemple de sculpture réellement antique, on n'a pu citer, jusqu'à présent, d'exception à l'usage des Romains de vêtir leurs princes avec une tunique ne s'attachant que sur une épaule. Et, quant à l'exécution de la sculpture, il suffit d'en faire une étude approfondie pour sortir du doute et conclure qu'elle n'a rien qui provienne directement de l'antiquité.

Ce n'est pas seulement par l'ensemble du costume que notre marbre diffère du style des anciens; les formes des

fibules et les plis de la draperie ont quelque chose d'incertain qui déceale le tâtonnement d'une imitation, le travail ressemblant d'ailleurs plus à la plastique qu'à la sculpture, comme s'il avait eu pour origine quelque ébauche modelée en cire.

Il est vrai que presque toute la moitié postérieure de la chevelure offre une si savante simplicité et une si sûre exécution qu'on ne saurait que difficilement la distinguer d'une chevelure de bon travail antique. Et d'autre part, le visage est traversé de plusieurs fissures qui pourraient faire croire à des restaurations, parmi lesquelles serait le nez, hypothèse dans laquelle la comparaison de Mongez avec les médailles n'aurait plus le même intérêt, mais, en réalité, ces fissures ne sont que des fils de la surface du marbre et celui-ci est de tout point homogène; de plus, les cheveux, le visage et le cou paraissent n'avoir subi aucune retouche. Le nez est plus charnu, et les détails y ont plus d'importance que dans les antiques. Le lobe de l'oreille gauche, plus gras que chez les anciens et divisé du bas, a le même caractère. Les prunelles ne semblent pas de l'époque de Vitellius. Les formes opulentes et bossuées des joues, de tout le visage et du cou sont moins subordonnées à l'ensemble, plus charnues et moins musculeuses que les formes analogues d'Hercule, de Bacchus et de suivants de Bacchus de la Grèce et de Rome; en cela elles rappellent, quoiqu'à un faible degré, la ressemblance et le contraste dont on a parlé entre la manière de Carpeaux et celle de la Vénus accroupie de Vienne et qu'on rencontre, avec moins d'écart, entre la sculpture de Michel-Ange et celle de Lysippe.

Une autre circonstance, qui marque clairement le style moderne, est que le regard se dirige de côté, avec quelque affectation et avec une expression complexe de vie et de sentiments humains, très éloignées du regard net et de l'expression simple des personnages romains de l'art antique, toujours plus ou moins divinisés. La bouche n'est pas moins significative dans sa forme et dans son caractère, et autant on peut dire des sourcils et des cheveux autour du visage.

L'ensemble de la composition est aussi grandiose qu'animé, et paraît bien devoir faire surtout penser à quelque'un des

plus fameux artistes de la Renaissance en Italie; il offre quelque chose d'un peu théâtral, qui n'est pas sans une sorte d'analogie avec la dramatique physionomie du Brutus de Michel-Ange, et de même le travail de la plus grande partie de la sculpture est comparable à celui d'une des manières du moderne Lysippe¹, manière à laquelle appartiennent l'un des deux esclaves du Louvre et l'enfant de la Madone de Saint-Laurent, à Florence.

D'autre part, en voyant le costume de Vitellius seulement ébauché, comme d'après un modelage en cire, on se souviendra que ce fut une habitude particulière à Michel-Ange de laisser souvent ses sculptures plus ou moins inachevées, et que souvent aussi les artistes du xvr^e siècle préparaient ou faisaient préparer leurs ouvrages de marbre en modèles de cire.

Enfin, c'est une coïncidence méritant peut-être une certaine attention que le Tintoret, qui s'inspira de Michel-Ange et qui avait trente ans lorsque celui-ci mourut, se soit longtemps servi pour ses études d'un buste de Vitellius, tandis que le nôtre rappelle la manière du grand Florentin.

Mais, objectera-t-on sans doute, la tunique constitue une erreur archéologique que n'aurait pas commise Michel-Ange, et la preuve en est qu'il ne l'a pas commise pour le Brutus, puis la faiblesse d'exécution de cette partie n'est pas digne d'un tel maître. La réponse à ces objections serait : 1^o que la tunique à deux fibules pourrait être ici, non une preuve d'ignorance du sculpteur, mais la symbolisation hardie d'une nature sensuelle, et 2^o que, dans cette hypothèse, le maître aurait pu, donnant tous ses soins au mouvement du buste et à l'expression des principaux traits du visage, vouloir n'indiquer que légèrement un tel accessoire que quelque autre artiste aurait ensuite essayé de compléter. Mais, objectera-t-on encore, les biographes de Michel-Ange n'ont pas dit qu'il eût sculpté, de même qu'un Brutus, un Vitellius. Un tel fait ne constitue pas, à lui seul, une preuve négative absolue et

1. Félix Ravaisson, *l'Hercule ΕΗΙΤΡΑΠΕΖΙΟΣ* de Lysippe (extrait de la *Gazette archéologique* de 1885, p. 21-22).

même, s'il en était autrement, il n'empêcherait pas que, si Michel-Ange n'alla pas jusqu'à sculpter un buste de Vitellius qui ait fait parler de lui, il ait pu du moins concevoir quelque projet, inspirer de quelque manière la composition et l'exécution d'un tel buste.

Quoi qu'il en soit de ces considérations, il résulte, des observations qui précèdent, que le Vitellius du Louvre à la tunique de femme est de tous points moderne, habilement, mais très librement imité de l'antique, dans un style qui est bien, selon toutes apparences, celui de la Renaissance et qui ressemble à plusieurs égards au style de Michel-Ange. Reste à savoir jusqu'à quel point la constatation de cette ressemblance peut servir à découvrir le véritable auteur, si cet auteur n'est pas Michel-Ange lui-même.

Séance du 1^{er} Juin.

Présidence de M. A. HÉRON DE VILLEFOSSE, président.

Ouvrages offerts :

Asociacion artistico arqueologica Barcelonesa. Album de Grabados escogidos en el orden de su manifestacion historica. Coleccion de Jeronimo Farando. Barcelone, 1887, in-8°.

Bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, n° 178. Mai 1887. Procès-verbaux. Chartres, 1887, in-8°.

Korrespondenzblatt der westdeutschen Zeitschrift für Geschichte und Kunst. An. VI. Mai 1887, in-8°.

Revue savoisiennne, 36^e année, mai 1887. Annecy, in-8°.

AURÈS (A.). *Rapport sur une publication de M. Oppert relative aux mesures assyriennes de superficie.* 1^{re} partie. Nîmes, 1887, in-8°.

GAY (Victor). *Glossaire archéologique du moyen âge et de la Renaissance*, 5^e fasc. Paris, 1887, in-8°.

GERMAIN (LÉON). *Anciennes cloches lorraines.* Nancy, 1885, in-8°.

— *Anciens bénédictins lorrains.* Nancy, 1886, in-8°.

— *Devises horaires lorraines.* Bar-le-Duc, 1887, in-8°.

— *Dun-sur-Meuse.* Montmédy, 1887, in-8°.

— *La famille Parspergair.* Nancy, 1887, in-8°.

— *Le calice de Saint-Gérard.* Nancy, 1887, in-8°.

- *L'église de Ribécourt et ses monuments funéraires*. Nancy, 1886, in-8°.
- *Les épitaphes de l'église d'Étain*. Bar-le-Duc, 1887, in-8°.
- *Les fondeurs de cloches lorrains*. Bar-le-Duc, 1887, in-8°.
- *Les fondeurs d'Antoine, duc de Lorraine, et de la duchesse Renée de Bourbon*. Caen, 1885, in-8°.
- *Les monuments funéraires de l'église Saint-Michel à Saint-Michel*. Bar-le-Duc, 1886, in-8°.
- *L'origine de Guillaume de Marcillat, peintre et verrier*. Nancy, in-8°.
- GUYOT et L. GERMAIN. *Paul Bernard, comte de Fontaine, mort à Roerui en 1613*. Nancy, 1886, in-8°.
- PALUSTRE (Léon). *Les sculptures de Solesmes*. Paris, 1885, in-8°.
- THÉDENAT (l'abbé Henri). *Antiquités trouvées par M. Payard à Deneuvre (Meurthe-et-Moselle)*. Paris, 1886, in-8°.
- *Sur deux bornes milliaires trouvées dans le Var*. Paris, 1886, in-8°.

Correspondance.

M. le comte de Gourjault, présenté par MM. Aubert et Longnon, écrit pour solliciter le titre d'associé correspondant national à Mézières (Ardennes). Le président désigne MM. de Barthélemy, Thédénat et Flouest pour former la commission chargée de présenter un rapport sur les titres scientifiques du candidat.

Travaux.

M. Flouest, membre résidant, offre à la Société, de la part de M. Aurès, associé correspondant national à Nîmes, un exemplaire d'un *Rapport* dont la première partie a été présentée à l'Académie du Gard. Ce travail est consacré à la réfutation d'objections faites aux principes posés par M. Aurès pour la détermination des mesures assyriennes de superficie. On y trouve un résumé fort précis de toutes les données intéressant ces mesures, dont la connaissance est utile à l'étude de la métrologie gauloise.

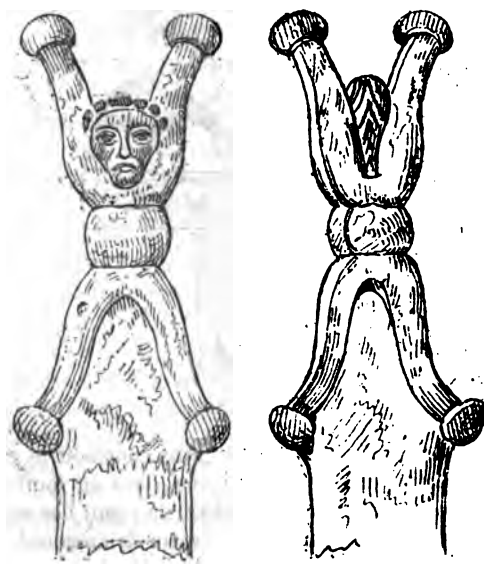
M. L. Morel, associé correspondant à Mirecourt, présente les dessins de plusieurs objets de l'époque du bronze, qui font partie de sa collection et qui sont ornés de représentations de la figure humaine ou d'animaux.

1° Un torques, mesurant 0^m120 de diamètre, acheté à Paris, mais provenant du département de l'Aube (n° 1) : il est partagé en trois parties égales par trois nœuds ornés de S; les yeux, les sourcils et le nez sont saillants, la bouche à peine indiquée, le menton fuyant; le torques offre cette particularité qu'il n'est gravé que sur une face, de telle sorte que la partie qui portait sur le cou ne pouvait incommoder son propriétaire.

2° Le second torques vient de Vieille-Toulouse; il a appartenu d'abord à M. Raspail, ancien député de Vaucluse. C'est le premier spécimen d'un ornement de ce genre terminé par deux têtes de chevaux (n° 2); celles-ci portent une sorte de tétière à dessins quadrillés qui comprime les oreilles.

A ces dessins M. Morel ajoute une reproduction exacte du torques de Courtisols (n° 3) déjà signalé par M. le baron de Baye¹.

3° Poignée d'épée trouvée à Balon (Aube) formée d'un per-



1. *Mém. de la Soc. des Antiquaires de France*, t. XLVI, p. 148.

sonnage, dont les bras sont levés et les jambes écartées; les pieds et les mains sont remplacés par des demi-sphères. L'épée est en fer; la poignée ne semble pas être en bronze massif, mais plutôt appliqué.

4° Le cimetière antique de Somsois (Marne) a fourni trois ceintures en bronze qui ont quelque analogie dans leur crochets d'attache avec le crochet signalé à Argers par M. de Baye.

On doit encore en rapprocher le crochet d'une très belle chaîne trouvée à Villers-le-Sec; mais le plus remarquable



spécimen de ce genre d'attache est sans contredit le crochet de ceinturon trouvé à Somme-Bionne, dans un tombeau où le défunt était enseveli avec son char; on y voit des animaux fantastiques qui semblent être une sorte de dragons¹.

1. *La Champagne souterraine*, Atlas, pl. IX, fig. 5, et pl. XVI.

M. Maître, archiviste du département de la Loire-Inférieure, présente les photographies de statues en terre cuite de la Vénus gauloise, trouvées sur les bords de la Vilaine à Caudebec (Loire-Inférieure).

M. Maxe-Werly, associé correspondant national, soumet à l'examen de la Compagnie une épée en bronze découverte à Fains (Meuse), acquise par M. Jacob, conservateur du Musée de Bar et offerte par lui à cet établissement. Cette pièce, remarquable par sa forme et sa patine toute particulière, est à rapprocher d'un spécimen trouvé dans l'Aube et aujourd'hui au Musée de Troyes.

M. Flouest fait remarquer que cette épée offre une particularité fort rare : on peut y voir encore les traces de la trempe que le bronze aurait reçue au moment de la fabrication.

M. Léon Germain, associé correspondant national, fait circuler les photographies de trois statues en pierre qui existent dans l'intérieur de l'église de Mont-devant-Sassey (Meuse). La première, d'environ un mètre, que les habitants de la localité regardent comme l'image de sainte Anne, avec Marie enfant, représente la Vierge assise, ayant sur ses genoux l'enfant Jésus, qui tient un livre de la main gauche et lève la droite, soit pour bénir, soit pour tenir un objet absent. Le style de cette statue la ferait remonter à l'époque romane; mais il s'agit peut-être d'une imitation fort postérieure.

Les deux autres statues, hautes d'environ 1^m50, placées de chaque côté de l'entrée du chœur, figurent saint Pierre et saint Paul, puis, agenouillé auprès du premier et de moindres dimensions, le donateur, en soutane, une ample aumusse sur le bras gauche. De la main droite, saint Pierre tient une longue clef, à l'anneau de laquelle est suspendu un trousseau de petites clefs; saint Paul s'appuie sur le glaive. De la main gauche, les deux saints portent un petit livre fermé, orné du monogramme du donateur : les caractères, en gothique ronde, M et H, le premier plein et l'H surmonté d'un marteau.

Ces statues, d'un style un peu lourd, mais empreint de

beaucoup de caractère, sont en outre intéressantes par les inscriptions qui en ornent les socles et en donnent la date précise. Ces inscriptions, en gothique bourgeoise de l'époque, avec quelques abréviations, portent :

*Mil quatre cens et trente deux.
Henry Martel, qui de céans,
en forte guerre et temps doubleux,
curé fut environ vin ans,
taillier et paindre nous fist tous deux ;
pries pour luy petis et grans.*

*Henry Martel, de Mons curé jadis,
dona céans, pour l'amour Dieu aquerre,
ces ymages de saint Pol et saint Pierre ;
pries à Dieu qu'il luy doint paradis.*

M. Courajod pense que ces statues rappellent la tradition du xix^e siècle qui s'est perpétuée jusqu'au xv^e.

M. Léon Germain rappelle ensuite les communications relatives au peintre verrier Guillaume de Marcillat qui ont été faites assez récemment. Il ne lui paraît pas possible de soutenir l'opinion de l'origine lorraine de cet artiste. Marcillat a pu recevoir le titre, soit effectif, soit plutôt purement nominal et honorifique, de prieur de Saint-Thiébaud, de Saint-Mihiel, par la faveur de plusieurs prélats romains et même du pape Jules II, qui se dirent abbés de Saint-Mihiel en vertu de réserves faites par le pape Sixte IV. En 1480, ce souverain pontife attribua, à titre expectatif, l'abbaye en question et d'autres de la Lorraine à son neveu Julien de la Rovère, cardinal du titre de Saint-Pierre-aux-Liens et légat en France, qui devint pape en 1503 sous le nom de Jules II. Aux prétentions de celui-ci succéda son neveu, le cardinal Léonard de la Rovère ; les historiens de Saint-Mihiel parlent ensuite de procès ou contestations fort compliquées entre les abbés réguliers et certains prélats italiens qui leur disputaient leur titre, savoir : un « évêque romain nommé Antoine ; » « François, évêque de Tivoli ; » enfin « le cardinal Raphaël de Volterre, » *alide* Valtier, Volterre, Volterranus et de Vulterre

(peut-être Raphaël Maffei, de Volterra). Ces contestations ne paraissent s'être entièrement terminées que vers 1520, par la nomination, à l'abbaye de Saint-Mihiel, de Louis de Lorraine, évêque de Verdun.

M. Germain communique enfin la photographie d'un médaillon, en plomb, du Musée d'Épinal, qu'il attribue à Jean Richier, de Saint-Mihiel. Ce médaillon, fort analogue à ceux du même artiste qu'a publiés M. N. Rondot, représente le fameux procureur général de Metz Pierre Joly (*Petrus Lepidus*), uni à Jean Richier par des liens de famille et de religion. La légende porte : P · LEPID · REG · CONS · ET · PROC · GENER · MET · TVLL · VIRID. A l'exergue, on lit : ob 28 · sept 1622 · æt · 69 (?). Enfin, sous la tranche du cou, est la signature de l'auteur : IR · F (IR en monogramme).

M. Pilloy, associé correspondant national à Saint-Quentin, fait un rapport sur la récente découverte à Vermand (Aisne) d'une remarquable sépulture.

Dans une chambre mortuaire ouverte dans la Naie, ayant 3^m50 de longueur, 2^m70 de largeur et 2^m50 de profondeur, on avait, à l'aide de dalles de pierres de taille, construit un tombeau orienté du sud au nord, de 2^m80 de longueur, 0^m85 de largeur et 0^m75 de hauteur, recouvert par des dalles prismatiques de 0^m30 d'épaisseur.

Malheureusement, ce tombeau avait été violé à une époque indéterminée, mais ancienne; un coin de la dalle de couverture du côté des pieds avait été brisé et, par cette ouverture, on avait probablement enlevé les vases de métaux précieux qui se trouvent toujours à cet endroit dans toutes les sépultures du cimetière de Vermand. Des fragments de la lame d'une épée et d'un poignard gisaient en dehors du sarcophage et avaient été délaissés par les spoliateurs qui avaient cependant oublié une boucle de ceinturon et d'autres petites boucles avec leurs ferrets en argent doré. Mais heureusement le cercueil de pierre ne contenait pas tous les objets qui avaient accompagné le mort dans sa dernière demeure; en déblayant, on a trouvé le long du couvercle, à droite, une énorme lance

ou haste en fer damasquiné, dont le manche en bois avait été revêtu d'une bague ou douille, d'une petite plaque rectangulaire et d'un talon, le tout en argent doré et niellé et décoré de rinceaux, d'oves, de rosaces, chimères, fleurons, qui sont de véritables joyaux. Le fer de la lance était accosté, vers la base, de crochets en bronze s'amortissant par des têtes de lion.

A la tête du cercueil se trouvait une hache rappelant la forme des francisques et un faisceau composé de dix javelots. L'objet le plus intéressant était, sans contredit, l'umbo d'un bouclier trouvé sur la paroi sud de la chambre, un peu au-dessus du niveau supérieur de la dalle de couverture. Ce qui le distingue des umbos francs qui sont toujours bombés, c'est qu'il est conique et se termine en pointe. Son diamètre a 0^m20 et sa hauteur est de 0^m16. Il est en fer, mais totalement recouvert d'une feuille d'argent doré. La zone extérieure, au moyen de laquelle il était fixé au bouclier par 12 clous d'argent à tête conique disposés trois par trois, est ornée de quatre pierres ovales imitant la calcédoine et insérées dans un double rebord qui forme cadre. De dessous se trouvait la poignée en fer, recouverte également par une feuille d'argent; elle a aussi conservé les clous d'argent qui la fixaient au bouclier. Des traces charbonneuses déposées sur la paroi de l'excavation ont fait reconnaître que ce bouclier avait 0^m80 de diamètre, qu'il devait être en osier et recouvert de cuir teint en pourpre, gaufré et doré, ainsi que l'ont fait voir quelques fragments qui n'étaient pas entièrement consommés.

M. Pilloy fait aussi passer sous les yeux des personnes présentes un carton sur lequel sont fixés des objets trouvés dans les sépultures voisines; ce sont : un collier fait alternativement de disques et de pendeloques globuleuses, en ambre rouge; un autre composé de perles de verre verdâtres et bleues, entremêlées de grains d'or; une épingle à cheveux, en bronze, ornée de pendeloques; un fragment d'un petit plateau d'étain, sur la bordure duquel des personnages figurent les jeux du cirque; des fibules d'hommes et de femmes, en bronze et en argent; des boucles et des garnitures de ceinturon; une monnaie d'or de l'empereur Valentinien I^{er}

trouvée dans la bouche d'une femme enterrée tout à côté de la chambre mortuaire décrite plus haut, dans un sarcophage provenant de la frise d'un grand monument architectural du ⁱⁱ^e siècle, etc.

M. Pilloy donne quelques explications sur le mobilier funéraire des nombreuses sépultures explorées à Vermand, dont la caractéristique est l'abondance extrême de la verrerie et surtout des barillets frontiniens.

Il termine en émettant l'opinion que ce cimetière ne doit pas remonter au delà du ^{iv}^e siècle et a dû être abandonné au commencement du ^v^e, attendu que, parmi les nombreuses monnaies recueillies, il ne s'en est pas trouvé de postérieures à Honorius.

Pour lui, le personnage enterré avec l'appareil militaire et du commandement devait être l'un de ces chefs germains ou francs, à la solde des Romains, qui, selon les auteurs contemporains, commandaient les troupes d'auxiliaires et se distinguaient surtout par le *luxu de leurs vêtements et de leurs armes d'or et d'argent*.

La forme gallo-romaine des objets trouvés dans les tombes et les ornements barbares qui les décorent souvent indiquent une civilisation de transition qui vient corroborer son opinion.

C'est grâce à l'obligeance de M. Jumelle, avocat à Amiens, l'heureux possesseur des objets trouvés dans la tombe militaire, que M. Pilloy a pu les présenter à la Compagnie.

Séance du 8 Juin.

Présidence de M. A. HÉRON DE VILLEFOSSE, président.

Ouvrages offerts :

Atti della reale Accademia dei Lincei, ann. CCLXXXIV, série IV, t. III, fasc. 8. Rome, 1887, in-8°.

Bulletin critique, publié sous la direction de MM. Duchesne, Ingold, Lescoeur, Thédénat, VIII^e année, n° 11. Paris, 1887, in-8°.

Commission royale pour la publication des anciennes lois et

ordonnances de la Belgique; Procès-verbaux des séances, t. VII, 1^{er} cahier. Bruxelles, 1886, in-8°.

Journal des Savants, avril-mai 1887. Paris, in-4°.

Mémoires de la Société des sciences morales, des lettres et des arts de Seine-et-Oise, t. V. Versailles, 1887, in-8°.

AURÈS. *Nouvel essai de restitution, de traduction et d'explication du texte de la troisième tablette de Senkereh*. Nîmes, 1887, in-4°.

BASTELAER (D.-A. VAN). *Les grès wallons*. Mons, 1885, in-8°.

GODARD-FAULTRIER. *Lettre inédite du jeune amiral de Maillé-Bresé, duc de Fronsac, XVII^e siècle*. Angers, 1887, in-8°.

POIDENARD (Alexandre). *Question d'archéologie chrétienne à propos des fouilles de Trion*. Lyon, 1887, in-8°.

ROBERT (Charles). *Observation sur deux inscriptions du nord-est de la Gaule*. Paris, 1887, in-8°.

Travaux.

En ouvrant la séance, M. Héron de Villefosse, président, s'exprime en ces termes :

« Messieurs,

« J'ai une communication importante à vous faire au nom du Bureau de la Compagnie.

« Nous avons l'honneur de compter au nombre de nos associés correspondants étrangers, depuis plus de quarante ans, un des maîtres les plus éminents de l'archéologie classique, un savant illustre, Français de cœur et de sentiments, qui est et restera le créateur incontesté de la céramographie grecque et l'un des plus féconds et des plus brillants érudits de notre temps. Profondément attaché à la Société des Antiquaires de France depuis l'année 1846, vivant au milieu de nous, assidu à toutes nos réunions, il nous donne l'exemple du dévouement et de la régularité; sa parole est pour nous comme un enseignement de tous les instants. Il a enrichi nos Mémoires et nos Bulletins de communications précieuses dont plusieurs concernent nos antiquités nationales; l'histoire et les monuments de notre Gaule n'ont pas eu d'interprète plus dévoué, ni plus heureux. Vous savez avec quelle générosité

il a enrichi nos musées et nos collections publiques ; son nom y est inscrit à la place d'honneur et, il y a quelques jours, vous lui témoigniez par vos applaudissements toute votre reconnaissance et votre affectueux respect.

« Deux grandes revues françaises, la *Revue numismatique* et la *Gazette archéologique*, lui doivent leur existence. Par la noblesse de son caractère et l'élévation de ses sentiments, il a su conquérir à un haut degré l'estime et l'attachement de tous ceux qui le connaissent. Votre Bureau a pensé que la Société des Antiquaires de France devait considérer comme un grand honneur d'inscrire M. le baron de Witte au nombre de ses membres honoraires et je suis chargé de vous en faire la proposition. »

Cette proposition est immédiatement votée par acclamation.

Le Président continue en ces termes :

« En conséquence du vote que vous venez d'émettre, j'ai l'honneur de proclamer M. le baron de Witte associé correspondant étranger honoraire et de lui offrir au nom de la Compagnie le diplôme qui mentionne ce titre. Le nom de notre illustre confrère prendra place dans notre liste à la suite des membres honoraires et avant les membres résidents. »

M. le Président félicite ensuite les archéologues appartenant à la Compagnie qui ont obtenu des distinctions à l'occasion du Congrès des sociétés savantes. Ce sont MM. Duvernoy, Ledain et de Marsy, nommés officiers de l'instruction publique, et MM. Étienne Héron de Villefosse, Musset et Vauvillé, nommés officiers d'académie.

M. Flouest, membre résident, fait hommage à la Société, de la part de M. Aurès, associé correspondant à Nîmes, d'un exemplaire de son mémoire intitulé : *Nouvel essai de restitution, de traduction et d'explication du texte de la troisième tablette de Senkerekh*. Ce texte paraît être un exposé du système pondéral adopté par les Assyriens.

M. le Président lit une note de M. Victor Quesné, d'Elbeuf, sur des antiquités romaines trouvées à Candebec-lès-Elbeuf :

« A quelques kilomètres de la cité gallo-romaine de Uggate (Caudebec-lès-Elbeuf), vers l'extrémité du plateau qui domine les vallées de la Seine, de l'Eure et de l'Itton, se trouvent la Haye-Malherbe et Montaure, qui méritent une attention particulière.

« Le sol d'une partie de ces communes, de l'est à l'ouest, est composé de terres propres à faire de la tuile et de la poterie; la découverte de fours, dont la construction remonte à une époque éloignée, indique la présence d'anciens habitants.

« Sur un point nommé « le Teurtre, » on trouve des tuiles romaines, des vestiges d'anciens fours et même d'anciennes forges et des débris de constructions. On y a recueilli des monnaies romaines et notamment les suivantes : Antonin le Pieux, les deux Faustine, Lucius Verus, Domitien, Claude II, Constantin, Philippe, Postume, grand bronze et moyen bronze.

« Dans le courant de l'année 1848, un ouvrier qui creusait un fossé sur ce point a trouvé, à environ un mètre de profondeur, un petit coffret en fer, très oxydé et tellement friable qu'il n'a pas été possible d'en rassembler les fragments. Ce coffret renfermait :

« 1° Un anneau sigillaire garni au chaton d'une intaille représentant Rome assise, tenant une petite Victoire d'une main, de l'autre un sceptre. La pierre du chaton est un nicolo à deux couches, l'une gris-bleu clair et l'autre noire.

« 2° Un camée à tête frisée.

« 3° Un anneau à six pierres (or et grenats); entre chaque pierre, un dessin filigrane formant deux bordures, entre lesquelles on lit, en lettres capitales, découpées à jour, d'une exécution correcte, cette légende :

FRVERE ME

Cette bague est très petite et, par suite, a dû être destinée à une jeune fille ou jeune femme.

« 4° Des boucles d'oreilles en or, garnies dans le chaton d'émeraudes; le vrai smaragdus de l'antiquité, gemme différente de l'émeraude des joailliers modernes.

« 5° Une chaîne en or composée de petits barillets avec crochets.

« 6° Des monnaies et des médailles.

« Le terrain contenant ce petit trésor ne présentait rien qui pût faire supposer l'existence d'une sépulture.

« En 1852, on a trouvé dans la même contrée, à deux mètres de profondeur, un petit béliet en bronze et une monnaie de Gordien de moyen bronze. Cette pièce était percée d'un trou, indiquant qu'elle avait été portée.

« L'église de Montaure, de style roman, a été bâtie sur une église ou chapelle plus ancienne. Sous le chœur, se trouve une crypte que M. l'abbé Cochet considérait comme remontant à l'époque druidique, la source qui y coule étant vénérée des Gaulois. »

M. Grellet-Balguerie, associé correspondant, communique un denier en argent de Pépin, roi d'Aquitaine, frappé à Toulouse, en argent, ainsi qu'un triens mérovingien, trouvé dans les ruines d'une église mérovingienne à Sainte-Pétronille-de-Gironde, près de la Réole (Gironde) :

† IDEGISIVS. Tête de face avec longue chevelure à tresse tordue par derrière.

n/. SIGOALDVS MON. Croix.

M. Mowat, membre résidant, lit une lettre de M. Audiat, associé correspondant national à Saintes, lui annonçant que la démolition des anciens remparts de cette ville vient de mettre au jour une quantité considérable de débris d'architecture romaine, des chapiteaux admirables, des colonnes cannelées, des fûts, des frises, des trophées provenant certainement de plusieurs édifices importants. Un fragment de frise porte en grandes lettres de la plus belle époque le commencement d'une dédicace à l'empereur Claude I^{er} :

TI · CLA V///

Sur un cippe funéraire anépigraphe orné de l'ascia, on voit un personnage debout, sculpté en relief. Deux autres cippes portent chacun une inscription complète. Sur l'un, on lit :

D · M	
ET MEMOR	(M et E liés.)
PAVLI PAV	(A et V liés.)

LIANI FIL
VIXIT ANN (N et N liés.)
XIII · DIES XXX
IVL · ATVRIO
AVNGLVS
POS

ascia

D(ies) m(anibus) et memor(ias) Pauli, Pauliani fil(ii). Vixit ann(os) xiiij, dies xxx. Iul(ius) Aturio, av(u)nculus po(suit).

Sur l'autre cippe :

D B M
PETRONIO AVI
TIANO VIXIT AN
NIS IIII DIEB · C ·
SENILIS ET AVE
TICCVS PAREN
TES F · C

*D(ies) m(anibus). Petronio Avitiano; vixit annis iiii, die-
b(us) c(entum). Senilis et Aveticcus parentes f(aciendum) c(ura-
verunt).*

D'après un renseignement de M. Espérandieu, qui a vu aussi ces inscriptions et qui en a envoyé des copies conformes à celles de M. Audiat, la partie centrale du deuxième cippe présente une excavation qui a été bouchée par un fragment de pierre sur lequel est gravée la partie inférieure des dernières lettres du mot *Senilis*.

M. Mowat fait observer que, bien que ce mot soit des deux genres, il est improbable qu'il représente le nom de la mère, car, en épigraphie funéraire, la mère est toujours mentionnée après le père; les deux *parentes* ici dénommés ne peuvent donc être que le père et l'aïeul, ou bien le père naturel et le père adoptif, à moins qu'on n'aime mieux faire intervenir le père nourricier. Les noms Avitianos (comparez *Avitianomara*, inscr. de Dijon), Aveticcus et Aturio sont sûrement gaulois; ce dernier paraît devoir être mis en rapport avec le nom de la ville *Aturas* (aujourd'hui Aire), mise sur le fleuve que Tibulle nomme *Atur*, et Sidoine *Aterrus*, aujourd'hui l'Adour.

Le même membre annonce ensuite que M. le baron de Bonstetten vient de découvrir au Muy (Var) un cimetière, dans lequel il a recueilli une inscription qui reste déposée chez M. de Geoffroy, ancien ambassadeur de France en Chine et au Japon. Elle est ainsi conçue d'après l'estampage mis sous les yeux de la Société :

M OCT CAT
LLI F SIBI ET
L FRATRIS F
VIVS
P

M(arcus) Oct(avius), Cat(ull)us filius, sibi et L(ucio), fratris filio, vi(v)us p(osuit). Peut-être *L(ucii)*, mais moins probable.

Il est utile de rappeler qu'on a trouvé à Bordeaux des briques portant l'estampille C · OCT · CATVL¹.

M. Grellet-Balguerie, associé correspondant national, communique un document inédit du vi^e siècle, le canon XI d'un concile tenu vers 671 à Saint-Jean-de-Lône, en Bourgogne; ce canon ordonne la convocation d'un nouveau synode pour le 15 septembre suivant, an XIV du règne de Childéric II, roi des trois royaumes francs. Ce document, étayé d'un diplôme de ce roi du 4 mars an XIII, et d'une charte de cette même année XIV, répond suffisamment à l'assertion de M. le docteur Bruno Krusch, de Berlin, prétendant que Childéric n'a régné que douze ans. A ce sujet, M. Grellet-Balguerie se livre à un examen critique de la théorie de M. Krusch et démontre qu'il ne fait que ressusciter le système et les erreurs de l'école historique de Saint-Germain-des-Prés et de Sigebert de Gembloux.

1. C. Jullian, *Inscriptions romaines de Bordeaux*, t. I, 1887, p. 451.

Séance du 15 Juin.

Présidence de M. HÉRON DE VILLEFOSSÉ, président.

Ouvrages offerts :

- Annuaire de la Société liégeoise de littérature wallonne*, XII^e année. Liège, 1887, in-12.
- Annual report of the bureau of ethnology to the secretary of the Smithsonian Institute*, année 1882-1883. Washington, 1886, in-4^o.
- Bulletin de la Société liégeoise de littérature wallonne*, 2^e série, t. IX. Liège, 1886, in-8^o.
- Bullettino di archeologia e storia dalmata*, an. X, n^o 5. Spalatro, 1887, in-8^o.
- Mémoires de l'Académie des sciences, lettres et arts d'Arras*, XI^e série, t. XVII. Arras, 1886, in-8^o.
- *de la Société des Antiquaires de la Morinie*, t. XX, 1886-1887. Saint-Omer, 1887, in-8^o.
- Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland*, CVI^e session, nouvelle série, t. VIII. Édimbourg, 1886, in-4^o.
- Revue belge de numismatique*, 1886-1887, livr. 1-2. Bruxelles, in-8^o.
- CHÉRUEL (A.). *Lettres du cardinal Mazarin pendant son ministère*, t. IV, janvier-décembre 1651. Paris, 1887, in-4^o.
- DANCOISNE (J.). *Médailles religieuses de Merville*. Dunkerque, 1887, in-8^o.
- DESNOYERS. *Note sur un monogramme d'un prêtre artiste du IX^e siècle*, in-8^o.
- GUIFFREY (Jules). *Comptes des bâtiments du roi sous le règne de Louis XIV*. T. II, Colbert et Louvois, 1681-1687. Paris, 1887, in-4^o.
- HOMOLLE (Th.). *Rapport sur une mission archéologique dans l'île de Délos*. Paris, 1887, in-8^o.
- LASTYRIE et LEFÈVRE-PONTALIS (Robert de). *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France*. Paris, 1887, in-4^o.
- RAYET et Albert THOMAS (O.). *Milet et le golfe latmique*, 5^e livr. Paris, 1887, in-4^o.

Correspondance.

M. le baron de Witte écrit pour remercier la Compagnie de l'honneur qu'elle lui a fait en lui conférant le titre d'associé correspondant étranger honoraire :

« Mon cher Président,

« Permettez-moi de vous remercier pour la manière si courtoise et si flatteuse dont vous m'avez fait connaître le nouveau titre que la Société des Antiquaires de France a bien voulu m'accorder. Je remercie bien la savante Société de cette faveur et saisis avec empressement cette occasion, mon cher Président, pour vous prier d'agréer l'assurance de mes sentiments les plus distingués et les plus dévoués.

« J. DE WITTE.

« Ce 14 juin 1887. »

Travaux.

M. Pol Nicard, membre résidant, fait hommage d'un mémoire de M. Desnoyers intitulé : *Note sur un monogramme d'un prêtre artiste du IX^e siècle.*

A propos de cet hommage, M. A. de Montaiglon, membre résidant, dit que le mot *artifex* indique la qualité du moine qui exerçait l'art d'écrivain dessinateur.

Il est donné lecture d'une note de M. Buhot de Kersers sur une épée en fer et un rasoir en bronze trouvés à Lunery (Cher) en 1887 :

« Le déblai fortuit d'un petit tumulus au hameau de Chanteloup, commune de Lunery (Cher), sur la rive droite du Cher, a amené en mars 1887 la découverte d'une sépulture où le squelette était accompagné de trois objets : une épée de fer à soie plate, un bracelet de bronze et un rasoir en bronze.

« L'épée est courte, en forme de feuille de sauge, renforcée d'une arête médiane, et la soie plate et ondulée est encore garnie de quatre rivets de bronze.

« La longueur de la lame est de 0^m467 ; celle de la poignée,

de 0^m42; pour l'ensemble, 0^m587. La largeur de la lame varie de 46 millimètres, primitivement 50, à 21 millimètres pour se renfler à 32 millimètres. Les rivets de la poignée ont une longueur transversale de deux centimètres et de 14 millimètres. Cette épée est donc du type holstattien, mais ses dimensions très restreintes en font un dérivé plus immédiat encore des épées de bronze.

« Le bracelet n'est qu'un simple fil de bronze méplat; il n'a de diamètre que 53 millimètres.

« Le rasoir est de forme ovale, large de 45 millimètres, long de 50 et de 65, en comptant une des deux annexes qui devaient supporter l'anneau aujourd'hui disparu. Une échancrure rectangulaire est pratiquée à l'opposé du manche. Quatre ouvertures, en forme de secteurs irréguliers, disposées autour d'un vide central triangulaire, donnent à cet objet une apparence absolument semblable à celle de la figure 1187 du *Musée préhistorique* de M. de Mortillet.

« D'autres rencontres de cette nature comprenant une épée à soie plate et un rasoir ont été faites presque exclusivement jusqu'à ce jour dans la Côte-d'Or. On conçoit tout l'intérêt que présente cette découverte qui concorde avec d'autres indices, pour rattacher archéologiquement le territoire des Bituriges aux contrées de l'est de la France et aux vallées de la Saône et du Rhône. »

M. Robert Mowat, membre résidant, lit une note de M. Germer Durand sur des antiquités conservées à Rodez :

« 1^o Au Musée.

« Deux fragments de sculpture ont été trouvés à l'église Saint-Amans. Le premier est en marbre blanc bleuâtre et très usé par le frottement des pieds. Après avoir, à l'origine, servi de linteau à une porte (d'église), ce beau morceau a été utilisé comme pavé ou seuil. On y distingue cependant très bien le monogramme du Christ et une branche de l'*alpha*; l'*oméga* est complètement effacé. L'autre fragment est en pierre blanche et orné de rinceaux ou entrelacs avec feuilles cordiformes. On voit au Musée de Bordeaux un sarcophage

chrétien dont le couvercle est orné de feuillages absolument semblables à ceux de ces deux fragments, chrétiens également.

« Le chrisme est entouré d'une couronne de feuillage et



accompagné d'ornements empruntés à la flore.

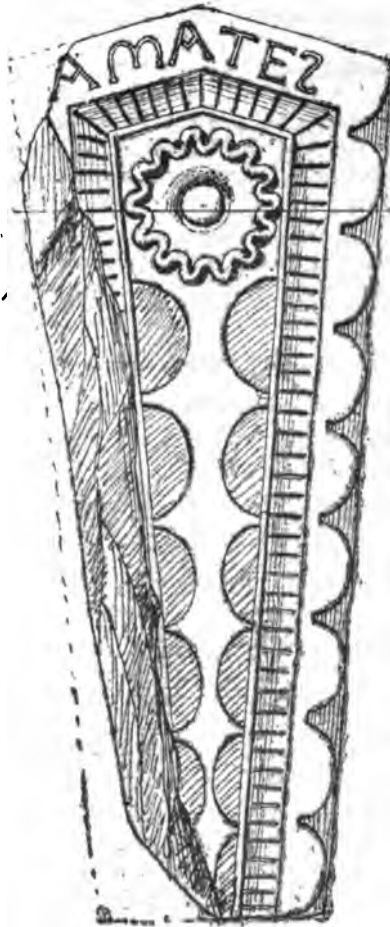
« 2° *Au palais épiscopal.*

« 1° Fragment de sculpture en grès rouge, de 0^m85 centimètres de hauteur sur 0^m60-0^m36 centimètres de largeur, paraissant provenir d'un autel antique.

« Le sujet est assez difficile à déterminer : l'une des faces montre un homme en marche, les bras levés; la tête a été postérieurement coupée par un plan vertical qui a aussi emporté les détails du vêtement, tunique et manteau. Sur une autre face on voit une femme vêtue d'une robe trainante à larges plis et soulevant un voile qui la couvre des pieds à la tête; à droite, il semble qu'on ait voulu représenter un arbre. Malgré le manque de proportions dans la stature écrasée des personnages, ce qui reste de la tête de l'homme indique une main exercée.

« 2° Pierre tombale mérovingienne en grès rose, provenant de l'église Saint-Amans. Curieuse par son ornementation bien caractéristique, cette dalle n'offre dans la partie supérieure que le mot AMATES, que je ne puis traduire, quoique je sois tenté de le rapprocher du nom AMA(N)TIS et de l'attribuer ainsi à l'évêque de Rodez saint Amans (vi^e siècle), qui a donné son nom à cette paroisse, mais ce n'est qu'une

conjecture. L'emploi de l'E pour l'I est fréquent à cette époque ; ainsi en est-il aussi de la suppression de la lettre N.



On serait par là conduit à accepter la forme *Aman* au lieu de *Amanius*. »

M. Mowat, membre résidant, lit ensuite une note de M. Lafaye, associé correspondant national, sur un sarcophage antique conservé à Bonifacio (Corse) :

« On voit dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, à Bonifacio, un tombeau en marbre blanc, orné de quelques sculptures médiocres, que je crois du III^e ou du IV^e siècle. Peut-être a-t-il été transporté en Corse par quelque évêque. Il ne diffère en rien de ces sarcophages du Bas-Empire, qu'on trouve dans tous les musées. C'est le seul que j'aie rencontré en Corse. » (Mérimée, *Notes d'un voyage en Corse*, 1840, p. 89.)

« Bien souvent on regrette, en lisant l'ouvrage de Mérimée, qu'il n'ait pas cru devoir donner une description un peu plus étendue des monuments qu'il a rencontrés sur sa route. Ses *Notes* sont en général d'une sobriété qui va jusqu'à la sécheresse. Le sarcophage qu'il a vu à Bonifacio n'est pas un chef-d'œuvre de sculpture ; il ne me paraît pas cependant mériter l'indifférence dédaigneuse avec laquelle Mérimée règle son compte. Voici quelques renseignements qui peuvent en donner une idée un peu plus précise. Cette description aura peut-être, à défaut d'autre mérite, celui de signaler le monument à l'attention d'un touriste ou d'un archéologue expert en photographie.

« Le sarcophage de Bonifacio mesure 2=18 de long sur 0=60 de large et 0=60 de haut. La face principale est ornée de moulures en forme de strigiles, au milieu desquelles est sculptée l'*imago clypeata* du défunt ; le nom de ce personnage était gravé au-dessous du médaillon, dans un cartouche qui est aujourd'hui absolument fruste. A chaque extrémité, dans un compartiment rectangulaire, est assis un génie ailé, la tête posée sur sa main, dans une attitude qui exprime l'affliction.

« Ce sarcophage date bien, comme l'a dit Mérimée, du III^e ou du IV^e siècle de notre ère. Mais rien ne prouve qu'il ait été exécuté pour un chrétien : on n'y reconnaît aucun des symboles propres au christianisme. Il est probable cependant qu'il a été utilisé au moyen âge pour la sépulture de quelque fidèle. Ainsi s'explique qu'on lui ait donné place dans une église.

« Mérimée me paraît s'avancer outre mesure quand il suppose que ce monument a pu être apporté d'Italie par un évêque. En 1840, lorsqu'il publia ses *Notes*, on ne connaissait en Corse, comme il le dit lui-même, aucun autre sarcophage romain. De là son hypothèse. Au fond elle lui était inspirée, au moins tout autant, par cette idée préconçue, dont mes études me démontrent de plus en plus la fausseté, que la Corse, dans les temps antiques, resta étrangère aux arts des nations civilisées. Sans entrer dans cette question générale qui m'entraînerait trop loin, je me bornerai pour aujourd'hui à rappeler un sarcophage d'enfant qui a été découvert en 1870 dans les environs d'Ajaccio. On y voit représentées des scènes de chasse¹. Les deux monuments sont à peu près contemporains. Il serait sans doute téméraire d'affirmer qu'ils n'ont pas été sculptés en Italie et transportés dans l'île sur la commande d'une famille romaine ou d'un entrepreneur de sépultures. Il ne le serait pas moins, à mon avis, de prétendre que la Corse était absolument dépourvue d'artistes capables d'exécuter des travaux de ce genre. »

M. de Geymüller, associé correspondant étranger, rend compte d'un travail du comte Gnoli, bibliothécaire en chef de la Victor-Emmanuel à Rome, sur l'emplacement du palais de Raphaël. Depuis C. Fontana, 1694, et C. Fea, 1822, tous les savants admettaient que la demeure du célèbre peintre, située dans un îlot occupé actuellement par la place Rusticucci, avait été démolie lors de la construction des colonnades de la place Saint-Pierre. En 1883, dans son volume sur Raphaël architecte, M. de Geymüller avait pu démontrer que le Palais en question n'était pas situé dans l'îlot démolí, et, grâce à divers croquis de Palladio de du Cerceau et de Domenico Fiorentino, prouver qu'il occupait l'angle d'une rue et que l'une de ses façades était probablement parallèle à celle de Saint-Pierre et lui tournait le dos; mais, ne connaissant pas l'important bref de Léon X, publié dès 1860 par

1. *Revue archéologique*, nouvelle série, 11^e et 12^e années (1870-1871), t. XXII, p. 182, avec gravures. — Reproduit aussi dans L. Campi, *La Sciarabola d'Ajaccio*, in-8°. Paris, Dumoulin, 1871.

Gastano Milanese, qui autorisait la vente du palais, il n'avait pu en fixer la situation. C'est ce qui vient d'être fait d'une manière définitive par le comte Gnoli. Grâce à des documents découverts par lui dans les archives de Santo-Spirito, il retrace l'histoire du terrain et des propriétés adjacentes depuis 1451. La demeure du grand peintre est encore debout et occupe tout le côté de la Piazza Scossa Cavalli, rapprochée de Saint-Pierre, entre le Borgo Vecchio et le Borgo Nuovo, sur lequel était l'entrée principale. M. Gnoli suppose que la belle architecture en béton coulé, due à Bramante, pourrait exister sous l'enduit épais appliqué vers 1670 pour mieux relier la façade aux édifices adjacents des Spinola. La disposition intérieure serait assez bien conservée et renferme une salle à caissons, située à l'angle du Borgo Vecchio, plus élevée que les autres, qui peut contenir le tableau de la Transfiguration exposé au chevet de Raphaël mort. Il semble difficile d'admettre maintenant que ce palais appartint d'abord à Bramante. La tradition populaire qui voulait que Raphaël fût mort dans le palais dei Convertendi se trouve donc confirmée. Une commission ministérielle sera nommée pour examiner le parti à tirer de ces restes si dignes de respect.

M. de Geymüller montre ensuite la photographie du dessin d'un architecte français inconnu, qui, peu après l'avènement de Paul III, releva la façade des célèbres écuries construites par Raphaël pour Augustin Chigi à la Farnesine. M. de Geymüller, en se basant sur un dessin ancien malheureusement coupé trop bas, avait restitué cet édifice dans son *Raffaello architetto* avec un attique élevé au-dessus des seuls deux étages qu'on lui supposait jusqu'alors. Or, le dessin de l'inconnu français provenant de l'ancienne collection Destailleur, actuellement à Berlin, démontre qu'il y avait non seulement un attique, mais un véritable troisième étage.

M. Courajod, membre résidant, se référant à une précédente communication, présente à la Société une sculpture en bois de la collection de M. Corroyer, marquée de la *main cuspée* tracée au feu et provenant d'un atelier d'Anvers. Il

rappelle qu'un grand nombre de figurines en bois portent la même marque et signale en même temps des panneaux peints de l'école d'Anvers, frappés au revers du même fer. Ces panneaux font partie des collections Fetus de Bruxelles et Ozenfant de Lille.

M. J. de Laurière, membre résidant, présente une série de photographies qu'il a exécutées pendant un récent voyage en Corse et en Sardaigne et qui reproduisent divers monuments de ces îles. Il les accompagne des explications suivantes :

« Pierre connue sous le nom de la *stèle* ou de la *statue d'Apriciani*. — *Sarcophage romain à Ajaccio*. — Voir pour ces deux monuments la communication faite à la séance du 4 mai, p. 148 et suiv.

« *Église de la Canonica* (commune de Borgo, côte orientale de l'île), ancienne cathédrale de Mariana. — Cette basilique est située dans une plaine que la *malaria* rend inhabitable une partie de l'année, non loin des bords du Golo, sur l'emplacement de la ville de Mariana détruite au ix^e siècle, au lieu où l'on croit que fut établie l'ancienne colonie de Marius. Aujourd'hui l'église a perdu ses toitures; l'abside seule a conservé sa voûte; les portes sans clôtures sont ouvertes à tout venant, surtout aux vaches et aux moutons qui viennent y chercher la fraîcheur à l'ombre des murs et des piliers.

« L'édifice, malgré son déplorable état de délabrement, nous offre un magnifique type d'églises de style toscan construit au xii^e siècle, à l'époque de la domination pisane. Les murs extérieurs présentent un revêtement de pierres blanches ou grises à peu près carrées, disposées par assises et séparées par une bande de pierres plates de couleur foncée. A la suite d'un incendie, les murs de la haute nef centrale ont été repris, sur une grande partie, en briques, au-dessus de la corniche établie au bas des fenêtres qui éclairaient cette nef. La façade, divisée en trois travées dans le sens de la hauteur et en deux étages pour la travée du milieu, est complète sauf le sommet du pignon qui couronnait cette dernière. Cette façade n'a qu'une seule porte au centre, flanquée, de chaque côté, de deux pilastres à chapiteaux trapus ornés de palmettes

et qui supportent deux archivoltes. Sur le linteau, un mélange de palmettes et d'entrelacs. Le tympan est nu. Sur l'archivolte supérieure, on voit des animaux bizarres, des griffons, un cerf poursuivi par des chiens, l'agneau portant le *labarum*. Sur l'archivolte inférieure, des sections de cercles forment des entrelacs. Mais tout cela est d'un style barbare, timide, inexpérimenté. L'abside, remarquable par son élégance, est ornée de pilastres élancés dont les chapiteaux, imités du corinthien, supportent des arcs cintrés qui renferment chacun deux petites arcatures. Le pignon oriental de la nef centrale est aussi décoré d'une série de petites arcatures qui reposent sur des modillons. Il faut noter, comme trait caractéristique des anciennes églises corées d'origine pisane, que les murs des nefs s'élèvent avec un parfait aplomb, sans contreforts ni pilastres.

« A l'intérieur, la basilique mesure 32 mètres de long, sur l'axe central, et 12 mètres de large. Elle est divisée en trois nefs par des piliers carrés qui portent des arcades à plein cintre. L'aspect général est d'une grande simplicité. Les piliers sont munis de chapiteaux formés seulement de quelques moulures. Ils n'ont que 0^m75 de côté, ce qui leur donne une grande légèreté. Ils divisent les nefs en sept travées, puis vient une huitième travée séparée des précédentes par un fort pilier cantonné. La partie de cette travée, comprise dans la nef centrale, vis-à-vis l'abside, est voûtée en berceau, et les deux parties correspondantes, dans les nefs latérales, ont conservé leur voûte d'arêtes affectant légèrement la forme d'une coupole.

« Les fenêtres à la nef centrale et aux basses nefs sont étroites et cintrées. Quelques-unes cependant ont leur sommet de forme aiguë et découpé dans un large linteau d'une seule pièce. A l'intérieur de la grande nef, on remarque aussi, à quelques fenêtres, les traces d'un remaniement opéré dans le but de soutenir une charpente, à la suite, sans doute, de l'incendie dont il a déjà été parlé. Il faut signaler aussi vers l'extrémité orientale du mur du sud une construction carrée et pleine qui est considérée avec vraisemblance comme la base d'un campanile.

« La présence de la Canonica construite, au ^{xii}^e siècle, sur

l'emplacement d'une ville détruite, au ⁱⁱⁱ siècle, par les Sarrasins semble constituer un fait anormal qui n'a pas manqué de préoccuper certains esprits. En l'absence de textes précis, cette anomalie peut s'expliquer par la supposition que les habitants de Mariana entreprirent de reconstruire leur ville avec les matériaux de l'ancienne et qu'ils se préoccupèrent, en édifiant l'église en question, de perpétuer le souvenir du siège épiscopal de Mariana. Ces nouvelles constructions, avec leurs habitants, auraient disparu à leur tour sous l'influence des progrès de la malaria qui désole aujourd'hui ces parages où elle n'existait pas quelques siècles auparavant.

« Comme le fait observer M. l'abbé Letteron, qui expose ces hypothèses dans son appendice à sa traduction de la *Chronique* de Pierre de Corse, la question peut tirer un certain jour du passage suivant d'un auteur anonyme publié par Muratori (*Anonym. de gest.* Pisan., vol. II, 60) ¹ :

« ... Après le départ du vénérable pape Gélase, Pierre, archevêque de Pise, accompagné de Pierre, cardinal légat de l'Église romaine..... se rendit en Corse où il fut reçu avec de grands honneurs et, en présence du clergé et des populations de la Corse, il consacra l'évêque élu de Mariana et son église, puis reçut le serment d'obéissance et de fidélité des peuples de la Corse. — Année 1110. »

« *Église de San Perteo.* — Vers le sud-ouest et à environ 800 mètres de la Canonica, toujours sur l'emplacement de Mariana, dans un terrain où abondent les menus débris de poteries antiques, s'élève une autre église, celle de San Perteo. C'est aussi une construction de style pisan avec assises séparées par des bandes de pierres plates et de couleur. L'édifice a perdu sa toiture; il n'a qu'une nef accompagnée d'une abside décorée à l'extérieur de colonnettes engagées dans la construction. San Perteo paraît contemporain de la Canonica.

« *Église de Notre-Dame, ancienne cathédrale de Nebbio*, près Saint-Florent. — Des anciennes cathédrales de la Corse, c'est la seule qui soit en bon état de conservation. L'église

1. *Petri Cyrrnaei Clerici Aleriensis de Rebus Corsicis libri quatuor*, traduction par M. l'abbé Letteron. Bastia, 1884. — Cf. aussi Prosper Mérimée, *Notes d'un voyage en Corse*, 1840.

est du *xiii*^e siècle, à trois nefs non voûtées, couvertes par une toiture en charpente. Elle révèle aussi son origine pisane par ses grandes lignes et l'ornementation de sa façade. Cependant elle n'offre pas de diversité de couleurs dans ses matériaux. Toute la construction est faite de pierres calcaires blanches, taillées à joints fins, et de plus, comme à la Canonica, les murs sont dépourvus de contreforts. La nef centrale s'élève au-dessus des latérales. Au sommet de leurs murs s'étend un cordon de petites arcatures portées sur modillons. A la façade, deux étages : à celui d'en haut, correspondant à la nef centrale, trois arcatures et cinq en bas sur toute la largeur. Celle du milieu contient la porte dont le linteau est orné de rinceaux et de cercles en creux. Aux chapiteaux des pilastres qui séparent les arcatures, on voit des feuilles à crochets, des serpents adossés, des têtes grotesques. L'arcature centrale de l'étage supérieur est percée d'une fenêtre cintrée.

« A l'intérieur trois nefs et une seule abside. Les nefs sont séparées de chaque côté par quatre piliers carrés et deux colonnes légèrement fuselées. L'ornementation est sobre et barbare; on remarque çà et là, aux chapiteaux des colonnes et des piliers, un animal à fort relief, des serpents enlacés, une tête de bélier, des boules et des volutes formées d'enroulements en creux et de cercles concentriques.

« Quatre petites fenêtres cintrées, élancées, sont ouvertes au nord et au sud, sur les murs de la grande nef, et quatre autres plus larges sur les murs des bas-côtés.

« Tout cet intérieur a conservé son état primitif. L'abside seule a reçu, au *xviii*^e siècle, une malheureuse décoration de style rocaille, appliquée sur ses murs et qu'il est facile au visiteur de supprimer par la pensée.

« L'abside, à l'est, est munie de petites colonnettes. Dans l'angle formé, vers le nord, par cette abside et le mur oriental de l'église, s'élève une tour servant de clocher, construite vers le commencement du *xvii*^e siècle. Elle cache deux travées de l'abside. Autrefois le palais de l'évêque, établi derrière la cathédrale, communiquait avec cette tour.

« L'église de Nebbio est classée parmi les monuments his-

toriques et son simple entretien, qui n'exigerait aucun frais de restauration, malgré la présence du clocher d'une autre époque, est digne assurément de la sollicitude de la commission.

« *Église de Saint-Michel de Murato.* — La petite église de Saint-Michel de Murato, qui doit être attribuée au ^{xiv}^e siècle, attire et charme le regard par l'harmonie de ses proportions et l'agencement de ses appareils de diverses couleurs. La toiture est couverte de pierres plates. Une seule nef rectangulaire et une abside qui s'arrondit sur le mur oriental de l'édifice, tel est le plan. Mais, disposition inusitée dans les églises de la Toscane auxquelles elle se rattache, comme les précédentes, par des liens d'origine, un porche appliqué à la façade et soutenu, en avant de la porte, par deux colonnes est surmonté d'une tour carrée dont la partie supérieure est moderne. La façade est ornée de trois arcatures qui reposent sur des consoles formées d'animaux vus de côté. Les rares sculptures qui apparaissent çà et là sont d'un style singulièrement barbare. Sur le linteau de la porte un personnage à mi-corps, les bras étendus, est accosté de deux paons qui lui becquètent les oreilles. Les queues des paons sont incrustées de quelques pierres rouges, noires et bleues. Signalons encore, au cintre d'une fenêtre, des incrustations noires en ailes de fougères, à une autre fenêtre une Ève tendant la main à un serpent qui sort d'un arbre. Un cordon d'arcatures couronne le haut des murs. Ces arcatures reposent sur des modillons dont plusieurs portent des sujets obscènes.

« L'abside seule est voûtée; la nef est couverte d'une charpente à deux pans. Sur la face de l'arc triomphal, au-dessus de l'abside, on voit des restes de peintures murales où l'on reconnaît les personnages de l'Annonciation. Des vestiges de fresques apparaissent aussi sur la conque de l'abside et sur différents points des murs.

« L'église de Saint-Michel, située à un kilomètre du bourg de Murato, dépendait d'un village aujourd'hui détruit.

« En somme, charmant petit édifice digne d'une monographie détaillée.

« *Ruines de l'église de Saint-Jean près de Corte.* — Il n'en

subsiste que l'abside et une partie de la façade. Le reste n'est qu'un monceau de débris. Le style accusé par le cintre de l'abside et les arcatures de la façade indique le ^{xiii} siècle. On reconnaît dans ces arcatures l'emploi de la brique comme élément de décoration. L'église avait trois nefs. Les matériaux, consistant en petits appareils, sont uniformes de couleur.

« Cette église n'a pas été signalée par Mérimée.

« *Chapelle de San Marione*. — Dans une autre direction, près de Corte, vers le nord, sur un coteau, à gauche de la route de Bastia, au lieu dit *San Marione*, se trouvent les restes de la chapelle de *Santa Maria* qui dépendait autrefois d'un village de ce nom aujourd'hui disparu. C'était une nef de 14 mètres de long sur 6^m85 de large. Les murs sont en grande partie démolis ; mais la partie la plus intéressante et la plus caractéristique est restée : ce sont deux absides contiguës ou jumelles qui faisaient face à la nef. Leur cintre formé d'appareils taillés, réguliers et plats présente une courbe parfaite. Le diamètre de leur ouverture mesure 2^m60 et leur hauteur, au-dessous de la naissance du cintre, 2^m40. L'épaisseur du mur qui les sépare est, à la paroi de sa tête, de 0^m61 ; leur axe en profondeur, de 1^m58. Au fond de chaque abside s'ouvre une petite fenêtre, très étroite, évasée à l'intérieur et à l'extérieur.

« Comme l'église de Saint-Jean, cette chapelle n'a pas été mentionnée par Mérimée. Notre confrère, M. G. Lafaye, lui a consacré une intéressante notice dans le tome XIV des *Mémoires de la Société*¹.

1. Parmi les églises ou chapelles que cite M. Lafaye et qui offriraient une disposition semblable, il comprend l'église Notre-Dame-du-Taur, à Toulouse, donnée par Viollet Le Duc comme ayant deux absides jumelles. Il existe bien, en effet, au fond de l'église du Taur, à droite et à gauche, deux absides polygonales. Mais, dans l'espace qui les sépare et qui a la même largeur que chaque abside, a été construit, en 1392, un sacraire surmonté d'une tribune. Il communique, sur les deux côtés, avec les absides et était destiné à recevoir le saint sacraire que l'abbé de Cadouin transporta, à cette époque, à l'église du Taur, pour le soustraire à la convoitise des Anglais. C'est alors que tout le sanctuaire de l'église fut agrandi avec les dispositions que nous voyons aujourd'hui.

L'église San Pietro in Vincoll, à Rome, que M. Lafaye met aussi au nombre

« *Église de Sainte-Christine près Cervione.* — Cette même disposition de deux absides dites jumelles ou accouplées, faisant face à la nef, se retrouve aussi, en Corse, dans l'église de Sainte-Christine, près de Cervione et plus près encore du village de Mucchieto au-dessous duquel elle est cachée, entre des replis de coteaux. Aujourd'hui cette chapelle est dans un état voisin de l'abandon le plus regrettable. Son plan affecte la forme d'une courte nef suivie d'un large transept sur lequel s'ouvrent les deux absides geminées, qui ont leur mur de séparation dans l'axe même de la nef. La construction, d'un aspect rustique, n'a rien de monumental. Les murs de la nef, appuyés sur des contreforts carrés, sont en pierres de schiste du pays, tantôt irrégulières, tantôt taillées en appareils longs et plats. Les absides, à l'extérieur, enduites de crépi, sont couvertes de pierres plates comme le reste de l'église. La nef a reçu une voûte moderne en berceau et sur le transept apparaît une misérable toiture en charpente.

« Il serait difficile d'assigner une date à cette construction. Cependant le cintre régulièrement appareillé de la porte de l'ouest, les cintres des absides et ceux de leurs petites fenêtres indiqueraient le *xii^e* ou le *xiii^e* siècle. Mais évidemment cette chapelle a été remaniée et des époques plus récentes sont intervenues dans son édification. Quoi qu'il en soit, tout l'intérêt du monument consiste dans la disposition de ses absides accolées l'une à l'autre et dans les peintures murales qui les décorent. Grâce aux notices que Mérimée¹ et le baron Aucapitaine² lui ont consacrées et qu'a rappelées M. Lafaye, Sainte-Christine est plus connue que la chapelle de San Marione. Ces deux premiers archéologues, qui n'avaient pas vu cette dernière, ont considéré Sainte-Christine comme unique, du moins dans l'île. Nous ne suivrons pas l'auteur des *Notes d'un voyage en Corse* dans les explications qu'il se hasarde à donner sur un prétendu symbolisme figuré par ces

des églises à absides jumelles, ne nous paraît pas devoir justifier son droit à ce classement, car on ne saurait voir dans la célèbre basilique qu'une disposition à trois absides correspondant aux trois nefs.

1. *Notes d'un voyage en Corse*, 1840, p. 184 et suiv.

2. *Bulletin monumental*, t. XXIX, p. 299.

deux absides. Du reste l'idée mystique suggérée par un fait particulier que rappellerait cette bizarrerie de plan, considérée alors comme unique, ne tomberait-elle pas à néant devant la même disposition que nous trouvons déjà et trouverions peut-être encore ailleurs? Et pourquoi, après tout, ne pas chercher tout simplement la raison d'être de cette disposition dans le désir, de la part des constructeurs, de préparer dans ces sanctuaires la place de deux autels orientés?

« Voici en quelques mots les sujets des peintures murales que l'on voit au fond de l'église :

« Abside sud : dans le haut, le Christ dans une gloire ovale tenant un livre où on lit : *ego sum lux mundi... veritas et vita*. Il est entouré des symboles des quatre évangélistes. Au-dessous, sur la paroi du mur, une série de huit figures en pied avec leurs noms : sainte Marguerite, saint Bernardin, saint Sébastien, saint Nicolas (très mutilé), saint Hippolyte, saint Sauveur, sainte Christine, saint Antoine.

« Abside nord : le Père éternel ou le Christ (la tête a été emportée par un trou ouvert dans le mur) ; à sa gauche, une sainte (sainte Christine?) posant la main sur la tête d'un abbé agenouillé¹ ; à sa droite, une autre sainte debout en adoration. Au-dessous, les douze apôtres dans l'ordre suivant, de gauche à droite : saint Jacques, saint Mathieu, saint Barthélémy, saint Simon, saint André, saint Jean, saint Pierre, saint Jacques, saint Philippe, saint Thomas.....

« Sur la paroi à droite de l'abside sud, un grand saint Michel pesant les âmes et foulant aux pieds le démon qui tire à lui l'un des plateaux de la balance. Sur la paroi, entre les deux absides, saint Jean avec la banderole où on lit *ecce agnus Dei*, et sur la paroi à gauche de l'abside nord un grand saint Christophe portant l'enfant Jésus. Au-dessus des absides, sur le fronton du mur oriental, est représenté dans une vaste composition le Christ en croix, au Calvaire. Un ange plane au-dessus de sa tête, à gauche la Vierge et le

1. S'il est vrai, comme le veut la tradition, que la chapelle Sainte-Christine ait dépendu de l'abbaye de l'île de Monte-Christo, située dans la mer, en vue de Carvione, l'abbé ici figuré pourrait être celui du monastère.

Saint-Esprit, à droite un ange en adoration. Dans le fond, une muraille crénelée figure la ville de Jérusalem.

« Dans l'abside du sud, une inscription en lettres gothiques, peinte dans un cartouche au-dessus de la petite fenêtre, nous donne la date de ces peintures, 1473.

m : cccc : LX

x : III : die

x : novebr.

Il est regrettable que nous ne soyons pas aussi exactement renseignés sur l'origine et les auteurs de ces importantes compositions. Elles révèlent un artiste évidemment étranger à l'île, probablement un Italien. Leur style dénote une main exercée, préoccupée de rendre l'expression des physiologies avec une certaine sobriété et une certaine correction de traits. Les plis allongés et raides des draperies rappellent aussi les traditions du style byzantin.

« Telles qu'elles sont et quoique leur conservation ne soit pas parfaite, ces peintures constituent l'œuvre de ce genre la plus considérable qui soit en Corse. Espérons que le classement de l'église au nombre des monuments historiques les préservera des dégradations auxquelles elles se trouvent continuellement exposées, par suite de l'humidité du lieu et l'absence d'une vraie clôture à la porte du transept de l'église.

« Parmi les photographies relatives à la Sardaigne, M. de Laurière attire plus particulièrement l'attention de la Société sur celles qui représentent les *Nur-hags de San Antine et d'Oës*, situés aux environs de Toralba, et sur celui de *Santa Barbara*, près de Macomer. Ce sont trois types remarquables de ces sortes de monuments de haute antiquité dont l'origine, malgré les études des nombreux auteurs qui s'en sont occupés, est restée encore incertaine et mystérieuse.

« Ces constructions sont toujours faites à sec, avec des pierres, ordinairement brutes et d'autres fois dégrossies au marteau ou au ciseau. Presque toujours les assises sont horizontales et régulières. Les Nur-hags affectent la forme d'une tour conique sur un plan généralement circulaire et quelque-

fois elliptique. Ils contiennent des chambres superposées sur deux ou trois étages, plus un couloir en spirale pris dans l'épaisseur du mur, conduisant à ces chambres et à une terrasse qui semblait former le sommet du monument; mais aujourd'hui aucun Nur-hag n'a conservé intact son sommet et tous offrent l'aspect d'un cône tronqué.

« Les chambres à l'intérieur sont toujours circulaires. Celles de l'étage inférieur ont ordinairement cinq mètres de diamètre, sur sept de hauteur, et renferment, presque toujours, deux ou trois grandes niches pratiquées dans l'épaisseur du mur. Quelques Nur-hags étaient flanqués ou entourés d'autres cônes beaucoup plus petits, le tout élevé sur une sorte de large soubassement. Tel était le Nur-hag d'Oës (des Bœufs) et peut-être celui de *San Antine*. Ces deux Nur-hags, comme du reste tous les plus importants de l'île, ont été minutieusement décrits par La Marmora que l'on ne saurait trop consulter pour tout ce qui concerne l'étude de ces monuments¹.

« Tous les auteurs sont d'accord pour constater la haute antiquité des Nur-hags de la Sardaigne, mais ils diffèrent sur leur origine. Aristote ou l'auteur du *De mirabilibus* et Diodore de Sicile attribuent ces constructions aux temps héroïques, aux colonies grecques venues avec Iolas. Fara les rapporte à Norax, chef ibérien. Le P. Madao, l'abbé Peyron, Mimaut les considèrent comme des tombeaux d'anciennes tribus ou familles. Petit-Radel, qui adopte l'origine grecque, en fait des tombeaux. Micali leur assigne une origine phénicienne et ne les considère pas comme des tombeaux. Inghirami en fait des monuments funéraires et les attribue aux Thyrrhéniens. L'abbé Arri les croit des édifices phéniciens destinés au culte du feu, etc.

« L'hypothèse, émise par quelques auteurs, que les Nur-hags auraient été des forteresses ou des vigies ne peut se soutenir en présence de la diversité de leurs emplacements

1. *Voyage en Sardaigne ou description statistique*, etc., par le comte Albert de la Marmora, seconde partie, 1840. — Cf. aussi Spano, *Bullet. archéol.*, Appendice, 1863, *I nuraghi*, etc. Perrot et Ch. Chipiez, *Hist. de l'art dans l'antiquité*, t. IV, 1886.

et de la disposition de leur intérieur tout à fait incompatible avec une pareille destination.

« La Marmora pencherait à voir dans les Nur-hags des monuments funéraires. Il est constaté que l'on a trouvé dans quelques-uns des sépultures de corps humains et quelques idoles. Le nombre des Nur-hags existant encore en Sardaigne est évalué à plus de trois mille.

« L'examen de la structure des Nur-hags, de leurs chambres superposées, impénétrables à la lumière du jour, leurs portes basses, d'un difficile accès, et d'autres dispositions rendent l'opinion qui en fait des monuments funéraires la plus vraisemblable.

« *Nur-hag de Tumuli*, à une heure et demie de marche, à l'ouest de Macomer. — Il est moins bien conservé que les précédents. Son nom pourrait dériver par corruption du mot latin *tumuli*. On voit tout près de là des vestiges de sépultures formées de fosses elliptiques entourées de pierres juxtaposées. Vers le milieu, une pierre plate est placée de champ; elle devait porter une couverture, de manière à réveiller l'idée d'une *allée couverte* ou d'une chambre de *dolmen*. L'une de ces enceintes a conservé à l'une de ses extrémités une pierre plate demi-circulaire de 0^m60 d'épaisseur sur 0^m50 de hauteur, évidée vers l'intérieur et qui forme comme la base d'une petite abside. A quelques pas un peu plus loin, on trouve, sur une ligne qui semble se développer autour d'un tertre bouleversé et aplati, six pierres coniques, hautes d'environ 1^m50, les unes renversées, les autres debout. Trois de ces pierres présentent cette curieuse particularité qu'elles sont munies de deux proéminences qui figurent des mamelles de femmes. Quelle signification avaient ces pierres? Ne peut-on pas admettre qu'elles représentaient des divinités protectrices de la sépulture qu'elles entouraient, et les pierres à mamelles, assimilées à des déesses-mères, ne seraient-elles pas là comme des symboles de la fécondité?

« *Torse antique et colossal*, de beau style, d'un personnage qui était assis, installé dans le jardin public de Porto-Torres où il a été nouvellement découvert.

« *Ruines du Temple de la Fortune* à Porto-Torres. — On en

trouvera le plan dans les *Antiquités de La Marmora (Atlas)*. Il avait été reconstruit, d'après une inscription découverte près des ruines, par..... M · VLPivs · VICTOR | V · E · PROC · AVG · N | PRAEF · PRO · SARD | CVRANTE · L · MAGNIO | FVLVIANO · TRIB · MIL | CVRATORE · REIPVBL · P · P.

« *Amphithéâtre de Cagliari*, taillé dans le roc sur les deux versants d'un ravin.

« *Tombeau romain dit de la Vipère à Cagliari*. — Grotte sépulcrale dans le rocher, avec un fronton sur la porte où sont figurés deux serpents.

« En dehors de l'antiquité, quelques vues de monuments de Sassari. *Facade de l'église de Saint-François* (xiv^e siècle). Une fenêtre ornée, sur son linteau, de *Triomphes* (Renaissance). La *fontaine du Rosetto*, 1605.

« *Ambons de la cathédrale de Cagliari*. — Ces magnifiques monuments proviennent du chœur de la cathédrale construite sous les Pisans au xii^e siècle et se trouvent maintenant installés aux deux côtés de la porte principale de l'église qui a été *renovée* vers 1669. Ces ambons, en marbre gris, sont en forme de chaires rectangulaires portées sur quatre colonnes. Leurs faces mesurent en hauteur un mètre, sans les corniches ni les bases, et 2^m20 en largeur. Les sujets figurés en bas-reliefs sur ces monuments, répartis sur deux zones, sont accompagnés d'inscriptions métriques qui en donnent l'explication.

« Premier ambon. Au milieu, groupe de trois figures en pied symbolisant trois évangélistes; au-dessus, l'aigle formant pupitre. Sur les zones : 1^o L'Annonciation et la visite de sainte Elisabeth : *Post Gabriel ave Elisabet festinat adire*. — 2^o L'ange apparaît et parle aux saintes Femmes sur le sépulcre :*venit vers Dominus, nolite timere*. — 3^o Naissance du Christ : *Virgo parit cui turba canit mox celica laudem*. — 4^o La résurrection du Christ : (*Turb*)*antur stulti servantes claustra sepulcri*.

« Face latérale de droite. La Cène : 5^o *Iude cum cenat pro signo mandere se dat*. — 6^o Arrestation de Jésus : *Signa dat armatis Iesu dans oscula pacis*.

« Face latérale de gauche : 7° Colère d'Hérode : *Rex dolet audito nascentis nomine Regis.* — 8° Massacre des Innocents : *Hos jubet occidi, desunt sua pignora matres.*

« Deuxième ambon. Au milieu, saint Paul debout tenant un livre ouvert où on lit *PAVLVS SERVVS XHVVS (Christi Jesus) VOCAT APOSTOLVS.* — 1° et 2° La Transfiguration (sur deux zones) : *Monstrat naturam propriam mutando figuram. In faciem terrore cadunt non visa ferentes.* — 3° Baptême du Christ : *Lex nova signatur sacro baptismo Christi.* — 4° Présentation au temple : *Accipit iste senex Templi qui fertur in aedes.*

« Face latérale de droite : 5° Adoration des Mages : *Intransites orant puerum cui munera donant.* — 6° Retour des Mages : *Sic alia gradiendo via moniti redierunt.*

« Face latérale de gauche : 7° et 8° L'Ascension et au-dessous les apôtres : *Inferni claustra frangens conscendit ad astra. Discipuli Iesum mirantur scandere celum.*

« Nulle inscription ne révèle le nom de l'auteur ni la date de ces bas-reliefs qu'il faut attribuer à la fin du XII^e ou au commencement du XIII^e siècle et à l'école des artistes qui exécutaient des œuvres du même genre pour les églises de la Toscane. Ils offrent particulièrement une grande analogie avec l'ambon de l'église de S. Bartolommeo, à Pistoia, exécuté par Guido da Como, vers 1200. Mais ils accusent un certain progrès sur ce dernier. On y trouve plus de mouvement dans la composition des sujets, moins de raideur dans les traits et les costumes, plus de recherche dans les détails accessoires; tout y fait pressentir une légère tendance vers le réalisme.

« Les ambons de Cagliari constituent, dans cet ordre d'idées, assurément l'œuvre la plus intéressante que la Sardaigne puisse offrir à l'étude des archéologues voyageurs. »

Séance du 22 Juin.

Présidence de M. HÉRON DE VILLEFOSSE, président.

Ouvrages offerts :

Bulletin critique, publié sous la direction de MM. Duchesne,

- Ingold, Lescœur, Thédénat, VIII^e année, n^o 12. Paris, 1887, in-8°.
- *de la Société des Antiquaires de Picardie*, an. 1887, n^o 1. Amiens, 1887, in-8°.
- Mémoires de l'Académie de Vaucluse*, t. V, an. 1886, 4^e trimestre. Avignon, in-8°.
- *de la Société des Antiquaires de Picardie*, 3^e série, t. IX. Paris-Amiens, 1887, in-8°.
- *de la Société des Antiquaires du Centre*, t. XXV, 1886-1887. Bourges, in-8°.
- Précis analytique des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen pendant l'année 1885-1886*. Rouen, 1887, in-8°.
- Revue africaine*, XXXII^e année, n^o 180. Alger, 1886, in-8°.
- The annual reports of the Trustees of the Cooper Union for the advancement, of science, reports* 36-38. New-York, 1887, in-8°.
- BULTEAU (l'abbé). *Monographie de la cathédrale de Chartres*, n^o 6. Chartres, 1887, in-8°.
- CHARMASSE (A. DE). *François Perrin, poète français du XVI^e siècle, et sa vie, par Guillaume Colletet, publiée d'après le manuscrit aujourd'hui détruit de la Bibliothèque du Louvre*. Paris-Autun, 1887, in-8°.
- COLLIGNON (Maxime). *La sculpture antique au British-Museum*. Paris, 1887, in-4°.

Correspondance.

M. Pasquier, archiviste de l'Ariège, présenté par MM. Ant. Héron de Villefosse et L. Courajod, écrit pour poser sa candidature au titre d'associé correspondant national à Foix. M. le Président désigne MM. Molinier, Mowat et Flouest pour former la commission chargée de présenter un rapport sur les titres scientifiques du candidat.

Travaux.

M. Letaille, associé correspondant national, communique 52 estampages de stèles puniques découvertes à Carthage et faisant partie de la collection du commandant Marchand.

M. de Geymüller, associé correspondant étranger, fait la communication suivante :

« M. Lamaire a exposé au Salon de cette année des dessins du château d'Oiron (Deux-Sèvres). Dans la galerie de ce château dite de Henri II, il existe des peintures murales empruntées à l'histoire de la guerre de Troie. Dans deux de ces compositions représentant des combats, on remarque, dans l'allure des chevaliers et des chevaux, de nombreux souvenirs du fameux carton de Léonard de Vinci pour la bataille d'Anghiari, inspirés soit du groupe central connu par le dessin de Rubens, soit d'un fragment conservé par un dessin attribué à C. da Sesto, actuellement à Windsor, soit enfin à d'autres cavaliers de Léonard de Vinci. »

M. de Geymüller ignore le nom et la nationalité du peintre à qui sont dues ces compositions.

M. Héron de Villefosse, membre résidant, lit une lettre de M. Duvernoy, associé correspondant national à Montbéliard, relative aux bronzes qui ont été trouvés sur le territoire de la commune de Mathay (Doubs).

Cette communication est renvoyée à la Commission des impressions.

M. Charles Ravaisson-Mollien, membre résidant, fait une communication sur la tunique, la ceinture et le manteau de la Junon de Samos.

M. l'abbé Duchesne, membre résidant, signale une épitaphe grecque du II^e siècle récemment découverte à Rome dans le cimetière de Priscille. La défunte est qualifiée de XHPA (veuve ou diaconesse), mot qui a été pris à tort pour un nom propre, mais qui désigne en réalité une fonction ecclésiastique.

Séance du 29 Juin.

Présidence de M. HÉRON DE VILLEFOSSE, président.

Ouvrages offerts :

Bulletin de la Société de Borda, XII^e année, 2^e trimestre. Dax, 1887, in-8^e.

Smithsonian miscellaneous collections, t. XXVIII-XXX.
Washington, 1887, in-8°.

BOUCHER DE MOLANDON et le baron ADALBERT DE BEAUCORPS.
*Le tumulus de Reuilly, son vase funéraire à cordons saillants
de l'âge primitif du bronze*. Orléans, 1887, in-8°.

COLLIGNON (Maxime). *Fragments d'une statue en marbre d'an-
cien style attique*. Paris, 1887, in-4°.

LAIGUE (Louis de). *Un portrait inédit de Machiavel*. Paris, 1887,
in-8°.

MOREL-FATIO (A.). *Denier inédit émis vers l'an 1000; frag-
ment de l'histoire monétaire de Lausanne*. In-8°.

Travaux.

M. le Président annonce la mort de M. le chanoine Van Drival, associé correspondant à Arras, et se fait dans cette triste circonstance l'interprète des regrets de la Compagnie.

M. Héron de Villefosse, président, donne lecture d'une note de M. le chanoine Julien-Laferrière, de Saintes, sur des découvertes importantes faites récemment à Saintes pendant la démolition des remparts, notamment sur un pied de cheval en bronze, et sur une inscription romaine dont M. Héron de Villefosse donne le texte, se réservant de revenir à une prochaine séance sur ces intéressantes découvertes.

M. R. Mowat, membre résidant, annonce qu'il a reçu de M. Audiat et de M. Espérandieu, à titre de communication destinée à la Société des Antiquaires, des copies des inscriptions de Saintes conformes à celles de M. l'abbé Julien-Laferrière.

Il pense que les deux fragments

///VSOGE//
MANICO
CAESARI
///IVS CON//ON
///VBNI · F · VOLT
et
///GIDVB NVS

qui ont exactement la même largeur, 0-77, appartiennent à une même inscription qu'il restitue ainsi :

[Neroni] || [Claudio] || [Dr]uso Ge[r] || manico || Caesari || [C. Jul]ius, Con[c]on || [netod]ubni f[il]ius), Volt[ini]a tribu || [Co]gidubnus.

La dédicace se rapporte sûrement à Néron, avant son avènement; car, des différents personnages qui ont porté le nom de *Drusus*, il est le seul qui ait pu les faire suivre de ceux de *Germanicus Caesar*, dans l'ordre où ils se présentent sur la pierre de Saintes, conformément à un fragment des *acta Arvalium* qui donne toutes ses dénominations¹. Quant aux noms *Conconnetodubnus* et *Cogidubnus*, ils se restituent avec certitude d'après des exemples que l'on connaît : pour le premier, par une inscription de Saintes² et par un passage de César³; pour le deuxième, par une inscription de la Grande-Bretagne⁴ et par un passage de Tacite⁵. Il est à remarquer que les deux citoyens Santons qui ont fait graver les deux inscriptions en l'honneur de l'empereur Claude et de Néron César sont de la tribu Voltinia.

On doit en conclure que ceux des habitants de Saintes qui étaient gratifiés du droit de cité romaine étaient inscrits dans cette tribu; c'est ce que M. Mowat a précédemment démontré en commentant une autre inscription relative à un magistrat de Saintes⁶.

La mention de la tribu dans les cités de la Gaule chevelue est très rare; on en connaît un autre exemple, à Bavai, et il s'agit précisément encore de la *Voltinia*, au temps de Tibère⁷. Or la *Voltinia* était la tribu dans laquelle étaient inscrites la plupart des villes de la Narbonnaise. Il semble donc que, dans le principe, on ait suivi les mêmes errements pour la

1. *Corp. inscr. lat.*, t. VI, n° 2034.

2. Audiat, *Épigraphie Santons et Aunisienne*, p. 14-15.

3. *Bell. Gall.*, VII, 3.

4. *Corp. inscr. lat.*, t. VII, n° 11.

5. *Agricol.*, 14.

6. *Bulletin des antiquaires de France*. 1879, p. 238.

7. Desjardins, *Notice sur les monuments épigraphiques de Bavai*, p. 16 et pl. I.

Gaule chevelue, tant que le droit de cité n'a été accordé qu'individuellement à des particuliers, et non collectivement à des villes entières. Il est très probable que les deux dédicaces à Claude et à Néron récemment découvertes à Saintes appartenaient à un seul et même monument, sur lequel était sans doute aussi gravée une inscription en l'honneur de Britannicus donnant la réplique à celle de Néron. On peut conjecturer que c'était un arc de triomphe élevé en souvenir de la conquête de la Bretagne et surmonté de la statue équestre de Claude dont un fragment aurait été retrouvé, à savoir un sabot de cheval en bronze.

M. Mowat termine en signalant un bloc épigraphique depuis longtemps connu à Saintes¹ et qu'il restitue ainsi :

Conc.[ONNETODVBNI] [fl.
pr]AEFECTO · FABRVM · TRIB [mil.

Cette inscription semble appartenir au même *C. Julius Cogidubnus*, fils de *Conconnotodubnus*, et nous apprend que l'auteur de la dédicace à Néron César avait été préfet des ouvriers militaires et tribun.

M. Collignon, membre résidant, communique les calques de deux plaques de terre cuite peinte appartenant au Musée de Berlin. Ces plaques, de fabrique attique, sont de la fin du vi^e siècle ou des premières années du v^e. Elles ont été trouvées en 1872, avec plusieurs autres, dans un tombeau, près de l'orphelinat de Katzi-Kosta. L'une d'elles, à l'état de fragments incomplets, offre la scène de l'exposition funéraire ou *πρόθεσις*. L'autre montre un sujet unique jusqu'ici dans cette catégorie de monuments. C'est un épisode de la cérémonie funéraire qui se passe dans l'appartement des femmes. Les parentes de la morte sont réunies et groupées dans une attitude de recueillement, et une suivante s'apprête à recevoir des mains d'une autre femme un enfant en bas âge.

M. Héron de Villefosse fait la communication suivante :

« On a découvert à Carthage un certain nombre d'inscrip-

1. *Bulletin monumental*, t. X, p. 540.

tions grecques et latines en l'honneur du dieu Sarapis; on y a trouvé également des bœtes de ce dieu. Il ne peut donc y avoir aucun doute sur l'existence dans cette ville d'un ancien sanctuaire de Sarapis.

« M. Letaille, notre confrère, dont les fructueux voyages en Afrique ont été si utiles aux épigraphistes, a eu l'obligeance de me rapporter l'estampage d'une petite inscription grecque qui vient s'ajouter aux découvertes précédentes et confirmer l'existence du temple en question. Cette inscription, malheureusement mutilée, est gravée en caractères assez fins sur un petit autel en pierre, avec base et corniche; la partie inscrite mesure en longueur 0=15, en largeur 0=13. Le monument fait partie de la belle collection des antiquités que M. le commandant Marchand a réunies dans sa propriété de l'Ariana, près de Tunis; il a été acheté à un Arabe qui l'avait découvert à Carthage. On y lit encore :

ΥΠΕΡΦΛΑΟΥΙΑΣ
ΟΥΓΑΤΡΟΣΑΥΤΩΝ
///Υ////////ΑΣΧΑΡΙΝ
ΕΠΑΓΘΩΑΝΕΘΗ
ΚΕΝ
ΔΙΙΗΛΙΩΜΕΓΑΛΩ
ΠΑΝΘΕΩΣΑΡΑΠΙΔΙ

A la ligne 3, il faut compléter «ΥπερφλΑΧΑΡΙΝ. On voit que ce petit texte doit être rapproché des inscriptions nos 1002 à 1007 du tome VIII du *Corpus* latin et des communications que j'ai déjà faites à la Société des Antiquaires de France sur le même sujet (cf. *Bulletin* 1880, p. 284 à 288, et 1881, p. 264 à 266).

« J'ajoute que, d'après un renseignement qui m'est fourni par M. Letaille, l'inscription d'*Aurelius Pasinicus* (*Bulletin* 1881, p. 265) est gravée sur la partie antérieure d'un sphinx en marbre noir, au-dessous même de la tête du sphinx, et que ce monument fait aujourd'hui partie de la collection du commandant Marchand. »

M. Héron de Villefosse communique ensuite, de la part de M. Alfred de Surville, l'estampage d'un fragment d'inscription qui a été trouvé récemment sur l'ancienne route de Nîmes à Arles, aux environs de Nîmes. Cet estampage se lit ainsi :

.....*teren*TIO · SVCCESO · REL
 ..*qui in*FR · SCRIPTI · SVNT · ITA · VT
*p*OTESTATEMQVE · VIRILEM
*s*QVILLIO · SÉRANO · D · IVLIO
*v*LIO · COSMIONI · P · LICINIO
*p*RIISCO · T · LICINIO

Il faut espérer que M. Alfred de Surville, qui a déjà sauvé tant d'inscriptions intéressantes et dont la collection épigraphique est si libéralement ouverte aux travailleurs, pourra retrouver d'autres fragments de ce texte intéressant. A la seconde ligne, il faut sans doute compléter : *nomina eorum qui in*FR · SCRIPTI · SVNT. Ces noms sont ceux qui se lisent dans les trois dernières lignes : ...*Squillius Seranus, D(ecimus) Julius...*, *Julius Cosmio*, *P(ublius) Licinius.....*,*Priscus, T(itus) Licinius*, etc. Les trois dernières lettres de la première ligne n'existent qu'à l'état de fragments. Toutes les lettres de la dernière ligne sont également mutilées; il n'en reste que la partie supérieure. La pierre est brisée en haut, à gauche et en bas.

M. Müntz, membre résidant, entretient la Société de tissus anciens des VI^e-IX^e siècles, trouvés à Akmin en Égypte, dans des sépultures coptes.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX

DU 3^e TRIMESTRE DE 1887.

Séance du 6 Juillet.

Présidence de M. A. HÉRON DE VILLEFOSSE, président.

Ouvrages offerts :

- Annales de la Société archéologique de Namur*, t. XVII, 2^e livr. Namur, 1887, in-8°.
- Annuaire de la Société française de numismatique et d'archéologie*. Mai-juin 1887. Paris, in-8°.
- Atti della reale Accademia dei Lincei*, ann. CCLXXXIV, serie IV, t. III, fasc. 9. Rome, 1887, in-4°.
- Bulletin critique*, publié sous la direction de MM. Duchesne, Ingold, Lescœur, Thédenat, VIII^e année, n° 13. Paris, 1887, in-8°.
- *de la Société industrielle de Mulhouse*. Avril-juin, 1887. Mulhouse, in-8°.
- *des bibliothèques et des archives*, publié sous les auspices du Ministère de l'instruction publique. An. 1887, n° 1. Paris, in-8°.
- *historique de la Société des antiquaires de la Morinie*, XXXVI^e an., nouv. série, n° 142. Saint-Omer, 1887, in-8°.
- Revue de Saintonge et d'Aunis*, t. VII, 3^e livr. Saintes, 1887, in-8°.
- Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte und Kunst*, t. VI, livr. 2. Trèves, 1887, in-8°.
- EVANS (John). *Address delivered at anniversary meeting of the Society of Antiquaries of London, april 23, 1887*. Londres, in-8°.

- NIZET (F.). *Notice sur les catalogues des bibliothèques publiques*, 2^e édit. Bruxelles, 1887, in-8°.
- ROSSI (G.-B. DE). *Bullettino di archeologia cristiana*, serie IV, an. IV. Roma, 1886, in-4°.
- VACHEZ (A.). *Compte-rendu de la 52^e session du Congrès archéologique de France, tenue à Montbrison*. Lyon, 1886, in-8°.
- *Des echa ou vases acoustiques dans les théâtres antiques et dans les églises du moyen âge*. Caen, 1886, in-8°.
- *Inscription antique de Nérone (Loire). Un Messala en Gaule*. Caen, 1886, in-8°.
- *Une nouvelle interprétation du nom de Lugdunum*. Lyon, 1886, in-8°.

Travaux.

Au nom de la commission nommée à cet effet, M. A. de Barthélemy lit un rapport favorable sur la candidature de M. le comte de Gourgault au titre d'associé correspondant national. On procède au vote, et M. le comte de Gourgault, ayant obtenu le nombre de suffrages exigé par le règlement, est proclamé associé correspondant national à Mézières (Ardennes).

M. Babelon, membre résidant, annonce à la Société que le baron de Witte a complété le don généreux qu'il a fait au Cabinet des médailles par un aureus inédit de Victorin, à fleur de coin, dont voici la description :

IMP · C · M · PIAVVONIVS · VICTORINVS · P · F · AVG ·
Buste lauré de Victorin à droite ;

R/. FIDES · MILITVM. La Foi debout tenant deux enseignes.

M. Flouest, membre résidant, présente la photographie d'un autel de laraire récemment découvert à Nîmes. Il a été rencontré dans la propriété Boissier, derrière le nymphée, ou temple de Diane, par M. Georges Maurin, ancien magistrat, membre de l'Académie de cette ville et de celle de Vaucluse. Ce petit monument, haut d'un peu plus de vingt-quatre centimètres et large de treize, est en pierre du pays : l'exécution en est très lâchée. Il montre, dans les conditions tradition-

nelles, un vase, un dé et un entablement surmonté d'un *foculus* placé entre les deux *cornes*, mais il ne mériterait guère d'arrêter l'attention, sans la figuration singulière qu'on remarque à sa face principale.



L'usage des autels de ce genre a été très répandu à Nîmes ; il n'est pas de collection publique ou privée qui n'en ait recueilli plusieurs. L'ensemble de leurs caractères tend à faire penser que c'est dans les rangs de la population, où l'élément indigène se conservait plus intact et vivace, qu'ils étaient plus spécialement employés pour la satisfaction des dévotions individuelles. Une inscription en caractérisait quelquefois la dédicace. On en connaît de consacrés aux *Proxumes*, aux *Matra*, aux *Junones*, aux *Lucas*, toutes dévotions (qu'on le remarque) d'origine gauloise. Mais fort souvent aussi l'autel demeurait anépigraphé, comme si on eût

craint de divulguer trop clairement le nom de la divinité sous la protection de laquelle on se plaçait; on pourrait croire qu'on a été parfois guidé, en ce qui concerne la garde du foyer domestique, par un sentiment de même nature que celui dont Macrobe nous a conservé l'expression et qui portait à tenir aussi secret que possible le vrai nom du dieu tutélaire de la cité, de peur que l'ennemi, venant à le connaître, ne pût, par des invocations appropriées, désintéresser sa vigilance et envahir les remparts¹. La piété gauloise, on le sait, se complaisait plus qu'aucune autre aux données mystérieuses et aux pratiques cachées. Plus on en étudie les manifestations, plus on incline à croire qu'après la conquête, elle s'est attachée avec un soin jaloux à dissimuler le plus possible aux destructeurs de l'autonomie nationale la signification véritable et la portée effective des actes religieux dont ceux-ci s'empressaient d'ailleurs de faire avec tant de désinvolture honneur aux dieux de leur propre Olympe. De là, sans doute, sur tant d'autels de lairairé dans la vallée du Rhône la figuration exclusive d'un objet matériel, d'un attribut symbolique, d'un signe conventionnel, substituée à la représentation directe de la divinité, ou à la mention dédicatoire de son nom. Cette substitution se pourrait, il est vrai, expliquer par la difficulté plus grande et le prix plus élevé de l'exécution intégrale d'une effigie divinisée, mais l'argument cesserait de porter lorsqu'on ne mettrait plus en parallèle que la figuration d'un attribut symbolique et la gravure d'une inscription. Il ne fallait pas moins de temps ni de peine pour sculpter un marteau, une roue, une étoile, un vase, un cercle centré que pour inciser une dédicace, même avec abréviations. Lors donc que la figuration d'un signe conventionnel a été préférée aux indications explicites d'une inscription, c'est qu'une préoccupation d'ordre mystique, une intention réservée, a dicté cette préférence.

La sculpture sommaire en bas-relief qui décore l'autel exhumé du sol de la propriété Boissier relève assurément de cet ordre d'idées.

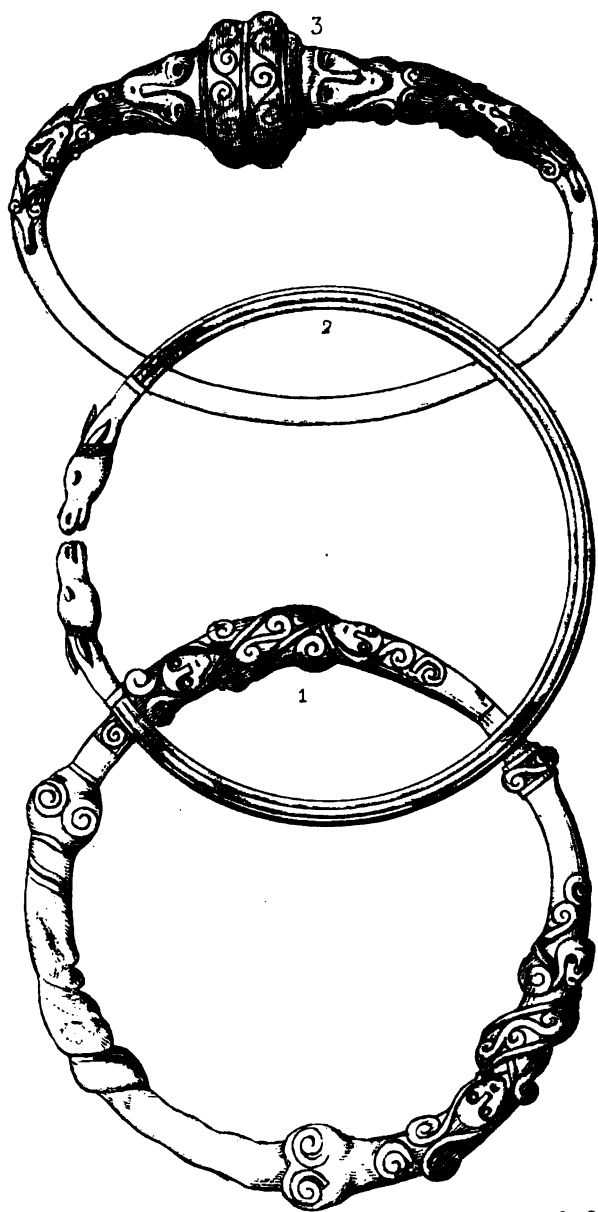
1. *Sat.* VIII, 9.

Entre deux pilastres, ou plutôt deux colonnes avec base et chapiteaux qui semblent s'épaissir en s'élevant, au lieu de s'effiler suivant l'usage, et qu'un bandeau en retraite, ayant sans doute la prétention de représenter un entablement ou une frise, relie par le haut l'une à l'autre, apparaît un quadrilatère dont le lapicide a peut-être voulu faire un rectangle, mais que la géométrie n'acceptera jamais que pour un trapèze, car il est sensiblement moins large dans le haut que dans le bas. Ce quadrilatère en encadre un second dessiné par un simple listel en retraite, qui enveloppe lui-même le tracé d'une figure carrée par le bas, mais triangulaire en haut, dans laquelle on ne peut méconnaître l'intention de représenter une porte s'ouvrant sous un fronton. Les parties creuses déterminées par la figuration des rampants de ce fronton, des montants de la porte et de la baie qui y correspond portent de petits traits de largeur et de profondeur inégales, bien qu'ils doivent être considérés tous comme simplement superficiels. Ils ont été cavés à la gouge un peu au hasard et sans souci appréciable de la concordance. On comprend par leur irrégularité qu'ils n'étaient point à l'origine destinés à être aperçus, la superposition d'une substance disparue devait les dissimuler aux regards. Ceux qui accostent le bord externe des montants ont peu d'importance. Ceux qui sont juxtaposés à ces montants, du côté intérieur, en ont davantage; les plus accentués sont ceux qui avoisinent le sommet du fronton. On sent l'intention manifeste d'attribuer au rôle qui leur était assigné une efficacité d'autant plus grande que le creux dans lequel ils se rencontrent était plus considérable.

Des perforations de même caractère se rencontrent également dans l'intérieur du *foculus*.

L'idée qu'on a voulu représenter une porte de caractère monumental, peut-être même un temple, est celle qui s'offre le plus naturellement à l'esprit, lorsqu'on étudie l'ensemble de cette figuration. L'hypothèse de la figuration d'un temple exige, à vrai dire, beaucoup de bonne volonté pour être admise. Cette figuration serait si réduite et sommaire qu'elle en deviendrait purement conventionnelle. Sans doute, on





Dardel sc

Dup Dumas Vernet

TORQUES TROUVÉS DANS LE DÉPT de l'Aube, À VIEILLE TOULOUSE (H^e Garonne)
ET À COURTESOIS (M^e S^e)

n'en voit pas de beaucoup plus complètes au revers d'une foule de monnaies et médailles antiques où il est avéré qu'on a voulu représenter un temple, mais il faut remarquer que l'exiguïté ordinaire du champ ne permettait pas au monétaire une représentation plus fidèle. D'ailleurs, si l'on s'explique l'empreinte d'un temple sur une monnaie destinée à une incessante circulation pour conserver le souvenir d'un grand acte religieux solennellement accompli par un peuple ou ses gouvernants, on comprend moins aisément l'application d'une conception de même ordre à l'ornementation d'un petit autel d'usage essentiellement intime et domestique. On ne s'étonnerait peut-être pas de rencontrer dans un laraire la réduction en miniature mais intégrale d'un temple élevé à la divinité dont le consécrateur de ce laraire se serait constitué le client, tandis qu'on répugne à croire qu'un Arverne par exemple, dévot de *Mercuré Dumias*, ait jamais songé, pour l'honorer, chez lui, à faire sculpter sur un autel l'image, même simplifiée, du temple que la description de Sidoine Apollinaire et la colossale statue de Zénodore ont rendu si célèbre. Le pétase ailé du dieu, sa bourse ou son caducée, son bouc même ou sa tortue lui seraient bien plus rationnellement venus à la pensée et auraient mieux fait son affaire, en attestant sa piété d'une façon plus démonstrative.

Qu'on remarque d'ailleurs qu'aucune apparence de fronton ne surmonte l'ensemble de l'édifice qu'on aurait voulu figurer sur l'autel de la propriété Boissier. Sur les monnaies cependant cet élément architectonique ne fait jamais défaut, si grande que soit la simplification du temple qu'on y a représenté. On comprend aisément qu'un fronton, en pareil cas, soit particulièrement caractéristique et démonstratif de l'intention qui a dicté ce motif. Dès lors, son absence dans une sculpture où il était particulièrement facile de le faire intervenir acquiert une portée dont on ne peut se refuser à tenir compte.

La présomption de la figuration d'une simple porte semble donc plus favorable que celle de la représentation d'un temple. Mais une porte, dans ces conditions, n'ayant guère de raison d'être en soi, il devient pour ainsi dire inévitable de lui recon-

naître une valeur symbolique et d'en considérer l'image comme un idéogramme. Quelle en peut être la signification ?

La question se présente d'elle-même à la pensée, la réponse y met moins d'empressement. On est prompt, sur le terrain de l'archéologie, à soupçonner l'imagination de condamnables écarts et le scepticisme presque systématique des uns intimide assez chez les autres les solutions à proposer pour que l'abstention et le silence paraissent de la sagesse. Est-ce un bon moyen de faire progresser la lumière ? Évidemment non. Voici donc, jusqu'à preuve contraire, comment se pourrait expliquer l'épiscène du petit autel auquel cette note est consacrée.

Parmi les cultes introduits dans la Gaule méridionale à la suite de la conquête, il en est peu, le fait est notoire, qui aient rencontré autant de faveur que celui de Mithra. Les monuments en abondent dans la région dont la colonie de Nîmes faisait partie et, sans insister ici sur les vestiges divers qu'on en possède, il suffira de rappeler le célèbre bas-relief de Bourg-Saint-Andéol et le torse en marbre blanc couvert des signes zodiacaux qu'a recueilli le Musée d'Arles, pour établir l'importance du culte rendu au dieu oriental par les descendants des Volkes arécomiques, des Helviens et des Cavares. Ce culte, comme tous ceux que l'Europe antique avait reçus de l'Asie, comportait des *Mystères*, par conséquent des emblèmes, des symboles, des signes conventionnels dont les initiés tenaient à honneur de faire usage. Dans le grand travail dont l'Académie des Inscriptions a jadis couronné les premières, Félix Lajard a mis en relief les traits dominants du culte de Mithra. Il a montré comment ce culte, procédant de données spiritualistes de l'ordre le plus relevé, s'était allié au culte solaire et comment les conceptions en avaient été traduites dans leur langage imagé par ses propagateurs. Le relèvement de l'être moral dans l'homme et son retour, par des épurations successives, à l'état de perfection était un des grands enseignements des mystères mithriaques. Lorsqu'il avait récupéré la perfection, le myste rentrait *par la porte du Soleil* dans le séjour de la pleine lumière et de la félicité. C'est donc vers cette porte que devaient tendre inces-

samment les fidèles du dieu ; c'est avec lui qu'ils devaient en franchir le seuil, c'est par lui qu'ils devaient parvenir à la réalisation de leur longue espérance. De là, dans leurs invocations, la qualification de *Porte du Soleil* directement appliquée au dieu par une licence de synonymie dont la tradition se continue dans plus d'une liturgie moderne.

Dans l'église parisienne de Notre-Dame de Lorette, les abords de la chapelle de la Vierge sont décorés de peintures allégoriques dont le sujet est tiré des invocations si poétiques et si touchantes de ses litanies. Sur la gauche, au sommet d'un pilier et au centre d'un cartouche rempli de chaînes symbolisant sans doute les tristes assujétissements de la vie terrestre, on voit une porte du ciel, « *Janua coeli*, » dont l'artiste a composé le dessin dans les conditions les mieux faites pour qu'il attire et captive le regard. Son but assurément a été de diriger vers cette porte emblématique les aspirations des visiteurs de la chapelle. Pourquoi la conception qui l'a inspiré n'aurait-elle pas également hanté, au ^{re} siècle de notre ère, quelque âme pieuse ne sachant encore attendre la béatitude d'outre-tombe que du dieu libérateur recommandé à sa dévotion par les enseignements du paganisme ? Le peintre de Notre-Dame de Lorette a assurément satisfait mieux que le lapicide de Nîmes aux données de cette conception ; mais, si, trahi par l'inhabileté de sa main, celui-ci n'a accompli qu'un travail grossier, il est néanmoins fort possible qu'il ait envisagé de la même manière le sentiment à exprimer. Le peintre a entouré son dessin d'une gloire rayonnante, dont la splendeur s'ajoute à celle de l'or dont la porte paraît faite. Peut-être nous révèle-t-il indirectement ainsi pourquoi le lapicide a percé dans le foculus, autour du chambranle de sa porte et dans le quadrilatère central qui la représente plus particulièrement, les petits trous qu'on s'étonne d'y voir.

De nos jours, lorsqu'on veut superposer à faible épaisseur du plâtre, un stuc, un mastic sur une surface unie, on entaille légèrement cette surface sur un certain nombre de points, afin d'y produire des érosions et des encoches propres à favoriser l'adhérence de la matière à appliquer. On enfonce même à demi dans la substance à revêtir des clous à grosse tête,

ou de petites chevilles de bois, dont la saillie fournira des arrêts confortatifs. Les chevilles de bois sont même particulièrement employées lorsqu'il s'agit d'appliquer sur de la pierre des bandes ou des plaques de métal. Ces plaques, au revers, sont munies de crochets ou de rivets, qui pénètrent dans le bois des chevilles et assurent la solidité du revêtement. Si donc le consécrateur de l'autel nimois a recommandé à l'ouvrier dont il réclamait les services de faire en sorte que la *porte du Soleil* s'offrit aux yeux avec un éclat correspondant à son nom, ne semble-t-il pas vraisemblable que l'emploi d'un enduit ou d'une matière de couleur particulièrement brillante aura paru à cet ouvrier, comme au peintre de Notre-Dame de Lorette, le moyen le plus rationnel de satisfaire au vœu de la commande. Il a opéré, en conséquence, comme le feraient encore nos ouvriers modernes, et il a étendu au foculus l'application du procédé, parce qu'il était logique de donner à un récipient plus spécialement destiné à recevoir *le feu du ciel*, ou son dérivé, le même aspect qu'à la baie par laquelle l'incandescence solaire était censée se manifester.

Cette explication qui se poursuit jusqu'à son terme, sans lacune et sans grand effort, fait-elle une part abusive à l'imagination ? Elle a du moins l'avantage d'appuyer sur la donnée certaine des pratiques mithriaques l'interprétation d'un petit monument archéologique qui en acquiert quelque intérêt.

Plusieurs membres, à la suite de cette communication inclinent à admettre plus volontiers l'hypothèse de la figuration d'un temple que celle d'une simple porte.

M. Mowat, membre résident, fait observer que le sujet sculpté sur l'autel de Nîmes offre une analogie remarquable avec certaines constructions égyptiennes ; c'est, sinon un pylone, du moins un propylon, caractérisé par une partie très élevée et précédée de deux colonnes ou piliers ; on en voit un exemple dans le portique du temple de Khons¹. Il n'est nullement étonnant de retrouver à Nîmes le souvenir

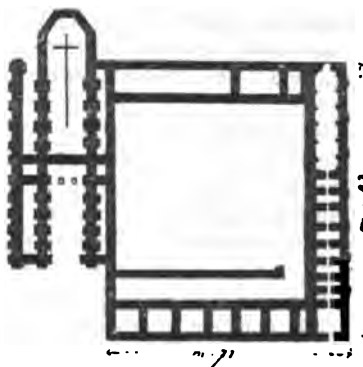
1. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. I, p. 593, fig. 374. Sur le pylone, voir à la page 344.

d'un temple égyptien, puisque cette colonie avait adopté pour type de la monnaie un crocodile enchaîné à un palmier. On y a découvert des autels avec inscription, dédiés à Sérapis, à Isis ; une inscription nous apprend qu'il s'y trouvait un collège de prêtres d'Anubis, *Anubiaci*.

M. Robiou, associé correspondant national à Rennes, estime que la ressemblance avec un pylone n'est pas assez certaine pour qu'on l'admette sans hésitation.

M. J. de Laurière, membre résident, donne de nouveaux détails sur la chapelle expiatoire, dite de *la Victoire*, que le roi François I^{er} fit élever, en 1518, sur le champ de bataille de Marignan, entre les villages de Zivido et de San Giuliano (Lombardie), chapelle détruite vers le milieu du xvn^e siècle et mentionnée dans une communication lue à la séance du 21 avril 1886.

« Depuis que cette première communication a été présentée à la Société, l'abbé Dom Rafael Enganni, chapelain de Zivido, a fait opérer, pendant l'hiver de 1886-87, des fouilles sur l'emplacement de la chapelle de la Victoire et du monas-



tère des Célestins chargés de la desservir. Il a mis à jour toutes les substructions de ces bâtiments qui étaient recouvertes d'une couche de terre d'environ 0^m60. Malheureuse-

ment ces fouilles n'ont pu être conservées par suite de l'obligation de remettre le terrain dans son état primitif, pour le rendre à la culture. Mais dom Enganni a relevé le plan de ces constructions avec le plus grand soin et il a bien voulu m'en adresser la copie ci-dessus reproduite. Grâce à ce document, nous pouvons juger de l'importance de ces monuments liés à l'histoire de France d'une manière si intime et inconnus jusqu'à ce jour dans notre pays.

« Ces découvertes viendront, sans nul doute, augmenter l'intérêt du travail que dom Enganni prépare sur les opérations militaires qui ont eu pour théâtre le champ de bataille de Marignan. »

M. Müntz, membre résidant, continue sa communication sur les tissus des premiers siècles trouvés en Égypte dans des tombeaux coptes et montre quelques spécimens de ces tissus dont la technique est absolument la même que celle des tapisseries de haute lisse.

M. Héron de Villefosse soumet en même temps d'autres tapisseries de même provenance récemment acquises par le Musée du Louvre.

M. l'abbé Duchesne signale à ce sujet l'existence au ix^e siècle de collections de tissus richement brodés, tapis d'autel, rideaux... etc., conservées au Latran.

M. Courajod, membre résidant, lit une lettre dans laquelle M. Aymard, conservateur du Musée Crozatier, au Puy, exprime le vœu qu'à l'exposition universelle de 1889 on reproduise, à l'aide de moulages en plâtre ou en ciment pris sur les pierres antiques elles-mêmes, quelque édifice ou partie d'édifice antique.

Après un échange d'observations, la Compagnie décide, à l'unanimité, qu'elle appaiera la proposition de M. Aymard.

Séance du 13 Juillet.

Présidence de M. HÉRON DE VILLEFOSSE, président.

Ouvrages offerts :

- Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, t. IX, n° 132. Orléans, 1887, in-8°.
- *de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1887, 1^{er} trimestre. Poitiers, in-8°.
- *de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. XIV, 3^e livr. Périgueux, 1887, in-8°.
- Bullettino di archeologia e storia dalmata*, an X, n° 6. Spalato, 1887, in-8°.
- Johns Hopkins studies in historical and political science, 5^e série, t. VII. *The effect of the war of 1812 upon the consolidation of the union*, by Nicholas Murray. Baltimore, 1887, in-8°.
- Korrespondenzblatt des Westdeutschen Zeitschrift für Geschichte und Kunst*, t. VI, n° 6. Trèves, 1887, in-8°.
- Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône*, t. VII, 2^e partie. Chalon-sur-Saône, 1886, in-8°.
- BULTRAU (l'abbé). *Monographie de la cathédrale de Chartres*, n° 7. Chartres, 1887, in-8°.
- CORNEAUX (l'abbé). *Longpont et ses ruines*. Soissons, in-12, s. d.
- VACHEZ (A.). *De Lyon à Genève au XVII^e siècle, extrait de l'itinéraire en France d'Abraham Golnitz*. Lyon, 1881, in-8°.
- *La voie d'Aquitaine et la légende de Saint-Bonnet*. Lyon, 1882, in-8°.
- *Le château de Châtillon d'Azergues, sa chapelle et ses seigneurs*. Lyon, 1883, in-8°.
- *Les fouilles de Troie*. Lyon, 1886, in-8°.
- *Les fouilles du mont Beuvray*. Lyon, 1872, in-8°.
- *Lyon au XI^e siècle. Extrait de l'itinéraire en France et en Belgique d'Abraham Golnitz*. Lyon, 1877, in-8°.
- *Une nouvelle interprétation du nom de Lugdunum*. Lyon, 1886, in-8°.

VEIGHER (Wilhem). *Basler Chroniken herausgegeben von der historischen und antiquarischen Gesellschaft in Basel*, t. III. Leipzig, 1887, in-8°.

Correspondance.

M. Vachez, avocat à Lyon, présenté par MM. A. de Barthélemy et d'Arbois de Jubainville, écrit pour poser sa candidature au titre d'associé correspondant national à Lyon. Le président désigne MM. Flouest, Prost et Courajod pour former la commission chargée de présenter un rapport sur les titres scientifiques du candidat.

Travaux.

M. Héron de Villefosse, président, rappelle qu'à plusieurs reprises il a été question dans les journaux de la découverte du tombeau d'Ovide à Kustendje, l'antique Tomi, où le poète latin avait été exilé. C'est, du reste, une nouvelle qui revient à peu près périodiquement dans les feuilles publiques. Désirant être édifié sur ce sujet, notre confrère s'est adressé à M. Odobesco, professeur à l'Université de Bucharest. Ce savant, dont la Société a entendu cette année une très intéressante communication, lui a envoyé la réponse suivante :

« Quant au tombeau d'Ovide, ce n'est qu'une regrettable plaisanterie dont les journaux se sont emparés avec beaucoup trop d'empressement et d'imprudence. On a bien trouvé dans la Dobrudja, parmi mille autres débris d'antiquité, un bas-relief fragmenté et *sans aucune trace d'inscription* qui représente un personnage monté sur un navire et abordant au rivage en face d'une grande figure qui est, dit-on, celle d'Apollon. Je n'ai pas encore vu la pierre que l'on attend prochainement à Bucharest. Je ne sais qui s'est amusé à dire que ce devait être le poète latin reçu en Scythie par le dieu de la poésie (?). De là tout ce vain bruit.

« En revanche, on s'occupe beaucoup, dans notre nouvelle province transdanubienne, à mettre au jour un monument circulaire fort intéressant, tout couvert de plusieurs séries d'ornements sculptés (frises et colonnettes) et de bas-reliefs

très grossiers et parfois même très frustes. On en a déjà déterré un très grand nombre autour de cette énorme tour que l'on appelle *Adam-Clissi*. Selon toutes probabilités et surtout d'après quelques légers indices épigraphiques, c'était un monument érigé vers l'an 370 par Valens en souvenir de ses victoires sur les Goths. C'est un sujet d'étude des plus intéressants et j'espère que l'un de mes collègues de l'Université, M. Greg. Tocilescu, professeur d'histoire ancienne et d'épigraphie, ne tardera pas à publier le résultat des recherches qu'il poursuit encore. Une cinquantaine de blocs sculptés provenant d'Adam-Clissi se trouvent déjà au Musée d'antiquités de Bucharest. »

A cette intéressante lettre étaient jointes des photographies que M. Héron de Villefosse dépose sur le bureau. Elles ont été exécutées d'après des dessins reproduisant quelques-uns des bas-reliefs d'Adam-Clissi, dont les dimensions sont environ de 1 m. 30 de hauteur. Elles nous montrent pour la plupart des scènes guerrières dans lesquelles apparaissent des soldats romains et barbares. Ces compositions étaient probablement destinées à rappeler les combats livrés par l'armée romaine dans ces contrées. Si l'agencement et l'ensemble font penser à la colonne trajane, le style de ces sculptures est très différent de celui des bas-reliefs de la célèbre colonne.

M. l'abbé Corneaux, curé doyen de Longpont, présente un fragment de plaque en cuivre jaune émaillé, du xiv^e siècle, provenant de la chaise du bienheureux Jean de Montmirail à Longpont (Aisne).

M. Courajod fait ressortir l'importance de cette pièce comme spécimen de l'émaillerie champlevé du moyen âge.

M. l'abbé Corneaux fait ensuite la communication suivante :

« Sur la commune de Longpont (Aisne) et sur le chemin de Soissons, se trouve une des belles fermes du Soissonnais, *Beaurepaire*, appartenant à M. Caumartin, conseiller à la Cour d'Amiens, et détenue par M. Champion. Elle fut construite anciennement, en 1222, sous le nom de *Beaumanoir*,

avec la permission des abbés d'Igny et de Chartreuve, autorisés par les chapitres généraux de Cîteaux et de Prémontré. Les religieux cisterciens de Notre-Dame de Longpont la firent bâtir pour leur servir de *Beau repaire*, de magasin, où ils plaçaient tous les grains du monastère en réserve, comme l'atteste encore l'étendue des bâtiments qui subsistent, dit le chroniqueur Muldrac en 1652.

« En 1885, en labourant les terres de cette ferme, en un lieu dit le *bon duel*, où déjà plusieurs objets antiques ont été retrouvés, un domestique découvrit une matrice de sceau que j'ai l'honneur de mettre sous vos yeux.



« Ce sceau, très modeste et très simple par sa matière, est gravé sur une espèce d'ardoise pareille à celle des ardoisières d'Angers. Il a six centimètres de long ou de haut sur quatre de large. Par sa forme ogivale et ses caractères, il paraît appartenir à la fin du *xii^e* siècle ou au commencement du *xiii^e* siècle, alors que la forme de l'arc brisé remplaça la forme ronde dans

tous les sceaux d'évêques, d'abbés, comme le montrent ceux des abbés de Longpont à partir de cette époque. L'image qui y est gravée représente un évêque debout, en habits pontificaux, la mitre en tête, donnant la bénédiction de la main droite et tenant une crosse de la main gauche. On peut dire qu'il est bien conservé, quoique un peu fruste en haut et en bas, où trois lettres ont disparu ; mais on peut les restituer avec certitude. Cette détérioration, très peu considérable, doit venir, sans nul doute, de ce qu'on aura enlevé trop brutalement le manche peut-être précieux qui servait de monture au sceau. L'inscription ou légende qui entoure le personnage, en suivant les contours extérieurs du sceau et formant comme un cordon, commence, ainsi que toutes les légendes de cette époque de foi vive, par une croix ; vient ensuite le nom de l'évêque à qui le sceau appartenait.

GVIDO PRENESTENSIS EPISCOPVS.

« Quel est ce Gui (Guido) qui a été évêque de Préneste vers la fin du ^{xii}^e siècle ou le commencement du ^{xiii}^e ? Comment son sceau qui aurait dû être broyé, comme la coutume l'exigeait, a-t-il pu être laissé ou perdu à Longpont de façon à y être retrouvé dans les champs sept siècles plus tard ?

« *Préneste*, aujourd'hui *Palestrine*, dont Horace appelait le vin *frigidum Preneste*, était, à l'époque qui nous occupe, dans la campagne de Rome, un évêché possédé ordinairement par un des six anciens cardinaux et une principauté appartenant à la maison de Barberin. Cette maison était en grand honneur au ^{xvii}^e siècle ; elle fut illustrée par Maphée Barberin, pape, de 1623 à 1644, sous le nom d'Urbain VIII, et par son neveu Antoine Barberin, d'abord évêque de Poitiers, puis cardinal évêque de Palestrine, caméringue de la sainte Église, grand prieur de Rome, archevêque de Reims, pair et grand aumônier de France, commandeur des ordres du roi, duc de Segni, etc.

« Notre Gui, évêque de Préneste, était-il, comme on pourrait d'abord le supposer, quelque évêque auxiliaire de Soissons ? Il est probable que non. A cette époque, la juridiction des évêques titulaires était trop restreinte par les nombreux privi-

lèges et exemptions accordés à tous les monastères d'hommes et de femmes pour exiger des auxiliaires. Ce ne pouvait donc être qu'un évêque qui aurait pu ou dû avoir des relations avec la célèbre abbaye de Longpont, assez en honneur alors pour fournir, en 1219, un abbé général de l'ordre à Cîteaux. Dans une de ses visites, son sceau aura pu y être perdu ou, étant devenu inutile, y être laissé, comme je me propose de l'établir dans une hypothèse qui me semble naturelle et assez fondée.

« D'abord, le siège de Préneste fut occupé de 1179 à 1186 par un illustre Soissonnais. Le pieux abbé de Saint-Crépin-le-Grand avait accompagné notre grand évêque de Soissons, Nivelon de Chérisy, enfant de Longpont par sa mère Agnès de Longpont, au troisième concile général de Latran en 1179, à ce célèbre concile où fut décrété pour toutes les églises et les abbayes l'obligation de fonder des écoles gratuitement ouvertes à tous, où quiconque en serait capable obtiendrait gratuitement la permission d'enseigner¹.

« L'abbé de Saint-Crépin, désigné au pape Alexandre III comme un des plus dignes de la pourpre parmi les abbés français qui se distinguaient par leurs vertus et leurs mérites, fut nommé cardinal et évêque de Préneste le deuxième jour du concile.

« La chronique de Longpont l'appelle *Bernier* et *Bernered*; Parvin le nomme *Bernard*; Pierre de la Celle, son ami, abbé de Saint-Remi, *Bernered*; Moréri, *Bernier*; l'abbé Pécheur, *Bénéred*. Mais aucun auteur ne le nomme *Guido*.

« En 1240, au mois de septembre, on trouve bien, dans la chronique de Longpont, la mention d'un évêque de Préneste, cardinal et légat du saint-siège, sur un acte de confirmation d'un arrangement intervenu entre l'évêque de Soissons, Jacques de Bazoches, et les religieux de Longpont. Mais cet acte commence par ces mots : « *Frater Jacobus miseratione divina episcopus Prenestinus*; » ce ne peut donc pas être notre Guido.

1. En 1190, un auteur disait des religieux de Longpont : « *Simplices erudiant turbas populorum, ô beatus populus talium rectorum !* »

« Je ferai observer que les expressions *Prænstinus* et *Prænstens* étaient alors employées indistinctement par les auteurs. Notre sceau porte la dernière. C'est aussi celle dont se sert un auteur (don Marlot), en résumant la vie d'un *Guido*, que mes conclusions, confirmées par l'emploi de cette même expression, tendront à faire reconnaître pour celui que nous recherchons :

« L'an 1204, pendant deux ans, Guido occupa le siège épiscopal de Reims, après celui de Préneste. Deux fois il fut abbé, deux fois aussi il fut évêque : « 1204. Annis « duobus de *Prænstensi* cathedravit in urbe Remensi, abbatizavit bis, bis quoque pontificavit » (Marlot, *Histoire de la métropole de Reims*).

« Un jour, je trouvais dans le ménologe de Cîteaux d'Henriquetz, parmi les cardinaux sortis de l'ordre cistercien et mis au rang des saints ou bienheureux : *Guido episcopus Prænstinus*. C'était une heureuse découverte.

« Ce saint personnage aurait-il pu ou dû avoir avec Longpont ces rapports que la découverte de son sceau permet de supposer ? Un court exposé de sa vie publique, du reste très intéressante, établira, sinon avec certitude, tout au moins avec une grande probabilité, l'existence de ces rapports.

« Gui de Paré, français de nation, entra jeune dans l'ordre de Cîteaux, où, par son mérite, il fut élevé aux plus hautes dignités.

« Il fut abbé de Notre-Dame du Val, près Paris, lieu de sépulture des seigneurs de Montmorenci qui avaient fondé cette abbaye en 1125.

« Quinzième abbé général de Cîteaux en 1193, il gouverna l'ordre avec une sagesse et une sainteté qui le désignèrent au pape Clément VIII pour le cardinalat.

« En 1199, il fut créé cardinal-évêque de Préneste et nommé légat en Allemagne par Innocent III, dans la compétition au trône impérial d'Othon contre Philippe de Souabe. En cette qualité, il partit de Rome au mois de mars 1201, avec la nomination officielle d'empereur adressée à Othon lui-même. Il attendit et reçut à Troyes la visite du légat Octavien qui devait aller le rejoindre en Allemagne aussitôt

qu'il aurait terminé, au concile de Soissons qu'il présidait, l'affaire du divorce de Philippe-Auguste et d'Ingelburge.

« Le 8 juin, il recevait solennellement à Cologne le serment de fidélité d'Othon, de protéger et de conserver les domaines de l'Eglise, et nous pouvons présumer, sans doute, qu'il en scellait l'acte avec le sceau que nous avons ici sous les yeux.

« Le 6 juillet 1204, il fut nommé à l'archevêché de Reims, vacant depuis deux ans, et il en prit possession le 8 septembre. Il fut le premier qui introduisit l'usage liturgique de sonner la clochette à la messe, à l'élévation et lorsqu'on porte le viatique aux malades. Il obtint du pape pour lui, ses successeurs et son siège de Reims la confirmation du privilège exclusif de sacrer le roi de France.

« En 1206, étant retourné en Allemagne pour remplir un devoir de légat, Gui de Paré mourut de la peste le 20 juillet, au monastère de Saint-Bavon à Gand. L'ordre l'honore comme bienheureux.

« Quelle conclusion tirer de ce résumé biographique? Ne semble-t-il pas assez naturel de supposer que Gui de Paré, abbé ou ancien abbé de Cîteaux, évêque de Reims, ville peu éloignée de l'abbaye de Longpont, visita cette abbaye, une des plus célèbres de l'ordre, et qui devait même, quinze ans plus tard, lui fournir un successeur médiat dans la personne de son abbé Gaucher d'Oulchy, élu abbé général de Cîteaux en 1219? Il a pu d'abord y passer en allant à sa légation d'Allemagne, en accompagnant le cardinal Octavien revenant de Troyes au concile de Soissons. Il a pu alors y perdre son sceau. Ne peut-on pas supposer encore qu'en revenant de l'Allemagne, avant de se rendre à son siège de Reims, il est venu se recueillir dans une retraite à Longpont, et que, au lieu de détruire, selon la coutume, son sceau d'évêque de *Préneste* qui devait être remplacé par celui d'*archiepiscopus Remensis*, il le laissa au monastère? Dans ce cas, lors des pillages de l'abbaye pendant les guerres si désastreuses des Armagnacs et des Bourguignons et celles des huguenots, ce sceau aurait pu être enlevé par quelque soldat pillard qui, en retournant à Soissons, et s'apercevant de sa non-valeur, s'en

serait débarrassé dans les champs de *Beausrepère*, après avoir arraché brutalement le manche. Ou bien encore n'aura-t-il pas pu être emporté avec d'autres objets et finalement perdu dans la même plaine? Aucune de ces suppositions ne paraît invraisemblable ni en opposition avec les faits historiques. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous le possédons après l'y avoir retrouvé. »

M. Babelon, membre résidant, présente l'empreinte d'un tétradrachme d'Érétrie (Eubée), qui porte les initiales ΦΑ, du nom du graveur. Cette médaille, au type d'Artémis-Amarynthide, est de la fin du IV^e siècle av. J.-C. M. Babelon donne quelques explications sur les types d'Artémis-Amarynthide et de la vache qui figure sur les monnaies d'Érétrie.

Séance du 20 Juillet.

Présidence de M. HÉRON DE VILLEFOSSE, président.

Ouvrages offerts :

Bulletin critique, publié sous la direction de MM. Duchesne, Ingold, Lescœur, Thédénat, VIII^e année. Paris, 1887, in-8°.

— de la *Société archéologique du midi de la France*, nouvelle série, n° 8. Toulouse, 1887, in-4°.

— de la *Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme*, juillet 1887. Valence, in-8°.

— de la *Société danoise*, juillet 1887. Châteaudun, in-8°.

Mélanges Renier, publiés par l'École pratique des hautes études. Paris, 1886, in-8°.

Mémoires de l'Académie de Nîmes, VIII^e série, t. VIII. Nîmes, 1886, in-8°.

HEUXEV (Léon). *De quelques cylindres et cachets de l'Asie-Mineure*. Paris, 1887, in-4°.

RUELLE (Émile). *Bibliographie générale des Gaules*. Paris, 1882, in-8°.

Travaux.

M. le Président présente à la Compagnie M. Vladimir

Sisoff, du Musée de Moscou, et souhaite la bienvenue au savant étranger.

M. E. Molinier, membre résidant, et M. Rupin, associé correspondant national, envoient une note sur différents objets d'art exposés en ce moment à l'exposition rétrospective de Tulle :

« L'exposition d'art rétrospectif qui vient de s'ouvrir à Tulle a mis au jour un très grand nombre de pièces d'orfèvrerie et de reliquaires dispersés dans les églises du département de la Corrèze. Dans un livre qu'il compte bientôt publier, M. E. Rupin se propose de faire connaître par la gravure la plupart de ces œuvres d'art. Nous avons pensé toutefois que la Société des Antiquaires de France examinerait avec intérêt quelques-unes des pièces les plus curieuses que renferme cette exposition. Nous avons l'honneur de lui en envoyer les photographies.

« Je signalerai en première ligne un reliquaire qui nous a paru dater de l'époque mérovingienne. Cette petite châsse portative se compose d'un bloc de chêne creusé, recouvert de plaques de cuivre doré et estampé. Sur l'une des faces est rapportée une croix de cuivre, à branches égales, ornée autrefois, à n'en pas douter, de verroteries cloisonnées. Aujourd'hui, tous les morceaux de verre ont disparu et sont remplacés par un grossier mastic. Des entrelacs, tels que l'on en voit sur un grand nombre de bijoux francs, contourment les croix ou ornent les flancs de la châsse, sur lesquels se relèvent deux anneaux de fer destinés à recevoir un cordon de suspension. La partie postérieure du reliquaire n'est pas moins curieuse : dans les compartiments formés par deux listels disposés en sautoir sont estampées deux croix et deux figures de saints, nus à mi-corps, nimbés, les bras étendus et les mains ouvertes. Quelque grossier que soit ce monument, il ne laisse pas cependant de présenter un intérêt assez considérable, car les reliquaires mérovingiens conservés dans des églises sont rares en France. Ce monument, qui appartient à l'église de Saint-Bonnet-Avalouze, mesure 0^m13 de longueur, 0^m12 de hauteur et 0^m06 d'épaisseur.

« Il est depuis fort longtemps vénéré en cet endroit, et un proverbe très connu dans la Corrèze y fait allusion : « *Moun « efount purat que lou discle y faict re.* — Mon enfant est si « pleurard que j'ai beau lui faire toucher le *discle*, rien n'y « fait. » Le mot *discle*, en patois, signifie *glapissement* ; et l'on a fini par désigner sous ce terme le reliquaire lui-même qui passe pour empêcher les enfants de pleurer et de crier. (Voyez J.-B. Champeval, *Proverbes bas-limousins*, p. 28, n° 158 ; *Bulletin de la Société archéologique de la Corrèze*, t. VII, p. 749.)

« Le second objet, dont la photographie est jointe à la présente note, ne présente pas moins d'intérêt. Plus que le premier, il peut prêter à la discussion, car il est fort difficile d'en dire l'âge exact. Il consiste en une sorte de tour, composée de deux cylindres en argent, de diamètres différents et superposés ; des frettes de vermeil, très minces, soudées sur des lamelles de cuivre rouge, forment autour de cette boîte une sorte de treillis qui servait à maintenir une couverture en étoffe tissée d'or. Cette étoffe, que l'un de nous se rappelle parfaitement avoir vue, a malheureusement été arrachée, il y a environ cinq ans, comme inutile et de nulle valeur. Les pieds se composent de trois boucles d'argent soudées sur le fond de la boîte qu'ornaient autrefois deux rangs de menues perles. Trois seulement de ces perles subsistent encore aujourd'hui et permettent de se rendre parfaitement compte de ce mode de décoration. Aucune des parties de ce vase ne présente un caractère bien tranché qui permette de lui assigner une date ou une origine certaine : le seul élément sur lequel on puisse établir une conjecture consiste en un monogramme niellé sur le bouton qui surmonte l'anse demi-circulaire fixée au moyen de pivots sur les côtés du couvercle. Ce monogramme, dont les éléments sont disposés autour d'une croix, ressemble assez aux lettres gravées sur certaines bagues mérovingiennes ; mais est-ce là un monogramme latin comme on l'a pensé et doit-on y lire le nom LEMOVICA (*Bulletin de la Société archéologique de la Corrèze*, t. VI, p. 96, note), c'est ce qui semble plus que douteux, car les caractères appar-

tiennent à l'alphabet grec. Il nous paraît qu'on peut y distinguer les lettres A, E, T, Δ, O, Y.

« Quoi qu'il en soit, l'objet est fort curieux et mérite un examen approfondi. Il est mentionné dans l'*Abrégé de l'histoire de l'abbaye de Saint-Pierre de Beaulieu en Bas-Limousin*, par Armand Vaslet (publié dans le *Bulletin de la Société archéologique de Brive*, t. VI, p. 96)¹, mais d'une façon très vague, et sans que les reliques qu'il contenait soient précisément nommées. Notons cependant que l'abbaye de Beaulieu possédait, dès 1190, une relique de la vraie croix, et que c'est peut-être dans cette boîte qu'elle avait été apportée d'Orient. Tout ceci n'est qu'hypothétique et peut-être quelques-uns des membres de la Société des Antiquaires seront-ils plus heureux que nous et trouveront-ils la solution de ce problème.

« Le reliquaire appartient aujourd'hui à l'église de Beaulieu. Voici ses dimensions : hauteur, 0^m077. Grand diamètre : 0^m090. Petit diamètre : 0^m050.

« Tout le monde sait que le trésor de l'abbaye de Grandmont, dispersé à la veille de la Révolution, est allé enrichir les églises des départements formés de l'ancienne province de Limousin. Un grand nombre de ces reliquaires ont été publiés autrefois dans les *Annales archéologiques*; quelques-uns toutefois ont échappé jusqu'ici aux recherches des archéologues; parmi les fragments de ce genre, encore inédits, que nous fait connaître l'exposition de Tulle, nous signalerons une plaque en émail champlevé, dont nous avons l'honneur de mettre sous vos yeux la photographie, ce qui me dispensera d'en faire une longue description. Ce qui fait l'intérêt de cette plaque, c'est l'inscription émaillée sur le fond et disposée en quatre lignes : GUILLELM(us) PRIOR GRANDIMONTIS. D'après le style du monument, il s'agit sans doute ici de Guillaume III, prieur de Grandmont de 1245 à 1251. Ce fragment provient sans doute d'une châsse ou

1. « ... Plus un reliquaire de laiton argenté, fait en façon de tour, avec une petite chaîne, et dans lequel sont plusieurs reliques sur lesquelles on n'a pas de renseignements. » — Par chaîne, il faut sans doute entendre l'anneau du reliquaire.



*Plaque émaillée portant le nom de Guillaume III,
prieur de Grandmont.*

d'un reliquaire et se trouve en la possession d'un particulier. Il mesure 0^m14 de hauteur¹.

« Me sera-t-il permis de terminer cette note en signalant dans un autre ordre d'idées une œuvre charmante du xv^e siècle français, le chef de sainte Fortunade, appartenant à la paroisse du même nom ? Ce chef n'est point un buste en orfèvrerie. C'est une tête en bronze fondu, puis ciselé et étamé, divisée en deux morceaux s'ouvrant à charnière, afin de permettre d'y renfermer la relique. Je ne parle pas du pied du reliquaire : il est d'une forme tout à fait disgracieuse et remonte à l'année 1801, ainsi que le constate l'inscription qui y est gravée. L'œuvre, infiniment moins riche, sous le rapport de la matière, que les autres chefs de saints, d'ailleurs connus, que renferme l'exposition, leur est cependant supérieure par la facture et l'inexprimable sentiment de douceur répandu sur tout le visage. C'est un charmant morceau de sculpture française du xv^e siècle, dont il serait à désirer que l'on répandit le moulage, mais dont la photographie, exécutée elle-même d'après un moulage, peut, en attendant, donner une idée suffisamment juste. Ce serait abuser de la patience des membres de la Société que de leur énumérer toutes les richesses de l'exposition de Tulle. Nous croyons en avoir assez dit pour montrer l'intérêt qu'elle présente et il est à souhaiter qu'elle reçoive la visite des archéologues qui s'occupent de notre orfèvrerie limousine. »

M. Müntz, membre résidant, entretient la Société du mausolée du cardinal de Lagrange († 1402), dont une partie est conservée au Musée d'Avignon. Un dessin ancien qu'il a découvert à Rome lui permet de reconstituer cet ouvrage célèbre qui semble révéler dans une de ses figures la main d'un artiste de l'école de Claux Sluter.

M. Courajod appuie les arguments de M. Müntz et signale une figure semblable et du même temps à l'évêché de Laon.

1. Le nimbe qui entoure la tête du personnage n'a aucune signification, et l'image du prieur Guillaume a été appliquée sur une plaque destinée primitivement à recevoir une figure de saint.



Chef de sainte Fortunade.

M. Courajod, membre résidant, annonce à la Compagnie que les réclamations qu'elle a faites contre l'aliénation par le curé de Breuil (Marne) d'une Vierge en marbre du xvi^e siècle ont eu un heureux résultat. Après un long procès, la commune de Breuil est rentrée en possession de cette statue qui est actuellement conservée au Musée de Cluny.

Séance du 27 Juillet.

Présidence de M. HÉRON DE VILLEFOSSE, président.

Ouvrages offerts :

Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes, VI^e année, n^o 3. Gap, 1887, in-8^o.

— *de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace*, 2^e série, t. XIII, livr. 1. Strasbourg, 1887, in-8^o.

Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône, t. VII, 3^e partie. Chalon-sur-Saône, 1886, in-8^o.

Société archéologique de Bordeaux, t. XI, fasc. 1. Bordeaux, 1886, in-8^o.

MELOIZES (A. DE). *Anciens vitraux dans l'église de Saint-Georges de Poysieux (Cher)*. Bourges, 1878, in-8^o.

— *Notes archéologiques sur les fouilles faites à Bourges en 1884-1885*. Bourges, in-8^o.

— *Note sur deux souterrains refuges découverts dans la commune de Saint-Aoustrille, près Issoudun (Indre)*. Bourges, 1887, in-8^o.

— *Note sur un très ancien vitrail de la cathédrale de Bourges*. Bourges, 1873, in-8^o.

— *Rapport sur les fouilles de deux tumulus à Morthomiers (Cher)*. Bourges, 1883, in-8^o.

— *Villa romaine découverte à Thizay (Indre)*. Bourges, 1875, in-8^o.

Correspondance.

M. Combes, avocat à la cour d'appel, présenté par MM. A. de Barthélemy et Héron de Villefosse, M. l'abbé Corneaux,

curé de Longpont, présenté par MM. Héron de Villefosse et Courajod, M. Émile Ruelle, administrateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, présenté par MM. Héron de Villefosse et Mowat, M. A. des Méloizes, présenté par MM. Aubert et de Lasteyrie, écrivent pour solliciter le titre d'associés correspondants nationaux, le premier à Nueil-sous-Faye (Vienne), le second à Longpont (Aisne), le troisième à Paris, le quatrième à Bourges. Les commissions chargées de présenter un rapport sur les titres scientifiques des candidats seront composées : pour M. Combes, de MM. l'abbé Thédénat, Müntz et Courajod ; pour M. l'abbé Corneaux, de MM. l'abbé Thédénat, Mowat et Flouest ; pour M. E. Ruelle, de MM. l'abbé Thédénat, A. de Barthélemy et Müntz ; pour M. A. des Méloizes, de MM. A. de Barthélemy, Müntz et Mowat.

Travaux.

M. le Président signale la présence de M. Kondakoff, professeur d'archéologie à Odessa, et lui souhaite la bienvenue au nom de la Compagnie.

Au nom de la Commission des impressions, M. l'abbé Thédénat dépose sur le bureau le quatrième trimestre de l'année 1886 et le premier trimestre de l'année 1887 du Bulletin de la Société.

M. A. de Barthélemy, membre résidant, lit une note de M. d'Angibaud, associé correspondant national, sur les remparts de Saintes :

« Je crois, contrairement à M. Audiat, que l'édification de ces remparts remonte au XI^e siècle, et je m'appuie sur un texte que personne n'a encore cité, je crois, au moins parmi les savants de Saintes qui se sont occupés de la question. Il est imprimé pourtant depuis plus de vingt ans :

« Tempore siquidem quo urbs et provincia Xanctonensium principibus Andegavensium subjecta erat, comitem ipsorum, Gaufridum scilicet, virum fortissimum, viam universe carnis fuisse ingressum accidit. Cujus potencia omnipotentis Dei judicio de medio sublata, nepos ejus, consiliis et opibus reliquorum principum, auxiliis virorum debellatorum, prefatum

urbem omni virtute munivit, omni diligentia clausit, clausam et munitam tenuit, observavit. Cives igitur de thesauris super aurum et thopasion preciosis solliciti tristabantur, metuentes ut ab imminente exercitu comitis Pictavensium pariterque ducis Aquitanorum Guillelmi, viri tam sapientia preediti quam annis potentissimi raperetur atque alio transportaretur..... Quo facto in ecclesia Sancti Petri, que dicitur puellani, uterque sanctus (saint Eutrope et saint Léonce) tamdiu mansit quamdiu longa obsidio, armis et machinis, munitionibus et castellis circumpositis, angustia famis et necis urbem usque ad deditionem pressam gravissime afflixit.

« Ce texte est extrait de l'office de la translation des restes de saint Eutrope et de saint Léonce, qui se trouve dans un bréviaire du ^{xiii}^e siècle, appartenant à la Bibliothèque nationale, et inscrit sous le n° 16309. Ce document me semble avoir toute la valeur historique désirable. Cet office, en effet, a été rédigé par un témoin oculaire de la translation, comme il le dit au commencement des leçons, mais avant de relater ce qu'il a vu, il rapporte ce qu'il entend de la bouche des vieillards : *Sed ante hanc quam describendam suscipimus, aliam eorumdem Sanctorum translationem a senioribus civitatis extitisse didicimus.*

« *Omni diligentia clausit* ne devait-il pas être traduit par : « il renferma la ville en toute hâte, » version qui expliquerait le péle-mêle que l'on constate dans l'amas de matériaux composant les murs ?

« Le fait signalé par l'auteur est exact. Saintes a été assiégée et prise par famine en 1062, pendant la rivalité des comtes d'Anjou et du duc de Poitiers, Gui Geoffroy ou Guillaume VIII.

« Geoffroy Martel, avant sa mort (1060), n'ayant pas d'enfants, partagea ses domaines entre ses neveux et donna la Saintonge à Foulques le Réchin avec l'Anjou. Foulques et son frère Geoffroy entrèrent à main armée sur les terres du duc d'Aquitaine et gagnèrent, à Chef-Boutonne, en 1061, une bataille dans laquelle Gui Geoffroy fut fait prisonnier. Les Angevins entrèrent à Saintes, et ce seraient eux qui auraient fortifié la ville, craignant le retour de Gui Geoffroy

qui, rendu à la liberté, rassemblait une armée pour venger sa défaite. L'année suivante il mettait le siège devant Saintes et s'en rendait maître. Voilà le fait attesté par les historiens (*Script. rer. franc.*, tome XI).

« On sait d'autre part qu'en 765 les remparts de Saintes furent détruits. Ils ne durent pas être relevés, puisqu'en 1061 les Angevins les reconstruisirent.

« Si des monnaies, appartenant au ^x^e siècle, comme M. de Barthélemy paraît disposé à l'admettre, ont été découvertes à cinq mètres de profondeur, ce fait aurait une grande importance dans le débat. Nous saurons bientôt si l'examen approfondi de ces monnaies auquel se livre M. de Barthélemy confirme sa première impression. »

M. Mowat, membre résidant, rappelle qu'une inscription, récemment découverte à Saintes, fait connaître les noms C. Julius Macer, d'un décurion duplicaire de l'*ala Atectorigiana*, c'est-à-dire d'une aile de cavalerie auxiliaire gauloise, ainsi appelée de celui qui l'avait levée, Atectorix. Or, une inscription gauloise de Nérès, conservée au musée de Cluny¹, mentionne un personnage, Bratronos Nantonion(os), c'est-à-dire fils de Nantonios, dont le nom est suivi des mots EPAD (par un *d* barré) ATECTORIGI, connus d'ailleurs séparément par les légendes de deux monnaies gauloises². Comme le mot *epad*, visiblement dérivé de *epos*, « equus », paraît correspondre à *equus* ou à *equitatus*, cf. ἵππας, gén. ἱππάδος, il est à supposer que les mots *epad Atectorigi* sont en rapport étroit précisément avec la locution latine *ala Atectorigiana*; en d'autres termes, l'inscription de Nérès semble contenir, sous forme gauloise, la mention de l'*ala Atectorigiana*, révélée, sous forme latine, par l'inscription de Saintes. Le biturige Bratronos aurait donc été, sinon le chef, du moins l'un des cavaliers de la même aile atectorigienne à laquelle a appartenu le santon C. Julius Macer.

On est également fondé à croire que le mot *epad* entre

1. Mowat, *Découverte d'une inscription gauloise à Paris*, dans *Revue archéologique*, XXXV, 1878, p. 94 et 188.

2. A. de Barthélemy, *Liste des mots relevés sur les monnaies gauloises*, dans *Revue celtique*, I, 1872, p. 293 et 295.

dans la composition de *Epasnactus*, et que ce dernier mot, donné par César¹ comme nom d'un chef arverne, est peut-être simplement un titre militaire équivalent par exemple à *ἑκαρχος*, *magister equitum*; une conjecture de ce genre est permise à l'égard du mot *Vercingetorix*, « valde fortis dominus², » duquel Florus (II, 4) disait : *nomine etiam quasi ad terrorem composito*.

La construction d'*epasnactus*, epas(e)n-actus, rappelle, par son deuxième terme, celle de *amb-actus*, qui se lit sur une monnaie gauloise, et aussi dans un passage des *Commentaires* de César (VI, 15), en vertu duquel il rentre dans le même cercle hippique, *atque eorum (scilicet equitum Gallorum) ut quisque est genere copiosius amplissimus, ita plurimos circum se ambactos clientesque habent*.

Séance du 7 Septembre.

Présidence de M. HÉRON DE VILLEFOSSE, président.

Ouvrages offerts :

Annuaire de la Société française de numismatique et d'archéologie, juillet-août 1887. Paris, in-8°.

Bulletin critique, publié sous la direction de MM. Duchesne, Ingold, Lescœur et Thédénat, VIII^e année, n^{os} 15-17. Paris, 1887, in-8°.

— *de correspondance hellénique*, mars-novembre 1887. Paris, in-8°.

— *de la Diana*, t. IV, n^o 1. Montbrison, in-8°.

— *de la Société archéologique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure*, année 1886, 2^e semestre. Nantes, 1887, in-8°.

— *de la Société archéologique de Touraine*, t. VII, 3^e et 4^e fasc. Tours, 1887, in-8°.

— *de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, année 1887, 2^e trimestre. Poitiers, in-8°.

1. César, *Bell. gall.*, VIII, 44.

2. Glück, *Die bei Caius Julius Caesar vorkommenden keltischen Namen*, p. 76.

- de la Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire, t. IV, 1^{re} fasc. Chalon-sur-Saône, 1887, in-8°.
- de la Société de statistique, sciences, lettres et arts du département des Deux-Sèvres, avril-juin 1887. Niort, in-8°.
- de la Société historique et archéologique de Langres, juin 1887. Langres, in-8°.
- de la Société historique et archéologique du Périgord, t. XIV, 4^e livr. Périgueux, 1887, in-8°.
- de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze, t. IX, 3^e livr. Brive, 1887, in-8°.
- Catalogue de sigillographie du Musée de Troyes. Troyes, 1887, in-8°.
- Journal des Savants, juin-juillet 1887. Paris, in-4°.
- Mémoires de l'Académie de Stanislas, 5^e série, t. IV. Nancy, 1887, in-8°.
- de la Société d'agriculture, des sciences, des arts et belles-lettres du département de l'Aube, 2^e série, t. XXIII. Troyes, 1886, in-8°.
- de la Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle, t. XVII. Metz, 1887, in-8°.
- de la Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire, t. VI, 2^e fasc. Chalon-sur-Saône, 1887, in-8°.
- de la Société historique du Cher, 4^e série, t. III. Bourges, in-8°.
- de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon, années 1882-1885. Lyon, 1886, in-8°.
- Revue africaine, n° 181. Alger, 1887, in-8°.
- de l'Afrique française, VI^e année, nos 28-29. Paris, 1887, in-8°.
- de l'art chrétien, nouv. série, t. V, 2^e livr. 1887, in-4°.
- Travaux de l'Académie nationale de Reims, 79^e année, 1885-1886. Reims, 1887, in-8°.
- BROCARD (Henry). *Les rues de Langres*. Langres, 1887, in-8°.
- COURNAULT (Charles). *Les artistes célèbres. Ligier Richier, sculpteur lorrain du XVI^e siècle*. Paris, 1887, in-8°.
- DEMOLE (E.). *A. Morel Fatio. Quelques mots sur sa vie et son œuvre*. Lausanne, 1887, in-16.
- ESPÉRANDIEU (Ém.). *Note sur les inscriptions romaines récemment découvertes à Saintes*. Saintes, 1887, in-8°.

HAILLANT. *Bibliographie des cartes et plans géographiques des Vosges*. Épinal, 1887, in-8°.

— *Bibliographie vosgienne de l'année 1884 et Supplément de l'année 1883*. Épinal, Paris, 1887, in-8°.

LOMBARD DUMAS et L. ROUSSET. *Note sur une sépulture mégalithique avec représentation d'une figure humaine découverte près d'Uzès*. Nîmes, 1887, in-8°.

MAZEROLLE (Fernand). *Jetons rares ou inédits*. Paris, 1887, in-8°.

RIANT (comte). *La part de l'évêque de Béthlém dans le butin de Constantinople en 1204*. Paris, 1886, in-8°.

TAILLEBOIS (E.). *Quelques mots sur le nom Nêhe que porta la fontaine chaude de Dax*. Dax, 1887, in-8°.

Correspondance.

M. Ferdinand Mazerolle, présenté par MM. Ant. Héron de Villefosse et G. Schlumberger, et M. l'abbé Noguez, présenté par MM. A. de Barthélemy et Ant. Héron de Villefosse, écrivent pour solliciter le titre d'associé correspondant national, le premier à Marigny (Saône-et-Loire), le second à Dampierre-sur-Boutonne (Charente-Inférieure). Le Président désigne MM. A. de Barthélemy, Thédénat et Flouest pour former la commission chargée de présenter un rapport sur les titres scientifiques de M. Mazerolle, et MM. Flouest, Mowat et Germain Bapst pour former la commission chargée de présenter un rapport sur les titres scientifiques de M. l'abbé Noguez.

Travaux.

M. le Président annonce la mort de M. Morel-Fatio, associé correspondant étranger à Lausanne, et se fait l'interprète des regrets de la Compagnie.

M. E. Müntz, membre résidant, communique, d'après l'*Archivio storico napoletano*, des notices sur un certain nombre d'artistes célèbres qui ont travaillé à Naples dans le dernier tiers du xv^e siècle (Aristotele di Fioravante, Francesco Laurana, Fra Giocondo, etc.) et dont le passage dans cette ville n'avait pas été connu jusqu'ici par les historiens d'art.

M. Saglio, membre résidant, revient sur une observation qu'il a eu l'occasion de faire dans la séance du 24 novembre 1886. Le *Bulletin*, récemment distribué, la rapporte dans des termes qui ne sont pas tout à fait conformes à sa pensée. Il semble en résulter que les *apobates* grecs et les *desultores* romains n'étaient autre chose que des *acrobates*, c'est-à-dire des faiseurs de tours de force et d'adresse tels qu'on en voit encore dans les cirques. Il y en eut bien en effet de tels, et une mosaïque récemment publiée par M. Le Blant dans les *Mélanges d'archéologie de l'école française de Rome* en offre un exemple remarquable. On en trouve d'autres chez les Grecs et chez les Étrusques. Mais ces écuyers, bien qu'ils soient désignés sous le nom de *desultores* par les auteurs latins, ne doivent pas être confondus avec les *apobates* et les *desultores* des jeux publics. Ceux qui s'y disputaient le prix pouvaient appartenir aux plus nobles familles et même, à Athènes, Erichonius passait pour avoir couru en *apobate*. L'*apobate* devait descendre de son char pendant la course et y remonter avant qu'elle fût terminée. On en a aujourd'hui des exemples dans plusieurs bas-reliefs. Cette course est aussi rappelée dans les bas-reliefs de la frise du Parthénon où l'on voit des jeunes gens montant en char ou en descendant. On cite des courses d'*apobates* à Athènes, en Béotie; il y en eut probablement ailleurs.

Sans doute, on donne aussi indifféremment le nom d'*apobates* ou d'*anabates* (c'est sous ce dernier nom que les désigne Pausanias) à d'autres coureurs qui figuraient à Olympie dans un autre exercice appelé *Kάπη*. Ils ne couraient pas sur des chars, mais à cheval, et devaient sauter à bas du cheval et terminer la course à pied en tenant leur monture par la bride. On voit de ces écuyers sur divers monuments (vases peints et terres cuites), on en trouve aussi la représentation dans une peinture étrusque. Les Étrusques ont imité beaucoup de jeux des Grecs. M. Saglio fait passer sous les yeux de ses confrères des dessins de ces divers monuments.

M. Molinier, membre résidant, rend compte à la Société d'une excursion qu'il vient de faire récemment dans la Cor-

résé en compagnie de M. Ernest Rupin. Ils ont pu reproduire la plupart des monuments d'émaillerie conservés dans le département : notamment les chasses de Châamberet et de Saint-Viance-du-Chalard. M. Molinier montre les photographies de ces monuments ainsi que la chasse conservée à Ally, dans le Cantal.

M. Mowat, membre résidant, dit qu'il croit utile de conserver la trace d'une communication à lui faite par feu M. Alfred Danicourt, quelques jours avant sa mort, survenue le 27 juillet dernier. Il s'agit d'une lampe en terre cuite qu'il aurait achetée à Barone, de Naples, et qui porterait l'inscription soi-disant osque :

IIAKVOBAAIO

M. Mowat, n'ayant pas vu l'original, ne peut garantir l'exactitude ni l'authenticité de ce texte ; mais, sur cette indication, l'objet pourra se retrouver dans la collection d'antiquités léguée par Danicourt à Péronne, sa ville natale.

M. Babelon croit que l'inscription est fausse, ayant été ajoutée après coup.

M. Mowat annonce ensuite qu'il a reçu de M. V. J. Vaillant, de Boulogne-sur-Mer, la communication d'une intéressante découverte archéologique faite à Brimeux (Pas-de-Calais), au lieu dit Le Fort, et remontant à l'année 1885. C'est un jeu de poids en bronze, au nombre de sept (il en manque un), en forme de capsules hémisphériques, s'emboîtant exactement les unes dans les autres ; elles portent respectivement les inscriptions suivantes gravées en creux :

1°	EXAD	I	CASI	—	231 grammes.
2°	EXA	S	CAS	—	156 gr.
3°	EXA	∴	CAS	—	101 gr.
4°	EXA	°	CAS	—	78 gr.
5°	EA	°	CA	—	52 gr.
6°		(manque)		—	(27 gr.)
7°		∴		—	14 gr.

On connaît d'autres exemplaires de poids de ce genre ; mais il est très rare d'en rencontrer des jeux complets, et c'est là ce qui fait surtout la valeur de celui de Brimeux.

On peut citer, à titre de comparaison, celui qui est conservé au Musée Bréra, à Milan¹, et qui se compose de huit pièces, avec les inscriptions :

1°	EXAC · AD	X	CASTOR
2°	EXA · AD	V	CASTO
3°	EXA · AD	III	CASTO
4°	EX · AD	II	CAST
5°	EX · AD	I	CAST
6°	EX · A	S	CAS
7°	EX · A	∴	CAS
8°	EX	∴	CA

On peut encore citer un poids de bronze conservé au Musée de Bâle², portant, en caractères niellés d'argent :

∴	<i>face supérieure.</i>
III	<i>face latérale.</i>
EX · A · CAS	<i>face inférieure.</i>

Ces inscriptions, sous leurs formes plus ou moins abrégées, signifient toutes, indépendamment de la marque pondérale, *exactum ad (aedem) Castoris*, contrôlé au temple de Castor.

M. Mowat se borne à ces remarques pour faire apprécier l'importance de la découverte de Brimeux, sans empiéter sur le commentaire que M. Vaillant se propose d'en donner dans une prochaine publication³.

1. *Corp. inscr. latin.*, V, 8119, 4.

2. Mommsen, *Inscr. confœd. Helv.*, n° 340.

3. Depuis lors M. Vaillant a fait paraître un mémoire intitulé : *Étude sur un jeu de poids antiques trouvés à Brimeux, département du Pas-de-Calais, et sur ses inscriptions*. Arras, 1888, 16 pages in-8° avec planche. (Extrait du *Bulletin de la Commission des antiquités départementales du Pas-de-Calais*, t. VI, n° 41.)

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX

DU 4^e TRIMESTRE DE 1887.

Séance du 9 Novembre.

Présidence de M. E. SAGLIO, ancien président.

Ouvrages offerts :

- Aarboger for nordisk oldkyndighed og historie*, 1887, 3^e livr. Copenhague, in-8°.
- Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique; notices biographiques et bibliographiques*; an. 1886. Bruxelles, 1887, in-18.
- Actes de l'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux*, XLVII^e année, 1885. Bordeaux, in-8°.
- Annales de la Société d'émulation du département des Vosges*. Épinal, 1887, in-8°.
- *de la Société historique et archéologique du Gâtinais*, trimestres 2-3. 1887, in-8°.
- Annuaire de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique*, 1886-1887. Bruxelles, in-18.
- *de la Société française de numismatique et d'archéologie*, septembre-octobre 1887. Paris, in-8°.
- Atti della reale Accademia dei Lincei*, ann. CLXXXIV, série IV, t. III, fasc. 10. Rome, 1887, in-4°.
- Bulletin critique*, publié sous la direction de MM. Duchesne, Ingold, Lescœur, Thédénat, VIII^e année, nos 18-21. Paris, 1887, in-8°.
- *de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique*, t. IX-XII, 1885-1886. Bruxelles, 1887, in-8°.

- de la *Diana*, t. IV, n° 2. Montbrison, 1887, in-8°.
- de la *Société archéologique de Bordeaux*, t. XII, fasc. 1. Bordeaux, 1887, in-8°.
- de la *Société archéologique d'Eure-et-Loir*, n° 179. Chartres, 1887, in-8°.
- de la *Société archéologique et historique de l'Orléanais*, t. IX, n° 133. Orléans, 1887, in-8°.
- de la *Société d'anthropologie de Bruxelles*, t. VI, 1887-1888. Bruxelles, in-8°.
- de la *Société de Borda*. Dax, XII^e année, 1887, 3^e trimestre. Dax, in-8°.
- de la *Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme*, octobre 1887. Valence, in-8°.
- de la *Société des amis des monuments parisiens*, n° 6. Paris, 1887, in-8°.
- de la *Société des Antiquaires de Picardie*, an. 1887, n° 2. Amiens, 1887, in-8°.
- de la *Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, an. 1887, 3^e série, t. II. Auxerre, 1887, in-8°.
- de la *Société d'étude des Hautes-Alpes*, VI^e année, 1887, in-4°. Gap, 1887, in-8°.
- de la *Société dunoise*, octobre 1887. Châteaudun, in-8°.
- de la *Société industrielle de Mulhouse*, juillet-août 1887. Mulhouse, in-8°.
- de la *Société jersiaise*, XII^e année. Jersey, 1887, in-8°.
- et *mémoires de la Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine*, t. XVII, 2^e part. Rennes, 1887, in-8°.
- *historique de la Société des Antiquaires de la Morinie*, livr. 143. Saint-Omer, 1887, in-8°.
- Beiträge zur Kunde steiermärkischer. Geschichtsquellen*, XXII^e année. Graz, 1887, in-8°.
- Bullettino di archeologia e storia dalmata*, an. X, n° 9. Spalato, 1887, in-8°.
- Cambridge antiquarian Society (List of the members of the)*, 23 mars 1887. Cambridge, in-8°.
- Jahrbücher des Vereins von Alterthumsfreunden in Rheinlande*, t. LXXXIII. Bonn, 1887, in-8°.
- Journal des Savants*, août-septembre 1887. Paris, in-4°.

- Korrespondenzblatt des Westdeutschen Zeitschrift für Geschichte und Kunst*, septembre 1887. Trèves, in-8°.
- Mémoires de l'Académie des sciences, lettres et arts d'Aras*, 2^e série, t. XVIII. Aras, 1887, in-8°.
- de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, t. VI, fasc. 2. Orléans-Paris, 1887, in-8°.
- de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne, ann. 1885-1886. Châlons-sur-Marne, 1887, in-8°.
- de la Société d'émulation du Jura, 4^e série, t. II. Lons-le-Saunier, 1887, in-8°.
- de la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse, 5^e série, t. II, fasc. 1. Guéret, 1887, in-8°.
- de la Société de statistique, sciences, lettres et arts du département des Deux-Sèvres, 3^e série, t. IV. Niort, 1887, in-8°.
- de la Société historique et archéologique de Langres, 1887, n° 6. Langres, in-8°.
- et comptes-rendus de la Société scientifique et littéraire d'Alais, an. 1885. Alais, 1886, in-8°.
- Mittheilungen des historischen Vereins zur Steiermark*, t. XXXV. Graz, 1887, in-8°.
- Proceedings of the american philosophical Society*, t. XXIV. 1887, in-8°.
- Recueil de la Commission des arts et monuments historiques de la Charente-Inférieure et Société d'archéologie de Saintes*, 3^e série, t. II, livr. 11-12. Saintes, 1887, in-8°.
- Revue africaine*, n° 182. Alger, 1887, in-8°.
- de Comminges, t. III, 1887, 2^e et 3^e trimestres. Saint-Gaudens, 1887, in-8°.
- de l'Afrique française, VI^e année, n° 30. Paris, 1887, in-8°.
- de Saintonge et d'Aunis, t. VII, 4^e livr. Saintes, 1887, in-8°.
- savoyenne, XXVIII^e année, août-septembre 1887. Annecy, in-8°.
- Vjesnik hrvatskoga arheološkoga društva*, t. IX, livr. 4. Agram, 1887, in-8°.
- Zeitschrift des Vereins für thuringische Geschichte und Alter-*

- thumskunde*, nouv. série, t. V, livr. 3-4. Iéna, 1887, in-8°.
- BEZIER (P.). *Supplément à l'inventaire des monuments mégalithiques d'Ille-et-Vilaine*. Rennes, 1886, in-8°.
- BRYCE. *The predictions of Hamilton and Tocqueville*. Baltimore, 1887, in-8°.
- BUTLER (Nicholas). *The effect of the War of 1812*. Baltimore, 1887, in-8°.
- CUMONT (C.). *Les pointes de flèches en silex à tranchant transversal*. 1887, in-8°.
- DELAVILLE-LEBOULX. *Les statuts de l'ordre de l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem*. Paris, 1887, in-8°.
- GOY (Pierre DE). *L'industrie du bronze en Berry*. 1887, in-8°.
- *Sépultures antiques en Berry*. 1887, in-8°.
- HAILLANT. *Nouvelles notes pour le plan d'une bibliographie vosgienne*. Épinal, 1887, in-8°.
- LEFÈVRE-PONTALIS (Eugène). *Bibliographie des sociétés savantes de la France*. Paris, 1887, in-4°.
- LEMARIÉ (Eugène). *Fariboles saintong'heuses*, n° 7-30. In-8°.
- MAX-WERLY (L.). *Reconstitution, au moyen du cadastre, de l'état ancien du Barrois aux diverses époques de son histoire*. Nancy, 1887, in-8°.
- QUARRÉ-REYBOURON. *Essai bibliographique et catalogue de plans et gravures concernant le bombardement de Lille en 1792*. Lille, 1887, in-8°.
- ROBERT (F. DES). *Les seigneurs de Xeuville*. Metz, 1887, in-8°.

Correspondance.

M. le baron de Beaucorps, présenté par MM. Héron de Villefosse et Chabouillet, écrit pour solliciter le titre d'associé correspondant national au château du Fief, commune de Genouillé (Charente-Inférieure). Le président désigne MM. Flouest, Mowat et Thédénat pour former la commission chargée de présenter un rapport sur les titres scientifiques du candidat.

M. Chautard, associé correspondant national à Lille, écrit pour donner sa démission.

Travaux.

M. le Président annonce la mort de M. Becq de Fouquières, associé correspondant national à Ramecourt (Pas-de-Calais), et se fait l'interprète des regrets de la Compagnie.

Au nom des commissions nommées à cet effet, M. Flouest lit des rapports favorables sur les candidatures de M. Vachez et de M. l'abbé Noguez ; M. l'abbé Thédénat, sur les candidatures de MM. C. Combes, l'abbé Corneaux et Ruelle ; M. E. Molinier, sur la candidature de M. Pasquier au titre d'associé correspondant national ; on procède au vote, et les candidats, ayant obtenu le nombre des voix exigées par le règlement, sont proclamés associés correspondants nationaux ; M. Vachez à Lyon, M. l'abbé Noguez à Dampierre-sur-Boutonne (Charente-Inférieure), M. C. Combes à Nueil-sur-Fage (Indre-et-Loire), M. l'abbé Corneaux à Longpont (Aisne), M. Ruelle à Paris, M. Pasquier à Foix (Ariège).

M. Flouest, membre résident, profite de la première réunion tenue par la Société depuis la distribution du dernier fascicule du *Bulletin* pour relever une erreur qui s'est glissée au procès-verbal de la séance du 1^{er} septembre 1886.

Il n'est jamais entré dans sa pensée de reprocher aux administrations de certains musées de province, et notamment à celle du Musée de Nevers, de laisser dans un *abandon regrettable des collections archéologiques*. Il s'est borné à exprimer le vœu qu'on y apprécîât mieux désormais l'intérêt, pour l'étude des origines nationales, d'antiquités gauloises qui se voient préférer, dans l'arrangement des vitrines en vue, des pièces de plus de volume ou de plus flatteuse apparence, mais n'ayant d'ordinaire qu'une utilité fort contestable pour l'éclaircissement du passé de la région.

Le même membre, au nom de M. Aurès, associé correspondant national à Nîmes, fait hommage à la Société d'un nouveau fascicule des *Notes relatives à la détermination de la contenance des mesures assyriennes*, publiées par le savant

ingénieur en chef. Ce fascicule est particulièrement consacré à la confirmation des opinions précédemment émises par l'auteur.

MM. Müntz et J. de Laurière, membres résidants, lisent un mémoire sur le tombeau de Clément V dans l'église d'Uzès et présentent à la Compagnie des photographies de ce monument.

Le mémoire de MM. Müntz et J. de Laurière est renvoyé à la Commission des impressions.

M. R. Mowat, membre résidant, signale la découverte à Suresnes, près Paris, d'un ancien cimetière contenant des cercueils en plâtre en forme de trapèze allongé et orientés les pieds au sud-est. Les extrémités sont ornées de dessins symboliques en relief.

M. P. Nicard croit que ces sculptures sont chrétiennes. La communication de M. Mowat donne lieu à une discussion à laquelle prennent part MM. Flouest, J. de Laurière et Ravaisson-Mollien.

Séance du 16 Novembre.

Présidence de M. Ant. HÉRON DE VILLEFOSSE, président.

Ouvrages offerts :

Aarboger for nordisk oldkyndighed og historie, t. II, livr. 2. Copenhague, in-8°.

Atti della reale Accademia dei Lincei, an. CCLXXXIII, série II, t. IV; série III, t. XII; série IV, t. II. Rome, 1886 et 1887, in-4°.

Bulletin de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg, t. XXXI, feuilles 28-36. Saint-Petersbourg, 1887, in-4°.

— de la Société de statistique, sciences, lettres et arts du département des Deux-Sèvres, an. 1887, nos 7-9. Niort, 1887, in-8°.

— de la Société historique et archéologique du Périgord, t. XIV, livr. 5. Périgueux, 1887, in-8°.

- Bullettino di archeologia e storia dalmata*, an. X, n° 7-8. Spalato, 1887, in-8°.
- Commission des antiquités et des arts, Commission de l'Inventaire des richesses d'art, département de Seine-et-Oise*, t. VII. Versailles, 1887, in-8°.
- Der Geschichtsfreund*, t. XLII. Einsiedeln, 1887, in-8°.
- Korrespondenzblatt des westdeutschen Zeitschrift für Geschichte und Kunst*, VI^e année, n° 7-8. Trèves, 1887, in-8°.
- Mémoires de l'Académie de Vaucluse*, t. VII, an. 1887, 2^e trim. Avignon, 1887, in-8°.
- *de la Société d'émulation de Cambrai*, t. XLII. Cambrai, 1887, in-8°.
- Memorie di scienze, lettere ed arti in Modena*, t. XX, part. III. Modène, 1887, in-4°.
- Proceedings of the Society of antiquaries of London*, novembre 1886-avril 1887. Londres, in-8°.
- Revue savoisiennne*, XXVIII^e année, novembre 1887. Annecy, in-8°.
- Société archéologique de Bordeaux*, t. X, fasc. 2. Bordeaux, 1885, in-8°.
- The american antiquarian and oriental journal*, t. IX, n° 4. Chicago, 1887, in-8°.
- Transactions of the american ethnological society*, t. I-II. New-York, in-8°.
- Viestnik hrvatskoga arheologica Društva*, t. IX, fasc. 2-3. Agram, 1887, in-8°.
- Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte und Kunst*, VI^e année, livr. III. Trèves, 1887, in-8°.
- ADAMS (Herbert). *Note on the literatur of charities*. Baltimore, 1887, in-8°.
- BERENDT (Hermann). *Analytical alphabet for the american et central american languages*. New-York, 1869, in-8°.
- JULLIOT et PROU. *Le Livre des reliques de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif de Sens, de Geoffroy de Courlon*. Sens, 1887, in-8°.
- LÈVRE (A.-F.). *Les chemins botinés*. Melles, 1887, in-8°.

Correspondance.

M. le Président lit des lettres de MM. Combes, Corneaux, Pasquier et Vachez, qui remercient la Compagnie de les avoir admis au nombre des associés correspondants nationaux.

Travaux.

Au nom de la Compagnie, M. le Président félicite nos confrères MM. A. de Barthélemy et C. Port, élus, le premier membre ordinaire, le second membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

M. E. Babelon, membre résidant, dépose sur le bureau un ouvrage de MM. Julliot et Prou intitulé : *le Livre des reliques de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif de Sens, de Geoffroy de Courlon* :

« Ce livre se compose de plusieurs parties. Ce qui forme le fond et comme le centre de la publication, c'est le *Libellus editus super reliquiis et fundatione mon. s. Petri Vivi Senonensis* ou livre des reliques, composé par le moine Geoffroy de Courlon, qui est aussi l'auteur d'une chronique universelle, en 1293. Ce livre, qui comprend l'énumération des reliques pieusement conservées à Saint-Pierre-le-Vif, a été composé pour servir de guide au sacriste et le mettre en mesure de renseigner les fidèles sur les reliques confiées à sa garde. Sans parler des renseignements nombreux que ce livre apporte à l'histoire sénonnaise, car il est suivi d'un important catalogue des archevêques de Sens, il donne d'assez intéressants documents à l'archéologie du moyen âge, descriptions sommaires de chasses (l'une d'elles attribuée à saint Éloi), descriptions de tombes, indications de l'emplacement des autels de l'église du monastère.

« Divers documents, et particulièrement deux obituaires, ont été ajoutés en appendice. Signalons aussi une charte de l'abbé Geoffroy, oncle de Geoffroy de Courlon, datant de 1277 et relative à la réparation des verrières de l'église; puis enfin toute une série de pièces concernant des promenades de reliques à travers la France au xv^e siècle à l'effet d'obtenir

des secours pécuniaires des fidèles pour la réparation du monastère. J'ai cru devoir insister sur cette publication en raison des renseignements archéologiques qu'elle peut fournir. »

Au nom de la commission nommée à cet effet, M. A. de Barthélemy lit un mémoire favorable sur la candidature de MM. F. Mazerolle et des Méloizes au titre d'associé correspondant national. On procède au vote, et les candidats, ayant obtenu le nombre des voix exigées par le règlement, sont proclamés associés correspondants nationaux, le premier à Marigny (Saône-et-Loire), le second à Bourges.

M. A. de Barthélemy lit ensuite, au nom de la commission des impressions, un rapport sur les mémoires à insérer dans le volume en préparation. Les conclusions de ce rapport sont adoptées.

M. Courajod, membre résidant, présente à la Société la photographie d'un objet en bronze conservé au musée Correr, à Venise, et représentant le buste d'un more ou d'un nègre. A l'aide d'un passage du *Traité d'architecture* de Filarète, d'un article des comptes du roi René daté de 1448 et d'une citation de Bernard Palissy, il établit que cet objet, dont René d'Anjou possédait un autre exemplaire, est un soufflet à vapeur inventé vraisemblablement par Filarète.

M. de Boislisle croit que le principe du soufflet à vapeur a été appliqué à de petits ustensiles appelés éolipyles.

MM. Müntz et Lecoy de la Marche prennent part à la discussion et donnent des détails sur les ouvrages de Filarète et de ses relations avec le roi René.

M. Ulysse Robert, membre résidant, lit une note sur un reliquaire de saint Léger conservé à l'église de Chaux-les-Châtillon (Doubs).

« Plusieurs monastères ont prétendu posséder tout ou partie du chef de saint Léger, évêque d'Autun. Pour ne parler que de ceux dont les prétentions ont été le moins dis-

cutées, je citerai, d'après ses principaux biographes modernes, notamment dom Pitra¹ et M. Babinet², Saint-Vaast d'Arras, Murbach, Jumièges, Maymac et Saint-Pierre de Préaux, près Lisieux. L'église de Saint-Léodégar, à Lucerne, aurait, elle aussi, depuis le commencement de ce siècle, le crâne et deux dents du saint, qui étaient autrefois conservés à Massmunster, en Alsace³. Enfin, d'après une communication de notre confrère M. Gauthier, archiviste du Doubs, l'abbaye de Baume-les-Dames, où était honorée sainte Odile, cousine de saint Léger, aurait possédé le chef de celui-ci dans un reliquaire en argent, en forme de buste. Si l'on peut vraisemblablement admettre l'existence simultanée dans plusieurs églises de divers fragments du chef de l'évêque d'Autun, il est difficile de concilier les prétentions de celles de ces églises qui pensaient avoir le chef tout entier. Il n'est pas jusqu'à la nature de ces reliques qui ne donne lieu à de singulières contradictions. Ainsi, à Maymac, il y aurait eu, d'après une lettre de dom Pavy à Mabillon⁴, « tout l'occiput de saint Léger, » et, d'après un autre document cité par le même auteur⁵, « son visage...; ce qui paraît au dehors est encore couvert de la peau, qui est fort blanche; quelques poils de barbe assez épais paraissent au menton et des cheveux sur le haut de la tête. » De ces prétentions, quelles sont les plus fondées? Il serait, je crois, inutile de le rechercher. Je signalerai un autre chef de saint Léger peu connu. Il est conservé dans l'église de Chaux-les-Châtillon, canton de Saint-Hippolyte-sur-le-Doubs. Il se compose de la calotte supérieure de la tête, avec os frontal et pariétaux, sans occipital. Il est très noir et d'une section extrêmement nette.

« Selon une ancienne tradition locale, qui ne repose d'ailleurs sur aucun fondement, puisque la forêt de Sarcing a été le théâtre de la mort de saint Léger, il aurait été décapité non loin de Chaux. Son culte est assez répandu dans la

1. *Histoire de saint Léger*, par Dom J.-B. Pitra, p. 410.

2. *Vie de saint Léger*, p. 23.

3. Dom Pitra, p. 435.

4. Citée par Dom Pitra, p. 437.

5. P. 438.

région ; l'église de ce village est placée sous son patronage et, dès 1632, on y établissait en son honneur une confrérie, dont le registre existe encore, et aux membres de laquelle le pape Urbain VIII accordait des indulgences le 26 novembre suivant.

« Quand et comment cette relique, sur l'authenticité de laquelle je ne me prononcerai pas, est-elle arrivée à Chaux ? Les auteurs des *Vies des saints de Franche-Comté*¹, ainsi que le P. Giry (2 oct.), émettent l'opinion qu'elle y aurait été apportée par des religieux de l'abbaye de Murbach, qui auraient voulu ainsi la soustraire aux ravages de la guerre.



« Comme celui de Baume-les-Dames, le reliquaire de Chaux est en forme de buste et en argent. Il pèse 3 kilos 200 grammes et a 38 centimètres de hauteur, 35 de longueur à la base et

¹. T. I, p. 403.

20 de largeur. La chevelure est dorée. Au milieu du front est une goupille qui sert à soulever la calotte du buste, par laquelle on introduit et sort le chef.

« Ce reliquaire est d'une extrême simplicité ; il ne présente aucun ornement, si ce n'est les motifs qui décorent la partie inférieure. Sur une banderole dorée, autour du cou, sont gravés ces mots : *SANCTE LEODEGARI*, en caractères gothiques. Je ferai remarquer, en passant, qu'il semble, au premier abord, qu'on doive lire *SANTE*, mais il y a bien *SANCTE*, et, en y regardant d'un peu près, on voit que le *c* et le *t* sont conjugués. La forme des caractères dénote le *xvi^e* siècle.

« Il ne porte aucune indication d'origine. M. Gauthier, qui a eu l'occasion de l'examiner, croit qu'il est de style allemand. L'orfèvre ne l'a pas signé ; sa marque, gravée sur la calotte de la tête, sur le cou et entre les épaules, représente l'intérieur d'une main levée, dont l'annulaire et l'auriculaire sont fermés. J'ai pensé qu'il pourrait y avoir quelque intérêt à signaler ce reliquaire, pour ainsi dire ignoré ; peut-être que, grâce aux indications que je viens de donner, ceux de nos confrères qui se sont occupés d'orfèvrerie parviendront à en déterminer sinon l'auteur, au moins l'origine approximative. »

M. G. Bapst demande si la main que l'on remarque sur ce reliquaire ne serait pas un poinçon.

M. Ulysse Robert répond que cette main, ayant 7 millimètres de hauteur sur 4 de largeur, peut très bien être considérée comme un poinçon.

M. Saglio, membre résidant, lit une note de M. G. Lafaye, associé correspondant national :

« Les ordres monastiques ont conservé quelquefois avec une fidélité absolue, dans le costume et l'ameublement, des formes qui remontent à l'antiquité et que de nos jours on chercherait vainement ailleurs. Le 14 juillet dernier, j'ai visité le couvent de la Grande-Chartreuse, près de Grenoble. En parcourant le réfectoire des religieux, j'ai observé sur les tables les vases dont ils se servent pendant leurs repas. Chacun d'eux a devant lui deux pots d'étain, l'un pour le vin, l'autre pour l'eau, et une tasse à deux anses en poterie ver-

nissée dans laquelle il se verse à boire : elle reproduit exactement le *canthare antique*, et il n'est pas douteux qu'elle en dérive en droite ligne. Ces ustensiles, que leur fragilité expose à de fréquents accidents, doivent être fabriqués, pour subvenir aux besoins des religieux, sur un modèle uniforme fourni par l'économe et qui s'est transmis d'âge en âge sans aucune altération depuis l'origine de l'ordre. Il est curieux de retrouver dans l'usage journalier des Chartreux un type de vase antique qui est souvent représenté sur les monuments grecs et romains et qui, dans la société moderne, a entièrement disparu de toutes les autres tables. »

Séance du 23 Novembre.

Présidence de M. Ant. Héron de Villefosse, président.

Ouvrages offerts :

- BROUCHOUD (C.). *Une visite à la bibliothèque de Carpentras*. Lyon, 1887, in-8°.
- ESPERANDIEU (Ém.). *Notice sur l'église de Saint-Pierre-de-Nant (Aveyron)*. Caen, 1887, in-8°.
- GRANGES DE SURGÈRES (le M^{re}). *Iconographie bretonne*. Rennes, 1888, in-8°.
- *L'édition des Maximes a-t-elle été publiée?* Nantes, 1884, in-8°.
- *Les dessins de M. Bourgerel*. Nantes, 1883, in-8°.
- *Les portraits de Charette dessinés et gravés*. Paris, 1884, in-8°.
- *Les portraits du duc de la Rochefoucauld*. Paris, 1882, in-8°.
- *Les traductions françaises de Gusman d'Alfarache*. Paris, 1886, in-8°.
- *Œuvres de la Rochefoucauld, compte-rendu avec la reproduction, dans leur forme originale inédite, de deux lettres de l'auteur des Maximes*. Nantes, 1881, in-8°.
- *Traductions en langues étrangères des réflexions ou sentences et maximes morales de la Rochefoucauld*. Paris, 1883, in-8°.

- MARCHE (Olivier de la). *Strophes sur le Noël composées d'après un sermon d'Olivier Maillard*. Nantes, 1882, in-8°.
- PACHEZ (A.). *Nos monuments lyonnais, l'église et la commanderie de Saint-Georges*. Lyon, 1887, in-8°.
- RUELLE (Ch.-Ém.). *Canons harmoniques de Florence*. Traduction. Paris, 1884, in-8°.
- *Deux textes grecs concernant le canon musical*. Texte et traduction. Paris, 1878, in-8°.
- *Éléments harmoniques d'Aristoxène traduits en français pour la première fois*. Paris, in-8°.
- *Euclide le Géomètre*. Traduction. Paris, 1884, in-8°.
- *Le congrès européen d'Aresso*. Paris, 1884, in-8°.
- *L'introduction harmonique de Cléonide*. Traduction. Paris, 1884, in-8°.
- *Nicomache de Gêrass, Manuel d'harmonique et autres textes relatifs à la musique traduits pour la première fois*. Paris, 1881, in-8°.
- *Pachymère Georges, sur l'arc-en-ciel, deux morceaux inédits*. Paris, 1873, in-8°.
- *Quarante-deux chapitres inédits et complémentaires du recueil de Michel Psellus intitulé : Διδασκαλία παρὸδῶν*. Paris, 1880, in-8°.
- VACHEZ. *L'amphithéâtre de Lugdunum et les martyrs d'Ainay*. Lyon, 1887, in-8°.

Correspondance.

M. Ruelle écrit pour remercier la Compagnie de l'avoir élu associé correspondant national.

M. le marquis de Granges de Surgères, présenté par MM. A. de Barthélemy et Lecoy de la Marche, écrit pour poser sa candidature au titre d'associé correspondant national à Nantes (Loire-Inférieure). M. le Président désigne MM. de Boislisle, Müntz et Ch. Ravaisson pour former la commission chargée de présenter un rapport sur les titres scientifiques du candidat.

Travaux.

Il est donné lecture d'une note de M. de Laigue sur deux chapiteaux historiés encastrés dans une maison de Pise :

« Au cours de sa séance du 28 juillet 1886, la Compagnie a bien voulu, sur la demande du savant abbé Thédénat, s'occuper de deux chapiteaux antiques si malencontreusement encastrés dans une maison pisane qu'il a fallu tout le dévouement du comte de Sanvitale, ancien officier de notre armée, pour obtenir le croquis exact des faces latérales de ces monuments.

« La maison elle-même était de la plus déplorable apparence ; mais, comme la plupart de celles de la ville, elle dérobaît aux regards, sous le plus affreux pisé, les lignes d'un gracieux édifice du moyen âge.

« Peu à peu une heureuse réaction se produit, notamment à Pise et à Sienne. Aussi, dans une récente excursion, ai-je constaté, non sans satisfaction, qu'ayant été acquise par l'administration de la Caisse d'épargne, la maison avait été restituée dans le style du *xii^e* siècle italien. L'aspect d'ensemble est correct, agréable à l'œil et ce système de restitution, qui tend à se généraliser, est d'un heureux augure.

« Il va de soi que l'architecte n'a pas négligé de dégager les deux chapiteaux, qui sont aujourd'hui très facilement visibles de trois côtés chacun, seul le quatrième, noyé dans la maçonnerie, n'ayant pu être découvert.

« On a d'ailleurs recherché les *soubassements des colonnes*, et, s'ils sont restés enfouis par des nécessités de voirie, on a reconnu qu'ils étaient environ à deux mètres au-dessous du dallage de la rue. On s'accorde, en effet, à supposer que la ville antique était bâtie à peu près au niveau où se trouve normalement aujourd'hui l'Arno, dont le lit a dû, lui-même, s'exhausser progressivement, car les eaux de cette rivière charrient constamment du sable fin et du limon jaune d'apparence savonneuse. »

M. Ruella, associé correspondant national, lit une note sur l'énigme des oracles sibyllins (I, 141-146) :

« Fabricius (*Bibliothèque grecque*, t. XII, p. 696, 1724), venant à parler de Stephanus ou Étienne d'Alexandrie, auteur d'un traité en neuf livres sur l'art de la chimie ou de l'alchimie, s'arrête sur une énigme commentée très obscurément par cet auteur et contenue, d'ailleurs, avec quelques variantes, dans les oracles sibyllins. Cette énigme prendra place dans la Collection des alchimistes grecs actuellement en cours de publication¹. En voici le texte :

« Ἐννία γράμματ' ἔχω · τετρασύλλαβός εἰμι · νότι με ·

« αἱ τρεῖς αἱ πρῶται διὰ γράμματ' ἔχουσιν ἐκδοτή ·

« ἡ λοιπὴ δὲ τὰ λοιπὰ · καὶ εἰσιν ἄφωνα τὰ πέντε ·

« τοῦ παντός δ' ἀριθμοῦ ἑκατοντάδας εἶσι δις ὀκτώ,

« τρεῖς, τριακοντάδας καὶ τέσσαρες · γινὺς δὲ τίς εἰμι,

« οὐκ ἀμήτος ἔσθ' ὁσίης κατ' ἐμάγῃ σοφίης.

« Elle peut se traduire ainsi :

« Je possède neuf lettres et je suis un mot de quatre syllabes.

« Comprends-moi.

« Les trois premières syllabes ont deux lettres chacune.

« La dernière syllabe contient celles qui restent.

« Les consonnes sont au nombre de cinq.

« Le nombre total représente deux fois huit centaines, trois, et quatre fois treize.

« Sachant qui je suis, tu ne manqueras pas d'être initié à la sagesse divine qui est en moi. »

« On a donné plusieurs explications de cette énigme. La véritable, chose rare et singulière, est en même temps la plus ancienne. Elle est due à Aymar Ranconet, président du Parlement de Paris, et rapportée par Jérôme Cardan (*De variis rebus*, l. X, ch. 150; t. III de ses *Œuvres*, p. 208). Le mot est ARSENIC. Seulement, ni Ranconet ni personne après lui n'ont reconnu la forme véritable du mot grec ἀρσενικός <λλος?>, et par suite l'on n'a pu établir la correspondance

1. Collection des anciens alchimistes grecs publiée sous les auspices du ministère de l'instruction publique, par M. Berthelot, avec la collaboration de Ch.-Ém. Ruella, texte grec, p. 267; traduction française, p. 256.

des nombres indiqués dans l'énigme avec la valeur numérique des lettres qui composent le mot énigmatique.

« Ceux qui ont admis la solution du docte président¹ croyaient devoir adopter la forme usuelle ἀρσένικον et, en additionnant les nombres correspondant aux lettres qui forment ce mot, arrivaient à un total de 1505 unités. On aurait dû se douter que le mot de l'énigme ne pouvait être neutre, puisque l'arsenic, se mettant lui-même en scène, disait : τετρασύλλαβός εἰμι, et non τετρασύλλαβον²; mais personne n'y a songé, pas même Leibniz, qui n'a point dédaigné d'étudier ce petit problème³.

« En second lieu, il s'agissait de trouver un sens tel au passage où est exposée la correspondance dont nous venons de parler, que « le nombre total » fût égal à la somme des nombres représentés par les lettres qui composent le mot *arsenic*. Avec ἀρσένικον, on arrivait, disons-nous, à un total de 1505, et les traductions qui ont précédé la nôtre donnaient, d'après le texte *mal ponctué* de l'énigme, pour le nombre total, 1694, obtenu de la façon suivante :

2 fois 800	1600
3 fois 3 décades	90
4	4
	<hr/>
	1694

« En lisant ἀρσένικος, nous obtenons :

α ou α	1 ou 1000 ⁴
ρ	100
σ	200
ς	5

1. On a proposé tour à tour Θεός σωτήρ, ζωής ζύθος, ἀνέκρωνος, μαδαράφων, φασσφόρος. Voir Fabricius, l. c.

2. On rencontre δ ἀρσένικον dans les Alchimistes grecs, p. 75, l. 18.

3. *Miscellan. Berolin.*, t. I, p. 19. — Leibniz assimile l'arsenicum au vitriol ou acide sulfurique, que les techniciens grecs nomment eau de soufre et eau divine. M. Berthelot y retrouve notre orpiment ou sulfure d'arsenic. Voir l'introduction que le savant académicien a placée en tête de la *Collection des alchimistes grecs*, p. 52, etc.; voir aussi ses *Origines de l'alchimie*, p. 136, 244, etc.

4. 1 est écarté d'un commun accord.

ν	50
ι	40
κ	20
ο	70
ς	200
	<hr/>
	1655

et pour le nombre total de l'énigme :

2 fois 800	1600
3	3
4 fois 13	52
	<hr/>
	1655

« On voit que, au lieu de lire, comme nos devanciers, *τρεις τρισδεκάδες, και τέσσαρες*, nous supposons qu'il faut interpréter comme s'il y avait *τρεις, και τέσσαρες τρισκαιδεκάδες*, ce qui n'a rien d'étrange ni de contraire aux règles de la grammaire.

« Ajoutons que le Traité de Zosime sur la vertu et l'interprétation, publié dans notre Collection des alchimistes grecs (§ 13, p. 129), contient l'expression *εκατοντάδες δις εκατό και τρεις, τρισκαιδεκάδες και τέσσαρες*, expression qui confirme notre lecture et par suite notre solution. Il est vrai que le mot *τρискаιδεκάς* n'est pas connu; mais un autre mot de même formation, *εκαιδεκάς*, que nous avons relevé dans le texte encore inédit de Damascius, *περι ἀρχῶν* (fol. 371 du ms. 246 de Venise), ne l'était pas davantage.

« Nous allons passer en revue, avant de conclure, les diverses solutions auxquelles a donné lieu cette énigme chez les éditeurs et les commentateurs des *Oracula sibyllina*.

« Le texte des oracles, au lieu de *τέσσαρες* ou *τέσσαρα*, donne *οὗ γ' ἐπτά*, ce qui augmente le nombre total de 3 unités. En admettant cette variante et en traduisant *τρεις, τρεῖς δεκάδες* par *trois trentaines*, on arrive au chiffre de 1697. P. Morel proposait le mot *ἀνέκρωτος* dont les lettres donnent pour somme numérique 1696. Isaac Vossius (*De Sibyllinis*, ch. 8) n'était pas éloigné d'admettre *ἀνέκρωτος*, mais il aurait

préféré ἀνώνυμος, qui d'ailleurs ne répond pas aux données de l'énigme.

« Le premier traducteur latin, Castalio (Sébastien Châtaillon, 1546), renonce à proposer une solution.

« Léon Suavius avait proposé en 1568 (*Ad lib. Paraclesi de Vita longa*, ch. 5) le mot ἀποτρύχον, dont il ne considérait que les consonnes, ce qui lui donnait un total de 370, abstraction faite du second v. Il retrouvait ce nombre dans le πᾶς ἀριθμός énoncé, en lisant le texte de la manière suivante : 'Ἐκατοντάδες δις, ὅττω καὶ τρεῖς τρεῖς δεκάδες, deux centaines et huit fois, plus trois fois trois dizaines, traduisant ὅττω comme s'il y avait ὅττωα. De plus, il convertissait ὅττω γ' ἐπτά en σύν T (300) ἐπτά (sous-entendu δεκάδες) et considérait ce nouveau nombre de 370 comme une répétition de la première formule. Cette solution est qualifiée de « fanatica » par Opsopœus ou J. Koch, l'éditeur de 1699. On a vu que Leibniz, citant Jér. Cardan, en fait honneur au président Aymar Ranconet.

« Une troisième solution, θεὸς σωτήρ, proposée, a-t-on dit, par Jean Dorat (Auratus), mais due en réalité à Guillaume Canter (*Nov. lect.*, I, c. 3)¹, a contre elle cette objection d'Opsopœus qu'il y a ici deux mots, tandis que l'énigme en annonce un seul : τετρασύλλαβός εἰμι. De plus, son auteur est obligé de changer σύν γ' ἐπτά en σύν δυσεπτά.

« La quatrième solution est celle de Jean Brent, cité par Hartung (t. II de la *Lampas critica* de Gruter, p. 648). Il voit dans le nombre total deux fois huit centaines, trois fois trois dizaines et trois fois le septenaire, total 1711. Il retrouve ce chiffre dans la valeur numérique des lettres qui composent le mot φασφόρος pour φωσφόρος. Joachim Camerarius adoptait cette solution (*Epistol.*, liv. VI) que contredit d'ailleurs le premier hémistiche du troisième vers.

« Quant à Opsopœus, chez qui nous avons puisé les détails qui précèdent, il conclut ainsi, après avoir rapporté cette dernière explication : « Quærant alii an aliud Dei nomen « ænigmati huic melius congruat. »

1. La rectification est de M. Alexandre.

« Servatius Galleanus (Servais Galle), dans son édition « cum notis variorum » (1689), renonce à résoudre la question qui nous occupe: « Hoc nomen quod sit, nescio. »

« Jean Harduin (*Chronologia V. T.*) imagine le mot μαδαράφων, probablement, observe Fabricius, pour se moquer des lecteurs, « ad deridendos lectores. »

« M. Ch. Alexandre, dans la seconde édition de son beau travail sur les *Oracula sibyllina* (1869), a consacré une note étendue à l'énigme en question, mais moins pour en chercher la solution que pour démontrer la fausseté de celles qu'on a proposées et la difficulté qu'il y aurait à trouver la véritable. La principale cause de trouble vient de ce que la leçon σύν γ' ἐπτά, donnée dans le texte vulgaire des *Oracula*, est remplacée par καὶ τέσσαρες ou τέσσαρα dans quelques manuscrits sibyllins et dans tous les manuscrits alchimiques parvenus à notre connaissance.

« A vrai dire, nous avons surtout recherché ici l'application que les alchimistes grecs ont pu faire à leur science d'un oracle sibyllin, et par suite nous n'avons pas eu à nous préoccuper de la leçon σύν γ' ἐπτά.

« Toutefois, une objection peut se produire, et il convient d'y répondre. Dans la compilation sibylline, l'énigme a certainement une signification théologique; or, comment le mot que nous proposons, ἀρσένικος, a-t-il pu recevoir cette signification? Qu'est-ce que θεὸς ἀρσένικός, un dieu masculin? Nous répondrons avec la formule dubitative des problèmes aristotéliques: ne serait-ce pas une allusion au Dieu fait homme? Du reste, il n'est pas impossible que cette énigme ait été transportée des écrits alchimiques dans la collection des oracles, ce qui expliquerait comment le nom d'une substance qui jouait un rôle prépondérant dans la chrysopée et l'argyropée aurait pu s'ajouter aux attributs et aux dénominations du Dieu créateur de toutes choses, expressément célébré dans les vers sibyllins qui précèdent notre énigme.

« Notons en terminant que le ms. de la Bibliothèque nationale n° 2325 contient *ad calcem* le texte de l'énigme avec le mot ἐντέπαιος, qui joue un certain rôle dans les rêveries alchimiques des Grecs, et que l'auteur anonyme propose

le nombre 834, total des nombres correspondant aux lettres qui forment ce mot. »

M. J. de Laurière, membre résidant, lit une note sur une nouvelle inscription de l'église de Valcabrère :

« Pendant une rapide visite que nous fîmes le 29 septembre dernier à l'église de Valcabrère (Haute-Garonne), en compagnie de notre confrère M. le comte de Marsy, le sieur Garriole, sacristain, nous signala une inscription chrétienne qu'il avait découverte sur un appareil de l'un des contreforts de l'église et qui, jusqu'alors, avait échappé à l'attention des nombreux visiteurs de ce monument presque entièrement construit de débris d'édifices romains.

« Voici cette inscription, d'après une copie prise sur place et un estampage que je dois à l'obligeance de M. B. Bernard, archéologue distingué de Luchon :

DEPOSITIO
.... N̄P SEVERINIX VKMR
VAI,ERI

« Malheureusement, ce texte n'est pas complet. Au commencement de la seconde ligne, le P surmonté d'une barre abrégative est précédé d'un N mutilé par la coupe verticale de l'appareil, ce qui permet de restituer IN̄P pour IN PACE; de sorte que je lirais pour les deux premières lignes :

*Depositio In P(ace)
Severini xv k(alendas) M(a)r(tias).*

« Du mot qui forme la troisième ligne, il ne reste que la partie supérieure, les lettres ayant été coupées à peu près par moitié dans le sens horizontal par l'arête inférieure de l'appareil; mais il est facile de lire dans cette partie la moitié supérieure du mot VALERI.

« Ce mot devait être suivi d'une ou de plusieurs autres lignes et je lirais VALERI(us) ou VALERI(a).... *posuit*, ou même VALERI pour le nominatif pluriel suivi de *posuerunt*. De sorte que le monument de SEVERINVS aurait été élevé le quinzième jour des kalendes de mars soit par Valerius ou Valeria, soit par les Valerii, parents du défunt.

« La formule DEPOSITIO pour le jour de la mort ou de la sépulture, suivie d'un nom propre au génitif, et la forme négligée des caractères de ce texte doivent le faire attribuer à la seconde moitié du IV^e siècle ou au commencement du V^e.

« Malgré sa brièveté et en raison du lieu où il se trouve, on ne saurait méconnaître l'intérêt de ce fragment épigraphique. Nous le rencontrons en effet tout près de la célèbre inscription chrétienne VALERIA SEVERA EGIT ANNOS XXX..., etc., datée de l'an 347 et conservée dans l'église même de Valcabrière, sous les murs de laquelle elle fut découverte. M. le commandeur de Rossi a émis l'opinion que cette Valeria Severa, morte au pays des *Convenae*, en Aquitaine, appartenait à l'antique famille des Valerii Severi, qui avaient leur palais sur le mont Caelius, à Rome, et dont un membre chrétien, Valerius Severus, fut préfet de Rome en 382¹. On connaissait aussi, d'une époque antérieure, une VALERIA IVSTINA NATA CONVENA AQVITANIA, d'après une inscription conservée à Rome, publiée par Gruter et rappelée par M. le baron d'Agos².

« L'inscription nouvellement découverte nous ferait donc connaître dans son SEVERINVS portant un diminutif du cognomen de SEVERVS ou de SEVERA et dans ses VALE-RII de nouveaux personnages qui, selon toute vraisemblance, se rattacheraient à la famille chrétienne de Valeria Severa mentionnée dans l'építaphe de 347 et viendraient encore confirmer l'existence de cette famille établie au pays des *Convenae*.

« Cette inscription nous paraît offrir aussi un intérêt tout particulier au point de vue épigraphique. Elle fournit un nouvel exemple de l'emploi du mot *Depositio* suivi d'un nom propre au génitif, et l'on sait, comme l'a fait remarquer M. Ed. Le Blant, que non seulement la formule *Depositio*, mais encore celles de *Depositus*, *Deposita* sont très rares

1. *Il Monasterio de S. Erasmo nella casa dei Valerii sul Celio*. Roma, 1886.

2. *Vie et Miracles de saint Bertrand...* etc. 1854, p. 40.

dans la Gaule, pendant qu'elles sont très fréquentes dans les autres pays¹.

« De plus l'*In Pace* intercalé directement entre *Depositio* et le nom au génitif paraît ici une nouveauté dont nous ne saurions citer un exemple ni en Gaule ni ailleurs. Mais il ne faut y voir, sans doute, qu'une variante peu importante de la formule où l'*In Pace* suit directement le nom propre au génitif, comme, à Rome, dans :

DEP CVNCORDIANI INP²

ou de la formule qui contient l'*In Pace* séparé du nom propre par la date de la *Depositio*, comme dans les exemples suivants :

DEP DRINNACI IIII KAL· MART IN PACE³

DEPOSSIO EVFRONI DIE XII.... IN PACE⁴. »

A la suite de cette communication, M. Jules Lefort fait observer que l'*In pace* placé entre le mot *depositio* et le nom du défunt constitue une formule tout à fait nouvelle.

M. Molinier, membre résidant, communique des photographies de diverses œuvres d'orfèvrerie limousine des XII^e et XIII^e siècles; il signale aussi une pièce provenant de Saint-Sernin, de Toulouse, et représentant une scène particulièrement intéressante expliquée par des inscriptions; il montre également des photographies d'un devant d'autel en émail du XII^e siècle conservé à Burgos, en Espagne, et qui doit être attribué aux artistes limousins, et enfin des photographies d'un reliquaire en émail de Limoges et d'une plaque également en émail conservée dans la collection Ducatel.

1. Les *Inscriptions chrétiennes de la Gaule* de M. Le Blant, à la date de 1856, ne contiennent que deux exemples de la *Depositio* suivie d'un nom au génitif : OPTATO ET PAVLINO CONSVLIBVS KAL FEBRARIS (334) DEPOS SILENTIOSVS. N° 62. DEPOSITIO ADELFI... etc. (405). N° 591.

Rappelons aussi l'épithaphe DEPOSITIO BASILLAE de l'an 405 trouvée récemment à Angoulême et publiée dans le *Bulletin monumental*, 1883.

2. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. III, pl. XXII, n° 25.

3. Id., *ibid.*, n° 30.

4. Id., *ibid.*, pl. XX, n° 48.

M. Courajod, membre résidant, communique le moulage d'une figure d'apôtre sculptée dans le dernier tiers du xiv^e siècle sur une des voussures de la porte de l'église de la Chaise-Dieu. Il définit le caractère de cette figure qui est d'une grande beauté, et il la compare avec les sculptures de la première Renaissance italienne. Il conclut de cette comparaison que, dès la fin du xiv^e siècle, l'art français était entré dans la voie du style qu'on a depuis qualifié du nom de Renaissance, et qui est le style de Ghiberti.

M. le Président donne lecture de la note suivante adressée par M. L. Demaison, associé correspondant national à Reims :

« On a trouvé récemment à Reims, dans un cimetière romain situé à l'extrémité du faubourg de Cérés, à gauche de la route de Mézières, les fragments d'un vase en terre rouge orné de reliefs représentant les travaux d'Hercule. Suivant le mode de décoration usité dans les vases de cette sorte, chaque scène est encadrée dans un compartiment séparé. On remarque d'abord Hercule terrassant l'hydre de Lerne. Le dieu est figuré nu, brandissant sa massue de la main droite et portant au bras gauche un bouclier rond muni d'un *umbo* au centre. Il est coiffé d'un casque arrondi qui lui recouvre toute la tête, à la façon des heaumes du moyen âge, et qui présente un nasal ou une visière proéminente. L'hydre est figurée sous la forme d'un serpent à plusieurs têtes, larges, garnies d'écailles et dardant des langues fourchues ; ces têtes sont portées sur des cous fort étroits. A la suite de cette scène, en allant de gauche à droite, on voit Hercule levant sa massue avec la même attitude que dans le groupe précédent. Son armure est aussi absolument identique. Une cassure a fait disparaître le monstre qu'il cherche à frapper. On voit ensuite Hercule luttant contre le sanglier d'Erymanthe. Il est représenté nu, avec un léger manteau flottant sur ses épaules, et sans aucune arme, le bras gauche tendu en avant et la main droite retenant un lien ou un lacet avec lequel il s'apprête à saisir et à enchaîner le sanglier. Celui-ci est placé sur une espèce de socle carré qui paraît représenter grossièrement un monticule. Ce socle est garni de feuilles

imbriquées; on voit aussi sous les pieds d'Hercule des feuilles semblables, destinées sans doute à indiquer d'une façon très rudimentaire les forêts du mont Erymanthe. Dans le compartiment suivant, Hercule combat contre le lion de Némée. Il porte le même casque et le même bouclier que dans la première et la seconde figure; son bras droit est protégé par une sorte de brassart; il tient de la main droite une épée fort courte, et offre dans son équipement une certaine analogie avec les gladiateurs représentés sur divers monuments. Plus loin se trouvait la lutte d'Hercule contre les oiseaux du lac Stymphe, mais ce sujet est très mutilé, et il ne reste plus que l'un de ces oiseaux figuré sous la forme d'un grand aigle aux ailes déployées. Les autres morceaux du vase sont perdus et les groupes qui devaient faire suite à ceux que nous venons de décrire ont disparu complètement. Dans chacun des compartiments, à côté d'Hercule, la légende ERGVLE est inscrite en lettres rétrogrades. Au-dessus des scènes figurées règne un bandeau orné d'arceaux dont les tympons offrent une décoration composée alternativement d'un volute et d'une garniture de feuilles imbriquées. Sous l'un de ces arceaux (au-dessus du sanglier d'Erymanthe), on lit le nom du potier : GRVCVRO, nom assez répandu et déjà signalé (voy. Schuermans, nos 1778, 1779, 1780. Cf. nos 1743-9).

Séance du 30 Novembre.

Présidence de M. A. HÉRON DE VILLEFOSSE, président.

Ouvrages offerts :

- Archaeologia or miscellaneous tracts relating to antiquity*,
t. L. Londres, 1887, in-4°.
Atti della reale Accademia dei Lincei, an. CCLXXXIV,
série IV, t. III, fasc. 1-3. Rome, 1887, in-4°.
Bulletin critique, publié sous la direction de MM. Duchesne,
Ingold, Lescœur, Thédénat, VIII^e année, n° 22. Paris,
1887, in-8°.

- de l'*Académie d'Hiépo*, n° 23. Bonn, 1887, in-8°.
- de la *Société des Antiquaires de Picardie*, an. 1887, n° 3. Annecy, 1887, in-8°.
- de la *Société industrielle de Mulhouse*, sept.-oct. 1887. Mulhouse, in-8°.
- de la *Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, t. IX, livr. 9. Brive, 1887, in-8°.
- des *bibliothèques et des archives*, an. 1887, n° 2. Paris, in-8°.
- Fifth biennial report of the board of the Kansas State Historical Society*. Kansas, 1887, in-8°.
- Kongl. vitterhets Historie och antiquitets Akademiens Manadsblad*. Stockholm, 1886-1887, in-8°.
- Korrespondenzblatt der westdeutschen Zeitschrift für Geschichte und Kunst*, n° 11. Trèves, 1887, in-8°.
- Proceedings of the Canadian Institute*, octobre 1887. Toronto, in-8°.
- Revue de l'art chrétien*, XXX^e année, nouv. série, t. V, 4^e livr. In-8°.
- Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte und Kunst*, VI^e année, 4^e livr. Trèves, 1887, in-8°.
- BLANCHET (Adrien). *Documents pour servir à l'histoire monétaire de la Navarre et du Béarn, de 1562 à 1629*. Dax, 1886, in-8°.
- L'ESTOURBEILLON (le C^{te} Régis DE). *Deux mariages nantais au XVIII^e siècle*. Nantes, 1887, in-8°.
- *Documents pour servir à l'histoire des anciens seigneurs de la Garnache, xvi^e-xviii^e siècles*. Nantes, 1885, in-8°.
- *Essuyt la Description de ce qu'il y a dans le cabinet de travail de M^r Samuel d'Avangour, S^r de Saffré Kergroays, etc.*, 1625. Nantes, 1881, in-8°.
- *Groupement des populations de l'Armorique, d'après la terminaison des noms de lieux*. Nantes, 1881, in-8°.
- *Légendes bretonnes du pays d'Avesac*, 3^e édit. Nantes, in-8°.
- *Les familles françaises à Jersey pendant la Révolution*. Nantes, 1886, in-8°.
- *Une maison d'Angers au XVI^e siècle*. Nantes, 1885, in-8°.

— *Un voyage d'agrément en 1618, itinéraire de Gléac de Vaux, baron de Lavaré, en Italie.* Nantes, 1887, in-8°.

MOLINIER (Émile). *L'orfèvrerie limousine à l'exposition de Tulle, en Italie.* Paris, 1888, in-8°.

Correspondance.

MM. F. Mazerolle et A. des Méloizes remercient, par lettre, la Compagnie de les avoir admis au nombre des associés correspondants nationaux.

M. A. Blanchet, présenté par MM. Ch. Robert et Ant. Héron de Villefosse, et le comte Régis de l'Estourbeillon, présenté par MM. A. de Barthélemy et Ant. Héron de Villefosse, écrivent pour poser leur candidature au titre d'associé correspondant national, le premier à Paris, le second à Nantes. Les commissions chargées de présenter un rapport sur les titres scientifiques des candidats seront composées, pour M. A. Blanchet, de MM. A. de Barthélemy, G. Schlumberger et H. Thédénat; pour M. le comte Régis de l'Estourbeillon, de MM. J. de Laurière, Courajod et Thédénat.

Travaux.

M. le baron de Baye, associé correspondant national, soumet à la Compagnie une croix en or estampé trouvée près de Bergame, dans une tombe longobarde, et appartenant à M. Amilcare Ancona, de Milan.

M. Pol Nicard, membre résidant, lit une note sur l'ouvrage de M. Bertolotti : *Les artistes français présents à Rome pendant les XV^e, XVI^e et XVII^e siècles.*

MM. Münts et Lecoy de la Marche prennent part à la discussion et donnent des renseignements sur les travaux du peintre Fouquet, à Rome.

M. Lecoy de la Marche ajoute que, quand on restitua à Rome les archives du Vatican, après la chute du premier empire, un petit nombre de registres ou de cartons restèrent à Paris aux Archives nationales; ils pourraient être utile-

ment consultés pour compléter les recherches de M. Bertolotti.

Interrogé par M. le Président au sujet de ce qu'il faut penser des conséquences du voyage accompli par Jean Fouquet en Italie vers 1443, M. Courajod explique que Fouquet, sans cesser un seul instant de demeurer fidèle en peinture à son style national, c'est-à-dire au style franco-flamand, contracta, par son contact avec les maîtres ultramontains, l'habitude d'une grammaire ornementale nouvelle dont un grand nombre d'éléments étaient puisés plus ou moins directement aux sources de l'art classique. Ce fait est prouvé jusqu'à l'évidence par l'examen des miniatures du livre d'heures d'Étienne Chevalier, qui fait partie de la collection Brentano à Francfort-sur-le-Mein. À côté de certains ornements architectoniques fournis par l'art gothique du nord, on voit apparaître des motifs entiers de décoration inspirés non pas seulement par les œuvres de l'antiquité, mais aussi par les œuvres des fondateurs de la période classique de la Renaissance italienne, les Brunelleschi et les Donatello. Au milieu du ^{xv}^e siècle, Fouquet, dès son retour en France, fut ainsi un des premiers artisans de la conversion de l'école française aux enseignements de l'école italienne, alors entrée dans la voie de la Renaissance classique.

M. Courajod rappelle en même temps les observations qu'il a présentées à la Société à propos des émaux peints dont il a constaté l'existence à la date de 1465, sur la réduction en bronze de la statue équestre de Marc-Aurèle, exécutée par Filarète, et conservée au Musée de Dresde. Ces observations ont été consignées dans la *Gazette archéologique* à la fin de l'année 1885. Les émaux de la statue de Filarète sont peints en camayeu d'or. C'est aussi en camayeu d'or qu'est exécutée la peinture d'un émail possédé par le Musée du Louvre et regardé comme un portrait de Jean Fouquet par lui-même. Fouquet et Filarète ont été en rapport l'un avec l'autre, et le premier a été cité élogieusement par le second dans son *Traité d'architecture*. Ce procédé du camayeu d'or qui paraît dériver du verre églomisé du ^{xiv}^e siècle et des secrets des émailleurs sur verre, comme la grisaille dérive,

par la loi de l'imitation, de l'émail translucide sur relief, ce procédé, dont on ne pourrait actuellement citer aucun autre exemple contemporain de ce côté-ci des Alpes, a-t-il été emprunté à l'Italie? L'émail peint lui-même vient-il de la péninsule et est-il sorti pour la première fois des fours des verriers de Murano? M. Courajod estime que son enquête est encore insuffisante et il ajourne la solution de ces deux questions. Il ajoute seulement qu'il a présenté à la Société des Antiquaires en 1886 trois émaux peints, encore inédits, remarqués par lui-même au Musée de Poitiers. Ces derniers émaux sont absolument français de style et d'exécution et, du consentement unanime de la Société, ont été attribués à l'époque de Charles VII.

Enfin, M. Courajod croit devoir répéter, à propos des influences réciproques des écoles italienne et française, ce qu'il a dit maintes fois devant la Société au sujet des origines de la Renaissance, à savoir que la Renaissance n'est pas née en Italie, comme on l'affirme, tout d'un coup, du seul contact avec les monuments de l'antiquité classique, mais qu'elle a été préparée et organisée d'une façon complète, et qui aurait pu être définitive, par un vaste mouvement d'ensemble dans lequel la France et la Flandre tinrent, au début, à son avis, la première place. La période classique de cette lente et longue transformation, — période à la vérité exclusivement italienne, — n'a été qu'un accident fortuit, qu'un épisode tardif, qu'une catastrophe finale de la Révolution.

L'auteur de cette communication se réserve, dans des entretiens ultérieurs, de démontrer l'existence en Italie d'une première période réaliste de la Renaissance, qui participait alors absolument aux doctrines communes à tout l'Occident de l'Europe pendant la fin du xiv^e siècle. Il produira ses témoignages en les recherchant jusque dans les premières œuvres de Ghiberti, de Donatello et de Pisanello. Ces maîtres n'ont pas été insensibles aux influences du Nord sorties des écoles françaises, flamandes et allemandes. Plusieurs figures de la première manière de Donatello, notamment celle de Saint-Louis de Santa Croce, sont citées à titre de pièces justificatives.

M. Flouest, membre résidant, communique, de la part de M. le comte de la Sizeranne, associé correspondant national dans le département de la Drôme, deux monuments antiques de l'époque gallo-romaine découverts à Saint-Barthélemy-de-Vals, dans la partie nord-ouest de ce département.

L'un, qui, par sa configuration et les maculatures d'argile qu'il montre encore, paraît avoir été à l'usage d'un potier de terre, est une tige en os, subquadrangulaire, mais notablement plus large qu'épaisse, longue en l'état de 0-128 et légèrement convexe ou concave, suivant que l'on considère l'une ou l'autre de ses deux faces principales. Une de ses extrémités est coupée carrément. L'autre, qui s'amincit peu à peu, de manière à produire sur trois côtés une sorte de gorge assez largement ouverte, s'épanouissait assez brusquement ensuite en une expansion rejetée en sens inverse de la courbe centrale. Une cassure malheureuse ne permet pas d'en apprécier entièrement la forme et l'étendue.

Cette pièce, intéressante par la distinction et le fini de son travail, est un de ces instruments à destinations multiples, qu'on appelle *estàques*, en terme de métier, avec lesquels on peut, suivant la manière dont on les emploie, lisser les surfaces, tracer des filets, creuser des moulures, régulariser le galbe et favoriser l'exact accomplissement de toutes les façons que le *ballon* de terre déposé sur le tour est appelé à recevoir. L'ouvrier, par qui cet instrument a été confectionné, avait la main très habile, et le soin qu'il a pris d'épanneler tous les angles, dans des conditions identiques, suivant leur sens longitudinal, prouve qu'il avait très nettement la notion des diverses ressources utilitaires à procurer à son œuvre.

Le second monument est un poids en bronze d'une parfaite conservation et d'une belle patine. Il a la forme d'un sphéroïde tronqué très rapidement des deux côtés et à égale distance de l'un de ses diamètres. Il présente ainsi deux surfaces planes opposées l'une à l'autre et reliées entre elles par un arc de cercle à flèche courte. La lettre S, incrustée en argent sur l'une de ces faces, témoigne qu'on a affaire à un *Semis*, c'est-à-dire à un poids d'une demi-livre. Mais s'il est exact que la livre romaine montait en grammes à 325,453, soit

pour la moitié : 152,7265, on a quelque sujet de s'étonner de ne trouver au sein de Saint-Barthélemy-de-Vals que 159 grammes; malgré son état d'intégrité. C'est un déficit de 3,7265. Ce demi aurait-il été à l'usage d'un marchand peu scrupuleux? Ou bien quelque convention locale comportait-elle une livre un peu différente de l'étalon de la livre romaine?

M. l'abbé Duchesne, membre résidant, communique une note sur les résultats les plus récents des fouilles faites sous les églises des saints Jean et Paul à Rome.

Séance du 7 Décembre.

Présidence de M. A. HÉRON DE VILLEFOSSE, président.

Ouvrages offerts :

- Journal des Savants*, octobre-novembre 1887. Paris, in-4°.
Travaux de l'Académie nationale de Reims, t. LXXVII. Reims, 1887, in-8°.
CAGNY (Paul DE). *Complément à l'histoire de l'arrondissement de Péronne*, t. III. Amiens, 1887, in-8°.
EVANS (John). *Notes on a danish sword-hilt found near Walking ford*. Westminster, 1887, in-4°.
FARCY (Paul DE). *Abbayes de l'évêché de Bayeux*, t. I. Cérisy, Laval, 1887, in-8°.
FREDERICO (Paul). *The study of history in England and Scotland*. Baltimore, 1887, in-8°.
JULIEN-LAFERRIÈRE et A. MUSSET (l'abbé). *L'art en Saintonge et dans l'arrondissement de Saintes*, nos 15-16. Toulouse, 1887, in-4°.
READ (C.). *On an iron sword of scandinavian type found in London*. Westminster, 1887, in-4°.

Correspondance.

M. Pierrot Deseilligny, présenté par MM. Ant. Héron de Villefosse et J. de Laurière, écrit pour poser sa candidature au titre d'associé correspondant national à Autun. Le Pré-

sident désigné MM. Thédenat, Mowat et Duchesne, pour former la commission chargée de présenter un rapport sur les titres scientifiques du candidat.

Élections.

L'ordre du jour appelle le scrutin pour le renouvellement du bureau et des commissions pendant l'année 1888.

Sont élus :

Président : M. A. Longnon.

1^{er} Vice-président : M. E. de Rozière.

2^e Vice-président : M. G. Schlumberger.

Secrétaire : M. l'abbé Duchesne.

Secrétaire-adjoint : M. de Boislisle.

Trésorier : M. E. Aubert.

Bibliothécaire-archiviste : M. P. Nicard.

M. l'abbé Thédenat, membre sortant de la Commission des impressions, est réélu.

M. Ant. Héron de Villefosse est élu membre de la Commission des fonds, à la place de M. E. Guillaume, membre sortant.

Travaux.

Au nom de la Commission nommée à cet effet, M. Flouest lit un rapport sur la candidature de M. le baron A. de Beaucorps au titre d'associé correspondant national. On procède au vote, et M. A. de Beaucorps, ayant obtenu le nombre de voix exigé par le règlement, est proclamé associé correspondant national à Genouillé (Charente-Inférieure).

M. Ém. Chatel, associé correspondant national, fait hommage à la Société des Antiquaires, de la part de M. Paul de Farcy, du premier volume des *Abbayes de l'évêché de Bayeux*, ouvrage orné de planches dessinées par l'auteur.

Ce premier volume comprend l'histoire de l'abbaye de Cérisy, que l'auteur a reconstituée à l'aide de documents authentiques recueillis dans les archives du Calvados et de la Manche, ainsi que dans les bibliothèques et collections

publiques et privées, car l'auteur est un chercheur habile et sagace. Il a comblé bien des lacunes et corrigé des erreurs de noms et de dates qui se sont glissées dans le *Gallia christiana* et l'ouvrage d'Hermant. Il a donné le dessin des armes et des sceaux de l'abbaye et de ses abbés et de ses prieurés et prieurs, dont, avec un soin scrupuleux, il a retracé en quelques lignes substantielles l'administration, de sorte qu'il est possible de suivre les diverses phases de cette grande abbaye, qui vit le nombre de ses moines, s'élevant de cinquante à soixante au temps de sa splendeur, réduit à sept en 1789, lors du décret de la Convention qui abolit les ordres religieux et fit vendre ses biens nationalement. M. de Farcy fait l'historique sommaire des diverses ventes en citant les noms des acquéreurs successifs. M. E. Chatal signale les heureuses rectifications dues à la sagacité de M. de Farcy et dont il cite nombre d'exemples; il fait toutefois une petite restriction à l'endroit du dernier abbé commendataire, Paul d'Albert de Luynes (1727-1788), à qui M. de Farcy attribue l'établissement de l'Académie des belles-lettres de Caen.

Le vrai est que cette Académie, fondée en 1652, par et chez Moisant de Brioux, fut, à sa mort, en 1674, recueillie par M. de Matignon, puis, en 1676, par Segrain, dont elle porta le nom; à sa mort, en 1701, l'Académie interrompit ses séances et fut, en 1704, réorganisée par M. Foucault, intendant de la généralité de Caen, et tint ses séances chez M. de Croisilles, beau-frère de Segrain. En 1714, l'Académie interrompit de nouveau ses séances faute de protecteur titré, dignité qu'elle déféra à M. d'Albert de Luynes dès sa prise de possession de l'évêché de Bayeux, qui lui offrit une salle de son palais pour y tenir ses séances jusqu'à ce qu'il fût nommé, en 1753, à l'archevêché de Sens, tout en gardant le titre de protecteur de l'Académie de Caen, qui tint depuis ses séances à l'hôtel de ville.

M. Vauvillé, associé correspondant national, lit une note sur les sépultures d'une galerie couverte situées dans la commune de Montigny-l'Engrain, près de Vic-sur-Aisne (Aisne), et fouillées en septembre 1887.

« Cette galerie se trouve au lieu dit : *Dessus les bois de Thésy*, à 80 mètres au sud de l'escarpement de la montagne, et à 450 mètres au nord-est d'une autre galerie découverte et fouillée en 1843. Établie dans la direction du sud au nord, elle est composée de divers groupes de sépultures, de forme rectangulaire, placées sur la même ligne. Les murs sont composés de très fortes pierres plates, brutes, placées verticalement, et supportant d'autres pierres plates qui forment couverture. Le fond est dallé à peu près régulièrement avec des pierres de quatre à cinq centimètres d'épaisseur.

« La galerie a été fouillée sur une longueur de 7^m90; sa profondeur est de 1^m38 au-dessous du niveau actuel du sol.

« La largeur des divers groupes de sépultures varie : elle est de 2^m20 au sud, 2^m, 1^m90 et 1^m70 au nord.

« La partie du nord a pu être fouillée méthodiquement, ce qui a permis de constater le nombre des cadavres qui couvraient un espace rectangulaire de 2 mètres de longueur sur 1^m70 de largeur. Là, comme dans les autres parties, les corps étaient disposés sur quatre couches avec une régularité méthodique; on a trouvé en effet quatre groupes, de quatre cadavres chacun, le long du mur est et autant à l'ouest, et quatre autres groupes, de même nombre, dont deux au sud et deux au nord. Outre ces quarante-huit squelettes, on en découvrit quatre autres au milieu des sépultures. Cinquante-deux cadavres avaient donc été déposés dans ce faible espace avec un soin et une régularité parfaite. Tous les squelettes des divers groupes étaient dans le même ordre, la face contre terre; trois têtes seulement, tournées en sens inverse, faisaient exception. Au centre des divers groupes se trouvaient beaucoup de cendres et de charbons de bois, provenant sans doute d'un feu allumé pour désinfecter l'endroit avant d'y déposer de nouveaux cadavres.

« Voici la liste des objets recueillis dans les sépultures :
1° *Armes et outils en silex* : 3 haches polies; 3 fragments de haches polies; 23 lames ou couteaux; 15 tranchets ou flèches à tranchant transversal; 1 flèche forme feuille; 4 retouchoirs (?), dont un imitant la forme du burin; 1 perçoir; 5 pointes diverses; 1 base de forte lance; 8 éclats. 2° *Poteries* : Les

sépultures renfermaient aussi quelques vases de pâte très grossière façonnés à la main et sans tour. Un seul de ces vases a pu être conservé; il a 0^m08 de hauteur, 0^m09 sur 0^m10 de largeur en haut et 0^m05 au fond.

« Ces sépultures n'étaient accompagnées que d'instruments en silex de l'époque de la pierre polie, et de poteries très grossières de la même époque; il est donc bien évident que ces sépultures sont contemporaines de l'époque de la pierre polie. La forme des murs de la galerie, certainement établis en plusieurs fois, au fur et à mesure des besoins, le rangement méthodique des cadavres, tous groupés la tête contre le mur, la face tournée vers la terre et les pieds au centre, la présence, au milieu des divers groupes, de cendres et de charbons nombreux, produits probablement, comme je l'ai déjà dit, par le feu allumé pour désinfecter l'endroit des sépultures, permettent de conclure que nous avons là un type des sépultures ordinaires, régulières et continues de l'époque de la pierre polie.

« Dans ces sépultures, contenant au moins deux cents squelettes, il y avait des crânes brachycéphales et d'autres dolichocéphales. L'un de ces derniers était percé d'une grande ouverture, résultant d'un coup de hache; la blessure a été guérie et le sujet a vécu longtemps après l'accident.

« Sept monuments analogues, situés aussi sur le bord des montagnes limitant la vallée de l'Aisne, ont été fouillés précédemment. En voici la désignation très sommaire : 1° *Montigny-l'Engrain*, 1843 : 50 squelettes, 3 haches de bronze et 3 poteries; 2° *Montigny-l'Engrain*, 1845 (?) : squelettes nombreux, 3 haches polies; 3° *Vic-sur-Aisne*, 1847 : 42 squelettes, 3 haches polies, 6 couteaux et une lance, le tout en silex; 4° *Courtieux*, 1846 : 200 squelettes, 5 haches polies et une lance en silex; 5° *Saint-Pierre-lès-Bitry*, 1842 : idem; 6° *Ambleny*; idem; 7° *Saint-Christophe-à-Berry*, 1842 : 40 squelettes, haches et flèches en silex.

« De toutes ces galeries fouillées, une seule renfermait du bronze, les autres ne contenaient que des silex taillés ou polis. »

M. le baron de Baye, associé correspondant national, pense que M. Vauvillé peut, sans témérité, désigner sous le

nom de flèches à tranchant transversal les silex présentés. Il mentionne la vertèbre humaine, percée d'un de ces projectiles, qu'il a découverte dans une grotte. M. Chabas a fait connaître des flèches semblables, munies de leur manche, accompagnant, au nombre de douze, la momie d'un chasseur égyptien. Les Musées de Leyde et de Berlin conservent ces intéressants objets.

M. Héron de Villefosse fait la communication suivante :

« Je dois à notre excellent confrère M. Vincent Durand la connaissance d'une inscription qui a été découverte à Feurs le 22 décembre 1887, dans les fondations du mur du jardin de l'hôpital. L'hôpital de Feurs est situé au nord de la ville, sur la route de Roanne, entre la ville et la Loire, à 400 ou 500 mètres de l'emplacement où l'abbé Roux avait cru reconnaître le théâtre romain de Feurs¹. Cette observation, comme on le verra en lisant le texte de l'inscription, a une certaine importance. — La pierre qui porte cette inscription a été mise en sûreté à la mairie de Feurs.

« M. le comte de Poncins et M. Vincent Durand ont bien voulu tous deux m'envoyer des copies et des photographies du texte qui est ainsi conçu :

D I V O · A V G V S T O · S A C R V M ·
P R O · S A L V T E · T I · C L A V D I ·
C A E S A R I S · A V G V S T · G E R M ·
T I · C L A V D I V S · A R V C A E · F I L · C A P I T O ·
S A C E R D O S · A V G · T H E A T R V M · Q V O D
L V P V S · A N T H I · F · L I G N E V M · P O S V E R A T
D · S · P · L A P I D E V M · R E S T I T V I T

1. *Recherches sur le Forum Segusiavorum*, p. 56.

Divo Augusto sacrum pro salute T(iberii) Claudii Caesaris August(i) Germ(anici).

T(iberius) Claudius, Arucae fil(ius), Capito, sacerdos Aug(usti), theatrum quod Lupus, Anthi fil(ius), ligneum posuerat, d(e) s(ua) p(ecunia) lapideum restituit.

« Par cette inscription Tiberius Claudius Capito, fils d'Aruca, prêtre d'Auguste, rappelle qu'il a reconstruit, à ses frais, *en pierre*, le théâtre de Feurs, qui était auparavant *en bois* et qui avait été élevé par Anthus, fils de Lupus.

« Il me paraît certain que ce Tiberius Claudius Capito était un prêtre de la cité des Ségusiaves. S'il avait été prêtre de l'autel de Rome et d'Auguste à Lyon, il n'aurait pas manqué de l'indiquer par l'emploi de la formule ordinaire, *sacerdos ad aram quae est inter confluentes Araris et Rhodani*. Il était fils d'un Gaulois nommé *Aruca*, et il avait reçu de l'empereur Claude le droit de cité romaine, ainsi que le montrent son prénom et son gentilicium *Tiberius Claudius*. C'est, du reste, sous le règne de Claude (41 à 54), que l'inscription a été gravée, comme le prouve la dédicace.

« Cette mention d'un *theatrum ligneum* dans une inscription est fort intéressante ; elle sert à expliquer certains faits qui ont étonné les archéologues : la découverte, par exemple, d'une enceinte affectant la forme d'un théâtre, mais dans laquelle on ne retrouvait aucune trace de construction en pierre. On avait émis l'idée que ces enceintes en terre, dont il y a plusieurs exemples en Gaule, avaient dû être soutenues autrefois par des pièces de bois et qu'il existait dans l'antiquité des théâtres entièrement construits en bois. Le texte de Feurs vient tout à fait confirmer cette hypothèse.

« Ce n'est pas ici le lieu de rappeler le célèbre théâtre en bois, de Curion, dont l'ingénieux mécanisme a été récemment si bien expliqué par M. Homolle, mais on me saura peut-être gré de citer un passage de Vitruve prouvant que ce n'était pas toujours une raison d'économie qui faisait adopter l'usage du bois dans la construction des théâtres. Il y avait aussi une raison d'acoustique qui n'était pas à dédaigner :

« Dicet aliquis forte multa theatra quotannis Romae facta esse neque ullam rationem harum rerum in his fuisse, sed errabit in eo, quod omnia *publica lignea theatra* tabulationes habent complures quas necesse est sonare. Hoc vero licet animadvertere etiam ab citharoedis, qui, superiore tono cum volunt canere, avertunt se ad scaenae valvas et ita recipiunt ab earum auxilio consonantiam vocis. Cum autem ex solidis rebus theatra constituuntur, id est ex structura caementorum, lapide, marmore, quae sonare non possunt, tunc echeis hac ratione sunt explicanda ¹. »

« Dans une inscription de Brescia on trouve le nom d'un Gaulois nommé *Arugus Jovincilli filius*, nom qui peut être rapproché de celui d'*Aruca*, père de Ti. Claudius Capito. »

M. L. Courajod, membre résidant, fait la communication suivante :

« L'Union centrale des arts décoratifs vient d'acheter pour son Musée une pièce très remarquable. C'est une margelle de puits en pierre d'Istrie très richement décorée, à la fin du xv^e siècle ou au commencement du xvi^e, dans le goût de la Renaissance classique italienne.

« Le voyageur à Venise sait ce que l'art du moyen âge et de la Renaissance a fait du *puits*, c'est-à-dire d'un objet de première utilité dans une ville qui ne possède pas d'autre eau douce que celle de ses citernes. C'est là une des plus frappantes applications du principe des arts industriels qui poursuivent la réalisation du beau dans l'utile. Le problème de la décoration du *puits*, qui s'est trouvé posé par la nature aux artistes vénitiens, a été résolu par eux d'une manière entièrement satisfaisante. La ville de Venise, qui est par elle-même un vaste musée, renferme, dans l'enceinte de ses rues, de ses places, de ses cours et de ses maisons, une énorme collection de puits de tous les âges, de tous les styles, de toutes les formes et de toutes les matières. Dans cet immense ensemble, l'Union centrale a choisi un type admirable de l'une des plus belles époques de l'art et le propose

1. Vitruve, *De Architectura*, lib. V, 5, 7.

aux visiteurs de son Musée comme un exemple de ce que la décoration et le goût peuvent donner de charme à la satisfaction d'un besoin de la construction.

« L'Union centrale n'est pas entrée d'ailleurs la première dans cette voie. Venise ne se contente plus de laisser à la clairvoyance individuelle des amateurs et des artistes le soin de remarquer les beaux types de puits qu'elle possède disséminés sur son territoire. Elle les signale à l'attention publique en en recueillant les meilleurs exemplaires et en les abritant dans son Musée Correr. Le puits, dont le Musée de l'Union centrale vient de s'enrichir, n'aurait pas été indigne de figurer dans cette collection.

« Ce puits, d'ailleurs, a déjà son histoire, et il y a longtemps que cet admirable objet est connu, décrit et estimé à sa véritable valeur. Il se trouvait au dernier siècle dans la cour de la maison de la famille Zusto, sur la paroisse de Santa Maria Formosa. Il a été dessiné au folio 40 d'un livre conservé aujourd'hui au Musée Correr, et qui a pour titre : « *Supplementi alle antichità delineate, alle varie venete curiosità sacre e profane ed alle cisterne qui ed altrove scoperte ad esequite dal R. Giovanni Grevenbrock.* » On lit au bas du dessin : « *Questa bella cisterna si preserva nella casa abitata dalli senatori Alvise Giovanni e Pietro della famiglia Zusto in S. M. Formosa.* »

M. Molinier donne des détails sur un recueil de dessins qu'il a étudié au Musée Correr à Venise et dans lequel il a trouvé, parmi un certain nombre d'antiques, beaucoup d'objets envoyés par les princes français au doge de Venise et le dessin de la margelle dont il vient d'être question.

M. Flouest informe la Société que la ville d'Épinal vient de faire photographier les antiques de son Musée à la suite d'un vol dont elle a été victime.

Séance du 14 Décembre.

Présidence de M. Ant. Héron de Villefosse, président.

Ouvrages offerts :

- Bulletin critique*, publié sous la direction de MM. Duchesne, Ingold, Lescœur, Thédénat, VIII^e année, n^o 23. Paris, 1887, in-8°.
- Bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir*, n^o 180, décembre 1887. Chartres, in-8°.
- Bullettino di archeologia e storia dalmata*, an. X, n^o 11. Spalato, 1887, in-8°.
- Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, VI^e série, t. I. Besançon, 1887, in-8°.
- DES GRANGES DE SURGÈRES (Le marquis). *Fondations pieuses à Nantes : Sainte-Croix, les Jacobins, la Chapelle de Miséricorde, le Sainitat, titres égarés, retrouvés et mis au jour*. Nantes, in-8°.
- FROSSARD (Ch.). *La pierre sculptée des Jacobins*. 1887, in-8°.
- GIVELET (Ch.). *Armorial des lieutenants des habitants de Reims*. Reims, 1887, in-8°.
- GUIFFREY (J.-J.). *Notice sur la vie et les travaux de Germain Demay*. Paris, 1887, in-8°.
- MONTILLE (L. DE). *Notice biographique de M. le vicomte de Vergnette de Lamotte, 1806-1836*. Beaune, 1887, in-8°.
- PIETTE (Ed.). *De l'erreur de Buffon qui a pensé que le renne vivait encore dans les Pyrénées au XIV^e siècle, et des causes qui l'ont amené à la commettre*. Paris, 1887, in-8°.

Correspondance.

M. de Beaucorps remercie, par lettre, la Compagnie de l'avoir admis au nombre des associés correspondants.

M. Loriquet, ancien bibliothécaire à Reims, écrit pour donner sa démission d'associé correspondant.

M. Alexandre Tausserat, présenté par MM. A. de Montalgon et Ant. Héron de Villefosse, écrit pour poser sa candi-

daturation au titre d'associé correspondant national à Vinay (Marne). Le Président désigne MM. Thédénat, R. de Lasteyrie et A. Longnon pour former la commission chargée de présenter un rapport sur les titres scientifiques du candidat.

Travaux.

Au nom des commissions nommées à cet effet, MM. J. de Laurière, H. Thédénat et A. de Barthélemy lisent des rapports favorables sur les candidatures de MM. le comte Régis de l'Estourbeillon, Pierrot-Deseilligny et Blanchet au titre d'associé correspondant national. On procède au vote, et les candidats, ayant obtenu le nombre de suffrages exigé par le règlement, sont proclamés associés correspondants nationaux, le premier à Nantes, le second à Autun, le troisième à Pau.

M. Vauvillé, associé correspondant national, lit une note sur les fouilles faites dans l'enceinte du *Camp de Pommiers*, près de Soissons (Aisne), et sur les objets qu'on y a trouvés :

« Cette enceinte, d'une superficie de 40 hectares, dépend de la commune de Pommiers, à 3500 mètres au nord-ouest de Soissons. L'altitude du plateau est d'environ 80 mètres au-dessus de la vallée de l'Aisne, qu'il domine parfaitement, ce qui a permis d'utiliser sa position stratégique dès la plus haute antiquité. Des retranchements considérables y furent exécutés vers le nord, pour isoler cette partie du plateau central; d'autres retranchements moins importants y furent aussi établis au sud et à l'ouest sur le bord des pentes escarpées. Il existe dans cette enceinte un grand nombre de puits; on en connaît seize, dont trois ont été découverts en 1860 et 1861 sur une distance de 29 mètres.

« Des fouilles entreprises dès l'année 1860 firent découvrir des monnaies et des poteries gauloises; mais, en 1882 seulement, elles prirent un caractère suivi et continu. Ces fouilles dirigées en ligne droite, et conformément au tracé des rues ou des anciennes voies de communication qui se croisaient vers le milieu du plateau, mirent au jour un grand nombre

de poteries gauloises, 40 fibules en bronze et en fer, des armes et outils en fer et beaucoup de monnaies de l'époque gauloise.

« En 1883 et 1884, une seule fouille, d'une longueur de 67 mètres (série d'habitations), sur 2=50 de largeur et 0=70 de profondeur, a fourni, au milieu d'une grande quantité d'ossements de divers animaux, beaucoup de débris de poteries gauloises, 3 fibules en bronze et 273 monnaies de la même époque¹.

« Les objets trouvés jusqu'en 1885 dans l'enceinte des Pommiers sont nombreux; ils consistent en : silex polis et taillés de l'époque de la pierre polie; poteries variées de l'époque gauloise, analogues, en général, à celles que M. Bul-liot a trouvées sur le Mont-Beuvray.

« Les objets en fer consistent en : clefs courbes, couteaux, haches, talons d'étendards ou autres, pointes de javelots, pointes de flèches, fibules, hameçons, clous divers, etc., etc. Tous ces objets sont analogues à ceux qu'on a trouvés dans les oppida de Mont-Beuvray, Saint-Pierre-en-Châtre (Oise), Bovioles (Meuse) et Alesia (Côte-d'Or).

« Les monnaies gauloises recueillies dans l'enceinte (1858-1885) peuvent être évaluées à 1400 pièces environ; 571 de ces monnaies ont été publiées dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons* (1882, p. 80-91) et dans la *Revue numismatique* (1886, p. 194-202).

« Les monnaies romaines sont de la république, sauf deux monnaies d'Auguste et une de Victorin trouvée dans le fossé du retranchement.

« Les objets et les monnaies provenant de l'enceinte du *Camp de Pommiers* ont permis de supposer que l'on se trouvait en présence d'un centre important d'habitations antérieures à la conquête. Restait à savoir si la fortification était de même époque. Pour résoudre cette question, M. le Ministre de l'Instruction publique, sur la demande de M. de la Noë, membre de l'ancienne Commission des Gaules, accorda une subvention pour faire les fouilles nécessaires.

1. Voir *Revue numismatique*, 1886, p. 198.

« Ces fouilles, faites de concert avec M. de la Noë, donnèrent les résultats suivants :

« *Coupe du retranchement principal.* — Ce retranchement, établi au nord, a été formé en grande partie avec le rejet du tuf provenant du fossé ; la largeur actuelle du pied varie de 30 à 32 mètres, la hauteur de 5 mètres à 6^m50 au-dessus de l'ancien sol ; cette hauteur s'est fort abaissée, car au sud, dans l'enceinte, se trouve une couche de sable de 1^m40 d'épaisseur, qui, descendue du haut, s'étend jusqu'à 20 mètres du retranchement.

« *Fossé du retranchement principal.* — Ce fossé a environ 300 mètres de longueur sur 17 à 20 mètres de largeur et 4^m72 à 5^m50 de profondeur, dont 3^m93 à 4^m68 creusés dans le tuf. La hauteur actuelle, du fond du fossé à la crête du retranchement, est encore, aux endroits fouillés, de 11^m62 à 12^m37. Quatre fouilles successives furent exécutées dans le fond de ce fossé et donnèrent des résultats analogues sur les diverses couches déposées dans le fond du fossé depuis l'abandon de l'enceinte. Voici, d'après la fouille la plus importante (8 mètres de longueur), l'ordre et la profondeur de ces couches :

« 1^o Poteries vernissées à côtes en relief, du xiv^e au xv^e siècle. Profondeur : 1^m60.

« 2^o Nombreux fragments de poteries du moyen âge : 2^m10 à 2^m40.

« 3^o Poteries gallo-romaines (rouges) : 2^m80.

« 4^o Couche de sable identique à celui du retranchement : 3 mètres à 3^m20.

« 5^o Pierres nombreuses avec parements, sous lesquelles se trouvaient beaucoup de fragments de poteries gauloises, scories de fer, silex taillés et ossements brisés de divers animaux : 3^m20 à 3^m75.

« L'une des fouilles mit au jour un puits au milieu du fossé : il fut vidé sur 5^m50 (épaisseur du tuf au-dessous duquel est la nappe d'eau) ; on trouva, au fond, dans l'eau, des fragments de meules en pierre dure, des scories de fer et des débris de poterie grossière.

« Contre le puits se trouve une énorme habitation gau-

loise, creusée dans le tuf sur 2 mètres de profondeur, 4^m20 de largeur et plus de 7 mètres de longueur. Cette habitation était recouverte de 2^m30 de terre descendue dans le fossé; dans cette terre on a aussi constaté la présence des diverses couches de poteries, sable et pierres indiquées précédemment.

« Le déblaiement de l'habitation a fourni de nombreux fragments de poteries gauloises, des clous, beaucoup de scories de fer, des objets de même métal, une fibule et cinq monnaies gauloises en bronze; des ossements brisés de divers animaux et une demi-mâchoire humaine.

« Il existe des grottes, aujourd'hui effondrées, qui ont été creusées dans le tuf de la contrescarpe du fossé du retranchement; comme le fond du fossé, elles sont remplies de terre. Une de ces grottes, la mieux conservée, fut vidée, ce qui permit de constater qu'elle a été habitée jusqu'au xiv^e siècle. Après en avoir relevé le sol primitif, on a découvert dans la partie inférieure : une hache polie, des silex taillés et des débris de poterie grossière. On a même constaté, sur les parois de l'habitation, la trace bien apparente de coups de hache en silex.

« *Habitations comprises dans l'enceinte.* — Trois petites habitations, en partie creusées dans la pierre, furent découvertes sur le plateau; elles avaient les dimensions suivantes : 1^{re}. Longueur 2^m20, largeur 1^m20, profondeur totale 1^m20, dont 0^m60 dans la pierre. 2^e. Longueur 2^m30, largeur 1^m30, profondeur totale 0^m75, dont 0^m40 dans la pierre. 3^e. Longueur 2^m40, largeur 1^m30, profondeur totale 1^m30, dont 0^m80 dans la pierre.

« La dernière avait une cheminée creusée dans la pierre et allant se perdre à un mètre.

« Dans ces diverses habitations on a recueilli : un galet polissoir, des silex taillés, beaucoup de clous, des fragments de fibules, des flèches et un stylet, le tout en fer; des fragments de poteries gauloises et beaucoup d'ossements brisés de jeunes chevaux, bœufs, moutons, porcs, etc.

« Ces petites habitations sont toutes situées près du bord des pentes escarpées, au sud de l'enceinte.

« De tous ces faits on peut tirer les conclusions suivantes :

« Tout ce qui a été recueilli dans l'enceinte appartient à une époque antérieure à la conquête : monnaies, poteries et objets, tout est gaulois ; on n'y a trouvé rien ou presque rien de romain.

« Les nombreux et importants ouvrages de défense, les habitations établies sur tous les points du plateau, les traces de long séjour dans ces mêmes habitations, le percement de puits nombreux et profonds prouvent que l'occupation gauloise ne fut pas, sur ce plateau, temporaire, mais de longue durée.

« Pour s'en convaincre, il suffit de se reporter aux objets trouvés dans le fond du fossé, qui sont gaulois et même antérieurs (silex taillés).

« L'habitation du fossé, contemporaine de la fortification, sinon postérieure, était, en tous points, analogue à celles du plateau : disposition de l'habitation, poteries, fibules, monnaies, tout est identique. On voit aussi, des deux côtés, des débris et ossements d'animaux ayant servi à l'alimentation, des cendres, charbons, scories, etc. Le retranchement est de même époque que les grottes. La présence, dans la contre-carpe du fossé, de grottes identiques à celles du Villé et de Pasly peut permettre de faire remonter cette époque à la pierre polie. Les coups de hache en silex, visibles sur les parois de la grotte fouillée, une hache et des silex taillés trouvés dans cette même habitation et dans le fond du fossé, viennent à l'appui de cette opinion.

« Le plateau a cessé d'être occupé, ou tout au moins a été peu habité, après la conquête romaine. En effet, les quelques monnaies consulaires recueillies dans l'enceinte indiquent l'époque de la conquête ; quant à l'époque postérieure, elle n'est représentée que par deux monnaies d'Auguste et un Victorin trouvé dans le fossé du retranchement à 1^m30 seulement de profondeur.

« Le retranchement a subi un véritable démantèlement après la conquête romaine. Les vainqueurs voulurent, par mesure de précaution, ôter aux vaincus tous moyens de rébellion et de défense ; aussi détruisirent-ils le mur d'escarpe du retranchement afin de le rendre impropre à la défense.

On a retrouvé, dans les diverses fouilles faites au fond du fossé, les pierres de ce mur recouvertes d'une couche de sable de tuf désagrégé, provenant du retranchement.

« L'enceinte est donc uniquement gauloise; l'oppidum connu sous le nom de *Camp de Pommiers* est l'une des douze places fortes des Suessions dont César fait mention dans ses *Commentaires*. Et, si nous nous reportons à ces mêmes *Commentaires*, nous y voyons que le conquérant des Gaules fut arrêté par l'*oppidum de Noviodunum*; la largeur du fossé et la hauteur des murailles furent pour lui des obstacles qui rendirent la place inexpugnable, quoique sans préparatifs de défense. De toute la contrée, l'*oppidum de Pommiers* est le seul qui puisse se rapporter à la description faite par César sur la capitale des Suessions; on peut donc émettre l'opinion que là se trouve bien *Noviodunum*. »

M. Saglio, membre résidant, présente à la Société une plaque en cuivre, gravée, provenant de la Catalogne et représentant un marchand; cette figure est entourée d'ornements d'une grande richesse et d'une inscription portant le nom du personnage et la date de sa mort, en 1400.

M. Courajod, membre résidant, présente quelques observations sur un émail peint italien du xv^e siècle. Il communique des photographies d'émaux peints, conservés aux musées de Vienne (Autriche) et de M. de Valencia à Madrid. Ces émaux émanent du nord de l'Italie et datent de la première moitié du xv^e siècle. M. Courajod a constaté qu'à la même époque il existait à Limoges des ateliers importants d'orfèvrerie émaillée et d'émaux peints.

Séance du 24 Décembre.

Présidence de M. A. HÉRON DE VILLEFOSSE, président.

Ouvrages offerts :

Académie d'Hippone. Comptes-rendus des réunions. Bulletin, n° 33. Bône, 1887, in-8°.

Bulletin de la Société archéologique de Touraine, t. VII, 1^{er} et 2^e trimestres de 1887. Tours, in-8°.

— *de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, année 1887, 3^e trimestre. Poitiers, in-8°.

Circular of information of the bureau of education, 1887, n° 1 : *The college of William and Mary*. Washington, 1887, in-8°.

Comité archéologique de Senlis. Comptes-rendus des mémoires, 3^e série, t. I, ann. 1886. Senlis, 1887, in-8°.

Mémoires et documents publiés par la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie, t. XXVI, 2^e série, t. I. Chambéry, 1887, in-8°.

Revue de l'Afrique française, VI^e année, n° 32. Paris, 1887, in-8°.

ADAMS (Herbert). *The study of history in american colleges and universitet*. Washington, 1887, in-8°.

DOYEN (M.-F.-D.). *Bibliographie namuroise*, 1^{re} partie, 4^e livr., années 1451-1709. Namur, 1887, in-8°.

ROMAN (J.). *Tableau historique du département des Hautes-Alpes*, 1^{re} partie. Paris, 1887, in-4°.

Correspondance.

MM. Pierrot-Deseilligny et Blanchet remercient, par lettre, la Compagnie de les avoir admis au nombre des associés correspondants.

Travaux.

M. le Président annonce la mort de M. Charles Robert, membre résidant, et lit le discours qu'il a prononcé sur sa tombe au nom de la Compagnie :

« Messieurs,

« L'événement douloureux qui me vaut le triste privilège de prendre la parole au nom de la Société des Antiquaires de France a été aussi soudain qu'imprévu. J'en ai été frappé plus que personne. Jeudi dernier, M. Charles Robert m'écrivait un billet charmant, plein de cœur et d'esprit, comme il savait les écrire, et sa lettre ne m'était pas encore parvenue

que déjà notre excellent confrère était perdu pour nous. Sa santé, un instant chancelante, lui était cependant revenue dans ces derniers temps, grâce aux soins pieux et tendres dont on l'entourait; il s'était remis au travail avec une ardeur juvénile; plein de confiance dans l'avenir, il formait des projets nouveaux; son esprit vif et alerte lui faisait entrevoir mille sujets d'étude. Et c'est à ce moment qu'il nous est subitement enlevé!

« M. Ch. Robert appartenait à cette brillante phalange d'officiers archéologues auxquels la Société des Antiquaires de France, par une tradition constante, a toujours réservé une place dans son sein. Un de nos plus regrettés confrères qui, comme lui, était sorti de l'École polytechnique, et qui était devenu, comme lui, professeur à l'École de Metz, avait été son premier maître en archéologie. C'était un maître aimable et charmant! il aurait fallu être bien rebelle pour ne pas profiter de ses leçons, et surtout pour ne pas devenir promptement son ami. Le maître et l'élève furent si enchantés l'un de l'autre que, dès le premier jour, ils se jurèrent une amitié que la mort seule a pu éteindre. Les deux laborieux officiers, pour qui l'étude de nos antiquités nationales était le meilleur des délassements, sont restés unis toute leur vie. La même carrière, les mêmes goûts, la même bonté, la même chaleur de cœur et d'esprit, tout rapprochait Charles Robert et Félicien de Saulcy. L'élève se retrouva assis à côté du maître dans les différentes confréries savantes dont ses doctes travaux lui ouvrirent les portes, et, lorsque M. de Saulcy fut chargé de diriger d'une manière pratique les recherches relatives à l'ancienne topographie des Gaules, M. Robert devint son collaborateur dévoué et son plus fidèle lieutenant.

« Il nous appartenait depuis près de quarante ans! Au mois de février 1848, au moment même où éclatait la Révolution, pendant que l'émeute grondait dans les rues de Paris, M. Ch. Robert devenait notre confrère. Il avait demandé à représenter au milieu de nous cette terre de Lorraine à laquelle l'unissaient des liens si tendres et si doux. Dès cette époque il avait choisi un terrain spécial d'études dont il devait, dans

le cours de son existence, bien rarement s'écarter, l'histoire de nos chères provinces de l'Est. L'Académie des inscriptions venait de lui accorder un précieux encouragement en couronnant ses *Recherches sur les monnaies des évêques de Toul*, promptement suivies de la *Numismatique de Cambrai* et de bien d'autres travaux du même genre où éclatent à chaque ligne les qualités qui nous rendent précieux ses moindres écrits.

« Son esprit exact et judicieux savait apporter dans la critique des monuments une mesure et une délicatesse rares; il y joignait une méthode et une clarté admirables. Les monnaies et les médailles devenaient entre ses mains les témoins les plus intéressants des événements de notre histoire. Que d'idées ingénieuses, hardies même, lui ont suggérées ces études que d'autres eussent trouvées arides, mais qu'il considérait comme une tâche nationale! Son ardent patriotisme n'avait pas de peine à la poursuivre.

« Les services qu'il avait à rendre au pays et à l'armée le tinrent éloigné de nous pendant longtemps. Mais, dans les rares moments de loisir que lui laissaient les hautes fonctions dont il était investi, sa pensée le ramenait constamment aux travaux qui l'avaient séduit dès sa jeunesse. Partout il prenait des notes, il dessinait avec une scrupuleuse exactitude tout ce qui lui paraissait digne d'intérêt, amassant ainsi de précieux matériaux pour l'avenir. Pendant la campagne de Crimée, il eut l'heureuse idée de recueillir les plus importants des débris antiques mis au jour à Kustendjé par les travaux de route de nos ingénieurs français. Ramenés en France par ses soins, ces inscriptions et ces monuments, auxquels son nom est désormais attaché, sont aujourd'hui conservés avec honneur au Musée du Louvre.

« De cette époque datent ses premiers essais sur l'épigraphie latine. Il s'y adonna avec passion, et l'on sait qu'il y a laissé une trace durable. Le premier il a fait comprendre toute l'importance des *Inscriptions de Bordeaux* pour l'histoire du commerce dans l'antiquité; ses publications et ses efforts ont déterminé dans cette ville un mouvement d'opinion qui a eu les plus heureuses conséquences pour nos études. *L'Épigraphie*

phis romains de la Moselle parut en 1873 ; elle est le fruit des heures de tristesse. Les malheurs de Metz qu'il avait tant aimé, où l'attiraient de si nombreux souvenirs, mais dont le destin lui fermait à jamais les portes, redoublèrent encore son attachement. Metz perdue pour lui devint plus chère à son cœur ; ne pouvant chasser son image, il s'occupa d'elle plus que jamais. Ces vieilles pierres lui parlaient d'elle ; c'était un adoucissement à sa douleur. Il lui semblait remplir un devoir filial en étudiant son histoire et ses antiquités.

« Un des sujets qu'il aimait le mieux à traiter dans les causeries familières, si instructives et si brillantes dont il avait le secret, était l'histoire des légions romaines. Mieux que personne il semblait préparé pour en retracer les phases. C'est dans ce but qu'il avait réuni un grand nombre de documents d'où devait sortir son travail sur les légions du Rhin. Différents mémoires écrits sous l'influence de ces pensées nous ont montré quels services la science devait attendre, pour l'explication de sujets semblables, de l'expérience de la vie militaire unie à une solide et consciencieuse érudition.

« Puis-je oublier de rappeler la place importante que M. Ch. Robert occupait à la section d'archéologie du Comité des travaux historiques ? Ses avis y étaient écoutés avec un religieux respect ; son dévouement, les services qu'il ne cessait de rendre lui avaient donné dans ce corps une autorité incontestable. Jamais rien de banal ne se glissait dans ses rapports ; il avait une façon ingénieuse de saisir le côté intéressant de chaque communication ; il aimait à faire valoir et à mettre en lumière les découvertes de nos correspondants provinciaux dignes de ses encouragements, et il nous les présentait avec bienveillance sous une forme séduisante qui était comme un reflet de lui-même.

« Rattaché à la Société des Antiquaires de France par des liens plus étroits, à partir de 1869, il devint cinq ans plus tard président de notre Compagnie. Dans nos réunions où nous étions heureux d'entendre sa parole claire et sympathique, il prenait part à toutes les discussions relatives à ses études favorites. Les travaux qu'il nous a donnés se rap-

portent surtout à l'histoire de la Gaule, autour de laquelle convergent les meilleurs de ses efforts.

« Nous perdons en lui l'un de nos confrères les plus aimés et l'un de nos doyens d'âge les plus vénérés. Ses écrits nous restent comme une partie de lui-même ; ils feront revivre sa mémoire au milieu de nous, et personne n'oubliera sa bonté, son urbanité exquise, son indulgence pour les jeunes et pour les humbles. La jeunesse, il l'aimait comme on aime l'espérance ! les humbles et les timides trouvaient près de lui ces encouragements précieux, ces conseils paternels et désintéressés qui donnent la confiance et font naître les vocations. C'est avec la plus sincère émotion, c'est avec la douleur la plus profonde que je lui adresse un adieu suprême au nom de notre Compagnie. La mort nous l'a ravi après une vie tout entière employée pour la science et pour le bien de la patrie ! »

M. le Président annonce ensuite la mort de M. Victor Gay, associé correspondant national, l'auteur du *Glossaire archéologique du moyen âge et de la renaissance*, et se fait l'interprète des regrets de la Compagnie.

Au nom de la commission nommée à cet effet, M. de Boislisle lit un rapport favorable sur la candidature de M. le marquis des Granges de Surgères au titre d'associé correspondant national. On procède au vote, et M. des Granges de Surgères, ayant obtenu le nombre de voix exigé par le règlement, est proclamé associé correspondant national à Nantes.

M. A. de Barthélemy, membre résident, lit, au nom de la Commission des impressions, un rapport tendant à l'impression de plusieurs mémoires ; les conclusions de ce rapport sont adoptées.

M. de Barthélemy communique ensuite, de la part de M. Payard, associé correspondant national à Baccarat, un médaillon en terre cuite trouvé à Château-Porcien (Ardennes), sur une colline qui a déjà fourni en abondance des monnaies

romaines et gauloises et de nombreux débris de l'époque romaine.

M. Louis Lefort, associé correspondant national, revenant sur une communication faite par M. R. de Lasteyrie à la séance du 4 mai, à propos d'une boucle de ceinturon représentant les Mages devant Hérode, dit que la peinture chrétienne, dont M. de Lasteyrie a cité la reproduction par Perret (voy. p. 146), se trouve dans la catacombe de Sainte-Agnès (cimetière Ostrien), sur la voie Nomentane, près de Rome, et qu'elle appartient à la seconde moitié du ^{III}^e siècle. Il reconnaît que l'art chrétien primitif paraît avoir rarement abordé la scène des Mages devant Hérode. Toutefois, il ajoute que l'on peut encore discerner ce sujet dans deux autres peintures de la même catacombe. La première est absolument contemporaine de celle que Perret a publiée; la seconde, un peu postérieure, mais néanmoins toujours antérieure à la paix de l'Église. Ces deux fresques sont peu connues, n'ayant été jusqu'ici l'objet d'aucune reproduction. On doit remarquer leur ancienneté.

M. Courajod, membre résident, présente des moulages et des photographies; il signale surtout le moulage d'un petit buste en marbre du Musée d'Avignon qu'il croit être de Desiderio Dasettignano. Il insiste sur la nécessité d'inspecter soigneusement les musées de province qui contiennent des richesses inconnues; il montre en même temps des reproductions d'un chapiteau roman du Midi et d'une tête qu'il croit être de l'école bourguignonne de la fin du ^{XIV}^e siècle.

M. Müntz fait quelques observations sur les moulages présentés et particulièrement sur le petit buste en marbre qui doit être, à son avis, attribué à Donatello.

M. J. de Laurière, membre résident, met sous les yeux de la Société une plaquette en cuivre, de style russe, représentant, en demi-relief, un tableau de dévotion à l'usage du rit grec et qu'il suppose avoir été apporté en France à la suite de la guerre de Crimée :

« Cette plaquette mesure 0^m115 de large sur 0^m145 de

haut, y compris un encadrement orné, sur ses bords, de légères moulures, entre lesquelles se déroulent, sur une bande unie, des rinceaux et des feuillages gravés en creux.

« Les corps des personnages figurés sur ce tableau, allongés avec une certaine raideur, sont conformes aux types immuables de l'iconographie byzantine. Une préoccupation très dominante de symétrie se manifeste dans la composition du sujet. Malheureusement, les traits saillants des visages sont en grande partie effacés, comme par un long frottement. Des inscriptions accompagnent les personnages. Elles sont toutes en slavon, langue liturgique des Slaves qui suivent le rit grec, et j'en dois la lecture, ainsi que quelques-unes des observations qui vont suivre, à l'obligeance du R. P. Martinoff.

« Au centre du tableau, le Christ est assis sur un large siège en forme de divan, dont le dossier présente une ornementation d'un style relativement moderne et qui contraste avec l'archaïsme de l'ensemble du sujet. Le Christ, vêtu d'une longue robe à plis serrés, bénit de la main droite et tient de l'autre un livre ouvert appuyé sur le genou gauche. Ses pieds reposent sur un *scabellum* circulaire orné de rinceaux comme le dossier du siège. Sur son livre, on lit (en slavon) : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos.*

« Au-dessus de la tête du Sauveur et vers le haut du tableau, on lit aussi : *Le Seigneur tout-puissant (Dominus Pantocrator)*, et, sur son nimbe crucifère :

τ ρ Ν
ω

au lieu de :

δ
ω Ν

erreur assez commune chez les iconographes russes.

« A la droite du Christ, la Vierge debout. Son nimbe porte les mots : *Mater Dei*. Le voile qui recouvre sa tête est relevé en longs plis sur le bras droit dont la main est appliquée sur la poitrine. De la gauche elle tient un rouleau déployé sur lequel on lit : *Dñe multum misericors Jesu Christe tibi Dei mi.*

« A la gauche du Christ, saint Jean-Baptiste. Il bénit de la main droite et de la gauche il tient un rouleau avec les mots : *Ecce agnus Dei qui tollit.....* Sur son nimbe est écrit : *Saint Jean le Précurseur*.

« Entre la tête du Christ et celle de la Vierge, on voit l'archange Michel dont le bas du corps est caché par le dossier du siège. Il est désigné par les mots *Archange Michel*, placés au-dessus de son nimbe. Il tient un globe, attribut habituel des archanges. De l'autre côté, dans une position symétrique, entre le Christ et saint Jean, apparaît l'archange Gabriel tenant aussi le globe avec un nimbe au-dessus duquel on lit son nom.

« Vers l'angle gauche du tableau, en haut, deux personnages nimbés, la tête un peu penchée, ont les yeux fixés sur un livre ouvert qu'ils tiennent entre les mains. Au-dessus du premier, on lit : *Saint Jean le Théologien (l'Évangéliste)*, et au-dessus du second : *Saint apôtre Pierre*.

« Vers l'angle droit, deux autres personnages, dans la même attitude que les précédents, sont accompagnés, au-dessus de leurs nimbes, des inscriptions : *Saint apôtre Paul*, *Saint Jean Chrysostôme*. Ils tiennent aussi le livre des Évangiles, attribut des apôtres et des pontifes. — Remarquons le costume de saint Jean Chrysostôme ; il diffère des trois autres en ce qu'il porte une robe à larges manches avec le *pallium* orné de croix.

« Dans la partie inférieure du tableau, un personnage, en attitude de suppliant, est agenouillé au-devant du Christ et à sa droite. Il est vêtu, lui aussi, d'une robe à larges manches, avec le *pallium*, et, sur son nimbe, on lit : *Saint Nicolas*. Dans une posture analogue, à gauche du Christ, un autre personnage en costume de moine, les mains jointes, porte sur son nimbe les mots : *Vénérable Serge*. Enfin, plus bas, deux personnages sont complètement prosternés devant le Christ, la tête placée à la hauteur de son *scabellum* et les bras étendus sur la terre. Sur le nimbe de l'un, on lit : *Vénérable Sosime*, et sur l'autre : *Vénérable Sabbas* ou *Sabbatius*.

« M. Julien Durand, dont la compétence est bien connue

pour tout ce qui concerne l'étude de l'iconographie et de l'hagiographie grecques, russes et byzantines, a bien voulu me signaler l'intérêt qu'offre ce tableau-cuivre comme un spécimen des plus complets de ces images de dévotion que les Russes appellent *δέησις* (*supplication, prière*).

« La *δέησις* la plus simple, en effet, représente seulement le Christ ayant à ses côtés la sainte Vierge et saint Jean le Précurseur. Souvent on y ajoute les deux archanges Michel et Gabriel. Les princes des apôtres s'y trouvent fréquemment. On y voit aussi quelquefois les autres saints dont le choix varie suivant les localités et la dévotion des donateurs. Tous ces personnages se trouvent réunis sur la *δέησις* dont nous nous occupons et qui, de plus, est une *δέησις* portative.

« Le caractère russe, au point de vue hagiographique de ce cuivre, est particulièrement accusé par la présence des trois saints Serge, Zozime et Sabbas ou Sabbatius, très populaires en Russie, sans parler de saint Nicolas. Le saint Serge dont il est question ici naquit à Rostof, en 1314, et mourut en 1392. Il fut le fondateur de la *Laure* ou couvent de la Trinité près de Moscou, sanctuaire qui passe encore pour le plus fréquenté de la Russie.

« Sabbas et Zozime ont vécu au *xv^e* siècle. Sabbas fonda le couvent de Salovetsk dans une île de la mer Blanche. Zozime appartenait aussi à ce monastère. Ce n'est qu'au *xvi^e* siècle que ces deux saints furent honorés du culte public¹.

« Toutefois, ce tableau-cuivre me paraît encore postérieur à cette époque. Les détails accessoires, tels que la forme du dossier du siège, son ornementation, celle du *scabellum*, le dessin de la bordure, doivent faire rapporter ce petit monument à la seconde moitié du *xvii^e* siècle.

« Il est regrettable que, par suite du frottement qu'a subi le tableau, la manière dont les mains du Christ et de saint Jean-Baptiste bénissent ne soit pas plus précise. Cependant,

1. Cf. *Acta Sanctorum*, t. XI octobris. — *La Russie libre*, Dixon, traduct. fr., Hachette.

on est tenté d'y reconnaître la bénédiction à la manière des *Starověres* ou *vieux croyants russes*, secte dissidente parmi les fidèles de l'Église russe. »

Séance du 28 Décembre.

Présidence de M. A. HÉRON DE VILLEFOSSÉ, président.

Ouvrages offerts :

Bulletin critique, publié sous la direction de MM. Duchesne, Ingold, Lescœur, Thédénat, VIII^e année, n^o 23. Paris, 1887, in-8^o.

— *de la Société des sciences historiques et naturelles de Semur*, année 1886, n^o 3. Semur, 1887, in-8^o.

— *historique*, XXXVI^e année, 144^e livraison, octobre-décembre 1887. Saint-Omer, in-8^o.

Johns Hopkins University studies : Seminary, librairies, and university extension, par Herbert Adams. Baltimore, 1887, in-8^o.

Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest, t. IX. Poitiers, 1887, in-8^o.

DU CHATELIER (A.). *Evêché et ville de Kemper, documents inédits*. Paris, 1888, in-8^o.

Correspondance.

MM. le marquis des Granges de Surgères et le comte Régis de l'Estourbeillon écrivent pour remercier la Compagnie de leur avoir accordé le titre d'associés correspondants nationaux.

M. l'abbé P. Batiffol, présenté par MM. l'abbé Duchesne et J. de Laurière, écrit pour poser sa candidature au titre d'associé correspondant national, résidant à Rome. Le président désigne MM. l'abbé Thédénat, A. de Barthélemy et Mowat pour former la commission chargée de présenter un rapport sur les titres scientifiques du candidat.

M. d'Arbois de Jubainville, membre résidant, lit une note intitulée *Saint Patrice et Sen Patric* :

« Il y a deux saints Patrice, apôtres de l'Irlande : l'un est le saint Patrice de l'histoire, l'autre celui de la légende. Du premier, nous avons deux écrits : la *Confessio* et l'épître à Coroticus. Le saint Patrice de l'histoire arriva en Irlande sous le règne de Loegaire, fils de Niall¹, vers l'année 432 de notre ère². Il mourut deux ou cinq ans avant Loegaire. Or, le règne de Loegaire paraît avoir duré trente-six ans³, avoir fini par conséquent trente-six ans après l'arrivée de saint Patrice, c'est-à-dire en 468.

« Si l'on met en 468 la fin du règne de Loegaire (et c'est la date la plus rapprochée de nous qu'on puisse adopter), la mort de saint Patrice (personnage historique, s'entend) a dû arriver soit deux ans, soit cinq ans avant 468 : la date extrême de cette mort est donc ou 463 ou 466 au plus tard. Mais, pour atteindre l'une ou l'autre de ces deux dates, il faut supposer que saint Patrice est arrivé en Irlande la première année du règne de Loegaire; on atteint un chiffre moins élevé, si on fait commencer la mission de saint Patrice un an ou plus d'un an après l'avènement de Loegaire. Suivant plusieurs historiens irlandais, Loegaire n'a survécu que trente ans au début de la mission de saint Patrice⁴. Ce prince aurait donc commencé à régner six ans avant l'arrivée de saint Patrice en Irlande. Il aurait ainsi terminé ses trente-six ans de règne en cessant de vivre en

1. Vie de saint Patrice par Muirchu Maccumachtheni dédiée à Aed, évêque mort en 698, édition donnée par le P. Hogan dans les *Analecta Bollandiana*, t. I, p. 545, l. 2; cf. p. 542, l. 27.

2. *Cronicum Scotorum*, édition donnée par M. Hennessy, p. 21.

3. Voilà ce que nous lisons dans les notes de Tirechan, qui reproduisent les enseignements donnés tant par écrit que de vive voix par l'évêque Ultan, mort en 656. Édition donnée par E. Hogan dans les *Analecta Bollandiana*, t. II, p. 36, l. 15-17. Sur l'époque où vivait Tirechan, voyez les observations du même E. Hogan : *Analecta*, t. I, p. 548, l. 4-8.

4. Tel est, en premier lieu, l'auteur du traité intitulé : *Do fhlaithesaiú ocus umseraib Érend iar creitrim*, dans le livre de Leinster, p. 24, col. 1, l. 45, 46. Nous citerons ensuite le *Cronicum Scotorum*, p. 20, et les *Annales des Quatre maîtres*, édition d'O'Donovan, 1851, t. I, p. 144.

462. Par conséquent, saint Patrice mourant soit deux, soit cinq ans plus tôt que Loegaire, aurait quitté cette vie soit en 460 si Loegaire lui a survécu deux ans, soit en 457 si Loegaire lui a survécu cinq ans. La date de 457 est celle à laquelle nous conduit un passage du *Cronicum Scotorum* : on voit dans ce document que l'épidémie connue sous le nom de *Buide Conaill* commença deux cent trois ans après la mort de saint Patrice : *A morte Patricii*. Or, il résulte des calculs chronologiques faits par le savant éditeur, M. Hennessy, que cette maladie commença en 660 : donc saint Patrice était mort deux cent trois ans avant 660, c'est-à-dire en 457¹.

« Cette date s'accorde avec celle de la mort des premiers successeurs du saint évêque sur le siège épiscopal d'Armagh. Bénignus, le premier d'entre eux, mourut en 465² ou en 467³; Tariaith, le second, mourut en 481⁴.

« Ainsi 457 est la date où probablement a dû mourir le saint Patrice de l'histoire. Le saint Patrice de la légende est mort en 489⁵ ou en 493⁶, à l'âge de cent vingt⁷ ou même cent vingt-deux ans⁸.

« Cette longévité extraordinaire est le résultat du procédé littéraire qui a fourni plusieurs traits de la légende de saint Patrice. Les hagiographes Irlandais n'ont pas puisé dans leur imagination tous les détails au moyen desquels ils ont créé peu à peu le récit fantastique dont la vie tripartite et la vie composée par Jocelin sont les rédactions les plus complètes. Ils ont souvent fait usage d'une méthode plus simple : ils ont copié ou imité. Et de quoi ont-ils pris copie? Qu'ont-

1. *Cronicum Scotorum*, p. 98-99. Bède nous apprend que cette épidémie sévit en Grande-Bretagne en 664. *Historia ecclesiastica*, livre III, c. 27; Petrie, p. 204-205.

2. *Cronicum Scotorum*, p. 26-27.

3. *Annales des Quatre Mattres*, t. I, p. 146-147.

4. *Ibidem*, p. 150-151.

5. *Cronicum Scotorum*, p. 32-33.

6. *Annales des Quatre Mattres*, p. 158-159.

7. Vie de saint Patrice par Muirchu Macenmaotheni, livre II, c. 6, dans *Analecta Bollandiana*, t. I, p. 581, l. 3; Note de Tirechan, *Ibid.*, t. II, p. 67, l. 3 et 8.

8. *Annales des Quatre Mattres*, p. 156-157; *Cronicum Scotorum*, p. 32-33.

Ils imité? Ils avaient peu de vies de saints à leur disposition. Ils n'ont pu donc faire comme tant d'hagiographes continentaux qui ont embelli si souvent une vie de saint en y intercalant des miracles tirés d'une autre vie de saint.

« Je dis qu'ils avaient peu de vies de saints à leur disposition. On peut s'en assurer en lisant le Martyrologe d'Oengus. L'auteur de ce martyrologe a consacré un quatrain à chaque jour de l'année. Il avait sous les yeux un martyrologe hieronymien, c'est-à-dire un martyrologe qui ne contenait qu'une liste de saints sans autre indication sur chacun d'eux que leur qualité d'évêque, confesseur, diacre, etc., et la mention du lieu de leur mort; à ces indications, il n'a su rien ajouter que des amplifications de rhétorique.

« A quelles sources se sont donc adressés les biographes de saint Patrice pour suppléer à l'insuffisance de leur imagination? Une de leurs principales sources a été la Bible.

« Les cent vingt ans attribués à saint Patrice, c'est l'âge de Moïse quand il mourut. (*Deutéronome*, ch. 34, v. 7.)

« L'ange Victor adressa la parole à Patrice au milieu d'un buisson ardent¹. Voyez *Exode*, ch. 3, v. 2.

« La lutte de Patrice contre les Druides² est un arrangement irlandais du chapitre 7 de l'*Exode*.

« Le soleil s'arrêta le jour de la mort de saint Patrice³. C'est un emprunt au livre de Josué (ch. 10, v. 12-13).

« Patrice est comme Moïse le législateur. Le *Senchus Mor* est rédigé sur sa demande par une Commission de neuf membres dont il est le premier⁴.

« De même que tous les héros des légendes hagiographiques, le saint Patrice légendaire est sur quelques points supérieur à ses modèles. Certains auteurs le font vivre plus longtemps que Moïse. Le saint Patrice historique n'avait pu

1. Hymne de Fiacc, vers 47-48. Windisch, *Irische Texte*, p. 15. Muirchu Maccumacetheni, livre II, c. 4; *Analecta Bollandiana*, t. I, p. 590, l. 10-19.

2. Muirchu Maccumacetheni, l. II, c. 15-17, 19; *Analecta Bollandiana*, t. I, p. 562-564, 566-568.

3. Hymne de Fiacc, vers 85-90; Windisch, *Irische Texte*, p. 15. Muirchu Maccumacetheni, livre II, c. 7; *Analecta Bollandiana*, t. I, p. 561, l. 5-12.

4. *Ancient laws of Ireland*, t. I, p. 14-17.

convertir le roi Loegaire¹; Moïse n'avait pas eu plus de succès près du roi d'Égypte : le saint Patrice de la légende parvint à convaincre le roi Loegaire et le baptisa², etc., etc.

« Le saint Patrice légendaire était à peu près complètement formé dans les dernières années du vi^e siècle. On le trouve déjà dans les notes de Tirechan dont quelques traits seulement nous ramènent au Patrice historique; et ces notes ont été écrites, paraît-il, peu après l'année 656. La légende règne en maîtresse dans la vie composée par Muirchu Maccumachtheni, qui a été rédigée, semble-t-il, au plus tard en 698. L'hymne attribué à Fiacc, et qui chante le Patrice légendaire, est probablement l'œuvre d'un contemporain de Muirchu, sinon elle a été écrite quelque temps après.

« Cet hymne nous offre un détail très amusant et qui nous montre dans quel embarras se trouvaient les écrivains irlandais du temps entre leurs deux saints Patrice : on ne pouvait identifier ces deux bienheureux, puisque celui de l'histoire, qui n'avait pas vécu cent vingt ans, était mort plus de trente ans avant celui de la légende. Un hasard heureux fit trouver aux savants irlandais du moyen âge la solution de la difficulté.

« Vers la fin du vi^e siècle, il était arrivé de Gaule en Irlande un exemplaire du martyrologe hieronymien : dans cet exemplaire avaient pénétré certains saints français, tels que saint Agrippin, évêque d'Autun, mort en 556³, et le roi Gontran, mort en 593⁴.

« Or, ce martyrologe mentionnait deux saints Patrice. L'un était l'apôtre de l'Irlande, mort le 17 mars⁵; l'autre

1. Notes de Tirechan, c. 12; *Analecta Bollandiana*, t. II, p. 41, l. 1-9.

2. Mairehu Maccumachtheni, livre 1, c. 20; *Analecta Bollandiana*, t. I, p. 568.

3. On célébrait sa fête le 1^{er} janvier. Voir le *Martyrologe de Tallacht* dans le livre de Leinster, p. 356, col. 2. Voir l'article correspondant chez Migne, *Patrologia latina*, t. XXX, col. 438.

4. On célébrait sa fête le 28 mars. Voyez Migne, *Patrologia latina*, t. XXX, col. 449 c. Dans le *Martyrologe de Tallacht*, livre de Leinster, p. 357, col. 7, le copiste a fait du nom de ce roi deux articles : Guntari. Mini, regis.

5. In Scotia Patricii episcopi. Bibliothèque nationale, ms. lat. 10637. — Depositio Patricii episcopi confessoris. *Patrologia latina*, t. XXX, col. 446 c. — Patricii episcopi. *Martyrologe de Tallacht*, dans le livre de Leinster, p. 357, col. 2.

était un certain abbé, inconnu d'ailleurs, mort le 24 août¹. Suivant une rédaction, ce serait à Nevers qu'aurait eu lieu son décès². De ce personnage obscur une leçon irlandaise en fait deux : Patrice, abbé et évêque de Ruisdela; Patrice, portier et évêque d'Armagh³. D'autres Irlandais imaginèrent que le Patrice, mort le 24 août, était un évêque de Glas-tenbury⁴. Mais, au milieu de ces divergences de détail, une idée prévalut, c'est que le Patrice du 24 août était un pré-décesseur du grand saint de même nom.

« Les hagiographes irlandais, mettant au 17 mars la mort de l'apôtre légendaire de l'Irlande, supposèrent que leur Patrice historique, mort en 457 sans avoir pu convertir le roi Loegaire, devait être celui dont le martyrologe plaçait la fête au 24 août. Le Patrice historique, étant mort le premier, devint le vieux Patrice, *Sen Patric*, quoique mort le plus jeune des deux; le vieux Patrice avait dû être le maître, et le grand Patrice, le Patrice légendaire, était son élève⁵. *Sen Patric*, le vieux Patrice, avait, dit-on, cessé de vivre en 457⁶. Patrice, archevêque et apôtre de l'Irlande, était passé de vie à trépas en 493⁷. Le vieux Patrice avait donc, suivant l'ordre exigé par la chronologie historique, précédé l'autre dans le tombeau. Quand l'apôtre légendaire arriva au ciel, avant d'aller se présenter au bon Dieu, il commença par faire visite à son homonyme, le Patrice de l'histoire, qui était entré avant lui dans le Paradis, et les deux Patrice se présentèrent ensemble au fils de Marie⁸. »

M. Flouest, au nom de M. Paul du Chatellier, associé

1. Patrici abbat. Bibl. nat., ms. lat. 10837.

2. Neverno civitate depositio Patricii abbat. Migne, *Patrologia latina*, t. XXX, col. 472 b.

3. Patricii abbat. et episcopi Ruisdela. Patricii hostiarum et abbat. Airdmache. *Martyrologe de Tallacht*, dans le livre de Leinster, p. 361, col. 7.

4. *Cronicum Scotorum*, p. 24-25.

5. C'est la doctrine que nous trouvons dans le *Martyrologe d'Oengus*, à la date du 24 août : Sen-Phatraice cinq catha, coem-aite ar-ertha, édition Whitley Stokes, p. cxxv.

6. *Cronicum Scotorum*, p. 24-25.

7. *Ibid.*, p. 22-23.

8. Hymne de Fiaco, v. 65-66; Windisch, *Irische Texte*, t. I, p. 16.

correspondant national à Kernuz (Finistère), fait hommage à la Société d'un ouvrage intitulé : *Évêché et Ville de Kemper*. Cet intéressant recueil de *documents inédits* a été composé, savamment commenté et très utilement mis en œuvre par le père du donateur. Il était encore inédit, lorsque la mort est venue mettre un terme à la longue et si féconde carrière de M. A. du Chatellier. Son fils, dans un sentiment pieux dont on doit lui être reconnaissant, a tenu à l'éditer. Cette nouvelle œuvre est digne de celles qui ont fait à l'auteur un nom si honoré dans sa province et qui lui avaient mérité l'honneur de compter parmi les correspondants de l'Institut. L'historien, qui s'attache à dégager de la série des événements les enseignements philosophiques qui en découlent, n'y trouvera pas moins que l'annaliste une ample moisson à faire pour l'éclaircissement des origines de la grande secousse qui a marqué la fin du siècle dernier.

M. Rey, membre résidant, lit une note sur la bourgade médiévale de Palmerium en Galilée, qu'il identifie avec Soulem.

M. Pol Niçard, membre résidant, continue ses observations relatives à l'ouvrage de M. Bertolotti sur les artistes français ayant séjourné à Rome pendant les *xv^e*, *xvi^e* et *xvii^e* siècles.

M. l'abbé Thédénat, membre résidant, communique l'estampage d'une inscription funéraire romaine trouvée récemment à Fréjus par MM. Aubenas et Guérin :

ARGVRIAETS///
FROFORTVNA
TAMEMORIAE
LELIMARTINI
MERENTI

Arguria et S[o]fro(nia)? Fortunata, memoriae L(ucti) Eli(i) Martini merenti [p(osuerunt)].

ERRATUM ET ADDITIONS.

Page 87. Après la ligne 9, ajouter le dessin suivant :



Sceau du XIV^e siècle.

- Page 90, ligne 35, *au lieu de* : Lersar, *lisez* : Lescar.
— 145, — 32, *au lieu de* : Lunéville, *lisez* : Charleville.
— 145, — 33, *au lieu de* : d'Épinal, *lisez* : de cette ville.
— 148, — 3 et 41, *au lieu de* : Bar, *lisez* : Charleville.
— 151, — 38, *au lieu de* : Niabbo, *lisez* : Nebbio.
— 205, — 22, *effacez* : associé correspondant national à
Saintes.
— 237, — 16 et 17, *au lieu de* : Gourgault, *lisez* : Gour-
jault.
— 238, — 1, *au lieu de* : un vase, *lisez* : une base.
— 263, — 24, *au lieu de* : d'Angibaud, *lisez* : Dangi-
beaud.
-

TABLES

DU

BULLETIN DE 1887.

I.

Renseignements généraux.

	Pages
Bureau de la Société pour l'année 1887.	5
Membres honoraires	6
Associé correspondant étranger honoraire	7
Membres résidants.	8
Associés correspondants nationaux classés par départements.	13
Associés correspondants nationaux résidant à l'étranger.	30
Associés correspondants étrangers	30
Sociétés savantes avec lesquelles la Compagnie est en correspondance	34
Associés correspondants nationaux classés par ordre alphabétique	41
Rapport annuel du trésorier sur la situation financière de la Compagnie.	62
Liste des départements où la Compagnie n'a pas de correspondants	64
Rapport de la Commission des fonds sur la gestion du trésorier	78
Lettre du Ministre de l'instruction publique indiquant l'époque du Congrès des Sociétés savantes	108

L'administration du Musée du Louvre met une troisième salle à la disposition de la Compagnie . . .	109
Lettre du président de la Société de Géographie relative à la participation de la Compagnie à l'exposition de 1889.	141
La Compagnie s'associe au vœu de M. Aymard demandant que, à l'exposition de 1889, on reconstitue, à l'aide de moulages, un monument antique de la Gaule.	246
Erratum	334

II.

Index par noms d'auteurs.

ARBOIS DE JURAINVILLE (H. D'), M. R. Note sur le sens du mot <i>cette</i>	96, 104
— Communication sur les noms géographiques de la France	127
— Saint Patrice et Sen Patric	328
AUBERT, M. R. Rapport sur la situation financière de la Compagnie en 1886	62
— Réélu trésorier	303
AUDIAT. Lettre sur la démolition des remparts de Saintes	205
AURÈS, A. C. N. Mémoire sur les dimensions des chapiteaux gallo-grecs du Musée de Nîmes	84
BABELON, M. R. Dons faits par le baron de Witte au Cabinet des médailles	169, 237
— Monnaies de la collection Ponton d'Amécourt entrées au Cabinet des médailles	169
— Tétradrachme d'Érétrie (Eubée) avec les initiales ΦΑ.	255
— Observation sur une lampe en terre cuite de la collection Danicourt	270
— Hommage d'un ouvrage de MM. Julliot et Prou	279
BAPTIST (Germain), M. R. Objets dits mérovingiens trouvés au nord du Caucase	78
— Les diamants de la couronne au xvi ^e siècle	135

BARTHÉLEMY (A. DE), M. H. Rapports faits au nom de la Commission des impressions.	105, 280, 322
— Élu membre ordinaire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres	279
— Médaillon en terre cuite de la collection de M. Payard.	322
BATIFFOL (l'abbé P.), A. C. N.	327
BAYE (baron J. DE), A. C. N. Plaques mérovingiennes à sujets symboliques	67
— Observations sur les antiquités de la Russie méridionale et les invasions barbares	83
— Objets en bronze et terre cuite de l'époque gauloise trouvés aux environs de Navarre	109
— Croix en or provenant de sépultures barbares de l'Italie septentrionale	120
— Sculpture trouvée au Mas-de-l'Aveugle (Gard)	148
— Croix longobarde en or estampé	298
— Observations sur des flèches en silex à tranchant transversal.	306
BEAUCORPS (baron DE), A. C. N.	275, 303, 341
BEQ DE FOUQUIÈRES, A. C. N. Sa mort	276
BERTRAND (A.), M. R. Hache trouvée à Tréflaouénan (Finistère).	86
— Hommage du <i>Catalogue sommaire du Musée de Saint-Germain</i> , par M. S. Reinach.	86
— Observations relatives à la communication de M. d'Arbois de Jubainville sur les mots <i>celte</i> et <i>celtique</i>	109
— Glaive romain trouvé aux environs de Saintes	109
— Observation sur des objets antiques en bronze présentés par M. le baron de Baye.	109
BEURLIER (l'abbé), A. C. N. Mémoire sur les courses de taureaux dans l'antiquité.	80
BLANCHET, A. C. N.	298, 312, 318
BOISLISLE (A. DE), M. R. Observation sur les soufflets à vapeur	280
— Élu secrétaire adjoint.	303
BOYÉ (Marius), A. C. N.	131, 157, 159
BROUNER (Xavier). Statuette de style gothique	131

BUHOT DE KERSERS, A. C. N. Épée en fer et rasoir en bronze trouvés à Lunery (Cher).	209
CARON, A. C. N. Monnaie de Jean de Châteauneuf, seigneur de Bourbon-Lancy.	136
CÉRÈS (l'abbé), A. C. N. Sa mort.	138
CRESSAC (J. DE), A. C. N.	92, 105, 108
CHABOUILLET, M. H. Hommage du 12 ^e fascicule des <i>Correspondants de Peiresc</i> , par Tamizey de Larroque.	144
CHATEL (Ém.), A. C. N. Hommage d'un ouvrage de M. de Farcy, intitulé : <i>Les abbayes de Bayeux</i> , t. I ^{er}	303
CHAUTARD donne sa démission d'associé correspondant national	275
COLLIGNON, M. R. Observation sur l'arrangement de la chevelure d'une tête antique, conservée au Musée du Louvre	79
— Plaques en terre cuite attiques de la fin du VI ^e siècle av. J.-C.	233
COMBES (C.), A. C. N.	262, 276, 279
CORBIET (l'abbé), A. C. N. Son éloge funèbre.	52
CORNEAUX (l'abbé), A. C. N. Plaque en cuivre émaillée provenant de la chaise du bienheureux Jean de Montmirail, à Longpont	249
— Sceau de Guy, évêque de Préneste	249
— A. C. N.	262, 276, 279
COURAJON (L.), M. R. Observation sur des céramiques italiennes	88
— Sculptures de Verocchio	91
— Statue de Charles d'Anjou, comte du Maine	121
— Observation sur des notes manuscrites attribuées à Léonard de Vinci	121
— Petits monuments en bois sculpté marqués d'une main au fer rouge	140
— Les origines de la Renaissance	143
— Sculpture en bois marquée de la <i>main coupée</i> tracée au feu et provenant de l'atelier d'Anvers	215
— Lettre de M. Aymard exprimant le vœu qu'on reconstitue, à l'aide de moulages, un monument antique de la Gaule à l'Exposition de 1889.	246

— Observation sur le mausolée du cardinal de Lagrange.	260
— Vierge en marbre du xvi ^e siècle conservée au Musée de Cluny	262
— Tête de bronze attribuée à Filarete, provenant d'un soufflet à vapeur.	280
— Sculpture de l'église de la Chaise-Dieu.	295
— Voyage de Jean Fouquet en Italie	299
— Observation sur une margelle de puits provenant de Venise	309
— Émail peint italien du xv ^e siècle	317
— Buste en marbre du Musée d'Avignon attribué à Desiderio Dassettignano	323
COURNAULT, A. C. N. Objets antiques en bronze trouvés près de Nancy, dans un tumulus	118
— Objet antique en pierre dure ayant l'apparence d'une hache à deux tranchants	129
CUMONT, A. C. N.	105, 131, 138
DAMOUR, A. C. N. Son éloge funèbre	54
DANGIBRAUD, A. C. N.	119, 145, 157
— Note sur les remparts de Saintes.	263
DEMAISON, A. C. N. Vase orné de reliefs représentant les travaux d'Hercule	295
DEMAÏ, M. R. Son éloge funèbre	50
DEVAL (le chanoine VAN), A. C. N. Sa mort.	231
DUCHENE (l'abbé L.), M. R. Épitaphe grecque du cimetière de Priscille.	230
— Collections de tissus conservées au Latran, au ix ^e s.	246
— Fouilles faites sous les églises des saints Jean et Paul, à Rome	302
— Élu secrétaire	303
DUFOR DE PIRAC (vicomte), A. C. N. Son éloge funèbre.	52
DUVERNOY, A. C. N. Mémoires sur des bronzes trouvés à Mathay (Doubs)	230
FLOUËT, M. R. Observations sur le sens du mot <i>celtique</i>	100
— Bague mérovingienne trouvée dans l'Ardèche	127
— Observation sur un objet antique trouvé à Bains (Vosges)	129

— Torques gaulois trouvé aux environs de Voisin (Côte d'Or)	138
— Objets de l'âge du bronze trouvés dans la Drôme	157
— Bracelet en bronze portant des caractères inconnus	170
— Hommage d'un rapport de M. Aurès sur les mesures assyriennes	194
— Observation sur une épée en bronze présentée par M. Maxe-Werly	197
— Hommage d'un mémoire de M. Aurès sur la troisième tablette de Senkereh	203
— Autel de lairre découvert à Nîmes	237
— Observation relative à une communication précédente	276
— Hommage d'un mémoire de M. Aurès sur la contenance des mesures assyriennes	276
— Outil de potier et poids en bronze trouvés dans la Drôme	301
— Renseignements concernant le Musée d'Épinal	310
— Hommage d'un ouvrage de A. du Chatellier, intitulé : <i>Evêché et ville de Kemper</i>	332
FROSSARD, A. C. N. Observation sur un objet antique en pierre dure trouvé à Bains (Vosges)	129
— Pierre sculptée provenant du couvent des Jacobins de Bagnères-de-Bigorre	133
— Nécropole de Carmona (Espagne)	182
GAIDOZ, M. R. Boucle de ceinturon du Musée de Charleville (voir l'erratum)	145
GAY (Victor), A. C. N. Sa mort	322
GERMAIN (Léon), A. C. N. Statues de l'église de Montdevant-Sassey (Meuse)	197
— Le peintre verrier Guillaume de Marcillat n'est pas d'origine lorraine	198
— Médaillon en plomb attribué à Jean Richier	199
GERMER-DURAND, A. C. N. Sarcophages mérovingiens conservés au Musée de Rodez	210
GEYMÜLLER (baron DE), A. C. E. Observation sur un dessin de Verocchio portant un autographe de Léonard de Vinci	121

— Observation sur des autographes attribués à Léonard de Vinci	125
— Emplacement du palais de Raphaël à Rome	214
— Dessin d'un architecte français inconnu résidant à Rome sous Paul III	215
— Peintures murales du château d'Oiron (Deux-Sèvres).	230
GOURJAULT (comte de), A. C. N.	194, 237
GRANGES DE SURGÈRES (marquis de), A. C. N.	285, 322, 327
GRELLET-BALGUERIE, A. C. N. Denier en argent de Pépin, roi d'Aquitaine, et triens mérovingien trouvé dans une église mérovingienne	205
— Document daté de l'an XIV du règne de Childéric.	207
GUIFFREY, M. R. Note de M. Tuetey sur le sculpteur Pierre Bontemps	71
— Restauration de la tombe du roi Childebart, au XVII ^e siècle.	109
HÉRON DE VILLEPOSSE (Ant.), M. R. Demande la collection du <i>Bulletin</i> pour l'École des lettres d'Alger	65
— Note sur un carnet contenant des copies d'inscriptions prises en Algérie en 1846.	67
— Inscription romaine trouvée dans la Drôme	84
— Cachet d'oculiste trouvé dans le département de la Drôme	84
— Discours prononcé sur la tombe d'Olivier Rayet.	92
— Bas-relief romain en pierre trouvé à Rom (Deux-Sèvres)	122
— Fragments de stèles votives en terre cuite trouvées à Carthage par le P. Delattre	122
— Offre un ouvrage de MM. Guiffrey et C. Marmottan, intitulé : <i>La Tapisserie de la chaste Susanne</i>	127
— Observation au sujet des bijoux antiques présentés à la Monnaie	129
— Lettre de M. J. de Laurière sur une excursion archéologique en Corse.	148
— Observation sur une borne milliaire conservée au Musée de Pau	154
— Inscription du département de la Loire relative à la protection d'un aqueduc	154

— Note du chanoine Julien Laferrière sur la démolition des remparts de Saintes	231
— Inscription de Carthage au dieu Sarapis	233
— Inscription de Nîmes comprenant une liste de noms	235
— Tissus trouvés dans des tombeaux coptes et conservés au Musée du Louvre	246
— Lettre de M. Odobesco sur la prétendue découverte, à Kustendje, du tombeau d'Ovide et sur le monument romain appelé Adam-Clissi	249
— Élu membre de la Commission des fonds	303
— Inscription de Feurs mentionnant la reconstruction en pierre d'un théâtre bâti primitivement en bois	307
— Discours prononcé sur la tombe de Charles Robert, M. R.	318
HOMOLLE. Élu membre résident	408, 145
JULIEN-LAFERRIÈRE (le chanoine), A. C. N. Note sur la démolition des remparts de Saintes	231
JULLIAN (C.). Inscriptions latines de Toulon	163
JULLIOT, A. C. N. Inscription de Germigny	83
KONDAKOFF, professeur d'archéologie à Odessa, assiste à une séance	263
LAFAYE (G.), A. C. N. Pomme de pin colossale trouvée à Aix en Provence	58
— Antiquités de la Corse	183
— Sarcophage antique conservé à Bonifacio (Corse)	213
— Vases de forme antique encore en usage à la Grande-Chartreuse (Isère)	283
LAIGUE (L. DE), A. C. N. Fouilles récemment exécutées à Florence	131
— Objets antiques en terre cuite trouvés aux environs de Tarente	142
— Chapiteaux romains historiés de Pise	286
LASTEYRIE (R. DE), M. R. Inscription de Germigny	83
— Mesures prises par la Commission des monuments historiques pour la conservation des édifices antiques de l'Algérie	95
— Boucle de ceinturon du Musée de Charleville (voir l'erratum)	145

LAURIER (J. DE), M. R. Découvertes archéologiques faites à Chamiers, près de Périgueux.	60
— Élu membre résidant.	62
— Notes d'un voyage archéologique en Corse. . . .	148
— Notes d'un voyage archéologique en Corse et en Sardaigne	216
— Chapelle élevée par François I ^{er} sur le champ de bataille de Marignan	245
— Mémoire sur le tombeau de Clément V.	277
— Inscription chrétienne de l'église de Valcabrière . .	292
— Tableau de dévotion en cuivre à l'usage du rit grec.	323
LEBEURIER (l'abbé), A. C. N. Son éloge funèbre . . .	53
LECOY DE LA MARCHE, M. R. Filarète et ses relations avec le roi René.	280
— Le peintre Fouquet à Rome	298
LEFORT (Louis), A. C. N. Peintures des catacombes représentant les mages devant Hérode	323
LETAILLE, A. C. N. Stèles puniques de la collection Marchand à Carthage	229
LINAS (Ch. DE), A. C. N. Sa mort.	138
LONGNON (A.), M. R. Observations sur certains noms géographiques du département du Doubs	127
— Élu président	303
LORQUET. Donne sa démission d'associé correspondant.	311
MAÎTRE. Statuette en terre cuite de la Vénus gauloise .	197
MARSY (comte DE), A. C. N. Hommage du plan de l'ancienne ville de Compiègne	133
— Hommage de la <i>Loi sur la conservation des monuments historiques avec liste des monuments classés</i> . .	181
MAXE-WERLY, A. C. N. Mémoire sur des antiquités trouvées à Grand (Vosges)	95
— Épée en bronze du Musée de Bar.	197
MAZEROLLE (F.), A. C. N.	268, 280, 298
MÉLOIZES (A. DES), A. C. N.	263, 280, 298
MICHEL (Edmond), A. C. N. Son éloge funèbre . . .	54
MILLESAMP, A. C. N.	108, 131, 138
MOISY (Henri), A. C. N. Son éloge funèbre	54

MOLINIER, M. R. Explication de l'expression <i>ouvrage de semin</i>	71
— Coffret ayant appartenu à Jeanne d'Albret	79
— Plat du Musée de Pesaro reproduisant le revers d'une médaille de Sperandio	84
— Céramiques italiennes du xv ^e siècle	88
— Hommage de l'ouvrage de M. P. Durrieu, intitulé : <i>Les archives angevines de Naples</i>	125
— Objets d'art de l'exposition rétrospective de Tulle	256
— Excursion archéologique dans la Corrèze	270
— Œuvres d'orfèvrerie limousine des xii ^e et xiii ^e siècles	294
— Dessin d'une margelle de puits provenant de Venise	310
MONTAIGLON (A. DE), M. R. Sens de l'expression <i>ouvrage de semin</i>	80
— Observation sur le sens du mot <i>artifex</i>	209
MOREL (L.), A. C. N. Objets de l'époque du bronze faisant partie de sa collection	194
MOREL-FATIO, A. C. E. Sa mort	268
MOWAT (R.), M. R. Inscription gauloise d'Orgon (Vaucluse)	66
— Inscription gauloise de Saint-Cosme (Gard)	66
— Inscription de Saumur	96
— Hommage de deux brochures de M. Trévédy	109
— La bouterolle des épées gauloises comparée à un détail de l'armement des archers de la frise du palais de Darius, au Louvre	121
— Observations au sujet des bijoux antiques présentés à la Monnaie	129
— Borne milliaire conservée au Musée de Pau	154
— Observations sur une lettre de M. Audiat relative aux remparts de Saintes	206
— Inscriptions découvertes dans les anciens remparts de Saintes	231
— Observation sur un autel de lairairé découvert à Nîmes	244
— Note sur une inscription de Saintes contenant un nom gaulois	265
— Lampe en terre cuite de la collection Danicourt	270

— Jeu de poids en bronze de l'époque romaine . . .	270
— Découverte à Suresnes, près Paris, d'un ancien cimetière	277
MÜNTZ, M. R. Frontispice composé et enluminé par Simone Martini (Memmi) pour le Virgile de Pétrarque	67
— Observation sur des autographes attribués à Léonard de Vinci	125
— Artistes employés par le pape d'Avignon Clément VII .	136
— Compte-rendu d'un voyage à Avignon	142
— Observations sur la théorie de M. Courajod relative aux origines de la Renaissance	143
— Tissus anciens trouvés dans des sépultures coptes .	235, 246
— Mausolée du cardinal de Lagrange	260
— Artistes célèbres qui ont travaillé à Naples à la fin du xv ^e siècle	268
— Mémoire sur le tombeau de Clément V	277
— Filarète et ses relations avec le roi René	280
— Travaux du peintre Fouquet à Rome	298
— Buste en marbre du Musée d'Avignon attribué à Donatello	323
NICARD, M. R. Communication sur les artistes français résidant à Rome aux xv ^e , xvi ^e et xvii ^e siècles, d'après un ouvrage de Bertolotti	125, 298, 333
— Le sculpteur Jacques d'Angoulême	143
— Hommage d'un mémoire de M. Desnoyers, intitulé : <i>Note sur un monogramme d'un prêtre artiste du IX^e s.</i>	209
— Observation sur un cimetière ancien découvert près de Suresne	277
— Réélu bibliothécaire archiviste	303
NOGUEZ (l'abbé), A. C. N.	268, 276
NYD (l'abbé), A. C. N. Son éloge funèbre	54
ODOBESCO. Mémoire sur les anneaux	105
PASQUIER, A. C. N.	229, 276, 279
PAYARD, A. C. N. Médaillon en terre cuite trouvé à Château-Porcien	322
PETIT, A. C. N. Chartes du xiii ^e siècle relatives à la fondation de l'abbaye de Saint-Serge de Giblet en Syrie .	119

— Note sur les travaux de restauration du château de Tanlay	160
PIERROT-DESILLIGNY, A. C. N.	302, 312, 318
PILLOY, A. C. N. Découverte à Vermand (Aisne) d'une sépulture remarquable.	199
PORT (G.), A. C. N. Élu membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres	279
PROST, M. R. Observations relatives à des découvertes archéologiques faites à Chamiers, près Périgueux.	61
— Offre sa brochure, intitulée : <i>Les deux monuments de Merten et de Heddernheim</i>	139
— Antiquités de Tarquinpol	173
QUESSÉ (Victor). Antiquités romaines trouvées à Caudebec-lès-Elbeuf.	203
RAMÉ (A.), M. R. Son éloge funèbre.	51
RAVAISSON-MOLLIEN (Charles). Élu membre résident.	62
— Tête antique dite Tête Talleyrand, conservée au Musée du Louvre.	73, 78
— Observations sur le buste de Jupiter Trophonius	118
— Lettre de Léonard de Vinci.	121
— Observation sur des autographes attribués à Léonard de Vinci	125
— Buste de Vitellius conservé au Musée du Louvre	189
— Communication sur la Vénus de Samos	230
RAYET (O.), M. R. Sa mort et son éloge funèbre.	92
RÉGIS DE L'ESTOURBEILLON, A. C. N.	298, 312, 327
REY, M. R. Chartes relatives à l'abbaye du Mont-Sion.	133
— Mémoire sur la topographie de la ville de Jérusalem au temps des Croisades	160
— Identification de Palmerium en Galilée avec Soulem.	333
RIVOLI (duc DE), A. C. N.	58
ROBERT (Ch.), M. R. Discours prononcé sur sa tombe par le président	318
ROBERT (Ulysse), M. R. Observation relative à la forme du P dans les manuscrits très anciens	67
— Reliquaire de Saint-Léger à l'église de Chauv-lès-Châtillon	280

ROBIOU, A. C. N. Observation sur un autel de lairare découvert à Nîmes	245
ROMAN, A. C. N. Sceau du xiv ^e siècle	87
— Mémoire sur des sceaux de gouverneurs du Dauphiné aux xiv ^e et xv ^e siècles	95
ROUGÉ (E. DE), M. R. Bas-relief égyptien	106
ROZIÈRE (E. DE), M. R. Élu premier vice-président	303
RUELLE (E.), A. C. N.	263, 276, 285
— Note sur l'énigme des oracles sibyllins.	287
RUPIN, A. C. N. Bâton de commandement	135
— Débris de vêtements en cuir trouvés dans un tumulus.	141
— Objets d'art de l'exposition rétrospective de Tulle	256
— Excursion archéologique dans la Corrèze	270
SAGLIO (E.), M. R. Discours prononcé en quittant la présidence de la Compagnie.	49
— Rapport approuvant la gestion du trésorier	78
— Observation sur l'arrangement de la chevelure d'une tête antique conservée au musée du Louvre	79
— Observation sur l'article Cybèle dans le <i>Dictionnaire des antiquités grecques et romaines</i>	91
— Élu membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres	127
— Offre un exemplaire de son mémoire intitulé <i>Poly- phème</i>	127
— Note sur les <i>apobates</i> et les <i>desultores</i>	269
— Plaque en cuivre gravée provenant de Catalogne	317
SCHLUMBERGER (G.), M. R. Note de M. Soulice sur des mosaïques trouvées à Lescar (Hautes-Pyrénées)	88
— Élu deuxième vice-président	303
SISOFF, du musée de Moscou (Vladimir), assiste à une des séances	255
TAUSSERAT (A.), A. C. N.	314
THÉDENAT (l'abbé Henry), M. R. Stèle funéraire romaine trouvée à Tavaux (Jura)	177
— Découvertes archéologiques dans la chapelle du col- lège de Juilly.	181
— Réélu membre de la Commission des impressions	303
— Inscription romaine de Fréjus	333

TOURET (l'abbé), A. C. N. Son éloge funèbre.	53
VACHEZ, A. C. N.	248, 276, 279
VAUVILLE, A. C. N.	78, 105
— Exploration d'une galerie couverte à Montigny-l'Én- grain (Aisne).	304
— L'oppidum de Pommiers, près Soissons, est Novio- dunum	312
WIMES (baron de), A. C. N. Sa mort	78
WITTE (baron J. de), A. C. E. H. Dons au cabinet des médaillies de monnaies romaines en or provenant de la collection Ponton-d'Amécourt	169, 237
— Élu associé correspondant étranger honoraire.	202, 209

III.

Index géographique.

ACQUIGNY (Eure), 53.	ALLY (Cantal), 270.
ACRE. <i>Abbaye du Mont-Sion</i> , 133.	ALPES, 98, 102, 103.
ACTUM, 55.	ALSACE, 51.
ADAM-CLISSI (Roumanie), 249.	AMBLENY (Aisne), 306.
ADOUR (Atur), 206.	AMBOISE (Indre-et-Loire), 128.
AFRIQUE, 65, 98, 164.	AMIENS, 52. <i>Collection de</i> <i>M. Jamelle</i> , 201.
AGEN, 128.	ANCONÈ (Italie), 146, 148.
AIN, 54.	ANJOU, 264.
AISNE (vallée de l'), 306.	ANVERS, 215, 216.
AIX (Bouches-du-Rhône), 58, 59, 60, 167, 168. <i>Cours</i> <i>Sainte-Anne</i> , 58, 60. <i>Musée</i> , 60.	APRICIANI (Corse), 150-151, 154, 184, 216.
AJACCIO (Corse), 149, 214, 216.	ARGENT (rivière de l'), Var, 168.
<i>Bibliothèque</i> , 151.	ARGERS (Marne), 196.
AKMIN (Egypte), 235.	ARGOS, 170.
ALERIA (Corse), 149, 152, 153, 187.	ARLES, 167, 168, 169. <i>Musée</i> , 242.
ALESIA (Côte-d'Or), 313.	ARMAGH (Irlande), 329, 332.
ALEXANDRIE (Egypte), 87.	ARNO (fleuve), 286.
ALGER. <i>Ecole des lettres</i> , 65, 131.	ARRAS. <i>Abbaye de Saint-</i> <i>Wast</i> , 281.
ALGÉRIE, 67, 96.	ARSINOË (Egypte), 107.
ALLEMAGNE, 253, 254.	ARTOIS, 50.
	ASIE, 242.
	ASIE-MINEURE, 93.

- ASTÉ (Hautes-Pyrénées), 55, 134, 269.
 ATANE, 142.
 ATHÈNES, 55, 233, 269. *Ecole française*, 55, 93. *Erechtheion*, 55. *Parthénon*, 269.
 ATLANTIQUE (océan), 102.
 ATUR (Adour), 306.
 ATURAE (Aire), Landes, 206.
 AUBE (département de l'), 195, 197, 198.
 AURÉLIENNE (voie), 60.
 AUTUN, 280.
 AUVERGNE, 140.
 AVIGNON, 136. *Musée*, 260, 323. *Remparts*, 142. *Tombeau de Clément VII*, 136. *Tombeaux de Jean XXII et d'Innocent VI*, 142.
 BAGNÈRES-DE-BIGORRE (Hautes-Pyrénées). *Couvent des Jacobins*, 133. *Collection Frossard*, 134.
 BAINS (Vosges), 129.
 BALE. *Musée*, 271.
 BAR-LE-DUC. *Musée*, 197.
 BAUME-LES-DAMES (Doubs). *Abbaye*, 281.
 BAVAI (Nord), 232.
 BAYEUX (Calvados), 304.
 BEAULIEU (Haute-Vienne), 258. *Abbaye*, 258.
 BEAUREPAIRE (ferme de), Aisne, 249, 255.
 BELLEY (Ain), 54.
 BENEHARNUM (Lescar?), Hautes-Pyrénées, 90.
 BÉOTIE, 269.
 BERGAME (Italie), 298.
 BERLIN, 94. *Collection Destailleur*, 245. *Musée*, 233, 307.
 BEUVRAY (mont), 313.
 BOIS-GAUTIER (le), forêt de Fontainebleau, 54.
 BOLOGNE (Italie), 73, 100.
 BONIFACIO (Corse), 152, 213. *Sainte-Marie-Majeure*, 213.
 BORDEAUX, 165, 207. *Musée*, 210.
 BORMES (rade de), Var, 168.
 BOURBON-LANCY (Saône-et-Loire), 136.
 BOURG-SAINT-ANDÉOL (Ardèche). *Bas-relief mithriaque*, 242.
 BOURGOGNE, 140.
 BOURGOGNE (royaume de), 103.
 BOVIOLES (Meuse), 313.
 BRESCIA, 309. *Musée*, 60.
 BRETAGNE, 51, 139, 140, 233.
 BREUIL (Marne), 262.
 BRIMEUX (Pas-de-Calais), 270, 271.
 BRITANNIQUES (îles), 99.
 BRUXELLES. *Collection Fétis*, 216.
 BUCHAREST, 248. *Musée*, 249.
 BURGOS (Espagne), 294.
 CAEN. *Académie des Belles-Lettres*, 304.
 CAEN (généralité de), 304.
 CAGLIARI (Sardaigne). *Amphithéâtre*, 227. *Cathédrale*, 227, 228. *Grotte de la Vierge*, 237.
 CALVADOS. *Archives*, 303.
 CAMBRAI, 320.
 CANTAGUCCO (Italie), 120.
 CARDIZZA (Cardia), Thessalie, 87.
 CARGÈSE (Corse), 184.
 CARMONA (près Séville, Espagne). *Amphithéâtre*, 183. *Musée*, 183. *Nécropole*, 182.
 CARTHAGE, 122-123. *Collection Marchand*, 229, 234. *Musée Saint-Louis*, 122. *Temple de Sarapis*, 234.
 CATALOGNE, 317.
 CAUCASE, 78.
 CAUDREBEC (Loire-Inférieure), 197, 203.

- CELLORÉ D'ILLASI (province de Vérone), 120.
 CELTIQUE, 96, ss., 109.
 CÉRISY (Calvados). *Abbaye*, 303.
 CERVIONE (Corse). *Sainte-Christine*, 152, 222.
 CÉVENNES, 99.
 CEYRESTE (Bouches-du-Rhône), 168, 169.
 CHAGNON (Loire), 155.
 CHAISE-DIEU (église de la), 295.
 CHALON-SUR-SAÔNE (Saône-et-Loire), 128.
 CHAMBRÉ (Corrèze), 270.
 CHAMBERS (près Périgueux), 60.
 CHAMPAGNE, 148.
 CHARENTE (vallée de la), 135.
 CHARLEVILLE (Ardennes), 145, 148 (voir l'erratum). *Musée*, 145, 148 (voir l'erratum).
 CHATEAU-PORCIEN (Ardennes), 322.
 CHATILLON (forêt de), Côte-d'Or, 138.
 CHAUX-LÈS-CHATILLON (Doubs), 280, 281.
 CHEF-BOUTONNE (Deux-Sèvres), 264.
 CHIUSI (Italie), 120.
 CISPALPINE, 100.
 CISSEY-SUR-TILLE (Côte-d'Or), 85.
 CITEAUX (abbaye de), 250, 251, 254.
 GIVEZZANO (dans le Trentin), 120.
 CIVIDALE (Italie). *Musée*, 121.
 CLERMONT-FERRAND, 56.
 COLOGNE, 254.
 COMANA, 55.
 COMPIÈGNE, 133.
 CONSTANTINE, 68. *Jardin du Bey*, 68. *La Kasbak*, 68. *Porte-el-Gabiak*, 68. *Porte Valée*, 68.
 CONVENAR, 293.
 CORRÈZE (département de la), 256, 257, 269.
 CORSE (île de), 149-154, 183-188, 213-214, 216-224.
 CORTE (Corse). *Eglise Saint-Jean*, 220. *Eglise Saint-Michel*, 220.
 CÔTE-D'OR (département de la), 210.
 CÔTES-DU-NORD (département des), 100.
 COUR-LAUTIC (la), CÔTES-DU-NORD. *Eglise Notre-Dame*, 51.
 COURTIEUX (Oise), 306.
 CUICULUM (Djemilah), 96.
 CURION (Italie). *Théâtre*, 308.
 CYNESII (pays des), Espagne, 97.
 DANUBE (Haut), 100.
 DAUPHINÉ, 95.
 DECEMPAGI, 173.
 DELTA (le), 107.
 DESSUS-LES-BOIS-DE-THÉSY (lieu dit), Aisne, 305.
 DIEUX, 173.
 DIJON, 206.
 DJEMILAH (Cuiculum), Algérie, 69, 96. *Arc de triomphe*, 96. *Basilica vestiaria*, 96.
 DOBRUDJA, 248.
 DORDOGNE (vallée de la), 133.
 DOUBS (département du), 127.
 DRESDE. *Musée*, 299.
 DRÔME (département de la), 85.
 DURANCE (fleuve), 168.
 ÉCHILLEUSES (Loiret), 171.
 ÉGINE, 74.
 ÉGYPTÉ, 106, 246.
 ÉLNE (diocèse d'), 54.
 ÉPINAL. *Musée*, 199, 310.
 ÉRÉTRIE (Eubée), 255.
 ESPAGNE, 97, 98.

- ETHIOPIE, 98.
 EURE (département de l'), 53.
 EURE (vallée de l'), 204.
 EUROPE, 78.
 EUROPE CENTRALE, 53, 98, 102.
 EVREUX (Eure), 53.
- FAINS (Meuse), 197.
 FÉNESTRANGE (Alsace-Lorraine), 197.
 FEURS (Loire), 307. *Théâtre romain*, 307.
 FINISTÈRE (département du), 100.
 FLANDRE, 50, 300.
 FLORENCE, 131, 192.
 FONTAINEBLEAU, 71. *Château*, 71. *Forêt*, 54.
 FRANCE, 127, 143, 300.
 FRANCFORT-SUR-LE-MEIN. *Collection Brentano*, 299.
 FRÉJUS (Var), 168, 333.
- GALATIE, 98.
 GARD. *Abbaye de Saint-Bavon*, 254.
 GARGUIER (Bouches-du-Rhône), 168, 169.
 GARONNE (fleuve), 96.
 GARONNE (vallée de la), 195.
 GATINAIS, 54.
 GAULE, 97, 101, 140, 169, 171, 294, 319, 331.
 GAULE CENTRALE, 99.
 GAULE CHEVELUE, 232-233.
 GAULE MÉRIDIONALE, 84, 242.
 GAULE ORIENTALE, 101.
 GERMANIE, 98.
 GERMIGNY (Loiret), 83.
 GHELMA (Algérie), 69.
 GLASTENBURY (Irlande), 332.
 GRAND (Vosges), 95.
 GRANDE-BRETAGNE, 232.
 GRANDE-CHARTREUSE (Isère), 283.
 GRANDMONT (abbaye de), 258.
 GRÈCE, 93, 94, 99.
- GRASSE (Drôme), 84.
 GUÉLEN (Finistère), 139.
- HAYE-MALHERBE (la), Eure, 204.
 HEDDERNHEIM (Allemagne), 139, 140.
 HELVÉTIE, 100.
 HÉRACLÉE DU LATMOS, 94.
 HERCULE (colonnes d'), 98.
 HUVEAUNE (vallée de l'), Bouches-du-Rhône, 168.
- IBÉRIE, 102.
 ICONIUM, 55.
 ÎLE-DE-FRANCE, 50.
 ILLYRIE, 98, 100, 104.
 INDRE (département de l'), 54.
 IRLANDE, 328-332.
 ISMAÏLIAH, 106, 107.
 ISTRIE, 309.
 ITALIE, 59, 102, 121, 143, 214, 300.
 ITALIE SEPTENTRIONALE, 100, 317.
 ITON (vallée de l'), 204.
- JÉRUSALEM, 135, 160. *Abbaye du Mont-Sion*, 133.
 JUILLY (Seine-et-Marne). *Collège*, 181.
 JUMIÈGES (abbaye de), Seine-Inférieure, 281.
- KAPAT (Corse), 184.
 KERLOT (Finistère), 139.
 KHONS (Égypte), 244.
 KUSTENDJÉ (Roumanie), 248, 320.
- LAMBESSA (Algérie), 69.
 LAON (évêché de), 260.
 LARISSE (Thessalie), 87.
 LATMIQUE (golfe), 93.
 LAURENTE. *Villa de Pline*, 90.
 LAVIS (près Trente), 120.

- LESCAR** (Beneharnum?), Hautes-Pyrénées, 88.
LEYDE. *Musée*, 307.
LIGURIE, 100, 103, 104.
LIGYSTIQUE, 97, 102, 103.
LILLE. *Collection Ozenfant*, 216.
LIMOGES, 317. *Musée*, 59.
LIMOUSIN, 258.
LINDRE (étang de), Alsace-Lorraine, 173.
LINDRE-BASSE (parc de), près Dieuze, 176.
LINGUIZZETTA (Corse), 184.
LISIEUX (Calvados), 54.
LOIRET (département du), 52.
LONDRES, 94.
LONGPONT (abbaye de), Aisne, 249-255.
LORRAINE, 125, 198, 319.
LUGERNE. *Eglise de Saint-Léodégar*, 281.
LUGHON, 292.
LUNERY (Cher), 209.
LYON, 85. *Autel d'Auguste*, 308. *Collection Lambert*, 85. *Crypte de Saint-Irénée*, 128. *Musée*, 85.
MACOMER, 224.
MADAURUS (Algérie), 69. *Château*, 69.
MADRID. *Collection de M. de Valencia*, 317.
MANCHE. *Archives*, 303.
MANS (le). *Cathédrale*, 121.
MANTOUR, 125.
MARIANA (Corse). *Eglise de San-Perteo*, 218. *Eglise la Canonica*, 151, 216.
MARIGNAN. *Chapelle de la Victoire*, 245.
MARNE (la), 96.
MARSAL (Lorraine), 173.
MARSEILLE, 97, 98, 168, 169. *Cimetière romain*, 59. *Musée archéologique*, 59, 60, 165.
MAS-DE-L'AVEUGLE (Gard), 148.
MASSMUNSTER (Alsace-Lorraine), 281.
MATHAY (Doubs), 230.
MAYMAC (abbaye de), 281.
MÉDITERRANÉE, 167, 168.
MÉDOUX, 134.
MELLE (Deux-Sèvres), 128.
MERIA (Corse), 188.
MERTEN (Alsace-Lorraine), 139, 140.
METZ, 61, 319. *Musée*, 173, 174, 175, 176.
MEUSE, 135.
MILAN, 121. *Ambrosienne*, 67. *Collection Amilcare Ancona*, 298. *Musée Brera*, 271.
MILET, 93, 94.
MIRECOURT (Vosges). *Collection Morel*, 194.
MODÈNE, 125.
MONTAURE (Eure), 204. *Eglise*, 205.
MONT-DEVANT-SASSEY (Meuse), 197.
MONTIGNY-LENGRAIN (Aisne), 304, 306.
MONT SION (abbaye du), 133.
MORHANGE (Alsace-Lorraine), 173.
MOSCOU. *Couvent de la Trinité*, 326. *Musée*, 256.
MOSELLE, 170, 321.
MUCCHIETO (Corse). *Sainte-Christine*, 222.
MURATO (Corse), 152. *Saint-Michel*, 220.
MURBACH (abbaye de), 281, 282.
MUY (Var), 207.
NANCY, 118, 176.
NANTOUILLET (Seine-et-Marne), 181.
NAPLES, 125, 268, 270. *Musée*, 188.
NARBONNAISE, 98, 232.

- NEBBIO (Corse). *Ancienne cathédrale*, 151, 152, 218, 219.
 NEBBIO (montagnes du), Corse, 151, 154.
 NÈRIS (Allier), 265.
 NEVERS, 332. *Musée*, 276.
 NIMES, 235, 237, 242. *Musée*, 84.
 NORICUM, 100.
 NORMANDIE, 50.
 NOTRE-DAME-DU-VAL (abbaye de), 253.
 NOVARE, 109.
 NOVIODUNUM (Pommiers?), 317.
 NOYERS (Yonne), 160.
 NUREMBERG. *Musée national germanique*, 121.
 NYONS (Drôme), 85.
 OCÉAN, 103.
 OËS (Nur-hag d'), Sardaigne, 224, 225.
 OIRON (château d'), Deux-Sèvres, 230.
 OLYMPIE, 269.
 ORANGE, 168.
 ORGON (Vaucluse), 66.
 ORIENT, 78, 258.
 ORLÉANAIS, 51.
 ORLÉANS, 52. *Abbaye du mont Sion*, 133. *Saint-Samson*, 133. *Musée*, 52.
 Παλάρια (Corse), 184.
 PALESTRINO (Italie), 251.
 PALMERIUM (Galilée), 333.
 PANNONIE, 100.
 PARIS, 72, 73. *Abbaye de Sainte-Geneviève*, 181. *Abbaye de Saint-Germain-des-Prés*, 109, ss. *Archives nationales*, 298. *Bibliothèque nationale*, 50, 54, 55, 57, 81, 93, 121, 144, 169, 170, 237, 264, 294. *Cabinet des estampes*, 81. *Cabinet des médailles*, 54, 55, 121, 144, 169, 170, 237. *Collection André*, 91. *Collection Clairambault*, 50. *Collection Corroyer*, 215. *Collection Ducatel*, 294. *Collection Morvat*, 85. *Collection Ponton d'Amécourt*, 169. *Collection Sauvageot*, 79. *Comité des travaux historiques*, 52. *École des chartes*, 53, 55. *École normale supérieure*, 93. *École pratique des hautes études*, 93. *Hôtel et musée des monnaies*, 129. *Hôtels du Marais*, 56. *Musée de Cluny*, 262, 265. *Musée des arts décoratifs*, 309. *Musée des monuments français*, 113. *Musée du Louvre*, 55, 73, 78, 79, 88, 94, 95, 107, 109, 154, 189, 246, 299, 320. *Notre-Dame de Lorette*, 243. *Palais du Louvre*, 72. *Paroisse Saint-Jean-en-Grève*, 115. *Petits-Augustins*, 113. *Rue Sainte-Avoye*, 181. *Saint-Julien-le-Pauvre*, 56. *Sorbonne*, 52.
 PASLY (Aisne), 316.
 PAU, 154. *Musée*, 154.
 PÉRIGUEUX, 90.
 PERO (torrent de), Corse, 184.
 PÉRONNE. *Collection Dani-court*, 270.
 PESARO. *Musée*, 84.
 PESSINUNTE (Galatie), 55.
 PIANA (Corse), 133.
 PICARDIE, 50.
 PIEDICASTELLO (dans le Trentin), 120.
 PILAT (mont), 155.
 PISE, 286.
 PISTOIA (Italie). *Eglise san Bartholomeo*, 228.
 PITHON (Égypte), 106, 107.
 PORTIERS, 251. *Monument de Mellebaude*, 51. *Musée*, 300.

- POMMIERS (camp de), Aisne, 312.
 POMPEI, 80, 188.
 PONT-EUXIN, 103.
 PORTO-TORRÈS (Sardaigne), 226. *Temple de la Fortune*, 226.
 PRÉMONTRÉ (abbaye de), 252.
 PRÉNESTE, 251, 253.
 PUY-DE-DÔME, 56.
 PYRÉNÉES, 98, 103.
 QUÉLEN (Finistère), 109.
 QUIMPER, 333.
 RAMSÈS (Egypte), 106, 107.
 REIMS, 251, 253, 254, 295.
 RENNES. *Bibliothèque*, 51. *Abbaye de Saint-Remi*, 252.
 RHIN, 97, 98, 135, 321.
 RHIN (région du), 135, 140.
 RHÔNE (le), 127, 135, 168.
 RHÔNE (vallée du), 210, 239.
 ROCHETAILLÉE (Drôme), 158.
 RODEZ. *Musée*, 210, 211. *Saint-Amans*, 210, 211.
 ROM (Deux-Sèvres), 122.
 ROME, 80, 125, 143, 253, 260, 293, 298, 333. *Archives de Santo-Spirito*, 215. *Archives du Vatican*, 298. *Bibliothèque Victor Emmanuel*, 214. *Catacombe de Sainte-Agnès*, 146, 323. *Château Saint-Ange*, 59. *Cimetière Sainte-Priscille*, 230. *Colonnades de Saint-Pierre*, 214. *Ecole française*, 125. *Ecuries de la Farnesine*, 215. *Eglise des saints Jean et Paul*, 302. *Latran*, 246. *Mausolée d'Hadrien*, 59. *Palais dei convertendi*, 215. *Palais de Raphaël*, 214. *Piazza Scossa Cavalli*, 215. *Sainte-Marie-Majeure*, 146, 148. *Temple de Castor*, 271. *Vatican*, 59.
 ROSTOF (Russie), 326.
 ROUGE (mer), 107.
 ROUMANIE, 83.
 RUSSIE, 83, 323-327.
 SAGONE (Corse), 150.
 SAIDA, 154.
 SAINT-ACHEUL (Somme), 128.
 SAINT-BARTHÉLEMY-DE-VALS (Drôme), 301, 302.
 SAINT-BONNET-AVALOUZE (Corrèze), 256.
 SAINT-CHRISTOPHE-A-BERRY, 306.
 SAINT-COSME (Gard), 66.
 SAINT-CRÉPIN-LE-GRAND (abbaye de), 252.
 SAINT-DENIS. *Basilique*, 51, 113.
 SAINT-ÉLOI (Eure), 53.
 SAINT-FLORENT (Corse), 151, 152, 218.
 SAINT-GERMAIN. *Musée*, 86.
 SAINT-GILLES, en Languedoc. *Eglise*, 147.
 SAINT-JEAN-DE-LOSNE (Côte-d'Or), 207.
 SAINT-MATHIEU (en Plouaret), Côtes-du-Nord, 140.
 SAINT-MATHIEU (Finistère), 109.
 SAINT-MIHIEL (Meuse), 198. *Abbaye de Saint-Thiébaud*, 198.
 SAINT-MONTANT (Ardèche), 157.
 SAINT-PÉTERSBOURG, 94. *Musée de l'Ermitage*, 83.
 SAINT-PIERRE (lieu dit), Ardèche, 127.
 SAINT-PIERRE-DE-BEAULIEU (abbaye de), 258.
 SAINT-PIERRE-DE-PRÉAUX (abbaye de), près Lisieux, 281.
 SAINT-PIERRE-EN-CHATRE (Oise), 313.
 SAINT-PIERRE-LES-BITRY, 306.

- SAINT-SERGE-DE-GIBLET (abbaye de), Syrie, 119.
SAINT - VIANCE - DU - CHALARD (Corrèze), 270.
SAINTE-FORTUNADE (Corrèze), 260.
SAINTE - PÉTRONILLE - DE - GIRONDE, près la Réole (Gironde), 205.
SAINTES, 109, 205, 231, 232, 233, 263, 264, 265.
SAINTONGE, 264.
SALON (Aube), 195.
SALOVETZK (couvent de), dans une île de la mer Blanche, 326.
SAMARCANDE, 78.
SAMOS, 230.
SAN-ANTINE (Sardaigne). *Nur-hag*, 224, 225.
SAN-GIULIANO (Lombardie), 245.
SAN-MARIONE (lieu dit), près de Corte (Corse). *Chapelle*, 221.
SANCERRE (Cher), 160.
SANTA-BARBARA (Sardaigne). *Nur-hag*, 224.
SAÔNE (vallée de la), 210.
SAÔNE - ET - LOIRE. *Archives*, 119.
SARGING (forêt de), 281.
SARDAIGNE, 224-228. *Nur-hag*, 224-226.
SARI-D'ORGINO (Corse), 185.
SARRE (région de la), 140.
SASSARI (Sardaigne). *Eglise Saint-François*, 227. *Fontaine du Rosetto*, 227.
SAUMUR, 96.
SAVE (vallée de la), 100.
SAVERNE (Alsace-Lorraine), 173.
SCYTHIE, 83, 98, 103, 248.
SEILLE (la), 173.
SEILLE (vallée de la), 173.
SEINE (la), 96.
SEINE (vallée de la), 204.
SEINE-ET-MARNE, 54.
SELONGEY (Côte-d'Or), 85.
SENS, 304. *Crypte de Saint-Savinien*, 51. *Abbaye de Saint-Pierre-le-Vif*, 279.
SERMOYER (Ain), 54.
SÉTIF (Algérie), 69.
SICILE. *Abbaye du Mont-Sion*, 133.
SIENNE, 286.
SOISSONS, 251, 254.
SOMME-BIONNE (Marne), 196.
SOMSOIS (Marne), 196.
SOUILLAC (Lot), 141.
SOULEM (Galilée), 333.
SURESNES, 277.
SUSIANE, 122.
SYRACUSES. *Catacombes*, 180.
TAMULI (Sardaigne). *Nur-hag*, 226.
TANAGRA, 95.
TANLAY (château de), Yonne, 160-163.
TARENTE, 142.
TARQUINPOL (Alsace-Lorraine), 173-177.
TAVAUZ (Jura), 177.
TERESSA (Algérie), 68. *Arc de triomphe*, 70. *Temple*, 70.
TELL-EL-MOSKHUTAH (Egypte), 106, 107.
TESTONA (Italie), 120.
THESSALIE, 80.
THRACE, 98, 103.
TIFECH (Tipasa), Algérie, 69.
TIVOLI (Italie), 198.
TOMI (Roumanie), 248.
TORALBA (Sardaigne), 224.
TOUL (Meurthe-et-Moselle), 320.
TOULON, 163-169. *Musée*, 164. *Notre - Dame - d'Humilité*, 167.
TOULOUSE, 205. *Saint-Sernin*, 294.

- TRÉFLAOUËNAN (Finistère), 86.
 TRÈVES, 128. *Porta alba*, 170.
Porta inclyta, 170, *Porta nigra*, 170.
 TROYES, 253, 254. *Musée*, 197.
 TUKET (Basse-Egypte), 106, 107.
 TULLE, 258, 260. *Exposition d'art rétrospective*, 256.
 TURIN, 120.
 UGOATE (Caudebec-lès-El-beuf), 204.
 URCINUM (vallée d'), Corse, 184.
 UZÈS. *Tombeau de Clément V*, 277.
 VAJON (Vaucluse), 168.
 VALCABRÈRE (Haute-Garonne), 292.
 VAR (département du), 164.
 VÉNÈTES (pays des), 100.
 VENISE, 87, 309. *Maison de la famille Zusto*, 310. *Musée Correr*, 280, 310.
 VERDES (Loir-et-Cher), 52.
 VERMAND (Aisne), 199-201.
 VIG-SUR-AISNE (Aisne), 306.
 VIGO (Corse), 150.
 VIEILLE-TOULOUSE, 195.
 VIENNE (Autriche). *Musée*, 317.
 VIENNOISE (province), 168.
 VILLÉ (Aisne), 316.
 VILLERS-LE-SEC (Marne), 196.
 VOISIN (Côte-d'Or), 138.
 VOISINS (abbaye des), 152.
 WINDSOR, 230.
 YORK, 51.
 ZIVIDO (Italie), 245.

IV.

Index des illustrations.

1. Stèle votive en terre cuite trouvée à Carthage . . . 123
- 2-4. Bague de l'époque mérovingienne, en or . . . 128
5. Boucle mérovingienne représentant les mages devant Hérode 146
- 6-8. Bracelet en bronze portant une inscription en caractères inconnus 171
9. Stèle funéraire trouvée à Tavaux (Jura) 178
10. Fragment d'une fresque des catacombes de Syracuse 179
11. Plafond peint de la nécropole de Carmona (Espagne). 182
- 12-13. Empreintes de pieds avec inscription 185
14. Fragment d'une brique portant un graffiti 186
- 15-16. Poignée d'épée ornée d'une figure humaine . . . 195
17. Crochet de ceinturon en bronze 196
18. Sarcophage orné du monogramme de Christ. 211

19. Pierre tombale mérovingienne avec l'inscription <i>amates</i>	212
20. Autel de laraire trouvé à Nîmes	238
21. Plan de la chapelle de la Victoire, à Marignan . .	245
22. Sceau de Guy, évêque de Préneste	250
23. Plaque en émail champlevé provenant de l'abbaye de Grandmont	259
24-25. Chef de sainte Fortunade	261
26. Reliquaire du chef de saint Léger	282
27. Sceau du xiv ^e siècle représentant le couronnement de la Vierge	334

Filmed by Preservation

1996



UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 03004 7859

